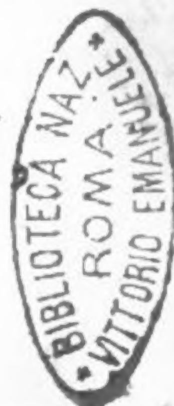

NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
M8
23 — H
36
ROMA

LA COVR SAINTE,

DV R. PERE

NICOLAS CAVSSIN

de la Compagnie de IESVS.



TOME II.

LE PRELAT, LE CAVALIER, L'HOMME D'ESTAT, LA DAME.

Reveu, & exactement corrigé de plusieurs fautes, dictions & sentences obmises, qui ont esté supplées dans cette Edition.



A LYON,

Chez PIERRE GVILLIMIN, ruë Belle-Cordiere.

M. DC. LXXIV.

AVEC APPROB. ET PERMISSION.



A LA
SAPIENCE DE DIEV INCARNEE.



SAPIENCE ETERNELLE, Souueraine Intelligence, me voicy prosterné deuant les abysmes de vos grandes & diuines lumieres, pour vous faire hommage de ma personne & de mon Liure adüoüant le neant de l'vn & de l'autre, & protestant n'auoir ny esprit, ny plume, qui ne soit de vous, & pour vous, qui estes l'origine des bonnes pensées, & l'accomplissement de tous les plus loüables discours.

Le dessein & l'ordre du Liure.

NOVS n'auons à proprement parler que deux grands Liures, le Ciel & la Bible, qui ne perissent iamais; les autres ont quelque vogue & quelque durée parmy les hommes, dont enfin on trouue le bout: mais la plus grande partie de ceux qu'on écrit auiourd'huy, entrent dans le monde, comme les goutes de pluye dans la mer, dont l'Ocean ne sent, ny l'abord, ny les yssuës. I'auois ietté mon premier Tome de la Cour Sainte dans vne si grande presse d'Escriuains, quasi auec ce sentiment, estimant que ie portois vn peu de rosée dãs vne grosse riuiere, & qu'apres auoir dit quelques veritez en passant, ie m'enseuelirois à ma naissance dans le tombeau de tant de liures, qui est excusable par la loy de la necessité, & honorable par la multitude & les qualitez de ceux qui s'y retrouuent.

Neantmoins ie voy que Dieu qui gouuerne nos vies & nos plumes, a voulu que cét ouurage ait esté en quelque consideration, & qu'apres auoir passé le merite de son Autheur, il en ait aussi surmonté l'esperance, se produisant auec quelque fruict, & quelque consolation d'vn trauail que ie ne pouuois iuger mal employé.

Cela m'a mis derechef la plume en main pour en continuer la suite, à laquelle tant de gens d'honneur m'ont porté par des motifs si raisonnables, qu'ayant peu de forces pour entreprendre vn second labeur, i'auois encore moins de hardiesse pour le refuser.

Ceux qui se plaignent que ma plume n'a pas assez promptement suiuy leurs desirs, se souuiennent que si la tardiueté est vne mere vn peu fâcheuse, les enfans n'en sont pas laids: les bons Liures ne doiuent point ressembler la production des oyseaux, qui selon le dire d'vn Ancien, sortent du ventre de leur mere deuant que d'estre nez; mais il les faut former & fomenter long-

temps

temps dans l'esprit, auant qu'ils paroissent en public: car c'est vne bien pauure attente en precipitant vne affaire, de n'en pouuoir esperer autre chose que de faillir hastiuement, pour se repentir tout à loisir. Ie crains plustost les reproches de la precipitation que celles de la longueur, puis qu'en cette condition mortelle où nous viuons, toutes nos plus parfaites actions ne sont que des épreuues fort grossieres de la perfection.

Cecy se peut dire sans diminuer le merite de quelques esprits celestes, qui font marcher d'vn pas égal la prõptitude & la bonté, n'estant pas legitime que ceux qui ne les peuuent suiure, se glorifient des infirmitez contraires à leur suffisance. Pour moy ie me contente d'auoir de la bien-veillance, & de l'admiration pour les ouurages des autres, ne me reseruant que du trauail pour les miens. Et quoy qu'en trauaillant ie ne trouuois iamais assez de satisfaction dans cét écrit pour contenter des Lecteurs que i'auois recõnu si fauorables; si est-ce que ie pense auoir apporté quelque correspondance à leur desir.

Car en ce second Volume ie traitte les Cours de Constantin le Grand, *des deux* Valentiniens, *de* Gratian, *de* Theodose le vieil, *de* Theodoric en faueur *de* Boëce, *de* Clouis, *& de* Clotilde, *de* Leuigilde *d'*Hermenigilde *& d'*Indegonde: *en telle façon que i'ay choisi les principales sainctetez des Grands, dans les six premiers siecles du Christianisme, ce qui ne sera pas estimé peu de chose deuant ceux qui aiment mieux bien finir vn labeur que l'estendre sans limites.*

Dauantage pour encherir encore par dessus mes promesses, apres auoir pris en mon premier Tome la Cour en general, ie descens icy aux particularités, & cõme il y a quatre personnages qui cõposent la vie des Grands; c'est à sçauoir, le Prelat, *le* Caualier, *l'*Hõme d'Estat *& la* Dame, *ie fais vn tableau racourcy des conditions necessaires à chaque Estat, dans quatre discours, suiuis d'autant de liures d'Histoires qui cõtiennent d'excellẽs mo-*

delles des vertus conuenables à tous les Ordres, & tous les Estats de la vie des personnes les plus eminentes.

Ie Puis assurer, mon Lecteur, que ces racourcissemens de preceptes que i'ay fait en si peu de paroles, les pouuant estendre par volumes, ne sont pas sans vtilité, & que les histoires sont tellement triées, qu'outre leur majesté qui estalle les plus specieuses affaires de l'état des Empires dans le commencement de leur Christianisme, elles ont vne certaine douceur que les esprits solides trouueront autant releuées par dessus les fables & les Romans, que les plaisirs de la verité excellent sur les illusions des Sorciers.

Vous y remarquerez perpetuellement vn grand theatre de la Prouidence diuine, où Dieu sçait que ie n'ay autre dessein que d'esleuer les vertus, & abbatre les vices, sans auoir aucune reflexion sur les personnes du temps, non plus que si i'écriuois sous le regne de Charlemagne, ou de S. Loüis. Ie prie tous ces esprits d'application qui ne sçauroient mettre le nez dans vn ouurage sans y rencontrer leurs phantaisies, s'imaginans que toutes les lettres sont les Echos de leurs pensées, que s'ils ont quelque commentaire à produire, ils glosent plûtost sur leurs songes que sur mes Liures. Nous ne sommes pas encore, Dieu mercy, en vn siecle si miserable que l'on ose faire sans masque vn sacrifice à la verité, veu que c'est la gloire des Grands, qu'on puisse tout ouuertement faire la guerre aux vices, comme à des ennemis qui ne sont point de leur party.

Car pour parler sincerement, apres auoir presenté mon premier Tome aux pieds de la sacrée personne de nostre grand Roy, ie considerois encore à sa Cour de belles & éclatantes lumieres en tous les Ordres, qui pouuoient seruir de modelles à mes traictez; mais pour éuiter l'affectation de toute complaisance mondaine, ie m'en suis expressement diuerty, mon naturel & ma robbe m'ayant desormais si éloigné de toutes les preten-

tions du monde, que i'aurois de la peine à courtiser vn homme s'il n'auoit le Ciel & les Astres à me donner.

Pour ce qui touche la façon d'écrire que i'ay gardée en ce second Volume, ie confesseray bien à mon Lecteur y auoir procedé plus par genie que par artifice : Et quoy que i'ay esté autrefois assez curieux de lire & de remarquer tout ce que l'eloquence Grecque & Romaine a iamais enfanté de beau: Neantmoins ie reconnois qu'il y a vn certain rayon de Dieu, qui venant à rencontrer nostre esprit, & se mesler auec le naturel, est plus sçauant que tous les preceptes; & ie puis dire cecy pour l'instruction de la ieunesse qui m'a demandé mon aduis sur les qualitez & condition du style. Il est vray que i'ay manié quantité de liures écrits en toutes sortes de siecles, & que i'ay reconnu que les plus sensez sont bien esleuez de pensées & de paroles sur le commun; mais tousiours sans affectation: Les autres sont passionnément amoureux de certaines petites mugueteries, qui sont les ennemies capitales de la persuasion, & qu'il faut sur tout euiter dans les discours qu'on fait de la pieté, dont ils affoiblissent les nerfs, & ternissent le lustre: veu mesme que ceux qui nous parlent dans les chaires par compte & par écrit, quoy qu'auec des termes assez discrets, ont moins d'impression sur nos cœurs, & quelquefois seruent si fort leur reputation, qu'ils s'oublient d'estre aux gages de la verité. On en voit qui par trop d'esprit recherchent des voyes escartées, des conceptions esloignées du sens commun, les paroles extrauagantes, & au reste adorent si fort leurs pensées, qu'ils ne peuuent souffrir qu'eux-même sur leur papier, ce qui fait qu'ils rencontrent tres-rarement le ply d'vn entendement humain, comme estant vrais Citoyens de la Republique de Platon, capable de controller tout, & de ne rien faire. Quelques-vns font gloire de la sterilité, & se fascheroient volontiers contre Dieu de ce qu'il a semé largement les estoilles en

quelques parties du Ciel? Ils ne peuuent supporter rien de genereux sans le ronger & piquoter, estimant que les beautez & les lumieres sont des defauts, d'autant qu'elles surpassent leur capacité. Enfin il y en a qui se meublent tellement du bien d'autruy en des allegations continuelles, qu'ils font des discours semblales à ces Helenes toutes d'or, où l'on ne voyoit que draperie, sans y pouuoir biẽ distinguer le pied de la main, ny l'œil du visage: Ie n'entre point en la consideration de nos tẽps, ayant appris à respecter les œuures des Escriuains les plus mediocres, plûtost que de les iuger; mais à parler sainement, ie n'ay iamais pensé qu'il fut expedient de conseiller ny de suiure semblables façons, & comme en cét ouurage ie n'ay point du tout renoncé à la doctrine & aux ornemens que ie iugeois estre à propos, tâchant de les enchasser quelquefois auec de la bien-seance; aussi n'ay-ie point voulu farcir mes pages de témoignages, & de langues estrangeres, ce labeur estant plûtost entrepris pour persuader les vertus aux Grands, que pour remplir les lieux communs des estudians.

I'en ay mesme tellement attrempé le style, que sans me raualler à vn petit langage de complimens, qui eût esté au dessous de mon suiet, ie le pense auoir rendu bien intelligible, voire aux esprits qui ne font pas profession d'estude.

C'est le seul dessein que i'auois de parler pour estre entendu, me persuadant le dire de Philon, que la parole & la pensée, ce sont deux sœurs germaines, dont la plus ieune n'est faite que pour faire connoistre son aisnée. Ie me suis estudié plus au poids des sentences qu'à l'ornement des paroles, ne pretendant rien à la gloire des plumes mondaines qu'on voit naistre tous les iours en tant d'autheurs du siecle, qui seroient plus parfaits s'ils s'appliquoient à de plus graues sujets, & s'ils imitoient en quelque façon le Soleil, qui ayant de l'admiration pour tout le monde n'en a point pour soy.

Neant

Neantmoins il arriue souuent, non pas aux plus releuez Escriuains, qui ont ordinairement bien de la modestie, mais à certains esprits grandement profanes, didolatrer leurs inuentions, de blâmer tous les traitez de merite, & d'estimer qu'on ne peut estre eloquent en nostre lãgue, si on n'écrit des vanitez ou des ordures.

Veritablement s'il estoit question de iuger de l'eloquence Françoise, les richesses de Babylone ne sont point encore si exquises qu'elles se puissent comparer aux beautez de Sion.

Tant qu'il y aura des lettres & des hommes, il y aura de la loüange pour les excellens Liures que nous auons vû sortir des mains de tant d'Illustres Prelats, & autres personnes qualifiées, même de l'Estat seculier. qui ont exercé leur style sur des argumens chastes, honorables, & dignes de toute recommandation. Ie dis cecy en passant, n'ayant aucun dessein pour cette heure de m'estendre sur le recit d'vn bon nombre d'habiles hõme qui ont tres-bien la plume en main, ny même loüer ceux de ma robe, qui ont donné de bons labeurs au public, & que ie sçay pouuoir estre suiuis d'vn grand nombre de beaux esprits de la mesme Compagnie.

Pour ce qui me concerne, i'ay tantost acquitté ma promesse, & ie pense auoir suffisamment racourcy dans ces quatre modelles toute l'estenduë de mon dessein. Au reste, i'estime que les liures de deuotion qu'on produit en public, doiuent estre rares & extremement bien digerez, pource qu'il s'en faict si grande quantité que le nombre des Autheurs passera tantost celuy des Lecteurs. Le degoust est vn ver qui s'attache aux plus lusantes beautez, & quoy qu'vne chose soit tres-bonne, il n'ẽ faut saouler personne iusques à la gorge, de peur que les bons offices ne se tournent en mespris, & que les charitez ne se rendent trop importunes. Si est-ce qu'il faut confesser que les pieces bien choisies, & bien deduites ne sont iamais en si grand nombre qu'elles ap-

portent de l'ennuy à ceux qui en connoissent le merite.

Que s'il est vray ce que i'entens qu'il y a de bons, & sçauans Religieux de diuers Ordres, qui se preparent à écrire sur ce même sujet : Ie m'en resiouis, & ie proteste que cela me sera tres-agreable, d'autant qu'ils perfectionneront ce que i'ay commencé auec plus d'vtilité que moy. Voilà pourquoy i'arreste icy ma plume, & s'il y a quelque peu de bien dans ce Volume, ie le regarde comme ce miroir planté sur la muraille d'vn Temple d'Arcadie, où ceux qui se contemploient voyoient au lieu de leurs visages, la representation de la diuinité qu'ils adoroient.

Aussi en tout ce qui pourroit icy profiter aux Lecteurs, ie n'y vois rien du mien, mais i'y reconnois le Pere des lumieres, qui est la source & la fin de tout ce que nous faisons de loüable, & ie le supplie que s'il se rencontre quelque attrait dans ces discours, il tire en haut comme l'aymant, portant ceux qui les liront à l'amour de leur Createur, à qui est dû le tribut de tous les honneurs, comme à celuy qui est le principe de toutes les perfections. C'est bien l'vnique consolation que nous pouuons auoir de nostre trauail : Car pour ne point dissimuler la verité. Celuy qui se soucie plus d'écrire que de viure, mignardant sa plume, & negligeant sa conscience, n'aura tousiours que trop de peine de se deffendre des tignes, des rats, & de l'oubly. Et quand il remporteroit les applaudissemens de l'Vniuers dans vne vie passionnée; ce seroit auoir vn petit sacrifice de fumée hors de soy, pour loger le feu & la tempeste en sa maison.

On dit que les Astres contribuent leurs rayons pour allumer les Enfers, & ie puis dire que toutes les lumieres de l'esprit & de la reputation ne seront que pour enflammer les tourmens d'vne ame reprouuée qui aura fermé les yeux à Dieu, pour ne les ouurir plus qu'à la vanité.

TABLE DES SOMMAIRES, TITRES & Sections, contenuës en ce second Tome de la Cour Sainte.

LE PRELAT.

SECTION PREMIERE.

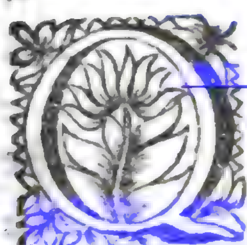


Table des Sommaires, & Sections.

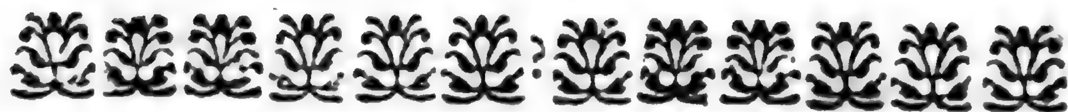
LA

Table des Sommaires, & Sections.

LA DAME.

CLOTILDE.

A LA



A LA NOBLESSE
Qui se dedie à L'EGLISE.



ESSIEVRS,

Les bien-faits que vous auez reçeû de Dieu, & les exemples que le public attend de vous, sont des obligations si essentielles du deuoir, que quand on parle de la sainteté des Grands, vous estes incontinent choisis pour y tenir le premier rang, & faire que les Vertus qui sont tousiours volontaires, passent chez vous comme en tiltre de necessité. Car ioindre la Prelature à la Noblesse, c'est faire vne liaison de deux choses qui sont fort eminentes dans la nature, & dans l'Euangile, c'est se professer homme de bien par naissance & par dignité, se mettre sur le pinacle pour seruir de flambeau, changer sa parole en la Loy, & sa vie en exemple. Les Euesques de tout temps ont été tenus parmy les hommes comme ces astres du Firmament, dont parle le Prophete Daniel, comme les Senateurs du Ciel, les Peres du commun, les Mediateurs de Dieu & des hommes, les Procureurs du Mariage qui se traicte entre l'Agneau & Ierusalem la celeste.

Voilà pourquoy on estime que ce soit tousiours desirer vne bonne œuure, que de desirer vn Eueschê, prenant les paroles de l'Apostre dans vn sens qui flatte plus la sensualité, qu'il n'instruit la conscience, & maintenant que les entrées des Offices & Dignitez seculieres sont fermées auec les barrieres d'or & d'argent, à plusieurs que la naissance y sembloit appeller: On espere se recompenser sur les dépoüilles de l'Eglise, où ceux qui procedent

dent par les voyes ſenſuelles & mondaines, trouuent ſouuent le venin & la mort cachée ſous vne apparente douceur: Car, Meſſieurs, il faut auoüer que vos Dignitez, tant ſoient-elles eminentes, ſont ſemblables au toict du Temple de Ieruſalem, qui portoit des fleurs parmy des pointes dorées, pour apprendre à mon aduis, aux Pontifes, que les Mitres diaprées d'or & de pierreries, ne laiſſent pas d'auoir leurs aiguillons & leurs piquures.

Si nous auions autant d'yeux ouuerts ſur le Ciel que le Ciel en ouure pour contempler icy-bas les actions les plus ſecrettes des hommes, nous tranſirions d'horreur, quand nous verrions vne Dignité Eccleſiaſtique tõber au partage d'vn eſprit corrompu, qui doit changer tous les biens aux allumettes de ſon peché, & faire de ſes propres honneurs les vrais pieges de ſon ame.

Mais c'eſt vn deſaſtre commun, que la fumée qui dans le liure de Tobie chaſſe les Diables, prend tous les iours icy les hommes; on s'attache aux apparences, & ſi nous auons quelques maximes de verité, nous les tenons comme des lettres écrites auec le ſuc d'vn citron, qu'on ne lit iamais commodement qu'à la faueur de la flâme.

Auſſi quand le iour de Dieu ſe manifeſtera par le feu, & qu'à la ſortie de l'ame on luy preſentera des flambeaux pour l'éclairer iuſques au fond de ſa conſcience, ce ſera pour lors que toutes les connoiſſances de la vertu que nous tenons icy ſi languiſſantes, paroiſtront auec des caracteres enflâmez pour nôtre condamnation.

C'eſt merueille que ce bon Cardinal Vgo qui fleuriſſoit il y à enuiron quatre cens ans, comme il étoit au lit de la mort, où l'on découure plus auantageuſement les vanitez du ſiecle, & que quelques-vns peut-eſtre le flattoient trop indiſcrettement ſur l'éclat de ſa Dignité, dit d'vne voix d'Oracle: Oſtez ces vanitez, car ie vous proteſte que ſi c'eſtoit à refaire, i'aymerois mieux mourir en vn Monaſtere, couuert de lepre que de la pourpre d'vn Cardinal.

Et

Et neantmoins cét homme auoit esté si peu oysif, qu'outre ces Concordances de la Bible qu'il a composées, & des Commantaires sur tous les Liures de la Sainte Escriture, il s'employoit si courageusement à l'exercice des bonnes œuures, qu'étant tiré de ce grand Ordre de S. Dominique, il en retenoit toutes les vertus qui n'auoient rien chãgé en luy, sinon qu'elles auoiẽt adjoûté à leurs beautez naturelles le lustre de l'authorité.

Ie dis cecy, non pour instruire les Prelats de qui ie dois receuoir l'instructiõ: mais pour representer à tãt de ieune Noblesse qu'on auance maintenant aux charges Ecclesiastiques, le dãger qu'il y a dans les Prelatures qui ne sont pas conduites par les voyes d'vne bonne conscience.

C'est vne chose monstrueuse, dit S. Bernard, que d'auoir le plus haut degré, & le plus bas courage. La premiere chaire & la derniere vie, la langue magnifique & la main oysiue, bien du bruit autour de soy, & peu de fruict, le visage graue, & les actions legeres, vne grãde authorité & non plus de constãce qu'vne giroüette. Il seroit plus expedient de voir vn singe sur vn toict, & de la fumée sur vn chandelier, *que de contẽpler vn homme en dignité sans merite.*

Au contraire, quand la science & la vertu concertent auec la Noblesse pour faire vn bon Ecclesiastique, c'est vn spectacle si glorieux, qu'on diroit que Dieu pour le produire en terre, auroit pris dans le Ciel patron sur soy-même. Je n'en veux point d'autres plus fidelles témoins que ce Prelat que ie vous presenteray dans ce premier traicté, apres auoir fait vn petit abbregé de preceptes, que i'ay pressé à dessein en fort peu de pages, pour les rendre plus presens d'esprit, n'ignorant pas qu'il y a quantité de liures assez estendus sur ce sujet, dont i'ay euité la longueur pour en prendre la pointe.

Puisse-t'il auoir sur vostre cœur vn effet digne de vostre courage, afin qu'honorant vostre dignité par vertu, la vertu vous honore des tiltres de la vraye gloire.

LA



LA COVR SAINCTE.

TOME SECOND.

LE PRELAT.

SECTION I.

Qu'il est bien-seant que les Nobles gouuernent l'Eglise.

IE commence par l'Autel, à mesurer le Temple de la Cour Sainčte, & ie vous mets en auant vn Prelat qui a porté la Noblesse à la maison de Dieu, & y a pris toutes les vertus qui l'ont fait parler comme vn Oracle, & viure comme vne viue image de la Diuinité. Les Platoniciens disoient que tout l'ordre du monde depend des Intelligences qui president au mouuement du premier Ciel: & on peut dire à leur imitation que tout le bien du Christianisme vient de l'exemple des Ecclesiastiques, à qui le Fils de Dieu a mis son autorité sur le front, sa parole

en la bouche, son sang & son Eglise entre les mains. Que si les abeilles qui s'engendrent du corps d'vn Taureau, portent iusques dans les entrailles l'effigie du mesme Taureau dont elles sont produites; A plus iuste tiltre le peuple prendra les marques de ceux que Dieu luy a donné pour Docteurs, & pour Peres, soit par vne correspondance de nature, soit par coustume & par imitation, qui tiennēt toûjours vn assez grand Empire sur les esprits disposez à receuoir ses impressions. Voila pourquoy vn Prelat qui vit conformement à sa profession, imprime le seau du Fils de Dieu sur toutes les ames qu'il gouuerne, & se produit en autant d'objects qu'il a d'imitateurs de ses vertus: Comme au contraire celuy qui vit mal dans vne grande Noblesse & dignité, est vn Seraphin en apparence, mais vn Seraphin sans yeux, sans cœur, sans mains; qui a des aisles d'vn feu profane, capable de brûler le Propitiatoire, si Dieu n'y mettoit la main.

Et d'autant que nous voyons aujourd'huy la Noblesse aspirer aux charges Ecclesiastiques, & plusieurs peres y porter leurs enfans, quelquefois auec plus d'ardeur que de consideration: cela m'a fait entreprendre ce traicté pour les Nobles qui se dedient à l'Eglise; tant pour leur representer la pureté d'intention qu'ils y doiuent apporter, que pour leur donner les ouuertures des belles & glorieuses actiõs qu'ils sont tenus d'y pratiquer. I'en veux faire icy premierement vn simple crayon que i'orneray en suite des grandeurs de S. Ambroise, comme de ses viues couleurs.

Platon se rejoüissoit de voir les Princes & Gouuerneurs des Republiques philosopher, & nous auõs sujet de loüer Dieu, quand nous considerons les enfans de maison se porter au Sacerdoce, non point par

par des voyes obliques & ſiniſtres, mais auec toutes les conditions que leur ſang requiert, & que la dignité ſacrée demande en vn ſi noble ſujet.

Pourquoy leur enuieroit on les mitres & les croſces, & l'eminence dans les Egliſes? Tant s'en faut que leur naiſſance y forme aucune oppoſition, elle leur preſte beaucoup de faueur, & pour entreprendre telles charges auec courage, & pour en acquiter leur conſcience auec toute fidelité.

Les raiſons de cecy ſont manifeſtes: car premierement il faut aduoüer que tant plus les charges sõt honnorables, tant plus ſont-elles dûës à ceux qui font profeſſion de l'honneur; moyénant que d'autre part ils ayent les qualitez ſortables aux miniſteres qu'ils pretendẽt exercer. Et y a-il au monde de perſonnes plus deſireuſes de l'hõneur que les Nobles? C'eſt la derniere chemiſe qu'ils dépoüillent, que le deſir de paroiſtre: & où trouueriez-vous vn hõneur plus ſolide & plus éleué que celuy qui ſe tire de la legitime adminiſtratiõ des charges Eccleſiaſtiques?

Ariſtote dit, que les veritez qui vont dans le ſentiment commun de tous les hommes, paſſent en creance, comme par arreſt de nature. Or telle a eſté l'eſtime de toutes les nations, que les Royaumes & Republiques eſtans eſtablies ſur la Religion & la Principauté temporelle, comme ſur deux colõnes; la Religion excelle d'autant plus ſur ce qui eſt de la police, comme les choſes diuines ſont releuées par deſſus les humaines. Et en cette conſideration les faueurs, priuileges, & préeminẽces ont eſté toûjours aux Preſtres dans les plus grandes & plus floriſſantes Monarchies & Republiques du monde; comme on peut voir aux Hiſtoires, & en la police des Egyptiens, Aſſyriens, Chaldeens, Medes, Perſes, Grecs, Romains, Gaulois & autres peuples.

Ariſt. l. 1 περὶ ἑρμηνείας Xenophon. l. 4. de factis & dictis Socratis tribuit etiam Socrati. Strabo Georgraph. l. 17. Æliã. l. 14. c. 34. Var. Euſebius in Chronico Agathias hiſtor. lib. 2. &c.

L'esprit de toutes les nations, faisoit que les Monarques de la terre ne sembloient regner que d'vn bras, s'ils ne faisoient en vne méme personne l'alliance du Sacerdoce & de la Royauté: en quoy ils se montroient quelquefois autant iniques en leurs procedures, qu'ils estoient auides en matiere d'honneur. Les Empereurs Romains qui estendoient leur authorité autant que se pouuoit estendre le bout de leur lance, & qui se vouloient voir maistres des armes pour estre maistres des loix, ne manquerent pas de ioindre la tiare auec le diadesme, & se faire grands Pontifes en mesme dattes que grands Empereurs: estimans que par ce moyen ils auroient plus de prise sur l'esprit des peuples, & moins d'oppositions à combattre, quand ils auroiēt abbatu les puissances qui pouuoient porter vn merueilleux contrepoids à leur éleuation. Et c'est bien chose estrange, que les premiers Empereurs Chrestiens, comme Constantin & ses enfans, retenoient encore les tiltres de grands Pontifes de la Gentilité, par maxime d'Estat, de peur que laissant aller ce phantosme de dignité, ils ne vissent enleuer quelques perles de leurs couronnes.

Bern. ad annum. Christi 383. n. 6. Gratianm primus nomen Pontificis respuit.

C'est pour authoriser ma proposition, qui dit que le vray honneur est dans les charges Ecclesiastiques, quand elles sont bien administrées, puis que les Monarques du monde, dans l'abus mesme d'icelle ont mendié de la gloire: mais les desirer pour l'honneur, c'est deshonorer sa dignité pour le deshonneur de son desir. Tant d'Ixions auiourd'huy se iettent à trauers la fumée pour caresser la nuë qu'il n'y a quasi plus d'amour que pour des fausses Deitez. Ce qui rend les Ecclesiastiques honnorables, c'est de bien vser de l'hōneur, & d'orner leurs charges par l'ornement de leur vie. Autrement tout ce petit

petit appareil qu'on voit reluire autour d'eux, est bien peu de chose : ce n'est pas la mitre qui fait l'Euesque, mais d'estre estimé digne de la mitre par l'ascendant de la vertu, c'est estre plus qu'Evêque sans merite.

Quelquefois en contemplant les meteores de l'air, nous nous imaginons des couronnes autour du Soleil, & des Astres, qui ne sont à vray dire, que des vapeurs, qu'vn air grossier compose, que l'illusion colore, que nostre imagination figure, & que le vent dissipe. C'est à faire aux idiots de penser qu'il y a des couronnes autour de ce grand Astre, le Soleil est assez couronné de ses propres rayons: s'il luy falloit emprunter son lustre des fumées de la terre il ne seroit plus Soleil. Il en va de même quād nous considerons d'vn œil terrestre & mal épuré quelques marques exterieures de l'honneur Ecclesiastique ; nous pensons que telles choses font les Pontifes, & nous nous trompons, car ce sont des vapeurs de la terre que le vēt tost ou tard enleuera. Qui veut estre vrayement illustre, il faut qu'il porte en soy-mesme la source de sa lumiere. *Seneca natural. 1. l.1.c.2.*

C'est en cecy que consiste la plus excellente espece d'honneur, quand vn Prelat allie la sincerité de ses mœurs à la dignité de son degré; & que pour seruir d'exemple à tous les esprits des nobles, qui prennent party dans l'Eglise, il rehausse son extraction par l'éclat des vertus, qui sont comme les rayons reflechis des grandeurs diuines.

Ie dis pour seconde raison, que lors que les nobles tiennent les charges Ecclesiastiques, & qu'ils s'y employent de toute l'estenduë de leur deuoir, on peut esperer de leurs ministres, non seulement plus d'éclat, mais aussi plus de secours: comme de ceux qui commandent auec plus d'authorité, & se font obeïr auec plus dauantage.

Il eſt bien vray que Dieu qui fait aſſez paroiſtre qu'il n'a point beſoin des hommes quand il veut étendre le bras à quelques actions extraordinaires, tire ſouuent les creatures de la lie & de la pouſſiere pour les mettre au thrône, & les affermir auec vne telle authorité qu'il fait plier les puiſſances de la terre ſous leurs bouches qui portent des arreſts du Ciel. (Cela s'eſt vû & au berceau de l'Egliſe, &en ſuite par tous les ſiecles).Si faut-il auoüer que comme N.Sauueur,quoy qu'il eut vne ſcience increée comme Dieu,vne ſcience infuſe,comme Prophete,vne ſcience de beatitude, comme celuy qui en eſtoit poſſeſſeur dés le premier moment de ſa vie : neantmoins pour s'accommoder au loix de la nature qu'il auoit épouſée, ne laiſſoit pas d'agir par vne ſcience humaine que les Theologiens appellent Experimentale. Auſſi au gouuernement de l'Egliſe, quoy qu'il operé quelquefois ſans auoir égard à la dependance du cours ordinaire que luymeſme a eſtably ; comme lors qu'il prend des peſcheurs idiots pour en faire les maiſtres des Sages & les Docteurs des Monarques:Si eſt-ce que d'autresfois marchant d'vn pas commun, & plus ordinaire à la nature,il choiſit des hommes de marque & d'authorité pour s'en ſeruir aux grands reſſorts de ſon Empire & de ſa conduite.

S.Thom 3. art. q. 2.

Ainſi tira-il Moïſe de la Cour de Pharaon pour le faire le Dieu de Pharaon, ainſi pour les Princes de la gentilité qu'il vouloit enroller ſous ſon étendart,il à choiſi des Roys & des Sages : ainſi apres auoir eſtably ſon Egliſe ſous le gouuernement d'vn pauure pêcheur Galiléen,il prit vn homme du ſang des Empereurs, qu'il luy donna pour ſucceſſeur, ſçauoir ſainct Clement : ainſi fit il en diuerſes occaſions naiſtre les Ambroiſes, les Gregoires,

le

les Leons, les Califtes, & tant d'autres d'vne extraction tres-illuftre, pour leur faire porter la nobleffe, comme en doüaire au fein de l'Eglife qu'ils ont fi heureufement gouuernée.

Cette nobleffe feruoit à leur dignité ce qu'vne enchaffure dorée fert à vn tableau, ce que fait l'or au diamant, ce que fait la beauté du corps à l'ame, & l'habillement à la grace du corps. Eux en auoient plus de luftre; plus d'éclat, plus de refolutions: & les fujets qui n'ont pas toûjours les intentions fi pures en l'honneur qu'ils rendent aux Ecclefiaftiques, qu'ils ne regardẽt l'appareil exterieur de leurs qualitez & conditions, fe rendoient plus fouples à leurs volontez, n'ayant pas affez de front pour contredire ceux là mêmes qui par le droit de leur naiffance eftoient entrez dans les Empires auffi-toft que dans la vie.

Combien de fois a-t'on vû les puiffances feculieres fortir de leurs limites pour empieter fur l'Eglife, & quelle confufion euft-on apperçuë naiftre en fuite de ce defordre, fi le bras de Dieu n'euft fufcité des Ecclefiaftiques de grande maifon, de grande authorité, de grand courage pour fouftenir ce choc, pour lier les mains aux factieux, & punir l'audace des plus hardis; retirer, comme parle Iob, la proye des dents de l'iniquieté, & fe faire vn diademe tout composé d'actions de iuftice, de magnanimité, de Religion, plus luifant en cette façon que s'il euft eu toutes les perles de l'Orient?

Iob 29.17.

Ifa. 22. Erigam illũ paxillum in loco fideli & erit folium gloria dimus patris fui, & fufpendent fuper eum omnẽ gloriam domus patrum eius.

Le beau champ de bataille, les belles palmes, la belle gloire d'vne ame noble, que de fe faire vn mur d'airain pour la defenfe de l'Eglife, & obtenir de Dieu la benediction prononcée dans le Prophete Ifaïe, à la faueur du grãd Prêtre Eliacim. Le bel honneur que d'eftre mis en vne place de fidelité,

d'estre planté de la main de Dieu pour seruir de soutien à la maison de Dieu, d'estre le siege de gloire du Seigneur des armées, porter le meuble la richesse, & la grandeur de l'Eglise sur ses épaules.

Enfin, pour troisiéme raison, conduire la noblesse aux Estats Ecclesiastiques, c'est la mener en sa maison. Toutes choses retournent volontiers à leur source, les eaux ne cessent de rouler pour se rendre à l'Ocean, les rayons du Soleil touchent le terre sans partir de leur Astre, les branches de l'arbre fõt hommage de leur verdure, de leurs fueilles, & de leur fruicts à la racine : c'est bien aller quand on va à son principe.

Or est-il que la pluspart des biens de l'Eglise sont venus de fondation, de la Noblesse, qui se dépoüilloit alors pour couurir les Autels; & mintenant plusieurs dépoüillent les Autels pour se couurir : Si vous desirez, ô Nobles ioüir du patrimoine que vos Peres ont laissé à l'Eglise, vous ne deuez point en ioüir par voyes illicites, malheureuses, & tyranniques, mais par des moyens qui soyent, proportionnez aux intentions de ceux qui ont fait ces riches fondations : & quelles intentions ont-ils eu sinon
Ezec. 27. de couper les arbres de Basant pour faire des auirons au vaisseau de S. Pierre, sinon mettre leurs richesses aux pieds de Dieu, qui dans le Prophete se fait vn marchepied des Saphirs, pour leur seruir d'échelle à la gloire; sinon d'ẽtretenir en terre vne image de la Ierusalem celeste, donner à l'Eglise des hommes de science, & de conscience, des hommes de courage & de fidelité; pour son ornement, son appuy, sa manutention ?

Si vous y voulez venir auec vne telle intention, ie suis d'auis qu'on vous ouure les portes, & que vous entriez chez vous pour gouuerner la maison

de

de IESVS-CHRIST, & non pas pour la destruire. Nous auons Dieu mercy vn grand Roy dont toutes les inclinations se portent au bien comme les lignes au centre du cercle ; autant qu'il a d'amour pour la iustice, autant a-t'il de zele pour la gloire des Autels: Comme Dieu se plait au Ciel de semer les estoiles sur l'azur du firmament; Il a vne sensible delectation d'orner l'Eglise de bons Prelats, puis que ce sont les Astres de la terre, le merite sous luy est en possession des bonnes esperances, & l'esperance n'est pas loing de se consommer par la iouïssance. Il veut gratifier les nobles des biens de l'Eglise, mais il veut que ses intentions soient releuées par le merite de ceux qui les posséderont : prenez les toutes de la sagessesse & de la vertu pour entrer en vostre heritage: qui sont toûjours les plus assurées & les plus honorables. Le temps à esté qu'il falloit quasi faire du mal pour auoir du bien, si maintenant on offre du bien à ceux qui en font, qui voudroit estre vicieux de gayeté de cœur, & semer des crimes pour moissonner des miseres ?

SECTION II.

Que la Noblesse ne doit point aspirer aux charges Ecclesiastiques que par les voyes legitimes.



LE profane Lucian a dit plus vray qu'il ne pensoit, lors qu'il a feint que la Gentilité étoit rēplie de Dieux; dont les vns étoiēt de bois & de pierre qui subsistoiēt par le droit d'ainesse que l'âge & le tēps leur donnoit; les autres formez plus nouuellemēt étoiēt d'or & d'argēt, qui

Lucian. in Ioue tragœdo.

ſentoient le luxe desderniers ſiecles, Cela cauſa du diuorce dans les Temples; les Dieux de terre vouloient toûjours retenir leur rang , remonſtrants qu'outre l'antiquité de leur origine , ils eſtoient faicts par les plus hardies mains des braues ouuriers & auroient les traits extremément polis. Les Dieux d'or & d'argent releuez par la richeſſe de l'eſtoffe; dont ils eſtoient compoſez parloient hautement, & vouloient emporter le deſſus, puis que le metail dont ils eſtoient faicts , prenoit l'aſcendant ſur le cœur des hommes. L'affaire fut mis en deliberation dans le grand Conſeil d'Olympe , & les Dieux d'or l'emporterent non par merite, mais par l'authorité de leurs richeſſes.

Quand cét eſprit bouffon reſuſciteroit en nos iours, pour faire vne Satyre des mœurs du temps, il ne pourroit mieux rencontrer: Car pour parler non pas vniuerſellement de tous les nobles Eccleſiaſtiques (puis que Dieu mercy il y en a bon nombre qui ont tres-heureuſement allié à la Nobleſſe toutes les autres qualitez requiſes à leur eſtat) mais conſiderant le gros du deſordre & de la corruption, il eſt neceſſaire d'auouër que les Dieux d'or emportent aiourd'huy le deſſus. Iadis on voyoit quantité d'Eccleſiaſtiques tirez de bas lieux, qui eſtoient paruenus aux dignitez par les degrez du trauail , de la probité , de la ſcience; & s'eſtoient enfin crocez & mitrez à force de grands merites : Ces hommes paroiſſoient dans l'Egliſe de Dieu comme ces Statuës anciennes faictes par les mains d'vn Polyclete , d'vn Phidias , d'vn Lyſippe , il n'y auoit traict en eux qui ne parlaſt : Depuis que l'or & l'argent ont commencé d'auoir plus de cours que iamais , les riches affriandez du bien de l'Egliſe , ont rompu le chemin à force de brigues , d'autho

d'authorité,& d'empire que leur donne l'argent sur le cours des choses humaines : ils ont fait malgré l'industrie, & la vertu des Dieux d'or, qui bannissent quasi tous les Dieux de la terre, nonobstant les excellents traits, & tous les dons de la nature & de grace qu'ils sçauroient auoir. Il semble que pour ces gens-là l'Eglise soit aujourd'huy vn grand chéne renuersé, où l'on court de tous costez à la proye, & n'y a si petite main qui ne se vueille faire outrageuse pour enleuer sa dépoüille.

Mais, vous ame noble & genereuse, qui en vôtre bas âge vous destinez aux Ministeres du Clergé ? voicy le premier pas qu'il vous faut asseoir, prenez y garde autant que vostre vie & vostre salut vous est cher; enfilez bien la carriere, entrez par la porte d'honneur, pour vous déliurer des inquietudes de la vie, & des troubles de la mort. Assurez-vous que l'abomination de desolation predite par le Prophéte Daniel, le fiel d'amertume & l'embarrassement du peché declaré par l'Apostre S. Pierre, est d'entrer en vn benefice Ecclesiastique sans vocation, par voyes forcées & illicites. Les raisons de cecy sont manifestes : *Dan. 9. 27. Act. 8. 24.*

Premierement les Saincts ont appellé ce vice, l'iniquité du Liban, faisant allusion sur ces paroles du Prophete Abacuc, *L'iniquité du Liban te couurira*: où le texte parloit à ceux qui dépoüilloient la Terre saincte: d'autant que le mont Liban est vne montagne sacrée de la Palestine, toute couuerte de beau Cedres, qui sont assez renommez dans les sainctes Escritures : d'où vient que mystiquement elle signifie l'Eglise : & ceux-là sont vrayement couuerts de l'iniquité du Liban, qui attirent vn poids de iustice inexorable sur eux, pour auoir attenté à la plus haute piece du patrimoine *Habac. 2. Iniquitas Libani operiet te.*

de

de Dieu, qui sont les offrandes des fidelles, laissées pour la manutention de l'estat Ecclesiastique.

Cette iniquité du Liban est le peché de Zeb, Zebée & Salmana ; qui sont notée d'vne perpetuelle infamie, pour auoir eu du dessein sur le Tabernacle de Dieu. Le Prophete disoit, que s'encourageant l'vn l'autre, ils iettoient ces paroles inconsiderées:
Ps. 82.12. *Allons & possedons le Sanctuaire de Dieu, comme nostre propre heritage:* Et que font auiourd'huy leurs semblables ? ne tiennent-ils pas les biens d'Eglise, comme ils feroient vne metairie, pour la faire aller de main en main, de nepveux en nepveux, quoy que souuent en leur conscience ils les iugent tres-incapables, neantmoins il se faut bien garder de demordre, il faut remplir les chaires d'honneur, de chair & de foin, mettre de phantosmes sur le pinacle, plûtost que de rendre à Dieu ce qui luy est dû.
Pone illos, vt rotam. Et qu'arriua-t'il à ces Salmanas ou Salmonés ? ce que dit le mesme Roy & Prophete: ils iront comme la rouë d'vn potier de terre, toûjours rodant de dessein en dessein, d'ambition en ambition, de marché en marché, dans mille broüilleries d'esprit iusques à temps que la mort vienne qui les brisera (ainsi que dit le Sage) sur la cisterne, & les écartera
Eccl. 12. pour iamais de la face de Dieu.

Ce n'est pas peu d'entreprendre sur l'argent des Roys puisque c'est le sang du peuple, le nerf de la guerre, le nœud de la paix: & que les sangsuës de l'Estat qui en abusent, tost ou tard rendront gorge dans la cendre. Et que pensez-vous que c'est d'abuser du patrimoine de Dieu, auquel souuent tant de bonnes ames ont contribué leur sang & leur sueur, d'y entrer en renard, ou en lion, sans autre intention que d'écorcher & deuorer le troupeau qu'on n'a pas seulement droit de tondre ?

Les

Les crimes qui vont de front contre la diuinité, portent toûjours en croupe la punition : Craſſus ſentit chez les Parthes la Religion du Temple de Ieruſalem, qu'il auoit dépouïllée : la fortunee des Romains fut donnée en proye, l'armée en deroute, les treſors à l'abanelon, les vies de tant de mortels au fil de l'eſpée, pour chaſtier l'auarice d'vn homme, qui oſa entreprendre ſur vn bien conſacré à la diuine Majeſté. Tant qu'il eſtendit ſes mains d'harpyes ſur le bien des hommes, Dieu le tolera, auſſi toſt qu'il mit la griffe ſur les meubles du Temple, il ſentit le fer, des barbares vengeur de ſes ſacrileges. *Plut. Craſſo.*

Vne main du Ciel auoit auparauant pour le même ſuiet minuté l'Arreſt effroyable d'vn Roy des Babyloniens, qui a ſerui de tragedie à toute la poſterité : & depuis Heliodore chez les Macchabées fut prodigieuſement chaſtié des Anges exterminateurs, qui le fuſtigerent en plein iour à la vûë de tout le monde, employant ſes fleaux celeſtes ſur ſon corps criminel, pour vn même crime comme il auoit employé ſon audace & ſa main, pour voler vn bien du Ciel. *Dan. 5.25.* *2. Mach 1.*

Si vous dites qu'il y a bien de la difference entre les ſacrileges, qui volent les threſors des Egliſes, & entre ceux qui par voyes illicites s'emparent des benefices qu'ils tiennent tres-indignement à la confuſion du nom Chreſtien ? Ie vous réponds qu'il y peut auoir la difference qui ſeroit entre vn voleur public, & vn larron domeſtique : l'vn y va de force manifeſte ; l'autre faiſant couler plus ſubtilement ſon venin, eſt d'autant plus pernicieux que ſous la peau d'vn mouton il porte vn cœur de loup.

Adjouſtez pour vne ſeconde raiſon que les Baltazars,

tazars, les Crasses, les Heliodores, & les Heretiques de nostre temps qui ont fait guerre ouuerte aux thresors du temple, n'ont en rien endommagé la reputation de l'Eglise, laquelle ainsi que l'estoille polaire, est tousiours en agitation, & iamais ne se couche. Mais les iustes vsurpateurs des Sacerdoces, qui entrent aux charges, quelquefois dans vne extreme incapacité, & de science & de conscience; outre qu'ils deuorent inutilement le patrimoine du Fils de Dieu, chargent son Espouse d'vn eternel opprobre.

On a remarqué que dans ces siecles deplorables, où tout sembloit tendre au renuersement des loix, tousiours quelques monstres ont paru lesquels par leur naissance ont signifié les desastres qui deuoient arriuer au monde.

Baron. ad annum Christi 391. Ioannes. XI. Marozia filius Matre etiam tum amoribus florente Caropalates, & Ballon. ad annum. 956.

Le dixiéme siecle qui a esté vn vray siecle de fer, où tous les vices estoient en vigueur, toutes les sciences en eclipse, tous les abus en credit, & quasi tous les crimes dans l'impunité ne fit paroistre ny Satyres ny chimeres, ny centaures, ny autres monstres contre nature : mais pour vn certain presage des grands maux qu'on apperçut depuis inonder sur l'vniuers de la Chrestienté, on vit les enfans des grands qui n'auoient rien de grand que le vice, comme ceux qui estoient nez par opprobre, nourris dans le desordre, naturalisez dans le peché, entrer en bas âge dans les charges Ecclesiastiques, pour en raualer l'authorité, & en effacer le merité. Vn Pape Iean XI. ornement vicieux, qui auoit la malice des hommes les plus perdus, & l'âge des enfans les moins experimentez, tenir la chaire de S. Pierre, vn Theophilacte fils de l'Empereur, par le credit absolu de son pere, s'emparer du siege de

de Conſtantinople , pour deuenir apres vn marchand de cheuaux, qu'il aymoit ſi éperduëment que outre ces prodigieux haras de deux mille qu'il nourriſſoit ordinairement, il quittoit quelquefois l'Autel où il ſacrifioit au Dieu viuant, pour aller voir en ſon écuirie ſi vne ſiéne cauale auoit fait vn poulain. Noſtre France ne fut pas exempte de ce mal-heur : car au meſme ſiecle Hugues enfant de cinq ans fut nommé à l'Archevêché de Rheims, pour tenir le ſiege du grãd S. Remy: qui eſtoit bien comparer le pas d'Hercule à vn pied de mouche.

Frodoard. de hiſtor. Rhemenſis lib. 4. c. 27. Monſtrum inquit, nũquam hactenus in orbe Chriſtiano viſum.

Toute la Chreſtienté fut épouentée de telles promotions, & les tint au rãg des cometes qui font marcher deuant ſoy la terreur, apres ſoy les ſterilitez, les maſſacres, & les deſaſtres. Quand il n'y auroit autre conſideration que les intereſts de l'Egliſe, cela devroit eſtre toûjours bien ſenſible à vn cœur, qui retient encore quelque veine du Chriſtianiſme, & iamais il ne deuroit conſentir à vn auancement qu'il verroit eſtre ſi deſauantageux à celle que Iesvs-Christ, par ſon Sang luy a acquis pour mere legitime. Mais outre le dommage de la Religion, pour troiſiéme inſtance il y va de la perte manifeſte des ieunes hommes qu'on engage aux dignitez Eccleſiaſtiques, ſans qu'ils ſoient aſſortis des conditions neceſſaires, pour porter vn tel fardeau. Il vaudroit mieux les enuoyer tout droit à la maiſon des fols, que de les pouſſer ſur le pinacle du Temple auec ſi peu de conduite, car en cette priſon des inſenſez ils trouueroiẽt qui les lieroient pour arreſter leur folie, & dans ces fauſſes dignitez ils font rencontre de la liberté, qui les delie pour les precipiter à toutes ſortes de vices.

Peres & meres, Dieu vous pardonne, quel flambeau allumez-vous pour brûler & conſommer

la maiſon de Iesvs, quand aueuglez d'amour & perclus d'entendement : vous embraſſez tellement vos petits ſinges, que vous les eſtouffez par excez de careſſes ? Allumer l'ambition dans les veines de ces ieunes eſtourdis, preſque au ſortir du berceau, les ietter par deſſus les toicts ſur la teſte des hommes, auec vn bras & vne frõde d'argent, fuſſent-ils vicieux, fuſſent-ils impies, & diſſolus, fuſſent-ils groſſiers & maſſifs comme terre, moyennant qu'ils ayent le vent de la faueur, & des rames d'argent, auſſi bien que les rameurs de la Reyne Cleopatre, il les faut mettre au haut des Phares pour eſtre veus de plus loin. On donne quelquefois des charges de grande importance, & la ſurintendance des teſtes de tant de mortels à des gens auſquels vne bonne femme de village ne voudroit pas auoir cõmis vne vache pour la gouuerner. Les Idumeens entreprennent encor ſur le Sanctuaire, & tant de hibous s'efforcent de boire la lampe des Egliſes par vne ambition ſi forte d'aile, qu'elle ne veut plus de bornes que dãs l'infiny. N'auez-vous point de pitié du public? la republique eſt auiourd'huy vne vieille chanſon (dites-vous) dont il ſe faut peu ſoucier, nous ne voulons ſçauoir qu'vn air, qui eſt celuy de nos propres intereſts, puiſque bien accõmoder ſes affaires ne gâte point les mains. Mais encore n'auez-vous point de honte de vous-méme ; quoy que l'argent vous faſſe vn front de metail pour ne reſpecter perſonne, ſi eſt-ce toutefois que cela eſt honteux de vouloir faire au mõde vn arbre de Nabuchodonoſor, réuersé, où les beſtes à quatre pieds ſont deſſus, & les petits oyſeaux deſſous. Ne fait-il pas beau voir des cheuaux, des aſnes, & des taureaux, c'eſt à dire, des hommes brutaux ſur les brãches d'vn arbre, hennir, braire, & mugler, pendant que

que les petits oysillons du Ciel, tant d'esprits celestes, chassez du rang que la sagesse & la vertu leur donne, vont gemir dans les espines d'vne vie necessiteuse? Mais il faut bien auancer nos enfans (me respondrez-vous) qui vous dit le contraire ? auancez les sur les marches des actions Chrestiennes, solides & illustres, faites les passer par le temple de vertu deuant que d'aller à celuy de l'honneur, mesurez leur talent, leur capacité, leur puissance, autrement ce n'est pas les auancer que de les precipiter dans la risée publique, dans la perte de leur reputation, dans le desastre de leur ame.

Ce benefice n'est pas vn benefice, mais vn malefice, mais vn piege d'or, vn carquant de Medée vn cheual Troyen qui enfantera des armes. Vous ressemblez en procurant vn tel honneur, ces peres & meres idolatres qui immoloient leurs enfans au Dieu Moloch, c'est à dire, au Soleil, & les faisoient brusler tous vifs dans vne statuë creuse du Soleil, ne se souciant pas de la perte de leur vie, moyennant qu'ils la perdissent dans les flammes & dans les lumieres, qui estoient les hieroglyphes de l'hōneur. O la pure phrenesie pour vne vie de moucheron que nous partageons tous les iours auec la mort, se vouloir damner & sa posterité ; estre sur le bord de l'abisme, & ne daigner pas seulement ouurir les yeux pour voir son precipice !

Seldenus de diis Syris, p. 78.

SECTION III.

De la vocation & de la conduite que la Noblesse doit en l'Eglise.

SI vous desirez sçauoir quelle procedure vous deués tenir en la promotion de vos enfans aux

degrés Ecclesiastiques, sçachés premierement qu'il est bien vray qu'on ne fait pas vn Mercure de tous bois : S'il est question d'vn Laboureur, d'vn Marchand, d'vn Artisan d'vn Berger, on épreuue le naturel des enfans, & on tache d'assortir vn chacun selon ses dispositions & inclinations naturelles.

Estimez - vous que l'Eglise soit seule où il les faille ietter à l'aueugle sans choix ny discretion ; quel dereglement de penser qu'il soit loisible de prendre les plus sots & les plus imparfaicts pour les faire Prestres & Religieux? qu'elle tyrannie d'E diuertir les vns auec toutes sortes d'artifices & de violences, y pousser les autres à la fourche, n'auoir autre but en toutes ces procedures que l'accommodement de sa famille , faire plier les loix du Ciel sous les interests de sa maison, donner à Dieu ce qu'on ne peut loger autre part , & s'il arriue quelque hazard, oster à Dieu ce qu'on luy a donné. De là vient qu'apres longues années on voit des oyseaux qui changent & de plumage & d'espece sur vn tres leger sujet (pour ne point parler de ceux qui le font par voye de conseil & de conscience) le manteau d'escarlate succede à la sotane, & l'épée au breuiaire; en quoy ils font bien pis que les Courtisans de la maison d'Vlysse : ceux-cy ne pouuant auoir d'accez à la dame s'addressoient aux seruantes , mais eux quittent la dame qu'ils ont éponsée pour caresser les chambrieres ; professant toute leur vie aux changemens de leur robe , l'infidelité de leur promesses ?

Il faut necessairement de la vocation pour bien reussir dans l'Eglise : laquelle se reconnoit en deux chefs, l'vn est ordinaire , & l'autre extraordinaire. La vocation extraordinaire a des signes & des marques qui approchent du miracle : ainsi voit-

on que ceux qui ont esté grands & illustres dans l'Eglise, ont eu quelque genie qui a fait paroistre en leur enfance les premiers éclats de la grandeur, qui tira puis apres le monde dans l'estonnement.

Ainsi Moyse, tout petit enfant qu'il estoit, faisoit son ioüet du diadéme de Pharaon ; ce qui donna vn tres-mauuais augure aux Egyptiens de leur ruine prochaine : ainsi Elie sembloit à son pere succer le feu auec le laict, qui estoit vn presage que sa bouche deuoit estre vn iour, comme elle fut, l'Arsenal du Dieu des armées : Ainsi le berceau de sainct Epiphane, selon le recit d'Enobius, fut veu tout en feu : vne vigne ortit en vision de la bouche du petit sainct Ephrem, vne colomne de flamme enuironna la teste de sainct Modeste : & on tient que Gregoire VII. qui de basse extraction fut porté au throsne de sainct Pierre, ramassant les coupeaux de la boutique de son pere qui estoit menuisier, d'iceux-mesmes arangez en diuerses postures & figures, escriuit innocemment sans y penser, comme vn petit garçon enioüé. *Dominabor à mari vsque ad mare.*

Ioseph. Antiquit l. 2. cap. 5. *Epiphanius de prophetis.* *Enodius.* *Anonymus in eius vita Raderus.* *Crantius lib. 4.*

Toutes ces vocations & beaucoup d'autres semblables, se sont fait reconnoistre par des signes non ordinaires, les autres vont le train commun, & se marquent dans le bon naturel des enfans qu'on dedie à l'Eglise, qui est vn poinct bien considerable : Si vous demandez en quoy consiste ce bon naturel, ie vous réponds qu'il n'est point en l'influence des Astres, ny au genie, comme l'ont mis les Payens, ny simplement en la beauté de l'esprit, en la bonne constitution, santé, force, vigueur du corps, quoy que cela y peut bien contribuër:

mais qu'il se voit en deux principaux rayons, dont l'vn est la tranquilité des passions, qui fait vn calcul dans l'ame propre à loger l'esprit de Dieu, l'autre qui rejallit du premier, est la docilité d'vn esprit traictable qui se porte facilement aux inclinations de l'honnesteté. Voilà les deux principaux chefs sur lesquels est establie cette belle nature qui est d'vn prix inestimable.

Et premierement pour ce qui touche la tranquilité des passions, il est certain que tout homme étāt composé de quatre elemens, tire en suite quatre racines de toutes les émotions, qui sont amour, crainte, plaisir, douleur : il n'y a personne qui n'en sente quelque atteinte; mais comme toute mer, a ses vents; & neantmois les Nautonniers remarquent que les vnes sont bien plus agitées que les autres : aussi quoy que tout ame ait ses passions, il faut confesser qu'il y en a lesquelles sont fort doucement traictées, & d'autres qui sont plus rudement secoüées. Vous voyes des personnes qui dés leur plus tendre ieunesse ressentent des saillies estranges, des coleres des aspretez, des rages, des felonnies, qui leur font vn esprit bizarre, mausade, indomptable, contre lequel il faut toûjours combattre la main armée : les autres dés leur enfance, ont vne ame paisible comme, vne mer au temps que les Alcions font leur nid sur le bransle des eaux, elles ont des inclinations toutes Angeliques à la vertu; de sorte qu'elles s'y trouuent quasi toutes portées comme les poissons dans leur element. De ce calme des passions resulte la seconde condition du bon naturel, qui est cette docilité d'esprit, laquelle est le commencement de l'education & du bon-heur de la vie. Car tout ainsi que les Theologiens demandent en ceux qui reçoiuent la foy,

vne

vne certaine affection Religieuse pour les choses diuines, laquelle soit affranchie & épurée de tout esprit de contradiction : Aussi en matiere de vertu morale, & de sainctete nous auons besoin d'vne ame traictable qui s'attache aux bons enseignemens, comme le lierre fait aux arbres, & aux colomnes. Ne m'allez donc pas prendre, quand il est question de faire vn Ecclesiastique, quelque Esaü vn esprit de campagne qui ne se plaise qu'aux armes & aux massacres des bestes, prenez-moy plutost sous les pauillons vn Iacob, vn esprit doux & temperé, qui soit tout disposé à l'air des vertus.

Mais vous, esprit Noble, qui auez fait rencontre de cette bonne nature, ie vous puis dire les parole du Prophete. Dieu vous a donné vn ame toute couuerte de pierreries; toute enrichie de dons & de talens tres-excellents, il l'a enchassée dans vn corps doüé d'vne bonne temperature, comme on enchassoit vn diamant dans le chaton d'vn anneau : il vous a beaucoup donné, & à proportion, il exige beaucoup de vous. *Ezech. 28.*



Vous demandez ce qu'il desire; cinq vertus principales: qui étoient tres-bien representées dans l'Ephod du grand Pontife de l'ancienne Loy; comme a remarqué S. Gregoire le Grand. Cét Ephod estoit vne sorte de manteau qui couuroit les espaules, composé de quatre couleurs de hyacinthe, de pourpre, de fin lin, d'escarlate le tout semé de filets d'or, entrelassez d'vne gentille dexterité. Pourquoy cét appareil, pourquoy ces couleurs ? pour vous apprendre à porter de bonne heure sur vos épaules les conditions requises à vostre profession. L'hyacinthe, de couleur celeste, vous signifie que la premiere chose que vous deués *Gregor. de cura pastorali part. 2 cap. 3.*

faire, c'est de vous escarter, comme d'vne peste des vertus de ces esprits tenands & frippons, qui n'ont autre objet en la possession des biens d'Eglise que la marmite & le jeu, vous vous deuez faire vne ame toute noble, toute éleuée, toute celeste, qui conçoiue des fortes pensées de se donner vn iour à Dieu; non d'vne façon mercenaire, mais de toute l'estenduë de son pouuoir.

Ambros. de offic. lib. 1. Isidorus Pelusieta. lib. 3. ep. 2.

Ne pensez pas, dit S. Ambroise, qu'estant appellé à l'estat Ecclesiastique, vous ayez vne mediocre commission de Dieu: la Sagesse demande que vous considericz les mysteres du Ciel, & que vous soyez éleué bien haut par dessus le commun: La iustice veut que vous demeuriez en sentinelle pour le peuple qui attend son secours de vos prieres. La force requiert que vous defendiez le Tabernacle & le camp du Dieu des armées. La temperance ordonne que vous viuiez auec vne singuliere sobrieté & continence. Vous estes, dit sainct Isidore de Damiette, placé entre la nature diuine & humaine, pour honorer l'vne par vos sacrifices, & edifier l'autre par vos exemples. Vn Prestre doit estre comme vn nourrisson sorty de l'échole & du sein du Fil de Dieu, pur comme vn Ange, pour gouuerner l'Eglise, & non pour la dépoüiller, pour traicter auec Dieu en l'oraison, & non pas pour manier le fer : il doit estre entier en ses iugemens, equitable en ses resolutions, deuot au Chœur, stable à l'Eglise, sobre à la table, prudent en ses recreations, pur en sa conscience, assidu en oraison, patient en diuersité, affable en prosperité, riche en vertus, sage en paroles, veritable en ses predication, libre en toutes bonnes actions. Le grand S. Denys Areopagite adjouste vn grand mot, disant que celuy principalement qui fait estat d'être chef des

des autres en ordre ſacré, doit eſtre tres-approchant de Dieu en toutes ſortes de vertus.

Alphonſius Torrez S. Dionyſius ep. 3. ad Demophiliam Onus perſonale ſacrificium laudis & fructus labiorum. Suar. de orat. lib. 4. cap. 22. ex Clementina. 1.

Et pour cét effet, voſtre nourriture ne doit pas aller d'vn train ordinaire. Si vous auez des freres qu'on nourrit pour le ſiecle, laiſſez les viure dans les pretenſions & les exercices du ſiecle : O que vous eſtes indigne des eſperances!, auſquelles Dieu vous appelle, ſi vous leur enuiez l'air de la maiſon, & ie ne ſçay quelles petites bagatelles de leur profeſſion voſtre ſort eſt bien autre, ſi vous ſuiuez l'eſprit qui vous guide.

Iadis les Monaſteres eſtoient les premiers eſcholes des Roys & des Grands de la terre, pour leur faire ſuccer la vertu auec le laict : voſtre demeure doit eſtre aux lieux où vous auez engagé voſtre cœur & voſtre foy, qui vous ſçauront mieux cultiuer à la vie que vous auez choiſie.

C'eſt bien l'opprobre de voſtre profeſſion ſi vous auez honte de porter vn habit ſeant à l'eſtat Eccleſiaſtique, & ſi vous rougiſſez de l'eſtendart de votre milice; honte, s'il vous faut intimider par voyes de menaces pour vous faire reciter vn Breuiaire : ou s'il vous y faut amorcer par ie ne ſçay qu'elles careſſes mondaines, cela reſſent bien les friponneries d'vn eſprit enfantin. Ne voyez-vous pas qu'vn benefice traine en queuë vn office ? Que perſonne ne vous élargiſſe la conſcience en flattant voſtre pareſſe, & vous diminuant les obligations que vous pourriez auoir, ſi vous ne gardez en cela ce qui vous ſera conſeillé d'vn ſage & exact Pere ſpirituel : vous pourrez bien vous fouruoyer dangereuſement. Nous ſommes en l'Egliſe, dit ſainct Bernard, pour ſemer de la ioye & du bon exemple : de la ioye aux Anges, par nos deuotions, & les ſecrettes aſpirations de nos prieres:

S. Bernard. ſerm. 30.

Philo. de vita supplicum. Ambrosius Epist. ad item.

& de l'exemple, aux hommes, par nos bonnes œuures: L'esprit au iugement de Philon, doit auoir vn petit consistoire domestique; où déchargé des sens & de la masse des choses sensibles, il s'estudie à la connoissance de soy-même, & à la recherche de la verité.

Vous deuez aymer vostre estat, voire dés le bas âge, & viure dans le sanctuaire comme vn petit Samuël. Le tracas des affaires & recreations seculieres, n'est point pour vous; laissez les oignons d'Egypte aux ames sensuelles; vos plaisirs sont dans le commerce des Anges. La dignité du Sacerdoce, auquel vous aspirez demande vne grauité sobre, escartée de la vie commune; vne vie serieuse; du poids & de la maturité; comment voulez-vous que le peuple vous honore, si vous n'auez rien par dessus luy? Comment voulez-vous qu'il vous admire, s'il voit ces vices & ces imperfections dans vos mœurs!

Si habes brachium, sicut Deus & similive catenas circumda tibi decorem & in sublime erigere. Iob. 40. Concil. Aquisgran. C. 134. Cassian. Collat. 6. c. 12.

La seconde liurée de vos couleurs, est la pourpre, qui vous aduertit d'auoir vne ame forte & vrayement Royalle. Quand il est question de defendre la gloire de Dieu, il faut auoir le bras de Dieu, & la voix tonante de Dieu, non pas pour se faire respecter auec des morgues & des affections de seuerité, qui procedent quelquefois d'vne grande infirmité d'esprit.

Le Concile d'Aix dit, que l'Eglise est vne Colombe qui ne déchire personne auec les griffes, mais se contente de battre doucement de l'aile: la vraye grauité d'vn Prelat est aux mœurs & non pas aux mines: il doit être vn cachet de diamant, pour garder fermement les characteres des vertus, & seeller les autres par son exemple. Cette force d'esprit vous viendra, en vous accoustumant à ne

rendre

rendre seruice à aucun vice que ce soit : Il n'y a pire esclauage que de mettre sa liberté entre les mains du peché: c'est vne longue chaine, & qui a force nœuds gordiens ; trenchez les resolumens , comme Alexandre, & conquestez le Royaume de vos passions, qui vaut mieux que celuy de Perse & des Indes. Sur tout si vous desirez regner , éuitez deux ecuëils fort dangereux à vn Ecclesiastique ; dont l'vn est le desir de toûjours acquerir de nouueau; l'autre la feneantise & le luxe, dans vn reuenu déja acquis.

Ne vous allez pas mettre en teste de hausser vostre estat, & d'accroistre le nombre de vos benefices: autrement seroit chercher Dieu pour le pain, & non pour les miracles ; ce seroit pour le viure perdre le bien viure ; faire le mauuais Marchand, & non pas le Pasteur. Quel sujet auez-vous d'inquietude ? vn benefice mediocre vous est plus expedient : si vous voulez auoir vn soulier large au pied, & ne voulez pas qu'il soit propre, c'est vous tromper : ne dittes point que vous estes pauure, il n'y a point de pauureté où l'on a Dieu pour heritage: & celuy à qui vn Dieu tout riche ne suffit, merite d'être eternellement pauure. Ce desir qu'on a de croistre toûjours , auilit fort les Ecclesiastiques: il leur donne autant de dependances qu'ils ont de pretensions , il les fait seruilement flatter les passions & les vices des grands , dont ils attendent quelque recompense, il les dépoüille d'vn Empire de Dieu, pour les mettre à la cadene des hommes: qui sont quelquefois plus esclaues que les serfs des galeres.

C'est vne grande honte de s'ingerer mesquinement, pour attraper vn honeur par le degré d'vn deshonneur. Les Saints ont obtenu les benefices, en

fuyant,

fuyant, & maintenant il faut rompre le col aux hommes & aux animaux pour les courir. Ce braue Architecte Vitruue trouuoit fort estrange qu'vn artisan se presentast à vn grand, pour estre employé à ce qui estoit de son art & de sa profession : là dessus il dit vne sentence fort notable. *Ie vois des Architectes qui prient & briguent pour estre employez : quant à moy i'ay apris de mes maistres, qu'il ne faut prier personne, mais plustost estre prié, pour se donner du soin & de la peine : il faut n'auoir point de front, si on ne rougit en demandant vne chose de laquelle on peut estre refusé.* Qu'eut-il dit, ce cœur noble, s'il eut veu des Ecclesiastiques s'auilir non seulement à des supplications, mais à des seruices tres-indignes de leur qualité, pour obtenir des charges d'ames, que les autres ont fuy dans les solitudes, à trauers les espines & les bestes sauuages ?

Clem. Alexandrin Stran. l. 7. ἄπόδος δίκαιως τὴν νίκλωιςμοι.

Vous deuez imiter ce braue Athlete de la Grece dont parle Clement Alexandrin : qui apres vne longue preparation, s'en allant au combat, s'arresta sur le chemin, regardant vne statuë de son Dieu, & luy dit : *I'ay fait mon deuoir, vous ferez le vostre.* Faites vous homme de bien & de merite, & croyez que Dieu ne manquera de vous donner ce qui vous sera le plus expedient.

Glaber Rodulphus l. 5. cap. 1. Excellent trait du Roy Robert.

Nostre grand Roy Robert, fit vn iour, (sur ce discours) vn trait à iamais memorable, remarqué par Glaber, Autheur ancien. Il dit qu'vn certain Abbé auoit fait present au Roy d'vn braue cheual, à l'imitation de ceux qui peschent en donnant, & iettent vn present comme vn chameçon, pour en attirer vn autre ; il esperoit que ce heual courroit si bien pour son maistre qu'il emporteroit quelque Euesché : Mais le bon Roy voyant les sinistres in-

tentions

tentions du personnage, le mande à l'Eglise, & luy fait commandement de venir auec sa croce: ce qu'il fit promptement, se figurant en l'esprit que son auidité luy representoit, l'augmentation des benefices. Mais tout de loin que le Roy l'apperceut, *Mettez bas*, (luy dit-il) *cette croce, vous en estes indigne, puisque vous pensez la tenir d'vn homme*: à quoy il obeït, toutefois bien honteux, & comme vn homme tombé des nuës. Nostre Robert qui auoit vne bonté naturelle, ne voulut pas luy faire receuoir l'affront tou au long, mais commanda qu'on mist la croce en la main droite de l'image de N. Sauueur, qui estoit plantée droitement sur l'Autel, puis se tournant à l'Abbé, *Reprenez* (luy dit-il) *vostre croce & apprenez que c'est celuy là qui vous la dõne, ie ne veux pas que vous en sçachiez seulement gré à vn hõme mortel, mais que vous en vsiez librement selon que requiert l'honneur de vostre charge.* Quel Roy? quelle leçon?

Quant à l'autre écueil, qui touche l'vsage des biens, à Dieu ne plaise, quand vous serez paruenu en âge, que vous employez le patrimoine de Iesus, la sueur & le sang des fidelles, à la bonne chere au luxe, & au jeu, à engraisser des bestes, ou des personnes pires que bestes, qui ne viuent que des pechez d'autruy, pour vous faire vn thresor d'ire au iour de Dieu : à Dieu ne plaise que les bastimens d'vne Abbaye tombent en ruïne, que les Autels soient decouuerts, & que les images des Saincts s'en aillent par l'ambeaux, que les lampes & les luminaires soient en eclipse, que les parois pleurent, & que les araignes y filent, que les souris y courent, que les Religieux s'y affament, & les Prestres s'y presentent aux Autels auec des ornemens ridicules, qui ressentent la tauerne de village, pendant que ie ne sçay

quelle

quelle petite niepce trainera la ſoye aux deſpens du Crucifix.

Mon Dieu ! qui nous ramenera vn Guy le Gros, qui fleuriſſoit du temps de ſainct Louys ? Ie voudrois baiſer ſes cendres & les mettre, ſi ie pouuois, ſur les tiatres, & les couronnes. Ce grand perſonnage, premierement Procureur, & marié, & pere de deux filles, ſa femme eſtant treſpaſſée, ſe fit Preſtre, de Preſtre Eueſque du Puy, de là Archeueſque de Narbonne, puis Cardinal, & enfin Pape. On attendoit que ſe deux filles qu'il auoit laiſſées au monde, deuiendroient grandes Princeſſes, mais le bon Pape en fit vne Religieuſe, auec vne penſion de trente liures, & maria l'autre, luy donnant pour tous ſes droicts trois cens liures en mariage.

Vita Clement. 2.

A vn nepueu Preſtre qui ſe promettoit nombre de mitres & de croce, de trois Prebendes qu'il auoit, il luy en oſta deux, luy commandant de ſe contenter d'vne ſeule, & luy ſignifiant par lettres, que ce n'eſtoit pas raiſon que ſa promotion au Pontificat, qui luy donnoit de l'effroy & des larmes, donnaſt aux ſiens de l'orgueil & du luxe. Cét acte de ſimplicité eſt mille fois plus admirable que s'il euſt fait ſes filles Reynes d'Antioche, & transformé ſa maiſon en or.

Voilà la prudence de ſainct Auguſtin : duquel Poſſidius eſcrit : Il traictoit ſes parens comme les autres fidelles, leur donnant, ſi le cas aduenoit, non pour les enrichir, mais pour les tirer de la neceſſité, ou pour le moins les faire viure auec moindre neceſſité.

A quel propos ſeriez-vous prodigue d'vn bien dont vous n'eſtes que l'œconome ? vous en deuez vne partie aux miniſtres de l'Autel, vne partie aux pauures

pauures, vne partie à la fabrique. S'il y a de la magnificence en l'Eglise, elle est au public, les particuliers se doiuent contenter de la modestie. Pourquoy iriez-vous en l'autre monde chargé de crimes & de debtes, attirant les maledictions du Ciel & de la terre sur vostre tête. *Prosper. l. 2 de vita cõ. templ. c. 9.*

Vostre troisiéme parure, est le lin, qui vous aduertit de la pureté Angelique que vous deuez garder dés vostre tendre ieunesse, pour la porter à l'Autel. Le Prophete Isaïe vous aduertit que ceux là doiuent tenir leurs vaisseaux merueilleusement nets, qui sont choisis pour porter les vaisseaux de Dieu. Et pour cét effet tous les Saincts recommandent d'éuiter les assiduelles & familieres hantises des femmes qui sont des manifestes pieges de la chasteté. Croyez-moy que voïcy l'vn des poincts des plus importans de vostre conduite. Vn Prelat demeurant dans les termes de cette pureté, paroit en la conuersation des hommes comme s'il venoit du chœur des Anges. Mais aussi tost qu'il s'essore dans vne vie sensuelle & licentieuse, il quitte la dignité de son charactere, & sort du thrône de la Majesté, comme cét infortuné Roy des Babyloniens, pour manger du foin auec les bestes. La nuict ne descouure pas plus d'estoiles au Ciel, qu'il ouure d'yeux en terre pour épier ses plaisirs les plus secrets, & d'oreilles pour escouter ses deportemens, & de bouches pour les semer par toutes les Prouinces. On le regarde comme vn oyseau estranger qui est sorty de son element, & Dieu permet qu'ayant vendu son ame pour les legumes des pourceaux, il ne s'en peut rassasier, trouuant par tout vne longue trainée d'inquietudes, & vne roüe de supplices immortels. Il sert aux vns de risée, aux autres de ioüet, il donne des *Aug. ser. 5. de verbo Domini.* *Aug. Epist.* *Isa. 2.*

des larmes à peu de gens, & de l'indignation à tout le monde. Les hommes pour luy sont piquez de ialousie, & les femmes qui sont tant soit peu honnestes, en ont de l'horreur. Il n'y a que certaines harpyes, lesquelles, comme dit le Cardinal Pierre Damien, volent encor autour des autels pour en auoir la dépoüille; & luy portent la mesme amitié que les corbeaux font aux charongnes. Il vit dans vne stupidité d'esprit, dans des continuelles indispositions du corps, des disgraces aux biens temporels, la fable du monde, l'objet du courroux du Ciel, & l'execration de la terre: & ressemble enfin à vn vieux sepulchre, qui n'a plus rien que de la pourriture & des tiltres. Pesez donc de bonne heure en vostre cœur quelle doit estre la vie d'vn Prestre qui est la maison, du cabinet, & comme du sein de Dieu: penser vne meschanceté, c'est vn crime; la commettre, c'est vn sacrilege; la porter à l'Autel, c'est vn vice qui n'a point de nom propre: il a les noms & les offices de tous les vices. O que cette bouche doit estre pure qui approche des baisers du Fils de Dieu! O que ces mains doiuent estre nettes qui sont choisies Pour nettoyer les ordures du monde! ô que ce cœur doit estre chaste qui est arrousé de ce sang du Verbe eternel.

Hieronym. ad Nepotiam.

Quelle horreur quand vne ame infidelle, de la couche des louues, s'ē va trouuer l'agneau, & porte au Sanctuaire du Dieu viuant les immondices de la terre? semblable à cette meschante Imperatrice Messaline, dont parle le Saterique, qui portoit au lict Imperial de Claude son mary, l'infamie & la puanteur des lieux qui ne doiuent pas seulement estre nommez dans le Palais d'vn Empereur Romain.

Sainct

Sainct Pierre disoit, qu'il falloit briser toutes les mauuaises pensées par l'exercice de la presence de IESVS-CHRIST, comme les flots se brisent contre les rochers. Et S. Chrysostome recommandoit aux Prestres d'estre purs comme s'ils estoient dans le Ciel au milieu des Anges.

Le chasteté, dit S. Zenon, est heureuse és vierges, forte és vefves, fidelle és mariées, mais és Prestres elle disoit estre toute Seraphique. Il faut que celuy ait peu de corps, qui est fait pour manier le corps du Fils de Dieu, il faut que celuy ait peu de commerce auec la chair, qui voit cõme incarner le Dieu viuant dans ses mains. Vne ame charnelle qui est preste de vendre son patrimoine pour vne escuellée de l'entilles, comme l'infame Esaü, est plus propre au pourceau qu'au Sanctuaire. On sacrifioit iadis au Soleil sans effusion de vin, & ceux qui sacrifient au maistre du Soleil doiuent faire vn mariage de la sobrieté & de la chasteté qui s'entretiennẽt quasi tousiours par la robbe. Les banquets des riches seculiers, disoit sainct Hierosme, ne sont point tant propres aux hommes d'Eglise; il est beaucoup plus expedient de les consoler en leurs afflictions que de leur tenir compagnie en leurs festins. Vn Prestre qui est toûjours de nopces, n'est iamais en grande estime. Qui voudra voir sa modestie qui se doit garder aux tables des Ecclesiastiques, qu'il en prene pour le moins le modelle sur ce qu'escrit Tertullien, en son Apologetique des premiers Chrestiens. Nostre table, dit-il n'a rien qui sente la bassesse, la sensualité, l'immodestie, on y mange par mesure, on y bois selon les regles de la pudicité, on se rassasie autant qu'il est necessaire à des personnes qui se doiuent leuer la nuict pour offrir à Dieu leurs

Clem. Ep. 1. ad Iacobum.

Sacerdotio lib. 3

leurs prieres. On y parle & conuerse comme en la presence de Dieu, les mains lauées & les chandelles allumées, chacun dit ce qu'il sçait des sainctes Escritures,& de son inuention, à la loüange de Dieu.L'Oraison finit le banquet comme elle luy a donné commencement. De la table on va dans l'exercice de la modestie & de l'honesteté ; vous diriez à nous voir,que ce n'est pas vn soupper que nous auons pris, mais vne leçon de sainteté.

Vostre quatriéme marque est l'escarlate,marque de l'ardante charité, & du zele que vous deuez auoir pour la Maison de Dieu. Le bouclier des braues champions du Seigneur des armées doit estre vn bouclier de feu,& tous ses soldats doiuent paroistre en cazaques d'incarnat ; Il faut que vous appreniez de bonne heure à abbayer la peau du liévre en vne sale, pour aller apres en la campagne à la chasse des ames.Il faut que vous deueniez vn mœur de feu,pour seruir de rampart à la maison de Dieu, que vous deueniez vn Astre pour courir & esclairer le petit monde que vous aurez en charge. Il faudra vous opposer à la puissance des grands, à la force des robustes, à la finesse des rusez, aux artifices des malins, pour diuertir les mauuaises affaires,auancer les bonnes, laisser les inutiles, pour destruire les vices,planter les vertus, chastier les delinquants, recompenser les hommes de merite, proteger les pauures, iustifier les innocens.Il faudra que vous seruiez d'œil aux aueugles, de pieds aux boiteux, de bras & de mains aux estropiez,d'azile à tout le monde.Il faudra que vous ayez autãt de chaines pour lier les hommes à vous, que Dieu vous a departy de moyens de bien faire: que les miseres qui de droit fil iront à vous, s'il est posible, ne passent point plus loin que vous ; que

Naum.2. Clypeus fortium eius ignitus, viri exercitus in cocineis

que vostre maison soit vne boutique, où des pierres on fasse des fils d'Abraham.

Iadis le grand Prestre portoit sur son habit tout le monde, duquel il estoit comme l'Aduocat; & vous deuez penser, quand vous serez en charge, que le monde sera sur vos espaules, & que les morts & les vifs auront interest au deuoir que vous y rendez. Ce sera vostre fait de porter le flambeau de l'exemple deuant le peuple, d'enseigner les mortels, de guerir & soulager leur infirmité, de prier & sacrifier, & pour le monde des viuans, & pour ceux que la mort a desia separé de nostre conuersation.

Quelle charité pensez-vous qu'il faut auoir pour s'acquitter de toutes ces obligations? Il faut apprendre à aymer les ames, comme le meuble le plus precieux que vous ayez en ce monde, vous plaire aux lieux où seront les objects de vostre zele, & le nœud de vostre charge, plus qu'aux cours des Princes: quand vous auriez des sauuages à gouuerner, ils doiuent seruir d'attache à vostre cœur, de sujet à vostre industrie, d'exercice à vos vertus: Satan, dans Iob, fait le tour de la terre pour nuire à vn homme? penserez-vous trop faire, si vous faites quelques pas pour sauuer les hommes? Noé demeuroit enfermé dans l'Arche auec enuiron trois cens especes de bestes, paisibles dans les flots & le demembremen du monde, d'autant que telle estoit la volonté de Dieu. Et vous ne sçauriez demeurer parmy des ames creées à l'image de la diuinité, où vous estes engagé par deuoir, sous le peril de vostre ame! Quel honte à vn Ecclesiastique, de ne pouuoir viure, s'il n'est toûjours parmy des cheuaux, des chiens, & des singes, lors que

Gregor. super Ezechiel hom. 12.

Dieu l'appelle à la charge des ames ? Iule Cesar s'estonnoit de voir des hommes qui embrassoient des singes, quoy qu'ils eussent des enfans en leur maison ? & qui ne s'estonnera si Dieu vous ayant donné tant de fils spirituels, vous allez à toute heure baiser vne guenon, mignotter vne petite chienne, caresser vn tiercelet ?

Bonauent. Phatet. l.2.c.27. & S. Bernard. super Cantica *Tribunali assesso audiebatur destinatius rugiēs Ammian. lib.17.c.2.*

Enfin pour conclusion, il faut que sur vostre hyacinthe, vostre pourpre, vostre incarnat, vous semiez de l'or;ce sont les rayons & lumieres de la science & de la prudence; qui est aussi necessaire à vn Prelat que l'œil à vn beau corps. La discretion, dit S. Bernad, n'est pas vne simple vertu? mais la gouuernante de toutes les vertus, la guide des passions & la maistresse des mœurs, si vous l'ostez, la vertu deuiendra vice. Les Prelats, comme nous asseure le Pape Zosime, sont les yeux de l'Eglise, quelles tenebres deuons-nous attendre au reste du corps ?

Il ne faut pas dire à vne ame noble, combi en c'est vne chose honteuse d'estre en vn haut degré de dignité,pour faire la beste d'or,vous ne pourriez supporter cét affront,les enfans mesme & les muets en parleroient,& on vous monstreroit au doigt,cōme on fit cét asne dōt parle Ammian,qui en la ville de Pistoie monta en plein iour dans le tribunal d'vn Iuge,& commença à faire rage de braire,cōme s'il eust fait tout à dessein.

C'est vne chose deplorable, si pour vostre personne on est contraint de dire que la fortune est fille de bonne maison, mais qu'elle s'abandonne à des valets; que l'Eglise est toute sçauante, mais qu'elle est le partage des ignorans. Chose ridicule si on renouuelle encore en vostre personne l'apologue du hibou, qui dit que les petits

oyſeaux auoient trouué vne roſe ſur le chemin, & ſe preparoient à chanter à l'ennuy, & eſtablir des Iuges pour la donner aux victorieux en tiltre de recompenſe de ſon chant, & comme la palme de ſa victoire : mais comme ils ſe diſpoſoient à ce combat, de nuit vient vn malheureux hibou, qui ſans chanter enleua la fleur. Vn cœur noble pourroit-il bien ſupporter qu'on fit auec iuſtice cette application ſur luy; & qu'il fut tenu pour vn oyſeau infame qui auoit volé la fleur dûë aux petits Roſſignols? Le verre ne rend pas de figure s'il n'eſt plombé; tout ce que vous pourriez auoir d'éclat & de talens, n'aura pas de ſubſiſtance ſi vous ne plombés voſtre teſte à force d'eſtude. Cell. 14. cap. 8.

Quand vous auriez la grenade, qui eſt le fruit des Roys, & que ſi vous ſeriez du Sang Royal, ſi vous n'auez des clochettes au franges de voſtre robe, ainſi que le grand Prêtre de l'ancienne Loy, pour faire reſõner la doctrine de la parole de Dieu, vous ſerez meſpriſé. Qu'eſt-ce que vous auez maintenant à demeſler auec tant de jeux & de petites bagatelles d'enfans? il faut que vous ſoyez vn Alexãdre, qui ayme mieux voir la lance d'Achilles, que la lyre de Paris; il faut vous nourrir aux écholes, de la moüelle des lyons, comme ce ieune Seigneur, ſans vous amuſer à prendre des moucherons; quand vous ſerez en âge, vous ne ſerez pas en vn Eueſché, comme vn Cyclope aueugle dans ſa cauerne.

Au nom de Dieu permettez qu'on vous éleue dãs ces cinq vertus que ie vous ay cotté cy-deſſus: Les obligations que vous auez de ce faire ſi vous les conſiderez, ſont tres-grandes. Premierement vous voyez comme ceux qui ſont de meſme ſang

que vous, taschent de reüssir en ce qui est de leur profession, ceux qui manient les armes, ne veulent rien quitter de la gloire des armes ; les plus timides se feroient écorcher & dechirer par lambeaux pour vn petit point d'honneur, qui est bien souuent imaginaire ; ils volent à trauers les espées nuës, les flammes & les mousquetades, pour acquerir vn peu de reputation qui n'a pas toûjours la recompense qu'elle merite : Et vous, Nobles, qui estes au gage du Roy souuerain, dont la liberalité ne peut mentir, en vne profession tres-honorable, qui ne doit point estre taché de lascheté, vous épargnerez vostre peau pour faire quelque chose digne de vostre sang ? Ne voyez-vous pas encor autour de vous vne fleurissante noblesse, qui s'estant voilée à l'Eglise, nous estalle de merueilleuses esperances. Quelques-vns sont comme les vignes de Smyrne, il sont encore en fleur, & portent desia des fruicts. Par tout maintenant ce n'est qu'estude & qu'ardeur : il y en a qui emportent Troye, desia toute ardente, & vous voudriez ronfler au fond du nauire.

Hebr. 5. Aristoteles l. 4. Politic. cap. 15.

En second lieu regardez qui vous estes, on vous destine pour traitter auec Dieu la cause des hommes. Voudriez-vous la trahir ? On vous a choisis pour estre l'oracle de Dieu, voudriez-vous faire la giroüette? pour estre l'Arche du testament, voudriez-vous estre vn vaisseau de reprobation ? vous estes vn Ange & vn petit Dieu en esperance, voudriez vous deuenir vn Ange de tenebres, & vn Dieu de foin ? Appliquez-vous tout à Dieu, à qui vous deuez tout ; ce n'est pas vne discretion pour vous de bien faire ; c'est vne necessité : les Anges sont sur vôtre tête, & les hommes à vos costez, pour épier vos actions, ceux mesme qui sont

aueugles comme des taupes en leurs propres fautes, ont des yeux de linx pour voir vos imperfections.

N'aurez-vous pas vn bel honneur quand on publiera que vous aurez vne dignité qui vous sied comme vne chaire d'or au groin d'vn porceau (ainsi que parle l'Escriture)& que le Roy qui préd la peine de s'enquerir des deportemens des Ecclesiastiques qui sont releuez d'extraction entendra que vous estes en l'Eglise comme vn o en chiffre, pour des-honnorer la charge qui vous honore, & que tous ceux qui vous touchent quand on parlera de vous dans les honorables compagnies, souhaiteront en plein iour vn voile de tenebres pour couurir la vergongne de leur front?

S. Hironym. Epist.

Adioustez que l'Eglise vous tend les bras & vous prie de ne point secher ses lauriers en vos mains, de ne point soüiller ses victoires, de ne point éclipser ses lumieres, elle a beaucoup veu de maux, elle en a beaucoup souffert elle en a beaucoup surmonté? mais iamais elle n'a senty de plus doleureuses playes que celles qui luy sont venuës du vice, de l'ignorance & de la negligence de ses Prelats, c'est ce qui a ouuert la porte aux heresies, qui a fomenté les infidelitez, qui a leué la bande à l'impieté, qui a formé le front des méchans à l'imprudence, la langue à la medisance, les mains à la rapine; qui a noircy les siecles presens de confusions horribles, & regorge encore sur le temps & les âges de la posterité. Voudriez vous augmenter ces miseres, & faire vn pont à l'infidelle, de vos corruptions, pour renuerser la Chrestienté? car ce seroit peut-estre le dernier fleau dont Dieu se seruiroit pour chastier les abus des mauuais Prelats, & les pechez du peuple vniuersel.

Saluiã l. 2. ad Eccles. Catholic.

Pour conclusion, ie vous demande que deuiendrez vous enfin au iugement de Dieu, sous lequel tremblent les Anges, qui portent le monde, que diendrez vous quand vous serez accusé d'auoir seruy de vipere à l'Eglise, de scandale aux simples, de mauuais exemple aux plus corrompus, de flambeau aux brasiers qui deuoreroient la maison de Dieu? Où trouueroit-on assez de supplices pour employer sur vous, & où auriez-vous assez de membres pour fournir à tant de supplices quand les pierres & les marbres des lieux que vous auriez possedé, se creueroient pour vous sauter aux yeux. Tout au contraire si vous prenez le bon chemin que ie vous propose, vous menerez vne vie paisible dans la sureté d'vne bõne conscience, riche en honneur & en moyens, honorable en reputation, terrible aux mêchans, adorable aux gens de bien, fertile en belles actions, nombreuse en vne infinité de fruis, foisonnante en recompenses, heureuse en ses succez, glorieuse à la posterité, suiuie en terre d'vne odeur de vertus, & couronnée au Ciel de l'Eternité.

Pour paruenir à cét effect, representez-vous souuent deuant les yeux les viues images de tant de grands Prelats, qui ont fleury par tous les siecles, & les contemplez comme des astres que Dieu a planté de sa main dans ce grand firmament de l'Eglise, tant pour y faire éclater sa gloire, que pour y dresser nostre conduite. Pensez quelques-fois en vous-mesme; quel cœur auoit vn saint Nilammon: qui mourut de frayeur, se voyant porté aux thrônes des Evesques, pour lequel tant d'autres meurent d'ambition; & perdit la vie d'apprehension qu'il auoit de perdre l'innocence? Quelle humilité en saint Pierre d'Alexandrie, qui estant legitime

Martyrol. Rom ad 6. Ianuarij.

Baron.

legitime ſucceſſeur de S.Marc, ne voulut iamais entrer dans ſa chaire, mais ſe contenta d'eſtre aſſis tous le reſte de ſes iours ſur le marchepied, iuſques à temps qu'apres ſon treſpas le peuple l'ayant reueſtu de ſes habits de Pontife, porta ſon corps au ſiege qu'il n'auoit iamais occupé: Homme vrayement humble, duquel il fallut attendre la mort pour honorer le merite, comme ſi l'honneur euſt eſté incompatible auec ſa vie. Quel zele en Euſtatius Eueſque d'Epiphanie, qui eut le cœur ſi ſaiſi d'entendre ſeulement la profanation d'vn Egliſe, qu'il tomba mort ſur la place: ſe faiſant vn tombeau eſtoffé des marques de ſa pieté, mille fois plus precieux que l'or & les pierreries? Quelle liberalité en S. Exupere, Eueſque de Toloſe, de donner l'or & l'argent de ſon Egliſe, pour les neceſſitez des pauures, iuſques à porter le S. Sacrement dans vn petit panier d'oſier? Quelle charité en Saint Paulin: apres auoir employé en aumoſne tout ſon patrimoine, tres riche & tres-fleuriſſant, ſe vendre ſoy-meſme, & ſe faire volontairement eſclaue pour rachepter le fils d'vne pauure véve? Quelle foy en S.Gregoire Thaumaturge de tranſporter les montagnes, & commander aux elemens auſſi franchement qu'vn Maiſtre commanderoit à ſes valets? Quelle force en S.Leon & S.Loup, d'arreſter Attila & faire teſte à vne armée compoſée de ſept cents mille hommes, tirez des plus affreuſes nations de la terre? Quelle confiance en S. Martin de preſter ſes eſpaules pour receuoir la cheute d'vn grand arbre, à condition qu'il en denicheroit les idoles? Laiſſons à part toutes les autres actions qui tiennent du miracle: Voyez les vies de ceux qui ont veſcu dans vn train plus commun: imitez la contemplation d'vn

Chronic. Alexandre.

Saint Denys, l'ardeur d'vn S. Ignace, la constance d'vn S. Athanase, le mépris du monde d'vn Saint Hilaire, la generosité d'vn S. Cyprien, l'austerité d'vn S. Basile, la douceur d'vn S. Augustin : la majesté d'vn S. Ambroise, la vigilance d'vn Saint Gregoire, la vigueur d'vn S. Cyrile, la discretion d'vn S. Remy.

Proposez-vous les actes des Saints Vedate, Herculan, Euleuthere, Medard, Lupicien, Nicier Romain, Sulpice, Pretextat, Germain, Arnaud, Claude, Lambert, Volphran, Suuibet, & tant d'autres semblables. Considerez les deportemens de S. Thomas de Cantorbie, de S. Louys de Tholose ; & sur tout ne perdez point de vûë S. Charles Borromée que Dieu a fait reluire en nos iours, pour nous apprendre qu'il n'y a point de siecle fermé à la sainteté.

Vn homme est puissant à persuader la vertu, quād il allegue tout d'vn coup soixante mille raisons, qui pesent chacune vn êcu d'or (a dit l'vn des meilleurs Escriuains de siecle) & c'est ce qu'a fait S. Charles, quittant pour vne matinée soixante mille êcus de rente.

C'estoit vn Euesque qui ieusnoit souuent au pain & à l'eau, dans les festins mesmes, qui disoit tous les iours son Breuiaire à genoux, & l'arrousoit de ses larmes, qui celebroit la Messe chaque iour, auec vne Majesté plus qu'humaine, qui faisoit deux retraittes l'année pour vacquer aux exercices spirituels, qui lisoit la Bible à genoux, pleurant à chaudes larmes, qui faisoit des ausmones par dessus ses forces, qui seruoit luy-mesme aux pestiferez, qui portoit sous l'escarlate vn rude cilice, qui dormoit sur la dure, qui ne bougeoit de son Diocese ; qui le visitoit à pied, qui se rendoit infati

infatigable en sa charge, qui estoit tousiours le premier aux bonnes œuures, à l'Eglise, à l'Hospital, aux malades, au Sermon, qui estoit tres-exact à ne donner les Ordres, ny les benefices, qu'à des personnes bien capables, & de bonne vie, qui ne faisoit iamais rien d'importance, sans le communiquer au Pape, & à son Conseil, qu'il honoroit, comme si c'eût esté vn oracle du Ciel : ce sont les mots de cet Autheur preallegué qui me semblent auoir peu de masse & beaucoup de poids.

Cela n'est-il point suffisant pour vous faire entreprendre par necessité ce que vous ne pouuez renoncer sans crime ? Ne vous imaginez plus la sainteté comme vne chose impossible, & ne faites point ce que font les mauuais Medecins, qui desesperent vn malade, de peur de ne le pouuoir guerir.

Ces derniers siecles ne sont point si steriles en hommes de bien, qui sont les plus rares plantes du verger de Dieu qu'ils n'ayent porté, & qu'ils ne portent encore quantité de bons Prelats, qui honorent leur profession par le merite de leurs vertus. Si vous regardez ceux-là que la proximité des temps nous fait quasi toucher par la robe, vous y verrez vn Cardinal George d'Amboise, qui fut merueilleusement puissant, mais qui employa toute sa puissance à la manutention de l'Eglise, & de l'Estat ; & ne voulut iamais estre grand que pour obliger les petits ; ny s'approcher de la Cour, que pour y seruir glorieusement son Prince.

Vn Ximene Archeuesque de Tolede, qui parmy les grãdeurs de la Cour retenoit l'austerité d'vn Religieux, qui estoit si ennemy des pompes qu'on l'a vû visiter son Diocese à pied, sans train, ny sans

suitte

suitte, qui employoit ses grands reuenus à faire la guerre aux Sarrazins, bastir des Monasteres, fonder des Vniuersitez, imprimer ces admirables Bibles en plusieurs langues, qui sont les thresors de toutes les Bibliotheques du monde. Vn Polus qui n'étoit pas seulement épuré des ambitions, auarices du siecle, mais qui tenoit aussi peu à son corps qu'à sa chemise, puisque estant furieusement persecuté par Henry VIII. il dit franchement, que pour la defense de la Foy, il se depoüilleroit aussi libremét de la vie, qu'il feroit de son habit, & seroit tousiours aussi prest d'entrer au tombeau qu'il seroit d'aller au lit pour dormir. Vous y contemplerez les quatre Cardinaux de Bourbon, qui ont proportioné leurs vertus au sang des Roys, & à la pourpre de leur sacré College. Le grand Cardinal de Lorraine, qui a eu l'honneur de sacrer trois de nos Roys de ses mains, de les assister de ses conseils, de les éclairer des lumieres de son esprit, de les defendre par sa fidelité, roidissant la main dés son bas âge à la conseruation de l'Estat : Dans toutes ces Grandeurs il portoit l'austerité sous la pourpre, il préchoit & catechisoit ardemment les plus simples de son Diocese, il soustenoit comme vne colomne de diamans, la Foy, qui estoit si ébranlée en France & en Allemagne, par vn extreme desordre des temps, il receuoit auec de tres-pieuses liberalitez les pieces du naufrage de l'Angleterre, il fondoit les Religieux, il faisoit des Seminaires, il armoit de tous costez contre l'impieté.

Vn Cardinal de Tournon qui seruit quatre Roys, c'est à sçauoir François I. Henry II. François II. Charles IX. & les seruit en France, & à Rome, dans toutes les affaires les plus importantes

tes, estant mesme l'arbitre des grandes puissances de la terre,auec vne fidelité tres-signalée,vne prudence inestimable,vn courage inuincible. Vn Baronius qui s'est eternisé dans le trauail de ses mains, mille fois plus honorablement que n'ont fait tous les Monarques d'Egypte dans leurs marbres, leurs pyramides, & leurs obelisques. Mais d'où pensés-vous que soient prouenues les grandes benedictiõs de ses labeurs, sinon d'vne vie tres innocente,qui estoit comme vn Soleil sans tasche, sinon d'vne charité tres ardante, qui luy fit l'espace de neuf ans entiers visiter les Hospitaux soir & matin, pour suruenir aux necessitez des pauures, sinon d'vne pieté tres-excellente, qui consommant son ame dans l'ardeur de ses oraisons,consommoit aussi ses reuenus aux bonnes œuures dans de tres-saintes liberalitez.

Vn Tolet Religieux de nostre Ordre, qui éleué à la dignité de Cardinal, employoit la plus grande partie des heures du iour & de la nuit, en prieres; ne viuant quasi que de legumes, ieusnant les Samedis au pain & à l'eau, & adioustant vn Caréme particulier par dessus le commun, à l'honneur de la glorieuse Vierge Marie, comme remarque le R. Pere Hilarion de Coste, au traicté de sa vie. Le Cardinal d'Ossat écriuant à Monsieur de Villeroy, luy donne les tiltres de sainteté, doctrine, prudence, integrité, valeur fidelité, & dit que c'est chose émerueillable, voire vn œuure de Dieu,d'auoir suscité ce grand homme pour l'auancement des affaires de France, & l'absolution du feu Roy de tres-glorieuse memoire.Et ce grand Cardinal du Perron en vne Lettre qu'il écrit à ce triomphant Monarque, en date du 2. de Septembre l'an 1595. dit entre autre chose, parlant de la

negociation

negociation de Tolet , sur cette mesme affaire, *Outre qu'il a renoncé à toutes considerations humaines pour embrasser l'equité & la iustice de vostre cause, qu'il a fermé les yeux à l'obligation naturelle de son Prince, de sa patrie, de ses parens, qu'il a foulé aux pieds toutes sortes de menaces, de promesses, & de tentations, il a encore pris tant de peines, & de corps & d'esprit, pour cette negociation, que nous nous étonnons qu'il n'est succombé sous le fait combatant tantost par écrits, tantost par conferances auec ceux qui étoient contraires, remuant & animant ceux qui estoient stupides, & en somme portant cet affaire auec vn tel Zele & vne telle fermeté, que vostre Majesté n'eût sçu esperer tant de preuues, pour ne dire point tant de chefs d'œuures, & de miracles du plus affectionné & courageux de tous ses seruiteurs.* Voilà les traits d'vn Prelat incorruptible.

Ie ne dis rien de l'excellent Bellarmin, ny du premier des sçauans, le tres-illustre de Perron, ny de cette grande lumiere de sainteté, Monsieur l'Euesque de Geneue, dont vous auez les vies imprimées. Ie contemple encore sur le Theatre de la France de tres-grands personnages, qui comme les corps celestes ont bien de la hauteur & de l'éclat, & seroient capables d'exercer vne plume plus forte que la mienne: mais puisque ie me suis reduit à ces termes, de ne parler point icy des viuans, i'ayme mieux ressembler ceux qui ne pouuant mettre des couronnes sur la teste des statuës du Soleil luy brusloient des fleurs pour en faire monter l'odeur iusques au Ciel. Aussi si ie ne puis couronner leur merite par des loüanges humaines, i'offriray des prieres & des vœux pour leurs prosperitez, auec toute la soumission que ie dois à leurs eminentes qualitez. Comme ce n'est point mon humeur

de

de m'estendre prodiguement sur de Panegyriques de ceux qui viuent maintenant, aussi n'est-ce pas mon intention d'inserer en ce petit Traitté tous les morts. Si vous recherchez ceux qui en parlent & qui écriuent à dessein, vous serez accablé d'vne grosse nué des témoins, qui vous monstrera des hommes qui ont esté plus grands que des Royaumes, qui ont égalé les siecles passez, edifié les presens, éclairé iusques aux ruïnes de l'aduenir, & soustenu de grandes fortunes par vne plus grande saincteté. Et tous ceux-la vous diront que nous n'auons rien d'immortel que les biens de l'esprit, mais que tout cét éclat exterieur du monde qui charme les yeux des hommes est vne nué en peinture, vne petite vapeur des eaux, vne fable du temps, vn cadran qu'on regarde seulement lors que le Soleil de l'honneur luit dessus, & qui doit estre apres enseuely dans vne eternelle nuit d'oubliance. Voyons maintenant le grand S. Ambroise que nous auons choisi entre mille, pour seruir de modelle à ce premier discours. Vous y remarquerez vn homme d'vne tres-illustre extraction, qui a esté doüé de tres-precieuse qualité, & qui par necessité de deuoir, & considerations de charité, s'est trouué meslé dans les Cours des Empereurs, & vn grand embarras de diuerses affaires, qu'il a traittées auec toute sorte de prudence & de courage; monstrant en tous ses deportemens vne Saincteté vigoureuse, laquelle fut choisie par la Prouidence diuine, pour porter en eminence quasi tout l'estat du Christianisme.

SAINT



SAINT AMBROISE

SECTION I.

SA VOCATION.

LA premiere marque de perfection que nous demandions au bon Prelat, c'est à sçauoir la vocation diuine, est si manifeste au grand S. Ambroise, que quand elle seroit écrite auec les rayons du Soleil, elle ne sçauroit être plus claire. On peut dire quasi de luy ce qu'il a dit de S. Iean Baptiste: Qu'il séble que Dieu a commencé à le preparer dés le ventre de sa mere, pour exercer vn iour sa vertu dans de tres-grands combats. Premierement c'est vne chose remarquable, que comme la resolution étoit prise au Ciel de faire ce Prelat l'vn des plus courageux & eloquens du monde, il a esté tiré de la Noblesse, qui est ordinairement pleine de generosité; étant né d'vn pere honoré de l'vne des premieres charges de l'Empire, qui estoit la Lieutenance des Gaules; & de surplus il est venu au monde dans l'air François, qui a esté estimé (au rapport de S. Hierôme) le païs des plus genereux & des plus doctes hommes de la terre; & Sidoine vn autre Prelat, a dit

Ambr. l. 1. commēt. in Lucam c. 1.

Belle loüange des Gaulois.

Hieron. aduers.

dit que le courage des François s'estendoit plus loin que leur vie : car il viuoit encore lors qu'on leur auoit arraché l'ame du corps. Secondement, comme nous auons remarqué cy-dessus, que Dieu manifestoit souuent les vocations des enfans par diuers presages, ce fut vn grand signe de l'eloquence de sainct Ambroise, de voir vn sein d'abeilles tout à coup fondre sur son berceau, qui estoit pour lors dans la Cour du Palais de son Pere, pour faire prendre vn peu d'air à l'enfant : la nourrice voyant que ces mouches à miel le caressoient de plus prés qu'elle n'eust desiré, allant & venant sur sa bouche, en eut frayeur, & pensa les chasser : Mais le Pere qui se pourmenant en la mesme cour auec sa femme & sa fille, contemploit tout ce beau jeu, luy fit signe qu'elle s'arrestast, de peur qu'aigrissant ces bestioles, elle ne prouocast leurs aiguillons : enfin elles quitterent doucement la place, & s'essorerent si haut qu'on les perdit de veuë. Deslors Ambroise, pere de nostre grand Prelat, dit hautement, comme par esprit de prophetie, *que cet enfant seroit grand*. Et veritablement ces abeilles ont esté beaucoup plus conuenables à S. Ambroise, qu'elles ne furent iamais à Platon, qu'on dit auoir eu le mesme rencontre en son enfance : car il faut auoüer que l'eloquence de Platon a du miel, & non pas des aiguillons : Mais celle de S. Ambroise, outre qu'elle est extremement douce dans les argumens paisibles, quand il est question de combatre, elle a des pointes qui percent iusques au vif.

Vigilantium. Sola Gallia monstra non habuit, sed viris semper fortissimis & eloquentissimis abundauit. Sidonius Apollin. Carm. 1. Inuict. perstant, animisque supersunt. Iam prope post animam.

On peut bien dire qu'il est le plus élabouré en son style de tous les Docteurs de l'Eglise ? principalement si nous parlons des Latins

Car plusieurs, comme S. Augustin & S. Hierôme, dictoient souuent d'vne impetuosité d'esprit, ce qui leur venoit en bouche, mais S. Ambroise n'auoit point tant cette coustume de dicter à vn Escriuain : car luy mesme en composant auoit toûjours la plume en main ; pour limer son fait tout à loisir, & comme on dit, licher son ours.

Ambrois. epist. 65. ad Sabinum.
Fulgosius lib. 1.
Admirables rencontres.

Adjoustez vn autre signe de cette vocation, en ce petit jeu qu'il exerçoit sans y penser, à la façon que fit jadis S. Athanase, estant encore enfans comme luy : c'est qu'il faisoit baiser sa main à sa sœur & aux filles qui la suiuoient, comme la main d'vn Euesque, & auoit vne grande complaisance en cette action. Il semble que Dieu monstre quelquefois comme du doigt aux enfans le chemin qu'ils doiuent prendre : c'est bien merueille qu'il se trouua à Paris vn petit gueux, nommé Maurice, qui se mit si auant en l'esprit qu'il pourroit estre vn iour Euesque de Paris, que quelques offres qu'on luy fit, en riant, dans sa grande necessité, pour luy faire renoncer au droit qu'il pretendoit à l'Euesché de cette grande ville, il fut du tout impossible : ce que voyant vn riche homme, l'auança si bien aux estudes qu'il paruint enfin au degré qu'il s'estoit figuré. Que dirons-nous que Dieu délie mesme la langue des Meres, à dire des propheties touchant l'estat de leurs enfans ? tesmoin vne tres-honorable Dame, nommée Ida, mere de trois fils, Baudoin, Godefroy, Eustache qui ioüoient vn iour auec elle, se cachant sous sa robe, & monstrant la teste par fois auec gaillardises d'enfance : Le Pere arriuant sur ce jeu, comme ils estoient tous trois couuerts sous l'habillement de leur Mere, demande, *Qui sont ces gens-là ?* La Dame respond promptement, sans sçauoir ce qu'elle disoit, *c'est vn Roy,*

Roy vn Duc & vn Comte. De fait, Baudouin fut Roy de Hierusalem : Godefroy succeda au Duché de Lorraine à son parent le grand Goudefroy de Boüillon : & Eustache fut Comte de Bologne: Dieu se seruit de la langue de cette femme, comme de la main d'vn horloge, qui marque les heures, selon que la grande roüe la conduit sans sçauoir ce qu'elle marque. Ambroise pour lors en faisoit de mesme, conduit de l'esprit de Dieu : il se faisoit Euesque en son idée, & toutefois quand il voulut suiure le chemin de sa raison, & de son iugement naturel, il y apporta toutes les resistances, ne pensant qu'il y fut appellé.

En troisiéme lieu cette vocation fut du tout extraordinaire & miraculeuse : en ce qu'estant enuoyé dans le pays Milanois, en qualité de Gouuerneur, Probus, qui le deleguoit, luy dit en riant : Allez & gouuernez en Euesque plutost qu'en President : luy recommandant la douceur, pour apporter le lenitif à de grandes rigueurs qui s'estoient exercées dans la iustice. Cela se fit tout autrement que Probus ny Ambroise ne l'auoient proietté : car comme dit l'histoire, Auxence, Euesque Arien, qui auoient plus long-temps vécu qu'il n'estoit expedient à vn méchant homme, estoit nouuellement decedé à Milan, la Metropolitaine de son Diocese : & quand il fut question de proceder à l'election, il y eüst de grandes intrigues entre les Catholiques & les Ariens, chacun desirant de faire vn Euesque de son party. L'emulation qui estoit fort échauffée, menaçoit de tirer le sang des veines de part & d'autre, deuant que de s'esteindre : Ambroise, comme Magistrat, se transporte sur les lieux pour y remedier ; & voila tout à coup vn petit enfant, comme si c'eût esté vn

Vade, age, non vt Iudex sed vt Episcopus.

Election de S. Ambroise.

Ange deſcendu du Ciel, qui crie au milieu de l'aſſemblée; qu'il failloit faire Ambroiſe Eueſque. Ce cry fut ſuiuy de tout le monde: comme vne voix ſortie de la bouche de Dieu: Le feu de diuiſion s'eſteint à l'inſtant, les courages les plus enuenimez quittent les armes; & ne penſent rien qu'à rauir Ambroiſe, qui n'eſtoit pas encore baptisé; pour le porter par les degrez ordinaires, au throſne Epiſcopal.

Concil. Nicanũ can. 1. Miſerum eſt eum fieri magiſtrum qui nec dum didicit eſſe diſcipulus Innocentius primus epiſt. 12. ad Aurelianum. S. Hieron.

Il auoit bien de l'embarraſſement en cecy de tous coſtez: car premierement, c'eſtoit vn crime contre les loix de l'Egliſe, d'élire vn Eueſque Neophyte, veu que le Concile de Nicée reprend meſme les Prelats, qui ordonnent des Preſtres incontinent apres le Bapteſme.

Secondement, il y auoit vn Edit de l'Empereur, qui deffendoit la promotion de ſes Officiers & Magiſtrats ciuils, ſans ſon exprez conſentement.

En troiſiéme lieu, Ambroiſe qui s'eſtoit totalement dedié à la vie ſeculiere, n'auoit ne veine ny nerf qui tendit à cette election. Mais qui pourroit reſiſter à l'eſprit de Dieu, quand il veut faire vn coup de ſa main par deſſus toutes les penſées & iugemens des hommes? Toutes les difficultez ſe leuent l'vne apres l'autre, cette election eſt approuuée non ſeulement du S. Siege, mais de tous les Eueſques d'Orient & d'Occident, qui s'en réioüiſſent & conioüiſſent auec ſaint Ambroiſe, par lettres, l'Empereur Valentiniam y preſte ſon conſentement, ſe glorifiant d'enuoyer de ſi bons gouuerneurs aux Prouinces, qu'on les iuge capables d'eſtre Eueſques. Il n'y a plus qu'Ambroiſe à ſurmonter, lequel remuë toute ſorte de machines pour ce coup. Luy qui eſtoit tres-clement

ment de ſon naturel, contrefait l'homme ſanguinaire, faiſant exercer de gehennes & des tortures ſur les criminels en public, neantmoins on le veut pour Eueſque ; luy qui eſtoit tres-chaſte, fait hanter des hommes & des femmes de mauuaiſe conduite en ſa maiſon, & deſcend iuſques à l'ombre du peché, pour fuyr la lumiere de la gloire ; & on ne laiſſe pas de le rechercher. Il ſe met en fuite, & apres auoir galoppé toute vne nuit, penſant eſtre bien eloigné, il ſe retreuue à la porte de Milan, d'où il eſtoit party. Il faut enfin ceder à l'eſprit de Dieu, qui luy donne des marques ſi euidentes de ſa vocation : il faut prendre la charge ſi conſtamment refuſée ; & où la prudence humaine perd les yeux, il faut ſe laiſſer aller à la conduite de la Prouidence eternelle.

SECTION II.

Vn Eloge racourci de la vie & des mœurs de ſainct Auguſtin.

IE veux faire comme les Geographes, qui mettent tout l'Vniuers dans vne petite carte : ie veux comprendre en peu de mots, ce qui meriteroit vn volume, & vous donner vn tableau racourci de la vie & des mœurs de ce grand ſaint.

S. Ambroiſe eſtoit vn homme dans lequel il ſembloit que la vertu ſe fuſt incorporée, pour ſe rendre viſible aux yeux mortels. Le bien-faire qui vient aux autres par eſtude, ſembloit luy venir par naturel, puis qu'il auoit conſacré ſon

Belles qualitez d'vn Eueſque

enfance par l'ignorance des vices, & la blancheur de l'innocence. Les autres estiment que c'est vn mal que de faire vn peché, & chez luy c'estoit vn grand mal que d'obmettre vne vertu. Deslors qu'il viuoit en la maison de son pere, auec sa bonne sœur Marcelline, il viuoit de la pratique des bonnes actions, tous deux estoient comme les pierres à feu, qui par leur approches font voler les estincelles : ainsi la sainte emulation qu'ils apportoient à poursuiure le bien, allumoit les sentimens de Dieu en leurs cœurs, par vne mutuelle reuerberation. Il sortit de cét échole comme Samuel du Tabernacle, pour apporter l'innocence au thrône Episcopal, & y prendre la dignité. Sa vie y a seruy de regle, son exemple de flambeau, sa doctrine d'ornement, & son silence mesme de censure.

Si vous regardez les vertus qui ont coustume de donner commencement à l'edifice spirituel, comme sont la sobrieté & la continence : Ambroise prenoit les ieusnes par delectation, ne mangeant pour l'ordinaire qu'vne fois le iour, & les viandes par raison : il s'attachoit aux vns par l'amour de la Croix, & admettoit les autres par voye de necessité. Cét exercice luy seruit de beaucoup à conseruer sa pureté, qu'il garda inuiolablement, mesme dans le cours de la vie seculiere, comme on trouua dans ses papiers secrets, où il demandoit ardemment à Dieu, qu'il luy donnast la grace de maintenir dans la dignité d'Euesque le don de chasteté qu'il luy auoit communiqué dés la vie qu'il menoit au siecle. Il sortoit tous les iours du lict, comme le Phenix de son nid, n'ayant point d'autres flammes que celle de ce grand Soleil, qui brusle les Anges au Ciel, & les

les cœurs les plus Angeliques en terre.

De cette temperance prouenoit son admirable conuersation qui gaignoit tous les cœurs, & qui sçauoit, si bien joindre la prudence du serpent, auec la simplicité de la colombe. Il estoit prudent auec les gens de bien, aigu contre les surprises des méchans, mais iamais il n'estoit rusé. Son discours procedoit auec vne telle œconomie; que les ignorans y trouuoient de l'instruction; les curieux de la lumiere; les doctes de la solidité, les eloquens de la grace; les vicieux de l'effroy; les vertueux de l'edification; les timides de la hardiesse; les affligez de la consolation, & tout l'vniuers de l'admiration. Il n'y auoit rien d'oisif en cét homme, tout y parloit, tout y alloit aux loüables actions, son estude estoit des saintes lettres, son soin d'exprimer en ses mœurs, ce qu'il auoit leu dans les liures, il estoit prompt en ce qu'il faisoit, & n'auoit qu'vn seul retardement au monde, qui estoit l'Oraison, dont iamais il n'eust voulu partir, si la discretion ne luy eust enseigné à quitter Dieu, pour trouuer Dieu. Ses intentions estoient tres-sinceres; ses negociations honorables; son silence discret, ses paroles toûiours vtiles; son cœur plein de compassion: & quoy que l'eminence de sa vie le releuoit par dessus tous les hommes, sa douceur neantmoins le rendoit familier à tous ceux qui auoient besoin de son aide. Autant que son zele le faisoit terrible à ceux qui osoient attaquer son Maistre, autant sa debonnaireté le rendoit communicable à tout le monde: les occupations exterieures ne diminuoyent rien de son interieur, & le secret de sa contemplation n'obmettoit point la conduite des affaires.

Iamais il n'estoit imperieux, que pour soustenir l'Empire du Sauueur du monde: comme il s'éleuoit iusques au Ciel quand il estoit question de defendre l'Eglise, aussi s'abaissoit-il iusques aux abysmes lors qu'il falloit condescendre aux infirmitez des hommes. L'honneur luy a tousiours semblé le tribut de Dieu, tant qu'il a vescu, il l'a rendu constamment à son Maistre, sans retenir autre chose pour soy que le fardeau de son ministere. Son continuel exercice estoit d'instruire les Monarques, d'exhorter les peuples, de conuaincre les heretiques, de consoler les affligez, de repaistre les fameliques, de vestir les nuds, de rachepter les prisonniers, de receuoir les pelerins, de monstrer la voye du salut aux errans, de retirer les desesperez du naufrage, enflammer les tiedes, maintenir les feruens, preuoir à tous ceux qui estoient sous sa charge, & faire ponctuellement tous les deuoirs de sa profession.

Expressa ad Hilar. Arel. Il croyoit que toutes les souffrances du monde, estoient les siennes propres, & les pleuroit comme siennes, il estimoit aussi que le bon-heur, la commodité, & les auancemens du prochain, estoient ses richesses & ses auantages; comme si en vn seul cœur il eust logé tous les cœurs du monde. Il n'y auoit ny portier, ny page en sa maison, pour luy donner aduis touchant ceux qui le demandoient: car il estoit tousiours exposé à tous venans, comme escrit saint Augustin chacun venoit à luy à grand haste, & personne chez luy ne sentoit couler le temps, tant il prenoit de plaisir à sa conuersation. Les necessiteux qui venoient iusques à sa maison, ne passoient point sa maison sans trouuer du soulagement. Des l'entrée qu'il fut en charge, il consacra tout son patrimoine aux pauures, donnant quasi

quasi tout ce qu'il auoit, sans rien reseruer à soy-mesme. Si les biens perissables s'épuisoient, la Foy ne sépuisoit iamais ; La Foy seruoit aux aumosnes, & les aumosnes ne manquoient point à la Foy. Ces assistances temporelles donnoient entrée aux graces & visites spirituelles, par lesquelles il tachoit d'adoucir à force d'huyle, le ioug de IESVS-CHRIST, & orner de vertu les ames de tous ses sujets, ainsi que son propre cœur, qui estoit le vray domicile de la charité. Aussi iamais homme ne fut plus aymé, ny craint, que luy, tant il sçauoit bien dispenser ces deux affections si diuerses, chacun le reueroit comme son Seigneur, & le cherissoit comme son pere : chacun estimoit trouuer sa patrie, ses proches, & ses commoditez, où estoit S. Ambroise.

SECTION. III.

Son Gouuernement.

LE Gouuernement Ecclesiastique de sainct Ambroise, est la regle de toutes les nobles actions du Clergé ; Comme le sicle du sainctuaire estoit jadis le modelle des autres monnoyes. Ce grand personnage en a laissé en ses écrits & en ses mœurs vne telle idée, que les sensuels y trouuent dequoy apprehender leur fin ; les tiedes dequoy s'enflammer, les imparfaits dequoy se corriger, & les plus parfaicts dequoy tousiours apprendre. Sa belle ame estoit comme l'Iris, oyseau d'Egypte, qui fait son nid dans les palmes, tousiours elle estoit dans les grandes pensées, & n'auoit point d'impression de la terre, non plus que la premiere sphere des corps celestes.

La premiere maxime sur laquelle il establit la perfection de sa vie Ecclesiastique, fut cette qu'il a depuis couchée par escrit, en l'Epistre à Irenée, dont i'ay parlé cy-dessus. Et bien, disoit-il à part soy: Ambroise, te voila Prestre, & qui plus est, Euesque. Cét estat demande vne sobre grauité, escartée des mœurs du commun, vne vie toute serieuse, du poids, & de la solidité en vn degré singulier. C'est folie de penser que la dignité d'vn Euesque consiste à faire des ceremonies & des mines en public. Comment celuy-là sera-t'il respecté du peuple, qui n'a rien en ses mœurs de different d'auec le peuple? Que veux-tu que le monde admire en toy, s'il n'y voit rieu par dessus soy, s'il y reconnoist ses imperfections, si apres auoir rougy d'vn vice auquel il est suiect, il remarque que tu l'as placé dans le throsne de la dignité auec toy! Puis qu'il faut estre Euesque, cherchons vne vie inaccessible aux langues des plus insolens, & qui n'aye rien de commun auec les œuures des imparfaits.

Si Episcopus magnus, & diuinis obtutibus inspicitur quasi leprosus magnus Caro suscepit dignitatem anima perdidit honestatē.

Suiuant cette maxime il detestoit en son cœur la façon de ceux qui entroient auec charges par voyes sinistres, & n'y recherchoient que l'éclat exterieur ou que les commoditez temporelles : de sorte que parlant d'vn tel Prelat, au liure qu'il a fait de la dignité de l'Euesque, il dit : On le regarde auec des yeux charnels comme vn grand Euesque, & Dieu auec ses yeux, qui ne se peuuēt tromper, le voit cōme vn grand lepreux. La chair a pris la dignité, & l'ame a perdu l'honesteté : la chair domine sur les peuples, & l'ame est esclaue des demons.

Il n'est pas mal-aisé de persuader la vertu à vn homme qui croit que c'est sa principale affaire. Ce sage Prelat ayant ietté ces fondemens de bonnes & sinceres

ſinceres intentions, s'appliqua tellement à ſa charge, que iour & nuit il n'auoit autre choſe en penſée. Car laiſſant la conduite de l'eſtat de ſa maiſon à ſon frere Satyrus, il ſe mit du tout aux fonctions Epiſcopales qu'il exerçoit auec vne telle perfection, aſſiduité & promptitude, que Paulin, témoin oculaire de ſes actions, dit qu'il en faiſoit autant ſeul que cinq autres Eueſques. *Libro de dignit. ſacerdot. cap. 5.*

Premierement voyant qu'il ſuccedoit à vn homme, lequel auoit ſemé la zizanie, il reconnut qu'il eſtoit tres-neceſſaire de preſcher ſouuent les veritez Catholiques; ce qu'il fit auec vn grand fruit, mais vn labeur infatigable: car eſtant venu de l'Ordre des Magiſtrats à la dignité d'Eueſque, il luy fallut eſtudier ce que ſon ancienne profeſſion ne luy auoit pas appris: & quoy qu'il euſt pû en telle neceſſité, ſe ſeruir des labeurs d'autruy, neantmoins luy qui iugeoit prudemment qu'il faut que la doctrine que nous enſeignons, ait germé dans noſtre cœur, & pris naiſſance dans nos inuentions, pour la produire auec plus d'vtilité, il ſe mit ſerieuſement à la lecture des Eſcritures & des SS. Peres, qui ſe trouuoient de ſon temps, pour enfanter apres de ſon eſprit ce qu'il deuoit dire: & notez que c'eſt le conſeil qu'il donna depuis à l'Eueſque Conſtantius: *Il faut*, dit-il, *ramaſſer l'eau qui coule des Prophetes, comme des nuës, de pluſieurs lieux, afin que voſtre terre en ſoit moüillée, & arrousée de ſes fontaines domeſtiques.* Ses predications eſtoient ſolides, pures, coulantes, & pleines de bonnes inſtructions: & quoy que ſon diſcours euſt beaucoup de douceur, ſi eſt-ce qu'il n'auoit pas pris tellement le miel de ces abeilles, qui le careſſerent au berceau, qu'il n'en euſt retenu les aiguillons. Vne nature trop molle reſſemble à l'air,

Eſtude de S. Ambroiſe.

Libri tertij epiſt. 1.

qui fait place aussi-tost aux Coquins qu'aux Cesars ; & comme il n'y a chose plus insupportable en vne charge que la teste d'vn opiniastre, aussi n'y a rien de plus inefficace qu'vne giroüette, qui tourne à tous vents & n'a autre conduite que les passions de tous ceux qui l'approchent. S. Ambroise taschoit de guerir tout le monde par doùceur, autant qu'il luy estoit possible, meslant souuent ses larmes auec celles des penitens, mais s'il rencontroit des cœurs endurcis & rebelles, il prenoit vn merueilleux ascendant & d'authorité & d'eloquence, pour dompter le vice, & desarmer l'insolence. Constantin, vn grand Medecin, remarque qu'il n'est pas bon de nourrir de miel ny de lait ceux qui ont quelque playe dangereuse ; car rarement ils eschappent la mort par ce traittement. Nostre grand Euesque faisoit le mesme iugement des maladies de l'ame, & se gardoit bien de fomenter par des indulgences seruiles les cœurs qu'il voyoit vlcerez de quelque malice. Ses remonstrances n'estoient point des discours oisifs, car on les voyoit suiuies de bons effets, & quasi d'vne reformation generale en tous les ordres.

Constantinus medicus de liquidis.

Reformation du Clergé.

Il commença à mesurer le Temple par le Sanctuaire: car estimant que les nerfs des paroles sont les loüables exemples ; il tascha de faire vn bon Clergé, pour seruir de miroir aux Laïques. Les eaux du Iourdain jadis firent hommage aux pieds de Prestres, d'autant qu'ils portoient l'Arche sur les espaules : Il n'y a rien qui ne cede à vn bon Ecclesiastique qui porte en son cœur la saincteté ; ses paroles sont de tonnerres quand sa vie est vn éclair. Voilà pourquoy ce grand Sainct n'auoit rien tant à cœur, que voir la maison non de Cesar, mais de Iesvs, & sans crime, & sans soupçon.

Sur

Sur tout il s'efforça de déraciner deux pestes fatales & ennemies de toute saincteté, l'auarice & la volupté, ne voulant pas seulement que les Prestres de son Diocese eussent les corps chastes, mais aussi les mains innocentes, & non auides pour attirer des commoditez superfluës à leur estat, il les nourrissoit volontiers dans la pauureté & frugalité comme dans le premier domicile d'où a procedé la gloire de l'Eglise primitiue : sçachant bien que l'augmentation des richesses n'augmente pas également la saincteté.

On ne peut croire combien de choix il apportoit pour la promotion des Ecclesiastiques, iusques à reietter souuent quelques-vns qui luy auoient esté fort recommandez, & n'auoient rien qui fut capable de les rebuter, sinon quelque petite messeance au geste, ou au port exterieur : cela seul offensoit les yeux de sainct Ambroise, qui ne vouloit voir que de la lumiere en son Clergé. Et quoy que telles choses sembloient legeres à plusieurs, neantmoins il ne se trompoit point en son iugement : car en ayant vn iour congedié deux pour vne seule legereté qu'ils auoient au marcher, il se trouua qu'ils firent apres naufrage en la foy, & qu'ils portoient desia dans cette action fretillante, l'inconstante perfidie de leur esprit.

Où les remonstrances n'estoient pas capables de profiter, il employoit vne seuere censure, sans auoir égard aux belles qualitez de l'esprit, quand il estoit question de chastier vn crime : tesmoin vn Gerontius qui viuoit à Milan, sous sa regle, homme d'vn esprit fort delié & curieux par de-là sa profession : car il ne se contentoit pas de rechercher les secrets de medecine, & de s'estudier par excez

Gerontius chastié.

excez à polir sa langue, qu'il auoit fort trenchante, mais il se laissa aller à quelque folie de Necromantie. Or comme il auoit vne demangeaison de parler, & principalement de tout ce qu'il pensoit faire à son auantage, il se vanta en quelque compagnie, qu'il auoit pris la nuit vn Onoscelide, c'est à dire, vn demon qui luy auoit apparu auec des iambes d'asnes, & qu'il l'auoit tondu & mené au molin : soit qu'en effet il eust veu vn tel spectre, son cerueau estant desia assez disposé aux illusions, soit que par vanité & imposture il se vantast de ce qu'il n'auoit pas fait, comme il arriue bien souuent à telle sorte de gens, qui font trophée de grands crimes, moyennant que cela les releue dans l'opinion du monde par dessus le commun. Ces paroles estans rapportées à S. Ambroise, il luy fit vne forte reprimende, & luy donna sa maison pour prison, luy ordonnant diuerses penitences pour l'expiation de cette faute, qui estoit tres-indigne d'vn Diacre de l'Eglise de Milan, tel qu'il estoit : luy qui n'estoit pas susceptible d'vne telle medecine, prit la fuite & s'en alla à Constantinople, auec intention de décrier saint Ambroise : ce qu'il fit autant qu'il luy fut possible. De là par le moyen des souplesses de son esprit, iointes à vn babil incroyable, au lieu de chercher vn salutaire emplastre à ses vlceres, il les couure d'vne toile d'or, de sorte que par la faueur des grands qu'il auoit gaigné, le voilà promeu à l'Euesché de Nicomedie. Saint Ambroise escriuit puissamment à Nectarius, luy découurant les impostures de cét homme, & le suppliant pour l'honneur de l'Eglise & le sien propre, qu'il ne laissast point soüiller le siege Episcopal de tant d'ordures qui faisoient horreur au Ciel & à la terre,

re. Nectarius s'employa de tout son pouvoir à cét affaire, desirant ensemble & acquiter sa conscience, & obliger l'Euesque de Milan : mais il trouua que cét imposteur auoit gaigné, tant de faueur par ses charmes, qu'il estoit tres-difficile de l'enleuer : la gloire en fut reseruée à S. Iean Chrisostome, qui le desarçonna puis apres, comme il fut promeu à la dignité de Patriarche de Constantinople.

Voila la seuerité qu'apportoit ce grand Pasteur à l'institution de son Clergé : & comme il voyoit que les bons Religieux & Religieuses seruoient d'vn grand ornement à l'Eglise, il prit vn soin tres-particulier de les entretenir, & cultiuer, comme des illustres plantes du Iardin de l'Eglise. Iamais il n'eut de repos qu'il ne vist vn monastere erigé au faux-bourg de Milan, où plusieurs SS. personnages se dedioient à la vie solitaire, pour faire en terre ce que les Anges font au ciel. Quant aux Vierges qui prenoient le voile, pour consacrer irreuocablement leur virginité à Iesus-Christ, il les éleua dans l'Eglise auec tant d'estude, de passion, & de zele, qu'on n'en peut imaginer dauantage. Car il leur dedia les premiers de son trauail, faisant en leur faueur les liures de la virginité, qu'il composa dans les premieres années de sa charge, d'vn style fleurissant & elabouré : où pour montrer le respect qu'il portoit à cette profession, il leur parle en ces termes:

Religieux cheris par S. Ambroise.

Mes sainctes filles, trois ans ne sont pas encores passez depuis que ie suis en charge, & vous sçauez d'où i'ay esté pris, & le peu de temps qu'on m'a donné pour disposer à vn si grand fardeau: neantmoins ie vous apporte les premices de ma langue, puisque i'ay plus appris dans vos mœurs que n'ay fait dans les liures.

Excellẽtes paroles aux Vierges.

Les

Les fleurs que i'ay dans mes discours viennent de vôtre iardin: ce ne sont pas des preceptes pour les vierges, mais des exemples tirez de la vie des vierges. Vos mœurs ont inspiré vne certaine grace à mon esprit, & ie puis dire que tout ce que mon trauail a de bonne odeur, il vient de vos prieres. Car qui suis-ie moy sinon vne espine sterile? mais Dieu qui parla iadis à Moyse dans les épines, veut encore auiourd'huy parler par ma bouche.

Lib. 1. de virginibus. Ses sermons & ses liures eurent tant d'effet, qu'il venoit des filles des extremitez de la Chrestienté prendre le voile à Milan: Ce que voyant saint Ambroise, il ne se pouuoit assez estonner, qu'il persuadoit la virginité où il n'estoit pas, ne la pouuant encore assez multiplier selon ses desirs, aux lieux où il faisoit residence.

Il fit venir l'Euesque de Bologne, conduit d'vn mesme esprit que luy, pour l'aider à ce dessein, duquel il dit vn iour en pleine assemblée, *voicy le pescheur de l'Eglise de Bologne, propre à cette sorte de pesche. Donnez Seigneur, des poissons, puisque vous nous auez donné des coadiuteurs.* Et considerant que quelques-vns murmuroient de ses procedures, comme si le monde eust deu bien-tost manquer par ce moyen. Il monstra en vn sermon tres eloquent, que personne n'auoit sujet de se plaindre, ny les mariez, ny les non mariez: les mariez, d'autant qu'ils auoient des femmes non vierges. Les non mariez, d'autant qu'ils n'en treuueroient que trop, & que les charnels qui combattoient la virginité, sous pretexte de la multiplication des hommes, combattoient par mesme moyen la chasteté des mariages, où l'on exerce souuent la continence, quand ce ne seroit que par necessité: au reste qu'il ne falloit point craindre que le monde vinst à se perdre par la virginité? car quand bien il

il deuroit manquer, toûjours ce luy seroit vne chose plus honorable de faillir par vertu que par concupiscence. Mais tant s'en faut, disoit-il, qu'on doiue apprehender cecy, qu'on voit par experience que les Eglises d'Afrique & d'Alexandrie; où il y a force vierges, ont plus grand nombre d'hommes.

Cét employ ne diminuoit rien des assistances qu'il rendoit pour l'instruction de ceux qui viuoient dans la vie commune.

Il s'efforça sur tout de derainer de leur cœur les heresies, & quelques façons de la gentilité, qui se glissoient facilement par contagion dans les maisons des fidelles. Entre autres choses il y auoit vne coustume Payene fort enracinée à Milan, & aux autres lieux de la Chrestienté, qui estoit de celebrer le premier iour de l'an auec des desbauches & dissolutions; qui ressentoient fort les Bachanales. Il retrencha tellement ces abus par sa grande authorité, que d'vn iour prophané par tant de libertinage, dans quelques années, il en fit entre les Chrestiens vn iour de penitence, & de ieusne: qui fust depuis quelque temps gardé en l'Eglise, iusques à tant que la memoire des superstitions de la gentilité fut totalement esteinte, D'autres auoient cette folle creance que quand la Lune estoit en eclipse, elle enduroit beaucoup par la persecution des mauuais Anges, qui taschoient pour lors de l'exterminer; & partant ils sortoient de leurs maisons auec force poisles & chauderons faisant vn grand bruit, pour dissiper, à ce qu'ils disoient, le dessein que ces malins esprits auoient sur la Lune. Le sage Pasteur fit vne homelie expresse contre cette superstition, où il donna beaucoup de confusion à ceux qui en estoient entachez.

Superstitions & desbauches retrenchées.

De

De plus,, comme c'estoit vne coûtume fort ancience & introduite par les Apostres,de faire aux Eglises, qui estoient pour lors les raisons de fidelles, des Agapes, c'est à dire, des banquets de charité en la faueur des pauures, cela petit à petit s'estoit changé en des libertez indignes du Christianismes : car la sensualité avoit tellement gaigné qu'étouffant en cette action la charité, elle sembloit plûtost faire vn sacrifice au ventre qu'vn œuure de pieté. S. Ambroise abolit toutes ces façons de faire,& coupa tels abus iusques aux plus menuës racines, de sorte qu'on ne les vit plus germer en son Eglise. Saint Augustin incité par son Exemple, pratiqua le mesme en Afrique, & en fit inserer depuis le decret, au troisiesme Concile de Carthage.

A mesure qu'il déracinoit les vices, il plantoit les solides vertus aux cœur, des fidelles, qu'il entretenoit ordinairement de ces instructions suiuantes & conseilloit aux autres Euesques de faire le mesme. Premierement, il taschoit de former aux esprits vne forte idée de la presence de Dieu en tous lieux, ne voulant point que les vertus Chrestiennes fussent de petites hypocrisies, conduites par les ressors naturels du respect humain, mais par des intentions toutes celestes, & pource il disoit, *Si quelqu'vn est seul qu'il se respecte soy-mesme par dessus tous les hommes du monde.*

Pureté d'intention.

Si quis solus est. se ipsum præ cæteris erubescat.

Secondement voyant que le desir dereglé des richesses estoit vne petite apostasie de la foy, & la racine de tous les desordres, il batoit fort souuent. sur cette enclume taschant par toutes fortes de bonnes preuues de retirer les cœurs des amours de la terre pour les éleuer au Ciel. Entre-autres chose

choses vous auez, ces beaux mots en l'Epître à Constantius : *Auoir beaucoup, c'est auoir vn grand fardeau, les grandes richesses, sont pour une vaine ostentation, & les mediocres, pour l'vsage. Nous sommes tous pelerins en cette vie, ce n'est pas tout de cheminer, mais la perfection gist à dextrement passer; A quel propos vous tourmenter ainsi sur le desir d'amasser, soyez sages, & vous aurez tout. L'homme vertueux n'estime rien hors de soy que le peché. Par tout où il met le pied, il trouue vn Royaume, tout le monde est à luy, d'autant qu'il vse de tout le monde comme sien.*

Epistola ad Constantium : Multa, oneri; moderata, vsui

Conuoitise combatue. Ambition.

En troisiéme instance, il faisoit vne rude guerre aux ambitions & vanitez du siecle, portant les esprits tant qu'il pouuoit à l'humilité Chrestienne, par cette maxime. *La plus grande science qui soit en ce monde, c'est de bien representer son personnage : il n'importe pas en qu'elle condition de vie nous soyons, moyennant que nous acquittions nostre conscience & le deuoir de nos charges: il faut que nos mœurs recommandent nostre estat, & non pas qu'elles tirent leur recommandation de nos dignitez.*

En quatriéme lieu, il apportoit vn grand soin à maintenir la chasteté coniugale en la vie des mariez, monstrant souuent par viues raisons que la luxure étoit vn feu qui brûloit le vestement de l'ame & consommoit iusques aux fondemens des montagnes : & d'autant que la brauerie est ordinairement le nid où couue la deshonnesteté, il trauailloit courageusement contre le luxe, faisant de fortes reprehensions aux femmes mondaines & dissoluës en habits. Vn iour entr'autres il prouua qu'elles estoient comme dans vne perpetuelle côciergerie, chargées de supplices, & condamnées par leurs propres sentences. *C'est pitié*, dit-il, *de voir vne femme qui a d'vne part vne grosse chaine au col,*

Luxure. Luxe. lib. 1. de Virginib.

& de l'autre, des entraues aux pieds: qu'importe que le corps soit chargé d'or ou de fer, si le col est également plié sous le ioug, & le marcher empesché? le prix de vos liens ne sert de rien, sinon que vous auez peur de perdre vos tourmens. Miserables qui vous condamnez par vostre propre sentence, & plus miserables encore que les criminels; car ceux-là ne respirent autre chose que leur liberté, & vous aymez vostre seruitude.

Enfin il recommandoit fort la charité, la iustice, le gouuernement de la langue, la fuite des mauuaises compagnies, & la modestie en tous les deportemens, d'où vient qu'il a escrit ces admirables liures des offices qui mettent toutes les vertus Chrestiennes en vn lustre tres-parfaict. Le bon Prelat estoit en son Euéché comme le patron au vaisseau, l'ame au corps, & le Soleil au monde, trauaillant en toutes choses, & n'ayant autre repos que la vicissitude des trauaux.

SECTION IV.

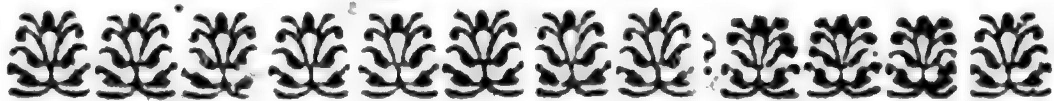
Ses combats: & premierement contre la Gentilité.

Danger euident du Christianisme.

IL est temps que nous voyons nostre fort Geant entrer en lice contre les monstres; car armé des armes de lumiere il entreprit diuers combats contre les sectes, les vices & les puissances des tenebres, qui s'efforçoient de les mettre en credit. Ie veux commencer ses proüesses par la rencontre qu'il eust auec Symmachus Gouuerneur de la ville de Rome, qui taschoit par son eloquence & son credit

credit de remettre ſur pied les profanes ſuperſtitions de la gentilité. Ce combat n'eſt pas petit, ny peu glorieux à la memoire de S. Ambroiſe, qui le voudra bien conſiderer: le danger eſtoit tres-grand; car le nom & le deſſein de Iulien l'Apoſtat viuoit encore en l'ame de pluſieurs hommes de qualité, & malins eſprits, qui auoient coniuré d'eſtouffer auec le temps le Chriſtianiſme, faiſant rentrer en poſſeſſion du monde des ſales & imaginaires Deïtez. Ce Symmachus eſtoit le porte-enſeigne, homme ruſé, bien diſant, & de grande authorité, à qui les Empereurs auoient fait dedier vne ſtatuë d'or, auec le tiltre du *premier homme de l'Empire, en credit, prudence, & eloquence:* & pour ce il ſe promettoit auoir aſſez de force pour mettre Dieu & le diable ſur vn meſme Autel. Il alloit colorant par ſes artifices la religion Payenne, la tirant de ces ordures & brutalitez chantées par les Poëtes pour luy donner vne toute autre face ; la repreſenter auec le maſque que luy auoient taillé quelques Philoſophes, ſous le regne de Iulien, pour le rendre moins odieuſe: Et voyant que le temps le fauoriſoit, d'autant qu'aprés la mort de Gratian, vn Prince tres-Chreſtien, Valentinian, qui n'eſtoit qu'vn enfant, ſous la tutele d'vne mere Arienne, tenoit le gouuernail de l'Empire, il ſe reſolut de peſcher en eau trouble, & obtient quelques Edits par ſurpriſe en faueur du Paganiſme, contre leſquels S. Ambroiſe forma de tres-fortes oppoſitions. Ie rendray icy les deux plaidoyers aux termes qu'ils ont eſté pronocez, pour confronter le babil d'vn homme politique auec l'eloquence d'vn Sainct.

Le Lecteur ſenſé remarquera icy deux tres-riches pieces d'éloquence: que i'ay renduës plûtoſt en Orateur qu'en Traducteur, pour leur donner le luſtre qu'elles meritent: ie veux qu'on voye en la Harangue de Symmachus, ce que peut vne mauuaiſe conſcience qui a l'eloquence en main; pour déguiſer la verité: & comme il faut toûjours iuger des hommes plus par les œuures que par les paroles.



HARANGVE DE SYMMACHVS, à Theodoſe & Valentinien le ieune, pour l'autel de la Victoire, l'exercice de la Religion Payenne, & le reuenu des Veſtales.



ACREES MAIESTEZ

Notez qu'il feint Theodoſe côme preſent, lequel toutefois ne ſçauoit rien de ce qui ſe paſſoit. Cét exorde flatte l'Empereur.

Auſſi toſt que cette Cour ſouueraine qui vous eſt toute acquiſe, a vû le vice dompté ſous les loix, & que par voſtre pieté vous auez effacé la memoire des troubles paſſez, elle a pris l'authorité que luy donne la faueur de ce bon ſiecle, & vomiſſant les amertumes qu'elle auoit retenuës long-temps ſur le cœur, m'a commandé derechef de vous porter ſes plaintes par vne ſolemnelle ambaſſade.

Ceux qui ne nous veulent point de bien, nous ont priué iuſques icy de l'honneur de voſtre audience pour nous priuer de l'effet de voſtre iuſtice. Mais auiourd'huy

d'huy ie viens m'acquitter de deux obligations, l'vne de Gouuerneur de la ville, & l'autre d'Ambassadeur; comme Gouuerneur ie fay vne action qui concerne le bien public, & comme Ambassadeur ie vous porte les requestes de vos tres-humbles suiets. Il n'y a plus de dissensions parmy nous; on a cessé d'auoir cette creance que pour être estimé grand homme d'Estat, il faloit être particulier en ses opinions.

Tous les Senateurs Payens ne s'accordoient pas auparauāt sur cette Ambassade.

Le plus grand Empire que sçauroient auoir les Monarques, c'est de regner dans l'amour & dans l'estime de leurs sujets, aussi est-ce vne chose intolerable en ceux qui gouuernent l'Estat de nourrir leur diuisions au dommage du public, & établir leur credit sur les desauantages de la reputation de leur Prince. Nous sommes bien éloignez de ces sentimens, car tout nostre soin veille tousiours pour vos interests, & pour ce nous defendons les Ordonnances de nos ancestres; les droits de la Patrie, & son bon-heur fatal, comme chose qui concerne la gloire de vostre siecle, à qui vous auez donné vn nouuel éclat, quand vous auez témoigné publiquement, de ne vouloir rien entreprendre sur des coustumes établies par nos peres.

Voilà pourquoy nous vous supplions tres-humblement de remettre en état la Religion qui a si longtemps conserué cet Empire. Si nous voulons nous ressouuenir des Princes sous lesquels nous auons vêcu, quoy qu'ils ayēt esté partagez de sectes & d'opinions, nous trouuerons que l'vn a retenu la Religion de ses peres, l'autre ne l'a point reiettée & si l'authorité des morts ne suffit pour nous donner l'exemple de ce que nous deuons faire, prenons-le pour le moins de la dissimulations des viuans, qui en tolerant les ceremonies anciennes, ont monstré qu'ils n'auoient aucun dessein de les condamner.

Il parle de Iulien l'Apostat & de Valentinien le pere, & d'autres Princes Catholiques, mais qui coloroient la Gentilité.

Nous demandons maintenant qu'on nous restituë

l'autel de la Deesse Victoire, pour y offrir nos sacrifices. Y a-il homme au monde si amy des Barbares nos ennemis, qui se veüille opposer à ce dessein? L'experience du passé nous doit auoir donné de la sagesse pour l'auenir; il est temps que nous euitions tant de funestes prodiges qui nous menacent & que nous rendions pour le moins au nom de la Victoire l'honneur que nous auons denié à sa diuinité. La Victoire, ô sacrées Majestez, vous à déja puissamment obligez, & vous obligera encore d'auantage. C'est à faire aux malheureux qui n'ont iamais experimenté les bienfaits de haïr ses honneurs: mais vostre valeur ne peut faire autrement qu'elle ne reuere celle qui sert d'vn fauorable appuy à vos triomphes.

Subtile complaisance de Symmachus.

La Victoire est vne diuinité qui a ses Autels chargez de vœux de tout le monde, celuy-la est bien ingrat qui veut deshonnorer celle qu'il fait profession de desirer, & quand ce ne seroit pas vne action de iustice, de rendre la veneration à qui elle est dûë, si est-ce que nous ne deuons point estre priuez des ornemens de nostre Senat.

Permettez, sacrées Majestez, à nostre vieillesse, de laisser à sa posterité la Religion qu'elle a reçüe de ses peres, lors que nous estions encore en enfance. L'amour des anciennes coustumes est vn merueilleux lien. L'Empereur Constant qui le voulut trencher, y perdit ses peines, laissant vn exemple aux autres d'éuiter la seuerité, qui ne luy a de rien profité, nous qui sommes tres-affectionnez à l'eternité de vostre nom & de vostre diuinité, deuons faire en sorte que les siecles suiuans ne treuuent rien à changer en vos actions.

Constant fils de Constantin le Grand.

Où ingerons-nous desormais vos loix & vos commandemens, quand on nous aura arraché tous les Autels? Qui seruira de terreur aux perfides pour arre

*arrester leurs faussetez, s'ils n'ont plus d'apprehension des diuinitez qu'ils ont iadis reuerées? Nous n'ignorons pas que tout ce grand Vniuers est remply de la presence de Dieu, & qu'il n'y a point de lieu de seureté pour les parjures; si est ce que c'est vne chose tres importante de reprimer la liberté des pechez par la presence visible & les marques d'vne ancienne Religion. Cét Autel de la Victoire est le nœud de nostre concorde, & le domicile de la foy publique: tout ce qui donne de l'authorité à nos Arrests, c'est que nous les prononçons apres auoir iuré la fidelité aux Autels: Et puis profaner indifferemment vn Autel si religieux, où nous auons autrefois prêté nos sermens, & le profaner sous le regne des Princes, qui fient plus la sureté de leurs personnes à la foy de leurs suiets, qu'à la force de leurs armes? Mais l'Empereur Constance (*dit-on*) en a monstré le chemin. Pourquoy allons nous imiter en vn Prince qui a tant d'autres perfections, ce qui luy a plus mal reüssi, & ce qu'il n'eust jamais fait, si le bon heur luy eust fait voir vn autre faillir deuant luy? Les fautes d'vn predecesseur ne sont pas inutiles à vn successeur qui en veut tirer du profit, & souuent on fait l'apprentissage de ses vertus sur les vices d'autruy. Il est arriué que ce bon Empereur n'a pas preueu le mescontentement qui naistroit de cette action; la chose estant encore nouuelle, & sans exemple: nous qui auons maintenant d'autres connoissances que luy, ne pouuons auoir les mesmes excuses en nos fautes. Vos Maiestez trouueront en ces Princes assez d'autres faits dignes d'imitation qu'elles pourront suiure auec plus de gloire & moins d'enuie. Pour le moins il n'a rien retranché des priuileges des Vierges*

Constance étoit allié de l'Empereur, pour ce il en parle accortement.

Vestales, il a remply les temples & le ministere des Dieux immortels de noblesse, il a voulu qu'on prist dans ses coffres les deniers pour fournir aux frais des ceremonies anciennes. Venant à Rome, il a marché par toutes les ruës de ceste ville eternelle, accompagné de son Senat, tout joyeux de le voir, il a veu d'vn bon œil les temples qui portoient sur le front les tiltres de nos Dieux, il s'est enquis de l'origine de ses grands edifices, en a loüé les fondateurs. Et quoy qu'il fust d'vne autre Religion que la nostre, il n'a point voulu faire triompher sa pieté dans l'abolition de celle de ses peres: il a conserué à l'Empere son ancienne façon, sçachant bien qu'en ce qui concerne la Religion, chacun a ses sentimens, ses coustumes, & ses ceremonies, qui demandent toute liberté.

Maximes de Payen.

L'esprit de Dieu qui gouuerne ce grand monde a distribué à chaque ville ses protecteurs: & comme le Ciel nous donne les ames, aussi ordonne-t'il par tout des Genies & des puissances fatales, pour le gouuernement des mortels, qui nous obligent à les respecter plus par l'vtilité que nous en receuons, que par autre consideration. Toutes les raisons que nous auons icy bas de la diuinité, sont obscures, & nous ne sçaurions mieux reconnoistre Dieu que dans ses bien faicts, dans la memoire, & dans l'experience des prosperitez qui nous viennent de sa part.

Il parle comme vn homme ignorant de la Foy.

Si l'antiquité est capable de donner quelque poids à vne Religion; pourquoy ne garderons-nous pas vne foy affermie sur tant de siecles? Pourquoy ne suiurons nous pas nos Peres qui ont si heureusement suiuy leurs ayeuls? Figurez vous que Rome se presente maintenant deuant vos yeux, & vous parle en cés termes.

O Princes tres-bons & tres-iustes, qui estes les vrays Peres de la patrie, portez respect à la vieillesse où ie me voy arriuée, en suiuant la pieté de mes fondateurs ; permettez moy d'exercer les ceremonies anciennes, puis qu'elles sont sans repentances, & d'vser de ma façon ordinaire, puisque la liberté est le partage de ma naissance. La religion que vous me voulez oster est celle qui a conquesté le monde, celle qui a repoussé Annibal bien loin de mes murailles, & a chassé les Gaulois de mon Capitole.

Discours artificieux.

Ay-ie donc esté conseruée parmy tant d'armes & de perils pour estre auiourd'huy deshonnorée par mes enfans ? Ay-ie donné la loy à tout le monde, pour la receuoir sur mes vieux iours des simples pescheurs ? Ie ne sçay point encor ce qu'ils me veulent apprendre, mais ie sçay bien que la correction de la vieillesse ne peut estre que tardiue, & en danger qu'elle ne soit encore plus ignominieuse ; i'honore les Dieux de mes Peres, les Dieux de ma naissance, ie leur demande la paix ; me veut-on enseigner autre chose ? Ie pense qu'apres auoir bien disputé, nous trouuerons que nous auons tous vn mesme Dieu : Mais que nous l'honorons sous diuers tiltres. Nous viuons tous sous de mesmes astres, nous sommes tous couuers d'vn mesme Ciel, tous enuelopez dans vn mesme monde, laissons chercher vn chacun la verité selon ses petites industries : C'est vn grand secret que Dieu, ce n'est pas de merueille, si on tasche à le trouuer par tant de diuers chemins,

Dangereuses maximes vsurpées depuis par les Heretiques.

Mais ie laisse la dispute à ceux qui ont plus de loisir que moy : ie ne viens pas pour donner vne bataille, mais pour vous representer nos tres-humbles prieres, Ie demande si les coffres de vos Majestez ont esté fort remplis depuis qu'on a osté à ces pauures Vestales les petits reuenus dont elles iouissoient auparauant.

Vestales vierges & Religieuses des Gentils.

auparauant. Elles se voyent frustrées des recompenses que les Empereurs les plus auares leur ont ordonnées. & dans vne si grande liberalité de vos Majestez qui enrichit tout le monde, elles seules ont sujet de se plaindre de la necessité.

Paroles mouuantes,

Ce n'est point le gain qui les mene, mais l'honneur de receuoir les gages deuez à leur chasteté. C'est toucher aux sacrez voiles qui ornent leur chef, que de les priuer des priuileges ordinaires à leur profession; les panures filles ne demandent plus rien de vous qu'vn simple tiltre de prerogatiue, aussi bien leur grande pauureté les a mis hors des prises de leurs ennemis, car la nudité est celle-là seule que la violence ne peut dépoüiller. Tant plus on leur a retranché de leurs commoditez, d'autant plus a-t'on releué l'honneur de leurs charges, puisque leur virginité qui est voüée au salut du public, a tant plus de merite que moins elle a de recompense: à Dieu ne plaise que vos deniers qui sont tres innocens, soient soüillez de la proye qu'on aura tiré des Vestales. Les reuenus des bons Princes, croissent tousjours plutost des dépoüilles des ennemis que des dommages des Prestres. Il n'y a gain qui puisse recompenser le tort que leur a fait cét Arrest: tant plus vos mœurs sont éloignez de toute sorte d'auarice, tant plus leur condition est miserable, puis qu'elles se voyent ainsi tourmentées sous vne si grande clemence, & frustrées d'vn bien qu'elles ne peuuent perdre qu'auec l'honneur. Car si elles estoiens dépoüillées par des harpyes, on pleureroit leur misere dans la compassion qu'on porteroit à leur innocence, mais le monde qui les voit priuées de leur bien, sous des Empereurs si retenus & si moderez, dit qu'il faut qu'il y ait du crime de leur part, puis qu'il y a tant de saincteté de la vostre.

Testamẽs.

On retient encore des possessions leguées à des vierges, par la derniere volonté de ceux qui ont rendu l'a-

me en la deuotion qu'ils portoient à leurs temples. Ie vous prie, ô Pontifes sacrez, qui presidez à la iustice, pourquoy frustrerez-vous la Religion publique de vostre Empire, de la succession d'vn particulier? Laissez faire aux mourans leurs testamens auec toute sureté, laissez les mourir auec cette creance, qu'ils ont des Princes non auares, pour maintenir ce qu'ils auront ordonné en partant de ce monde, sur l'estat de leur bien.

C'est vostre honeur & vostre contentement de voir vne telle felicité dans le monde que vous gouuernez, & de deliurer même les mourans des inquietudes qu'ils porroient auoir sur la nullité de leurs testamens. Y a-t'il chose au monde qui concerne dauantage le droit Romain, que la Religion Romaine? Comment voulez-vous qu'on nomme le diuertissement qu'on aura fait des deniers, que leur estat, ny les loix n'ont point mis dans la condition des biens vacquans & caduques? on fait des legs aux affranchis, on ne refuse point aux esclaues les petits émolumens qui leur viennent des testamens. N'y a il que les Vierges, & des Vierges si nobles, & des Vierges qui se sont voüées à l'exercice des ceremonies fatales à la conseruation de cet Empire, qui doiuent estre priuées des possessions qui leur viennent par voyes legitimes d'heritage?

Que leur profite de consacrer la chasteté de leur corps au salut du public; de faire vne base à l'eternité de cet Empire du secours de leurs prieres, de lier à vos estendars, à vos armes, & à vos aigles, les faueurs des assistances celestes, de presenter des vœux efficaces pour tout le monde, & d'estre priuez des droicts qu'on ne refuse à personne? Il sera desormais plus vtile de seruir les hommes que les Dieux, puisque voulant faire nostre Empire Religieux, nous le faisons ingrat.

Symmachus releue ses Vestales

Ce

Famines.

[Ce n'eſt point la ſeule cauſe des Veſtales qu'il plaide,c'eſt celle de tout le genre humain,car le déshonneur de leur profeſſion eſt la ſource de tous nos maux.La loy de nos Peres auoit honoré ces ſainctes filles,& tous ceux qui ſe voüent aux Autels, d'vn petit reuenu, & de quelques priuileges tres iuſtes, cela leur auoit eſté toûjours maintenu, iuſques aux nouueaux reglemẽs qu'on fit quelques Banquiers, qui degenerant du ſoin de leurs ayeuls,ont employé les reuenus ordonnez à la Virginité,à l'entretiẽ de quelques crocheteurs.De là eſt venu en ſuite cette grande famine dont tout le monde a reſſenty les effets,& les moiſſons languiſſantes ont trompé l'eſperáce de chaque Prouince.N'accuſõs point la terre de ce deſaſtre:car elle eſt innocẽte,ne querelons point le Ciel,car il eſt iuſte:ne nous plaignõs point que la roüille ait mangé le bled,ou que les auoines ayẽt étouffé les fruicts de la terre,nos ſacrileges ont ſeché l'année:& c'eſtoit biẽ raiſon que tout le mõde fuſt fruſtré d'vn bien qu'on oſtoit à la Religion. S'il y a quelque exemple de nos mal-heurs dans l'antiquité, diſons que cette famine eſt venuë par certaine reuolution d'années,fatale à tels accidens, mais où trouuerõs-nous rien de ſemblable dans les ſiecles paſſez ? Où trouuerons-nous vne ſterilité noüée en la façon par la malignité de l'air?où trouuerons-nous que le peuple ait eſté cõtraint d'auoir recours à des plantes ſauuages, & au glan de la foreſt de Dome pour ſoulager ſa faim ? [Quand nos Peres ont-ils vû vn ſpectacle ſi cruel, tant qu'ils ont nourry aux dépens du public les miniſtres de la religion?quand ont-ils ſecoüé les cheſnes, ſinon pour les porceaux?quãd ont-ils arraché les herbes de la terre iuſques à la racine pour ſuſtenter les hommes,quand les champs,qui pour le plus auoiẽt coutume de ſe repoſer alternatiuement, ont-ils tous

manqué comme à dessein en vne mesme année? a-ce esté quand le peuple partageoit son viure auec les Vierges Vestales ? La liberalité qu'on exerçoit enuers les Prestres, fauorisoit les reuenus de l'ãnée, & sembloit plustost vn remede contre la sterilité, qu'vne largesse de pieté, maintenant Dieu vange la necessité d'vn chacun, la retention d'vn bien qu'il vouloit estre commun à tout le monde.

[Quelqu'vn dira que ce n'est pas de merueille, si on refuse d'entretenir vne religion estrangere au dépens du public. A Dieu ne plaise, que vos Majestez estiment que les reuenus qui ont esté iadis ordonnez aux Vestales par le public, soient à present censez comme vn argent du public.]

[Comme la Republique est composée des particuliers, aussi n'a-elle plus de droit aux dons qu'elle a fait à des persõnes particulieres. Vous mémes qui gouuernez tout, gardez à vn chacun ce qu'il luy appartient, & voulés-vous que la iustice s'étende plus loin que vostre puissance. Consultez, s'il vous plaist vostre magnificence, & elle vous dira ce que vous auez iusques icy donné à tant de particuliers, n'est plus vn bien public, car les dons ne sont plus à ceux qui les ont faits, & ce qui estoit au commencement vn bien-fait, par vsage & succession de tẽps deuient vne obligation. C'est intimider les consciences de vos Majestez de terreurs paniques, de pẽser vous faire croire que vous dõnez à nôtre Religiõ ce que vous ne luy pouuez ôter sãs injustice.]

[Ie prie Dieu, que les secrettes assistances de toutes les sectes fauorisent vôtre clemẽce, & que celle-cy qui a si long-temps assisté vos ayeuls, si elle ne vous peut plus tenir en sa creance, vous tiẽne pour le moins en sa protection: Nous luy rendrons pour vos Majestez tous les deuoirs, & elle vous conti-

nuera

nuera les faueurs ordinaires. Nous ne demandon rien de nouueau en demandant l'exercice d'vne Religion qui a conserué l'Empire à vostre pere, qui est maintenant parmy les Dieux,& qui a beny son lit par les legitimes heritiers de sa couronne.Ce bon Prince qui est entré en la condition des Dieux immortels,regarde du Ciel les larmes de ces pauures Vestales,& voit bien qu'on ne peut violer les coûtumes qu'il auoit si affectueusemẽt maintenuës, que par la diminutiõ de son authorité. Donnez encore ce cõtentement à vostre bon frere,qui est reçu en cette compagnie celeste,de voir corriger vn Arrest qui n'est point sien.Couurez dans l'oubliance vn fait qu'il n'eust iamais laissé passer,s'il eust preuû le mécontentement du Senat ; & pource on a diuerty les deputez que nous luy auions deleguez lors qu'il estoit encore en vie, pour la crainte que nos ennemis auoient de son equité.Il importe beaucoup au public d'effacer vne mauuaise tache de dessus les cendres d'vn bon Prince, & iustifier le passé par l'abolition du present.

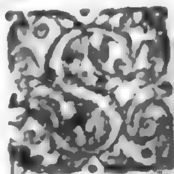
Il parle de Valentinien.

Il veut tirer l'Empereur Gratian mort,à son party quoy que totalement contraire.

Harangue de Saint Ambroise, contre Symmachus.

SECTION V.

Elle est tirée de ses raisons, conceptions, & quasi de toutes ses paroles.



ACRE'E MAIESTE',

Combien que vostre bas âge nous ait donné des marques asseurées de la force de vostre esprit, & de la constance de vostre foy, si est-ce que le rang que ie tiens auprés de vostre personne, m'oblige de preue-

Exode graue. 4.

uir les surprises d'vn discours affeté, qui se glisse parmy tant de mots dorez comme le serpent parmy les fleurs.

[C'est dommage que le gouuerneur Symmachus a employé vne si belle langue à vn si mauuais sujet : le fard de son eloquence fait soupçonner la foiblesse de ses Dieux: car toûjours vne cause ruineuse cherche l'appuy dans les paroles, qu'elle ne peut trouuer dans la verité. Telles sont les procedures ordinaires des Payens, quand ils parlent de leurs superstitions : leurs harangues ressemblent ces anciens Temples d'Egypte, qui logoient sous des pauillons dorez les idoles des rats & des crocodiles. Mais l'Escriture nous apprend plutost à viure qu'à parler, & nous recommande le mépris du langage pour nous attacher à la solidité des vertus. C'est pourquoy, sacrée Majesté, apres vous auoir supplié de prendre mõ discours plutost au poids des raisons, qu'au nõbre des paroles: ie répondray à trois poincts que le Gouuerneur me semble auoir compris en sa Harangue: le premier touche la Religion des Payens: le second, les reuenus des Vestales, & le troisiéme, la cause de la famine que nous auons experimentée. I'entens, au premier article, Rome, qui parle les larmes aux yeux, & les sanglots au cœur, & qui demande l'exercice des superstitions Payennes, d'autãt que ce sont elles, à ce que dit le Gouuerneur, qui ont écarté Annibal des murailles ; & les Gaulois du Capitole.. C'est publier l'infirmité des faux Dieux, que de les defendre de la façon: & nous ne sçaurions mieux refuter Symmachus, qu'en le monstrant armé contre soy-mesme. Car ie demande, si ces Dieux sont les Protecteurs de cét Empire, comment ont-ils laissé si long-temps voltiger Annibal dans les ruines de l'Italie ? auoient-ils les mains si courtes, qu'ils ne les peussent estendre plus loin que leurs Temples, & leurs murailles ?

Refutatiõ pressante du plus fort argument de Symmachus.

Car quãt aux Gaulois, que diray-je? ie m'étõne fort cõme les Gouuerneurs en ont fait mention, puisqu'ẽ effet c'est vne chose ridicule de dire que les ennemis estant au cœur de la ville, tous ces Dieux protecteurs demeurerent oisifs dans leurs temples, en telle sorte que toutes les histoires ont publié que le peuple Romain deuoit sa conseruation non pas aux Dieux ny aux sacrifices qui ne luy profiterent de rien; mais au cry d'vn oyson, qui de bonne fortune éueilla les sentinelles dormantes; si ce n'est que Symmachus, comme il est inuentif, veuille dire que pour lors son Iupiter auoit quitté ses chariots ardens, & ses foudres, pour s'enfermer dans la gorge de cét oyson. Mais comme vn mẽsonge est toûjours industrieux pour se défaire soy-mesme? Annibal n'adoroit-il pas les Dieux Romains? s'il est vray qu'ils portent toûjours leurs victoires dans leurs mains, comment Annibal ne prenoit-il Rome auec l'assistance de ses Dieux? Ou comment les Romains ne surmontoient-ils Annibal en toutes les batailles? comment les vns & les autres auoient-ils souuent du pire? de quel costé qu'on se tourne, il faut voir des Dieux vaincus, qui ne peuuent desavoüer leur impuissance, s'ils n'auoient leur nullité.

Rome parle auec Majesté.

[Ce n'est donc point Rome qui parle en la façon que Symmachus la fait parler, iamais elle ne luy dõna cette cõmission, mais elle dit par la bouche de ses braues Capitaines Romains, qu'ay-je fait pour deuenir vne boucherie, & pour estre detrempé dans le sang de tãt d'animaux? Les victoires ne sont pas aux entrailles des bestes, mais aux bras des Soldats. Ce n'est point la mort des bœufs qui m'a fait dompter les Monarchies, mais la vaillance des hõmes. Camillus à force d'armes a rapporté mes estendarts au Capitole, que vos ceremonies auoient laissé enleuer. Attilius a mis sa vie pour la preuue de sa fide-

ité & le salut du public: Scipion l'Afriquain a troué le triomphe non point entre les Autels du Capitole, mais dans le champ de bataille. Si vous desirés voir les beaux effets de vos superstitiõs, Voyez Neron, qui le premier a tiré l'espée des Cesars contre les Chrestiens; Voyez des Empereurs qui se font & défont par châque mois cõme la Lune? Voyez ceux qui estoient les plus zelez à vos ceremonies, dont les vns ont asseruy honteusement l'Empire du mõde aux estrangers, & les autres en se promettant de grandes victoires sous la faueur de leurs Dieux, ont trouué la seruitude. N'y auoit-il pas alors vn Autel de victoire au Capitole? D'où sont venus donc tant de sinistres éuenemens, si le bon-heur est diuinemẽt destiné à ceux qui la seruent? Ie me repens, quoy que trop tard, de ces barbares ceremonies: vous m'auez fait tant de fois rougir de sang, laissez-moy rougir vne fois de honte, d'auoir esté si legerement trompée, afin que ie ne rougisse plus de me voir conuertie auec tout le monde. Et ne me dites point que ie suis vieille, la vieillesse n'est point aux années, mais aux mœurs: iamais il n'est trop tard d'apprendre son salut, & tousiours il est temps de faire le bien; la honte n'est que pour ceux qui n'ont ny le pouuoir ny le vouloir de corriger leurs vices.

Venez, & apprennez auec moy des Chrestiens vne nouuelle milice qui porte les armes en terre, & ses conquestes dans le Ciel. De qui voulez-vous que i'apprenne les Mysteres du Ciel, sinon de celuy qui l'a fait, & non de l'homme qui ne sçait pas seulement ce qui se passe en sa maison? A qui voulez-vous que ie me fie touchant la creance qu'il faut auoir de Dieu, sinon à Dieu mesme? Comment vous prendray-ie pour maistre, puis qu'en me voulant enseigner, vous confessez vostre ignorance? Vous

Belles réponses au libertinage de Symmachus.

dites que Dieu est vn grand secret, & qu'il faut le chercher par plusieurs chemins : mais qui a vne fois trouué le droit chemin, doit-il encore s'amuser aux destours ? Vous le cherchez à l'aueugle, & nous le trouuons dans la lumiere, vous le cherchez auec des suspicions & inquietudes d'esprit, & nous le trouuons dans la reuelation de la sagesse & de la verité de Dieu mesme. C'est vne malicieuse stupidité de penser qu'on peut seruir ce souuerain maistre en toutes sortes de sectes : comme il n'y a qu'vn soleil au monde, aussi n'y a il qu'vne verité : c'est la ligne droitte qu'on ne peut faire qu'en vne façon : toutes les autres superstitions sont les lignes tortues, qui ont autant de faces qu'elles ont de defectuositez. Comment pourrions-nous accorder nos Religions, vous adorant les œuures de vos mains, & nous tenant pour iniure faicte à Dieu d'adorer l'œuure des hommes ? Comment aurions-nous vn mesme Dieu, si vous adorez des pierres que nostre Dieu nous enseigne de fouler aux pieds ; A qui nous fierons nous de cette verité parmy vne si grande diuersité d'opinions ; sinon à vn homme Dieu, dont les paroles n'ont esté que propheties, que sagesses, & que veritez ; la vie qu'innocence, que saincteté, que vertus, les actions que puissance, que merueilles, & que miracles en toutes les parties de l'Vniuers ? Quel esprit secret a porté la Croix sur la cyme de vostre Capitole ? vous demandez des preuues de la Diuinité, & ie vous monstre la conqueste d'vn monde sous le pieds d'vn crucifié : tant moins cette action a de l'homme, tant plus y voyez-vous de l'œuure de Dieu.

Paroles graues. *Et puis, Symmachus, vous redemandez les Autels des Idoles ? à qui ? à vn Empereur Chrestien, dont*

dont le cœur est en la main de Dieu, & les armes, pour la protection de la foy. Voulez-vous qu'il employe ses mains chastes & innocentes, qu'il n'a iamais leué que pour le Dieu viuant, à redresser les monumens d'vne fausse Deité? en quelle histoire trouuez-vous que les Empereurs Payens nous ayent basty des chapelles & des Temples? & pensez-vous que nostre grand Prince ait moins de zele pour la verité, que ses predecesseurs en ont eu pour le mensonge? Ils ont fait rougir toutes les parties du monde de nostre sang pour la deffence de leurs idoles; mais Dieu a soufflé sur leurs desseins, & a renuersé par sa puissance ce qu'ils vouloient éleuer par leur iniustice: Voulez-vous qu'vn Empereur Chrestien aille foüiller dans les ruïnes de vos Dieux, pour nous remettre au mépris de la Religion, des objets de peché, sur les Autels.

Mais voyons vn peu la suitte: il nous demandent des reuenus pour les Vestales: car autrement elles ne peuuent seruir leur Dieu. Voyez que les Gentils sont courageux: Nous auons embrassé & maintenu nostre foy parmy la pauureté, les iniures & les persecutions: & eux crient que leurs ceremonies ne peuuent subsister sans leurs interests: C'est vne chose honteuse de vendre la virginité, & de s'attacher au gain par le desespoir des vertus. Quelles armées de filles ont-ils à nourrir pour auoir tant de soin de leur reuenus: leur nombre ne passe point le nombre de sept, qu'ils ont tiré en tant de milliers, pour garder vne virginité mercenaire, qui se reserue tousiours le droit d'experimer le mariage. Est-ce pour cela qu'il les faut mitrer, qu'il les faut couurir d'escarlate & qu'il leur faut donner mille priuileges, & leur entretenir de magnifiques carrosses auec vn train de Princesses, pour brauer

Pertinente replique sur le fait des Vestales.

par les rues d'vne ville ? Voila les sainctes Vierges & les pauures filles de Symmachus. A la mienne volonté qu'il iettast vn peu les yeux de l'entendement & du corps sur l'estat de nos Religieuses, il verroit des compagnies pleines d'honneur, d'integrité, de pudeur, qui sçauent traitter comme il faut le don de la virginité. Elles n'ont pas des coiffures & des mitres pompeuses sur la teste, mais vn pauure voile, qui emprunte sa noblesse du lustre de leur chasteté : elles ne sçauent que c'est d'attraits de beauté, car elles ont renoncé à toutes les mignardises du siecle. La pourpre & le luxe ne logent iamais en leur maison, mais bien les ieusnes & les austeritez : elles n'ont point coustume de flatter, ny de vendre au prix de l'honneur & des priuileges, la pureté de leurs corps; tant s'en faut, elles font tout, comme si les souffrances deuoient estre la recompense de leurs vertus. Iamais elles n'apprendront le mestier de mettre leur chair à l'enchere, & de vendre au plus offrant l'abstinence de leurs voluptez ; sçachant bien que la premiere victoire de la chasteté, c'est triompher de la conuoitise des richesses qui sont les plus dangereuses amorces du peché.

S'il falloit donner de grands reuenus à toutes les filles qui se presentent maintenant pour receuoir le voile, quels thresors pourroient fournir à la dépense ? & s'ils osent dire que cela n'est deu qu'aux Vestales, n'est-ce pas vne impudence de vouloir priuer des Vierges Chrestiennes des biens qui sont donnez en faueur de la Virginité, comme si pour estre Chrestiennes elles estoient moins chastes, ou comme si la Religion qu'elles professent, estoit vne marque d'ignominie sur leur front ? Qui pourroit tolerer sous le regne des Empereur tres-Chrestiens, des façons qui ne sont tolerables qu'à l'Empire des Nerons ? Sym-

machus

machus demande les deniers publics pour l'entretenement de ses Vestales, & nous autres, par quelques loix modernes auons esté priuez de successions que nous pouuions esperer des particuliers, sans que nous en ayons encore formé nos plaintes, tant nous sommes moderez en nos procedures. On a mesme fait renoncer quelques Ecclesiastiques à leur patrimoine pour se deliurer des obligations de Cour, & iouir des priuilege de l'Eglise. Si cela s'estoit fait aux Payens, ils ietteroient des flammes par la bouche, car comment ne seroit-ce vne chose fascheuse d'achepter la vocation d'vn ministere sacré au preiudice de son bien, & en se consacrant au salut de tout le monde, auoir pour recompense la necessité dans sa maison? Les testamens sont valables en faueur des Ministres des idoles, il n'y a quasi si profane en superstition, si raualé en condition, si prodigue en ce qui est de son honneur, qui soit frustré de ce qui luy appartient en cét article, il n'y a que les Prestres du Dieu viuant, qui sont priuez du droit commun d'autant qu'ils se sont voüez au seruice du public, on ne punit point leurs mœurs qui sont innocentes, mais on punit leur degré, comme s'il tenoist rang de crime Ce qu'vne superstitieuse vefue aura legué aux sacrificateurs des idoles, demeurera inuiolable? & ce qu'vne vefue religieuse aura laissé par testament à vn Prestre de la Religion eternelle, sera condamné de nullité. Ie ne dis pas maintenant pour m'en plaindre, mais pour monstrer combien s'estouffent de plaintes legitimes à force de patience. Ils respondent qu'on ne touche point aux legats faits à l'Eglise en general; & ie leur demande qui iamais a volé les richesses de leurs temples? on a priué jadis les Chrestiens des biens qui sont la moëlle

des hommes, de l'air qui est commun à tous les viuans, de la terre que personne ne refuse aux morts, puisque le mers mesmes enragées ont souuent renuoyé au port le corps de nos Martyrs, comme pour leur donner sepulture, & toutefois ie n'en dis mot, & ie n'accuse maintenant personne des cruautez que la victoire de la Croix a fait condamner à tout l'vniuers. Mais si on a saisi quelque piece de terre à vn deuin, qui retient contre toute religion vn bien donné en faueur de la religion, il faut alarmer tout le monde. S'ils veulent posseder des terres à nôtre exemple, qu'ils imitent aussi les charitez que nous rendons au public. Où sont les prisonniers qu'ils ont rachepté; les pauures qu'ils ont nourry; les bannis qu'ils ont secouru? De tous les biens nous ne retenons que la foy, le reste se consomme aux necessitez des hommes; & eux pensent qu'il soit raisonnable de l'employer aux massacres des bestes, pour voir si elles n'ont point la mort des Princes dans les entrailles. Cela n'est-il pas insupportable.

Responce sur la famine.

Et neantmoins leurs Dieux (dit-il) *ont vengé sur nos testes l'iniure faite à leurs Prestres, par vne famine generale: c'est ce qui nous a fait manger des racines & des écorces d'arbres; ce qui nous a fait branster les chesnes pour auoir du gland, & enuier la viande des pourceaux, puisque nous retenions iniustement celle des hommes. Voila de grands prodiges, & qui n'estoient iamais arriuez aux Gentils. A qui Symmachus pense-il compter ces fables? à nous qui sçauons que les Payens estoient auparauant si accoustumez à manger du gland, que pour cette seule raison ils ont deifié les chesnes? seroit-il possible que leurs Dieux nous eussent ordonné pour supplices, ce que ceux-cy ont tant de fois achepté aux prix de l'encens*

&

& du sang des animaux? Et puis quelle iniustice que pour vne petite poignée de sacrificateurs & de deuins, qui pretendent estre icy interessez, ces cruelles diuinitez se vengent par vne desolation generale de toutes les Prouinces? Comment auroient-elles si long temps demeuré bras croisez dans les ruines de tant de temples, qui ont enueloppé leurs Idoles pour nous venir quereler sur vne iuste retention des superfluitez d'vn petit sacrificateur? Voicy desia tant d'années que la secte Payenne s'en va mourante tous les iours; a t'on veu pour cela le fleuue de Nil desbordé, pour venger ce qui se passoit à Rome apres auoir toleré la conqueste de l'Egypte sous les armes de la Croix? Et si ces Dieux ont vengé leurs iniures l'année passée nous faisant manger du gland, comment cette année presente, où le mépris de leur nom est plus grand que iamais, ne nous ont-ils fait manger des épines? loüé soit le Dieu viuant qui nous ménage les biens & les maux d'vne tres-sage œconomie. Nous auons veu les collines riantes sous la beauté des vignes, nous auons veu la terre se cresper en espics, & nous rendre des moissons si prodigues qu'elles ont donné aux vns de l'allegresse, aux autres de l'estonnement, & de la satisfaction à tout le monde: Encore pourrions-nous dire que l'année passée n'a point esté tant sterile qu'elle n'ait laissé en plusieurs prouinces de marques de sa fecondité. Les Gaules ont esté plus riches que iamais; les Esclauons ont vendu le blé qu'ils n'auoient point semé; les Grisons ont esté si abondans qu'ils ont donné à leurs voisins plus de suiet d'enuie que de compassion, & eux qui estoient asseurez dans la disette se sont fait des ennemis dans la grande fertilité. Gennes & Venise ont experimenté les commoditez des froments de l'Automne, & en vn mot

l'année n'a point esté par tout si horrible que l'eloquence du Gouuerneur. Ces objections sont encore plus tolerables, mais ce que nous ne pouuons endurer ny dissimuler à vos Majestez tres-Chrestiennes, c'est que les Gentils par braueries osent dire qu'ils font des sacrifices à leurs Dieux en vostre nom, & que vous en receuez la protection. Qui leur a donné cette commission? qui leur fait rendre vos tolerances si criminelles que de les prendre pour des commandemens? Qu'ils gardent leurs defendeurs qui les ont iusques icy mal defendus, & qu'ils ne presument point que leurs Dieux estants si foibles pour la conseruation de ceux qui leur rendent tant d'honneur, seront puissans pour la protection des autres qui les traittent auec tout mespris.

Replique sur l'antiquité du Paganisme.

Si faut-il, dit le Gouuerneur, garder les Religions anciennes. Il n'y a rien de plus ancienne que la verité, laquelle a veu le monde en son berceau; mais vne fausse Religion, tant plus elle est ancienne, tant plus elle est dangereuse, puisque c'est vne antiquité d'erreurs, dont le temps augmente sa presomption. On ne mesure point les vertus à l'aune des temps, mais à la grandeur des perfections. Si nous voulons considerer mesme les œuures de nature nous trouuerons que les dernieres sont les meilleures. Le monde à ce que vous dites, au commencement n'estoit autre chose qu'vn assemblage de petits atomes, qui voltigeant dans l'air, s'enfiloient les vns aux autres, pour la tissure de ce grand ouurage; puis il deuint vne masse confuse, pleine d'horreur & de tenebres, iusques à temps que le grand ouurier vient à separer les elemens, orner le Ciel de flambeau, & estendre la lumiere sur la face de l'Vniuers? la terre alors se despoüillant, comme d'vne robe de duëil sembloit admirer le Soleil qu'elle n'auoit iamais veu. Ne considerez-vous pas

comme

comme le iour à sa naissance fend les tenebres d'vne petite pointe de clarté qui va croissant insensiblement iusques à temps qu'elle se monstre dans l'eclat & les ardeurs du midy ? Ne contemplez-vous pas comme la Lune qui se fait & defait tous les mois, tantost nous semble perduë & tantost elle monstre vn petit filet, & tantost elle deuient vn croissant bien formé, puis à mesure qu'elle enuisage le Soleil elle s'augmente, & enfin nous fait vn grand globe de lumiere ? Ne sçauez-vous pas que la terre auparauant estoit rude, sans iamais auoir experimentez le fer du labourage, mais aussi tost que le Laboureur mesnager commenca d'exercer vn empire sur elle, & cultiuer les plaines steriles, elles prirent vne toute autre face, car amollissant dans cette culture tout ce qui leur restoit de sauuage, elles nous estallerent des raisins & des moissons où nous auions veu auparauant des ortyes, des espines. Ne voyez-vous pas encore comme au point de la premiere saison, la terre est toute nuë; puis sur le progrez du Printemps elle commence à produire quelques petites fleurs, qui sont comme les yeux des prairies, mais des yeux qui naissent & esclipsent en vn mesme iour, & tout ce qu'elle a de meilleur nous est gardé pour l'arriere saison, & nous mesme en naissant, ne sommes autre chose qu'vne masse de chair, qui se polit auec le temps, & se change en vne enfance plus iolie, mais tousiours ignorante, iusques à temps que nostre ame se fasse du iour: car alors nous quittons les rudimens du bas âge, pour deuenir hommes parfaits. Voila le train que les religions ont tenu au monde, tout ce qui a precedé a esté en partie grossier & charnel, en partie trompeur & mensonger, par l'artifice des Demons. La grace aux derniers temps a mis le seau à l'ouurage qu'elle auoit commencé dés la naissance du monde.

monde. Si les choses moins antiqués sont lés moins parfaites, il faut preferer le chaos au Soleil, le gland aux moissons, les violettes de Mars aux raisins, & dire que nous auons mal fait de couurir la terre d'argent & changer les cabanes des Pasteurs aux marbres dorez du Capitole. Mais qu'ils sont industrieux à se couper, criant apres les ceremonies anciennes! si cette antiquité est si recommandable, pourquoy Rome changeoit elle de Religion tous les ans, comme certains oyseaux font de plumage? prenant toûjours quelques nouueautez en matiére de superstitions, des nations mesmes qu'elle auoit asseruies par ses armes? est-il dit, qu'elle ouurira ses temples à toutes les idoles de la terre, & les fermera seulement aux veritez du Ciel? Il nous parle icy d'vne victoire, qui est vn don de Dieu, & non pas vne Deesse, vn don qui se donne souuent à la force des legions, & iamais ne se donne à l'impieté des superstitions, ils veulent mettre son Autel au milieu d'vne Cour souueraine, & disent que malgré nous, il nous faudra boire la fumée de leurs sacrifices, entendre leur belle musique, & receuoir la cendre de leurs victimes profanes sur le front, où nous portons le charactere du Dieu viuant. N'est-ce pas brauer tout à fait le Christianisme, sous des Empereurs tres-Chrestiens? Que fera maintenant à la Cour la meilleure partie du Senat qui est Chrestienne? il faudra necessairement, ou qu'en refutant le mensonge, elle s'oppose à vos Edicts, si le malheur du temps les faisoit fauoriser vne requeste si inciuile, ou que par sa tolerance elle confesse son sacrilege. Ie le diray librement, ce n'est pas vn Autel qu'on veut planter au Capitole, mais c'est la foy qu'on veut auiourd'huy nous arracher du cœur. Si vous commandez vn tel peché, vous le commettez.

L'Empereur

L'Empereur Constance de tres-auguste memoire, n'estant encore que Catechumene n'a pas seulement voulu voir cét Autel, de peur que par ce seul aspect sa conscience ne fut soüillée, il l'a fait promptement oster, & vous l'irez replanter, pour les faire iurer desormais vos loix deuant la face des faux Dieux. Qu'auons-nous besoin d'vn tel serment? Le Cenat s'assemble par vos commandemens, & pour vous? il vous doit sa fidelité & sa conscience, non pas à des Dieux qui ne sont rien, il vous prefere à ses propres enfans, mais non pas à sa Religion? Aussi-est ce vne charité plus grande que vôtre Empire, de conseruer la pieté qui conserue vostre Empire. Tout est incertain icy bas dans les affaires des hommes, tout est passager, & les grandes fortunes qui ont le Soleil sur le visage, ont la glace sous les pieds. Nous ne possedons rien d'immortel que la vraye Religion, qui nous releue par dessus les Monarchies, pour nous mettre en l'egalité des Anges. Pompée apres auoir mesuré les trois parties du monde, plus par ses triomphes que par ses voyages, est defait, chassé, banny, & meurt sur les frontieres de l'empire de la main d'vn demy homme: & la terre qui sembloit manquer à ses conquestes, se trouua manquer à son tombeau. Cyrus apres auoir vaincu tant de puissans ennemis apres auoir égalé ses victoires a sa clemence, est dompté par Tomyris; & sa teste couronnée de tant de lauriers, sert de ioüet aux mains d'vne femme, qui la fait plonger dans vn sac de cuir, remply de sang humain, luy disant, Saoule toy de ce que tu as tant desiré. *Hamilcar, chef des Carthaginois, vn des plus superstitieux Princes que iamais la terre porta, apres tant de trophées, se ietta par desespoir dans le feu qu'il auoit fait allumer pour le sacrifice de ses Dieux,*

voyant

voyant qu'il ne luy auoit de rien profité. Ie ne veux pas dire que les Empereurs Chrestiens soient toûjours heureux aux affaires temporelles : mais ie veux dire, que s'il faut estre affligé comme homme, quand bien nous perdrions tout, iamais nous ne deuons perdre la Religion, comme a fait ce desastreux Monarque Iulien, qui joignit aux naufrages de son Empire le naufrage de sa foy.

Ambros. epist. 11. ad Valent.

Sacrée Maiesté, souuenez-vous que tous les hommes du monde combattent pour vous, & que vous deuez combattre pour la vraye Religion, sans laquelle il n'y a point de protection dans l'Empire, ny de salut dans l'Vniuers. S'il est question de resoudre un fait d'armes, addressez-vous à vostre conseil de guerre; mais s'il s'agit d'un point de Religion, vous ne deuez ny pouuez le resoudre sans le conseil de vos Euesques. Vous les verriez, icy tous assemblez, si l'artifice de nos ennemis n'eust preuenu leur connoissance. Ie répons pour tous, & au nom de tous, i'implore la pieté & la iustice de vostre Maiesté que personne ne pretende icy abuser de vostre bas âge, au preiudice de vostre ame, gardez-vous de rien precipiter en cette affaire, sans en communiquer à l'Empereur Theodose que vous auez iusques icy honoré comme Pere.

Si vous faites autrement, ie ne vous celeray point ce que ma profession m'ordonne, & ma conscience m'oblige de vous dire. Vous viendrés à l'Eglise, mais n'y trouuerez point d'Euesque; ou si vous l'y trouuez, ce sera pour vous resister. Que luy respondrez vous quand il vous dira, l'Eglise n'a que faire de vos liberalitez, puisque vous auez orné les Temples de la Gentilité, vous n'edifierez iamais les maisons de Sion; l'Autel de Iesus-Christ ne peut tolerer vos offrandes, puisque vous auez dressé des Autels

aux

aux Idoles Vostre parole, vostre lettre, vostre signature, c'est l'œuure de vostre cœur, dont nos ennemis font trophée, & dont vous ne pouuez faire de defence. Vostre seruice ne peut plus agréer au Sauueur du monde depuis que vous estes engagé aux fausses diuinitez. Pensez-vous seruir à deux maistres? pensez-vous qu'il vous soit loisible d'entretenir des Vestales au mespris des Religieuses de vostre nom, & de vostre creance? Vous n'auez plus que faire d'Euesques, puisque vous leur auez preferé les sacrificateurs des Demons. Que respondrez-vous à cecy? que vous aurez fait vne faute pardonnable à vn enfant: Tout âge est parfait pour Iesus-Christ, & n'y a enfance qui ne soit remplie de Dieu, si elle ne s'en veut rendre indigne.

Iadis les petits enfans ont affronté les bourreaux & emporté les couronnes du Martyre, & vous trahirez nos Autels? Que respondez-vous à vostre bon frere l'Empereur Gratian, de saincte & glorieuse memoire? quand il vous dira? Mon frere, ie n'ay iamais creu estre vaincu de mes ennemis tant que ie vous ay laissé le Diadéme sur la teste: Ie n'ay point eu de regret de mourir voyant que ma place estoit remplie par vn si bon heritier. I'ay quitté franchement l'empire, me persuadant que les ordonnances que i'auois fait en faueur de la Religion, demeureroient inuiolables à la posterité. Mon frere, ce sont les dépoüilles que i'ay remportées par dessus les Demons, ce sont mes tiltres & mes trophées, ce sont les arbres de ma pieté, & les monumens de ma foy, puis vous me les auez rauis par vos Edits. Que pouuoit faire mon ennemy dauantage? Vous auez cassé ce que i'auois si saintement ordonné pour la gloire des Autels: c'est ce que celuy-là mesme qui a leué les armes si indignement contre moy, n'a iamais fait: l'espée qui me perça

le

par les ruës d'vne ville ? Voila les sainctes Vierges & les pauures filles de Symmachus. A la mienne volonté qu'il jettast vn peu les yeux de l'entendement & du corps sur l'estat de nos Religieuses, il verroit des compagnies pleines d'honneur, d'integrité, de pudeur, qui sçauent traitter comme il faut le don de la virginité. Elles n'ont pas des coiffures & des mitres pompeuses sur la teste, mais vn pauure voile, qui emprunte sa noblesse du lustre de leur chasteté: elles ne sçauent que c'est d'attraits de beauté, car elles ont renoncé à toutes les mignardises du siecle. La pourpre & le luxe ne logent iamais en leur maison, mais bien les ieusnes & les austeritez: elles n'ont point coustume de flatter, ny de vendre au prix de l'honneur & des priuileges, la pureté de leurs corps; tant s'en faut, elles font tout, comme si les souffrances deuoient estre la recompense de leurs vertus. Iamais elles n'apprendront le mestier de mettre leur chair à l'enchere, & de vendre au plus offrant l'abstinence de leurs voluptez; sçachant bien que la premiere victoire de la chasteté, c'est triompher de la conuoitise des richesses qui sont les plus dangereuses amorces du peché.

S'il falloit donner de grands reuenus à toutes les filles qui se presentent maintenant pour receuoir le voile, quels thresors pourroient fournir à la dépense ? & s'ils osent dire que cela n'est deu qu'aux Vestales, n'est-ce pas vne impudence de vouloir priuer des Vierges Chrestiennes des biens qui sont donnez en faueur de la Virginité; comme si pour estre Chrestiennes elles estoient moins chastes, ou comme si la Religion qu'elles professent, estoit vne marque d'ignominie sur leur front ? Qui pourroit tolerer sous le regne des Empereur tres-Chrestiens, des façons qui ne sont tolerables qu'à l'Empire des Nerons ? Symmachus

machus demande les deniers publics pour l'entretenement de ses Vestales, & nous autres, par quelques loix modernes auons esté priuez de successions que nous pouuions esperer des particuliers, sans que nous en ayons encore formé nos plaintes, tant nous sommes moderez en nos procedures. On a mesme fait renoncer quelques Ecclesiastiques à leur patrimoine pour se deliurer des obligations de Cour, & iouir des priuilege de l'Eglise. Si cela s'estoit fait aux Payens, ils ietteroient des flammes par la bouche, car comment ne seroit-ce vne chose fascheuse d'achepter la vocation d'vn ministere sacré au preiudice de son bien, & en se consacrant au salut de tout le monde, auoir pour recompense la necessité dans sa maison? Les testamens sont valables en faueur des Ministres des idoles, il n'y a quasi si profane en superstition, si raualé en condition, si prodigue en ce qui est de son honneur, qui soit frustré de ce qui luy appartient en cét article, il n'y a que les Prestres du Dieu viuant, qui sont priuez du droit commun d'autant qu'ils se sont voüez au seruice du public, on ne punit point leurs mœurs qui sont innocentes, mais on punit leur degré, comme s'il tenoist rang de crime Ce qu'vne superstitieuse vefue aura legué aux sacrificateurs des idoles, demeurera inuiolable? & ce qu'vne vefue religieuse aura laissé par testament à vn Prestre de la Religion eternelle, sera condamné de nullité. Ie ne dis pas maintenant pour m'en plaindre, mais pour monstrer combien s'estouffent de plaintes legitimes à force de patience. Ils respondent qu'on ne touche point aux legats faits à l'Eglise en general; & ie leur demande qui iamais a volé les richesses de leurs temples? on a priué jadis les Chrestiens des biens qui sont la moüelle

des hommes, de l'air qui est commun à tous les viuans, de la terre que personne ne refuse aux morts, puisque le mers mesmes enragées ont souuent renuoyé au port le corps de nos Martyrs, comme pour leur donner sepulture, & toutefois ie n'en dis mot, & ie n'accuse maintenant personne des cruautez que la victoire de la Croix a fait condamner à tout l'vniuers. Mais si on a saisi quelque piece de terre à vn deuin, qui retient contre toute religion vn bien donné en faueur de la religion, il faut alarmer tout le monde. S'ils veulent posseder des terres à nôtre exemple, qu'ils imitent aussi les charitez que nous rendons au public. Où sont les prisonniers qu'ils ont rachepté; les pauures qu'ils ont nourry; les bannis qu'ils ont secouru? De tous les biens nous ne retenons que la foy, le reste se consomme aux necessitez des hommes; & eux pensent qu'il soit raisonnable de l'employer aux massacres des bestes, pour voir si elles n'ont point la mort des Princes dans les entrailles. Cela n'est-il pas insupportable.

Response sur la famine.

Et neantmoins leurs Dieux (dit-il) *ont vengé sur nos testes l'iniure faite à leurs Prestres, par vne famine generale: c'est ce qui nous a fait manger des racines & des écorces d'arbres; ce qui nous a fait branster les chesnes pour auoir du gland, & enuier la viande des pourceaux, puisque nous retenions iniustement celle des hommes. Viola de grands prodiges, & qui n'estoient iamais arriuez aux Gentils. A qui Symmachus pense-il compter ces fables? à nous qui sçauons que les Payens estoient auparauant si accoustumez à manger du gland, que pour cette seule raison ils ont deïfié les chesnes? seroit-il possible que leurs Dieux nous eussent ordonné pour supplices, ce que ceux-cy ont tant de fois achepté aux prix de l'encens*

&

& du sang des animaux? Et puis quelle iniustice que pour vne petite poignée de sacrificateurs & de deuins, qui pretendent estre icy interessez, ces cruelles diuinitez se vengent par vne desolation generale de toutes les Prouinces? Comment auroient-elles si long temps demeuré bras croisez dans les ruines de tant de temples, qui ont enueloppé leurs Idoles pour nous venir quereler sur vne iuste retention des superfluitez d'vn petit sacrificateur? Voicy desia tant d'années que la secte Payenne s'en va mourante tous les iours; a t'on veu pour cela le fleuue de Nil desbordé, pour venger ce qui se passoit à Rome apres auoir toleré la conqueste de l'Egypte sous les armes de la Croix? Et si ces Dieux ont vengé leurs iniures l'année passée nous faisant manger du gland, comment cette année presente, où le mépris de leur nom est plus grand que iamais, ne nous ont-ils fait manger des épines? loüé soit le Dieu viuant qui nous ménage les biens & les maux d'vne tres-sage œconomie. Nous auons veu les collines riantes sous la beauté des vignes, nous auons veu la terre se cresper en espics, & nous rendre des moissons si prodigues qu'elles ont donné aux vns de l'allegresse, aux autres de l'estonnement, & de la satisfaction à tout le monde: Encore pourrions-nous dire que l'année pasée n'a point esté tant sterile qu'elle n'ait laissé en plusieurs prouinces de marques de sa fecondité. Les Gaules ont esté plus riches que iamais; les Esclauons ont vendu le blé qu'ils n'auoient point semé; les Grisons ont esté si abondans qu'ils ont donné à leurs voisins plus de suiet d'enuie que de compassion, & eux qui estoient asseurez dans la disette se sont fait des ennemis dans la grande fertilité. Gennes & Venise ont experimenté les commoditez des froments de l'Automne, & en vn mot

l'annee n'a point esté par tout si horrible que l'eloquence du Gouuerneur. Ces objections sont encore plus tolerables, mais ce que nous ne pouuons endurer ny dissimuler à vos Majestez tres-Chrestiennes, c'est que les Gentils par braueries osent dire qu'ils font des sacrifices à leurs Dieux en vostre nom, & que vous en receuez la protection. Qui leur a donné cette commission? qui leur fait rendre vos tolerances si criminelles que de les prendre pour des commandemens? Qu'ils gardent leurs defendeurs qui les ont iusques icy mal defendus, & qu'ils ne presument point que leurs Dieux estants si foibles pour la conseruation de ceux-qui leur rendent tant d'honneur, seront puissans pour la protection des autres qui les traittent auec tout mespris.

Replique sur l'antiquité du Paganisme.

Si faut-il, dit le Gouuerneur, garder les Religions anciennes. Il n'y a rien de plus ancienne que la verité, laquelle a veu le monde en son berceau; mais vne fausse Religion, tant plus elle est ancienne, tant plus elle est dangereuse, puisque c'est vne antiquité d'erreurs, dont le temps augmente sa presomption. On ne mesure point les vertus à l'aune des temps, mais à la grandeur des perfections. Si nous voulons considerer mesme les œuures de nature nous trouuerons que les dernieres sont les meilleures. Le monde à ce que vous dites, au commencement n'estoit autre chose qu'vn assemblage de petits atomes, qui voltigeant dans l'air, s'enfiloient les vns aux autres, pour la tissure de ce grand ouurage; puis il deuint vne masse confuse, pleine d'horreur & de tenebres, iusques à temps que le grand ouurier vient à separer les elemens, orner le Ciel de flambeau, & estendre la lumiere sur la face de l'Vniuers? la terre alors se despoüillant, comme d'vne robe de duëil sembloit admirer le Soleil qu'elle n'auoit iamais veu. Ne considerez-vous pas

comme le iour à sa naissance fend les tenebres d'vne petite pointe de clarté qui va croissant insensiblement iusques à temps qu'elle se monstre dans l'eclat & les ardeurs du midy ? Ne contemplez-vous pas comme la Lune qui se fait & defait tous les mois, tantost nous semble perduë & tantost elle monstre vn petit filet, & tantost elle deuient vn croissant bien formé, puis à mesure qu'elle enuisage le Soleil elle s'augmente, & enfin nous fait vn grand globe de lumiere ? Ne sçauez-vous pas que la terre auparauant estoit rude, sans iamais auoir experimentez le fer du labourage, mais aussi tost que le Laboureur mesnager commenca d'exercer vn empire sur elle, & cultiuer les plaines steriles, elles prirent vne toute autre face, car amollissant dans cette culture tout ce qui leur restoit de sauuage, elles nous estallerent des raisins & des moissons où nous auions veu auparauant des ortyes, des espines. Ne voyez-vous pas encore comme au point de la premiere saison, la terre est toute nuë; puis sur le progrez du Printemps, elle commence à produire quelques petites fleurs, qui sont comme les yeux des prairies, mais des yeux qui naissent & esclipsent en vn mesme iour, & tout ce qu'elle a de meilleur nous est gardé pour l'arriere saison, & nous mesme en naissant, ne sommes autre chose qu'vne masse de chair, qui se polit auec le temps, & se change en vne enfance plus iolie, mais tousiours ignorante, iusques à temps que nostre ame se fasse du iour : car alors nous quittons les rudimens du bas âge, pour deuenir hommes parfaits. Voila le train que les religions ont tenu au monde, tout ce qui a precedez a esté en partie grossier & charnel, en partie trompeur & mensonger, par l'artifice des Demons. La grace aux derniers temps a mis le seau à l'ouurage qu'elle auoit commencé dés la naissance du monde.

monde. Si les choses moins antiques sont les moins parfaites, il faut preferer le chaos au Soleil, le gland aux moissons, les violettes de Mars aux raisins, & dire que nous auons mal fait de couurir la terre d'argent & changer les cabanes des Pasteurs aux marbres dorez du Capitole. Mais qu'ils sont industrieux à se couper, criant apres les ceremonies anciennes! si cette antiquité est si recommandable, pourquoy Rome changeoit elle de Religion tous les ans, comme certains oyseaux font de plumage? prenant toûjours quelques nouueautez en matiere de superstitions, des nations mesmes qu'elle auoit asseruies par ses armes? est-il dit, qu'elle ouurira ses temples à toutes les idoles de la terre, & les fermera seulement aux veritez du Ciel? Il nous parle icy d'vne victoire, qui est un don de Dieu, & non pas vne Deesse, vn don qui se donne souuent à la force des legions, & iamais ne se donne à l'impieté des superstitions; ils veulent mettre son Autel au milieu d'vne Cour souueraine, & disent que malgré nous, il nous faudra boire la fumée de leurs sacrifices, entendre leur belle musique, & receuoir la cendre de leurs victimes profanes sur le front, où nous portons le charactere du Dieu viuant. N'est-ce pas branler tout à fait le Christianisme, sous des Empereurs tres-Chrestiens? Que fera maintenant à la Cour la meilleure partie du Senat qui est Chrestienne? il faudra necessairement, ou qu'en refutant le mensonge, elle s'oppose à vos Edicts, si le malheur du temps les faisoit fauoriser vne requeste si inciuile, ou que par sa tolerance elle confesse son sacrilege. Ie le diray librement, ce n'est pas vn Autel qu'on veut planter au Capitole, mais c'est la foy qu'on veut auiourd'huy nous arracher du cœur. Si vous commandez vn tel peché, vous le commettez.

L'Empereur

L'Empereur Constance de tres-auguste memoire, n'estant encore que Catechumene n'a pas seulement voulu voir cét Autel, de peur que par ce seul aspect sa conscience ne fut soüillée, il l'a fait promptement oster, & vous l'irez replanter, pour les faire iurer desormais vos loix deuant la face des faux Dieux. Qu'auons-nous besoin d'vn tel serment? Le Cenat s'assemble par vos commandemens, & pour vous? il vous doit sa fidelité & sa conscience, non pas à des Dieux qui ne sont rien, il vous prefere à ses propres enfans, mais non pas à sa Religion? Aussi-est ce vne charité plus grande que vôtre Empire, de conseruer la pieté qui conserue vostre Empire. Tout est incertain icy bas dans les affaires des hommes, tout est passager, & les grandes fortunes qui ont le Soleil sur le visage, ont la glace sous les pieds. Nous ne possedons rien d'immortel que la vraye Religion, qui nous releue par dessus les Monarchies, pour nous mettre en l'egalité des Anges. Pompée apres auoir mesuré les trois parties du monde, plus par ses triomphes que par ses voyages, est defait, chassé, banny, & meurt sur les frontieres de l'empire de la main d'vn demy homme: & la terre qui sembloit manquer à ses conquestes, se trouua manquer à son tombeau. Cyrus apres auoir vaincu tant de puissans ennemis apres auoir égalé ses victoires a sa clemence, est dompté par Tomyris; & sa teste couronnée de tant de lauriers, sert de ioüet aux mains d'vne femme, qui la fait plonger dans vn sac de cuir, remply de sang humain, luy disant, Saoule toy de ce que tu as tant desiré. *Hamilcar, chef des Carthaginois, vn des plus superstitieux Princes que iamais la terre porta, apres tant de trophées, se jetta par desespoir dans le feu qu'il auoit fait allumer pour le sacrifice de ses Dieux,*

voyant

voyant qu'il ne luy auoit de rien profité. Ie ne veux pas dire que les Empereurs Chrestiens soient toûjours heureux aux affaires temporelles : mais je veux dire, que s'il faut estre affligé comme homme, quand bien nous perdrions tout, iamais nous ne deuons perdre la Religion, comme a fait ce desastreux Monarque Iulien, qui joignit aux naufrages de son Empire le naufrage de sa foy.

Ambros. epist. 11. ad Valent.

Sacrée Maiesté, souuenez-vous que tous les hommes du monde combattent pour vous, & que vous deuez combattre pour la vraye Religion, sans laquelle il n'y a point de protection dans l'Empire, ny de salut dans l'Vniuers. S'il est question de resoudre vn fait d'armes, addressez-vous à vostre conseil de guerre; mais s'il s'agit d'vn point de Religion, vous ne deuez ny pouuez le resoudre sans le conseil de vos Euesques. Vous les verriez, icy tous assemblez, si l'artifice de nos ennemis n'eust preuenu leur connoissance. Ie répons pour tous, & au nom de tous, i'implore la pieté & la iustice de vostre Maiesté que personne ne pretende icy abuser de vostre bas âge, au preiudice de vostre ame, gardez-vous de rien precipiter en cette affaire, sans en communiquer à l'Empereur Theodose que vous auez iusques icy honoré comme Pere.

Si vous faites autrement, ie ne vous celeray point ce que ma profession m'ordonne, & ma conscience m'oblige de vous dire. Vous viendrés à l'Eglise, mais n'y trouuerez point d'Euesque ; ou si vous l'y trouuez, ce sera pour vous resister. Qu luy respondrez vous quand il vous dira, l'Eglise n'a que faire de vos liberalitez, puisque vous auez orné les Temples de la Gentilité, vous n'edifierez iamais les maisons de Sion ; l'Autel de Iesus-Christ ne peut tolerer vos offrandes, puisque vous auez dressé des Autels

aux

aux Idoles Vostre parole, vostre lettre, vostre signature, c'est l'œuure de vostre cœur, dont nos ennemis font trophée, & dont vous ne pouuez faire de defence. Vostre seruice ne peut plus agréer au Sauueur du monde depuis que vous estes engagé aux fausses diuinitez. Pensez-vous seruir à deux maistres? pensez-vous qu'il vous soit loisible d'entretenir des Vestales au mespris des Religieuses de vostre nom, & de vostre creance? Vous n'auez plus que faire d'Euesques, puisque vous leur auez preferé les sacrificateurs des Demons. Que respondrez-vous à cecy? que vous aurez fait vne faute pardonnable à vn enfant: Tout âge est parfait pour Iesus-Christ, & n'y a enfance qui ne soit remplie de Dieu, si elle ne s'en veut rendre indigne.

Iadis les petits enfans ont affronté les bourreaux & emporté les couronnes du Martyre, & vous trahirez nos Autels? Que respondez-vous à vostre bon frere l'Empereur Gratian, de saincte & glorieuse memoire? quand il vous dira? Mon frere, ie n'ay iamais creu estre vaincu de mes ennemis tant que ie vous ay laissé le Diadéme sur la teste: Ie n'ay point eu de regret de mourir voyant que ma place estoit remplie par vn si bon heritier. I'ay quitté franchement l'empire, me persuadant que les ordonnances que i'auois fait en faueur de la Religion, demeureroient inuiolables à la posterité. Mon frere, ce sont les dépoüilles que i'ay remportées par dessus les Demons, ce sont mes tiltres & mes trophées, ce sont les arbres de ma pieté, & les monumens de ma foy, puis vous me les auez rauis par vos Edits. Que pouuoit faire mon ennemy dauantage? Vous auez cassé ce que i'auois si saintement ordonné pour la gloire des Autels: c'est ce que celuy-là mesme qui a leué les armes si indignement contre moy, n'a iamais fait: l'espée qui me perça

le corps, m'a fait moins de mal que vos edicts; ie sens plus la playe que vous auez imprimé sur mes cendres, que celle que le Tyran imprima sur mes membres. L'vne m'a osté la vie du corps, celle-cy m'oste la vie de la memoire & des vertus. C'est auiourd'huy que ie perds l'Empire, puisqu'on m'oste ce que i'ay tousiours preferé aux Empires, & qu'on me l'oste apres ma mort, & qu'on me l'oste par la main d'vne personne que i'auois cherie si excessiuement. Mon frere, si vous l'auez fait de vostre plein gré, vous auez condamné ma foy; & si vous l'auez fait par contrainte, vous auez trahy la vostre, & tout mort que ie suis, vous me faites mourir en vous qui estes la meilleure partie de moy-mesme. Ne pensez-vous pas que d'autre part vostre Pere l'Empereur Valentinian, dont vous portez le nom, vous dira, Mon fils, vous m'auez fait vn grand tort de iuger ainsi ma conscience, & croire que i'ay eu iamais aucun dessein de tolerer des superstitions si preiudiciables au Christianisme. I'ay puny tous les crimes qui sont venus à ma connoissance, mais iamais ie n'ay ouy parler d'vn autel de la victoire, ny qu'on fit des sacrifices profanes dans vne Cour souueraine, aux yeux de toute la Chrestienté. Mon cher fils, vous interessez grandement le respect que vous deuez à la memoire de vostre pere, si vous pensez qu'il doit son Empire à la superstition, & non pas à sa Religion.

Ie prie Dieu de tout mon cœur, sacrée Majesté, que si cette affaire est si importante, comme vous voyez, à vostre conscience à la memoire de vostre pere, aux cendres de vostre frere, à vostre reputation, aux iugemens que fera de vous la posterité, & ce qui surpasse toutes considerations, à l'Eglise vniuerselle, vous fassiez maintenant ce que vous voudriez vn iour auoir esté fait quand nous paroistrons aux yeux de toute l'Eglise triomphante,

triomphante, afin que vos actions scient sans tache, comme mes conseils sont sans repentance.

Qui eust peu resister à ces foudres? Symmachus estimé pour lors (comme nous auons dit) le premier homme d'estat qui fut en l'Empire Romain, en eloquence & en authorité, donna du nez en terre auec sa superstition, & en plaidant pour la victoire, elle s'enuola de ses mains, monstrant bien qu'elle n'estoit rien, puis qu'elle auoit si peu fauorisé vn homme qui luy deferoit tout: c'est ce qui fit dire à Ennodius.

Dicendi palmam Victoria tollit amico,
Transit ad Ambrosium: plus fauet ira Deæ.

Symmachus en plaidant pour la Victoire a perdu la victoire, qu'il a laissée entre les mains de sainct Ambroise: monstrant bien que la Deesse est fort déraisonnable, de quitter ceux qui la seruent, & gratifier ceux qui l'offensent.

TRIOMPHE DE S. AMBROISE, en la Conuersion de S. Augustin.

SECTION VI.

Du Naturel, & des Qualites de ce grand Homme.

IE viens à l'vne des plus illustres actions de sainct Ambroise, qui reluit en la conuersion du grand S. Augustin, dont le Ciel & la terre ont partagé la réjouyssance, puisque cét homme incomparable sert d'appuy à l'Eglise militante dans la reuolution de tant de siecles, & d'ornement à l'Eglise triomphante à toute eternité. Ce n'est pas vn des moindres dons

dons du Ciel, que nostre Ambroise ait esté choisi pour vn affaire de si grande importance, que tout le monde y treuue ses interests, & pour vne victoire si releuée, que si les Anges estoient autant capables d'enuie, qu'ils sont remplis de charité, comme ils en ont aymé la dépouille, ils en ennieroient la gloire. Heureuse voix du tonnerre qui a fait enfanter cette biche apres les douleurs,& les agitations de douze-ans, heureux le Beselcel qui a si bien trauaillé au Tabernacle du Dieu viuant; heureux le Dauid qui a subiugné Rabbath, tant de fois ébranlée par les armes des grands Capitaines; heureux l'Allexandre qui a trenché du glaiue de la parole, tant de nœuds Gordiens qui tenoient cette grande ame embarrassée. Ie deffie icy tous les Amphitheatres qui ont esté dans l'Vniuers, & qui ont meslé si souuent le sang des hommes parmy celuy des lions & des elephans: i'appelle ces spectacles qui ont tant de fois arresté les yeux des Cesars: ie veux qu'on mette en auant les ioustes, & les tournois, les courses, les chariots, & les triomphes, & ces magnificences qui ont tiré le sang de toutes les veines du monde pour establir le luxe: & qu'on considere s'il y eut iamais combat comparable à celuy-cy que ie veux representer; ou vn Sainct Euesque entre en lice contre le premier esprit du monde: Où Dieu preside,où les Anges rangez sur les portes du Ciel,contemplent;où les trois parties de l'Vniuers attendent l'issuë de ce duël: où le Ciel applaudit, où la terre tremble, où les enfers fremissent,où les Demons heurlent de se voir frustrez de leur proye, où le Victorieux Ambroise triomphe, l'indomptable Augustin succombe pour s'affermir par ses cheutes, s'eleue

Grãdeur de Saint Ambroise en cette cõuersion.

Ps. 82. 9.

Exod. 31

2. Reg. 12.

par

par son abbaissement, se fortifier par ses foiblesses.

Ie vous prie, mon Lecteur, comme mon dessein n'est autre que d'enchasser dans cette histoire de S. Ambroise les faits des Ecclesiastiques qui sont si particulierement liez auec luy, que vous ne trouuiez point estrange, si ie m'estends plus au large sur vn narré si vtile au sujet que ie traitte : ie m'asseure que la façon dont ie l'estalleray, vous le rendra tout nouueau, comme sa grandeur l'a fait honorable, & son vtilité l'assaisonne toûjours de quelque goust particulier.

Pour bien remarquer icy les traits de la prouidence Diuine, en la conduite du salut des hommes, & la force de saint Ambroise animée de l'esprit de Dieu, il est besoin de considerer les puissantes oppositions qui arresterent si long-temps cette conuersion : que ie rapporte à trois principaux chefs, la curiosité, la presomption, & l'amour charnel,

Empéchemẽs de la cõuersion de S. Augustin.

C'est vne dangereuse peste en fait de Religion, que de prendre le vent de la curiosité, qui s'attache ordinairement aux plus beaux esprits ; comme on dit que les cantharides reposent sur les plus belles roses. Vn grand attirail de vices est toûjours traisné par vne grande curiosité, & qui les pourroit bien connoistre, trouueroit qu'estre curieux, c'est s'éloigner de l'innocent, pour s'approcher du peché, (disoit l'éloquence S. Zenon,) la curiosité fait plus de criminels aux prisons, que de sçauans dans les écholes; & toûjours le desir de sçauoir ce que Dieu veut estre caché, est payé par l'ignorance de soy-mesme.

Curiosité & son portrait.

Curiositas rerum efficit non peritum. S. Zenon, ser. 2 de aeterna filij generatione.

Si i'estois Peintre ou Sculpteur pour representer à la jeunesse la vanité de cette passion, ie ferois sa

ſtatuë ſur vn globe roulant : qui a-il de plus inconſtant ? ie luy donnerois des aiſles : qu'y a-il de plus leger ? ie le parſemerois tout d'yeux : qu'y a-il de plus éueillé, ie le remplirois d'oreilles : qu'y a-il de plus aſſidu aux eſcoutes d'vne ſi grande diuerſité des choſes ? ie luy ferois vne bouche touſiours ouuerte, car elle ne s'eſt pas plutoſt remplie par les oreilles, qu'elle ſe vuide par la bouche: ie la logerois à l'enſeigne du vuide,qu'y a-il de plus vain ? ie luy donnerois pour habillement des toiles d'araignes : qu'y a-il de plus friuole ? pour table & pour ſeruice,des fumées, qu'y a-il de plus mince & de plus famelique?

Ie luy ordonnerois pour officiers, force menteurs & force impoſteurs ; car telles gens ſont ſes delices : deuant elle marcheroit vne certaine démangeaiſon de tout ſçauoir : car c'eſt ſa meſſagere ordinaire ; à ſa droite ſeroit l'opinion, c'eſt elle qui la coiffe ? à ſa gauche le babil, c'eſt luy qui luy fait le bec : apres elle ie mettrois l'inquiétude d'eſprit, l'ignorance, & la miſere,car enfin voila ſon heritage.

Auguſtin, quaſi dés ſes plus tendres années, ſe rendit tributaire à cette fauſſe deïté, & au lieu de prendre le chemin de la vraye Religion, par les routes d'vne ſaincte ſimplicité, il ſe vouloit enfoncer par des raiſons & ſubtilitez humaines, qui l'éloignent autant de la verité,comme elles étoient capables de le nourrir en la vanité.

Eſprit de S. Auguſtin.

Il auoit l'eſprit grand quaſi iuſques au prodige, & il ſemble que l'Afrique qui l'a produit, ne voulust rien porter alors de mediocre, touſiours il luy falloit enfanter de grands monſtres, ou de grands hommes : Toutefois il eſtoit trop aſpre & n'auoit pas encore ſa conſiſtence. mais il reſſembloit *la* glace

glace d'vn miroir, qui ne peut rendre les images, si elle n'est plombée : aussi cét admirable cerueau, par le manquement de la vertu, l'humilité, qui est aux hommes ce qu'est le plomb au miroir, brilloit d'vne vaine presomption, laquelle sans apporter autre vtilité, faisoit plus d'illusions dans les yeux, qu'elle ne laissoit de bons exemples dans les mœurs. Or pour specifier les qualitez de ce beau naturel, il le faut considerer dés sa plus tendre enfance, puis que l'esprit se fait desia voir aux enfans comme la rose en son bouton.

Augustin commença quasi aussi tost à estudier qu'à viure ; car il brusloit dés ses premieres années d'vn desir de sçauoir, si passionné qu'il surpassoit son âge. Et pour marque de sa curiosité qui visoit desia plutost à l'esclat qu'à l'vtilité, tout petit qu'il estoit, il ressembloit les enfans qui font les Predicateurs deuant que de sçauoir lire, il se plaisoit tellement aux elemens de la Grammaire, qu'il estimoit trop bas pour son esprit, il vouloit monter sans eschelle, & dédaignoit d'apprendre d'vn Grammairien comme s'écriuoit le nom d'Enée, mais bien disputoit-il volontiers, si Enée auoit esté à Carthage ou non. Le Grec luy estoit vne pilule qu'il n'aualloit qu'auec contrainte, & il aymoit mieux parler le Latin par vsage, que par les regles de Donat. Tout son plaisir estoit de sçauoir les fables & les histoires, de pleurer sur les desastreuses amours de la pauure Didon, & de se colerer auec Iunon de si bonne grace, qu'y faisant là dessus quelques imitations de Virgile, il rauissoit ses maistres & ses compagnons d'échole. Inclination.

Cela faisoit bien paroistre qu'il seroit vn iour plus fecond en grandes pensées, qui sont les

principales pieces de l'eloquence; que religieux au choix des mots & limé au tour des periodes. Son pere qui découuroit les richesses de cét esprit, auoit vn desir bruslant de le faire nager en grande eau, car il estudioit encore à Oran, petite ville d'Afrique, n'ayant pas le moyen de passer à Carthage.

Le manquement de commoditez est bien souuent le contrepoids de l'éleuation de l'entendement: mais en le persecutant il le couronne, puis que les bonnes estudes, au dire de Pline, sont logées à l'enseigne de la pauureté; & que toûiours les sciences s'affinent dans la necessité. Augustin, ne sçachant point pour lors ce que Dieu vouloit de luy, estudioit pour faire fortune, & telle estoit aussi la volonté de son pere Patrice, qui l'aymoit mieux voir disert que chaste: voila pourquoy le bon homme qui auoit vn grand courage & peu de moyens, fit vn effort par dessus sa portée pour enuoyer son fils à Carthage, la plus celebre Vniuersité de l'Afrique. Comme les grands poissons se retrouuent aux grandes mers, Augustin trouua là dequoy contenter la passion de sa curiosité, & mesurant ses armes auec celles des autres, il vit aussi des sujects de luy faire tenir son esprit en estime, à quoy il auoit desia assez d'inclination.

Estudes.

Il ne se contenta pas de s'exercer en l'éloquence, qui a tenu de tout temps le haut point dans les arts, comme la plus bruyante & celle qui s'étalle auec plus de parade; mais il estudia tres-bien en Philosophie & en toutes les autres sciences qui sont capables de faire vn habile homme; de sorte qu'il n'y auoit délors liure qu'il n'eust leu auec vn labeur infatigable. Le pauure ieune homme

homme alloit comme vn torrent où le portoit la passion, & où souffloit le vent de l'ambition, ayant les sentimens du Christianisme fort languissans ; car il aymoit mieux mesurer le monde en sa vanité, que de le posseder en l'amour de Dieu; ne considerant pas encore la difference qu'il y a entre vn bon paysan qui ioüit tout à l'aise des fruicts de son arbre, dont il ne sçait point d'autres secrets; & entre vn Philosophe, lequel remarque les dix categories, & demeure auprez tout affamé, sans oser entamer vn seul fruict. Sa curiosité ne manqua pas de le porter à l'Astrologie iudiciaire, où il employa bien de temps, pensant toûjours de d'écouurir quelques secrets en ce labyrinthe des fols; qui sçait mieux entortiller les esprits, que de leur donner quelque satisfaction. Il luy arriua de conferer vn iour auec vn vieux Medecin, homme graue & de grande capacité; qui le voyant passionnement amoureux de ces liures d'Astrologie, luy dit, mon fils, si vous desirez reüssir à quelque profession dans le monde, prenez plutost l'eloquence, en laquelle à ce que ie puis voir, vous auez fait de grands progrez; que de vous arrester à ces vaines sciences, qui sont indignes de vostre iugement. Veritablement ie vous confesseray en cecy l'ignorance de ma ieunesse : i'ay esté autant addonné à l'Astrologie iudiciaire que iamais fut homme de ma sorte; car i'y cherchois non seulement le contentement de mon esprit, mais l'establissement de ma fortune : neantmoins ie l'ay totalement quittée, par vne connoissance tres-asseurée que i'ay eu, qu'on ny peut establir rien de solide. Vous en iugerez ce qu'il vous plaira; mais toûjours vn esprit bien-fait a de la honte de professer vne science qui n'a point d'appuy

Astrologie.

dans la raison, & qui ne fait quasi autre mestier que de tromper. Cela luy donna bien pour lors quelque attainte : mais il n'arresta pas son dessein, tant il aimoit à se tromper, & tant il se promettoit d'inuenter enfin le secret : Mais comme il enfonçoit tousiours plus auant, sans d'écouurir terre ferme, il trouua de l'ennuy dans vn trauail sterile, & force vanité où il s'estoit figuré quelque solidité. Rien ne le confirma tant au mépris de cette folie que le discours qu'il tint auec Firmin, vn ieune homme de grande qualité, qui estoit malade de la mesme maladie que luy : car la curiosité de l'Astrologie ne cessoit de le démanger, comme celuy qui estoit né d'vn pere Astrologue, homme d'honneur, mais si curieux qu'il faisoit mesme l'Horoscope des chiens & des chats qui naissoient en sa maison, & toutefois il y auoit si peu profité qu'au mesme temps que son fils vint au monde, comme la seruante de son voisin eut enfanté vn enfant masle, il predit selon les loix de son art que tous deux estant naiz sous vne mesme constellation, couroient les mesmes fortunes : ce qui fut tellement faux, que ce Firmin, son fils, comme il estoit nay dans vne riche maison, se fit vne large entrée aux honneurs du siecle, pendant que le fils de la seruante, nonobstant les faueurs de son bel horoscope, vieillissoit dans la seruitude.

Ce ieune homme, qui faisoit tout ce narré, quoy qu'il fut conuaincu par ses propres experiences, demeuroit encore coiffé de son erreur, tant il est difficile de leuer ce charme à force de raisons. Nostre Augustin dissipoit peu à peu ces fumées, & par la viuacité de son bon iugement, & par la consideration des folies d'autruy. Il fut

fut aussi sollicité de tenter vne sorte de magie qui auoit assez de vogue entre les Philosophes Payens de son siecle, qui estoit de rechercher des predictions de la boutique des Demons, par le moyen de l'effusion du sang des animaux, & quelquefois des enfans : mais Dieu qui retenoit encore la bride de cette ame égarée, & qui ne vouloit pas permettre qu'elle fust soüillée de ces noires fureurs, luy donna dabord tant d'horreur de toute cette procedure, que comme vn Necromantien luy promettoit vn iour de luy faire remporter le prix de la poësie, en vn concert public des Poëtes, s'il vouloit luy assurer vne recompense raisonnable, il luy fit responce, que quand la couronne qui se donnoit à ces ieux de prix, seroit d'vn or tout celeste, il ne la voudroit pas achepter par ces voyes-là, au prix du sang d'vne mouche : ce qu'il disoit en partie par quelque sentiment de pieté, en partie aussi par la connoissance qu'il auoit de l'illusion & sterilité de telles sciences. Il fut bien plus agité sur les articles de la foy : car quoy qu'il eust esté éleué dés son bas âge à la Religion Chrestienne, sous l'aile de sa bonne mere Sainte Monique, si est-ce toutefois que laissant essorer son esprit dans tant de curiositez, il auoit grandement affoibly tous les sentimens de pieté : & comme il vouloit penetrer par tout à la faueur des raisons humaines quand il venoit à penser aux maximes du Christianisme & de la foy, il y voyoit bien de l'effroy & de l'abisme. Il en vint à cét estat que non content du Dieu de ses peres que luy enseignoient les sacrez Conciles : & la voix vniuerselle de l'Eglise, il se mit à chercher maistre, desia tout prest à former vne diuinité sur les foibles idoles de son cerueau.

Sa Religion.

beaucoup d'autres articles,iusques à croire, comme luy - mesme a tesmoigné, des fables fort ridicules. Grand Dieu, qui tonnez sur l'orgueil des esprits humains, & traînez dans la poussiere de la terre ceux qui vouloient aller de pair auec les Anges; quelle éclipse d'entendement & quel rabaissement de courage au miserable Augustin, de dire qu'vn homme dont l'œil estoit si perçant, la doctrine si eminente, l'eloquence si diuine, apres auoir quitté le gouuernail de la foy, & de la raison,se soit abandonné iusques-là,que de se faire vn partisan de la secte d'vn Esclaue barbare & phantasque,lequel enfin auoit esté escorché par le commandement du Roy de Perse, pour ses méfaits, comme si la peau de cét homme n'eust peu couurir plus long-temps, vne ame si abominable.

Voila où la curiosité porte vn esprit dereglé, voila où s'en vont fondre tant de beaux talens de grace & de nature, voila comme la sagesse eternelle abestit ceux qui l'abandonnent pour courtiser les phantosmes de leur imagination.

Vn second obstacle alloit de mesme pied auec cette curiosité extrauagante, pour l'arrester fermement dans l'erreur, qui estoit la presomption de sa suffisance; compagne inseparable de l'heresie. Qui a vne fois deïfié en sa ceruelle des crocodiles & des dragons, non seulement il les adore, mais il veut persuader aux autres qu'il a raison de leur presenter des chandelles & de leur brusler de l'encens. C'est vn terrible coup que celuy qui est assené dans la teste par le propre iugement, & dont le mal n'est iamais mediocre:on vient à bout de tout à force d'industrie; on va tirer des pierres iusques dans les entrailles des hommes; on trepane la teste pour en faire sortir les

Second empesche-ment presomption.

les fumées ; mais quelle main a iamais tiré vne fausse opinion de la ceruelle d'vn presomptueux, si ce n'est celle de Dieu ? Tout semble verd, dit Aristote, à ceux qui regardent sous les eaux, & tout est iuste & specieux à ceux qui se contemplent dans l'amour propre. Il vaudroit mieux, selon l'auis de ces anciens Peres du desert, auoir quasi vn pied en enfer auec la docilité d'esprit, qu'vn bras en Paradis auec son propre iugement.

Augustin, pour n'auoüer sa faute, vouloit toûjours faillir, & pensoit que c'estoit faire vne verité d'vne erreur que de la defendre opiniastrement. Il auoit ce que Tertullien dit estre familier à tous les heretiques, de l'enflure & des ostentations de science, & son dessein estoit pour lors de disputer & non pas de viure. Il confesse luy-mesme que deux choses le firent rouler longtemps dans le piege, dont la premiere estoit vne certaine complaisance d'humeur qui s'attachoit facilement aux compagnies vicieuses, & l'autre vne opinion qu'il auoit d'emporter toûjours le dessus à la dispute. Il estoit comme vn petit emerillon sans chapperons & sans longes, qui alloit attaquer toute sorte de personnes auec ses sophismes ; & quand il auoit battu quelque simple Catholique, qui ne sçauoit pas les ruses de la Philosophie, il pensoit auoir éleué vn grand trophée sur nostre Religion. En toutes choses ce genie vouloit tenir le haut bout : car au ieu mesme où le hazard ne rencontroit point pour luy, il se seruoit volontiers de finesses, & s'il estoit surpris, il se piquoit, faisant tousiours à croire qu'il auoit gaigné, comme vn certain athlete renuersé, lequel à force d'eloquence prouuoit qu'il n'estoit pas tombé. Cela paroissoit bien plus à la dispute

Augustin. l. de duabus animabus contra Manichaeos

pute qu'au jeu; car comme on l'auoit dés-ja tant flatté sur les auantages de son esprit, il apprehendoit en ce point le moindre interest de sa reputation, & eust plutost violé la loy de Dieu, que de faire vn barbarisme en parlant, pour violer la loy de Grammaire au desauantage de l'estime qu'on auoit de luy. C'estoit vn crime que de parler de la vertu auec vn solécisme, c'estoit vne vertu que de raconter ses vices en belles paroles. Quand il luy falloit entreprendre quelque action d'importance en public, l'apprehension du succez luy donnoit la fiévre: de sorte que se pourmenant vn iour par la ville de Milan, auec vne grosse harangue dans la teste, & rencontrant par la ruë vn gueux qui gaussoit tout à son aise, il ietta vn grand souspir, & dit, voila que c'est, ce coquin m'a deuancé en matiere de felicité, le voilà saoul & content, pendant que ie traîne icy dans les épines vn malheureux fardeau, & tout cela pour contenter vne petite estime. Ce furieux desir qu'il auoit d'exceller en toutes rencontres, l'escartoit bien loin de la verité, qui veut qu'on sacrifie à ses Autels tous les interests d'honneur qu'on pourroit pretendre, & d'auantage cela faisoit que les plus sages Catholiques craignoient de s'engager au combat auec vn babil si affilé, vne ieunesse si temeraire, tesmoin ce bon Euesque, que sainte Monique sollicitoit si ardemment d'entrer en lice auec son fils, pour le conuertir: car il s'en excusa prudemment, luy disant pour son contentement, qu'vn fils de tant de larmes ne pouuoit perir.

Outre la curiosité & presomption d'Augustin, suruint encore la passion d'amour, pour l'acheuer de peindre, & luy former de grandes oppositions au fait de son salut. Et d'autant que ce noble esprit

3. Empeschement. Passion d'amour

a esté mis de Dieu, comme le mast d'vn vaisseau brisé sur la pointe d'vn rocher pour aduertir les autres de son naufrage, i'estime que c'est vne chose bien vtile de considerer icy la tirannie d'vne malheureuse passion qui asseruit si long-temps vne si grande ame, pour profiter de son experience. La faute d'Augustin ne vint pas simplement d'aymer, mais de mal ménager son amour, donnant aux creatures ce qui estoit fait pour le Createur. L'amour de soy n'est point vice, mais c'est l'ame de toutes les vertus, quand il s'attache à son objet, qui est le souuerain bien, & iamais vne ame ne fera rien de grand, si elle n'a du feu dans les veines. Le Philosophe Hegesippe a dit que toutes les grandes & belles natures se connoissent à trois choses, qui sont la lumiere, la chaleur, & l'amour; tant plus les pierres precieuses ont de lumiere, d'autant plus ont-elles de lustre; la chaleur releue les ailes par dessus les serpens, & les palmes mesmes les plus nobles sont celles qui ont le plus d'amour & d'inclination à leurs compagnes. Ces trois qualitez furent eminentes en nostre Augustin; son entendement, n'estoit qu'éclairs, sa volonté que feu, & son cœur qu'affection. Si tout cela eût pris de bonne heure le droit fil pour aller à Dieu c'estoit vn miracle grandement accomply : mais l'horloge qui est gasté en sa premiere roüe, se détraque facilement en tous ses mouuemens : & luy qui estoit des-ja fort offensé en la premiere piece qui fait l'homme; c'est à sçauoir, le iugement & la connoissance, laissa couler toutes ses actions au déreglement. Comme il y a deux sortes d'amour, dont l'vn se fait plus sentir en l'esprit & l'autre tient son empire en la chair ? Augustin les experimenta

menta tous deux à diuerses rencontres. Premierement, il estoit excessiuement passionné mesme aux amitiez chastes : tesmoin ce compagnon d'eschole qu'il ayma auec des passions si estranges. C'estoit vn second Pylades, qui auoit esté tousiours nourry & esleué auec luy dans vne merueilleuse correspondance d'âge, d'humeur, d'esprit, de volonté, de vie, & de condition : ce qui auoit tellement enflammé l'amitié de part & d'autre, qu'elle estoit au souuerain degré : Et quoy qu'elle fust dans les termes de toute honnesteté, si est-ce que comme elle estoit trop sensuelle, Dieu qui chastie ceux qui se separent de son amour, ainsi que des esclaues fugitifs, en voulut sevrer son Augustin ; il toucha premierement cét amy d'vne grosse fiévre, dans laquelle il receut le Baptesme, & puis se trouua aucunement allegé. Dequoy Augustin fort ioyeux, comme s'il eust esté desia hors de peril, le vint visiter, & ne manqua pas de gausser sur son Baptesme, suiuant encore les mouuemens de son esprit profane, mais l'autre le regardant d'vn œil courroucé, luy trencha le mot, d'vne admirable & soudaine liberté, disant qu'il s'abstint de tels propos, s'il ne vouloit renoncer à toute amitié. Il sembloit desia ressentir les approches de l'autre monde dans ce changement : car de fait, son mal s'estant augmenté, luy separa bien-tost l'ame du corps. Augustin fut si troublé de cette perte, que tout ce qu'il contemploit depuis le Ciel insques à la terre, luy sembloit remply d'images de mort. Le pays luy estoit vn lieu d'ombres & de phantosmes ; la maison de son pere vn sepulchre : la memoire de ses plaisirs passez vn enfer : tout luy estoit à degoût estant priué de celuy pour qui il aymoit toutes

choses ;

choses, il luy sembloit que tous les hommes qu'il voyoit estoient indignes de la vie, & que la mort enleueroit bien tout le monde, puis qu'elle auoit rauy celuy qu'il prisoit par dessus tous les hommes du monde. Il luy échappa de dire des paroles qu'il a depuis retractées, c'est à sçauoir, *que l'ame de son compagnon & la sienne n'estoit qu'vne mesme ame, qui viuoit en deux corps, & pour ce il auoit la vie en horreur, d'autant qu'il n'estoit plus que la moitié d'vn homme, & toutefois il ne vouloit pas mourir, de peur que la partie de son amy qui viuoit encore en luy mesme, ne mourust.*

Tout cela monstroit bien qu'il auoit de grandes dispositions à l'amour, & que de quelque costé que ses affections prendroient le vol, elles ne seroient iamais mediocres. Il sembloit desia que toutes choses conspiroient en luy, pour allumer dans ses veines vn brasier que la reuolution de plusieurs années ne pourroit esteindre. Premierement comme il n'y a rien de plus dangereux pour fomenter cette passion que le mauuais exemple, il viuoit en vn lieu aussi contagieux à la chasteté que la bize l'est aux plantes. Saluian, vn grand Escriuain, parlant de l'Afrique qui a porté sainct Augustin, dit que c'estoit le pays des amours; & qu'il estoit aussi estrange qu'vn homme fust Afriquain sans estre Afriquain, que d'estre Afriquain & n'estre pas lascif. Secondement, ces dangers si frequens qui sembloient exiger beaucoup de retenuë, trouuerent assez de liberté dans la maison: car les larmes de la bonne saincte Monique n'estoient pas encore suffisantes pour arrester le cours d'vne ieunesse insolente, puis que le pere s'en soucioit fort peu: tellement qu'ayant veu vn iour son fils aux bains, il dit quelques

Saluian. lib. 7. de gubernat. Tam nouum est impudicũ non esse Afrum quàm Afrum non esse Afrum

ques paroles libres, qui seruirent plutost d'aiguillon à la sensualité, que de motif à la continence. En troisiéme liéu, comme il falloit auoir l'œil ouuert pour détourner les occasions, il y apporta si peu d'estude, qu'ayant l'ame quasi de souphre, tant elle estoit disposée à prendre feu, il s'alla ietter au milieu des flammes.

Il se mit à hanter des compagnies libertines, qui sont les plus dangereuses ennemies de la chasteté, & comme il auoit l'humeur extremement naïfve & complaisante, il donnoit de l'amour & en prenoit naturellement, & si bien il n'en auoit, il en failloit feindre. Quand il vint à Carthage enuiron le seiziesme an de son âge, il n'y auoit ruë où l'amour n'eust tendu ses pieges, luy ne sçauoit encore bonnement que c'estoit que d'aymer, & toutesfois il desiroit d'estre aymé, & se faschoit de viure dans l'innocence : il haïssoit sa liberté, & cherchoit vne main qui le mist dans les fers. Il alloit aux theatres pour y voir representer les amours, & y espuisoit ardemment les passions des Amans imaginaires : ses yeux mesmes dans les Eglises chassoient apres les objects de la concupiscence par des regards trop dissolus : dequoy il confesse auoir esté fort particulierement chastié de la main de Dieu, puis qu'il mesloit la saincteté du lieu auec l'entretien de ses affections profanes. Cette ame vlcerée se jettoit hors de ses alignemens, & prenoit le vent & le feu de tous costez. Il luy sembloit qu'il falloit exceller dans le vice aussi-bien que dans les sciences : il se faisoit plus vicieux qu'il n'estoit, pour paroistre plus gentil aux yeux des ames perduës, & il ne luy restoit plus quasi en ce point qu'vne honte de n'estre pas assez éhonté. Enfin il tombe dans

dans les filez qu'il auoit desiré, & fut enuelopoé dans les merueilleux labyrinthes, où toûjours la fin d'vn amour estoit le commencement de l'autre.

Cette vie si charnelle estoit vn empeschement continuel aux visites de Dieu : car comme les Platoniciens disent que les estoilles ne peuuent bien exercer leur vertu sur la Sphere du feu, aussi toutes les lumieres des bons conseils n'auoient point de force dans les flammes d'vne telle passion. Il auoit l'esprit gasté par la sensualité, alleché par l'amorce des beautez mondaines, & obscurcy des tenebres de son aueuglement, de sorte que la lumiere de l'esprit de Dieu n'y trouuoit point de place. S'il y a vice au monde qui cole l'ame à la chair, & la rende stupide aux sentimens de Dieu, c'est le peché sale : & quoy qu'il ne soit pas du tout incomparable auec la science, si est-ce qu'il ne fut iamais d'accord auec la sagesse du Ciel ; qui est plus dans le goust des choses celestes, qu'elle n'est dans le sçauoir.

SECTION VII.

Disposition à la Conuersion de Sainct Augustin.

VOilà les principaux empeschemens de la conuersion d'Augustin : mais Dieu qui tramoit sourdement son ouurage, & qui tire le bien du mal mesme de ses élûs, luy fit prendre le remede du scorpion qui l'auoit picqué : car comme suiuant sa curiosité ordinaire il enfonçoit de plus en plus aux sciences solides, il commença petit à petit à se dégouster de la doctrine des Manichéens

chéens, trouuant fort estrange qu'vn homme fit passer toutes sortes de songes & de bestises pour des veritez sous le sçeau mensonger du sainct Esprit. Ceux du party qui le voyoient bransler, y portoient souuent leurs mains, qui n'estoient que trop foibles pour l'appuyer, & sentant leur incapacité, ils luy promirent de faire venir bien-tost à Carthage le premier homme de leur secte, qui debroüilleroit son esprit de tant de doutes, & luy donneroit toute satisfaction.

Ils ne manquerent pas à leur promesse; car dans peu de iours le faux Euesque Faustus arriua, qui estoit comme l'espée & le bouclier des Manichéens. C'estoit vn homme de bonne mine, qui auoit du charme en son langage, & beaucoup d'attraits en sa conuersation, capables de seruir de piege aux esprits mesmes les plus déliez; Il se mit incontinent à faire quelques discours estudiez sur les maximes de sa superstition, qui furent ouys auec de grands applaudissements de tout le party: car c'estoit vn aigle entre les perroquets. Ceux-cy pensant qu'Augustin fust dans tous les ressentimens, & approbations, luy demanderent ce qu'il luy sembloit de l'Euesque Faustus, & si ce n'estoit pas vn homme incomparable: luy respondit assez froidement, qu'il estoit disert, & capable de bien chatoüiller vne oreille, mais que son mal qui alloit croissant, ne se pouuoit guerir par vn homme qui parle tousiours, & qui ne permet pas que personne luy renuoye l'estœuf, & partant qu'outre ces beaux presches, il estoit besoin d'vne particuliere conference, où il peut descharger son cœur. Faustus qui auoit de la courtoisie naturelle, & qui s'imaginoit d'auoir affaire à vn ieune esprit qu'il estourdiroit

Faustus, & ses compagnons. *Pretiosorum poculorum decendissimis ministrator Confess. v. & vi.*

de paroles, accepte la dispute ; où au lieu de trotter vne gruë, il fit rencontre d'vne aigle, qui le mena rudement dés le commencement du combat. Cét homme fit paroistre incontinent qu'il estoit de bas or, & que son talent n'estoit autre que d'estre passablement Grammairien, d'auoir leu quelques oraisons de Ciceron, dont il auoit la memoire assez fraische; quelques Epistres de Seneque, auec vn meslange de Poësie, & quant aux liures de sa secte, il en auoit mesme assez peu de connoissance: tout ce qui le faisoit valoir en public, consistoit en vne grace de langage, laquelle venant d'vn beau corps, s'estalloit auec plus de parade, Voila ce qui donne encore aujourd'huy la vogue parmy le monde à vne infinité d'esprits, qui sont dans l'estime des ignorans, ou des mediocrement sçauans, comme des feux volages dans l'air. Quand Augustin le mit sur les solstices, les equinoxes, les eclipses, le cours & le mouuement des astres, dont les liures de Manes sont pleins, celuy-cy se trouua pour lors en vn monde nouueau: mais encore fut-il accort; car il ne ressemble pas des lourdauts de Manichéens, qui promettant de l'esclaircissement sur cette doctrine, faisoient autant de cheutes que de pas: il dit rondement que sa curiosité ne l'auoit iamais porté iusques là, & qu'il auoit mieux aymé mespriser telles choses que de les estudier: au reste que la doctrine de Manes, qui estoit le S. Esprit, ne dépendoit pas de la science des eclipses: puis que iamais elle n'estoit en eclipse. Augustin connut que ce Docteur n'estoit pas du tout ignorant, puis qu'il sçauoit pour le moins connoistre son ignorance; mais au reste il fut tout à fait dégousté de la Theologie des Manichéens, voyant si peu d'appuy

Non vsquequa, que imperitus erat imperitia sua. Confess 4. c. 7.

puy

puy en Faustus, qui estoit la premiere colomne du party, & le piege dont on se vouloit seruir pour ie captiuer, fut le commencement de sa liberté : C'étoit faire vn banquet de fleurs & de chansons à vne personne affamée, que de le vouloir plus rassasier de paroles. Enfin apres vn long sejour d'Afrique, il se resolut d'aller à Rome, non point tant pour trouuer la verité dans sa source, ce qu'il ne se figuroit pas encor en l'Eglise Romaine ; que pour rompre l'ennuy qu'il auoit d'enseigner la Rhetorique à Carthage ; puis que la ieunesse y estoit insolente à toute extremité. Ses amis luy mirent en visée vn tout autre air, de tous autres succez de ses labeurs, & de toute autre recompense pour son merite, adjoustant au surplus que c'étoit vn element plus doux, où les ieunes hommes retenus dans les termes d'vne bonne discipline, donnoient toute satisfaction à leur maistre. C'est la plus gandeamorce qu'il y trouua:car la douceur de son esprit estoit incompatible auec l'audace des écholiers de Carthage : cela fit que se derobant secrettement de sa bonne mere, qui eust peu par ces larmes empescher se voyage, il fit voile en Italie, & se rendit à Rome. Le voilà sur le premier theatre du monde, où il commence à se monstrer, & practiquer des auditeurs en chambre, pour se faire connoistre, puis se jetter incontinent dans le cours public ; mais il apprit que les estudians de Rome payoient leurs Regens de bonne mine, & que le terme du salaire estant venu, ils quittoient quelquefois le Docteur tout d'vne volée, pour aller exercer la mesme tromperie autre-part, ce qui luy déplent extremement : & voyant que de bonne fortune, on cherchoit vn Rhetoricien pour Milan, il fit tant par l'assistance de quelques

Manichéens, qu'il courtisoit encore pour ses interests, & par la faueur du Preteur de la ville Symmachus, que cette charge luy fut arrestée.

Ressorts de la conuersion des ames.

Le voila donc à Milan, où la prouidence de Dieu luy auoit marqué son logis, le voila au champ de bataille, où le coup luy deuoit estre donné, le voila dans l'amphitheatre où il deuoit estre desarmé : le voila dans la sphere où il deuoit estre illuminé.

Comme nous auons contemplé les fortes oppositions qui fermoient le chemain au salut de cette grande ame ; voyons maintenant les moyens dont Dieu se seruit par sa conuersion. C'est icy vn merueilleux spectacle, & digne de la consideration des esprits nobles, puisque de toutes les œuures que Dieu fait hors de soy, rien n'a tant manifesté sa sagesse, sa bonté, ses misericordes, & sa conduite, que la conuersion des hommes. Nous remarquons dans les effects & dans les experiences de la nature, qu'vne chose tire vne autre, en quatre principales façons, qui sont la sympathie, le mouuement, la chaleur, & l'attrait secret. La sympathie dis-je ou conformité naturelle, ainsi la pierre tend en bas dans le sein de la terre, d'autant qu'elle y trouue son repos. Le mouuement, ainsi le marteau pousse le clou, & vn homme tire vn autre homme par la main : La chaleur, ainsi le Soleil éleue les vapeurs de la terre apres les auoir subtilisées & échauffées L'attrait secret, ainsi l'ambre tire la paille, & l'aymant enleue le fer. L'esprit de Dieu, qui est ingenieux & efficace en nos conuersions, se sert de ces quatre mesmes attraits pour nous tirer à luy : attraits qui sont capables de gaigner les plus reuesches, desarmer les plus farouches, échauffer les plus tiedes, remuer les plus stupides,

pides. L'attrait de ſympathie conſiſte au bon naturel & aux belles inclinations que le maiſtre ouvrier nous donne à la vertu : Lattrait de mouuement ſe voit en la hantiſe d'vne bonne compagnie où les exemples de pieté pouſſent doucement vne ame à ce qui eſt de ſon bien : L'attrait de chaleur s'inſinuë par la parole de Dieu, qui eſt vn glaiue de feu, pour faire d'eſtranges diuiſions en l'ame, d'auec la chair ; l'attrait ſecret eſt vne touche de Dieu fort particuliere, qui enleue les hommes par des voyes cachées, interieures & extraordinaires. Ainſi voit-on quelquefois des conuerſions extremement miraculeuſes : telle fut celle de S. Paul, qui ſentit le coup du ſang de ſainct Eſtienne, lors qu'il le répandoit par autant de mains qu'il preſtoit de conſentemens à l'attentat de ſes bourreaux. Telle fut celle du Batteleur Genais ſous Diocletian, qui ſe mocquant en plein theatre des ceremonies des Chreſtiens, au meſme temps deuint Confeſſeur de la Foy & Martyr de IESVS-CHRIST. Telle fut celle de Marie, niepce d'Abraham l'Hermite, qui fut gagnée à Dieu en vn ſouper qu'elle faiſoit au bordeau. Telle encore celle d'Irais vne pauure ſeruante d'Alexandrie, qui allant puiſer de l'eau comme la Samaritaine, laiſſa ſa cruche pour courir au Martyre, & ſe joignant aux Chreſtiens qu'on menoit au ſupplice, emporta la premiere couronne, Telle fut celle du larron, qui quitta ſa méchante vie, voyant vn ieune Moyne qui mangeoit des legumes, & vn autre qui ſe conuertit pour auoir veu boire vn verre de vin à l'Hermite Paphnutius, qui n'en auoit iamais beu, & qui en beut ſeulement alors par vne reſignation de ſon propre iugement & de ſa propre volonté, entre les mains d'vn autre qui luy commendoit. Le

Conuerſions notables. *Martyr. Mart. 16. & Septembri. 22.*

Ioannes Ægidius Doctrina Patrum tit. Char. n. 6.

voleur fit à l'instant cette conclusion, que si ce S. homme s'estoit tellement forcé par vertu pour vne action si contraire à sa vie ordinaire, luy pourroit bien par resolution prendre la mesme maistrise de ses passions, & de méchant homme deuenir vn sainct, comme il fit, Bref telle fut la conuersion de Parent, homme de qualitez, qui exerçoit vn office de Iudicature en vne ville d'Italie, car ayant contemplé vn petit porcher, qui apprenoit à son compagnon vne recepte pour faire entrer aisément les pourceaux en l'estable; qui estoit de leur dire, *Entrez pourceaux en l'estable, comme les mauuais Iuges entrent en enfer.* Puis s'estant apperceu sur l'heure, que ces animaux obeïssoient à cette parole sans resistance, il s'en prit fort à rire; mais incontinent changeant toutes les risées en des actions serieuses, il se mit à penser aux difficultez qu'il trouuoit à se sauuer dans les grandes corruptions de la iustice, & fut tellement touché, qu'il prit l'habit des freres Mineurs, dans lequel il auança si fort en vertu, qu'il deuint General de l'Ordre & visita à pieds nuds toutes les maisons de sainct François : Il faut confesser qu'il y a de grands ressorts de la prouidence de Dieu en telles affaires, i'ay voulu cotter briefvement les exemples de ces attraits secrets, d'autant qu'ils sont assez notables: & mettre en auant ces quatre sortes de conuersions, d'autant qu'elles ne serót pas inutiles pour nous faire d'écouurir la singuliere œconomie de Dieu en celle que nous traittons maintenant.

Chronic. minor.

Oeconomie de Dieu en la conuersion de S Augustin.

Le Sauueur du monde se seruit de toutes pieces en la conuersion de sainct Augustin, comme nous pourrons remarquer en ses progrez; Car premierement, pour ce qui touche l'attrait de sympathie ou conformité naturelle, c'est la verité que ce grãd homme

homme auoit vn tres-bon naturel : & quoy qu'il fut long temps estouffé dans la chair & dans le sang, si est-ce qu'il estoit comme vn Soleil en eclypse, qui se deuoit voir vn iour en liberté, & qui deuoit mesme illuminer le corps, lequel pour lors luy faisoit obstacle. Dans sa plus tendre enfance, il fit paroistre des inclinations amoureuses à son Createur : car délors il auoit recours à l'oraison, ne plus ne moins qu'à vn asyle de ses afflictions : & comme enfant mettant la felicité à ce qui le touchoit de plus prés, selon son estime, il prioit Dieu ardemment pour éuiter le chastiment des verges, & les disgraces de l'échole. Il auoit vne humeur franche, & liberale, gracieuse, débonnaire, affable, obligeante & pleine de compassion enuers les personnes necessiteuses : qui est vn bon ressort pour faire ioüer de grandes actions de vertus, & se disposer à receuoir l'esprit de Dieu auec abondance: Les affections & les larmes de douceur & de deuotion luy estoient assez familieres ? ce qui parut au iour de sa prestrise quelque temps apres sa conuersion ; car il ne cessa de pleurer dans la ceremonie: où de hazard vn simple homme interpretant que cela luy venoit de fascherie qu'il auoit de n'estre pas encore Euesque; veu qu'il en auoit bien le merite, s'approcha pour le consoler, luy disant, *qu'il eust patience, que la prestrise estoit le dernier degré à la Dignité d'Euesque & qu'auec le temps il auroit l'accomplissement de ses desirs.* S. Augustin racontoit depuis cette rencontre à ses amys, comme vn exemple de l'erreur des iugemens qui se font des actions des hommes, Quant à ses vices, il n'y auoit rien de noir, ny de hideux ; car ses amours, quoy que dereglées, se terminoient dans les limites les plus tolerables, & ses ambi-

tions n'estoient point fieres & mesprisantes, mais seulement dans vne petite vanité de paroistre en ce qui estoit de l'esprit & de l'erudition, qui est vne passion tres-naturelle à ceux qui se sentent doüez de quelque perfection. Au reste il n'auoit aucun dessein, n'y pretention, ny attaches, comme ont ceux qui couurent souuent leurs petits interests du pretexte de pieté, & sont tousiours prests d'embrasser la religion où ils trouueront plus d'accommodement pour leurs affaires temporelles. Augustin estoit tellement dépoüillé des auarices du monde, qu'il ne sçauoit que c'estoit de faire fortune, ny d'accrocher des commoditez, à peine luy peut on iamais apprendre à porter vne clef, & tenir de l'argent dans vn coffre, & voir des comptes; comme remarque Possidoine en sa vie. Tout son esprit estoit dans les liures, & toutes ses intentions butoient à trouuer la verité, pour luy faire hommage de tout ce qu'il estoit & la seruir fidellement toute sa vie, apres qu'il l'auroit vne fois connuë. Ces dispositions ne donnoient pas peu d'entrée à ceux qui deuoient traitter auec luy.

D'autre part l'attrait de mouuement qui vient des bons exemples, luy fut fort auantageux en la personne de sa bonne mere, saincte Monique; & si quelques peuples, comme les Lyciens, prenoient le nom de leurs meres, ainsi que celles qu'ils estimoient auoir le plus contribué à mettre & éleuer, vn homme dans le monde; Augustin auoit grand sujet de prendre les tiltres de sa noblesse de la part de saincte Monique, qui l'enfanta plus auantageusement à la vie de grace, qu'elle n'auoit fait à celle de la nature.

Herod. lib. 1.

Qualitez de sainte Monique.

Cette femme estoit vrayement la perle des femmes, dont la vie n'a pas de grands éclats d'extases

ſes, ny de rauiſſemens : car toutes ſes vertus vont à petit bruit, ainſi que les grands fleuues qui roulent d'vne Majeſte pacifique : mais tout y eſt fort interieur comme en celle qui s'eſt touſiours cachée dans la meilleure partie de ſoy meſme. Elle a beaucoup fait en donnant vn S. Auguſtin à l'Egliſe : & quiconque ne ſçait connoiſtre les vertus ſecrettes du Soleil, qu'il ſe contente de les meſurer à ſes rayons : Comme elle pretendoit de conſacrer aux Autels ſa virginité, Dieu l'attira au mariage pour tirer d'elle vn Docteur à ſon Egliſe. La ſaincte ne ſçauoit encore ce qu'elle faiſoit, quand en ſon bas âge, par vne loüable couſtume, elle ſe leuoit dans le profond ſilence de la nuit, pour offrir à Dieu ſes prieres ; & quand elle retrenchoit à chaque repas ſes morceaux pour partager auec les pauures la moitié de ſa vie ; mais l'eſprit de Dieu qui la guidoit, la diſpoſoit deſia par ſes actions à quelque choſe de grand. Elle fut mariée à vn homme payen, & d'vne humeur aſſez ſauuage, qu'elle amollit tellement par ſa longue & diſcrete patience, qu'il mit enfin bas toutes ſes fougueuſes faillies, comme on dit que la licorne furieuſe s'endort au ſein d'vne fille. Ce luy fut vne conſolation ſenſible de l'auoir pris infidelle, & de le voir apres quelques années mourir Chreſtien : diſant à Dieu qu'elle auoit receu vn lyon, & qu'elle luy rendoit vn agneau. Tout ſon ſoin n'alloit plus qu'à ce fils qu'elle vit premierement dans vne vie aſſez licentieuſe, puis enueloppé par malheur dans l'hereſie des Manichéens. La pauure mere endura principalement neuf ans entiers les douleurs de cét enfantement ſpirituel, les plus ſenſibles qu'on ſçauroit imaginer. Que de regrets & de ſanglots en ſa ſolitude que de fantoſmes

tosmes en son sommeil;que de prieres aux Eglises, que d'aumosnes aux necessitez des pauures ; que de prudence & de conduite en toutes ses procedures. Elle cherchoit toutes les entrées dans cét esprit, qu'elle imaginoit : mais voyant que c'estoit vn torrent, qu'elle ne pouuoit reprimer par ses forces, elle attendoit paisiblement les aydes du Ciel. Elle ne desesperoit point son malade, de peur de le guerir, elle n'alloit point dans les ardeurs de sa fiévre luy reprocher ses débauches, elle n'alloit point le menaçant du feu, ny du cautere : mais elle faisoit comme Dieu, qui ne fait point le mal, mais qui fait tousiours que le mal est moindre mal. Quand elle ne pouuoit parler à son fils ; elle faisoit parler à Dieu la prunelle de ses yeux, pleurans toutes les nuits, & arrousoit les Autels non du sang des victimes, mais du sang de son ame, qui sont les larmes. On ne peut dire que comme les eaux qui portent les perles vont la pluspart au midy ; aussi cette saincte femme estant en l'Afrique, region du Midy, deuint dans l'abondance de ses pleurs, la vraye fontaine du Midy, propre à porter vne grosse perle, qui depuis a enfanté les millions de perles à la Chrestienté. Iamais l'Ange Raphaël n'eut tant de soin du ieune Tobie, que cette celeste intelligence auoit soin de son fils, estant tousiours en sentinelle, & épiant les visites du iour de Dieu. Son paralytique estoit desia à la piscine, & n'attendoit plus que ce mouuement de l'eau,

Aquæ defluentes ad austrũ generant margaritas. Tarentinus Philosophus.

Voicy qu'elle vient d'Afrique à Milan, parmy tant de perils & de mer de terre, & tant de trauaux & de souffrances, pour mettre fin à son enfantement : elle trouue son fils desia fort ébranlé, pour les secousses que luy auoit donné l'eloquence de S.

Abord de S. Ambroise.

S. Ambroise. Cette sainte femme reconnut incontinent que c'estoit ce grand Euesque que Dieu auoit choisi pour mettre le sçeau à cét œuure de la conuersion d'vn homme si important : & son fils raconte que deslors, *elle ayma S. Ambroise comme vn vray Ange du Ciel* ; tousiours elle estoit à l'Eglise pour le contempler, tousiours elle estoit penduë à sa bouche, comme aux sources qui couloient du Paradis de Dieu.

C'est icy l'attrait de la chaleur ou plutost le Soleil qui deuoit éleuer en haut cette froide vapeur, apres tant de resistance qu'elle auoit fait à l'esprit de Dieu. Augustin luy-mesme déchiffre fort particulierement, comme estant venu à Milan, il vit l'Euesque Ambroise, connu par tout le monde habitable, cõme l'vn des meilleurs hommes de la terre, lequel ne cessoit d'administrer à son peuple la parole de Dieu, qui portoit le froment, & l'huile, & le vin de sobrieté. Cét homme de Dieu, dit-il, à mon arriuée, m'embrassa cõme vn pere embrasseroit son fils, & monstra qu'il agréoit fort ma venuë à Milan, m'obligeant en beaucoup de charitables offices. Voila pourquoy ie commençay à l'aymer bien fort, non point tant encore comme vn Docteur de la verité, que ie n'attendois ny de luy ny d'autre Catholique que comme vn homme qui me vouloit du bien. I'assistois continuellement à ses Predications, au commencemẽt par curiosité en l'épiant & sondant si son eloquẽce estoit égale à sa grande reputation. I'estois extremement attentif à ses paroles, me souciant fort peu des choses : & ie trouuois que de vray il auoit le style bien docte, & bien doux, mais qu'il n'auoit pas les gaillardise, & les mignards attraits de Faustus, quoy que pour la substance du discours, il n'y auoit point de-

Confess. 6. c. 1. In optimis notus orbi terrarum.

Sermonis erat eruditoris, minus hilarescentis atque mulcentis quam Fausti

com

comparaiſon : car Fauſtus comptoit des fables ; & celuy-cy enſeignoit vne doctrine tres-ſalutaire.

Voilà les premiers ſentimens qu'eut Auguſtin touchant la capacité de S. Ambroiſe : enfin comme il continuoit à l'entendre par delectation ; La verité luy entra par les oreilles, qu'il auoit ſeulement ouuertes à l'eloquence, & il trouua du commencement que noſtre religion n'auoit point les abſurditez que les Manichéens luy auoient repreſentées, & que ſi elle n'eſtoit vraye, pour le moins on la pouuoit profeſſer ſans impudence, ce qu'il ne s'eſtoit pû encore perſuader. L'ancien Teſtament qu'il auoit tant deteſté auec ſes Manichéens, luy ſembloit auoir vne toute autre face, apres les doctes interpretations de S. Ambroiſe, ces chimeres & ſes phantoſmes qui aſſiegeoient ſon imagination ſe diſſipoient au leuer de quelques petits rayons. Toutefois il n'eſtoit encore ne iour ne nuit dans ſon ame ; l'erreur gaignoit le bas, & la Religion n'auoit pas encore le deſſus ; ſon eſprit harraſſé de tant de queſtions, par vne ruſe de Satan, s'en alloit penchant à la neutralité, pour n'eſtre ny chaud ny froid ; comme il arriue à ceux qui quittent la verité par deſeſpoir qu'ils ont de la pouuoir connoiſtre.

SECTION VIII.

Agitations de l'eſprit de Saint Auguſtin ſur ſa conuerſion.

MAis Dieu rallumant touſiours ſes chaſte deſirs, il ſe mettoit à conſiderer S. Ambroiſ qu'il auoit perpetuellement en objet ; & voyan comme cet homme eſtoit honoré des plus haute puiſſan

puiſſances de la terre, & comme il viuoit dans des actions ſi glorieuſes, il trouuoit tout beau en vne telle vie, hormis qu'elle eſtoit ſans femme ; eſtimant pour lors que la priuation d'vn grand fardeau, eſtoit vne grande miſere. Il n'alloit encore qu'à l'écorce d'Ambroiſe, conſiderant ce qui paroiſſoit à l'exterieur, ſans entrer dans ces grands threſors de lumiere, de vertus, de contentemens, & de conſolations celeſtes, qui eſtoient au fonds de la conſcience de ce ſainct Prelat. Il auoit des ardentes paſſions de luy parler vn peu familierement, de connoiſtre ſes ſentimens, de l'interroger à ſon aiſe, de luy monſtrer ſon cœur tout à nud, & luy découurir les miſeres de ſa vie, *Et pource* (dit-il,) *i'auois beſoin d'vn homme qui fut plein d'vn grand loiſir pour receuoir ce flux & reflux de penſées qui eſtoient en mon ame : Or ie trouuois tout en Ambroiſe, hormis le temps de m'eſcouter, non pas qu'il fuſt de difficile accez : car il eſtoit touſiours en ſa ſale, expoſé au ſeruice de tout le monde : mais mon malheur vouloit que ie fuſſe comme le paralitique de la piſcine, touſiours deuancé des autres plus puiſſans que moy. Quelque diligence que ie fiſſe, ie trouuois Ambroiſe enuironnée d'vn gros eſcadron d'hommes afferez, dont il ſoulageoit les infirmitez, à mon excluſion : & s'il luy reſtoit quelque peu de temps, il eſtoit employé ou au repas qui eſtoit trescourt, ou bien à l'eſtude. Le bon Prelat eſtudioit en ſa ſale à la veuë de tout le monde, où ie le contemplois ſouuent ; & ie voyois qu'en liſant il couroit ſeulement de l'œil vne page d'vn liure, puis la ruminoit en ſon cœur, ſans remuer aucunement les léures, ſoit qu'il ne ſe vouluſt pas engager à diſcourir ſur ſa lecture, à ceux qui eſtoient là preſens, ſoit qu'il le fiſt pour conſeruer ſa voix qui ſe gaſtoit aiſement dans le grand exercice qu'il auoit*

auoit de parler; soit pour quelque autre sujet: i'estimois que ce temps luy estoit precieux, & le voyant si attentif, ie pensois que c'estoit vne petite imprudence de l'interrompre: apres vn si long silence ie m'en allois auec d'autres sans le moyen de luy parler.

Veritablement ce discours monstre vne merueilleuse contention d'esprit en S. Ambroise, & quasi trop de modestie en S. Augustin: car c'est merueille que luy qui viuoit ordinairement à Milan en la consideration d'vn grand esprit, & qui estoit desia connu pour tel de l'Euesque, ne fendoit la presse vn bon iour, pour auoir quelques heures d'audience en vn affaire de si grande importance. Ie croirois ou qu'il auoit vne retenuë trop honteuse & irresoluë, ou que S. Ambroise ne vouloit pas entrer en dispute auec vn ieune esprit encore tout remply de l'opinion de sa suffisance, deuant que de le faire meurir & de l'assaisonner par les ressentimens de pieté. Si est-ce que cela mettoit l'esprit d'Augustin dans de grandes inquietudes: *Voicy* (disoit-il) *tantost onze ans que ie cherche la verité, me voilà venu au trentiesme an de mon âge, & tousiours embarrassé. Demaint infailliblement il faut rompre, attens encore vn peu, Faustus viendra peut-estre à Milan, & te dira tout. Mais comment dira-t'il ce que iamais il ne sçaura? Tenons nous aux Academiciens, & disons que tout est incertain, que chacun tienne ce qui luy plaira, c'est le propre de l'homme que d'opiner, & la nature de Dieu, que de sçauoir. Mais les Academiciens, voilà de galands hommes, de laisser vn esprit en perpetuelle resuerie: Mettons plutost les pieds sur les marches de la Religion Catholique, où nous l'auons planté dés nostre tendre enfance, elle n'est pas si noire que les Manichéens la crioient; Ambroise m'a desia fort desabusé: poursuiuons le reste. Mais Ambroise n'a point de loisir pour toy. Lison: Où prendre les*

Inquietude d'esprit d'Augustin.

liures necessaires ? & où prendre le temps ? Tes disciples occupent toutes les matinées, prend pour le moins quelques heures apres midy pour vacquer à toy; mais quād feray-ie les visites necessaires des amis qu'il faut entretenir ? & quand mes recreations ? Que tout se perde, moyennant que ie me gagne moy-mesme : Cette vie, comme tu vois, Augustin, n'est que trop miserable & la mort incertaine: Si elle te iouë d'vne surprise, en quel état sortiras-tu de ce monde, & où pensez-tu apprendre ce que tu auras icy negligé ? Mais si la mort aussi, mettoit fin à tous les sentimens & à la vie de l'ame: c'est vne phrenesie que de penser seulement à cela, puisque toute la grandeur & toute l'élite de la Religion, de la sagesse, de la sainteté, combat pour l'immortalité de l'ame. Nous n'occuperions pas tāt l'esprit de Dieu en de si grands auantages qu'il nous a faits, si nous n'auions vn autre vie que celle des mouches & des fourmis. Augustin, ton mal est ta sensualité si tu veux trouuer Dieu, il te faut quitter toy-mesme & dés à present faire vn long Adieu aux voluptez du siecle, Tu resues ? quand tu les auras quittée, tu auras la repentence d'auoir fait trop tost ce qui ne se deuoit pas faire, & tu n'auras plus de retour honorable dans le monde. Viuons, nous auons de bons amis, nous pouuons auoir enfin vn office, vne fēme, du moyen & toute sorte de cōtentemēt, il y a trop de miserables par necessité, sās l'estre encore de pleine volonté. Enfin vne femme, & la verité de l'Euangile, ne sont pas choses incompatibles.

Voila comme ce pauure esprit s'agitoit dans le secret de ses pensées, ainsi que luy-mesme l'a declaré en ses confessions : il regardoit cette vie de sainct Ambroise & cette chasteté d'vn œil encore glacé & apesanty des humeurs de la terre, & elle luy jettoit quelques rayons, mais il la trouuoit si haute dans le thrône de sa gloire, que le seul aspect luy donnoit de la frayeur: Il mesuroit la continence

du salut de son Fils, ou par vne secrette inspiration de Dieu, que cette creature qu'il auoit amenée d'Afrique, & auec laquelle il auoit toûjours vescu en tres-bonne intelligence, luy gardant vne foy inuiolable, comme si elle eust esté son espouse legitime, prend resolution de le quitter, luy disant, *Qu'elle auoit tantost comblé la mesure de ses pechez, qu'il estoit temps de penser à sa retraitte, & quelle mouroit auec ce seul regret de n'auoir pas assez de larmes pour lauer les offenses d'vne ieunesse si mal ménagée: Au reste que iamais homme ne la posséderoit apres luy, & que tous ses amours seroient desormais pour celuy qui l'a faits: seulement luy recommandoit-elle vn fils qu'elle luy laissoit, pour luy seruir de pere & de mere.* Augustin fut bien estonné de ce langage: il sembloit qu'on luy arrachast le cœur, de se voir separé d'vne femme qu'il auoit si fidellement aymée, & d'autre part il estoit plein de confusion, de voir qu'elle luy monstroit le chemin, lequel il cherchoit, sans qu'il se sentist encore assez fort pour suiure son exemple. Il ne pouuoit plus l'arrester, ny aussi approuuer ce qu'elle faisoit: son esprit estoit chagrin & partagé, ne sçachant à quoy se resoudre. Apres le depart de cette femme, la mere qui ne sçauoit pas encore le projet de Dieu, luy parle de mariage; & il jette les yeux sur vne fille d'assez bonne maison, qui luy agrea fort: & quoy qu'elle eust encore deux ans moins que ne porte l'âge legitime du mariage, il faisoit resolution de l'attendre, mais dans ces interuales il fit de nouuelles amours, mettant vne autre femme illegitime en la place de celle qui l'auoit quitté.

Il ne desistoit pas pourtant de la recherche de la verité; ne se sentant quasi plus de toutes ces attaches que celle de l'amour qui luy faisoit la plus

opiniastre resistance, & voyant qu'il ne pouuoit aborder S. Ambroise dans cette grande multitude d'affaires, auec la felicité qu'il eût desirée, il s'addresse à Simplicien, Prestre de l'Eglise de Milan. C'estoit vn des venerables personnages qui fut pour lors en l'Europe, doüé d'vne grande sainсteté, & qui auoit de tres-bonnes l'ettres : en cette consideration il auoit esté delegué de sa Sainсteté pour seruir de Pere spirituel à sainсt Ambroise. Au reste il estoit si humble, & si modeste, que pour donner le dessus à son Euesque, il feignoit bien souuent de l'ignorance en des questions qu'il sçauoit tres-bien ; consultant S. Ambroise comme vn oracle, à cause de sa dignité, & donnant à tous vn parfait exemple du respeсt qu'il faut porter aux Prelats de l'Eglise.

S. Simplicien.

Outre ces talens de vertu & de science ce sainсt homme auoit de grand attraits en la naïfueté de sa conuersation, & la douceur de son entretien, de sorte qu'on voyoit reluire quelque grace particuliere en son visage ; qui faisoit que chacun desiroit luy parler pour sa consolation, & personne auec luy ne sentoit aucun ennemy. Augustin ayant fait rencontre de ce Simplicien, qu'il appelle l'homme de Dieu, luy ouure entierement son cœur, & luy fait le narré de toutes les agitations de sa vie passée : Simplicien l'embrasse fort tendrement, & luy monstre le port desia plus proche qu'il ne pensoit : car comme il luy eût fait mention qu'entr'autres leсtures il auoit leu les liures de Platon, traduit par Viсtorin Senateur, & jadis Professeur de la Rhetorique, en la ville de Rome : Ie vous sçay bon gré, luy dit ce bon vieillard, d'auoir leu les liures de Platon, plûtost que les impietez des autres Philosophes ; ie m'asseure

m'asseure que vous aurez remarqué dans ce bon autheur plusieurs passages qui sont pour nôtre Religion : mais puisque vous auez leu la traduction de Victorin, & en faites estime, que ne limitez vous en sa conuersion ; Il faut que vous sçachiez que ie l'ay connû tres-familierement, lors que nous estions à Rome : c'estoit vn vieillard tres-docte, qui auoit blanchy dans de longues études de toutes sortes de sciences, qu'il auoit enseignées, cultiuées, & illustrées l'espace de tant d'années, partie en harangnant, partie en escriuant : il n'y auoit quasi Senateur à Rome qui ne le reconnût pour son maistre : & il estoit venu à vn tel degré de reputation, qu'on luy auoit erigé vne statuë, en consideration de sa grande erudition. Qui eût iamais esperé, en la vieillesse où il estoit, de le voir renaistre entre les petits enfans de l'Eglise ? Neantmoins pour vous montrer la force de l'esprit de Dieu, apres auoir leu quasi tous les liures du monde, il se met sur la fin de son âge à lire la Bible, & autres escrits des Chrestiens où il se trouua pris sans y penser, & me dit deslors, *Simplicien, sçachez que ie suis Chrestien.* Moy estimant qu'il vouloit gausser, *Ie n'ay garde*, luy dy-ie, *d'en rien croire, iusques à temps que ie vous voye à l'Eglise, & pensez, vous*, me repliqua-il, *que les murailles d'vne Eglise fassent vn Chrestien*, il disoit cela d'autant qu'il craignoit d'offenser les Cedres du Liban, qui estoient ses parens releuez en qualité, encore infidelles, mais apres qu'il fut bien resolu, il ne voulut plus rougir pour l'Euangile. *Allons*, dit-il, *à l'Eglise ie suis Chrestien.* Ie fus si transporté de ioye à cette parole que ie ne me tenois plus à moy-mesme : ie le mene à l'Eglise, ie le fais instruire sur

les articles de nostre foy, & luy fais donner son nom entre ceux qui demandoient le sainct Baptesme. Quant il vint à faire sa profession de foy, quelques-vns pensans le fauoriser, luy vouloient faire prononcer en secret: *Non*, dit le bon vieillard, *en public, en public*: il n'est plus temps de rougir pour vne action si glorieuse. Aussi-tost qu'il fut monté en vn lieu eminent pour prononcer les articles de sa creance, tout le monde qui le connoissoit, commença à crier, *Victorin, Victorin*: l'admiration en fut si grande, le contentement si vniuersel, la ioye si sensible, qu'il sembloit qu'vn chacun le vouloit rauir pour le mettre en son cœur.

O Dieu, comme vous honorez ceux qui vous seruent fidellement; le voila maintenant qu'au lieu de s'attacher à ces palmes mourantes de Rhethoriques, il s'est attaché à l'arbre de vie qui ne meurt iamais: & s'est eternisé d'vne glorieuse memoire dans l'estime du Christianisme. Qui ne s'estimeroit bien-heureux d'en suiure son exemple pour participer à ses couronnes? Pour moy, ie vous confesseray bien, mon cher fils, que lors que Iulien l'Apostat fit defence à tous les Chrestiens de traitter des lettres humaines: i'y estois autant addonné qu'homme de mon âge; car i'estois pour lors en la fleur d'vne ieunesse assez curieuse: mais voyant qu'il s'agissoit de la foy, ie quittay tres-librement toutes ces sirenes, pour arriuer au port de salut, où i'espere bien-tost vous voir auec moy: car vn si bon naturel que le vostre, n'est pas fait pour se perdre: c'est trop resister aux inspirations de Dieu, vôtre âge & vos courses, vous conuient à mettre bas les armes.

Ce discours animé d'amour, de raison, de prudence, d'exemples si sensibles, entra bien auant au cœur

cœur d'Augustin, & luy fit dire ces paroles qu'il a depuis couchées en ses Confessions : *Ie ne sçauois plus que respondre conuaincu par des veritez si palpables, sinon des paroles lentes & dormantes, disant tousiours, ce sera tout maintenant, tout maintenant. toutefois ce maintenant n'auoit point de mesure.* Et ce petit delay que ie demandois ne trouuoit point de bout. *Confess. l. 8. chap. 5.*

Dieu recharge encore, & fait vne autre batterie sur Augustin, par la bouche d'vn homme seculier. Vn certain Pontian gentil-homme Afriquain, qui suiuant la Cour de l'Empereur, le vient voir en son logis, & trouue de hazard sur la table où il ioüoit les Epistres de S. Paul. Celuy-cy qui estoit vn homme grandement adonné à la deuotion, & qui connoissoit Augustin pour vn esprit égaré dans la curiosité des liures profanes, se mit à sousrire, de le voir chercher maintenant son entretien auec vn Apostre. Augustin luy replique qu'il n'y auoit pas dequoy s'estonner, & que c'estoit là maintenant son principal exercice. Le gentil-homme le voyant en cette bonne humeur, met en auant diuers propos de pieté, & entre-autres choses quelque narré de la vie de sainct Antoine : dequoy Augustin & son compagnon Alipius demeurerent rauis, n'ayant iamais ouy parler de ce grand Sainct, tant ils estoient peu curieux de sçauoir ce qui ne pouuoit estre ignoré que de ceux qui se vouloient perpetuellement ignorer eux mesmes. L'autre estendant son discours, leur representa les companies des Religieux, qui estoient desia pour lors en grand vogue, estimées de tout le monde comme les mammelles de l'espoux remplies de parfums celestes, qui arrousoient iusques aux deserts, de sources immortelles de leur lait : & adjousta qu'ils auoient

aux faux-bourg de Milan vn Monastere erigé par sainct Ambroise, où il y auoit de grands exemples de vertus. Eux escoutoient cét homme auec vne petite confusion d'ingnorer vn si grand thresor qui estoit à leur porte, pendant qu'ils feuillettoient les escrits de plusieurs esprits qui viuoient dans les flammes, tourmentez où ils sont, & loüez où ils ne sont pas. Cét homme de bien, voyant qu'ils prenoient du goût à ces bons propos, poursuiuant sa pointe, leur dit : Vn iour estans à Tréues auec trois Gentils-hommes mes compagnons, comme l'Empereur apres midy contemploit les tournois & les courses des cheuaux, auec toutes sa Cour, il nous prit fantaisie d'aller prendre l'air en quelques jardins assez proches de la ville. Deux des quatre que nous estions, en se pourmenant arriuent de hazard en vne petite cabane, où ils trouuerent des Hermites, & vn liure de la vie de sainct Antoine. L'vn la prend, & la lit, & l'admire, & en lisant s'échauffe tellement qu'il delibere en son cœur, de changer de vie. Et ne pouuant plus tenir en soy mesme, tant il estoit remply d'amour de Dieu, & de confusion de ses infirmitez, il se tourne à son compignon, & luy dit, *Et bien que cherchons nous auec tous nos trauaux? où vont toutes nos ambitions? pourquoy portons nous ces armes? que pretendons nous auec tant de fatigues? d'auoir la bonne grace d'vn homme, qui est plus leger que le vent, plus fresle que le verre, plus mince que la fumée? Helas par quels perils nous allons à vn plus grand peril, par quels eschellons nous montons sur vn tour de glace, où nous auons tousiours le pied sur le precipice! Voilà que dés à present ie puis estre amy de Dieux si ie veux.* Il persiste à lire ce liure, tout en feu, & tout gros d'vne nouuelle vie qu'il enfantoit,

toit, puis s'escrie derechef, comme vn homme rauy en extase : *C'en est fait, i'ay rompu mon lien; & de ce pas, de cette heure, en ce lieu, ie suis resolu de seruir à Dieu. Allez mon cher amy, si vous ne me voulez imiter, pour le moins ne vous opposez point à mon dessein.* L'autre luy répond; *Ie suis tout à vous. A Dieu ne plaise que ie vous quitte en si beau chemin, me frustrant d'vne si honorable milice, & d'vne si auantageuse recompense.* Les voila de Caualiers, en vn instant deuenus Hermites : Moy & mon compagnon les cherchions cependant de tous côtez, & sur le soir nous nous trouuasmes en la mesme cabane, leur reprochant qu'ils s'estoient fait bien chercher, & qu'il estoit temps de finir la promenade auec le iour, & s'en retourner de ce pas à la ville. Eux serieusement firét réponse, qu'ils auoient troué leur logis, que nous prissions nôtre chemin où bon nous sembleroit: mais qu'ils estoiét bien resolus de ne partir iamais de là. I'estimois au commencement que ce fust vne feinte de gaillardise, mais les sondant plus auant sur le narré de ce qui s'estoit passé, ie vis en effet que c'estoient des hommes tout changez. Nous auions honte de les laisser, & nous ne nous sentions pas encore assez forts pour les suiure. Enfin il se fallut separer, auec beaucoup de larmes, nous trainans nostre cœur en la poussiere, & eux éleuans au Ciel la meilleure partie d'eux-mesmes par auance. Nous allasmes porter cette nouuelle aux deux Damoiselles leurs femmes, qui échauffées du mesme esprit, y presterent vn libre consentement, & voüerent à Dieu leur virginité, lors que leur mariage estoit desia sur les termes de sa consommation.

SECTION X.

Admirable changement de S. Augustin.

COmme Pontian racontoit cecy, S. Augustin estoit enchaîné à son discours, & sentoit desia au fonds de sa conscience des éclats & des batailles qu'il auoit peine de dissimuler. Il sembloit que Dieu le prenoit comme vn fugitif qui s'estoit caché derriere soy, pour le mettre tout en visée à soy-mesme. Il se vid (dit-il) en ce discours, comme en vn miroir sale, tortu, defiguré, & remply de taches & d'vlcere : Quand il vint à faire vne comparaison de ses laschetez à la vie de ces braues champions, vne saincte horreur de ses vices le surprit tellement, qu'il sembloit se vouloit détacher & fuir deuant soy-mesme; & dans ce conflit il se trouvoit toûjours deuant ses yeux tout confus: la resolution de ces deux Gentils-hommes luy déuelopoit vne memoire embarrassée de ses plus ieunes années où il se souuenoit d'auoir eu de grandes inclinations à seruir Dieu en l'estat de continence, & l'auoir demandée à celuy qui en est l'autheur : mais auec de telles foiblesses qu'il craignoit deslors que Dieu ne le prist au mot. Il s'estonnoit comme ceux-cy en vne apresdinée auoient terminé vne affaire de si grande importance, & que luy depuis l'espace de douze ans demeuroit daus son piege. Enfin il ne se peut tenir dauantage qu'il ne fendit l'air d'vn grād soûpir, disant à son fidelle Alipius. *Qu'est celuy? qu'auons-nous oüy ? ces idiots s'eleuent & emportent le Ciel de bonne guerre, lors que nous autres, auec toutes nos sciences nous roulons dans le sang & dans la chair Auons-nous honte de les suiure ? mais plutost*

ayons

ayons honte de ne les pas ſuiure. Il dit cecy bruſquement, dans vne grande emotion qui paroiſſoit en ſon front, en ſes yeux, en ſon viſage, en ſa couleur en ſa voix. Alipius tout penſif le regardoit, iugeant bien qu'il y auoit du tranſport en ſon faict. De là il ſe gliſſe en vn jardin qui eſtoit tout proche de la chambre où ils deuiſoient, comme vn homme afferé, ſçachant bien ce qu'il auoit eſté, & ne ſçachant pas encore ce que Dieu vouloit faire de luy, pour le moins auoit-il vne intention de donner toute liberté à ſes ſanglots, qu'il ne pouuoit plus tenir. Alipius eſtimant qu'il n'y auoit rien de ſecret pour luy, le ſuit pas à pas, & tous deux à l'eſcart commencerent vne bonne affaire.

Auguſtin diſoit en cette ſolitude : *Mon Dieu à quoy tient-il que ie ne rompe auiourd'huy ma chaiſne, pour me mettre en la liberté de vous enfans? Quel mõſtre eſt cecy? voilà que ma volonté commande à mon œil de s'ouurir, à ma main d'agir, à mon pied de cheminer; cela ſe fait ſans reſiſtance : Maintenant cette meſme volonté commande à ſoy-meſme de quitter vn malheureux bourbier, & de ſe mettre au ſentier de la vertu, pourquoy tant de reſiſtance? ſans doute elle veut, & ne veut pas autrement elle ſeroit obeye. Ie tiens encore à la terre par quelque groſſe racine, & il la faut auiourd'huy couper, Ne vois tu pas, Auguſtin, deux meſſageres de Dieu, c'eſt à ſçauoir, la honte & la crainte, armées de fleaux qui ſont à tes coſtez, pour te couper le chemin des voluptez accouſtumées? Tourne hardiment le viſage, trenche dés à preſent tous les nœuds qui ont noüé iuſques icy ta liberté : Ce n'eſt fait; me voilà libre, ie me trompe, ie ne ſuis pas encore où ie penſe : faiſons-le donc maintenant, ſans plus promettre. Qu'eſt cecy? ie ſens que ie fay, ne fay pas; toutefois ie tiens bon, ſans reculer; & i'approche,*

monte, ce que i'arreste, ce n'est que pour prendre haleine: enfin, à toute force m'y voila, ie touche, & ie tiens presque le bien tant de fois desiré. Helas, i'ay dit, presque: car en effet ie ne touche, ny ne tiens encore rien. Faut-il tant hesiter pour mourir à vne mort, & viure pour la vie eternelle? Comme i'estois, dit-il, en ces resolutions, m'approchant de mon bon-heur, si ie venois à regarder derriere moy l'image de ce que ie quittois en quittant le monde, ie voyois des abysmes & des horreurs, qui me glaçoient le cœur, & toutesfois ie tenois bon, sans auancer ny reculer, comme vn corps suspendu en l'air.

Voicy tout à coup que les voluptez de ma ieunesse, que i'auois tant cheries, se presentoient à mon imagination, comme des Nymphes & des Syrenes elles sembloient me tirer par la robbe, & me dire: *Augustin, quoy, vous nous voulez quitter apres auoir éleué si doucement vostre ieunesse? en quoy vous auons nous des-obligé, sinon en vous faisant iouyr des contentemens que permet la loy de la nature? Vous faites maintenant le hardy dans ce transport de vos pensées, c'est vne fieure qui vous tient, elle passera; & vous serez bien honteux de n'auoir plus rien à démesler auec nous. Vous allez faire vn faux pas qui vous coustera cher, si vous n'y prenez garde; quand vous l'aurez fait, vous aurez honte de rebrousser ce chemin, & de peur d'estre estimé sot, vous viurez miserable le reste de vos iours. Quoy, que vous puissiez viure sans nous? vous n'estes pas si ignorant de ce que Dieu vous a fait naistre. Vous auez de l'affection pour la beauté, & aurez tant que vous viurez; aymer & ne pas iouyr, c'est estre à la torture, & y vouloir estre volontairement, c'est auoir perdu le sens. Quoy, que ce moment cy de temps acheué, nous ne*

soyons plus auec vous à iamais ? Quoy, que cecy ny cela ne nous soit plus permis à iamais ? c'est beaucoup quand on dit, iamais ? quel enfer y a il au monde si ce n'est d'estre priué à iamais de ce qu'on ayme ?

Ces Sirenes effrontées n'auoient point changé de discours, car tousiours elles m'auoient battu de semblables paroles, mais elles trouuoient que i'auois changé d'oreilles. Voila pourquoy, comme ie me monstrois desia assez resolu, elles diminuoient fort leur audace : leur parler n'étoit plus vn empire, mais vne requeste : comme ie détournois le visage de leurs objets, il me semblois que leur voix se perdoit en l'air, ainsi qu'vn echo languissant, à qui la proximité ne donne plus de reuerberation : tant plus ie me fortifiois en raisons, tant plus elles desistoient : tout ce qu'elles pouuoient faire, n'estoit plus que de dire vn petit mot tout bas en l'oreille, ou pincer à la dérobée mon manteau, pour me faire encore tourner la face deuers elles. Mais ie tenois ferme, comme vn rocher, regardant la beauté & la douceur de la vie à laquelle ie me sentois appellé de Dieu.

Il me sembloit que ie voyois deuant mes yeux cette belle chasteté, la mere des sainctes amours, qui estoit enuironnée d'vn gros escadron de Vierges, & de continens, tout blanchissans d'innocence, & tout enrayonnez de lumiere de gloire. Elle me sourioit d'vn souris plus serain que n'est le plus beau iour d'esté, & me tendant les bras tous charges de palmes : *Venez hardiment, disoit-elle, qu'auez-vous plus à disputer auec vos persées ? Quittez ces Sirenes, elles n'ont que trop abusé de la fleur de vostre age, ie vous dirois leurs tromperies, leurs vanitez & leurs infamies, si l'experience d'vne douzaine*

douzaine d'années ne vous en auoit plus appris que ie n'en sçaurois dire. Qu'auez vous fait autre chose l'espace de tant d'années, sinon cultiuer vn champ sterile, qui vous promettoit des fruits & vous a donné des espines & des ordures semées en quelques petites fleurettes? Quand leurs paroles n'ont-elles esté pleines de promesses, & leurs promesses de serment, & leur serment, de parjures? Que d'illusions & des phantosmes vous auez experimenté, & si vous auez eu quelque iouyssance, n'a elle pas esté pire que vos desirs mesme, tant elle a esté meslée de fiel, & suiuie de remords qui vous faisoient porter auec vos voluptez de gibets & des tortures? faut il auec tant de maux achepter vn enfer, qui semble n'estre que trop ouuert pour les desesperez? où pensez vous trouuer de plaisirs hors de Dieu, pour qui sont tous les plaisirs? Ie ne suis point affreuse, ny sterile, comme vostre pensée me figuroit, Augustin; ie suis la mere des sainctes delices, toûjours feconde par les visites de Dieu; mes ioyes, sont des jardins qui ne flestrissent iamais, puisque toûjours ils sont arrousées des graces immortelles. Demandez à ces enfans, à ces fidelles, à ces hommes, à ces femmes, en voila de tout âge, & de toute condition: demandez-leur s'ils ont iamais trouué de l'amertume en ma conuersation? Vous allez vous agitant sur les foiblesses de la chair: que vous estes simple, pourquoy ne pourriez-vous ce qu'ont peu tels & tels, qui ont vieilly dans la virginité? Pensez-vous qu'ils ayent vne autre chair, vn autre sang, d'autres qualitez que vous? Vous les égalez en tout hormis, en la forte resolution de n'estre plus esclaue. Pensez-vous que tout ce que ceux-cy font, ils le fassent de leur force? Dieu leur donne la volonté, Dieu leur donne le pouuoir, Dieu leur donne l'accomplissement. Enfant de defiance qu'allez-vous toûjours tattonnant vos infirmitez: tenez vous à Dieu

comme

comme fait le lierre à la muraille,& n'ayez pas peur que iamais il vous dérobe l'appuy, si vous luy demeurez fidelle.

Il entretenoit son esprit de telles pensées, & il luy sembloit que cette consideration tiroit tout d'vn coup toute sa misere comme d'vn abysme, pour luy representer deuant les yeux.

Ce fut alors que l'attrait secret qui consiste en la touche particuliere du S.Esprit,se fit voir manifestement. Voicy la Prophetie de Dauid, accomplie : *Voicy le Dieu de Majesté qui tonne, voicy la voix de Dieu sur les eaux,& sur les grandes eaux,puis qu'elle fait sortir les larmes en abōdance Voicy la voix de Dieu qui vient de main forte, puis qu'elle emporte toute resistance,Voicy la voix de Dieu qui vient auec magnificence,puis qu'elle opere vne si magnifique conuersion.Voicy la voix de Dieu qui brise les cedres du Liban, puis quelle terrasse tout l'orgueil du monde. Voicy la voix de Dieu qui trenche les flammes, puis qu'elle escarte les feux de la concupiscence : Voicy la voix de Dieu qui esbran le le desert,puis qu'elle remuë de fonds en comble les sterilitez de cette ame desolée. Voicy la voix de Dieu qui prepare la biche à son enfantement, puis qu'elle dissipe tous les obstacles.* Psal,28. Il estoit aupres de son Alipius qui attendoit l'issuë de ces agitations d'esprit, & soudain voicy qu'il sent dans son cœur vne tempeste formée, qui portoit le feu & l'eau:voyant que la nuée commençoit desia à se fendre, auec des souspirs ardens & des fontaines de larmes qu'elle rouloit, il quitte Alipius,le Secretaire de toutes ses pensées, pour s'enfoncer plus auant dans la solitude,& donner les resnes libres à sa passion. Il se va jetter sous vn figuier, qu'Isidore de Peluse tient auoir esté l'arbre du premier malheur qui fut au monde;& comme si pour

lauer

lauer cette tache, il eust esté alors le commencement de son bon-heur? là il fait sortir des riuieres de ses yeux qui se consommoient auec son cœur dans vn noble sacrifice d'amour, & sembloient vouloir lauer la victime des eaux du Liban, deuant que de la brusler au feu de Sion. Là dessus il crioit auec des sanglots redoublez; *Mon Dieu, iusques à quand? Mon Dieu, iusques à quand? N'ayez plus de memoire des pechez de ma folle ieunesse, mais traittez auec moy selon la grandeur de vos misericordes: Dirons nous encore Demain, demain & pourquoy non, à cette heure? & pourquoy n'est il pas temps de mettre fin à vne vie si dereglée? Ie suis ennuyeux à moy mesme, & ne puis plus me supporter: faut il que ie serue tousiours au Ciel d'objet de vengeance, & de fardeau inutil à la terre? Mon Dieu iusques à quand mon Dieu, iusques à quand?* Disant cecy auec vne abondance de larmes tres ameres, il entend vne voix douce & harmonieuse, qui disoit en chantant ces paroles, *Prenez & lisez*: les repetant souuent. L'admiration luy arreste le cours des larmes & commence à examiner en soy-mesme si telle voix pouuoit venir du voisinage par quelque façon ordinaire; & tout bien consideré, il reconnut que cela ne pouuoir estre humain, mais que Dieu par cette voix l'instruisoit de ce qu'il deuoit faire. Il va de ce pas au lieu où il auoit laissé les epistres de sainct Paul, auec son Amy Alypius, s'imaginant que comme sainct Antoine auoit esté conuerty par la lecture d'vne parole de l'Euangile, à laquelle il estoit suruenu par hazard, Dieu pourroit aussi operer quelque chose en son ame par les paroles de son Apostre: il ouvre le liure auec vne saincte horreur, & la premiere sentence qu'il rancontra, fut celle-cy qui disoit, *qu'il n'estoit plus temps de*

viure

viure dans la bonne chere, dans les festins, & dans les yurongneries du siecle: qu'il n'estoit plus temps de viure dans les couches impudiques, dans les querelles, les vanitez, les emulations, mais qu'il falloit se reuestir de Iesus-Christ, comme d'vne robe de gloire, sans plus obeyr à la chair & aux concupiscẽces de sõ cœur. Rom. 3.
Il n'en falut pas lire dauantage: voila tout à coup les rayõs de Dieu qui bat à plomb sur son cœur, & luy répand vne delicieuse serenité; le voila tout resolu, il monstre ce passage à son fidele Alipius, comme la sentence decisiue d'vn long procez, qu'il auoit auec sa sensualité: & Alipius jettant les yeux sur la suitte, trouue: *Receuez celuy qui est infirme en la foy.* Me voila, dit-il, si vous auez deliberé de quitter le monde, prenez-moy pour compagnon. Ils se leuerent, & s'en vont tous deux à la bonne saincte Monique. Ma mere, luy dit Augustin, il ne faut plus vous mettre en peine de me chercher vne femme: Me voila Catholique, & qui plus est, resolu de quitter le monde pour viure en continence: La resolution en est prise & passée auec Dieu, il n'y a plus moyen de reculer. Si Dieu n'eust retenu l'ame de cette saincte vefue de Naïm, elle estoit déja sur les levres pour s'enuoler de ioye, voyant ce fils mort, ce fils de tant de larmes, sortir inopinément du tombeau, & se presenter deuant ses yeux auec vn éclat de lumiere incomparable. Elle faisoit des feux de ioye dans son cœur, & triomphoit auec des celestes allegresses, benissant Dieu qui auoit estendu la puissance de son bras à cette conuersion, & qui par la beneficence d'vn vray pere, auoit surpassé tous les vœux d'vne mere affligée.

Rom. 14. Infirmum autem in fide recipite.

Augustin cependant pense à minuter doucement sa retraitte de la chaire de Rhetorique, où il estoit engagé: il luy restoit encore vingt iours iusques

aux vacances : qu'il duroient vingt ans à vne personne laquelle auoit pour lors de toutes autres affections. Neantmoins par vne grande prudence & modestie il ne voulut pas rompre auec éclat, publiant vn changement de vie par la ville de Milan mais il laissa couler le temps à petit bruit. Quand le terme fut expiré, il se déchargea doucement & se defit mesme de l'importunité des peres qui le recherchoiét pour estre maistre de leurs enfans, auec passion pour sa grande capacité, alleguant pour excuse que l'exercice de l'échole luy auoit apporté vne difficulté de respirer, & vn mal de poictrine, qui le menaçoit d'vne pulmonie s'il ne desistoit; ce qui estoit bien veritable : mais ce n'estoit pas le poinct principal de cette resolution. Voilà comme ce grand homme fuyoit les occasions de jactance, & les diuerses interpretations qu'il eust pû apporter pour glose à ses actions, & quoy que Dieu, comme il dit, luy auoit mis au cœur des flesches ardentes, & des charbons, le Geneure contre les langues medisantes, il aymoit mieux ne leur donner point de sujet de medire, que de se voir dans la necessité de se defendre; bien esloigné en cela du naturel de ceux qui font des grands equipées pour les terminer en neant.

Apres s'estre déchargé de sa profession de Rhetorique, il se retira en la metairie de Verecond, où il demeura assez long-temps encore Catechumene, menant vne vie fort Angelique, qui se consommoit toute en prieres, & dans l'estude des sainctes lettres. Delà il écriuit à S. Ambroise les erreurs de sa vie passée, & l'estat où il se trouuoit pour le present par la grace de Dieu, les aydes qu'il auoit contribué à sa conuersion, demandant au surplus quel liure il pourroit lire pour se preparer dauantage à

la

la grace du Baptesme. S. Ambroise luy témoigna le contentement qu'il auoit de cette visite de Dieu si particuliére, & luy conseilla de lire le Prophete Isaye; mais luy voyant qu'il ne le pouuoit pas encore entendre, il le differa pour vn autre temps, auquel il seroit plus exercé és sainctes Escritures.

Enfin le iour tant de fois desiré estant venu, auquel il deuoit renaistre par le Baptesme, qui fut le trente-quatriéme de son âge, comme estime le Cardinal Baronius, il se transporta de la metairie de Verecond, en la ville de Milan, où il fut baptizé de la main de S. Ambroise, & eut pour compagnon de son Baptesme son fidelle ami Alpius, & son fils vnique Adeodatus, âgé pour lors d'enuiron quinze ans: vn esprit si prodigieux, que son Pere ne le pouuoit considerer sans estonnement. *Ie n'y auois rien,* dit-il, *mon Dieu, que le peché: le reste estoit à vous, qui sçauez si bien reformer nos deformitez; mais tout y estoit admirable: car à l'age de quinze à seize ans, il surpassoit desia plusieurs grands & doctes personnages.* Aussi il verifia le dire des Sages, qui dit, que ces esprits si éclatans, ne sont pas pour faire long sejour en terre: car il mourut quelques années apres son retour en Afrique, l'aissant vn repos au pere qui apprehendoit desia le cours de cette ieunesse: & quoy qu'il eût du ressentiment de le voir rauy en la fleur de ses ans; si est-ce que d'autre part il se consoloit sur l'innocence de sa vie, & de l'esperance de son immortalité, sçachant bon gré au jardinier qui auoit cueilly le fruit selon son bon plaisir pour le mettre en reserue. Apres ce baptesme ce n'estoit qu'hymnes, que chansons, que lumieres des veritez eternelles, qu'actions de graces, que larmes de ioye.

S. Ambroise baptise S. Augustin.

Horrori mihi erat istud ingenium.

Ingenium nimis mature magnum, non est vitale.

Cela fait il falut reprendre la route d'Afrique

& desia ils estoient arriuez au port d'Ostie ; attendant la commodité de la nauigation, quand la saincte & venerable mere Monique, âgée de cinquante six ans, & consommée de diuerses fatigues rendit le tribut à la nature, & son ame à son Createur.

La mort de sainte Monique.

Cette admirable femme ressembla l'arche du deluge, laquelle apres auoir porté le monde entier dans ses flancs, parmy tant de tempestes, & parmy les conuulsions fatales de la nature vniuerselle, se reposa sur les montagnes d'Armenie: Aussi saincte Monique apres auoir porté si long temps dans ses entrailles, & dans son cœur, vn esprit aussi grand que l'vniuers, parmy tant de larmes & de douleurs, aussi-tost qu'elle fut deliurée de ce laborieux enfantement, alla prendre son repos sur les montagnes de Sion. Vn peu deuant sa mort, contemplant le Ciel, d'vne haute fenestre qui répondoit sur vn jardin, elle sembloit desia y marquer son logis, tant elle témoigna de ressentimens & d'extase à son fils Augustin, qui fit pour lors auec elle cét admirable colloque qu'il a depuis couché en ses Confessions : la conclusion fut qu'elle luy dit, *Mon fils, ie n'ay plus maintenant d'attaches au monde, vous m'auez acquité toutes les promesses du Ciel, & i'ay consommé toutes les esperances que ie pouuois auoir en terre, vous voyant Catholique, & de plus resolu à la perfection de vie que vous auez embrassée. Quand il plaira à Dieu m'appeller, ie suis comme vn fruict meur & penchant qui ne tient plus à rien.*

Elle s'alitta bien-tost apres, estant attaquée d'vne fievre qu'elle sentit estre incontinent la messagere de sa derniere heure ; voila pourquoy s'estant munie des armes & assistances necessaires à ce

ce combat, elle prit congé d'Augustin & de son frere qui estoit là present, les priant affectueusement d'auoir memoire de son ame à l'Autel, pensant seulement au Ciel, & ne se souciant plus de la terre d'Afrique qu'elle auoit semblé desirer autrefois pour enseuelir son corps.

Et comme son autre fils luy eust dit : *Madame ma Mere nous n'en sommes pas encore là, nous esperons-vous fermer les yeux en la patrie, & vous enterrer au tombeau de vostre mary ?* La saincte voyant que cét homme la vouloit encore attacher à la vie presente, & la destourner de la pensée de la mort qui luy estoit tres-douce, le regarda d'vn œil seuere, & puis se tournant vers son fils Augustin, *Voyez*, dit elle, *ce qu'il dit, comme si éloignez de l'Afrique, nous deuons estre loin de Dieu !* Elle jettoit souuent ses yeux mourans sur ce fils qui estoit sa chere conqueste, & qui la seruoit en sa maladie auec des assistances tres-particulieres, disant qu'Augustin luy auoit tousiours esté bon fils, & quoy qu'il luy eust cousté bien des douleurs, iamais il ne s'estoit oublié du respect deu à vne mere.

Veritablement il y auoit vne grande sympathie entre l'ame d'vne telle mere, & d'vn tel fils, qui estoit extremement augmentée depuis cette heureuse conuersion, & pource il fallut donner à la nature ce qui luy est deu. L'enfant Adeodatus voyant sa grand'mere au dernier article, comme il tenoit des affections de son pere, jetta des cris si pitoyables, qu'on ne le pouuoit appaiser : & sainct Augustin qui taschoit de consoler les autres sur vne si heureuse mort, retint pour quelque temps ses larmes par violence, mais il fallut enfin donner passage à des pleurs si raisonnables.

La Saincte mourut comme vn Phœnix entre les palmes : & eux apres luy auoir rendu les derniers deuoirs, poursuiuirent le chemin commencé, droit en Afrique.

Augustinus contra Iulianum Pelagianum. l. 1. cap. 9.

Voila comme se passa la conuersion de sainct Augustin : & quoy que plusieurs y ayent cooperé si est-ce qu'apres Dieu, sainct Ambroise a toujours esté estimé le principal agent:& pour ce, son grand disciple dit de luy, *Ambroise est l'excellent œconome du grand pere de famille, que ie reuere comme mon vray pere : car il m'a engendré en* IESVS-CHRIST, *par la vertu de l'Euangile, & Dieu s'est voulu seruir de son ministere pour me regenerer par le baptesme.* Tant que les astres & les elemens dureront, ce sera vne gloire immortelle à l'Euesque Ambroise d'auoir donné à l'Eglise vn S. Augustin: duquel Volusian a dit vne parole qui en vaut mille: *Augustin est vn homme capable de toute la gloire de l'Vniuers : il y a bien de la difference entre luy & les autres Euesques, l'ignorance d'vn seul Ecclesiastique ne porte point de preiudice à la Religion : mais quand on vient à l'Euesque Augustin, s'il ignore quelque chose, ce n'est pas luy qui ignore, mais c'est la loy qui manque, d'autant que ce personnage est aussi sçauant que la loy mesme.*

Velasianus ep. 2.

SECTION XI.

es negotiations de sainct Ambroise, auec les Empereurs Valentinien le Pere, & Gratian son fils.

LAissons les particuliaritez de la vie de S. Ambroise, pour suiure principalement nostre dessein,

ſein, qui eſt de le repreſenter dans les grandes & courageuſes actions qu'il a traitées auec les Monarques de l'Vniuers. Ne regardons point cét aigle batant des ailes en la baſſe region de l'air, mais conſiderons-le parmy les éclairs, les orages, & les tourbillons : comme il ioüe auec les foudres ; & porte toûjours l'œil où le iour prend ſa naiſſance. L'Eſtat du Chriſtianiſme auoit beſoin pour lors d'vn braue Prelat, pour l'affermir dans la Cour des grands. La memoire de Iulien l'Apoſtat, qui s'eſtoit efforcé de tout ſon pouuoir de replanter les idoles, eſtoit encore toute fraiſche; car il n'y auoit que dix ans enuiron qu'il eſtoit mort, & viuoit encore en l'ame de pluſieurs Payens de grande qualité, qui auoient toutes les enuies de continuer ſon deſſein. D'autre part les Ariens, qui s'eſtoient veus ſi fort appuyez par l'Empereur Conſtance, faiſoient vn gros party, & broüilloient inceſſamment les affaires de la Religion. Iouinian, vn Empereur fort Catholique, qui auoit ſuccedé à Iulien, eſtoit paſſé comme vn éclair dans vn regne de ſept mois. Valentinien apres luy prit le gouuernail de l'Empire ; qui auoit en verité de bons ſentimens de la Religion, mais c'eſtoit vn eſprit tout guerrier, & qui pour s'entretenir dans vne ſi grande diuerſité d'humeurs & de ſectes dont il voyoit ſon Empire eſtre baſty, penchoit fort à de petits accommodemens qui appaiſent pour quelque temps la gratelle, mais qui n'en oſtent pas la racine. Il s'eſtoit aſſocié à l'Empereur ſon frere Valens, qui eſtãt au commencement de ſon regne aſſez bon Catholique, ſe laiſſa coiffer par vne femme Ariene; & exerça depuis de noires cruautez contre ces fidelles; iuſques à temps que defait par les Goths, & bleſsé en vne rencõtre, il fut bruſlé tout vif par ſes ennemis dans vne ca-

Eſtat du Chriſtianiſme.

bane de berger, où il s'estoit retiré; rendant ainsi l'ame entre le sang & les flammes dont il auoit remply l'Eglise de Dieu.

L'association de ce mauuais frere causoit beaucoup de desordre dans les affaires du Christianisme, & retardoit souuent les bonnes resolutions de Valentinien, par des froideurs & tolerances qu'on estimoit plutost estre fievre du temps que des hommes.

Sainct Ambroise entra en charge, comme on estime le plus probable, sur la fin du regne de ce Valentinien, & n'eut point beaucoup d'affaires à démesler auec luy : si est-ce que dés son entrée il monstra qu'il estoit pour estre vn lion : car voyant dans l'Estat quelques practiques de Magistrats, qui tournoient au preiudice de l'Eglise, il en fit ses plaintes à l'Empereur, d'vne grande franchise & generosité ; & quoy que ce Prince fut l'vn des plus absolus qui ayent manié le sceptre, il ne s'en offença point, mais répondit à S. Ambroise : *Il y a longtemps que i'ay preueu vostre naturel, & la liberté que vous donneroit vne mitre, quand on vous l'auroit mise sur la teste: & neantmoins ie ne me suis point opposé à vostre election, & quoy que i'y pouuois apporter la resistance que me permettoient les loix, sans y aller d'autre authorité, i'y ay presté mon consentemẽt pour le desir que i'ay de voir vn hõme courageux en cette charge: faites ce que la loy de Dieu vous ordonne, nos temps sont malades, & ont besoin d'vn bon Medecin.*

Theod. l. 4. cap. 6.

La mort de Valentinen le pere.

Cette entrée si fauorable promettoit de bons effets à l'aduenir; mais ce Prince ne vescut pas longtemps apres : car ayant regné desia enuiron douze ans d'vn regne assez rude, comme il estoit hautain & excessiuement colere, il arriua qu'entendant vn iour les deputez d'vne nation de Boheme qui

s'excusoient sur quelques courses & brigandages qu'on leur imputoit; il entra en des saillies si viues & si foudroyantes, qu'elles le porterent au lict de la mort: car du Conseil il le fallut sur l'heure emporter dans sa chambre : Les veines du corps luy secherent, sa parole fut estouffée, ses membres agitez d'horribles conuulsions, & son visage semé comme de pourpre : enfin il fut tout consommé des ardeurs d'vne colere plus dangereuse que la canicule, qui dans peu d'heures enleua celuy qui auoit fait trembler sous le fer de l'Empire Romain tant d'armées de Barbares ; pour nous apprendre que nous n'auons point de plus grands ennemis que nous mesmes. Valentinien laissa deux fils, l'vn de sa premiere femme Seuera, qui estoit Gratian, & l'autre de Iustine qui fut Valentinien le ieune. Voyons comme sainct Ambroise traicta auec tous deux.

Le sainct Euesque qui auoit desia pris vne telle authorité sur le Pere, la retint sur ses enfans, auec d'autant plus d'auantage que leur âge & la necessité des affaires de l'Eglise en auoit besoin.

Valentinien, quelques années deuant sa mort, preuoyant quasi ce qui deuoit arriuer, fit declarer Gratian son fils aisné successeur de son Empire, & l'associa deslors à sa dignité. Comme c'estoit vn Prince redouté, & qui parmy ses aigreurs ne laissoit pas d'auoir de grands attraits quand il entreprenoit vne affaire, Il se fit voir sur les derniers iours ainsi qu'vn Soleil couchant, dans son throsne Royal : & apres auoir fait vne tres-belle harangue à tous ses Capitaines ; & aux Soldats qui se treuuerent pour lors, les flattant & appellant compagnons, par respect, il leur fit de grandes demonstrations d'amitié : puis prenant son petit Gratian

Gratian fils de Valentinien.

par la main, vestu qu'il estoit à l'imperiale, & âgé de quatorze ou quinze ans, il leur dit que c'estoit là son heritier qu'ils auroient vn iour pour compagnon, & fouleroit aux pieds auec eux toutes les puissances opposées à l'Empire Romain: adioustant qu'il égaleront son pere en vaillance, & en l'affection qui estoit deuë à leur bon office: mais qu'il le surpasseroit en douceur, ayant eu vne meilleure nourriture que luy. Ce ieune enfant, comme dit son histoire estoit beau comme vn astre: car il auoit les yeux brillans à guise de deux esclairs, vn visage doux au possible, le tein meslé de blanc, & d'incarnat. Quand les Soldats le virent en cét habit, ils commencerent à battre fauorablement de leurs boucliers, & sur l'heure les trompettes sonnerent auec mille acclamations pour le saluër.

Cette action fit que la mort subite de son pere le trouua incontinët Empereur auec son oncle Valens, qui viuoit encore; & délors par vne tres-grande amitié il partagea sa dignité auec son frere le petit Valentinien, qui n'auoit encore que cinq ou six ans, lors qu'il fut laissé orphelin sous la cōduite de sa mere Iustine. Depuis les grandes necessitez de l'empire leur firent encore associer Theodose à la Couronne vn des grands Capitaines de leur pere. Le ieune Gratian qui estoit doüé de tres bonnes inclinations, se rengea incontinent sous l'aile de S. Ambroise pour se conduire és affaires de son salut & de sa conscience, qu'il estima les plus importantes de toutes celles qui le touchoient. Nostre grand Prelat entra si auant dans son esprit, que viuant & mourant il n'auoit rien de plus doux ny de plus familier en la bouche que le nom de l'euesque Ambroise.

Et pour bien voir les sentimens de cette belle ame,

ame,& la facile entrée qu'elle donnoit à toutes les images de vertu qui luy estoient proposées par ce grand Sainct ? il faut remarquer qu'au iugement méme de historiens Payens,qui ne luy ont iamais presté de faueur par dessus son merite, ç'a esté le Prince plus accomply pour son âge qui ait iamais porté le Diadéme des Cesars ; & si vne vie si precieuse eust pû estre acheptée auec le sang & les larmes des fidelles, elle alloit remplir l'Eglise de saincteté, l'Empire de gloire, & tout le monde de merueilles.

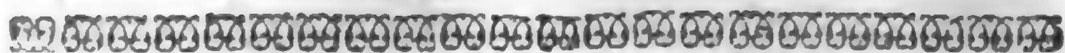
Belles qualitez de l'Empereur Gratian.

Cette beauté de corps qu'il auoit,tenoit vn esprit tout celeste enchasé dedans soy : car il estoit plein de grande viuacité,& comme vn feu qui est hors de sa sphere,cherche sa nourriture dans ses conquestes ; aussi il viuoit de sciences & de lumieres,qu'il se rendoit tributaires par son iugement & son trauail aussi bien que les hommes par ses armes. Il s'estudia fort à l'eloquence,voyant que c'étoit pour lors vn estude quasi du tout necessaire aux Empereurs, pour regner sur les peuples, & que la parole estoit le ciment qui vnissoit les volontez & les armes pour le salut du public. De bon-heur il rencontra pour maistre Ausone, estimé méme au jugement de Symmachus, le plus habile homme de son temps, heureux maistre d'vn tres-bon disciple, qui luy fit changer l'eschole de Rethorique à la pourpre du Consulat. Gratian estoit naturellement eloquent, & ne fut pas mal-aisé de cultiuer vn si beau naturel : quand il prononçoit quelque harangue, il auoit desia en ses ieunes années la Majesté de son pere conjoincte auec vne admirable modestie, & vne petite acrimonie, qui donnoit de la pointe à son action. Le maniment & l'inflexion de sa voix estoient tres-bien mesurées : il paroissoit facond,

facond, aux argumens doux, graue aux ſerieux, cultiué aux laborieux : & quand le ſujet requeroit de l'ardeur & de l'inuectiue, ſa bouche faiſoit des tempeſtes. Cela n'apportoit point de diminution aux exercices militaires où il eſtoit extremement adroit; ſoit qu'il fallut courir, luiter, ſauter, ſelon l'ordinaire des Soldats Romains : ſon agilité rauiſſoit le monde : ſoit qu'il fallut manier vn cheual, tirer des armes ; les maiſtres qui luy auoient monſtré, confeſſoient qu'il auoit des gentilleſſes inimitables à tout artifice : les Payens qui l'ont voulu blaſmer à cauſe de la diuerſité de religion n'ont iamais dit autre choſe de luy, ſinon qu'il eſtoit trop grand tireur, & trop ardent à la chaſſe des beſtes ſauuages. cela neantmoins le mettoit dans l'eſtime de la milice ; & comme il eſtoit merueilleuſement affable & liberal, il n'y auoit rien de plus charmant au monde que ſon naturel.

Sainct Ambroiſe ayant meſuré cét eſprit; le prit en grande affection, & s'efforça de joindre les plus ſolides vertus à tant de belles parties de nature; & ſur tout voyant que parmy tant de Payens & d'Ariens qui tendoient des pieges de tous coſtez, pour le ſurprendre, il eſtoit beſoin de les preuenir; il jetta en ſon ame Royale de grands fondemens de la Foy, & de tres-chaſtes ſentimens de la Religion, à quoy Gratian d'abord ſe monſtra fort enclin. On trouue encor vne Lettre écrite de ſon propre ſtyle, & de ſa main, où apres auoir entendu les doctes inſtructions de ſon Prelat, il les demande par eſcrit: & d'autant que c'eſt vn beau monument, & de ſon eſprit & de ſa Religion, ie les veux inſerer icy.

L'Em



L'EMPEREVR GRATIAN, à Ambroise le Religieux Euesque de Dieu tout-puissant.



'Ay vn extreme desir de me voir vny à vous de presence corporelle, comme ie vous ay tousiours en ma souuenance, & comme i'habite auec vous par la meilleure partie de moy-mesme, qui est l'esprit. Ie vous prie, sainct & Religieux Euesque du Dieu viuant, hastez-vous de me venir trouuer, pour m'enseigner ce que ie crois deuant que de l'auoir bien appris. Car ce n'est pas mon dessein de pointiller sur la Foy, aymant mieux loger Dieu dans mon cœur, que de l'enfermer dans mes paroles : mais ie desire seulement ouurir mon ame tout au large à la Diuinité, pour receuoir ses lumieres à l'auantage. Dieu m'enseignera, s'il luy plaist, par vostre parole, puisque ie confesse & reuere sa tres saincte Majesté, me gardant bien d'appeller IESVS-CHRIST, *Creature, & de le mesurer aux foiblesses que ie reconnois en ma personne : Tant s'en faut, i'aduouë que nostre Sauueur est si grand que nos pensées, qui sont quasi infinies, n'y peuuent adjouster ; que si la Diuinité du Fils pouuoit croistre, ie me voudrois respandre en elle, pour l'augmentation de ses loüanges: estimant ne pouuoir mieux gaigner les bonnes graces du Pere celeste, qu'en loüant son Fils eternel : Mais comme ie ne crains point de ialousie du costé de Dieu, aussi de ma part n'ay-ie garde de m'estimer si grand Orateur, que ie puisse augmenter la gloire de la Diuinité par mes paroles. Ie me reconnois infirme & fragile, ie loüe Dieu au modelle de mes forces, & non pas selon la mesure de ses grandeurs. Au reste ie vous prie de me donner*

Apud Ambrosium in Præfat. lib. 1. de fide.

Excellente foy & modestie de l'Empereur.

le

le traicté de la Foy, dont vous m'auez desia donné vn auant-goust y adioustant la dispute du S. Esprit, en sorte que vous prouuiez sa Diuinité par les écritures & la raison. La dessus ie prie Dieu, Mon pere, & vray seruiteur du Dieu que i'adore, qu'il vous conserue longues années.

Cette lettre, qui la voudra bien considerer, est pleine d'vn grand sens; & de vray sainct Ambroise en fut tellement rauy, qu'il confesse n'auoir iamais rien veu ny leu pour lors de semblable. Ce bon Empereur (dit-il) luy escriuoit de sa main, faisant comme Abraham qui preparoit luy méme le disner de ses hostes, sans en donner commission à ses seruiteurs : il luy écriuoit des paroles sainctes, comme s'il eust eu l'oreille dans le Ciel : & ce qui est encore notable, c'estoit en vn temps où il estoit sur le poinct d'aller combattre les Barbares, & pource à dessein il prenoit de son grand Euesque les armes de la Foy : car notez que ce ieune aiglon dés l'année seconde de son Empire, trouua bien de la besogne, d'autant qu'Athanaric, Roy des Goths, estoit entré dans la Thrace, auec vne armée effroyable; & comme Gratian ramassoit toutes ses troupes en Orient pour luy faire teste, les Barbares se figurants que l'Empire de l'Occident estoit degarny, se jettent sur les Gaules ; où l'Empereur se transporta d'vne admirable promptitude pour les secourir : & ce fut lors qu'il escriuit cette Lettre, & se recommanda tres-particulierement à sainct Ambroise, prenant de luy l'estendart de la Foy, pour le porter comme à la teste de ses fleurissantes legions. Ce ne fut pas sans vn tres-grand succez : car au rapport d'Ammian Marcellin, il se porta tres-valeureusement à cette expedition, tout ieune d'âge qu'il estoit, deuorant les fatigues, & paroissant

Gen. 18.

ſant toûjours à la teſte de l'armée pour courager les Soldats par ſa preſence. Ce qui leur donna tant de feu, qu'ils ſe reſolurent d'affronter l'ennemy au plutoſt, & le deſirent à Straſbourg, auec vn ſi horrible carnage, que de ſeptante mille Barbares, ſoixante cinq mille couurirent la campagne de leur corps maſſacrez, laiſſant moiſſonner au ieune Gratian, dans le premier champ des Mars, de palmes arrousées de ſes ſueurs : mais ſur tout benites par les prieres du grand S. Ambroiſe.

Comme l'Empereur retournoit de cette conqueſte, il receut les Lettres du S. Prelat, où entre-autres choſes s'excuſant de ce qu'il ne l'auoit pas accompagné, il dit :

Ce n'eſt pas le manquement d'affection, Empereur tres-Chreſtien ; (car quel tiltre vous ſcaurois-ie donner ou plus veritable, ou plus glorieux?) ce n'eſt point, dy-ie, le manquement d'affection qui m'a éloigné de voſtre perſonne, mais la pudeur iointe à la bienſeance de ma profeſſion : ſi eſt ce qu'à voſtre retour ie vous ſuis venu au deuant, ſinon des pas du corps, pour le moins de toutes les affections de mon cœur, & de tous les vœux dont i'ay pû charger les Autels, & c'eſt en cela que conſiſte principalement le deuoir d'vn Eueſque. Mais i'ay tort de dire que i'ay eſté au deuant de vous, comme ſi i'en auois eſté ſeparé ; vous ayant ſuiuy perpetuellement en eſprit, marchant auec vous dans vos ſentimens, voſtre cœur, & voſtre bien-veuillance ; qui eſt vne preſence la plus noble que ie pouuois deſirer. Ie meſurois vos iournées, ie côtoyois voſtre armée, i'eſtois en voſtre camp iour & nuict de toutes mes penſées, & de tous mes ſoucis, ie faiſois vn corps de garde de mes prieres & de celles de mon clergé à voſtre pauillon Imperial ; autant que i'eſtois petit en merite.

Affectueuſes paroles de ſainct Ambroiſe au ieune Empereur.

merite, d'autant plus ie me releuois en deligence & assiduité. Et rendant ce deuoir pour vous, ie le rendois pour toute l'Eglise : il n'y a point icy de flatterie, que vous ne desirez point, & que vous sçauez estre tres-éloignée & de mon naturel & du rang que ie tiens ; mais Dieu est tesmoin & à vous & à moy (comme vous auez consolé mon cœur par la sincerité de vostre foy ; à qui Dieu a donné tant de salut & tant de gloire ; Ie dois ce tesmoignage & au public & à vostre amitié particuliere : car vous m'auez rendu le repos de mon Eglise, vous auez fermé la bouche des perfides : & à la miene volonté que vous eussiez aussi bien fermé leurs cœurs) & vous l'auez fait auec une merueilleuse authorité & de puissance & de foy.

Zele & vertus de Gratian, sous la conduite de S. Ambroise.

Zozimus.

Ce sainct Empereur ne cessa depuis d'obliger l'Eglise en toutes rencontre, par la faueur de ses Edicts, & se monstra si apertement zelé, que tout le premier des Empereurs il a merité le nom de Tres-Chrestien, donné depuis à nos Roys. Ses predecesseurs, qui professerent le Christianisme, auoient tousiours laissé sursemer leur reputation de beaucoup de tares, qui affoiblissoient grandement le merite de leurs actions ; mais Gratian fut le plus Royal & le plus sincere de tous : car il se rendit si peu complaisant aux Gentils, que leurs Prestres estans venus en corps, pour luy offrir le tiltre & l'habit de grand Pontife, que tous les Empereurs Chrestiens auoient encore retenu par ceremonie & raison d'Estat, ce bon Prince le refusa hautement, par le conseil de sainct Ambroise ; & quoy que les Gentils en fussent si fort piquez qu'ils ne se pouuoient tenir d'vser de paroles menaçantes, il méprisa tous les respects de l'homme où il y alloit de la gloire de Dieu.

Au reste pour considerer encore plus l'energie de

de la conduite du sainct Euesque, il faut noter que la foy de son nourrisson Gratian n'estoit point vne foy oysiue & languissante, mais fort occupée à l'exercice des bonnes œuures; qu'Ausone, esprit mondain, ne peut assez admirer en son disciple, voyant bien qu'il en sçauoit beaucoup plus que son maistre.

Luy qui obseruoit les actions plus particulieres de la vie de l'Empereur, a laissé par escrit que depuis sa tendre enfance, iamais il n'auoit passé iour sans prier Dieu tres-deuotement, rendant tousiours quelque vœu aux Autels; & que ceux qui sçauoient ses plus secrettes pensées, asseuroient qu'il viuoit dans vne tres-grande pureté de cœur, & d'abondant qu'il estoit tres-sobre & tres-abstinent en son viure ordinaire: & quant à ce qui touche & concerne la chasteté, qu'on pouuoit bien dire, que l'autel des Vierges Vestales, où brûloit perpetuellement le feu sacré qui purge tout, n'estoit pas plus sainct que la chambre de Gratian, ny les lits qui se dressoient au temple par ceremonie, plus chastes que sa couche imperiale. Il auoit vn cœur de Mere enuers ses pauures sujets, & le commencement de son Empire fut consacré par le soulagement du peuple; auquel il adoucit grandement les tailles & subsides, quittant de franche volonté ce qui estoit deu à ses coffres. Et pour oster tout sujet de rechercher à l'aduenir ce qu'il auroit liberalement octroyé, il fit brusler par toutes les villes, les papiers & obligations des debtes publiques. Iamais feu de ioye ne fut plus chair que celuy-là, personne ne se plaignoit que la fumée luy en fit mal aux yeux; chacun loüoit l'Empereur de voir que comme ses bien-faits n'estoient point caduques & passagers;

Belles qualitez d'vn ieune Prince.

Notable fait pour le soulagement du peuple.

Ausonius vocat salubre incendij.

passagers; aussi les maux qu'il retrenchoit n'estoient point pour retourner.

Charité admirable en vn Empereur.

Comment n'eust-il fait du bien au public, veu qu'il estoit tres-liberal enuers les particuliers? Il ne se contentoit pas de visiter les malades, mais luy mesme y menoit ses Medecins, leur faisant donner à ses frais & en sa presence ce qui estoit necessaire pour leur santé. On le vit apres cette defaite des Barbares, dont ie viens de parler, courir les pauillons de ses Soldats, pour s'enquerir du nombre des blessez; & luy mesme de ses mains victorieuses leur manier les playes, & les faire penser sur l'heure, hâtant & encourageant les Chirurgiens. Et si vn pauure soldat degoûté ne vouloit pas prendre quelque boüillon, il s'alloit asseoir auprés de luy, & le charmoit auec vne si grande douceur de paroles, qu'il obtenoit tout ce qui faisoit pour sa santé; il ne cessoit de consoler les plus affligez, de conioüir aux plus heureux, de s'enquerir des necessitez de tout le mõde, iusques à faire porter les hardes d'vn pauure suiet, par ses propres mulets: & faisoit tout cecy infatigablement, auec vne singuliere promptitude & allegresse, sans aucune ostẽtation: donnant tout, sans iamais rien reprocher à personne.

Voila les fruicts de la bonne nourriture de sainct Ambroise: qui monstre bien qu'en faisant d'vn grand Seigneur vn homme de bien, on oblige tout le monde.

SECTION XII.

La mort de l'Empereur Gratian, & les afflictions de sainct Ambroise.

HElas! Dieu eternel, qui estes plus ancien que le commencement de temps, & plus durable que

que la fin des siecles faloit-il donner à l'Vniuers si liberalement vn grand bien, pour le faire si court? ma plume a horreur de passer par dessus le sang de ce pauure Prince, en qui le monde n'auoit iamais rien desiré que l'immortalité. Quelle playe voicy pour l'Empire, quels regrets pour l'Eglise, & quelle pierre de touche à la vertu de S. Ambroise.

Gratian, depuis la mort de son pere, auoit regné enuiron sept ans, quand voicy vn monstre qui s'éleue en Angleterre pour deposseder son Prince naturel, & mettre le feu & le desordre dans l'Empire. C'est Maxime, qui au rapport de Zosime, estoit Espagnol de nation, compagnon du grand Theodose, & chef de la milice Romaine, qui estoit pour lors en la grande Bretagne.

Ce malheureux homme piqué au vif de ce que l'Empereur Gratian s'estoit associé auec Theodose à l'Empire, sans faire mention de luy, se resolut d'entrer au throsne par tyrannie, puis qu'il n'y pouuoit arriuer par merite. Iamais Tyran n'apporta plus d'industrie pour couurir son ambition, que celuy-cy, iamais homme ne chercha plus d'appuy dans la simulation de saincteté & de iustice: & toutefois ie prie ceux qui font estat des mesmes voyes pour conduire à chef leurs desseins, d'apprendre par le succez de Maxime, que si le bras de Dieu ne soustient vne affaire, tant plus elle trouue d'exaltation, d'autant plus profondes en seront les ruines.

Maxime rebelle à son Prince, & ses mauuaises qualitez.

Maxime donc, vn fils de la terre, qui n'auoit rien de grand que le desir de regner, se faisoit tantost Anglois, & tantost Espagnol; penchant tousiours du costé où il voyoit plus d'appuy pour ses affaires: Comme Anglois, il desiroit faire entendre qu'il auoit quelque corre-

ſpondance d'affinité à ſaincte Helene, mere du grand Conſtantin : & il fut ſi impudent que de prendre meſme le nom de la famille, ſe faiſant appeller hautement *Flauius Clemens Maximus :* Comme Eſpagnol, il vouloit qu'on le tint allié de Theodoſe, qu'il voyoit tres-puiſſant dans les affaires, & dont il craignoit plus la force, qu'il n'aymoit l'auancement. Quant à la Religion il monſtra bië en effect, qu'il n'auoit autre Dieu que l'honneur ; neantmoins ſemblable à ceux qui fourniſſoient de l'huyle pour faire bruſler les lampes des idoles, auſſi bien que celle du Dieu viuant; il embraſſoit toutes ſortes de ſectes, & faiſoit de fleches de tout bois, pour donner à ce blanc de l'honneur.

Veritablement s'il y a vice digne de l'execration de tout le genre humain, c'eſt celuy qui tend des pieges ſur les autels, & qui ſous couleur de pieté & de zele entraîne les hommes, les villes & les prouinces, par vn brigandage, qui ſe veut rendre honorable dans les pretextes de ſainctеté & de Religion.

Hipocriſie deteſtable.

C'eſt ce qui fut tres-familier à ce malheureux homme : car voyant force Payens de qualité, qui rongeoient leur frein, attendant le reſtabliſſement des idoles, il les entretenoit ſous main de tres-belles eſperances : d'autre part il fauoriſoit les Synagogues des Iuifs en ſecret, eſtimant que ces hommes perdus de Religion & de conſcience, luy pourroient vn iour ſeruir, quand ce ne ſeroit qu'à remplir des foſſez. Mais comme il voyoit pour lors l'Egliſe Catholique dans vne grande eleuation, c'eſt celle là qu'il courtiſoit en plein iour, & auec des demonſtrations de reſpect, & de ſeruice, qui ſembloient n'appartenir qu'aux plus zelez.

On

On trouue encore de ses lettres qu'il écriuit à l'Empereur Valentinian second : où il luy fait des remonstrances du deuoir qu'il doit rendre à la Religion Catholique, si accomplies, qu'elles sont plus seantes à la bouche d'vn Euesque qu'à celle d'vn tyran. Il parle de Dieu comme vn Sainct : disant qu'il se faut bien garder de se prendre à son maistre, & que les pechez qui se commettent contre la Religion n'ont point d'excuse ! il parle de Rome : comme feroit vn Pape, l'appellant à pleine bouche la Venerable & la Princesse de la Religion. Il semble qu'il suë sang & eau pour defendre S. Ambroise, dont il craignoit extremement la vertu, conjointe à vne liberté, qui n'auoit point coustume de plier sous la tyrannie. En vne autre Epistre où il écrit au Pape Sirice, il fait mention comme sortant des fonts du baptesme, il a esté transporté au thrône de l'Empire; ce qu'estant ignorant de la vie des enfans de Dieu, il estime vne faueur du Ciel incomparable, & promet en recompense ton seruice à l'Eglise Romaine, se contentant seulement d'executer ce qui luy sera commandé, sans vouloir entrer en connoissance de cause.

Periculosé, mihi crede, diuina tentantur: in sanũ vbi error excusabilis non est ibi velle peccare. Bar. ann. 187. 33. Roma venerabilis, cuius hac parte, Principatus est, epistol. ad Siricium. ia eod. an sect. 65 nõ

D'abondant s'il voyoit quelques foibles heretiques, qui estoient faciles, de party & éloignez de la faueur, il leur couroit sus auec toute sorte de violence, & puis monstrant des toiles d'araignées d'vn costé toutes remplies de petites mouches, & de l'autre, toutes percées par les plus gros animaux, il faisoit de grands trophées : pensant ainsi cimenter sa fortune par l'effusion d'vn sang contemptible. En cette façon il fit mourir Priscilian & plusieurs de sa secte : qui estoient des heretiques agitez d'vn demon noir & melancholique :

qui de vray, selon les loix diuines & humaines, meritoient bien du chastiment, mais non pas selon les procedures qui furent gardées en leur procez ; car elles furent fort blasmées par sainct Martin & d'autres Euesques sensez, qui remarquoient des passions trop sanglantes, mesme en des Ecclesiastiques, qui en vouloient auoir la despoüille.

Virtutibus vitia. ἀγχίθυρα. Aristot. Origen. Basil. Albertus in paradiso animæ prolog.

O Dieu, que c'est bien vn des grands malheurs de la vie humaine, de dire que les vices vont tenir boutique tout auprés des vertus, & trompent souuent par leurs artifices les marchands qu'on estime les plus desniaisez. Il est vray ce que disoit Albert, ce grand maistre de sainct Thomas. La seuerité contrefait la iustice:la melancholie dit qu'elle s'appelle grauité : le babil se glisse sous le nom d'affabilité, comme la dissolution sous couleur d'allegresse. Le prodigue dit qu'il est honneste homme : l'auare, qu'il est prevoyant : l'opiniastre, qu'il est constant : & le rusé, qu'il est prudent. La curiosité emprunte le tiltre de circonspection; la vaine gloire, de generosité ; la presomption, desperance ; l'amour charnel, de charité ; la dissimulation, de patience, la pusillanimité, de mansuetude; le zele indiscret, de ferueur en matiere de Religion : & le pire de tous est que l'hypocrisie prend le masque de sainctteté. Encore si auec ces mines & contenances elle trompoit seulement les ames vulgaires, cela seroit aucunement tolerable ; mais c'est vne chose deplorable ; que de rusés qui n'ont point d'autre Dieu que leurs interests par de petites complaisances & de petites affectations

Pretextes de deuotion dangereux.

de deuotion, enueloppent des ames nobles & religieuses, qui mesurant tout à leur innocence, donnent tousiours plus d'appuy à la credulité. Vn peu de

de mines bien debité, rauit les hommes en admiration, & leur fait desia quasi planter des autels à ceux à qui Dieu prepare des gibets. Il y a encore plusieurs oyseaux niais, qui voyans l'oyseleur auec des yeux chassieux & larmoyans rouler de grosses patenottes entre ses mains, disent que c'est vn saint homme & plein de compassion : mais les mieux auisez respondent qu'il ne faut pas regarder ses yeux, ny son chappellet, ains le sang & la rapine qui est dans ses mains. Parabole de l'oyseleur.

Qui eust regardé Maxime de ce costé-là, iamais il n'eust trompé le monde : mais ses deuotions plastrées seruoient d'amusement aux esprits faciles, pendant que son ambition trenchoit les montagnes pour monter au throsne des Cesars, Le Pape Sirice trompé du masque de cette fausse pieté, luy témoigna beaucoup de bien-vueillance; & quand il fut declaré Empereur, plusieurs Euesques luy firent à Treues des complimens qui approchoient fort de la seruitude. Il n'y eust pour lors que nostre S. Martin lequel retint vne grande authorité sur cét esprit, & le rusé Maxime qui preuoyoit bien qu'il ne falloit point choquer contre la foudre, se mettoit en toutes les souplesses & toutes les postures pour attirer ce grand Prelat à son amitié : Luy qui se faisoit desia supplier par les Euesques, receuoit les commandemens de sainct Martin, comme des arrests, & s'efforçoit de luy donner toute satisfaction.

Vn seul desir auoit-il au cœur bien auant, qui estoit de traitter le Sainct homme vne fois à sa table, pour essuyer toute la mauuaise reputation que les plus iudicieux ne pouuoient ignorer : mais sainct Martin le refusoit constamment, iusques à temps que Maxime ayant fait vn iour mille

protestations de la sincereté de ses intentions en ce qui concernoit l'vsurpation de l'Empire, l'homme de Dieu, soit qu'il fust persuadé de raisons, soit qu'il fust amolly par tant de priere, y alla & y fit les traits de generosité que nous sçauons.

Sulp. in vita S. Martini c. 23.

Banquet de Maxime.

En ce banquet se trouuerent le faux Empereur Maxime auec son frere & son oncle, vn Consul & deux Comtes. S. Martin par honneur fut mis au milieu prés de la personne de Maxime : & comme sur le progrez du disner l'eschanson eust presenté la couppe à son maistre, luy par vn insigne témoignage de bienveüillance, la mit entre les mains du bon homme, monstrant auoir vne saincte ambition d'y boire, apres qu'il l'auroit consacré par l'attouchement de ses leures : mais S. Martin, sans rendre autre compliment, apres qu'il eust beu, donna la coupe à son Diacre, comme l'estimant la plus digne personne du festin apres luy. Maxime qui faisoit le complaisant à toute extremité, quoy qu'il se sentist interieurement piqué de cette liberté, le dissimula tellement à l'exterieur, qu'il en fit loüer S. Martin par toute sa Cour, disant qu'il n'appartenoit qu'à luy de tenir le rang d'Euesque ; & qu'il auoit fait à la table d'vn Empereur ce que les autres Euesques n'eussent pas fait en la maison d'vn simple Iuge. D'autre costé la femme de Maxime qui tenoit desia rang d'Imperatrice, faisoit de la Magdelaine aux pieds de S. Martin, & quoy que iamais femme n'eust touché ce chaste personnage, il permit à celle-cy d'exercer toutes sortes de ceremonies en son endroit, ayant mille peines de se defaire de ses importunitez. Cela ne sembloit point estrange en l'âge de soixante & dix ans où il estoit, & en la reputation de saincteté, dont il auoit remply l'Vniuers, qu'vne femme luy

luy baisast les pieds;mais c'estoit chose assez nouuelle de voir vne Princesse humiliée iusques à la poussiere de la terre pour faire cét office. Elle ne regardoit ny pourpre ny diademe, ny qualité, ny Empire, elle n'auoit des yeux que pour S. Martin, estant aueugle pour le reste du monde.

Apres ce premier banquet, Maxime & la Dame vont trouuer le Saint & le prient de prendre encore vn mauuais disner que l'Imperatrice en son secret luy vouloit preparer de ses propres mains, & quoy qu'il en fit refus au commencement, il luy fut impossible de s'echapper de ces sainctes blandices, car ce sont des filets qui prennent les aigles aussi bien que les passereaux. La Reyne voulut faire tous les offices à ce second festin : Elle fit la cuisine, elle prepara la sale, elle dressa la table, elle donna à lauer au sainct homme, elle luy presenta la coupe, & le seruit tout du long du disner, demeurant debout comme vn valet ; l'esprit bandé à ce qui estoit de son ministere : & le disner acheué elle mangea les miettes, & les restes de la table, qu'elle prefera à toutes les delices Imperiales. Veritablement il faut auoüer que les femmes sont excessiues en leurs affections, & que quand elles vont vne fois de droict fil, leurs vertus ne peuuent estre mediocres. Ie ne veux point penetrer dans les intentions de la Dame, que ie pense auoir esté tres-bonnes : mais considerant les procedures de Maxime, il y a grand sujet de penser, qu'il taschoit à charmer le naturel de sainct Martin, (qui luy sembloit tenir vn peu du sauuage,) par ses extremes complaisances : si estce que le grand homme doüé de l'esprit de Prophetie, luy dit librement tout ce qui luy deuoit arriuer.

Voilà vne partie du naturel de Maxime, que i'ay voulu representer sur le papier : afin qu'on voye de quelle condition sont ordinairement ceux qui leuent les armes contre l'obeïssance deuë aux Roys, qui sont les viues images de Dieu.

Le Tyran commença la reuolte en Angleterre, & prit délors vn dessein d'establir la ville de Treues en Allemagne, comme le siege de son Empire, & de là se faire deux ailes pour voler sur les nuës, qui seroient l'Italie & l'Espagne. Il choisit pour son Connestable vn homme fort accordât à son humeur, & grandement determiné, qui se faisoit appeller le bon homme, pour mieux colorer les meschancetez de son maistre : Auec ce mauuais conseiller, il s'efforce de soûleuer toute la milice, & tirer de tous costez les troupes à son party.

Andragathius

Le bon Empereur Gratian arme promptement pour étouffer la tyrannie à sa naissance, & va luy mesme en personne pour combatre son aduersaire. Il auoit tout fraichement tiré à son secours de bons soldats du Royaume d'Hongrie, dont il faisoit grande estime : Les autres voyans qu'il les caressoit d'vne façon singuliere, se piquerent de jalousie, & se refroidirent au party de leur maistre. Le pauure Prince, estant sur les termes de liurer la bataille, se trouua laschement & proditoirement abandonné de ses legions, qui s'écouloient de iour en iour, pour grossir l'armée & la puissance de Maxime.

Cette perfidie si noire & si hideuse estonna fort l'Empereur, qui se plaignoit (comme l'aigle de l'embléme) que ses propres plumes luy donnoient le coup de la mort, puis que les soldats qui le deuoient porter sur leurs aîles, le liuroient à son ennemy

ennemy par vne lascheté qui fera rougir eternellement le front de l'histoire Romaine. Et voyant qu'il n'y auoit point de seureté pour sa personne, il tasche de regaigner au plutost l'Italie, accompagné seulement d'vn gros de Caualerie, qui faisoit enuiron trois cens hommes.

Maxime monstra bien qu'à quelque prix que ce fust il vouloit auoir la dépoüille sanglante de son maistre : car il donne charge à ce Bon homme, de le poursuiure à toute violence, & ne point desister que la proye ne fust dans les filets : ce qu'il fit, prenant auec soy des cheuaux qui couroient comme tempeste, & qui portoient vn trauail de longue haleine. Enfin il vint ioindre l'Empereur à Lyon, & craignant qu'il ne luy échapast, il s'auisa encore d'vn malheureux stratageme : car il fit secretement auertir l'Empereur, que l'Imperatrice sa femme estoit en danger de sa personne, s'il ne sejournoit quelque temps pour l'attendre, d'autant qu'elle s'estoit resoluë de le suiure, n'estimant aucun lieu capable de seureté & de consolation, où son mary ne seroit pas. *Zosim. l.4.*

Cette fausse nouuelle attendrit fort le cœur de Gratian, qui estoit aussi bon mary que bon Empereur, & se resolut d'aller au deuant de l'Imperatrice ; quoy que dans vn tres-euident danger de sa vie. C'est vn merueilleux attrait que l'amour des proches, qui fait souuent que les oyseaux & poissons s'enueloppent volontairement dans les filets & dans les nasses : sans crainte de laisser la vie au peril, où vit vne partie d'eux-mesmes. Ce Prince qui dans l'extreme desastre de sa fortune, restoit plein de courage, & voloit comme vn éclair, pour donner ordre aux affaires, à cette

Pitoyable mort de l'Empereur Gratian.

nouuelle que l'Imperatrice s'estoit mise en chemin pour le suiure, transie d'horreur; & n'y a obiet de peril qu'il ne forme en sa pensée; les momens luy sont des iours, & les iours luy durent des siecles; mille phantosmes de terreur alarment son cœur dans sa solitude, il n'y a point de vie pour luy, s'il ne voit sa chere partie entre ses mains: c'estoit vne Princesse de merite, fille de l'Empereur Constantius, née apres la mort de son pere; que Gratian aymoit parfaictement, sans toutefois en auoir encore lignée.

orat. l. 5. cap 1. Sozom. l. 7. c. 13.

Le brigand entendant que son jeu luy reüssissoit en la façon, fait marcher vne litiere semblable à celle de l'Imperatrice, & dispose ses embuscades sur le chemin tout autour. L'Empereur l'appercevant de loin, & pensant que sa femme Constantia fust dedans, pique son cheual & vole auec les ailes que luy donnoient l'amour & la ioye, estant pour lors suiuy de fort peu de gens. Les assassins l'inuestissent & le massacrent, mais luy monstrant encore vn courage de Lion, se demene parmy les espées & les halebardes, imprimant sur vne muraille sa main toute sanglante; comme a remarqué S. Hierosme; & ayant encore sur les leures en mourant le nom de S. Ambroise. Son corps apres que l'ame en fut separée, fut enleué pour estre representé à Maxime comme le monument d'vn fidelle brigandage.

Cruenta manus vestigia parietes tui Lugdun testantur. Hier. epist. 3.

O Dieu qui pourra fendre icy la nuée, pour lire à trauers tant d'ombres & de tenebres, les secrets de vostre Prouidence! Ce pauure Abel assassiné par la main d'vn Caïn, d'vne cruauté si barbare, d'vne façon si perfide, d'vne yssuë si deplorable: Vn Prince qui couuroit sous la valeur de ses armes tout le monde, abandonné des plus fidelles seruiteurs

de

de sa maison : Vn Empereur tres Religieux , separé à la mort de l'assistance des autels : vn Monarque tres-iusté donné en proye à l'iniustice : vn des meilleurs maistres que la terre porta , tué par des mains seruiles,& traité comme vne beste,entre les haches , & les cousteaux de ses valets. Tant de belles qualitez qui estoient en sa personne , ne laissent rien aux mortels que le regret de les auoir perduës.

Vn homme qui meritoit viure des siecles, arraché du thrône & de la vie en l'âge de vint-huit ans, apres vn regne si auantageux à l'Eglise, & desirable à tout le monde. O prouidence , le falloit-il faire passer comme l'écume passe sur la face de l'eau ? le falloit-il gresler comme vne couronne Imperiale , l'honneur d'vn parterre au ponit de la beauté ! le falloit-il griller comme les éclairs font les perles à leur naissance , au lieu d'vn corps , ne leur laissant que de l'écorce ? O Dieu ! que de sang. d'Abels, il a fallu respandre en tous les siecles , pour nous apprendre vne leçon qui nous dit que la recompense de vos enfans , n'est point dans les faueurs & les prosperitez du siecle , mais que puis que dans vne telle innocence ils sont traittez si cruellement, vostre iustice leur a infailliblement disposé vn autre vie , où ils viuent couuers de la pourpre & de la gloire de vostre fils , dont ils ont imité les souffrances.

Ambrosius in Psal. 61. meminit Gratiani Mors est magis peccati fuga, quã merentis detrimentum.

La pauure Constantia , femme de Gratian , entendant cette piteuse nouuelle , fut saisie d'vne douleur assoumante, & aussi-tost qu'elle peut se reconnoistre: *Ah Gratian*(dit-elle) *Mon Seigneur & mon cher espoux, i'ay donc trouué vn mal pire que vôtre mort, qui est d'auoir esté cause de vôtre mort méme, falloit-il ainsi abuser de mõ nõ? faloit-il que l'amour d'vne*

ne si chetiue creature que ie suis, engageast dãs le peril vne vie si importante que la vostre ? I'ay commencé mes malheurs dés le iour de ma naissance, estant née apres la mort de mon Pere Constantius, sans que la nature m'ayt permis de voir celuy qui m'auoit donné la vie. Ce peu d'âge, que i'ay, n'a cessé d'estre agité de beaucoup de miseres & d'incertitudes, qui me font moissonner des épines dans la fortune des Cesars; où le monde s'imagine des roses. Si faut-il que i'auouë, mon tres-honoré Seigneur, que cét accident a surpassé toutes mes apprehensions, car si bien ie vous figurois mortel, comme homme, ie ne pouuois m'imaginer que celuy en qui viuoient toutes mes charitez, & toutes mes esperances, me deût estre rauy si subitement en vne fortune si eminente, en vn âge si fleurissant, d'vne mort si indigne de sa bonté, sans m'auoir laissé vn fils pour le moins dans les entrailles, pour naistre encore comme sa mere; & qui pis est qu'il me faille maintenant, ô mon tres-cher Gratian, le plus debonnaire de tous les hommes, achepter vostre corps sanglant au prix de l'or: des mains d'vn miserable valet. Mon Dieu ie confesse que ie n'ay point de cœur pour supporter des calamitez si extremes, si vous ne me le donnez.

La nouuelle de cette mort, qui voloit comme vn oyseau funeste par tout le monde, perçoit le cœur de tous les gens de bien. Le petit Valentinian la ressentit par dessus son âge, se voyant priué d'vn frere qui l'auoit si fidellement aymé, sainct Ambroise tout courageux qu'il estoit, se sentit comme perclus de douleur & de tristesse, sans qu'il peut délier sa langue à faire aucune oraison funebre.

Toute la Cour estoit dans des frayeurs extremes, comme si Maxime eust desia esté aux portes de Milan, pour acheuer le catastrophe de la tragedie

gedie. Iuſtine l'Imperatrice mere du ieune Valentinian prenant le ſoin des affaires pour ſon fils qui eſtoit en bas âge, s'addreſſe incontinent à S. Ambroiſe, & le prie d'entreprendre l'ambaſſade, & d'aller au deuant de Maxime, & pour diuertir le cours de ſes armes qui venoient fondre ſur l'Italie, & pour demander le corps de ſon nourriſſon; le priant de ne point negliger à la mort celuy qu'il auoit ſi fidellement ſeruy en la vie.

SECTION XIII.

Ambaſſade de ſainct Ambroiſe.

NOſtre grand Prelat entreprend courageuſement l'affaire, fortifiant ſon cœur des aſſiſtances du Ciel pour traitter auec le meurtrier de ſon fils; car on peut bien dire que l'amour qu'il portoit au defunt, égalloit celuy des Peres enuers les enfans.

Les actes de ſa premiere ambaſſade ſont perdus, quoy que l'effet en a eſté aſſez public: qui fut le diuertiſſement des armes de Maxime tãt apprehendées par l'Imperatrice Iuſtine: mais quant au corps de l'Empereur, il fut impoſſible de l'arracher, car Maxime dit qu'il le retenoit par raiſon d'Eſtat, ſçachant bien que ce ſpectacle ne feroit qu'aigrir la memoire du paſſé, & que les ſoldats par furie pourroient venger vn corps mort de la honte qu'ils auroient d'auoir trahy leur Empereur viuant.

Ce méchant homme qui eſtoit inſatiable en ſes deſirs & perfide en ſes promeſſes, ſe repentit bien-toſt d'auoir ſigné la paix, ſe plaignant qu'Ambroiſe l'auoit endormy auec ſes belles paroles: il eſtoit plein de fougues, & menaçoit inceſſamment de

de passer en Italie, sans que rien peust desormais arrester ses armes:ce qui fit faire vne seconde Ambassade à S. Ambroise,à la sollicitation de l'Imperatrice Iustine, dont nous auons vn tres-fidelle narré de la plume du Sainct mesme,en vne Epistre qu'il écrit à l'Empereur Valentinian pour luy rendre compte de sa commission.

Là il raconte comme estant arriué en la ville de Treues, où Maxime auoit planté son throsne, dés le lendemain il fut au Palais pour luy parler seul à seul: Le preside qui auec tant de legions ne pouuoit soustenir le choc de la verité, qu'vn Eues. que luy portoit, pensant le faire desister, luy enuoye son valet de chambre,pour luy demander s'il auoit des lettres de la part de Valentinian; qu'il les deliurast,& qu'on y feroit response: mais qu'il ne pouuoit pas parler à l'Empereur sinon en plein Conseil: S. Ambroise replique que ce n'estoit pas l'audience, qu'on a coustume de donner aux personnes de sa qualité, qu'il auoit des affaires tres-importantes à traitter, qui s'expliqueroient mieux priuement en son cabinet, qu'en la sale de son Conseil, il prie le valet de chambre de luy faire entendre cette requeste, qui n'estoit que tres-ciuile; ce qu'il fit,mais il ne rapporta autre response, sinon qu'il seroit oüy au Conseil.Le bon Euesque dit que cela estoit vn peu éloigné de sa profession mais que pour cela il n'obmettroit rien de son deuoir, preferant la memoire du defunt, & les affaires de son Prince viuant, à tous les interests de sa personne.

Il vient donc au Conseil, où Maxime estoit assis dans son thrône; lequel voyant saint Ambroise,se leua pour luy donner le baiser selon la coustume du siecle: mais l'Euesque prenant place entre les Conseil

Conseillers,qui l'inuiterent assez honnorablement de tenir le haut bout, dit frachement à Maxime : *Ie m'estonne* comme vous presentez le baiser de paix à vn homme que vous ne connoissez point; car si i'estois connu de vous, au rang que ie tiens, vous ne me verriez pas icy. Maxime, estonné de cette liberté, ne sçeut dire autre chose, sinon, *Euesque,vous estes en colere.*S. Ambroise replique, *I'ay plus de honte,que de colere,de me voir en vn lieu où ie ne deurois pas estre,Neantmoins*(luy dit Maxime) *vous en auez peu apprendre le chemin y estant desia venu vne autrefois. C'est double faute en vous,* luy dit le Prelat,*de m'y auoir fait entrer par deux fois.* Là dessus,Maxime *pourquoy y estes vous entré? Pour vous demander la paix* : respond S.Ambroise,*que ie vous ay demandée comme à vn inferieur,& que vous faites maintenant rechercher comme d'vn égal.*

Le superbe qui pensoit estre rauallé si on le comparoit à l'Empereur Valentinian,se piqua sur cette parole,& cria,*Comment egal?par la grace de qui?par la grace de Dieu*, respond S.Ambroise, *qui a conserué à Valentinian l'Empire qu'elle luy auoit donné* Maxime à cette parole entre en fougues, *C'est vous* dit-il,*qui m'auez pipé,& vostre beau Comte Bauton, qui sous pretexte de vouloir conseruer l'Empire à vn enfant, s'en vouloit accommoder, & à cet effet s'est allié des barbares pour les faire passer dans l'Empire. Et qui a plus de credit que moy pour les faire marcher sous mes estendars,quand i'en auray la volonté? i'en tiens des milliers à ma solde, dont ie puis estre seruy par dessus tous les hommes du monde. Que si vous n'eussiez arresté le cours des armes, auec vostre belle ambassade,il n'y auoit homme au monde capable de me faire teste.*Il disoit, cecy auec de grands éclats de colere.

Le

Le sainct Euesque luy respond froidement : *Vous n'auez point d'honneur de me reprocher mon Ambassade, & de vous mettre en ces saillies, car à qui appartient-il de defendre les vefues & les orphelins, sinon à vn Euesque ? C'est ce que la loy de mon maistre me commande.* Iugez en faueur de l'orphelin, & defendez la vefue, & deliurez les foibles des oppressions. *Neantmoins, ie ne veux point donner ce credit à mon ambassade que de me persuader qu'elle ait arresté le cours de vos armes. Quels bataillons vous ay-ie opposé ! quelles murailles ! quelles roches ? vous ay ie bouché le passage des Alpes auec mon propre corps ? A la mienne volonté que ie l'eusse peu faire, ie tiendrois à gloire toutes vos obiections. Mais vous-mesme auez ennoyé le Comte Victor que ie rencontray à Mayence, pour traitter d'accord ; en quoy vous a trompé Valentinian, s'il vous a donné la paix que vous luy demandiez ? En quoy vous a trompé le Comte Bauton, si ce n'est que vous appelliez tromperie d'estre fidelle à son maistre? En quoy vous ay-ie pipé? a-ce esté lors que vous me dites que Valentinien ne me deuoit point donner la peine de cette ambassade, mais qu'il y deuoit venir en personne, comme vn fils à son Pere : & que ie vous respondis librement, qu'il n'y auoit point d'apparence de voir vne Princesse vefue d'vn grand Empereur, se mettre en chemin, auec son fils, tendre d'age, & foible de corps, pour passer les Alpes dans les rigueurs de l'hyuer, & que pour l'enfant que vous demandiez de voir seul, la mere luy portoit tant d'affection qu'elle ne s'en pouuoit nullement separer? N'est-ce pas la responce qui fust donnée à vostre Ambassadeur en la ville de Milan, lors que i'estois encore auprés de vostre personne? Quelle tromperie trouués-vous en cette procedure ; vous ay-ie iamais promis la venuë de l'Empereur, pour vous mãquer* de

de foy ? ay-ie diuerty vos troupes ? ay-ie arresté vos aigles ? où sont ces Barbares que le Comte Bauton a fait passer en Italie ? Veritablement quand luy qui est estranger, auroit appellé des gens de sa nation au secours de son maistre, cela seroit bien excusable, veu que vous qui auez tant d'interest à la conseruation de l'Empire Romain, nous menacez que vous auez des Barbares à vos gages pour les faire inonder sur nous quand bon vous semblera. Voyez vn peu la difference qu'il y a entre la douceur de Valentinian, & vos menaces, vous estes faché de n'auoir fondu sur l'Italie auec des legions de Barbares; & Valentinian a diuerty doucement des Gaules les estrangers qu'il auoit appellez à son seruice, pendant que vous faisiez desia le degast dans les Grisons auec vos Barbares; il vous a acheté la paix auec son propre argent, & vous le payez d'ingratitude.

Regardez vostre frere, qui est maintenant à vostre costé droit, & vous verrez vn tesmoignage irreprochable de la clemence de l'Empereur. Il tenoit en ses terres, & entre ses mains ce que vous auez au monde de plus cher: chacun pensoit que c'estoit raison de venger les cendres de l'Empereur Gratian, sur vn si proche parent de celuy qui estoit autheur de sa mort, & neantmoins Valentinian à la nouuelle de l'assassinat, commis sur son tres-honoré frere, & dans les plus grãdes ardeurs de sa tres-iuste passion, s'est tellement moderé, qu'il vous a renuoyé auec honneur celuy dont il vous pouuoit priuer auec iustice. Cõparez-vous maintenant auec luy, & faites vous iuge en vostre propre cause. Il vous a rendu vostre frere plein de vie: Rendez-luy le sien pour le moins tout mort qu'il est. Pourquoy luy refusez vous les cendres de son frere, puis qu'il ne vous a point refusé contentement, mesme à son preiudice? il vous a donné vn homme au mesme

degré de parenté, quoy que tres-different en qualité: il vous a donné vn viuant, rendez luy vn trespassé pour luy rendre les derniers deuoirs. Vn Tartare couuriroit de sable vn Pirate qu'il auroit trouué mort sur le riuage de la mer, & vous ne nous permettez-pas d'enseuelir de nos mains le premier Monarque du monde. Vous ostez à vne Reyne Mere, à vne Imperatrice vefue, à vn Empereur orphelin, les os d'vn fils, d'vn mary, d'vn frere, à qui vous auez osté le sceptre & la vie : on descent le corps des pendars de la potence pour les mettre entre les bras de leur mere; qu'a fait le corps de Gratian pour estre priué apres la mort de la charité de ses proches. Pourquoy nous voulez-vous defendre les larmes, que les tyrans mesmes, qui ont arraché les yeux, n'ont iamais defenduës aux affligez ?

Vous craignez, dites-vous, que cela n'aigrisse les esprits : C'est à dire, que vous craignez vn mort, que vous auez fait mourir, que vous auez fait indignement massacrer, lors que vous le pouuiez & deuiez sauuer par toutes voyes de iustice & d'humanité. Et ne me dites point que c'estoit vostre ennemy, vous auez esté le sien, mais iamais il ne fust le vostre: car l'hostilité vient de l'vsurpateur : & la defense, du Prince legitime. Vous auez beau vous iustifier sur cet attentat, personne ne croira vos iustifications : Qui ne voit que vous auez hay la vie de celuy dont vous empeschez la sepulture ?

Paulin adjouste que pour conclusion, il le traicta comme vn excommunié; & l'aduertit, serieusement d'expier le sang répandu, par vne forte penitence.

Cette liberté de nostre admirable Prelat, estonna tout le Conseil : & Maxime, qui n'eust iamais pensé qu'vn Prestre, au cœur de son Estat, au milieu de ses legions, en presence de sa Cour, eust

eu

eu la hardiesse de luy dire ce qu'il n'auoit pas voulu ouyr en son cabinet,luy fit commandement de partir promptement de la Cour. Tous ceux qui estoient amis du Sainct, l'aduertissoient de se garder des embusches & de la trahison de Maxime, qui s'estoit senty fort piqué : mais luy plein de confiance en Dieu,se met en chemin, & donne aduis à Valentinian de ne traicter point autrement auec Maxime, sinon comme on traicte auec vn ennemy couuert : ce qui parut apres tres-veritable : mais Iustine l'Imperatrice pensant que sainct Ambroise auoit esté trop violent, enuoya en troisiéme Ambassade Domnin, vn de ses Conseillers ; qui voulant plastrer les affaires auec des douceurs seruiles, les mit au desespoir de remede.

SECTION XIV.

Persecution de sainct Ambroise suscitée par l'Imperatrice Iustine.

IL faut bien dire qu'il y a quelque furie qui ensorcelle l'esprit des hommes en ces funestes nouueautez des Religions pretenduës,puisque nous en voyons naistre des effets qui ne vont point d'vn train commun aux passions humaines. A peine Iustine l'Imperatrice pouuoit-elle respirer l'air librement,estant (comme il luy sembloit) deliurée du glaiue de Maxime qui penchoit sur sa teste,attaché à vn filet de soye, quand elle se met à persecuter furieusement l'autheur de sa liberté. O Dieu que c'est vne dangereuse beste que l'esprit d'vne femme quand il est depourueu de raison, & armé de puissance,il est capable de faire autant de monstres en espéce que la phãtaisie en pourroit faire en peinture. Ann.384.

Momus desiroit que le Taureau farouche eust les yeux sur les cornes, & non pas les cornes sur les yeux : mais Iustine pour lors auoit des cornes d'airain pour frapper vn Prelat, sans auoir des yeux ny dessus ny dessous, pour considerer où elle frappoit. L'Authorité seruoit de satellite à sa passion, & l'épée des Monarques estoit employée à contenter les fougues d'vne femme surprise d'erreur & enyurée de vengeance. S. Ambroise comme vn Soleil luy jettoit des rayons, & elle à la façon des Abantes qui tirent de l'arc contre ce bel astre, qui est le cœur du monde, elle rendoit des flesches de médisance. Comme les femmes bien instruites & zelées au fait de la Religion sont puissantes pour auãcer le Christianisme, aussi quãd telles ont vne fois humé quelque pestilente doctrine, elles sont capricieuses pour mettre en vogue leurs chimeres. Les maistresses de Salomon apres auoir fait adorer leurs beautez, firẽt adorer leurs idoles; Iustine aussi apres auoir gaigné de la creance comme mere de l'Empereur: & Regẽte en sa minorité, s'efforça de mettre en credit la Secte des Ariens, dont elle estoit coiffée, pour faire passer le coûteau de diuision par les côtes de son propre fils iusques au cœur de l'Empire.

Secte des Ariens.

Les Ariens auoient esté mal menez en Orient sous l'empire de Theodose, & plusieurs s'estoient refugiez à Milan sous la conduite d'vn faux Euesque Scythe de nation, & nommé Auxence, comme le premier, mais qui pour la haine que le peuple de Milan portoit à ce nom d'Auxence, se faisoit appeller Mercurin.

Auxence.

C'estoit vn esprit rusé & hardy, qui apres s'estre insinué dans les sentimens de l'Imperatrice ne mãqua pas de procurer par toutes voyes possibles l'auancement de sa secte, & entr'autres choses il demanda

manda assez impudemment vne Eglise dans la ville de Milan, pour l'exercice de l'Arianisme.

Iustine qui tenoit en ses mains l'esprit de son fils Valentinien, comme vne cire molle, luy donnoit telle figure qu'elle vouloit,& comme elle estoit artificieuse;il n'y auoit chose si déraisonnable qu'elle ne colorast toûjours de quelque beau pretexte pour esbloüir les yeux d'vn enfant. Elle luy remonstra que le rang qu'elle tenoit auprés de sa personne, meritoit bien d'auoir vne Eglise dans Milan, où elle peut seruir Dieu selon la Religion qu'elle auoit professée dés ses ieunes années; & que c'estoit le bien de son Estat d'entretenir vn chacun paisible dans le secte qu'il auroit choisie; veu que c'estoit la procedure de son Pere Valentinien qu'elle sçauoit par experience luy auoir bien reüssi.

A cecy elle adjoûta les blandices d'vne mere,qui ont toûjours beaucoup d'empire sur vn ieune esprit; de sorte que l'Empereur persuadé par cette Sirene, enuoye querir S. Ambroise,& luy remõstre que pour le bien de son Estat & la paix de ses peuples, il estoit question d'accommoder sa tres-honorée mere auec ceux de sa secte,d'vne Eglise dans Milan.

A cette parole S. Ambroise jetta vn rugissement de Lion: qui fit bien entendre que jamais il ne se plieroit à l'execution de telles demandes: Le peuple de Milan qui honoroit son Prelat, comme la viue image du Sauueur du monde, apres auoir oüy le vent que Valentinien l'auoit appellé subitemẽt, & qu'il s'agissoit de quelque mauuaise affaire; quitte les maisons, & vient fondre de toutes parts au Palais: dequoy Iustine fut vn peu estonnée, craignant qu'il n'y eust du dessein, & commanda sur l'heure au Capitaine des gardes de sortir,& escarter

Iustine Ariene demande vne Eglise dans Milan.

la populace ; ce qu'il fit ; & s'estant presenté auec les plus determinez soldats, il ne trouua point de mains armées pour luy resister, mais vne grande multitude de peuple qui tendoit le col, & crioit hautement *qu'elle vouloit mourir pour la defense de la foy & de son Pasteur.*

Ces cris comme des gens effarez donnerent de la frayeur au ieune Empereur, & voyant que le Capitaine de ses gardes n'y pouuoit apporter autre remede, il pria S. Ambroise de se monstrer au peuple, de l'addoucir, & de luy promettre que pour l'affaire qui se traictoit ; qui estoit de donner vne Eglise aux heretiques, iamais les conclusions n'en auoient esté arrestées, & qu'il ne s'en feroit rien, S. Ambroise parut, & aussi-tost qu'il commença à ouurir la bouche, le peuple s'appaisa comme s'il eût esté charmé par ses paroles, dequoy l'Imperatrice conçeut bien de la ialousie ; voyant qu'auec les armes de sainctetë, de doctrine & d'eloquence, il regnoit sur cette multitude comme les vents sur les ondes de la mer.

Ann. 385. Estrange Conference pretenduë par l'Imperatrice.

Quelque temps apres pour diminuer le grand credit de S. Ambroise, elle delibera de luy mettre en teste son Auxentius, en vne dispute publique ; & quoy qu'elle sçeut bien en sa conscience qu'il estoit beaucoup inferieur de capacité à sainct Ambroise, neantmoins elle le iugeoit impudent & assez grand parleur, pour estourdir des esprits mediocres : Elle se persuadoit que de deux choses l'vne arriueroit, ou que sainct Ambroise refusant la dispute, laisseroit quelque ombrage de son incapacité, ou qu'en l'acceptant il engageroit son authorité. Cette puissante femme ne pouuant fléchir le Ciel, se resolut de remuer les enfers, elle obtient vn mandement de l'Empereur son fils, par lequel

il estoit enjoint à sainct Ambroise de se trouuer à iour nommé au Palais pour conferer en sa presence des poincts de la Religion contre Auxence : à telle condition que iuges seroient establis de part & d'autre, pour vuider leur different; le Tribun Dalmatius fut le porteur de ce mandement, & dit à sainct Ambroise de bouche qu'il se hastast de nommer les iuges qu'il pretendoit choisir de son party, & qu'Auxence auoit desia nommé les siens, qui estoient tous Payens, pour oster le soupçon qu'on pourroit former sur les gens de sa secte. Il fit aussi glisser quelques paroles tout bas par la ruse de Iustine, par lesquelles il luy conseilloit de s'échapper dextrement, & s'en aller où bon luy sembleroit, s'il ne vouloit accepter ce defy.

Sainct Ambroise eut vne estrange horreur de ce mandement, voyant comme l'artifice d'vne femme passionnée, & l'impudence d'vn heretique effronté tyrannisoient le foible esprit d'vn enfant, pour luy faire demander cette funeste conference, qui sembloit n'estre permise que pour exposer à la risée des Payens, les venerables mysteres de nostre Religion. Il ne voulut point aller au Palais pour s'excuser, craignant qu'il ne semblast euoquer vne cause purement Ecclesiastique à la Cour du Prince, mais il fit vne graue réponse à l'Empereur; laquelle se treuue encore dans ses œuures, où entre autres choses comme les Ariens blasmoient son refus, & le taxoient de contumace, pour donner de la ialousie à l'Empereur sur la trop grande authorité de S. Ambroise, il dit: *Lib. 21. ep. 13.*

Sacrée Maiesté. Qui accuse mon refus de contumace, accuse la loy de vostre pere, d'iniustice. Luy qui estoit vn homme consommé dans les armes & dans les grandes affaires; qui a seellé sa foy par le seau de sa Resolutiõ de S. Ambroise.

constance, & la sagesse de ses conseils, par le bon-heur de l'Estat, a tousiours témoigné & par ses paroles, & par ses edits qu'il n'appartenoit qu'aux Euesques de iuger des Euesques. Vous qui estes ieune d'age, peu experimenté, encore Catechume en la foy, voulez iuger des mysteres que vous n'auez pas encore appris; si vous trouuez cela raisonnable, il faudra que desormais les laiques montent en chaire, & qu'ils ayent pour brebis ceux qu'ils on eu pour Pasteurs, ce qui ne se peut faire sans peruertir l'ordre de l'Vniuers. A Dieu ne plaise que i'elise des iuges laïques, pour les faire ou preuaricateurs de la foy, ou victimes de la vengeance de nos ennemis. Il me suffit d'y laisser ma vie que i'ay il y a long temps consacrée à la defense de l'Eglise, sans engager les autres dans le peril. Ie tiens la foy du Concile de Nicée, de laquelle ny le glaiue, ny la mort, iamais ne me separeront, ie suis prest de la defendre à l'Eglise, & non à la Cour: où iamais ie n'ay esté que pour vous, & dont i'ayme mieux ignorer le style, que d'apprendre les artifices. Quant à ce que i'entens que vostre Maiesté me fait offre de me retirer doucement où bon me semblera, Dieu sçait auec combien d'estude i'ay fuy la charge que vostre Pere mesme de glorieuse memoire m'a mis sur les espaules, maintenant il ne m'est pas libre de m'en défaire en conscience, puisque les Euesques mes confreres me disent hautement, Que ce seroit vn mesme crime en ma personne de quitter ou trahir les Autels.

Iustine piquée de la liberté de ces paroles se plaignoit en son Palais, que parmy tant de legions, elle ne trouuoit personne fidelle, pour la deliurer des importunitez d'vn Prestre, promettant des offices & des faueurs signalées à la Cour, à celuy qui le meneroit en exil.

Vn nommé Euthyme se presenta, qui ayant loüé

à

à dessein vne maison auprés de l'Eglise, apresta vn carrosse bien equipé pour enleuer S. Ambroise au sortir du seruice diuin: mais iamais il ne luy fut possible d'accomplir ses promesses à cause de la grande foule du peuple qui enuironnoit perpetuellement son Pasteur. Tant s'en faut: ce miserable entrepreneur, l'année reuoluë, au même iour qu'il auoit resolu d'executer son dessein sur le Sainct homme, apres auoir esté honteusement disgracié, fut banny & transporté au mesme carrosse qu'il auoit preparé pour S. Ambroise: comme on dit que Perille, autheur de Taureau de Phalaris, l'estrena tout le premier, & que Hugues Ambriot, qui fit bastir la Bastille, y entra aussi le premier en qualité de prisonnier, pour y finir ses iours. Vn autre nommé Calligonus, valet de chambre de l'Empereur, menaça S. Ambroise de luy couper la teste de sa main: Le Sainct répondit, *Si Dieu te permet d'executer ce que tu dis, tu feras ce que font les Eunuques, & i'endureray ce qu'ont coûtume d'endurer les Euesques.*

Genebrad. Chronic.

Quelque temps apres, comme si le Ciel eust combatu contre les ennemis du Prelat, ce malheureux homme, tout Eunuque qu'il estoit accusé de quelque impureté par vne Courtisane, passa par le fil de l'espée, qu'il auoit voulu tirer contre son Euesque.

Enfin l'Imperatrice se resolut de ioüer de son reste, & voir toute l'estenduë de sa puissance. Elle obtient de sanglans Edicts qu'elle bastit elle mesme au contentement de sa passion: elle arme son Auxence comme l'instrument de sa fureur, elle fait publier hautement que tous les Ecclesiastiques qui ne voudroient liurer l'Eglise dont il estoit question, seroient tenus criminels de leze Majesté. Elle fait

voltiger des escadrons de soldats insolens par les ruës, pour jetter des frayeurs en l'ame des plus hardis. Ce fut alors que le bruit du peril où estoit sainct Ambroise, épandu par la ville, tira vniuersellement tout le peuple à l'Eglise, chacun taschant à luy faire vn rempart de son propre corps, sans le quitter ny iour ny nuict. On luy depesche des Tribuns & Capitaines qui luy signifient la volonté de l'Empereur, qui consistoit en trois articles : Le premier estoit qu'il eust promptement à deliurer les vases sacrez, & tout le meuble de l'Eglise. Le second, qu'il laisast le lieu dont il estoit question, en la disposition de l'Imperatrice. Le troisiéme, qu'il sortist en toute diligence de Milan ; & qu'on luy donnoit toute liberté d'aller où il luy plairoit.

Constantes repliques.

l'Euesque fit réponse, *Que ces vases sacrez estoient l'heritage de* IESVS-CHRIST, *& comme l'Empereur n'auoit point abandonné aux tyrans l'estat de ses peres, aussi qu'Ambroise ne trahiroit iamais le patrimoine de son maistre. Si on luy demandoit l'or & l'argent qui seroit de ses appartenances, qu'il ne feroit nulle difficulté de le donner ; mais pour les biens de l'Eglise que ce sont des depost sacrez, que l'Empereur n'a aucun droit de demander, ne luy donner. Quant à l'Eglise qu'on recherchoit, que c'estoit la maison de Dieu, que ses predecesseurs Denis, Eustorge, Myrocles, & les autres, auoient courageusement defenduë & conseruée, non pour estre profanée des Ariens, mais pour estre reuerée des Catholiques. Au surplus que pour ce qui s'agissoit de son éloignement, c'estoit chose maintenant incompatible auec sa vie, qu'il craignoit plus Dieu qui luy auoit donné cette charge, que l'Empereur qui l'en vouloit priuer, & que si Valentinien estoit prest de faire ce que luy permettoit une puissance dereglée, Ambroise de son costé estoit disposé*

à

à souffrir ce que doit vn bon Pasteur pour son troupeau : quand bien on arracheroit son corps par lambeaux : sous le fer de la persecution, que son esprit demeureroit attaché aux Autels.

On lisoit pour lors en l'Eglise l'histoire de la vigne de Naboth : & vne partie de ce qui s'estoit là passé en figure, se passoit icy en verité.

Comme le refus de sainct Ambroise fust rapporté au Palais, les Soldats ont commendement d'inuestir l'Eglise de tous costez, ainsi qu'vne ville assiegée. Iamais on ne vit vn spectacle plus meslé de terreur & de pieté. L'Eglise de Milan estoit alors comme le tabernacle du Seigneur des armées, qui marchoit entre les batailles sous la conduite de la colomne ardente ; ce n'estoit au dehors que Soldats, que lances, que piques, qu'épées, au dedans ce n'estoit que prieres, que sermons, qu'hymnes, que chansons: tantost cét admirable Prelat presentoit le sacrifice à l'Autel auec grande effusion de larmes, tantost il montoit en chaire pour encourager & consoler le peuple : tantost il presidoit aux Psalmodies : tantost il donnoit de réponses aux Deputez de l'Empereur, il trauailloit infatigablement, & paroissoit comme vn Iudas Machabée: tantost à la teste, tantost à la queuë, tantost au milieu de l'armée. Il estoit dans son Eglise comme le Patriarche Noé dans son Arche ; asseuré dans les perils, paisible dans les tempestes, inébranlable dans toutes les violences conjurées à sa ruïne : le peuple à son exemple dans le tumulte de toute la ville, & le deluge des eaux grondantes, estoit dans ce tabernacle de paix, comme s'il eust ioüy des auant-gousts du Ciel. Tous estoient diuisez par bandes pour prier & veiller, ainsi que les Chœurs des Anges font dans le Ciel.

Estrange spectacle.

La bonne mere de S. Augustin se trouua de hazard pour lors à Milan, engagée bien auant dans le party : car elle estoit comme vne Marie sœur de Moyse qui seruoit d'exemple à toutes les autres femmes. Ce fut alors que Dieu pour consoler de plus en plus ces ames fidelles, decouurit à S. Ambroise les sacrez corps de S. Geruais, & S. Protais, qui auoient esté autrefois martyrisez pour la foy. Quand on vid ces sainctes Reliques, tirées des grottes encore toutes sanglantes, chacun fut enflammé d'vn zele incroyable à la defense de la Religion, ne plus ne moins que les Elephans du liure des Macchabées, qui s'échauffent à l'aspect du suc des raisins : ce n'estoit que flambeaux, que concerts de musiques, que rejoüissances, que triomphes.

La miserable Imperatrice qui se faisoit rapporter à chaque heure tout ce qui se passoit, en estoit desia venuë iusques à la rage. On n'entendoit dans la ville que prohibitions, que menaces, qu'amandes, que chaines, que prisons. Enfin on enuoye le Preuost à S. Ambroise pour luy persuader qu'il donnast pour le moins vne Eglise des fauxbourgs pour contenter Iustine, & appaiser la sedition. Le peuple preuint sa réponse, & cria hautement, que cela ne se pouuoit faire. S. Ambroise tendoit les mains, & monstroit le col, signifiant qu'il estoit prest de receuoir les chaines, & le glaiue, & d'estre immolé à l'Autel, plutost que liurer l'Autel. On va pour occuper par force cette Eglise du faux-bourg, le peuple y court, pour se mettre en defense : les bannieres de l'Empereur qu'on y auoit desia plantées en signe de possession, y furent mal traictées par de petits enfans. C'est chose estrange, que le Ciel & la terre, & tous les elemens, & hommes, & femmes, & grands, & petits, & nobles, & roturiers, se rangerent du

du costé de S. Ambroise. Les Soldats mesme qu'on auoit mis pour inuestir l'Eglise où estoit le sainct homme, entrerent dedans : ce qui donna d'abord bien de la frayeur aux plus timides : mais eux tendans les mains pacifiques, crierent tout haut qu'ils estoient venus pour prier auec les Catholiques, & non pour violenter personne ; faisant au surplus sçauoir à l'Empereur que l'Eglise estoit à luy, tant qu'il seroit du party des Catholiques; que s'il vouloit attaquer la Religion de son pere, qu'en matiere des loix diuines, ils suiuroient plutost leur Euesque, que leur Empereur.

Cela estonna fort ce ieune Prince, iusques à dire aux Comtes qui estoient autour de sa personne, & le prioient de se transporter à l'Eglise, *Quoy, me voulez-vous donc deliurer tout lié entre les mains d'Ambroise* ? Sa mauuaise mere ne cessoit d'ensorceler son esprit, & de luy souffler aux oreilles qu'Ambroise en vouloit à son Estat, & pour ce on depesche à l'Euesque vn commissaire, qui luy vint dire brusquement qu'il desiroit seulement sçauoir vne parole de luy, s'il vouloit vsurper l'Empire, afin qu'on traictast desormais auec luy comme auec vn Tyran.

S. Ambroise fit réponse que sa tyrannie estoit l'infirmité, & ses armes les prieres & les pleurs, qui le rendoient puissant deuant Dieu. Que jadis les Prestres auoient donné des Empires, mais qu'ils ne se les estoient point vsurpez : Qu'on trouuoit bien quelques Empereurs qui auoient desiré le Sacerdoce, mais que iamais les Euesques n'auoient aspiré aux couronnes. Que les Prestres auoient souuent experimenté l'epée des Tyrans, mais que les Tyrans mesmes n'auoient iamais veu tirer contre eux l'épée des Prestres: Qu'on demandast à Maxime s'il
étoit

estoit Tyran, qu'il en sçauroit bien dire des nouuelles. Sa tyrannie c'est de seruir l'Empereur à l'Autel,& d'estre immolé si Dieu le permet, en le seruant. On vit bien que c'estoit donner de la teste contre vn rocher, que de s'opiniastrer à cette affaire. l'Empereur craignant d'engager dauantage son authorité, par l'aduis de quelques bons Conseillers,cela voile doucement, & laissa toutes choses en leur entier. Sainct Ambroise qui expliquoit alors en l'Eglise, l'histoire de Ionas, s'émerueilla comme la tempeste estant pacifiée, il sortit en vn instant du ventre de la baleine.

SECTION XV.

Maxime passe en Italie.

IL ne faut que ietter vn peu de terre pour éparpiller vne armée de formis, pour rompre leur ménage & leur jeu,les faisant penser plutost à la fuite, qu'au contentement de leur pillage : Aussi comme Iustine auec ses Ariens estoit encore dans les riottes, & dans les inuentions de se venger de S. Ambroise,faisant joüer l'esprit innocent de son fils, & l'authorité de l'Empire, pour assouuir sa vengeance, Dieu luy suscite vn accident qui luy donne de toutes autres pensées.

Domnin son bel Ambassadeur, qui s'estoit départy de Maxime, chargé de presens & de belles paroles, sans y penser traina en queuë l'armée du tyran,qui auoit autant d'ardeur que le feu, & plus d'infidelité que la glace.Il vient fondre en Italie si subitement, que peu s'en falut qu'il ne prit au nid la mere & les poussins. Tout ce que l'Imperatrice Iustine peut faire,ce fut de se sauuer promptement auec

auec son fils & ses filles, de se jetter sur mer, & passer à Thessalonique, vne ville de Grece, assez renommée, quand ce ne seroit que par les Epistres de S. Paul.

Maxime ne trouuant point de resistence, inonde comme vn torrent sur les belles campagnes d'Italie, & fait vn furieux rauage; quoy que, pour effacer la tache du sang de l'Empereur Gratian, & pour gaigner creance de bon Prince, il monstroit sur la fin y apporter quelque moderation.

C'est bien vne merueille de Dieu, que luy ayant esté traicté par sainct Ambroise auec vne telle liberté que nous auons dit cy-dessus, & tenant encore le fer sanglant dans les ruïnes de l'Italie, en vn temps où il auoit permission de faire tout ce que luy dictoit la passion, il se retint tellement que non seulement il ne fit aucun mal au sainct Prelat, mais en sa consideration il traicta assez humainement tout le pays Milanois: il sembloit que la ville de Milan sous les influences de son Pasteur auoit la vertu de ces forests sacrées, qui appriuoisent les loups: elle lioit la gueule à vn loup rauissant, & luy faisoit respecter sa proye. Neantmoins quoy qu'elle *Strab. l. 5.* fut sans peril, elle n'estoit pas sans crainte, voyant tant de troupes autour de soy, & sentant la fumée du feu qui consumoit ses voisins: Ce fut lors que l'admirable Euesque fit encore des effets dignes de sa personne: car comme tous les Citoyens branloient, & estoient quasi prés de laisser leur ville deserte pour sauuer leur vie, il les retint par son eloquence & son authorité, si bien qu'il sembloit *Ambros.* les auoir enchainez. *Ce fleau* (disoit-il) *ne vient que de nos desordres, cessons de pecher, Dieu cessera de nous affliger. C'est folie de fuyr vostre patrie, si vous desirez vous sauuer, fuyez vos pechez.*

Prudence & charité de S. Ambroise.

Les

Les armes de Maxime n'auront point de pouuoir sur les defences de la sainctueté. D'abondant, comme on dit que celuy-la est mauuais qui n'est bon que pour soy mesme; le charitable Prelat ne se contenta pas de consoler & asseurer les siens, mais voyant que toute l'Italie estoit remplie d'extremes miseres, non seulement il épuisa tous les moyens qu'il auoit, pour les soulager, mais il y employa mesme les vases d'or & d'argent de l'Eglise : dequoy les Ariens cherchoient occasion de le calomnier, se mettant à tondre les vertus, puis qu'il n'y auoit point de vice pour leur donner aucune prise.

Offic. l. 1. c. 28.

Le Sainct répondoit ce qu'il a depuis couché en ses offices : C'est l'effet d'vne tres ardente charité de compatir aux miseres de nos prochains, & de les aider selon nôtre pouuoir, & par dessus nostre pouuoir. I'ayme mieux qu'on m'accuse icy de prodigalité que d'inhumanité : il n'y a fautes plus pardonnables que celles de la beneficence. C'est chose estrange de trouuer des hommes si cruels, qu'ils se faschent de ce qu'on rachepte vn homme de la mort, de ce qu'on deliure vne honneste femme de l'impureté des Barbares, qui est pire que la mort: de ce qu'on retire des pauures enfans abandonnez de la contagion des idoles qu'on leur vouloit faire adorer, auec des menaces de mort. Nos ennemis murmureront tant qu'il leur plaira, mais i'ayme mieux garder à Dieu des ames que de l'or.

Entreueuë de Theodose & de Iustine.

Cependant que tout cecy se passoit en Italie, Theodose vient voir Iustine & ses enfans à Thessalonique, qui ne manquerent pas de luy representer leurs plaintes, & le solliciter à entreprendre la guerre contre Maxime. Mais il s'y monstra du commencement assez froid, dautant que, pour ne point déguiser la verité qui est touchée en partie

par

par Zosime, quoy que Theodose fust vn tres-grand Capitaine, comme celuy qui estoit paruenu à l'Empire par son merite : neanmoins voyant sa fortune desia remplie, il se plaisoit de gouster le repos & les delices de la Cour à l'ombre de ses palmes, sans choquer personne de nouueau, craignant le hazard des guerres, & les pas glissans de la felicité. D'abondant Maxime qui défioit la puissance de tout le monde, faisoit le chien couchant deuant luy, & luy auoit enuoyé des Ambassadeurs exprez pour le tirer à quelque accommodement. Cela faisoit que lors que l'Imperatrice offensée sonnoit l'alarme, Theodose taschoit de l'adoucir de belles promesses & de bonnes esperances, disant qu'il ne falloit rien precipiter, que Maxime se rangeroit au deuoir, qu'il valoit mieux luy donner quelque os à ronger doucement, que d'allumer la guerre qui ne pouuoit iamais estre esteinte qu'auec des riuieres de sang humain. Mais la Dame piquée au jeu sans mesure, menoit aussi les affaires à toute extremité, & se deplaisoit de voir que celuy qui tenoit tout son aduancement de son mary, d'elle & de ses enfans, monstroit de telles froideurs en vne si grande necessité. Elle s'auisa d'vn honneste stratageme, qui estoit d'enflammer la guerre auec le feu de l'amour. L'Empereur Theodose auoit perdu sa femme Placilla, & n'estoit pas sans des grandes inclinations au mariage.

Iustine qui auoit possedé autresfois la courte Tyrãnie de la beauté, se rendant tributaire de deux Empereurs, Maxence & valentinien le vieil, n'estoit plus en saison de donner ce que Theodose prenoit assez facilement : mais elle auoit fait vne fille, nommée Galla, alors en fleur d'âge, qui estoit vne parfaite image de la mere, elle se delibera de

piquer ſon homme par le trait des yeux de cette Princeſſe : ce qu'elle fit aſſez facilement;car elle l'amena auec ſoy, pour rompre ce cœur de glace; & ſe jettant à ſes genoux, le ſupplia par le ſeruice qu'il auoit autrefois voüé à la maiſon du grand Valentinian,par l'abandonnemẽt de ſes orphelins, & par le ſang du pauure defunt Gratian,qui l'auoit aſſocié à l'Empire,de prendre en main l'affaire. A meſure qu'elle pouſſoit ſes paroles d'vne grande ardeur,la fille ſe print à pleurer de bonne grace,& comme les larmes meſme en telles perſonnes ont vn grand éguillon : Theodoſe la regardant,ſentit la playe de Turnus,lors qu'il conſidera Lauinia en ſemblables affaires.Il releua promptement l'Imperatrice & ſa fille, leur promettant toute aſſiſtance: monſtrant bien délors qu'il eſtoit touché puiſſamment:Auſſi ne manqua-il pas dans peu de iours de rechercher Galla en mariage , ce que la Mere luy promit,apres l'auoir engagé irreuocablement dans la guerre qu'elle pretendoit. Les nopces ſe celebrent aſſez hatiuement,& de la ſale des feſtins on paſſe au champ de Mars.

Maxime qui voyoit que Theodoſe entretenoit ſes Ambaſſadeurs de paroles,ſans leur donner aucune reſponſe abſoluë,ſe douta bien de l'affaire, & ſe mit de tout ſon pouuoir ſur la defenſiue. Il fit tout ce que pouuoit faire la prudence humaine qui n'a point les yeux de Dieu.Il met ſur mer ſon Bon homme, fauteur de toutes ſes perfidies , luy commendant de garder l'Archipelage,auec vne groſſe flotte. D'autre-part il donne commiſſion à ſon frere Marcellin de tenir le paſſage des Alpes auec vne forte armée ; luy auec les troupes les plus deliberées deſcend en l'Eſclauonie pour preuenir ſon aduerſaire.

Theodoſe

Theodose aduerty de tout cecy, apres auoir inuoqué fort particulierement le secours du Dieu des armées, se met en chemin pour jetter le sort de l'Empire de l'Vniuers. Iamais on ne vit guerre plus heureuse; il sembloit que les Anges de Dieu menoient l'Empereur par la main, & que le sang de Gratian si traîtreusement respandu, suscitoit des furies au camp de Maxime. La rencontre des deux armées se fit à Sissia, où ceux de l'aduerse party se tenoient forts, ayants pour rempart la riuiere qui les separoit des approches redoutables à leur perfidie. Mais les braues soldats de Theodose sans s'étonner, quoy qu'ils fussent desia assez lassez, & tous poudreux d'vne grande course qu'ils auoient faite pour prendre l'occasion au poil, passent promptement la riuiere, & chargent furieusement l'ennemy.

Ces impies furent si étonnez de se voir surpris par vne telle action de courage, qu'aussi-tost qu'on les eut veu par deuant, ils tournerent les épaules. Maxime hardy pour vne noire meschanceté, & lasche en champ de bataille abandonna honteusement son armée, la terre fut incontinent couuerte de corps, & le fleuue remply de sang, le bon-heur en reserua vne partie à la clemence du vainqueur. Theodose poursuit sa pointe, & estant venu aux mains auec Marcellin qui n'estoit pas plus habile homme que son frere, il le deffit, retournant encore assez frais de la victoire qu'il venoit de réporter en la premiere bataille. Et côme en même temps il eût aduis que Maxime s'étoit retiré dans Aquilée, luy qui vouloit couper la racine de la guerre, s'y transporte auec son armée pour l'assieger. La iustice de Dieu combattoit contre ce Caïn, à toute violence, & l'heure étoit venuë à la

Déroute de Maxime.

quelle il luy falloit lauer de ſon ſang la tâche de ſon crime : Dieu qui tient en la punition quelque conformité auec le peché, voulut que comme ce miſerable auoit ſoûleué la milice contre ſon Prince, il fuſt trahy par les ſoldats meſmes, auquels il auoit mis toute ſon eſperance. C'eſt merueille que ſes gens ayans en horreur la mechanceté de cét homme, le prennent, le ſaiſiſſent, & le dépoüillent honteuſement des habillemens & des marques d'Empereur qu'il s'eſtoit attribuées : puis l'ayant lié & garrotté, comme vn forçat, le preſenterent à Theodoſe.

C'eſtoit bien l'extremité des malheurs qui luy pouuoient arriuer, de dire qu'au lieu de meſurer de ſon corps mort la place qu'il auroit defendu viuant, le fer en la main, on le traittoit en Roy depoüillé pour le faire voir à tout le monde comme vn ſpectacle d'infamie.

Theodoſe le voyant ſi humilié, en eut quelque pitié, & luy ayant reproché ſa perfidie, luy demanda, qui luy auoit fait entreprendre cette tragedie ; luy qui eſtoit laſche & flatteur, reſpondit en termes ſi reſpectueux, qu'il monſtroit auoir eu cette creance que ſon entrepriſe ne déplairoit point à ſa Majeſté, s'excuſant au reſte auec des grandes ſoûmiſſions, & faiſant paroiſtre qu'il eſtoit grand amateur de la vie. Iamais il n'auoit eu ſi bonne opinion de ſes méchancetez, qu'il eſperaſt vne mort commune ; neantmoins voyant que l'Empereur changeoit de couleur, & luy parloit d'vn ton plus doux, il entra en quelque eſperãce d'obtenir la vie ; quand les ſoldats indignez le reuirent, & le déchirerent eux-meſmes par pieces, ou, comme d'autres ont écrit, le liurerent au bourreau qui luy enleua la teſte.

Sa mort. *Inter innumeras manus fertur ad mortem pacatus.*

Au

Au mesme temps Theodose dépesche le Comte Arbogaste pour se saisir de son fils qui estoit vn ieune enfant encore éleué sous l'aile de la mere, que Maxime faisoit appeller le victorieux, & l'auoit desia declaré Cesar, quand soudainement il fut pris & massacré pour tenir compagnie à son pere.

Le Bon homme son Admiral entendant la generale déroute des affaires, se noya volontairement, preuenant la main d'vn bourreau qui ne luy pouuoit manquer: mais toutes les eaux de la mer n'ont pas esté suffisantes pour effacer de son ame la tache du sang de son maistre, puis que les flammes eternelles ne la peuuent déroüiller.

Voila l'issuë de Maxime, apres vn brigandage de quatre ou cinq ans. Voila où aboutissent les desseins des impies, qui sous pretexte de Religion cherchent l'auancement de leurs affaires temporelles. Voila où les hypocrisies & les belles polices humaines qui se seruant de Dieu comme d'vn masque de leurs méchancetez, sont enfin reduites. Voila vn tonnerre qui passe, & qui n'a rien laissé en terre que du bruit, & de la fange.

O hommes abestis & ensorcelez! qui ayant de si belles leçons de la iustice de Dieu écrites auec le feu & le sang de tant de miserables victimes, suiuent encore les mesmes traces pour estre compagnons d'vn mesme malheur.

Sainct Ambroise a vne grande gloire d'auoir traitté auec cét homme qui trompoit tant d'autres, comme auec vn excommunié, ne voulant pas seulement estre salué de celuy qui voüoit tant de seruices à ses pieds, & luy predisant librement le malheur qui luy arriueroit, s'il n'appaisoit la vengeance celeste par vne sincere penitence.

SECTION XVI.

Affliction de S. Ambroise à la mort de Valentinien.

QVicôque a dit que les sceptres sont de verre, les couronnes d'épines musquées, & les carrieres des grands, toutes de glace, bordées de precipices ; a dit moins que la verité. C'est bien chose du tout estrange, que les lambris dorez des Palais roulent sur les testes couronnées, & que dans la chaleur des festins, les mains du Ciel minutent visiblement aux parois la sentence de leur mort. Cependant on ayme éperduëment les vanitez du siecle, on ne pense qu'à mettre le pied sur la gorge des hommes pour estre veu de plus haut, à tirer les veines du sang de l'Vniuers pour ciménter des ruines, & s'attacher à vn monde perdu, qui nous tombe tous les iours par pieces dans les mains. Le pauure Valentinien auoit esté remis au throsne par Theodose, apres la mort de Maxime, & auoit seulement passé trois ou quatre ans dãs vne paix assez douce, se portant au bien de toute l'estenduë de son cœur, & se gouuernant totalement par les conseils de S. Ambroise, lequel il auoit autrefois persecuté; quand le voicy enleué à l'âge de vingt & vn an, par vn funeste attentat qui mesla quasi son sang dans le sang de son frere Gratian.

Arbogaste. Le bon Prince s'estoit transporté en France, estant pour lors à Vienne prés de Lyon, accompagné du Comte Arbogaste, François de nation, qui auoit vescu iusque là en vne tres-bonne reputation, car il estoit homme de mise, qui auoit vn corps bien fait

fait,vn eſprit vif,vne façon honneſte,& vn grand exercice des armes:ce qui l'auoit tellement aduancé qu'il tenoit vn des premiers rangs de l'Empire, auquel il auoit rendu de bons ſeruices. Il eſtoit extremement aymé des ſoldats : car outre les belles parties qu'il auoit, il portoit vne haine irreconciliable à l'auarice,eſtant ſi peu curieux de s'enrichir, que tout grand Capitaine qu'il eſtoit,il ne vouloit pas poſſeder plus de moyens qu'vn ſimple ſoldat.

Cela ſembloit loüable en luy : mais il eſtoit ſi furieuſement hautain , & colere,qu'il vouloit que tout allaſt ſelon ſes conſeils,s'offenſant de la moindre contradiction, & s'eſtimant ſi neceſſaire , que rien ne ſe pouuoit faire ſans luy.

D'autre coſté le ieune Empereur qui eſtoit ialoux de ſon authorité, voyant que par ſa preſomption,il prenoit vn trop grand aſcendant,taſchoit de l'abaiſſer à toutes occaſions , ce qu'il ne pouuoit digerer. Comme il continuoit dans ce naturel arrogant , & farouche , Valentinien piqué à toute extremité reſolut de s'en défaire. Voila pourquoy vn iour comme Arbogaſte s'approchoit de ſon throſne pour luy faire la reuerence , il le regarde de trauers,& luy donne vn billet, par lequel il le declaroit diſgracié & priué de ſa charge.Cet homme furieux comme vn chien qui mort la pierre qu'on luy a ietté, apres auoir leu ce billet , le met en piece en la preſence de l'Empereur,par vne extreme impudence,& crie tout hautement, *Vous ne m'auez point donné la charge que ie tiens , & n'eſt point en voſtre pouuoir de me l'oſter.* Ce qu'il diſoit ſe ſentant auoir de l'appuy ſur les ſoldats qu'il auoit touſiours entretenu. Depuis ce iour là il ne ceſſa de faire éclater ſes reſſentimens, & de bander ſon eſprit à vne malheureuſe vengeance.

Il y auoit de malheur à la Cour pour lors vn nommé Eugene, qu'on tenoit d'assez bon conseil froid & timide, qui auoit autrefois professé la Rhetorique, & en auoit retenu le talent de bien dire: Arbogaste pensa que son naturel hardy feroit vn bon temperament auec les froideurs de cét homme, & comme il luy estoit de long-temps affidé, il luy donne de l'ouuerture pour s'emparer de l'Empire; ce que d'abord il refusa: mais l'autre luy ayant promis la mort de Valentinien, & son épée pour defense, le fit consentir à vn attentat tres-enorme.

On fut étonné que le pauure Empereur, vne funeste matinée fut trouué étranglé par la conjuration d'Eugene & Arbogaste appuyez des Gentils, qui ne respiroient rien que la liberté du Paganisme.

Cette nouuelle apporta vne affliction tres-sensible à saint Ambroise: car on auoit asseuré l'Empereur, que le S. Euesque venoit expressément à Vienne pour le prier de retourner en Italie: ce qu'ayant entendu il comptoit les iours, & attendoit cette venuë auec des impatiences qui ne se peuuent dire. Mais S. Ambroise qui ne se vouloit point ingerer par importunité aux affaires superfluës, cõme par charité il ne vouloit point mãquer aux necessaires, ayant entẽdu que l'Empereur estoit tous les iours sur son retour, differa ce voyage, qui eust été tres-necessaire, pour arrêter Arbogaste sur lequel il tenoit vn grãd Empire: Valentinien auerty de ce delay, luy écrit, & le presse instamment de venir, adjoustant qu'il vouloit receuoir le Baptême de ses mains: car il n'estoit encore que Catechumene. Le bon Prelat ayant receu les lettres Imperiales, se met promptement en chemin, & fait toute

toute diligence, quand au sortir des Alpes, il entend la déplorable mort du pauure Prince; qui luy fit rebrousser chemin, & lauer, comme il dit, ses propres pas dans ses larmes, pleurant à chaque moment tres-amerement le trépas de son tres-cher nourrisson.

La Prouidence de Dieu fut tres-manifeste en cette mort; car Valentinien fut tiré des Empires de la terre en un temps où il sembloit déja tout meur pour le Ciel. C'est chose admirable comme la conduite de S. Ambroise, auquel il s'éstoit vniquement affectionné sur ses derniers iours, l'auoit transfiguré en vn autre homme. Du commencement il auoit le bruit de se plaire aux tournois, & aux courses des cheuaux; il effaça tellement cette reputation, qu'à peine vouloit-il permettre ces jeux aux grandes réjouïssances de l'Empire. Les Gentils qui pontilloient sur toute sa vie, n'auoient rien à luy reprocher, sinon qu'il se delectoit excessiuement au massacre des bestes sauuages qu'il faisoit prendre & nourrir pour ses plaisirs, disant que cela le diuertissoit du soin de l'Empire; Luy pour contenter tout le monde, fit tuër incontinent tous ces animaux, & se mit à vacquer aux affaires de son conseil, auec vn si bon sens, & vne si grande resolution, qu'il sembloit vn Daniel au milieu de l'assemblée des vieillards. Ses enuieux l'ayans éclairé iusques-là, que de l'obseruer à la table, luy objectoient qu'il anticipoit l'heure de son repas, & il s'addonna tellement à l'abstinence, qu'on le voyoit dans les festins manger plus par contenance que par effet; car quelquefois en traittant les autres, il ieusnoit, accordant la deuotion & la charité euec vne singuliere discretion. Enfin pour donner vn témoignage de sa tres-grande

Mœurs de Valentinien.

Ambrosius de obitu Valent.

grande chasteté; on luy fit rapport qu'il y auoit à Rome vne Comedienne doüée d'vne singuliere beauté, auec des attraits qui rauissoient toute la noblesse: ce qu'ayant entendu, il depute vn homme exprez pour la faire venir à la Cour: mais ceux qui en estoient passionnément amoureux, gaignerent le deputé, de sorte qu'il s'en retourna sans rien faire. L'Empereur recharge, & commande qu'elle vienne auec toute diligence; ce qu'elle fit. Mais comme elle fut en Cour, le tres-chaste Empereur ne la voulut pas seulement voir; car il la renuoya promptement, disant, que si luy, estant en vne condition qui luy donnoit le moyen de contenter tous ses plaisirs, & en vn âge qui a coustume d'estre assez glissant au vice; & qui plus est, non marié, s'abstenoit des amours illicites, ses suiets pouuoient bien faire quelque chose à son exemple. Iamais valet, dit S. Ambroise, ne fut plus en la puissance de son maistre que le corps de ce Prince estoit sous l'Empire de l'ame: & iamais censeur ne censura plus diligemment les actions d'autruy, qu'il faisoit les siennes.

Combien que toutes ces dispositions consoloient extremément le S. Prelat, & nommément l'ardeur qu'il auoit témoigné deux iours deuant que de mourir, à son Baptesme, demandant à toute heure si l'Evêque Ambroise venoit: neanmoins il auoit le cœur outré de le voir enleué au temps où il s'en alloit rendre plus necessaire à tout le monde. Sa mort fut pleurée generalement de tout l'Vniuers, & n'y eust pas iusques à ses ennemis qui ne luy versassent leurs larmes.

On dit que Galla sa sœur, femme de l'Empereur Theodose, à la nouuelle de cette mort, remplit la Cour de gemissemens inconsolables, & mourut en

en trauail d'enfant, qui suruint à l'extremité de cette douleur, dequoy Theodose fut pitoyablement affligé.

Les autres sœurs du Prince qui estoient à Milan, ne cessoient de fondre en larmes aux yeux de S. Ambroise, qui n'auoit point de parole plus efficace pour les consoler que de les asseurer que sa foy & son zele l'auoient purifié: & la demande qu'il auoit faite du Baptesme, l'auoit consacré, afin qu'elles ne fussent plus en peine du repos de son ame.

Le bon Euesque prit vn soin tres-particulier de ses obseques, & de sa sepulture, où il fit vne oraison funebre qui se treuue encore parmy ses œuures. Enfin apostrophant ses deux nourrissons : *Allez*, dit-il, *ô bien-heureux, sortis que vous estes du desert de ce monde, habitez maintenant dans les delices eternelles de Dieu: vnis au Ciel comme vous auez esté vnis en terre. Si mes oraisons ont quelque force deuãt Dieu, ie ne passeray iour de ma vie que ie ne fasse memoire de vous, ie ne feray priere où ie n'insere le nom de mes tres-chers nourrissons Gratian & Valentinien. Dans le silence de la nuit, la prunelle de mes yeux sera veillante & larmoyante pour vous, & toutes & quantefois que ie m'approcheray des autels, mes sacrifices monteront au Ciel pour vous en odeur de suauité. A la mienne volonté, mes chers enfans, que i'eusse pû donner ma vie pour la vostre, i'aurois trouué la consolation de toutes mes douleurs*. Puis se tournant à ses sœurs, ces tourterelles affligées, que ce bon Prince auoit si passionnément aymées, qu'à leur consideration il defferoit son mariage, craignant que l'amour d'vne femme ne diminuast la charité enuers elles, le bon Euesque leur disoit : *Mes sainctes filles, ie ne veux point vous oster les larmes, ce seroit trop ignorer le ressentiment de vos cœurs*,

S. Ambroise apostropha les ames de ses deux nourrissons.

ie

ie veux que vous pleuriez vostre frere, mais que vous ne le pleuriez point comme perdu. Il viura plus que iamais en vos yeux, en vostre poictrine, en vostre cœur, en vos embrassemens, en vos baisers, en vostre memoire, en vos prieres, sans que rien l'arrache de vostre esprit, mais vous le deuez maintenant considerer auec vn tout autre visage, non comme vn homme mortel, pour lequel vous estiez tousiours en crainte, mais comme vn Ange pour lequel vous ne craindrez plus rien: vn Ange qui vous assistera, qui vous consolera, & vous tiendra iour & nuit en sa protection.

SECTION XVII.

Tyrannie d'Eugene, & l'insigne liberté de sainct Ambroise.

CEpendant Eugene tiré de l'Eschole au thrône des Monarques, pour seruir d'vn specieux ioüet à la fortune du temps, change sa ferule en vn sceptre, & se fait vn Empire semblable à la glace d'vne nuit. Le perfide qui auoit esté Chrestien, fermant pour lors les yeux à toute consideration de pieté, & les ouurant seulement à l'éclat de cette inopinée grandeur, se fit vn bras d'estoupe, quittant la conduite de Dieu, pour trouuer de l'appuy dans la police humaine. Il mit toute son esperance en l'épée d'Arbogaste, & le conseil de Flauian, qui estoit vn Gentil-homme de grande qualité, & versé en l'Astrologie iudiciaire qui luy promettoit vne fortune toute d'or, s'il quittoit la Religion Chrestienne, pour remettre sur pied le culte des faux Dieux: à quoy Eugene aueuglé de sa presomption, monstra de grandes inclinations.

Il

Il choisit la ville de Milan pour commencer la trame de ses malheureux desseins ; où S. Ambroise ne l'attendit pas, non point pour crainte qu'il eust de ses armes, mais pour l'horreur qu'il auoit conceuë de ses sacrileges. Le faux Empereur ne manqua pas d'écrire au sainct Euesque pour rechercher son amitié, dont il se vouloit seruir pour appayer son authorité :mais S. Ambroise monstra vn si genereux mépris de ses lettres, qu'il ne luy daigna pas seulement faire reponse, iusques à temps qu'étant informé comme Eugene sous main fauorisoit la secte des Payens, leur ayant desia concedé cét autel de la victoire, pour lequel on auoit donné tant de batailles, il luy écriuit vne courageuse lettre, où sans toucher son élection, ny les affaires d'Estat qui n'estoient pas encore bien manifestes, il le reprend de son impieté, & luy dit entre autres choses.

Ie dois la retraitte que i'ay fait de Milan sans vous attendre, à la crainte de Dieu, qui sera perpetuellement la regle de toutes mes actions. La grace du Sauueur me sera tousiours plus chere que celle des Cesars; & iamais ie ne flatteray vn homme pour trahir ma conscience. Ie ne fais tort à personne, si ie rends à Dieu ce qui luy appartient, & ie profite à tous, quand ie ne puis celer aux Grands vne verité. I'entẽds que vous auez concedé aux Payens ce qui leur auoit esté constamment refusé par les Empereurs Catholiques, Dieu sçait tous les ressors de vostre cœur, c'est tres-mal iuger, si vous ne voulant pas estre trompé des hommes, vous pensez tromper Dieu, qui voit tout ce qui se doit faire iusques dans le neant. Les Gentils qui vous ont tant importuné pour satisfaire à leur passion, vous apprenoient qu'il falloit estre importun pour faire vn bon refus de ce que vous ne pouuiez donner qu'en faisant

Epist. Ambros. ad Eugenium.

ſant vn ſacrilege. Ie ne ſuis point controlleur de vos liberalitez, mais ie ſuis interprete de voſtre foy, vous dõnerez de vos threſors tout ce qu'il vous plaira, sãs que i'en porte enuie à perſonne; mais vous ne donnerez rien des droits de Dieu que ie n'y reſiſte de toute l'eſtenduë de mon pouuoir. Vous auez beau preſenter des offrandes à Ieſus Chriſt, vous en trouuerez peu qui faſſent eſtat de ces feintes, chacũ regardera deſormais non pas ce que vous faites, mais ce que vous auez enuie de faire. Pour moy ie n'entre point maintenant en conſideration de voſtre Eſtat; mais ſi vous eſtiez vray Empereur, vous commenceriez par le ſeruice de la diuine Maieſté. C'eſt ce que ie ne veux puis celer, d'autãt que ma vie & la flaterie ſont deux choſes incompatibles.

Au reſte l'Empereur Theodoſe, voyant la tyrannie d'Eugene toute formée, preuoit bien que la neceſſité luy deuoit mettre les armes dans les mains, pour les laiſſer conduire à la pieté. Pendant que l'infame Eugene faiſoit des carnages de beſtes, s'amuſant à conſiderer leurs entrailles, pour de là iuger les euenemens de la guerre, le braue Theodoſe ſe proſternoit deuant les Autels du Dieu viuant, couuert d'vn cilice, implorant les aſſiſtances des Saincts à ſon ſecours, & toutes les prieres des ames les plus nettes qui viuoient pour lors dans les Monaſteres.

Theodoſe fait la Cour Sainte.

Il part de Conſtantinople auec ſes aydes, faiſant marcher deuant ſoy l'eſtendart de la Croix: Eugene s'eſtoit deſia campé aux Alpes, pour en defendre l'entrée à ſon aduerſaire: & les auoit en partie bordées des ſtatuës de faux Dieux, comme de Iupiter & d'Hercules, tant cét homme eſtoit abeſty. L'Empereur voyãt qu'il en falloit venir aux mains, commande à Caines, Colonel des Goths, qui menoit l'auant garde, de rompre les defenſes des

des ennemis ; ce qu'il fit fort brusquement : mais ceux-cy qui estoient encore tout frais, & qui auoiēt vn insigne auantage du lieu qu'ils auoient occupé, soustindrent ce premier assaut auec beaucoup de resolution, & vne tres-grande perte de gens de l'Empereur : car on tient que comme Caïnes vaillant Capitaine de sa personne, s'opiniastroit à forcer ce passage des Alpes, il y perdit enuiron dix mil-hommes, qui se faisoient tuër comme des mouches : de sorte qu'il fallut faire vne retraite assez honteuse à l'armée de Theodose.

Eugene qui n'auoit pas la teste faite pour vn diadéme, estimant que toute l'affaire fut faite apres vn si grand carnage des ennemis, s'enfla tellement de ce succez, qu'il pensa plutôt à orner sa victoire qu'à preuoir sa defense. Le sage Empereur d'autre costé, voyant son armée fort esclaircie, & les courages des soldats braslans, s'attache plus fermemēt à Dieu. On le vit sur vn haut rocher prosterné en terre, & criant hautement. *Mon Dieu, vous sçauez qu'au nom de vostre Fils i'ay entrepris cette guerre, & que i'ay opposé les armes de la Croix à l'infidelité. S'il y a de ma faute, ie Vous prie de venger mes pechez sur ma teste coupable, & ne point abandonner la cause de la Religion, de peur que nous ne soyons l'opprobe des infidelles.* La mesme nuict, Dieu pour l'asseurer, luy monstra cette vision des deux Apostres sainct Iean & S. Philippe, qui deuoient estre, comme ils furent, les conducteurs de ses legions. Le lendemain à la pointe du iour, il range ses gens en bataille, & charge Eugene, qui n'estoit pas encore bien des-yvré de sa prosperité. Et comme il vit que ceux qui auoient l'auant-garde, y alloient vn peu timidement, se souuenant du traictement de leurs cōpagnons, il fit vn trait d'vne admirable, confiance :

Insigne pieté de Theodose.

Ambrosius in oratione funebri Theodosij.
Victoire de Theodose sur Eugene.

confiance : car il descendit de cheual,& marchant à pied,à la teste de son armée, il s'écria , *Où est le Dieu de Theodose?* A cette parole le secours du Ciel fut si fauorable,qu'il se leua vn furieux tourbillon lequel entrepit les ennemis de Theodose , leur jettant vne grosse nuée de poudre dans les yeux,& renuoyant tous leurs dards contre leur propre face : de sorte que comme a confessé mesme Claudian , vn Payen assez opiniastre ; il sembloit que ce iour-là,le bon Empereur tint à gages les vents, & les tempestes,& qu'il ne falloit que leur dire le mot , pour les ranger à ses estendarts. Le Ciel batailloit pour son bien-aymé Theodose,& toutes les puissances de l'air estoient en armes pour fauoriser ses victoires. Les soldats sur l'heure se trouuerent tout changez,tant ils auoient d'esperance au cœur, & de feu aux courages.

Bacurius vn des plus grands Capitaines de l'Empereur,auec des legions de feu perce les rangs, enfonce les plus fortes resistances ,gaigne les Alpes, les gens d'Eugene éperdus , comme des hommes tombez des nuës , ne pouuoient assez admirer ce changement : les plus accorts d'entre eux se mettent à traitter leur paix , disant tout hautement , qu'ils ne porteroient iamais les armes contre vn homme qui auoit l'air & les vents à sa solde.

Theodose les asseure de sa clemence : toutes les volontez par vne insigne merueille de Dieu , qui exerce sa puissance aussi bien sur les cœurs que sur les vents, se changent en vn instant.Et ce qui est merueilleux, les plus affidez d'Eugene,promettent à l'Empereur de le luy mettre entre les mains: ce qu'ils executerent : car ils allerent prendre ce miserable qui estoit dans son thrône , entretenant ses belles imaginations,& criant , *Amenez-le vif.*

(parlant

(parlant de Theodoſe) lors que ceux-cy, le ſaiſiſſant au collet, & luy liant honteuſemēt les mains; *C'eſt vous*, diſent-ils, *qu'il faut mener vif à Theodoſe, & de ce pas.* Ils le trouſſent comme vne beſte effarée, & le preſentent à l'Empereur, qui luy ayant reproché en preſence de tout le monde ſon impieté & perfidie, le fit promptement mourir, pour mettre fin à ſon Empire imaginaire.

Le ſcelerat Arbogaſte qui auoit eſté autrefois ſi heureux, ſuiuant les conſeils de S. Ambroiſe, voyant le mauuais ſuccez de ſes deſſeins, en deuint ſi enragé, que luy-meſme ſe fit paſſer deux épées à trauers le corps, ne pouuant ſupporter la vie, ny la lumiere, qui ſembloit luy reprocher ſes crimes.

Les vns tiennent que Flauianus mourut en la meſlée pour ne ſuruiure à ſa honte : les autres penſent qu'il échappa : & que Theodoſe vſa enuers luy de ſa clemence ordinaire.

Voilà briévement le cours de la tyrannie d'Eugene, pour verifier toûjours de plus en plus les oracles de S. Ambroiſe. L'Empereur vint à Milan, où il ſe jetta aux pieds du S. Evêque attribuant ſes victoires à ſa conduite, à ſes conſeils, & à la vertu de ſes prieres.

SECTION XVIII.

Les priſes de S. Ambroiſe auec l'Empereur Theodoſe, & ſa fin.

LEs Philoſophes diſent qu'il y a quatre choſes qui détournēt le foudre: c'eſt à ſçauoir le vēt, la pluye, le bruit, & la lumiere du Soleil. Et voicy vn foudre arreſté par S. Ambroiſe, au vent de ſa bouche, à la pluye ſacrée de ſon eloquence, au

bruit de sa voix, à la splendeur de sa vie tres-pure.

Theodose de vray estoit vn grand Prince: mais comme il est si mal-aysé d'estre en terre, sans participer à la terre, que la Lune en estãt éloignée de tant de milliers de lieües, en semble porter encore les marques sur le front: aussi est-il si difficile d'estre à la Cour sãs étre imbeu des mœurs de la Cour, que les ames qu'on estimoit des plus moderées, en font paroistre quelques taches au visage. Ce braue Empereur estoit naturellement enclin a la colere, laquelle s'allumoit par le souffle de ceux qui le pratiquoient, se nourrissant des alimens d'vne trop grande credulité. Pour cet effet, il eut deux grandes prises auec sainct Ambroise, qui manifesterent hautement l'authorité du sainct Euesque. L'vne fut pour vne Synagogue des Iuifs; l'autre pour le meurtre commis à Thessalonique. Le fait des Iuifs portoit qu'on leur auoit bruslé en Orient vne de leurs Synagogues, à la solicitation d'vn Evêque; dequoy Theodose piqué, comme si cela eust porté grand prejudice à ses Edicts, en fit faire vne fâcheuse recherche, & condamna le bon Euesque, qu'on disoit estre autheur de cette incendie, à rebastir la Synagogue qui estoit en cendres. Sainct Ambroise, quoy qu'il eût l'esprit pacifique, & qu'il n'eut iamais rien entrepris de semblable en son Diocese, fuyant tant qu'il pouuoit les émotions populaires, qui portent toûjours les affaires à quelque excez, ne peut pas toutefois supporter les rigueurs auec lesquelles on traictoit les Chrestiens pour cette injure pretenduë: mais il en écriuit à Theodose fort seuerement, comme il appert par la lettre qui se treuue encore entre ses œuures, dont voicy quelques paroles.

Synagogue brûlée.

Ma vie se passe en beaucoup de soucis, où ie me sens engagé

engagé par obligatiõ de ma charge: mais il faut auoüer que ie n'ay rien iamais ressenty plus viuement que de me voir quasi accusé de sacrilege deuant vôtre Maje-sté: Ie vous prie de m'écouter patiemment, car si ie suis indigne d'être oüy de vous, ie ne dois pas être oüy de Dieu pour vous. Vous auez tort de me commettre vos prieres & vos vœux pour les porter aux Autels: si vous me refusez l'audience de vos oreilles, vous me declarez par la même sentence, indigne de porter vos plaintes aux oreilles du Dieu viuant. Ce n'est pas à faire à vn bon Empereur d'oster la liberté de parler, ny à vn bon Euêque, de taire vne verité contre sa conscience. Tout ce que les Monarques ont de plus aimable, c'est d'aimer la liberté, iusques aux langues de leurs soldats: à plus forte raison la doiuent-ils cherir en la bouche des Euêques. Les bons & mauuais Princes ont toûjours vne notable difference, qui fait que les vns veulent la liberté de leurs sujets, & les autres n'aimẽt rien tant en eux que la seruitude: Dieu nous commãde de porter sa parole à la face des Rois, sans rougir pour la iustice: ie ne m'ingere pas par importunité, mais ie me presẽte par deuoir. Ce que ie fais, ie le fais en vôtre faueur, & en consideration de vôtre salut: si ie n'en tire l'effet que ie pretens, toûjours aimeray-je mieux estre estimé de vôtre Majesté importũ qu'inutile ou infame.

Ambr. ep. 17. l. 2.

Graues paroles de saint Ambroise.

Vous auez commandé qu'on fist une perquisition de ceux qui auroient brûlé la Synagogue des Iuifs pour en faire la punition, & que l'Euêque à la sollicitation duquel auroit esté faite l'incendie, fust condamné à remettre sur pied l'edifice brûlé: Qu'auez-vous fait, Empereur, en faisant vn tel commandement? Lequel par necessité fera naître d'vn Euesque vn preuaricateur, ou vn martyr? Quoy que ny l'vn ny l'autre ne soit propre à vôtre tẽps, ie veux qu'il se soit trouué vn Euêque si feruent que de brûler vne Synagogue des Iuifs

& pour cela vous luy auez deputé vn Commissaire, afin que s'il acquiesce à vos commandemens, il trahisse sa loy, & s'il vous resiste, il vous fasse faire ce qu'ont fait les Domitiens, & les Nerons? Voilà où se terminera cette affaire si vous n'y prenez garde. Pour moy ie me figure que l'Euesque panchera plutost du côté du martyre que de la trahison : il dira qu'il a suscité le peuple, qu'il a sonné l'alarme, qu'il a pris en main les tisons ardens, & s'exposera pour tout son troupeau. O l'heureux mensonge, qui seruira aux autres d'absolution & à luy de couronne. Mais qu'est-il besoin de rechercher les absens? Me voicy present; Me voicy auoüant le fait : Ie publie & ie proteste, si vous le voulez ainsi, que i'ay brûlé moy-mesme cette Synagogue dont il est question, afin qu'il n'y eust plus de lieu où IESVS-CHRIST fut renié : Et ne me dites point que ie n'ay pas brûlé celles de mon Diocese; le Ciel l'a fait pour moy, le Ciel a preuenu la negligence que ie pensois pour lors estre raisonnable. Et si les hommes ont en cela secondé les volontez du Ciel, vous enuoyerez vn de vos Comtes pour les punir, & rebatir les Synagogues des Iuifs à nos frais, afin que la main d'vn Capitaine qui porte les estendarts de la Croix, ne les puisse desormais porter qu'apres s'estre soüillée d'vn sacrilege intenté contre le Crucifix.

Nous auons veu autrefois sur le front des Temples des Idoles, comme ils auoient esté batis des depoüilles des Cimbres : mais nous lirons d'oresenauant sur le portail des Synagogues, qu'elles auront esté faites du sang des Chrestiens par le commandement d'vn Empereur Chrestien. Les Iuifs souhaittent auec passion de voir les Chrestiens à la cadene, & ils trouueront vn Empereur tres-Chrestien ministre de leurs fureurs. Vous les ferez triompher de l'Eglise de Dieu, vous leurs ferez mettre nos larmes & nos afflictions entre leurs

leurs iours de festes ; & les victoires qu'ils auront remportées sur nous, entre celles qu'ils ont eues des Amorrheens & des Cananeens.

Il poursuit ce sujet auec vne grande vigueur de bonnes raisons & de bonnes paroles : & voyāt que l'Empereur n'auoit pas tenu assez de compte de cét aduis donné en particulier, il ne manqua pas, selon qu'il auoit promis, d'en parler en public en vn Sermon qu'il fit de la verge veillante de Hieremie; où étant descendu sur l'histoire de Nathan, qui reprochoit à Dauid son peché par la consideration des bien-faits, qu'il auoit reçeus de Dieu ; il fit vne longue apostrophe à l'Empereur Theodose, appliquant sur luy la parole de Dieu : *Ie t'ay donc fait Empereur, d'vn homme particulier : Ie t'ay assujetty les nations barbares : Ie t'ay donné lignée pour succeder à tes Empires, ie t'ay donné la paix, ie t'ay mis tes ennemis enchainez entre les mains, i'ay ouuert les terres & les mers à tes legions, ie t'ay couuert sous le bouclier de ma protection, i'ay encloüé tous les conseils de tes aduersaires, pour faire reüssir tes entreprises, ie t'ay rendu redoutable aux peuples, te marquant sur le front des rayons de majesté pour rebastir les Synagogues des Iuifs.*

Il dit plusieurs choses en semblables termes auec tant d'éclairs, de tõnerres, & de foudres, que Theodose étoit tout estonné, & ne luy sçeut dire autre chose au sortir de la chaire, sinon, *Euesque, vous m'auez presché aujourd huy. Sacrée Majesté,* répond S. Ambroise, *c'est pour vostre bien : Il est vray,* replique l'Empereur, *i'ay eu tort de faire ce commandement: Et pour cela* (dit S. Ambroise) *ie n'iray point à Autel offrir pour vous le gage de nostre salut que vous n'ayez reuoqué cet edit : Ie le reuoque dés à present,* dit Theodose. *Sur cette asseurance que vous me*

donnez,(repart l'Euéque,) *ie m'en vay presenter le ſacrifice.*

Quant à l'autre priſe de ſaint Ambroiſe auec Theodoſe,qui fut pour le meurtre des Theſſaloniciens ; d'vne part la choſe eſt ſi notoire qu'elle n'a point beſoin d'éclairciſſement : mais d'autre part elle eſt ſi auguſte,que ce ſeroit vn crime de la paſſer ſous ſilence.

Les Theſſaloniciens en vne emotion populaire, tuërent vn Capitaine de l'Empereur, qui auoit fait empriſonner vn cocher. La nouuelle rapportée en Cour, échaufa toute la milice , qui penſe que porter vne épée . ſoit auoir droit ſur le ſang des peuples. Theodoſe ne pouuoit faire autrement qu'il ne ſe montraſt piqué de cette mort : car les Empereurs alors eſtimoient que les Soldats eſtoient à leur fortune , ce que les plumes ſont aux corps des oiſeaux. Comme le tonnerre grondoit déja dans la nuë , & que le foudre de l'Aigle Imperiale menaçoit la miſerable ville tachée de ce meurtre,ſaint Ambroiſe arriua fort à propos , qui adoucit grandement les affaires, & porta du tout l'Empereur à la clemence,mais comme ce ſont les vents qui font tout le mal en la mer,cét element de ſa nature n'étant que trop paiſible : auſſi ſont-ce les mauuais Officiers qui font ſouuent tous les remuëmens qui arriuent en la vie des Grands,quoy que le bon naturel leur donne aſſez ſouuent des inclinations à la douceur. Ces Capitaines qui eſtoient autour des oreilles de l'Empereur , ne ceſſerent de ſouffler & gronder ſi fort , qu'apres la retraitte de Saint Ambroiſe , ils firent le feu & la tempeſte. Theodoſe donne main-leuée aux Soldats, pour la vengeance qu'on deuoit exercer ſur la ville de Theſſalonique: Eux qui vouloient noyer toute leur paſſion dans le ſang,

ſang, s'auiſent d'vne inuention malheureuſe & barbare : Ils mandent ce pauure peuple en vne grande place publique, fermée de barrieres, qu'on appelloit le Circ, où l'on faiſoit ordinairement la repreſentation des jeux : Auſſi publierent-ils qu'ils auoient vn merueilleux ſpectacle à repreſẽter pour le paſſe-temps des Bourgeois de la ville. La curioſité, de ſa nature, eſt touſiours credule, & qui a en teſte l'image d'vn plaiſir, regarde l'amorce ſans conſiderer l'hameçon. Ces infortunez courent à la foule pour prendre place de bon matin : on les amuſe du commencement à quelques badineries qu'ils contemploient auec beaucoup de complaiſance, frappans des mains à tous propos, & crians, *Viue le Roy* : quand voicy que des barrieres d'où l'on attendoit vn tournoy, on voit ſortir des Caualiers couuerts d'acier, l'épée en la main, qui ſe jettent ſur cette multitude enfermée, comme dans vn filet, & font vn carnage impitoyable de ces pauures moutons. Le ſang boüillant parmy tant d'heurlemens & d'horribles images de mort, eſtoit vn ſpectacle affreux, à ceux meſme qui eſtoient hors du danger. Comme vn braſier allumé, gaigne touſiours de plus en plus, & deuore ſon chemin, on ne ſçait ſi quelque reſiſtence échauffa cette fureur, mais ſortant de l'enclos du Circ, elle courut toute la ville, en ſorte que dans l'eſpace de trois heures on compta enuiron ſept mille perſonnes ſur le carreau.

Maſſacre de Theſſalonique.

O Grands, que Dieu a mis ſur la teſte des hommes pour voir de plus haut les images de voſtre miſere, & non pas pour les briſer & mettre en pieces, quelle mer ſuffira pour lauer vos bouches, quand pour contenter vne vanité d'eſprit, vous

laschez des paroles qui portent en queuë les massacres des mortels ?

La mer est moins furieuse, le tonnere moins épouuentable, le fiel des dragons & le venin qui enfle le col des aspics, est beaucoup plus toterable qu'vne parole incōsiderée sortie de la bouche d'vn Grand, qui delie les mains à la violence, & les ferme à la iustice. Dans trois heures voila vne pauure ville dénuée de citoyēs, & peuplée de corps morts, qui est comme vne isle deserte, enuironnée d'vne riuiere de sang : tant de femmes appellent leurs maris, & tant de petits orphelins reclament leur pere entre les morts, qui n'auoient plus de voix pour leur répondre.

Theodose iamais ne s'estoit figuré ce malheur, mais sa parole estant entre les mains des hommes de guerre, acharnez à la vengeance, n'auoit plus d'anse pour la reprendre.

Quand S. Ambroise estant à la compagnie d'autres Euesques, entendit les nouuelles de cette piteuse tragedie, elle luy mit les sanglots au cœur, & les larmes aux yeux. L'Empereur bourrellé en sa conscience fit sonder secrettement les sentimens du bon Euesque, & reconnut incontinent que celuy qui ne l'auoit pas épargné en choses plus legeres, le traicteroit en cette action selon son demerite : Aussi luy denonça-t'il incontinent par lettres qu'il estoit excommunié, que s'il venoit à Milan il ne pouuoit le traicter autrement qu'en excommunié, son peché l'ayant reduit insques à cet estat, que la veuë mesme des Autels luy seroit vn crime s'il ne prenoit la resolution d'vne parfaite Penitence.

Theodose monstra bien en cet article qu'il auoit l'ame bonne ; Vn autre se voyant en estat de pouuoir troubler toute l'Eglise, se fust cabré contre la

verge,

verge, auec des fougues & des menaces imperieuses, ou bien s'il eust voulu prendre des voyes plus douces, il eust trouué le moyen de se faire dispenser des rigueurs ordinaires d'vne penitence publique, par les considerations deuës à sa personne : mais ce bon Empereur sçachant que son mal auoit besoin d'vn bon Medecin, choisit le plus seuere de tous, & iamais n'eut de repos en son ame qu'il ne vit Ambroise, aymant mieux estre repris de luy, que flatté par vn autre. Il vient à Milan, & comme il prenoit le chemin de l'Eglise, le S. Evêque fait fermer en haste toutes les portes, & sort de l'enclos du lieu sacré pour luy aller au deuant : & d'abord luy parle en cette façon :

Paroles magnifiques de S. Ambroise à Theodose.

Il n'est pas croyable, ô Empereur, que vous connoissiez encore l'énormité du meurtre que vous auez commis: Comme la cholere vous a pour lors aueuglé, maintenant la creance de vostre grandeur, & les rayons de vostre diadéme vous éblouyssent. Vous deuriez toutefois regarder la terre d'où vous auez esté tiré, & où vous deuez retourner : Vous deuriez penser que la pourpre qui couure vostre corps ne le peut defendre de la pourriture, & des vers. L'état où vous serez pour lors, deuroit seruir de contre-poids à l'eleuation de celuy qui vous porte maintenant hors de vous-même. Vous commandez à des hommes qui sont de même nature que vous, qui sont tirez de mêmes elemẽs, qui vous ont égalé à la naissance, & vous égaleront encore au tombeau. Dieu vous auoit fait homme & Empereur, pour les traitter comme hommes, & comme sujets, & on les a traicté par vostre commandement pirement qu'on ne feroit des bêtes sauuages.

Auec quels yeux pretendez-vous regarder l'Eglise du Dieu viuant, qui est vostre souuerain maistre ? en auez-vous d'autres que ceux qui ont esté enuenimez

du

du fiel de cette colere ? De quels pieds toucherez-vous ces marbres, qui ne sont faits que pour les pieds des fidelles ? Sera ce de ceux qui veulent marcher sur les carnages ? Quelles mains tendrez-vous aux Autels? vous en reste-il d'autres que celles qui distillent encore le sang de ses infortunées victimes ? Oserez-vous prendre auec ces mains le corps du Fils de Dieu? Oserez-vous porter son sang à cette bouche qui a porté la sentence de ce massacre ! Retirez-vous, n'adioustez point crime sur crime : Prenez au col le ioug de la penitence, qui est l'vnique remede de vos maux.

Theodose estonné de cette liberté, n'eut autre réponse, sinon, *que Dauid auoit esté grand pecheur, aussi-bien que luy* : mais aussi-tost qu'il eut ouuert la bouche, l'Euesque replique, *Et bien puisque vous parlez de Dauid, imitez le en sa penitence, comme vous l'auez imité en son peché.*

Là dessus l'Empereur se departit, & s'en alla en son Palais touché d'vne douleur stupide, où il tascha d'accomplir de poinct en poinct les œuures de penitence à luy ordonnées par le S. Prelat. Il auoit desia passé enuiron huit mois dans cét estat, quãd la feste de Noël venuë il jetta de grands souspirs, & répandit abondance de larmes, deplorant amerement son estat : dequoy Rufin qui estoit pour lors le premier fauory de Theodose, & qui fut depuis mis en piece sous le regne de ses enfans, s'estant apperçeu, luy demanda la cause de cette douleur demesurée, lors que Theodose redoublant ses sanglots, *Ha Rufin tu iouës* (dit-il) *& tu ne vois pas où le mal me blesse. N'ay ie pas sujet de deplorer mon malheur auec des larmes ameres, voyant que les Autels qui sont faits même pour les esclaues & les mandians, ne me peuuent souffrir, & qu'il faut que ie sois retranché comme vn membre pourry, de la compagnie*

compagnie des hommes, & des Anges ? car ie n'ignore pas que ce qui est lié en terre par la bouche des Prestres, sera lié au Ciel.

Rufin qui pensoit alors estre aussi puissant que le Ciel, dit, *que s'il n'y auoit que cela qui affligeât l'esprit de l'Empereur, il y mettroit bien-tost remede.* Theodose luy replique, *Tu ne cognois pas l'Evêque Ambroise, mais quoy ie sçais que ton credit, ny ton industrie n'y seruira de rien.* Neanmoins Rufin insiste, & dit qu'il persuaderoit maintenant à l'Euéque tout ce qu'il voudroit ; il ne manqua pas de l'aller trouuer : mais le Saint luy fit vne tres-aspre reprimende, l'auisant de panser plutost ses propres playes, que d'interceder pour les autres : car il sçauoit de bonne part qu'il auoit trempé bien auant dans ce funeste conseil. Rufin neantmoins plioit tant qu'il pouuoit, & taschoit de charmer son homme de belles paroles, disant enfin pour conclusion, qu'il accompagneroit incontinent l'Empereur à l'Eglise. Saint Ambroise qui étoit toûjours fort serieux, repart, *S'il y vient comme Tyran, ie tendray le col : mais s'il y vient en qualité d'Empereur Chrétien, resolument ie luy defendray l'entrée.* Rufin vit bien que l'Euéque étoit inflexible, & vint en haste pour aduertir l'Empereur de ne hazarder point encore pour ce iour son entrée à l'Eglise. Il le trouua par les chemins comme vn homme effaré, qui auoit trait au cœur, & qui couroit au remede, & comme il luy eust dit ce qu'il auoit traité auec l'Euesque, *Il n'importe* (dit Theodose) *qu'il fasse de moy tout ce qu'il luy plaira, mais ie suis resolu de me reconcilier à l'Eglise.*

S. Ambroise aduerty que Theodose venoit, sort & l'attend sur la porte d'vne petite chambre separée du corps de l'Eglise, où d'ordinaire se faisoient les *Ædicula salutatoria.*

les ſalutations : puis comme il l'euſt apperçeu enuironné de ſes Capitaines : *Venez-vous* (dit-il) *Empereur, nous forcer* : *Non*, dit Theodoſe, *ie viens en qualité d'vn tres-humble ſeruiteur, & ie vous ſupplie qu'imitant la miſericorde du maiſtre que vous ſeruez, vous déliez mes chaines ; autrement c'eſt fait de ma vie. Quelle penitence*, replique le Saint, *auez-vous fait pour l'expiation d'vn ſi grand peché ? C'eſt à vous*, répond Theodoſe, *de me l'ordonner, & à moy de la prendre.*

Ce fut alors que pour corriger la precipitation de l'edict fait contre les Theſſaloniciens, il luy commanda de ſuſpendre l'execution de la ſentence de mort l'eſpace de trente iours ; puis l'ayant introduit à l'Egliſe, le fidelle Empereur pria, non point debout, ny à genoux, mais couché tout de ſon long ſur le paué, qu'il arrouſoit de ſes larmes, s'arrachant les cheueux, & criant pitoyablement ce verſet de Dauid, *Mon ame eſt attachée au paué, viuifiez-moy ſelon voſtre parole.*

Pſ. 111. Adhæſit pauimẽto anima mea, viuifica me ſecundũ verbum tuum.

Comme le temps de l'oblation fut venu, il ſe leua modeſtement, ayant encore les yeux tout baignez de larmes, & s'en alla preſenter ſon offrande, puis demeura dans les baluſtres qui ſeparoient les Preſtres d'auec les laïques, s'attendant d'ouyr le reſte de la Meſſe au meſme lieu. Saint Ambroiſe luy fait demander qui l'arreſtoit-là, & s'il auoit beſoin de quelque choſe. L'Empereur répond, *qu'il attendoit la ſaincte Communion.* Dequoy le ſage Prelat aduerty, luy enuoye vn des premiers Diacres qui le ſeruoient à l'Autel, pour luy faire dire que le Chœur étoit la place des Prêtres, & non des Laïques, qu'il ſortiſt promptement pour ſe ranger en ſon odre, adjoûtant que la pourpre pouuoit bien faire les Empereurs, mais non pas les Preſt res.

Theodoſe

Theodose obeït, & répond que ce qu'il auoit fait étoit sans dessein, mais que telle étoit la coûtume de l'Eglise de Constantinople.

Et ce qui est encore remarquable, c'est qu'étant retourné depuis au Leuant, comme il entendoit la Messe à Constantinople vn iour de fête fort solemnel, apres auoir presenté son offrande, il sortit du Chœur : dequoy le Patriarche Nectarius étonné, luy demanda pourquoy sa Majesté se retiroit de la façon : luy en soûpirant, répondit, *I'ay enfin appris à mes dépens la difference qu'il y a entre vn Empereur & vn Euêque. Enfin i'ay trouué vn maître de la verité, & pour vous dire mon sentiment, ie ne connois entre les Euesques qu'vn Ambroise digne de son nom.*

Voilà vne authorité incomparable qui estoit comme le rayon de sa grande vertu & sainteté, d'où luy découloit toute cette force & vigueur qu'il auoit en traictant auec les hommes.

Ie pense auoir mis iusques icy en vn iour assez éclatant les principales actions de S. Ambroise, & les auoir tellement ménagées, que toutes sortes de conditions y pourront trouuer de l'instruction. Ce n'a pas été mon intention de les étendre par voyes d'Annales, mais par discours historiques, propres à persuader la vertu: Aussi n'ay-ie point voulu charger ce papier d'autres particulieres narrations, qui se peuuent lire dans Paulin, Sozomene, Rufin, & qui ont été exactement recherchées par le Cardinal Baronius, conformement à son dessein. Ie finis apres auoir dit que Paulin, son Secretaire, témoigne qu'écriuant sous luy vn peu deuant sa mort, il vit vn globe de feu qui enuironna son chef, & luy entra enfin dãs la bouche, faisãt rejaillir sur son visage vne blancheur admirable, qui le tint si rauy, que tant que cette vision dura, il luy fut impossible d'écrire vne

Mort de S. Ambroise.

vne seule parole de ce que S. Ambroise luy dictoit.

Au reste ayant déja atteint l'an 64. de son âge, il estoit tenu comme vn oracle du monde, car on venoit d'un bout de l'Vniuers pour ouïr sa sagesse, comme celle de Salomō;& apres la mort de Theodoso, Stilicon qui gouuernoit tout, tenoit la presence de S. Ambroise si necessaire, qu'il estimoit que toute la gloire de l'Empire Romain étoit attachée à la vie de ce S. Prelat. En effet, comme vn iour du grand Samedy apres auoir reçeu la Communion, il eust rendu doucement son ame, ainsi que Moyse, sur la bouche de Dieu, vn grand deluge de maux inonda sur l'Italie, qui ne sembloit auoir esté arresté que par les prieres du Saint.

O quelle vie, ô quelle mort, d'auoir porté à sa naissance des abeilles sur les lévres,& à la mort des globes de lumieres en la bouche? Quelle vie de s'être formé dés son ieune âge comme vn Samuël, pour le tabernacle, sans toutefois sçauoir qu'il étoit appellé au tabernacle: Quelle vie de s'être conserué dans la corruption du monde, en vne tres-pure chasteté, comme vne fontaine d'eau douce au milieu de la mer: Quelle vie, d'être paruenu aux honneurs,& dignitez, en fuyant, & d'auoir honoré toutes ses charges par l'honnêteté de ses mœurs? Quelle vie de n'auoir enseigné aucune vertu deuant que de l'auoir practiquée,& de s'estre fait tout le premier docte en exemples, deuant que de se monstrer disert en paroles? Quelle vie d'auoir tellement policé vne Eglise qu'elle sembloit vne copie du Ciel, & vn patron eternel de vertus: Quelle vie d'auoir soûtenu sur ses épaules toute la gloire du Christianisme & tout le meuble de la maison de Dieu? Quelle vie d'auoir foulé tant de fois aux pieds la tête des dragons,& s'être rendu l'oracle du monde,

&

& le Docteur des Monarques ? Et quelle mort de mourir comme en vn champ tout remply de palmes plantées de sa main, cultiuées par son industrie, & arrousées de ses sueurs ?

Quelle mort de s'estre basty auant que de mourir vn tombeau estoffé des pierres precieuses de tant de belles vertus ? Quelle mort qui a fait connoître que S. Ambroise estoit né pour tout le monde, & qu'il ne pouuoit mourir sans les larmes de tout l'Vniuers ? puisque comme vn chacun auoit trouué ses interests dans la vie de ce Prelat, il trouuoit en son trespas le sujet de ses regrets ? Quelle mort de mourir auec ces paroles en bouche: *Ie n'ay ny honte d'auoir vécu, ny crainte de mourir: d'autant que nous auons vn bon Maistre ?* Quelle mort de retourner au Ciel comme la colombe du deluge à son arche, portant de paroles de paix, ainsi qu'vn rameau d'oliue en la bouche ? Quelle mort de voir le vice abbatu sous ses pieds, le Ciel tout en couronnes sur sa teste, les hommes en respect, les Anges en allegresse, les bras de Dieu chargez de recompenses pour ses merites ?

Prelats qui vous plaisez aux mitres & aux croces, que cét homme incomparable comme il est l'ornement de vostre Ordre, puisse estre à iamais le modelle de vos actions. Et si vostre dignité vous fait être cóme des montagnes de Sinaï, tout en lumieres, en flammes, & en tonnerres; que l'innocence de vostre vie vous rende à son imitation des montagnes de Liban, pour porter la blancheur des neiges en la pureté de vostre conuersation, l'odeur de l'encens en vos sacrifices & deuotions, & les fontaines en la doctrine, & aux charitez que vous partagerez à tout le monde.

AVX



AVX
CAVALIERS.

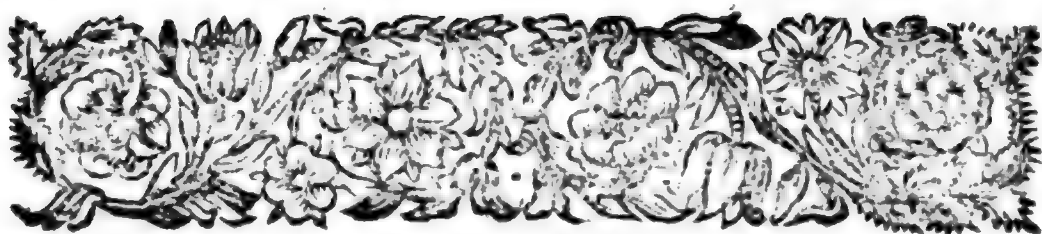


O Braue & courageuse Noblesse, dont les ayeulx ont arboré les estendarts de la Croix sur les terres des Infidelles, & cimenté les Monarchies de leur sang! C'est à vous que i'addresse ces lignes; c'est pour vous que ma plume trauaille, poussée d'vn genereux dessein qu'elle à d'honorer vostreprofession.

C'est icy que ie vous represente les vrayes marques de la valeur; icy que i'estalle les palmes & les coronnes qui ont entouré le chef de vos peres; icy que ie releue le prix des belles & glorieuses actions qui sont reseruées à vostre imitation: Entrez d'vn pas ferme & d'vn courage assuré dans ce Temple de gloire; vous persuadant qu'il n'y a rien de grand au monde que de fouler aux pieds les fausses grandeurs, & deifier les vertus: L'honneur mondain est le festin des Dieux (disoit vn Ancien) où les ambitieux ne sont inuitez qu'en qualité d'Ixion & de Tentales, pour y seruir de bouffons, mais celuy qui consiste en la vaillance, conioînte à l'integrité des mœurs, doit être l'objet de vos affections, la recompense de vos labeurs, & le trophée de vostre memoire.

Regardez seulement d'vn œil fauorable ce petit trauail que ie consacre à vostre salut, & donnez par vos vertus, l'effet à mes prieres & l'accomplissement à mes écrits.

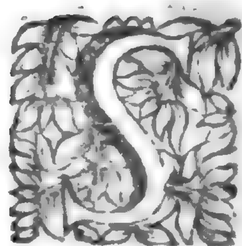
LE



LE CAVALIER.

SECTION. I.

EXCELLENCE DE LA Vertu guerriere.



I la profession des armes estoit aussi-bien conduite, comme elle est excellente & necessaire dans la vie ciuile: Nous n'aurions point assez d'yeux pour la contempler, ny assez de langues pour la loüer: & quand nostre esprit auroit donné iusques au plus haut point de l'admiration, il trouueroit tousiours en ce sujet des merueilles qui seroient par dessus son essor.

Il semble à ouyr parler l'Escriture, que Dieu méme enuie la gloire des armes, quand il se fait surnommer le Dieu des armées, & que les Prophetes nous le representent dás vn chariot de feu, tout entouré de legions flamboyantes, lors que les colomnes du Ciel tremblent sous ses pas, que les rochers se creuent, que les abysmes fremissent, & que toutes les creatures de l'Vniuers frissonnent sous les éclairs insupportables de sa Majesté. En effet ce

Dieu des armées.

grand Monarque du Ciel & de la terre, ne cesse de faire la guerre; & si nous voulons bien considerer ses procedures, nous trouuerons qu'il y a plus de cinquante siecles qu'il a mis le siege deuant vne ville rebelle, qui a pour fossez des abysmes d'iniquité, pour murailles & remparts, l'endurcissement; pour tours & bouleuarts, des montagnes d'orgueil; pour armes, la resistance aux inspirations diuines; pour artillerie, le tumulte & l'insolence; pour maisons, des cachots d'hypocrisie; pour palais, les labyrinthes de dissimulatiō; pour siege & pour barreau, l'impieté; pour temple, sa propre volonté; pour idoles, l'amour de soy-même; pour Capitaine, l'aueuglement; pour soldats, les passions dêreglées; pour conseil, la folie; & pour constance, l'opiniastreté.

Cette ville en vn mot, c'est le cœur humain, auquel Dieu liure tous les iours de batailles, pour nous donner la liberté par nostre captiuité, l'eleuation par nostre chûte; la grandeur, par nostre abaissemement; & la vie, par la mort, qui nous fait mourir à toutes les choses mortes, pour viure à l'immortalité.

Dieu veut que nous combattions à son exemple non seulement auec les armes spirituelles, mais aussi quelquefois auec les armes materielles, & c'est chose bien considerable qu'Abraham le premier pere de tous les fidelles, a esté guerrier, puisque S. Ambroise faisant dénombrement de ses tiltres, selon l'Escriture, monstre qu'il estoit bon Religieux, bon Iusticier, bon Capitaine, bon Hoste, & bon Mary. Encore est-ce vn trait bien plus émerueillable de dire ce qu'a remarqué Clement Alexandrin, que la premiere armée des Fidelles, qui fut iamais, marchoit, sans y penser, sous la figure de la Croix, & le nom du Sauueur; quoy que ce fust deux mille

Ambros. offic. 1. c. 24 Fide primus, iustitia pracipuus, in pralio strenuus, in victoria nō auarus, domo hospitalis, vxori sedulus.

le

le ans enuiron deuant la naiſſance du Meſſie.

Le quatorziéme chapitre de la Geneſe nous apprend que neuf Roys ſe mettent en campagne auec leurs troupes, pour combattre contre cinq. Ceux de Sodome & de Gomorrhe, y eſtoient en perſonne, qui comme Princes effeminez tournerent le dos au premier choc, & en fuyant ſe laiſſerent tomber dans des puits de Bitume. Leur déroute donna loiſir à leurs ennemis de piller tout le pays : où le pauure Loth, neueu d'Abraham, fut pris, ayant choiſi de malheur ſon domicile en vn terroir qui eſtoit fertile en biens & en iniquitez.

Les nouuelles eſtant venuës aux oreilles d'Abraham, il arme promptement ſes domeſtiques ; qui eſtoient au nombre de trois cent dix-huit, & auec des Paſteurs il attaque des Roys qu'il ſurmonte valeureuſement, ramenant ſon parent, & tout le butin que les ennemis auoient enleué. Voila la premiere bataille ſignalée en l'Eſcriture, où ce braue Docteur d'Alexandrie que i'ay preallegué, ſubtiliſe fort bien, & dit que le nombre des ſoldats d'Abraham, eſt repreſenté par trois lettres Grecques, T. I. H. dont la premiere ſignifie la Croix, & les deux autres, le nom du Sauueur ; Dieu voulant ainſi conſacrer les premieres armes des croyans, par les myſteres de ſa grandeur, pour nous mõſtrer que la Milice qui va d'vne bonne conduite, eſt ſon œuure & ſa gloire.

Auſſi ne trouuons-nous pas que le nom de Soleil ayt eſté donné és lettres ſacrées, à homme viuant, auec tant de luſtre & d'applaudiſſement, ſinon à vn guerrier ; & le premier des guerriers : ie veux parler de Samſon, qui vaut autant à dire en noſtre langue, comme Soleil ; où il ſemble que l'Eſcriture

Guerriers, Soleils.

nous meine par la main pour nous faire reconnoistre que la profession militaire, qui est dans la bonne conduite, excelle autant sur les vacations communes des hommes que fait le Soleil par dessus les estoiles. Car les lettres, mesme l'eloquence & les arts qui s'étallent auec tant d'éclat dans l'estime des hommes, sont couuertes sous les ailes de la vertu militaire, comme a tres-bien reconnu l'Orateur Romain. Nous ne lisons pas que le Soleil se soit iamais arresté pour ouyr les belles paroles d'vne langue diserte, ny pour considerer les theatres & les amphiteatres des Romains, ny les jeux Olympiques des Grecs, ny tous les autres obiets d'admiration qui sont dans l'industrie des hommes : mais bien sçauons-nous par l'oracle des veritez que ce grand astre qui est admiré de tout le monde, est demeuré comme charmé à la voix d'vn Caualier, l'illustre Iosué, lors qu'il faisoit tant de beaux faits d'armes comme s'il eut voulu admirer ses proüesses, & éclairer ses conquestes.

Grandeur & excellence d'vn braue Capitaine.

Et qu'y a-il aussi de plus admirable au monde, que de voir vn homme counert d'acier, qui voltige sur vn genereux cheual, & qui s'en va la teste baissée se lancer à trauers des bataillons tout herissez de lances & d'épées, à trauers tant de mousquetades, tant de gresles de fer, & tant d'effroyables images de mort, qu'il défie aussi franchement comme s'il estoit immortel, & épargne aussi peu la vie comme s'il en auoit vne centaine à perdre ?

Quel spectacle, que de le considerer dans vne furieuse meslée, comme vn fondre dans la nuë, qui force sa prison ; & rompt tous les obstacles, volant sur les ailes du feu & le son grondant des tonnerres pour écorner la pointe des rochers.

Quel effroy de le contempler en vne autre posture,

re, forçant vne muraille qui est toute bordée d'armes & de terreurs,& allant au dãger auec le méme pas & le mesme visage qu'vn autre iroit au festin?

Quel appuy & quelle consolation pour vn pauure peuple(que l'injustice & l'hostilité vont égorger comme moutons destinez à la boucherie)d'apparceuoir vn braue Capitaine,auec vn escadrõ volant,qui dissipe la malignité de ces forces coniurées à la ruine des innocens,& par la lumiere de ses armes,change tous les orages en serenité.

O la beauté que de receuoir en ces combats,des playes dont il sort plus de gloire que de sang!O la grandeur que de moissonner des palmes au milieu de tant d'épines!O la facilité que de voir ses batailles suiuies de tant de lauriers,de coniouyssances,& d'applaudissemens des peuples qui sont sauuez par cette vertu militaire ! Comment tout ce qui est en cette profession , ne seroit-il glorieux,veu que la mort mesme,qui est la terrible des terribles, monstre vn visage tout riant à ceux qui s'enseuelissent dans leurs proüesses comme dans le vray tombeau d'honneur.

Complaisance de l'histoire à loüer les braues Capitaines:

Il semble que les histoires sacrées décriuent méme auec quelque complaisance ces grands Capitaines, lors qu'elles les font marcher en la guerre. Ainsi disent-elles d'vn Iudas Macchabée, qu'ayãt pris ses armes , il parut comme vn geant , & que dans la meslée il fut veu comme vn lion rugissant, qui va fondre sur la proye. Ainsi dechiffrent-elles au second des Rois les proüesses de Dauid, & d'autres valeureux personnages qui ont fleury de son temps,auec des Eloges fort particuliers.Ainsi vont-elles dépeignant la force,la prudence,& les stratagemes de Gedeon contre les Madianites, d'vn narré fort admirable.

Induit se loricam sicut Gigas, similis factus est in operibus suis, & sicut catulus leoni rugiens in venatione. Macch. 13. 2.Reg. 13.

La valeur eſt vn rauiſſement qui emporte tous les eſprits, & grands & petits, & ſubtils, & groſſiers, à honorer ſes qualitez. Ariſtote, le plus poly iugement qui ayt été aux ſiecles paſſez, admira tant cette force guerriere, quoy qu'éloigné de ſa profeſſion, qu'il a fait vn bel hymne à ſa loüange, lequel ſe treuue encore dans Diogene Laërce; où il l'appelle vertu tres-laborieuſe aux mortels: mais le plus bel ornement de la vie ciuile; vertu qui a des beautez ſi attrayantes, que les cœurs les plus genereux cherchent la mort à l'enuy, pour iouyr de l'éclat de ſa gloire.

Que ſi cette valeur a tant d'attraits, conſiderée ſeulement dans les termes de la nature, que ſera-ce ſi elle eſt vne fois releuée par le ſecours de la grace & des vertus, qui luy oſtent tout ce qu'elle a de ſauuage, pour la faire reluire des rayons d'vne vraye & ſalutaire Maieſté? Y a-il choſe plus aimable en tout l'Vniuers que de voir vn Caualier valeureux, accompagné des qualitez de la pieté, de la prudence, de la iuſtice, de la liberalité, de la bonté, de l'honneſteté, & de toutes les autres parties, qui ſont dans vne belle nature, ce que ſont les eſtoiles ſemées ſur l'azur des globes celeſtes.

O Nobleſſe, ſi vous ſçauiez connoître vôtre excellence, & conformer vôtre vie à vôtre dignité, quel luſtre & quel appuy vous apporteriés au Chriſtianiſme! C'eſt la foy d'vn guerrier, & d'vn guerrier ſorty du Paganiſme, que la bouche du Dieu viuant a exaltée par deſſus toute la pieté des Iſraëlites, alors qu'il loüa ſi hautement le Centenier de l'Euangile, pour auoir cōfeſſé que le Sauueur auoit autant de puiſſance ſur les maladies, & ſur les choſes inſenſibles, qu'vn Capitaine bien abſolu auroit ſur ſes ſoldats. C'eſt vn guerrier, que S. Pierre, à la reue

Guerriers recommandez en l'Euangile, *Actor.* 10.

reuelation de l'Ange, consacra tout le premier à la foy, comme les premices de la Gentilité. Ce sont les guerriers qui remplissent si souuent nos martyrologes de leurs noms, nos esprits de leur veneration, & nos bouches des prieres que nous leurs offrons. Ces cœurs ont esté de tout temps capables de receuoir les semences des plus illustres vertus, & auiourd'huy on les laisse pourrir dans la lascheté, l'ordure, & la brutalité.

O Noblesse ne vous trompez point en la reconnoissance des marques de vostre profession, & ne vous flattez point sous vn faux masque de valeur. Ie veux icy vous representer le Palais de la vertu militaire, & vous monstrer le chemin qu'il faut tenir pour y arriuer, & ne se laisser point seduire par des phantosmes & illusions de grãdeur qui ne sont grosses que de fumées ; & qui apres auoir promis de faire enfanter les montagnes, ne produisent que des rats & des vermines.

SECTION II.

L'Entrée du Palais de la Valeur, & les illusions des Salmonées, ou Rodomons.

L'Ingenieux Delben, qui a fait toute la Philosophie morale d'Aristote en excellens tableaux, nous dépeint à l'entrée du Palais de la Valeur, vne maistresse enragée qu'õ appelle l'Audace, qui seduit vne infinité de petits Salmonées, ou Rodomõs, sous couleur de vertu. Il est vray qu'elle est muette dans cette peinture: mais i'ay deliberé de la mõstrer plus animée de ce traité, & vous découurir les artifices & les damnables maximes dont elle se sert pour tromper les esprits de ce siecle: afin que la con-

noissance du mal nous fournisse plus de facilité pour l'application des remedes.

S. Isidorus de conflictu vitiorum & virtutum.

Permettez-moy icy, mon Lecteur, d'imiter le grand S. Isidore, qui pour representer plus naïfuement l'horreur des vices, les fait disputer contre les vertus, & leur met en bouche toutes leurs mauuaises maximes. Donnez-moy cette liberté que ie vous figure les desordres qui sont aujourd'huy en la noblesse corrompuë par la bouche d'vn Rabsaces, qui est le méchant Caualier, lequel se mesle de donner des preceptes à la ieunesse, & luy dicter de tres-pernicieux conseils qui seront apres refutez par le Caualier Chrestien.

NOTEZ QVE VOICY LES DAMNABLES preceptes de Rabsaces, le faux Caualier : qui contiennent vne vraye satyre des mœurs de la Noblesse corrompuë.

FIgurez-vous, que ce dangereux maistre va aux deuant de la noblesse, qui cherche la gloire des armes, & qu'il prend par la main vn ieune hôme qu'il voit susceptible de ses impressions, & luy monstre au lieu du vray domicile de la force, vn palais tout de vent basty sur le vif argent, où croissent des palmes & des lauriers, semblables aux fruits de Sodome, qui s'éparpillent tout en cendres, lors qu'on les pense toucher. La-dessus il luy tient ces discours, où vous ne reconnoistrés que trop les mœurs & les inclinations qui regnent aux petits Salmonées de ce siecle.

Mon gentil-homme te voicy dans le Palais de la Valeur & ie suis celuy que tu cherches, ie suis venu à dessein au deuant de toy pour te receuoir à bras

bras ouuerts,& te dicter de ma bouche des preceptes qui te feront égaller la gloire des Cesars & des Alexandres.

I'auouë bien que le temps a esté que les braues Caualiers prenoient l'espée de l'Autel, pour l'employer à l'honneur des Autels,& viure dans l'exercice des armes, comme dans le Temple du Dieu des armées;mais ces façons de faire se trouuét plus dans les vieilles histoires que dans les mœurs des hommes qui viuent à present. Si tu veux estre vn Caualier du siecle, ie veux que tu deuiénes vn petit Cyclope, & que tu sçaches fort peu que c'est de Dieu,ny de Religion; si ce n'est pour iurer l'vn & profaner l'autre: Ie craindrois que cette deuotion ne t'amollist le courage qu'on estime auiourd'huy n'estre pas d'assez bonne trempe s'il n'a force impietez, Tes sermens seront tes sacremens;tes mysteres,la cabale des impies :la table sera ton autel: les plats,tes sacrifices:& tu tiendras ton espée comme vne Deïté que tu porteras penduë à ta ceinture sans l'aller chercher plus loin:s'il faut par ceremonie aller à l'Eglise, tu iras comme si tu allois à vn balet, sans appehension de la Majesté diuine : car cela te pourroit donner de la melancholie,& quand tu y seras,sans faire autre distinction du profane & du sacré,tu te mettras à rire & à gausser sur les occurrences qui se presenteront : car encore faut-il passer ioyeusement ce peu de mauuais temps. Tu te mettras en postures, qui sentiront fort le basteleur,pour garder la bien-seance des gens de ta sorte,& s'il n'y a rien pour deuiser & dire le mot,pour le moins tu tourneras la teste de tous costés, & chasseras des yeux & de la pensée apres les objets qui peuuét contéter les sens.Ie sçay bien que tout cela,(pris au modelle de l'ancienne pieté)est tenu pour

Premier desordre de la Noblesse, vne grande impieté.

Vie brutale & infame.

pour vn grand Sacrilege ; mais tu en es capable,& si ta mine ne me trompe point, tu ne seras iamais de ces scrupuleux, qui pensent que les Eglises ne soient faites que pour prier.

II. Desordre, la lãgue de blasphème & de calomnies.

Tu apprendras de bonne heure à mentir, iurer, parjurer, médire, & blasphemer: car c'est vne Rhethorique fort ordinaire en la bouche de nos Salmonées. Ne va point chercher dans les vieilles histoires, comme Charles huictiéme, qui trencha les Alpes, & conquesta le Royaume de Naples, & fit trembler Constantinople auec ses Othomans, de la seule ombre de son nom, n'osoit pas seulement iurer sa foy; nous ne sommes plus en ce temps là ; on est si accoustumé maintenant à mentir, qu'il faut que les sermens montent par estages iusques aux nuës, pour asseurer vne verité : encore à force d'en iurer, la prent-on pour vn mensonge. Et quand il n'y auroit autre raison de iurer que pour faire l'habile homme, puisque tu ne peux estre vaillant du bras, il faut trencher hardiment de la langue.

III. Desordre. L'abomination des duels.

Que les fougues & les rodomontades ne tarissét iamais en ta bouche nõ plus que l'eau dãs les grosses riuieres. Si tu veux auoir vne des grandes vertus du tẽps: il faut que tu sois hagard, & hargneux, que tu ne parles rien que de duels, que de deffis, & que d'assignations: & qu'aussi tost que tu entẽdras quelque homme de valeur, tu dies que tu as enuie de le voir vn iour l'épée en la main, & que tu en as déja bien veu d'autres sur qui tu as eu de grands auantages. Iure à bon escient qu'vn tel t'a fait tort, mais que tu en tireras la reparation scellée de son sang : dispute, broüille, rapporte, fais naistre des querelles sur la pointe d'vn éguille, presse pour seruir de second à celuy - cy & celuy - là, mais engage tousiours les autres, & retire le plus dextrement

ment que tu pourras, ton épingle du jeu.

Crois-moy, que tout le mestier ne gît qu'à faire bonne mine, si tu pouuois feindre des playes cõme les heretiques font les faux miracles, ce ne seroit pas mal-aisé: car toute la vaillance va maintenant là, il suffit qu'on die que tu es vn homme à mourir, ou à tuer de gayeté de cœur. Il est vray qu'anciennement quelques duels se sont permis en temps de guerre, d'ennemy contre ennemy, & executez auec l'aueu & la presence des Capitaines de part & d'autre; qui les voyoient auec beaucoup de solemnité. Ainsi le braue Cheualier Bayard, l'œil & le bras de la milice Françoise, tua Alphonse de Sotomaiore, Espagnol, dans le champ de bataille, aux yeux des deux partys, qui regardoient cet spectacle. Cela sentoit son guerrier bien asseuré d'entrer en lice auec les loix militaires en presence de son Chef, contre vn aduersaire d'autre nation. Auiourd'huy où trouuerons-nous de semblables valeurs? il faut necessairement chercher la nuit & les lieux escartez, & les voiries pour faire vn duel: car ie te laisse à penser le beau spectacle que ce seroit si on contemploit d'vn theatre la contenance de ces Rodomons, qui sont les plus fougueux en paroles, on les verroit trembler, palir, frissonner, s'éblouyr, se troubler & se faire enfin tuer comme des miserables pourceaux. Cela ne seroit pas hõneste, encore faut-il quelque bandeau pour couurir les laschetez qu'on ttouue dans ces combats clandestins.

Tant plus vn homme est roturier, ou coüard, ou malheureux, d'autant plus doit-il rechercher tels duels. Ie dis roturier, quoy que ie n'ignore pas que c'ayt esté autrefois le mestier des esclaues; mais l'opinion en fait maintenant vn trait de gentil-hõme. Voila pourquoy ceux là qui se sentent de basse extraction, recherchent plus ardemment telles occa-

meilleur:& vn ieune Caualier qui recherchoit vne Dame par les voyes legitimes d'vn honneste mariage,se faisoit vertueux pour estre aymé,tant l'amour & la vertu auoient alors de correspondance. On taschoit de loger tousiours ses affections en bon lieu, pour se faire homme de bien par l'imitation de ses amours : qui est le plus delicieux chemin qu'on sçauroit trouuer à l'innocence. Tout se traitoit auec tant d'honneur, qu'on apprehendoit la moindre tache de blasme, beaucoup plus que la mort. Auiourd'huy on n'y va pas ainsi : Si tu veux suiure le cours du temps, & les procedures des Salmonées : Tes voluptez seront sans ordre, comme ta conuoitise sans mesure : Tu feras trophée du deshonneur,& tu n'auras point d'autre fin en aymant que le vice ; ny d'autres moyens que ceux que te fournira la brutalité:Tu ne feras point de difference entre le lit des mariez,celuy des vierges & des femmes publiques ; & quand tu auras seduit vne malheureuse fille, tu t'en vanteras comme si tu auois gaigné vne ville.

VI. desordre. Les desbauches perpetuelles.

Il faudra pour cét effet que tu entretiennes la brauerie,le ventre,& le jeu ; car ce seront les Demons les plus familiers à tes humeurs:Tu leueras les plus superbes estoffes de la boutique des Marchands,pour couurir tes ordures,d'or & d'escarlate, & tu tiendras tous les meilleurs artisans en haleine pour te seruir : Quand il faudra payer tes debtes, tu vengeras à force d'iniures les bien faits, & combleras ton infidelité par toutes sortes d'ingratitude.

VII. Desordre. La barbarie au gouuernemét des suiets.

Si tu as des suiets, tu les traiteras comme des esclaues,& les gouuerneras auec toute rigueur;exerçant de la Violence sur leur corps,& des rapines sur leur bien ; l'vn nourrira tes chiens;l'autre tes cheuaux; l'autre tes valets ; qui sont ordinairement de petits

Tartares

Tartares; dont l'insoléce fomentée par les maîtres, & seigneurs, fait tout ce qu'on peut attendre d'vne ame seruile, qui a l'authorité dans les mains: Encore tâcheras-tu de faire à croire aux bonnes gens, que ce que tu en as fait, c'est pour leur conseruation, comme on disoit à ce pauure Pasteur, à qui les sacrifices d'Hercules mangeoient plus de brebis que n'eussent fait vne armée de Loups. Ta table, nonobstant les larmes & les necessitez du public, sera toûjours foisonnante en delices, & pour tes recreatiõs tu ioüeras l'or à pleines mains, quoy que ce soit le sang de tant de personnes, ausquelles tu es redeuable. Tu seras fils de la poule blanche, & faudra que les richesses des pecunieux, l'industrie des artistes, les vertus des innocés, la faim méme & les miseres des plus calamiteux, soient tributaires à ton luxe.

VIII. Desordre. Perfidie.

Moeurs abominables.

Ie veux que tu paroisses à l'exterieur auec vn visage ouuert, vne mine riante, vne façon fort hõnête, mais au dedans tu seras plein de cauteres, & ton cœur aura tousiours plus de taches que la peau la plus mouchetée d'vne Panthere. Tu vendras tõ ame à l'ambition, & pour auancer ta fortune, tu n'écouteras ny Dieu, ny Ange, ny cõscience, ny vertu. Tu n'auras égar à la personne ny de pere ny de mere, ny de freres, ny de sœurs: mais la mesure de toutes tes amitiez, sera celle des interêts. Il ne faudra pas que tu estimes rien d'injuste quand il sera pour ton accommodement, ny que tu fasses le scrupuleux en matiere de conscience: de quel costé que le gain vienne, il est toûjours de bõne odeur. Auec le temps tu te feras vn esprit plus noir que ceux de l'abîme, & pour desarçonner vn innocent, tu n'épargneras point les perfidies & trahisons qui ont été autrefois estimées bien horribles: mais l'accoûtumance du siecle, qui est si naturalisé dans le vice, fait qu'on

qu'on s'appriuoiſe maintenant auec les monſtres. Tu feras profit de tout, ſi tu peux ; & n'y aura vice duquel tu ne tires tribut. Tes paroles ſeront pleines d'artifice, ton artifice de promeſſes, & tes promeſſes de vent. Enfin tu viuras dans le Chriſtianiſme quaſi comme feroit vn Ianiſſaire à la porte du grand Turc, & pour recompenſe, quand tu auras finy tes iours , qui ne peuuent pas long-temps durer, tu iras droit au paradis de Mahomet auec ces grandes lumieres, Sardanapale, Epicure, Baiazet, & Selim.

Voila les infames & pernicieux diſcours que tenoit ce mauuais maiſtre, à ce ieune homme: où vous pourrez remarquer vne vraye ſatyre de la vie de pluſieurs, qui ſe diſent nobles ; quoy que leurs mœurs encheriſſent encore par deſſus toutes ces paroles , & que l'imagination d'vn autheur n'en ſçauroit tant feindre, qu'ils n'en expriment d'auantage en leurs profanes actions.

Voyons maintenant le Palais de la vraye Valeur, & prenons l'antidote contre les poiſons du ſiecle.

SECTION III.

Le Temple de la Valeur, & les ſages preceptes donnez par le Caualier Chreſtien , pour refuter les Mœurs du temps.

LE Caualier pourſuiuant ſon chemin , entre au Temple de la Valeur; ou ſelon les belles penſées de ce grand Peintre preallegué , il voit ſur le frontiſpice du Palais, vne belle tour de cryſtal, garnie de flambeaux à guiſe de ce globe de verre dãs lequel les Perſes portoient jadis l'image du Soleil, ou bien à l'imitation de ce grand Phare d'Alexandrie

drie,qui éclairoit la mer de tous costez, pour conduire les vaisseaux à bon port.

Cela estoit mis exprez pour signifier les grandes & diuines lumieres de sagesse qui sont en la force vrayement Chrestienne : Ce Palais sembloit tout basty de roches qui estoient de couleur de fer,sillonnées de petites veines de sang, qui monstroient assez qu'on auoit fait cela à dessein,pour representer le courage inuincible des nourrissons de cette vertu.Les sales estoient toutes tapissées de proüesses & de victoires , & au lieu de colomnes , elles auoient de grandes statuës des plus valeureux hommes du monde, qui auoient fleury dans la reuolution de tant de siecles : La Valeur presidoit là dedans : qui n'estoit pas assisse sur les œillets ny sur les roses, mais enuironnée d'épines & de souffrances, tousiours armée , & tousiours l'épée en la mains : dont elle trenchoit vne infinité de monstres,& chassoit tous les Salmonées de sa maison.

Dans ce Palais estoit le braue Eleazar , lequel aussi-tost qu'il eust apperçeu de loin ce ieune Caualier,il le fit approcher,& luy parla en ces termes: Mon fils, ie ne doute point que vous n'ayez troué à l'entrée de mon logis vn méchant sorcier qui vous a empoisonné par l'oreille : il est besoin que vous la purifiez pour vous rendre capable des grands preceptes de force & de sagesse que i'ay maintenant à vous donner , puis qu'à ce dessein vous estes venu en mon Palais. On vous a dit que pour estre bon Caualier,il faut que vous deueniez vn petit Cyclope, sans sentiment de Dieu, ny de Religion : car la deuotion seroit pour affoiblir vos guerrieres humeurs : Ceux qui vous ont dit cela, ne vous ont rien dit de nouueau , c'est vne vieille chanson qu'ils ont tiré de Machiauel , qui pensant faire

Refutation du premier desordre.

faire vn Prince, a fait vne beste sauuage ; & veut neantmoins faire à croire que c'est vn homme, mais c'est à ceux qui portent leurs yeux sous le talon. Qu'on ne nous aille point seruir de cette Philosophie de chair, qui fait la vaillance & la deuotion, comme deux choses incompatibles. Veritablement, ie ne pretens point exiger de vous vne pieté affectée, contrainte, & ceremonieuse, qui soit hors des termes de vostre profession. Ie veux que vous soyez Soldat & non pas Moyne. Mais ie vous maintiens que la premiere vertu de l'art militaire, c'est d'auoir de bons sentimens, & de pures creances, touchant la Diuinité, puis y apporter de la correspondance par les offices & actions exterieures de la pieté.

Premiere vertu du Caualier, la pieté.

Quand ie dis cela, ie suis si fort en raisons, que ie veux prendre nos ennemis mesmes pour iuges. Voilà le subtil Machiauel, qui sur sa Decade de Tite-Liue monstre que la Religion est vn merueilleux instrument de toutes les grandes actions, & que les Romains s'en sont seruy à ordonner leur ville, à poursuiure leurs entreprises, & pacifier les tumultes & seditions qui naissoient dans la reuolution de l'Estat. D'autant que c'estoit, dit-il, vne bride qui les rangeoit à la raison, lors qu'ils faisoient plus de conscience d'offenser Dieu que les hommes; croyant que sa puissance passoit toutes les choses humaines. Aussi voyons-nous que tous ceux qui ont voulu former, nourrir, & auancer vn Estat, quoy qu'ils n'auoient point de vraye Religion dans l'ame en ont pris les pretextes, comme Lycurgue, Numa, Sertorius, Ismaël le Persan, & Mahomet.

Raisons qui monstrét que la vraye pieté est l'ame de la vertu militaire. chap. 13. & 11.

Ie vous demande là dessus, mon Caualier, si par le témoignage de cét homme qui s'est fait nostre aduersaire, les fausses creances mesmes ont eu tant de pouuoir sur les esprits, qu'elles les ont rendu

plus dociles à la vertu plus obeyssans aux souuerainetez, plus hardis à entreprendre les choses épineuses ; plus patiens à supporter les ennuyeuses, plus vaillans à surmonter celles qui faisoient de l'opposition : Si dis-ie la seule imagination d'vne fausse diuinité qu'on tenoit punir les mes-faicts, & recompenser les proüesses d'vn salaire temporel, estoit assez puissante pour faire voler des legions couuertes de fer à trauers tant de perils: ne faut-il par auoüer par la confession de nostre ennemy mesme, qu'vne vraye Religion, comme est la nostre, qui promet tant de recompenses aux vertus, & tant de supplices aux crimes, non pour vn temps, mais à toute eternité ; si elle est vne fois bien grauée dans les cœurs, fera d'autant plus de beaux effets par dessus ceux des autres sectes, que la verité est par dessus le mensonge, la realité par dessus le neant, & le Soleil par dessus l'ombre.

D'où pensez-vous que viennent tant de laschetez, sinon du refroidissement de la Religion ? car comment vn soldat ne seroit-il vallant lors qu'il s'est fermement persuadé que c'est la volonté du Dieu viuant qu'il obeysse à son Prince, comme s'il voyoit vne diuinité sur terre; & que s'enseuelissant dans le deuoir de cette obeïssance, apres estre bien purifié de ses pechez, il prend vn chemin tres-asseuré à la beatitude ?

Comment ne seroit-il plus hardy apres auoir reçeu l'absolution de ses iniquitez par la vertu du Sacrement, veu que par l'aueu de tous les Sages, il n'y a rien de si broüillé, de si timide, & de si chancelant qu'vne conscience embarrasée dans l'image de ses crimes ?

Comment épargneroit-il vne vie passagere, ayant vne ferme croyance de l'immortalité : veu que les plus

plus sages hommes ont iugé que la vaillance des anciens Gaulois, qui fut admirée des Romains, ne venoit d'autre source, sinon d'vne ferme persuasion que les Druides leurs auoient donnée touchant la vie immortelle de nos ames? Comment ne seroit-il tres asseuré, s'il contemploit fermement l'œil de la prouidence de Dieu, toûjours veillant sur sa protection? Comment ne seroit-il tres-ardent s'il se figuroit le Sauueur du monde sur les portes du Ciel, les bras chargez de recompenses? Ne voyez-vous pas que toutes les raisons bataillent pour nous aussi bien que les experiences?

Ie ne veux point flatter les Chrestiens, sous consideration que ie m'appelle le Cheualier Chrestien: aussi ne dois-ie pas trahir ma cause sous ombre de modestie: Qu'on lise toutes les histoires anciennes & modernes, qu'on examine les faits militaires, qu'on pese les courages dans vne iuste balance, ie defie le plus habile Chroniqueur, de m'apporter valeur aucune de l'histoire Grecque & Romaine, où se voyent les plus admirables promesses, que ie ne la monstre tousiours égallée, voire surpassée par la force des Chrestiens. Quand ie lis ces histoires des anciens, ie voy des Grecs qui triomphent pour auoir vaincu Xerxes: qui à vray dire, estoit vn cerf lequel conduisoit vne armée de moutons: iamais on ne vit rien de si embrasé: & quand il n'y eust eu aucune opposition, ce grand corps composé d'vne milice faineante, & estourdie, n'estoit fort que pour se ruïner soy-mesme. Les faits des Payens.

Ie voy vn ieune Alexandre qui sans mentir estoit d'vn beau naturel, quoy que les plus iudicieux remarquent de grands defauts en sa conduite, laquelle estoit souuent temeraire, & quelquefois insolente; mais bien luy prit d'auoir affaire à de grands

niais qui s'esbloüyssoient au simple éclat d'vne espée, car s'il fust venu choquer les armes de l'Europe, sans doute on eut veu ses lauriers geler dans les neiges du Septentrion. Ie voy les Cesars Romains qui attaquent, ou ceux qui sont desia effeminez par leurs propres vices, ou ceux qui sont vagabonds, & desvnis n'ayans pas vn estat asseuré pour leur faire resistance.

On me bat perpetuellement les oreilles des faits d'vn Cynegirus, qui ayant les deux mains coupées, mord les armes & les vaisseaux de ses ennemis auec les dents : d'vn Othryades qui écrit sa victoire de son sang ; d'vn Sergius, qui s'est quatre fois batu de la main gauche ; ce que Pline remarque en son Histoire, comme si c'estoit vn prodige, d'vn Horace le borgne, qui defend vn pont contre l'armée des ennemis ; d'vne fille nommée Clœlia qui va à cheual dans le Tybre ; d'vn Sicinius qui s'est trouué en six-vingt combats, & a remporté quarante six depoüilles des ennemis auec quarante cinq blessures à diuerses fois.

Ie ne veux point amoindrir leurs proüesses, ny leur oster l'honneur qu'ils meritent ; car de dire qu'il n'y ait eu de la valeur & de la force dans ces courages anciens, ce seroit aller contre le sentiment commun. Mais on voit auiourd'huy des Aristarques par le monde, qui ont l'esprit tellement fait contre-poil, que quand on parle des bestes brutes, ils les releuent hautement par dessus les hommes, comme s'ils estoient de la race de ces Soldats d'Vlysse, qui selon les fables furent changez en pourceaux. Aussi quand on vient à comparer les proüesses des Chrestiens auec celles des infidelles, ils ne trouuent rien de nostre costé qui soit à leur goust tant ils ont de malice ou de stupidité.

Ie veux mourir ſi en la ſeule vie du Capitaine Bayard, on ne remarque des faits de guerre qui ont paſſé en conduite & en valeur ceux des Alexandres & des Pompées: & qui voudroit remarquer toutes les valeureuſes actions qui ont eſté faites en nos guerres, quelquefois par de ſimples Soldats, quelque fois auſſi par des femmes Chreſtiennes, on compteroit auſſi toſt les eſtoilles du Ciel. Et ſi i'auois entrepris maintenant de faire vn ſimple denombrement des grands Capitaines qui ont fleury dans la Chreſtienté, il laſſeroit les plumes, rempliroit les liures, accableroit les Lecteurs. Proüeſſes des Chreſtiens.

Ie voudrois bien ſçauoir ſi Conſtantin, ſortant d'vn Oratoire où il prioit auec les Eueſques, deuant que donner tant de batailles, en a eſté moins vaillant contre Maxence, Maximien, & Licinius? Si Theodoſe en ſe recommandant ſi particulierement aux prieres des Moynes, en a moins fait le deuoir contre Maxime & contre Eugene? Si Heraclius eſtoit plus laſche pour porter l'image de noſtre Dame entre ſes mains, quand il ſubiugua Coſroës Roy des Perſes en trois batailles rangées? Si Clouis faiſoit moins de bons effets, quand il faiſoit marcher ſes eſtendarts ſous la conduite des prieres de ſainct Martin? Si Charles Martel s'eſtoit enerué dans ſes deuotions, quand à la ſeule iournée de Tours, il tailla en piece trois cens ſoixante & quinze mille Sarrazins, par le plus effroyable carnage qu'on ait iamais veu? Si Charlemagne pour s'eſtre lié ſi fermement aux Autels ſentoit diminuer ſon bras contre les Lombards, les Saxons, & les Mores? Si l'épée de Godefroy de Boüillon, apres tant d'actions de pieté, en eſtoit moins trenchante, quand elle fendoit les Barbares, d'vn ſeul coup, depuis le ſommet de la teſte iuſques à la ceinture, & brilloit

dans l'Asie toute couuerte de rayons de palmes, & de lauriers? Si Belisaire pour estre bon Catholique, changeoit moins les Goths : & si Symon de Montfort pour prendre son épée de l'Autel, en estoit moins redoutable aux heretiques Albigeois?

Asseurément il n'y a rien de si fort, de si inuincible, ny de si triomphant, qu'vne valeur qui marche sous les loix de la Religion Chrestienne. La nation des Turcs qui semble estre née pour remuer le fer & auoir bien de l'auantage dans les armes ne craint pas tant les estendarts des Perses & de Tartares, comme les bannieres des Chrestiens. Et Baronius en vne Epistre liminaire de ses Annales, qu'il écrit au grand Henry IV. de glorieuse memoire, remarque qu'ils tiennent comme vne Prophetie fatale parmy eux, que leur Empire ne sera iamais destruit, si ce n'est par la main des François. S'ils ont gaigné des victoires en tant de guerres sur les Chrestiens; ç'ont esté toûjours nos diuisions qui nous ont desarmé, nos ambitions qui nous ont mangé, nos freres Apostats qui nous ont trahy, nos infidelles qui leur ont donné nos inuentions, nos industries, & nos armes, nos entremangeries, qui nous ont consommé, nos pechez qui nous ont chastié, la main de Dieu armée qui a poussé des Sarrazins pour purifier auec quelques couleurs de temperance & de iustice, les terres que les nostres auoient soüillé par tant d'ordures & de sacrileges. Car autrement il n'y auroit forces au monde capables de resister aux Princes Chrestiens, s'ils estoient bien vnis.

Les Turcs craignét les François.

Nous le sçauons par le succez de la bataille de Lepanthe, & par les proüesses de George Castriot, dit Scanderberg, qui auec vn camp volant defit sept Lieutenans des armées du Turc, en sept grandes batailles, où il fut si peu oisif, qu'en diuerses rencon-

tres

tres il tua deux mille-hommes de ſa main, & fit enfin enrager tout vif Amurath, qui ſe voyoit defié, battu, & eſtropié, par vn petit Seigneur, & auec ſi peu de troupes. Qu'euſt fait ce grand courage, s'il euſt eſté aſſiſté d'hommes, d'or, & de fer, à l'égal de ſes merites ?

N'eſtes-vous donc pas bien ridicule, mon Caualier, quand pour faire le vaillant vous faites le Cyclope, & craignez que la deuotion n'affoibliſſe voſtre courage. N'accuſez point voſtre Religion; car elle eſt ſaincte. N'accuſez point la deuotion: car elle eſt innocente. Accuſez plûtoſt voſtre impieté, vôtre laſcheté, vos fripponneries d'eſprit, & vos ordures: c'eſt ce qui vous enerue, & qui fait que vous n'eſtes vaillant que pour faire la beſte. Perſonne ne pert le courage, ſinon celuy qui n'en eut iamais, & perſonne n'en a, s'il n'en mandie chez le vray Dieu des armes. Où faut-il chercher la lumiere, ſinon au Soleil & l'eau, ſinon aux riuieres, & la chaleur, ſinon au feu ? Et où penſez-vous trouuer la vraye force, ſinon au Dieu des forts ? Tant plus ſerez-vous vny à luy, tant plus ſerez-vous robuſte, non pas qu'il vous donne touſiours les forces de corps, comme celles d'vn Milon pour porter vn Taureau : mais en le ſeruant vous aurés de luy vn courage d'homme, qui a ſa racine dans la raiſon, ſes accroiſſances dans la pieté, & ſon couronnement dans la vraye gloire.

C'eſt choſe intolerable de voir quelques ieunes houbereaux qui ſe penſent faire eſtimer vaillans par la profeſſion d'impieté, & n'ont quaſi qu'vne ſeule honte, qui eſt de n'eſtre pas aſſez éhontez. Cóme ſi on n'auoit iamais veu, & ſi on ne voyoit pas encore en ce ſiecle des Caualiers aſſortis deuant Dieu, & deuant les hommes, de grandes & diuines vertus : qui ne laiſſent pas d'eſtre courageux cóme des lyõs.

N'allons point chercher des Sainćts du Martyrologe, regardons seulement entre mille, vn homme dont on a tout fraichement imprimé la vie, écrite en vn style fort simple: Ie veux dire le Marechal Boucicaut, qui fleurissoit en France sous Charles VI. Les petits Rodomons qui font gloire des duels, qui sont des laschetez couuertes d'vn opinion de courage, n'oseroient regarder ce Capitaine sans faire ce qu'on faisoit jadis aux statuës du Soleil, qui estoit de mettre le doigt sur la bouche, & admirer. Car sans parler de ses autres proüesses: c'est luy qui se trouua à cette furieuse bataille, que Bajazet Empereur des Turcs, liura au Roy d'Hongrie, où il y auoit force François, le Duc de Bourgongne qu'on appelloit pour lors le Comte de Neuers y estant en personne.

Mõsieur Godefroy l'a donnée au public, escrite par vn Autheur ancien.

Le Mareschal de Boucicaut. Pieté & valeur d'vn Caüalier François.

L'histoire dit que les Turcs venants au combat auec des forces effroyables, commencerent vne charge si furieuse, l'air estant époissi d'vne grosse nuée des flesches, que les Hongres qui estoient en estime de bons soldats, branlerent à cette surprise, & prirent la fuite. Les François qui auoient toûjours appris aux batailles de vaincre, ou de mourir, sans vouloir seulement ouyr parler du nom de fuite, enfonçent l'armée Turquesque; nonobstant les pieus & pointes qu'on auoit fichées en terre pour leur seruir d'obstacles: & suiuis de quelques autres troupes, rompent la premiere bataille des Turcs, sous le conseil & l'exemple de ce braue Mareschal; dequoy Bajazet fort estonné, tournoit desia le dos, quand on luy remonstra qu'il n'y auoit qu'vne assez petite poignée de François, qui faisoient la plus grande resistance; & qu'il les faloit inuestir. Luy qui auoit tenu ses bataillons tous frais, retourne & vient fondre sur ces pauures Caualiers desia extremement

mement lassez. Iamais lion échauffé ne fit de tels efforts parmy les épieus des chasseurs, qu'on vit alors reluire de prouësses en ce genereux Capitaine: car n'ayant plus d'autre dessein que de vendre cherement sa peau, & celle de ses compagnons, qu'on auoit si lachement trahis, il fit auec la Caualerie Françoise, & peu d'autres gens qui estoient demeurez, tant de faits d'armes, qu'on tient que vingt mille Turcs demeurerent sur la place. Enfin cette prodigieuse foule qui pouuoit lasser les plus robustes, quand ce n'eust esté qu'à se faire hacher en pieces, enuironne de si prez nos François, que le Comte de Neuers auec le Mareschal de Boucicaut & les plus illustres y sont pris.

Le lendemain de cette douleureuse bataille, Bajazet assis sous vn pauillon qu'on luy auoit dressé en la campagne, fait amener deuant soy les prisonniers pour se plonger dans la vengeance & dans le sang qu'il aymoit auec passion. Horrible spectacle.

Iamais on ne vit spectacle plus digne de pitié: les pauures Seigneurs qui auoient fait des merueilles d'armes capables d'emouuoir des tigres, estoient menez quasi tous nuds, liez estroittement de cordes, & de chaines, sans qu'on eust égard ny à leur sang, qui estoit illustre; ny à la ieunesse, qui estoit pitoyable; ny à leur façon qui estoit rauissante. Ces Sarrazins laids & horribles comme des demons, les tenoient deuant la face du Tyran: qui d'vn clin d'œil les faisoit égorger à ses pieds, comme s'il eust voulu boire leur sang.

Le Comte de Neuers auec deux autres Comtes. d'Eu, & de la Marche, auoient desia la teste sous le cimeterre, & leur vie ne tenoit plus qu'à vn filet, quand Bajazet ayant appris par des truchemens, qu'ils estoient proches parens du Roy de France,

les fit reseruer,leur commandant de s'asseoir à terre à ses pieds, d'où ils estoient contraints de voir la piteuse boucherie de leur noblesse.

On amena ce vaillant Mareschal Boucicaut à son tour,couuert d'vn petit linge, pour le massacrer sur le corps de tant de valeureux hommes : Luy qui estoit accort, & qui fut particulierement inspiré de Dieu dans cette extremité, fit vn signe des doigts deuant Bajazet, qui n'entendoit pas son langage, comme s'il eust voulu se dire parent du Comte de Neuers,qui le regardoit d'vn œil si pitoyable, qu'il estoit pour fendre des cœurs de roche.Bajazet s'estant persuadé par ce signe qu'il estoit du sang Royal, le fait mettre à part pour le retenir prisonnier, où depuis par sa grande prudence,il moyenna la liberté des Princes, & la sienne.

Ie ne pense pas que ces petits nouices de guerre, se vueillent comparer à la valeur de cét homme consommé dans des proüesses si fleurissantes.

Pieté d'vn Caualier.

Voyons donc, s'il vous plaist, de le considerer à loisir, s'il a esté du nombre de ceux qui se professent impies pour sembler estre valeureux. C'estoit vn homme qui en temps de paix,lors qu'il gouuernoit la ville de Gennes, entendoit tous les iours deux Messes,auec vne deuotion si exemplaire qu'il ne permettoit iamais que personne luy parlast à l'Eglise; où il disoit l'office, auec vne singuliere attention : à laquelle il formoit tellement ses officiers qu'on n'eust pas veu la moindre action indecente, au seruice diuin qu'il n'eust seuerement chastiée : mais l'Historien adjoûte que qui voyoit ses gens à la Messe, sembloit voir plutost des Religieux que des Soldats. Les Nobles sont capables de donner le ply qu'ils veulent à leurs maisons, n'estoit que par vne mollesse d'esprit, ils cedent quelquefois au torrent

torrent ; & ſe contentans d'eſtre bons,ils font tous les autres méchans par la facilité de leur eſprit. Ie ne vous parle point icy d'vn Sainct canoniſé, d'vn Hermite,d'vn Religieux,d'vn Preſtre, ie vous parle d'vn Mareſchal de France;vn Guerrier des plus furieux. Voyez ſi la pieté eſt incompatible auec les armes,

Ce braue Capitaine fit de bonne heure ſon Teſtament,diſpoſant de toutes ſes deuotions, ſes affaires, & ſa conduite. Tous les iours il en executoit vne partie, faiſant tout le bien qu'il pouuoit durant ſa vie, ſans s'attendre aux parties caſuelles de la pieté d'autruy, comme le practiquent ceux qui font porter le flambeau derriere eux pour les éclairer quand ils ont perdu les yeux ; & ne font iamais de bien,ſinon lors qu'ils ſont en vn eſtat de n'en pouuoir plus faire. Le charitable Seigneur s'informoit fort particulierement des neceſſitez des pauures honteux,tenoit leurs noms en ſes regiſtres, comme les plus rares pieces de ſon cabinet,deſtinoit de part & d'autre ſes aumoſnes aux pauures Religieux, aux vefues,aux orphelins,aux ſoldats neceſſiteux, nommément ceux qui par incommodité de vieilleſſe & e maladie, ne pouuoient plus trauailler. Il viſitoit les hóſpitaux, donnant ſelon ſes moyens de bonnes ſommes d'argent pour les meubler & accommoder. S'il alloit par la ruë, toûjours il auoit les charitez dans les mains pour donner luy-meſme tout ce qu'il pouuoit ; car il y prenoit vn ſingulier contentement, & iamais on ne le voyoit ſi ioyeux, que quand il auoit diſtribué quantité d'argent. C'eſtoit là ſa chaſſe,ſon ieu,& ſes delices.

Deuotiõ notable d'vn Guerrier.

Il auoit vne ſinguliere deuotion au iour du Vendredy en memoire de la Paſſion du Sauueur;& tant qu'il ſe pouuoit faire il ne mangeoit ce iour-là que des

des fruicts, & des legumes, s'abstenant de tout ce qui auoit participé à la vie des animaux ; & s'habilloit mesme d'vn habit plus simple, voulant donner à l'exterieur quelque ressentiment du respect que nous deuons au sang du Fils de Dieu. Outre les ieusnes commandez, il ieusnoit ordinairement le Samedy qui est le iour dedié à la memoire de la tres-saincte Vierge. Il ne mangeoit iamais à ses repas que d'vne seule viande: & quoy qu'il eust quantité de vaisselle d'argent il se faisoit seruir en vaisselle d'estain & de terre, estant splendide en public, & en son particulier ennemy des pompes & des vanitez seculieres.

Ie vous laisse à penser combien cette vie là est éloignée des nobles delicats à qui il faut donner tous les iours tant de priuileges & de dispenses, qu'il semble que pour leur consideration il soit besoin de faire vn autre Christianisme que celuy qui a esté inuenté par le Fils de Dieu. On diroit à voir comme ils traictent leur corps, qu'il seroit descendu des Cieux ; & qu'il y deuroit retourner sans passer par le sepulchre ; car ils le déifient ; & pour engraisser & dorer vn fumier couuert de neige, ils se ioüent du sang & de la sueur des hommes.

Sage gouuernement d'vne famille.

Les excez de bouche estans si bien reprimez, tout alloit par mesure en la maison de ce bon Maréchal: son train estoit tres-bien entretenu, selon sa qualité, & auoit vne coûtume fort solemnelle qu'il gardoit religieusement, qui estoit de payer promptement ses debtes, & tant qu'il luy estoit loisible, ne deuoit iamais rien à personne. Ce n'est pas vne petite vertu, ny qui soit de peu d'importance, si on considere auiourd'huy la noblesse qui s'embarrasse si facilement dans de grands labyrinthes de debtes, lesquelles croissent tous les iours comme les plotons

Payer ses debtes.

tons de neiges qui tombent des montagnes,& faudroit des siecles & des mines d'or pour les acquiter.

N'est-ce pas vne cruauté inexcusable deuant Dieu,& deuant les hommes, de voir vn Marchand affairé , vn Artisan necessiteux multiplier tous les iours ses voyages & ses pas deuant la porte d'vn Seigneur,ou d'vne Dame,qui porte sa sueur, & son sang dans les plis de ses habits ? & au lieu de luy donner quelque satisfaction sur ses requestes qui sont tres-iustes,on luy dit que c'est vn importun,& on le menace quelque fois de bastonnades , s'il ne desiste de demander son bien:N'est-ce pas là viure en petit Tartare,n'est ce pas se dégrader de Noblesse,& du Christianisme , & de raison ? N'est-ce pas mettre le coûteau dans la gorge aux maisons & familles entieres ? Ne m'alleguez point qu'il vous est impossible alors de payer ce qu'on vous demande: pourquoy preuoyant bien vostre impuissance, auez vous fait des debtes qui ne peuuent estre acquitées ? Que ne permettiez-vous plutost la diminution de vostre estat , que ne retranchiez-vous tant de choses superfluës ? vos pechez ne sont-ils pas assez odieux deuant Dieu , sans les nourrir de la moüelle des pauures ? De là vient le mépris de vos personnes,la haine de vostre nom , les bresches & les ruïnes de vos maisons.

Celuy-cy en payant bien ses debtes , estoit seruy & respecté de ses officiers, comme vne petite diuinité : Il ne falloit point bransler,ny faire vn faux pas dans son logis,iamais il n'eust souffert vn vice, ny vn mauuais seruiteur, quand bien il y eust eu vn Empire à gaigner. Les blasphemes , les iuremens, les mensonges,les médisances,les jeux, les querelles , & les ordures , estoient bannies de son Palais comme des monstres , & s'il trouuoit ses domestiques Belle cõduite.

ques

ques en faute, il les congedioit, de peur d'infecter les autres; sans toutefois les scandaliser ny diuulguer leurs pechez. A table il parloit peu, & se faisoit volontiers entretenir des exemples de vertus qui se remarquoient en la vie des Nobles, sans ouurir la bouche pour discourir de ses propres faits, qu'auec vne rare sobrieté.

Il se gouuernoit en son mariage tres-chastement, & auoit vne telle horreur de l'impureté, qu'il ne vouloit pas seulement auoir vn seruiteur qui n'eust les yeux chastes. Voilà pourquoy passant vn iour à cheual par vne ruë de la ville de Gennes, comme vne Dame se fut presentée aux fenestres pour se peigner, & qu'vn des Gentils-hommes du Mareschal voyant sa tresse des cheueux, qui estoit fort blonde, se fut écrié, *ô que voilà vne belle teste*, s'arrestant pour la contempler, le Seigneur le regarda d'vn œil seuere; luy disant: *C'est assez fait-il ne faut pas que de la maison d'vn Gouuerneur, on voye seulement sortir vn œil lascif.*

En cét article & en tous les autres qui touchoiét le commerce & le repos des Citoyens, il rendoit vne iustice si prompte, & si exacte, que c'estoit vn prouerbe parmy ceux de Gennes, quand quelqu'vn estoit offensé, de dire à celuy qui luy auoit fait tort: *Si tu ne me fais raison, Monseigneur me la fera.* L'autre entendant cela, aimoit mieux souuent se soûmettre au droit que d'attendre vne condamnation qui luy estoit inévitable.

Il gaigna tellement par ce moyen la bonne grace du peuple, que les habitans de cette ville enuoyerent au Roy, pour le supplier de luy continuer ce gouuernement iusques à la fin de ses iours: ce qu'ayant obtenu, il leur sembloit qu'ils eussent tiré vn Ange du Ciel, pour l'attacher au gouuernail de leur Republique.

Du temps que l'Empereur de Constantinople, desia depossedé d'vne partie de son Empire, par le Turc, vint en France pour demander secours ; & obtint du Roy douze cens combattans, défrayez pour vn an, on vit à la Cour quantité de Dames vefues qui se plaignoient des injustices,& des oppressions qu'elles enduroient apres la mort de leurs maris,dequoy ce bon Maréchal fut tellement émeu de compassion, que par vne grande franchise,il institua vn Ordre de Cheualiers pour la defense des Dames affligées, qu'il surnomma l'ordre de la Dame Blanche, d'autant que ceux qui faisoient profession d'en estre, portoient vn escu d'or émaillé de verd,& au dedans l'image d'vne Dame en couleur blanche. Ainsi cherchoit-il par tout les occasions de faire du bien, & se monstroit grand ennemy de l'oysiueté,qui est la tigne des esprits.

Il se leuoit ordinairement de matin & employoit enuiron trois heures en l'oraison & seruice diuin : à la fin duquel il alloit au conseil : qui duroit iusques au disner. Apres le repas il donnoit audience à tous ceux qui vouloient parler à luy pour leurs affaires, ne manquant pas de voir tousiours sa Sale pleine de gens, qu'il expedioit promptement, contentant vn chacun de reponses douces & raisonnables : De là il se retiroit pour écrire des lettres, & donner l'ordre à ses officiers qu'il vouloit estre tenu en chaque affaire, & s'il n'auoit autre occupation il alloit à Vespres : au retour il faisoit encore quelque trauail, puis acheuant le reste de son office terminoit la iournée. Les Dimanches & les Festes où il alloit à pied en quelque pelerinage de deuotion, où il se faisoit lire la vie des Saincts, & d'autres histoires, pour former toûjours dauantage ses mœurs à la vertu. Quand il marchoit aux champs il

il auoit vne conduite merueilleuse pour ne gêner personne de son train, & ne permettoit pas mesme en terre d'ennemis qu'on fist la moindre incommodité aux Ecclesiastiques.

Ne voilà pas vne vie digne d'vn Caualier François ; ô noblesse, cét homme n'estoit pas vn petit brauache, qui fit gloire de se battre sur le pré, mais vn guerrier ; qui durant les guerres des Anglois, tint le champ de bataille luy troisiéme, trente iours durant, à tous les Caualiers qui le voudroient attaquer ; dont il sortit tout étincellant de gloire & de merueilles.

I'adjoûterois volontiers icy vn Bertrand du Guesclin, Comte de Longueuille, & Connestable de France ; dont Monsieur Menard nous a donné la vie escrite par vne plume de cét ancien siecle, en vieux langage : Vous verriez vn homme qui apres auoir dedié solemnellement à l'offrande d'vne Messe son ame, son corps & ses armes aux Autels, combat six ou sept fois en champ clos, fait d'estranges conduites de batailles & d'armées, demeure au milieu des combats froid & asseuré comme en sa chambre, estant au reste furieux, fort & roide dans la meslée. Vous verriez vn homme sage en ses conseils, prompt à l'execution, qu'vn ennemy auoit sur les bras lors qu'il le pensoit à trante lieuës loin. Vn homme au reste sans fard ny dissimulation, gay, courtois, accueillant, large & liberal du sien, qui employoit son meuble & les bagues de sa femme pour les pauures soldats.

Puis vous iugerez encore que pour estre vaillant il faille viure à la Cour d'vn Prince Chrestien comme vn petit Turc ? où est vostre iugement & vostre raison?

SECTION IV.

Contre le Duel.

IE m'asseure qu'on n'a pas oublié de vous dire que pour estre des vaillans hommes du temps, il faloit estre fougueux en medisances, en blasphemes en paroles licentieuses, en duels & deffis, qui sont les grãdes proüesses du siecle. Et bien mon Caualier, suiuant ce style vous apprendrez donc à jurer, & blasphemer. Ie ne dis point combien ce crime est grand, & combien vous rendez vostre langue punissable, en la formant à ce langage des Demons: mais ie dis vne chose qui est bien certaine: ceux qui recherchent de la gloire aux vices, n'y reüssissent pas toûjours auec eminence. Tout ce que vous pourrez faire en gaignant l'enfer par ces execrables sermés, ce sera d'acquerir les belles qualitez d'vn charretier embourbé. Cõdemnation des rodomontades, & des duels

Et pour le duel, ie tiens pour certain que si cét infame Caualier qui vous à coiffé, a voulu dire la verité, que luy dictoit sa conscience, il vous la donne plutost pour vne honneste conuerture de lascheté, que pour vne vraye valeur. Le monde n'est plus si niais, que de mesurer la vaillance au modelle des Mores des esclaues, & des goujats, qui ont esté les premiers executeurs de ces carnages. Comment voulez-vous qu'on se persuade qu'vn tas de petits mutins, qui n'ont autre chose en bouche que ces duels soient hommes valeureux. Nous ne sommes pas si ignorans que nous ne sçachions bien que le courage ne fit iamais de bonne aliance auec la seruitude & la delicatesse. Et la plus part de ces gens-là, sont des testes seruiles, qui subissent vne infinité de loix honteuses & tyranni- Autheurs des duels

Lascheté.

ques pour vn peu de fumée : ce sont des corps flestris de paresse, qui sont quelquefois bien empeschez de leurs jartieres qui auroient bon besoin d'auoir des anneaux d'esté & d'hyuer ; pour changer selon les saisons. Ils craignent la lancette d'vn Chirurgien, ils crient les hauts cris pour vne petite fievre,& se font traitter comme des accouchées. Imaginez-vous quelle vaillance il y peut auoir là dedans. Si on les auoit pilez & puluerisez dans vn mortier,vne centaine de semblables Rodomons ne feroient pas vne demy once de force guerriere. Mais il y a vn peu de desespoir & rage qui boüillonne dans vn cœur passionné, pour ce contrefaire la vertu. A Dieu ne plaise que nous prenions la paille pour l'or,& la ciguë pour le persil,& le singe pour vn homme: nous sçauons que la valeur,au rapport des grands Capitaines, est dans la consideration & dans la froideur comme dans son vray element. Quand je voy vn de ces petits glorieux ; qui s'en va sur le pré par vne basse crainte de quelque vergogne, ou vne chaleur de foye qui le tourmente, j'en fais autant de cas comme si je voyois vne poule en colere.

Duel semblable à la circoncision de Sichem.

Estimez-vous que Sichem estoit vn bien habile homme,de prendre la circoncision pour l'amour de Diana ? pour moy je pense que c'estoit vn trait de grande lascheté de se faire trancher sous le rasoir vne partie la plus honteuse de son corps, pour plaire à vne petite Iuifue,qui auoit apres grand sujet de tourner en risée ce douloureux sacrifice. Ce pauure Courtisan pour le plaisir d'vne affetée, pour vne folle imagination du point d'honneur, se va faire tailler sur le pré malheureux, il pense épouser Diana, & il trouue Proserpine : il se figure vne gloire mondaine qui le mettra au nombre des vail

vaillans,& il rencontre vne mort ſanglante qui tuë l'ame & le corps d'vn meſme coup.

Ie veux mourir ſi ce n'eſt la plus pauure choſe de les voir en telles affaires. Que ſi on les regardoit, ils feroient creuer de rire de leur faineantiſe, ceux là meſme qui auroient enuie de pleurer leur malheur. I'en ay retiré de ce maſſacre qui eſtoient plus eſtourdis que des oyſons bridez, & plus hideux qu'vn trépaſſé de quatre iours qu'on viendroit de tirer du ſepulchre. Les pauures gens enduroient tout cela pour faire courir vn petit bruit dans Paris, qu'ils s'eſtoient enfin battus, & qu'ils auoient fait auec tant de froides ſueurs de la mort, ce que leurs laquais, qui ſont vn peu plus ſtupides, feroient cent fois de gayeté de cœur. Ne voila pas qui eſt digne, ou de compaſſion, ou de grande mocquerie? Puis vous les flatez d'vn pretexte de courage, que vous leurs faites acheter bien cherement. Quand vous loüez telles actions, & que vous dittes qu'il s'eſt fait vn beau combat derriere les Chartreux, & que tous deux y ont bien apporté de la reſolution vous eſtes des hommes de ſang, il vous deuoit ſuffire que vos iugemens ſont ſi groſſiers en l'eſtime qu'il faut faire de la vaillance, ſans rendre vos langues tragiques. Leurs épées tremblantes ſeroient trop lâches pour conſommer le myſtere des furies, ſi vos paroles n'armoient le deſeſpoir pour ioüer de ſon reſte.

Peut eſtre diriez-vous que vous en cognoiſſez qui ſe ſont batus en duel, leſquels ne laiſſent pas d'eſtre bien vaillans dans les armées; ce n'eſt pas auſſi ce que ie vous nie; ie ne dis pas qu'vn homme vaillant ne ſe puiſſe battre en duel, mais ie nie qu'il ſoit vaillant, ſimplement pour ſe battre en duel. Dauid a été adultere, & s'eſt fait Saint, mais ce n'eſt pas pour

auoir esté adultere, qu'il a esté Sainct. Aussi personne n'aura t'il iamais la reputation de valeur, deuant les gens bien sensez pour auoir fait vn crime. Car si ce duel estoit tousiours vne marque infallible de courage, ie demande pourquoy en a-on veu qui se sont montrez des plus importuns à prouoquer les autres à ce combat, des plus ardens pour y aller, des plus mutins pour s'y opiniastrer: & cependant quand ils sont venus aux armées, où il failloit tesmoigner la vraye valeur pour le seruice de leur Prince, telles rencontres se sont trouuées où ils se sont mis à fuïr si desesperement qu'ils ont passé des forests de deux lieuës, sans voir vn seul arbre, tant ils estoient esperdus. Il n'est point besoin de les nommer, peut-estre ne sont-ils que trop renommez dans les histoires du temps. Et puis vous me ferez cas du courage de ces beaux gladiateurs.

Asseurez-vous que la plus part de ceux qui monstrent des fouges boüillantes en ces actes barbares, sont comme des Energumenes qui sont possedez du malin esprit. Vous vous estonneriez de voir vne petite femmelette si robuste, qu'il faut vingt hommes pour la tenir. D'où pensez-vous que luy vienne cette force, sinon qu'elle a le diable au corps? Et dites-moy, vn ieune Seigneur qui a quelquesfois pere, mere, femme, enfans, honneurs, richesses, delices en la vie iroit-il de sang froid se priuer de tout cela, mépriseroit-il les Edits sacrés de son Prince, encore tout fraichement renouuellez par le zele de nostre grand Monarque, descendroit-il les yeux ouuerts en Enfer, s'il n'y auoit quelque esprit noir de l'abisme qui le trainast au dernier malheur? Il fait pour vne mine froide, & vne parole esgarée, & vn caprice d'esprit, ce qu'il ne feroit, ny pour Dieu, ny pour le Roy, ny pour vn monde. Il faut bien

Courage du duel, semblable à celuy des possedez.

dire

dire qu'il y a des maladies des petites maisons ; & vous prenez cela pour vaillance ? Vn pauure niais de second qui met en compromis à la discretion d'vne teste creuse, tout ce qu'il a de plus cher en ce monde , & tout ce qu'il espere en l'autre, qui va pour estre la victime de la mort, ou homicide d'vn homme qu'il n'a iamais veu , ny connu , ou qu'il a ce beau ieu là, s'il n'estoit demoniaque?& puis vous admirez cela ? que n'allez-vous plutost admirer les mines,les secousses,& les grimaces des endiablez?

Ie commence à vous persuader la raison, (dites vous,mon Caualier)vous estes ennemy de cette race de Cadmus, prouenuë des dents du serpent?& ne pensez pas que ces petits mutins du temps , auec leurs cartels & deffis ayent de la valeur : Mais si vn braue Caualier est prouoqué au combat par telle sorte de gens, le doit-il refuser ? veritablement les duels prennent de grandes differences , des causes qui les font, & des procedures qui les executent. S'il faut aller au duel , allez-y comme Dauid , aux yeux d'vne armée,auec la permission de vôtre Prince , ou de vostre Capitaine , contre vn Goliath qui vous aura deffié;allez-y auec intention de defendre la bonne estime de vostre nation , & d'affoiblir le party contraire , voila qui est illustre. S'il faut aller au duel,allez-y quand vôtre Roy,ou vostre Seigneur vous commendera d'accepter le combat , pour terminer quelque grosse guerre,& arrester vne grande effusion de sang par le peril de deux champions, Voila qui est glorieux.

Mais si vous y allez pour vn chimere d'esprit que vous qualifiez du nom d'honneur , pour vn mot ambigu , auquel vous donnez vne interpretation contre vous mesme,pour vne mine froide,vn sourcil

trop éleué, vn desir que vous auez de vous rendre pleige des folies d'vn éceruelé, & esclaue de ses passions, si vous y allez pour l'amour d'vne femme impudique, à qui vous immolez le sang humain, comment pouuez-vous estre excusable ? Car si vous me dites que vostre honneur vous est plus cher que le bien, & que la vie, & partant que comme la loy de nature vous permet de defendre & les richesses & le corps, à la pointe de l'épée; contre vn rauisseur & vn homicide, dont on ne se peut autrement demesler, vous auez le mesme droit pour la defence de vostre reputation, qui est en l'homme ce que la prunelle est en l'œil. Ie vous reponds qu'estans aussi surpris sur le champ par vn aggresseur qui vous prouoque, vous menace, & vous porte l'épée dans les flancs, si vous n'vsez d'vne defence legitime, on ne dit point que vous soyez pour lors obligé de fuïr auec quelque sorte d'ignominie. Ie diray bien dauantage, que si le vray hōneur estoit interessé au refus du deffy, celuy qui l'accepteroit sembleroit mesme selon les loix de conscience aucunement tolerable. Mais de qui deuons-nous prendre cét estime, & ce iugement du vray honneur ? est-ce de certains petits esuantez, & gens sans ceruelle qui se sont vendus à la passion pour renoncer eternellement à la prudence ? Voila de beaux Iuges de l'honneur, voila qui merite bien de nous prescrire la taxe & le prix de la chose la plus precieuse du monde.

Si nous voulions sincerement establir ce iugement qu'il faut faire du point d'honneur, nous le deurions rechercher dans les resolutions de l'Eglise, & des Iurisconsultes : mais si ces gens-là vous sont suspects, comme estant éloignez de la profession des armes cherchons-le dans la bouche des guerriers. Y a-t-il iamais eu plus braue Caualier que le feu Roy de

de tres-glorieuſe memoire, y eut-il auſſi iamais Prince plus adroit aux armes, & plus heureux, que celuy qui regne aujourd'huy ? puis que leurs Edits condamnent les duels; & ceux qui deffient, & ceux qui acquieſcent au deffy quoy qu'ils ſoient biē differés en procedures, qu'auons-nous plus affaire d'autres iugemens pour decider le point d'honneur? *Mais les Rois & les Princes ſouuerains* (dites-vous) *nonobſtant leurs Edits approuuent de viue voix ceux qui ont monſtré du courage en telle action.* Qui leur oſeroit reprocher cela? qui leur oſeroit dire en face qu'ils dementent leurs Edits par leurs iugemens particuliers? Qui ne void que telles paroles ſont inuentées à deſſein par ceux là méme qui cherchent des pretextes à leurs fauſſes libertez? Tout l'Vniuers ne ſçait-il pas que noſtre grand Monarque a monſtré ſur ce point des exemples de la plus courageuſe & la plus inflexible iuſtice qui ait iamais paru dans cét Eſtat ? Quel rocher a ſoûtenu plus de flots, & de vagues, qu'il a vaincu de larmes & d'importunitez, pour maintenir la conſtance de ſes reſolutions, ſans pardonner aux qualitez les plus eminentes, ny s'amollir aux prieres les plus charmantes & les plus fortes qui pourroient eſtre imaginées. Où deuons nous apprendre la taxe de l'honneur, les iugemens & les volontez du Prince ſinon dans des oracles & des vertus qu'il a conſigné à la memoire de tous les ſiecles ? Ie vous prie ne me rompez plus la teſte de ces truands combats; & de ſes vilains maſſacres, cela ne ſera plus que pour des infames, & de loups garous.

SECTION. V.

Contre la mauuaiſe conduite aux Armées.

C'Eſt de là qu'on vous a pareillement appris à faire en temps de guerre le petit Canibale dans

les armées, & ne ietter que feu & que ſang par la gorge, pour faire marcher deuant vous les menaces, & apres vous les rauages & deſolations. Barbare que vous eſtes, penſez vous que pour auoir vn épée au coſté vous ſoyez le maiſtre de la vie & du ſang des mortels? On n'a iamais tiré le fer des entrailles de la terre que pour s'en ſeruir au trauail de la terre, ou contre les beſtes ſauuages, ou contre les hommes, qui feroient pires que les beſtes, & vous l'employez à tourmenter de payſans innocens que vous deuriez proteger ſous vos ailes.

C'eſt choſe etrange, que des hommes, qui ſont faits pour le ſupport des hommes, & qui ne deuroient eſtre forts que pour la defenſe des foibles, ſont auiourd'huy plus pernicieux que des loups, la greſle, les ſerpens, les inondations, les embraſemens, les peſtes, & les famines. Voila ce qui rend la Milice odieuſe, voila ce qui ternit vne profeſſion honnorable, voila ce qui attire ſur les teſtes des grands, leſquels authoriſent telles actions des calices de l'ire de Dieu, detrempez de fiel, d'abſinthe & du venin des dragons.

Les larmes du pauure laboureur, des vefues, & des orphelins, qui ſe voyent traittez par ceux mémes qui ſe diſent amys, auec des cruautez, qui iuſtifieroient les Sarrazins & les Mores, ne ceſſent de monter au thrône de Dieu pour demander vengeance ſur ceux qui pour contenter leurs ambitions, aſſouuir leurs appetits, & peſcher dans les eaux troubles, allument des guerres ciuiles, temeraires & iniuſtes, ſans ſe ſoucier des deſordres qui naiſſent ordinairement de ces funeſtes conſeils. O Dieu que c'eſt vn grand mot que celuy qui peut faire en vn inſtant dégainer cent mille épées, qui n'ont point d'yeux pour voir où elles frappent &
ne

ne portent point d'anses pour les retenir, quand elles ont vne fois prins l'essor.

Comment vn homme qui n'a qu'vne vie, pourra-il expier tant de morts, tant de violences, tant de rauages, qui se commettent par vne gendarmerie licentieuse. Il faut necessairement roidir le bras pour faire obseruer la discipline militaire, & si on ne peut empescher ces furieuses corruptions, il faut plutost abandonner les charges & les commandemens que de les cimenter du sang & des larmes de tant de victimes infortunées.

Le braue Belisaire qui fut vn des plus excellens Capitaines du monde, ayant fait empaler deux soldats, pour quelque crime comme il vit que les autres en murmuroient. *Sçachez* (leur dit-il) *que ie suis venu combattre auec les armes de religion & de iustice, sans lesquelles nous ne pouuons attendre ny victoire, ny felicité. Ie veux que mes soldats tiennent leurs mains nettes pour tuer vn ennemy. Iamais ie ne souffriray personne dans mon armée qui ait les doits crochus, ou sanglans, fut-il terrible comme vn foudre dans les armes. La force ne sert de rien si elle n'a l'equité pour compagnie.* Voila parler en guerrier. Il pouuoit auoir appris mesme cette leçon de l'Empereur Aurelien, qui écriuoit à vn de ses Lieutenans : *Mon amy, si tu veux estre Capitaine, mais bien si tu veux viure, contien tes soldats dans le deuoir, ie ne veux pas qu'vn paysan se plaigne seulement qu'on luy ait fait tort d'vn poulet, ny qu'on ait osté vn raisin de sa vigne, sans sa permission. Ie feray rendre compte iusques à vn grain de sel, ou vne goute d'huyle qu'on auroit exigé iniustement. Ie veux que mes soldats soient riches des dépoüilles des ennemys, & non des larmes de mes suiets. Ie veux qu'ils portent leurs richesses sur leurs épées, non dans les cabarets. Ie veux qu'ils soient chastes dans la maison de leurs*

Iustice de Belisaire, & d'Aurelien. *Procop. l. 1. de bello Vandal.*

Vopisc. in Aurel. Belle discipline.

hostes, & qu'on n'entendit parler d'aucunes querelles. Et n'est-ce pas merueille de ce qu'escrit Marcus.

Scaurus, qu'on à veu des regimens campés autour d'vn grand arbre, tout chargé de fruits, & les Soldats partir le lendemain sans auoir fait tort d'vne seule pomme au maistre du lieu ? Et qui ne s'estonnera de ce que dit Lampridius, d'Alexandre Seuere, que ses soldats marchoient à la guerre des Perses comme des Senateurs, & que les paysans les aymoient comme leurs freres, & honoroient leur Empereur comme vn Dieu ? n'est ce pas vne chose honteuse, qu'il faut que des infidelles nous fassent leçon de la modestie, & que cét Alexandre qui auoit appris vne sentence des Chrestiens, qui estoit. Ne faire à autruy ce qu'on ne voudroit pas estre fait à soy-mesme, la gardoit si exactement iusques dans la licence des armes qu'il se rendoit quasi adorable à ses sujets ? Et cependant nous voyons des Gentil-hommes qui n'ayans iamais manqué de bons preceptes, exercent & en paix & en guerre des tyrannies sur leurs sujets, dont les Scythes & les Arabes auroient horreur. On ne sçauroit faire vne guerre qu'il ne semble qu'Attila soit resuscité auec son armée, pour piller encore vne autrefois la France : ce n'est point aux ennemis qu'on en veut, c'est aux bourses, & ceux-là sont tousiours assez criminels qui ont quelques petites commoditez. Ie ne sçay où chercher ce malheur, pour le trouuer en sa source, le soldat s'excuse sur la necessité, le Capitaine se plaint du payement, l'vn rafle & l'autre querelle, pendant que le desordre est immortel.

O braues & valeureux Caualiers, ne deuriez-vous pas seconder en cecy les bonnes intentions de nostre grand Roy, & bannir telles infamies non seule

feulement de la France, mais de la memoire de hommes? Si vous desirez voir cõme il faut se comporter en la guerre, ie ne vous iray point chercher sainct Martin : Regardez-moy vn homme dont on a mis depuis peu de temps la vie en lumiere pour seruir de modelle à la Noblesse : nous le touchons quasi encore du doigt : car il est mort sous le regne de François I. apres auoir seruy trois Roys aux armées, l'espace de trente deux ans : c'est ce vaillant du Terrail, dit autrement, le Cheualier Bayard, natif du Dauphiné: Ie me sers volontiers de son exemple; & d'autant que l'vn des plus belliqueux de nos Roys, le mesme François I. voulut estre fait Cheualier de sa main, pour tesmoigner l'honneur qu'il portoit à sa vaillance ; & d'autant que i'y vois plusieurs traits genereux qui ressentent la vertu d'vn vray Caualier François : C'estoit vn Capitaine hardy, de bonne conduite, vaillant & magnanime ; duquel on dit : *Qu'il auoit l'assaut du leurier, la defense du sanglier, & la fuite du loup.* Ie laisse à part ses faits de guerre, ie prends quelques-vnes de ses vertus dont ie vous veux icy seruir. Ce Royal courage n'auoit autre but dans les armes que la gloire de Dieu, le seruice de son Prince, l'honneur de sa profession; Dequoy nous auons vn grãd témoignage en vn petit Eloge que luy donne son Secretaire, disant. *Qu'apres ces trente deux ans de seruice, il est mort quasi aussi pauure qu'il estoit né.* C'est beaucoup dit il. & i'estime Bayard plus glorieux sous ce tiltre, que s'il eust porté le Duché de Milã sur son dos. Il auoit vne vraye pieté de bon soldat: car tous les matins il prioit Dieu fort deuotement, & ne vouloit pas que durant ses prieres il y eust personne en sa chambre. Il estoit si obeïssant à ceux qui cõmandoient dans l'armée, que iamais il ne refusa aucune commission qui luy fust donnée

Vertus militaires d'vn braue Caualier François.

donnée. De fait, preuoyant bien que la derniere qui luy fut ordonnée par l'Admiral Boniuet, estoit tres-dangereuse, & comme impossible, neantmoins il y alla, sacrifiant sa vie aux commandemens du Lieutenant de son Prince, pour ne point dementir son train ordinaire. Aussi y fut-il tué d'vne mort la plus genereuse qui pourroit arriuer à aucun Capitaine de sa sorte : C'estoit vn lion dans les armes; qui auec vne compagnie d'hommes d'élite qu'il choisissoit & dressoit au mestier, faisoit des effects si estranges, qu'on ne gaignoit point de batailles dont il ne fut tousiours la principale cause. Iamais homme ne fut plus terrible à vn ennemy dans la meslée: mais hors de là on dit qu'il estoit l'vn des plus affables & des plus gracieux de la terre. Il estoit si mauuais flatteur des grands, que pour gaigner vn Empire, il n'eut pas dit autre chose que la raison. Son mestier estoit d'honorer les personnes de vertu, parler peu des vicieux, moins encore de ses faits de guerre, ne iurer iamais, faire plaisir à tous ceux qui l'en requeroient, aussi volontiers que si luy mesme eut receu le bien-fait; donner des aumosnes secrettes selon ses moyens, en telle façon qu'on écrit que sans les autres œuures pieuses, il a marié pour le moins cent pauures filles. Voila de quels elemens son ame estoit composée au dedans.

Quant à la façon de traitter en la guerre, il se soucioit aussi peu de l'argent que de la bouë de la terre, & n'en vouloit auoir que pour le donner. Témoin vn trait de grande liberalité qui se raconte de luy. Il auoit pris de bonne guerre vn Thresorier Espagnol, qui portoit quinze mille ducats : vn de ses Capitaines, nommé Tardiu, iura de chaude colere, qu'il auroit part au butin, d'autant qu'il auoit esté de l'entreprise : ce bon Cheualier luy dit en

Merueilleux mépris de l'argent.

souriant,

souriant, *Il est vray, vous auez esté de l'entreprise, mais vous n'auez pas esté de la prise: Et quād vous en eussiez esté, vous estes sous ma charge, ie ne vous donneray que ce qu'il me plaira.* Celuy-cy entre en de plus grandes fougues, & s'en va plaindre au General, qui apres auoir bien cōsideré l'affaire, adiuge le tout à Bayard. Il fait porter ses ducats en lieu de seureté, & commande qu'on les déploye sur vne table, en presence de tous ses gens, leur disant, *Compagnons que vous en semble? ne voicy pas de belle dragée?* Le pauure Tardieu qui auoit esté debuté de ses pretensions par sentence expresse de ses Capitaines, regarda cét argent d'vn œil jaloux, & dit que *s'il auoit la moitié de cela, il seroit homme de bien toute sa vie. Ne tient-il qu'à cela* (dit ce braue courage?) *Tenez, ie vous donne de bō cœur ce que vous n'auez peu auoir de force, Qu'on luy compte tout à cette heure sept mille cinq cens ducats.* L'autre qui pensoit au commencement que ce fust vne pure moquerie, quand il vit que c'estoit tout de bon, & qu'il fust en possession de ce qu'il desiroit, il se jette à deux genoux aux pieds de Bayard, ayant aux yeux les grosses larmes de ioye, & s'écrie, *Helas, mon maistre, mon amy, vous auez surpassé la liberalité d'Alexandre, comment pourray-ie iamais recognoistre le bien-fait que ie reçois auiourd'huy de vostre main?* Taisez-vous, luy dit cét homme incomparable, si i'auois la puissance, ie ferois beaucoup mieux, & là dessus faisant appeller tous les soldats de la garnison, il distribuë le reste des ducats, sans retenir vn seul denier pour son vsage.

Ie vous demande si ce n'estoit pas là vn cœur de perle, où il n'y auoit pas vne seule tache d'auarice? Aussi quand il alloit par le pays, mesme en terre de conqueste, il payoit sa despense, & comme on luy disoit, *Monseigneur cét argent est perdu : car au partir*

d'icy

d'icy on mettra le feu ceans, il respondoit, *Messeigneurs, ie fay ce que ie dois, Dieu ne m'a pas mis au monde pour viure de rapine.*

Excellēt trait du Cheualier Bayard.

Suiuant ce style il fit vn trait à la prise de Bresse, ville d'Italie, à iamais memorable, que ie veux deduire icy, quasi selon les termes qu'il est couché en son histoire : C'est que s'estant mis à la teste des enfans perdus, il entra le premier & passa le rempart, où il fut griefuement blessé au haut de la cuisse d'vn coup de pique : tellement que le fer demeura dans la playe : luy sans s'estonner, dit au Capitaine Molard, *Ie suis mort, mais ce n'est rien ; faites marcher vos gens hardiment, la ville est gagnée.* Là dessus deux soldats l'emportent hors de la foule : & voyans que sa playe rendoit quantité de sang, ils se dépoüillent de leurs chemises & les dechirent pour luy bander la cuisse ; puis en la premiere maison qu'ils trouuent, ils demontent vne petite porte, & chargent dessus leur pauure Capitaine, pour le porter plus doucement. De là ils vont droit à vn grand logis qu'ils iugerent assez conuenable pour son logement : Il appartenoit à vn honneste Gentil-homme, qui s'estoit retiré dans vn monastere pour éuiter la fureur des soldats : car le sac de la ville fut si effroyable, qu'on compta, tant des Venitiens qui la defendoient, que des Bourgeois, iusques à vingt mille morts. La Damoiselle estoit demeurée dans cette maison auec deux belles filles, qui estoient cachées en vn grenier sous du foin. Comme on vint à heurter à la porte, la mere s'armant de resolution, ouure, & voit vn Caualier tout sanglant, qu'on portoit sur cét aix qui met incontinent des gardes à son logis, & demande vn lieu pour se retirer. La Dame le mene en la plus belle chambre, où elle se iette à ses pieds, & luy dit, *Monseigneur, ie vous presente cette maison*

maison,& tout ce qui est dedans, car ie sçay bien qu'elle est vostre par le droict de la guerre : ie vous supplie seulement que ce soit vostre bon plaisir de me sauuer & mon honneur,& celuy de deux pauures filles prestes à marier, que mon mary & moy nous auons. Le Cheualier respond, *Madame, ie ne sçay si ie pourray eschapper de cette blesseure, mais ie vous promets bien que tant que ie viuray, il ne sera fait aucun tort à vous ny à vos filles, non plus qu'à ma personne. Gardez-les seulement en vos chambres,& qu'elles ne se voyent point, faites venir vostre mary, asseurez-vous que vous auez vn hoste qui vous fera toute la courtoisie possible.* La Dame fort consolée de l'entendre parler de la façon, obeit,& employe tout son soin à le bien traiter. Elle s'apperçeut incontinent qu'elle auoit logé vn honneste homme, quād elle vit que le Duc de Nemours, le braue Gaston de Foix, General de l'armée, le venoient tous les iours visiter,& que ces gens en vne ville de conqueste, parloient de payer tout ce qu'ils prenoient : La bonne hostesse le seruoit comme vn Ange du Ciel, tant elle y voyoit reluire d'honneur & de vertu. Quand il fut guery & qu'il parla de desloger pour estre à la bataille de Rauenne, ou son General le desiroit auec passion, la Dame qui se tenoit comme sa prisonniere, auec son mary, & ses enfans, considerant que si son hoste la vouloit traitter à la rigueur, il en tireroit dix ou douze mille escus, s'auisa de luy faire vn present,& le venant trouuer en sa chambre auec vn seruiteur qui portoit vne petite boëte d'acier, elle se jetta incontinent à ses pieds, mais luy la releue promptement, ne permettant pas qu'elle dit vn seul mot deuant, que d'estre assise auprés de soy : alors elle luy fit la harangue qui a esté bien remarquée par le Secretaire de Bayard.

Mon

Monſeigneur, la grace que Dieu me fit à la priſe de cette ville, de vous addreſſer en cette maiſon, que vous eſt toute acquiſe, n'a pas eſté moindre que la conſeruation de la vie de mon mary, de la mienne, & de celles de mes filles, auec leur honneur qu'elles doiuent auoir plus cher que la vie. Et d'abondant vos gens ont veſcu auec vne telle retenuë dans ma maiſon, que ne me pouuant plaindre d'aucun iniure, i'ay dequoy loüer à iamais leur modeſtie. Monſeigneur ie ne ſuis pas ſi ignorante de la condition où le malheur de la guerre nous a reduits, que ie ne voye bien que mon mary, moy, mes enfans, ſommes vos priſonniers, & que tous les biens de la maiſon, ſont à voſtre diſcretion, pour en diſpoſer ſelon voſtre bon plaiſir. Mais connoiſſant la generoſité de voſtre cœur, qui eſt incomparable, ie ſuis venuë pour vous ſupplier tres-humblement d'auoir pitié de vos captifs, & de nous traitter ſelon voſtre liberalité accouſtumée. Voicy vn petit preſent que nous vous faiſons, que ie vous prie d'auoir pour agreable: En diſant cecy elle prend la boite des mains du ſeruiteur, & l'ouurit deuant le bon Cheualier, qui la vit pleine de beaux ducats? dequoy il ſe prit à ſouſrire, & luy dit, *Madame, combien de ducats y a-il en cette boëte!* La pauure femme qui penſoit que ce ſouſris prouenoit de quelque meſcontentement, reſpond: *Monſeigneur, il n'y en a que deux mille cinq cens; mais ſi vous n'eſtes content nous en trouuerons plus largement.* Tant s'en faut, *Madame,* replique le Cheualier, *ie vous puis bien aſſeurer, que quand vous me donneriez cent mille eſcus, vous ne me ſçauriez faire tant de bien que vous m'auez fait, au bon traictement que i'ay receu ceans. En quelque lieu que ie me trouue, tant que Dieu me donnera la vie, vous aurez vn gentil-homme à voſtre commandement. Quant à vos ducats ie n'en veux point: ie vous en remercie, reprenez-les, i'ay touſiours mieux*

mieux aymé les gens d'honneur que les écus ; & ne pensez point que ie ne m'en aille aussi content de vous comme si cette ville étoit en vostre disposition, & que vous m'en eussiez fait vn present.

Elle se jettant derechef à genoux, & le Cheualier la releuant, repartit ; *Monseigneur, ie m'estimerois à iamais la plus malheureuse femme du monde, si vous n'acceptez ce present, qui n'est rien en comparaison des obligations infinies que i'ay à vôtre grandeur. Et bien,* dit-il, *puisque vous le donnez d'vne si franche volonté, ie l'accepte pour l'amour de vous, mais faictes venir vos filles, car ie leur veux dire adieu.* Ces bonnes filles l'auoient charitablement assisté durant sa maladie, en presence de leur mere, pinsant quelquefois le luth, dont elles ioüoient tres-bien, pour le réjoüir. Elles se viennent ietter à ses pieds, & l'aînée luy fait vne petite harangue du style de la mere, pour le remercier de la conseruation de leur honneur. Le Capitaine les écoute quasi en larmoyãt, pour la douceur & l'humilité qu'il y voyoit: puis leur dit : *Mes Damoisselles, vous faites ce que ie deurois faire, qui est de vous remercier de tant de bonnes assistances que vous m'auez renduës, dont ie me sens fort vostre obligé. Vous sçauez que de gens de ma profession ne sont pas volontiers chargez de belles besognes pour presenter aux filles, mais voicy vostre bonne Dame de Mere qui m'a donné deux mille cinq cens ducats : En voilà pour chacune mille que ie vous donne, & ie veux resolument qu'ils vous demeurent.* Puis se tournant à son hostesse, *Madame ie prendray* (luy dit-il) *ces cinq cens à mon profit, pour les distribuer aux pauures Religions des Dames qui ont esté pillées, & ie vous en donne la charge, car vous entendez mieux où sera la necessité que tout autre.* Ce fut alors que la Dame touchée au vif d'vne si grande

pieté, dit ces mots qui sont couchez dans l'histoire en vieux langage, *O fleur de Cheualerie, à qui nul ne se doit comparer, le benoist Sauueur & Redempteur* IESVS-CHRIST, *qui souffrit Mort & Passion pour les pecheurs, vous veuille remunerer en ce mōde icy & en l'autre.* Le Gentil-hōme du logis, qui auoit déja entendu la grande courtoisie de son hoste, le vient remercier le genoüil en terre, & luy fait offre de sa personne, & de tous ses biens. Les filles qui trauailloient fort bien à l'éguille, luy font present de deux brasselets tissus de fil d'or & d'argent, si mignonement qu'à merueilles, & d'vne bourse de sur-satin cramoisi, ouurée fort richement : luy les receuant d'vn bon œil : *Voilà*, dit-il, *que ie prise plus de dix mille écus*: & sur l'heure se fit mettre les brasselets, & mit la bourse en sa manche, les assurant que tant que ces presens dureroient, il les porteroit pour l'amour d'elles. Là dessus il monte à cheual accompagné de son parfait amy, le Seigneur d'Aubigny, & d'enuiron deux ou trois mille hommes: La Dame du logis, & les filles, & tous ceux de la maison, pleurants aussi amerement son depart, comme si on les eust tous voulu mettre à mort.

Ie vous demande, si les estoilles descendoient du Ciel, trouueroient-elles en terre plus d'amour, & de respect ? Où sont ces petits gladiateurs, qui sont comme des cometes de feu & de sang, pour porter le meurtre, la peste, & le venin dans les maisons ? qui font crouler les pilliers des logis à force de blasphemes, qui chargent d'injures, de playes, & de bosse, tous les domestiques ; qui pillent, & qui rauissent, comme des harpyes, alimentées du sang humain: quand ils n'auroient fait autre chose toute leur vie que d'amasser des montagnes d'or & d'argent, pourroient-ils arriuer à la moindre

partie

partie du contentement qu'auoit ce bon Capitaine, lequel ne vouloit autre recompense de ses grandes actions, que la satisfaction de sa conscience, & la gloire de les auoir faites ? C'est ainsi, ô Noblesse, qu'on gagne les cœurs des hommes, pour se faire vne couronne d'immortalité ; c'est ainsi qu'on oblige le Ciel, & qu'on rend la terre tributaire aux vertus.

SECTION VI.

Contre l'Amour, & l'Impureté.

IE vous diray bien qu'entre toutes les qualitez d'vn braue Seigneur, il n'y en a point qui ait vne plus douce odeur que la Temperance, qui reprime les voluptez du corps. Qu'on ne vous flatte point sur la passion de l'amour, comme si c'estoit vne grande vertu de vostre profession. Croyez-moy, que c'est le ver qui ronge toutes les grandes actions, la tigne qui mange toute la vigueur de l'esprit, la tache qui soüille tous les plus beaux ornemens de la vie, le labyrinthe qui embarrasse tous les beaux desseins, l'écueil qui arreste tous les vaisseaux, le gouffre qui engloutit tous les corps & les ames.

Les sages Secretaires de la Nature, ont remarqué que tous les animaux qui ont l'haleine de feu, ont la queuë de dragon. Iamais aussi on ne voit vne amour charnelle puissamment embrazée, qui n'ait quelque issuë serpentine, funeste, & desastreuse. I'auoüe que le feu penetre dans les moüelles de toute la nature de l'Vniuers, mais il a des effets bien diuers, selon les sujets où il reside. Autrement brûle-il au Ciel, autrement aux enfers, autrement aux corps des animaux, autrement dans le soulphre

Diuerses especes d'amâs.

& la poudre à canon, & semblable corps capables de receuoir son action. Il enflamme les astres au Ciel d'vne flamme pleine de lustre & d'honneur : il tourmente les damnez aux enfers ; il entretient la vie des animaux : il consomme tous les corps secs & huileux pour les reduire en cendre ou en fumée. Prenez ma comparaison, & dites qu'il y a des amoureux qui bruslent comme le Ciel, les autres comme l'enfer;les autres comme les corps bien temperez ; les autres comme l'huile & le bois.

Les I. amans ont les ardeurs du Ciel, qui ont des amour chastes & spirituels pour les choses diuines. Ce sont de plaisirs que l'œil jaloux ne sçauroit épier, que la langue médisante ne peut mordre, que les mauuais bruits n'ont point coustume de diffamer, que les égaux n'ont point de sujet d'ennier, que les tyrans armez des spectres de tant de supplices, n'ont point trouué moyen d'arracher aux Martyrs. Quand on aime Dieu, on le trouue par tout, par tout on luy parle, par tout on le sert, & par tout on sent que tous les seruices qu'on luy rend tiennent lieu de recompense. On deuise auec luy aussi bien dans le ventre des balaines, comme dans les fournaises ardentes ; témoin Ionas & les trois enfans qui ont trouué des chappelles toutes faites dans les entrailles des poissons, & les flammes; d'autant que l'amour de Dieu, le plus sage Architecte du monde, les leurs auoit basties.

Les II. amans brûlent comme l'enfer, qui viuent perpetuellement dans des concupiscences sales, méchantes & infames, dans des passions tenebreuses, extraordinaires & desesperées, qui sont dans la sensualité, comme dans vn abysme, enchaînez d'vne longue chaine de seruitude, & n'ont iamais part à l'air, & à la lumiere des enfans de Dieu.

Les

Les III. ſont ainſi que les corps temperez , qui ont des amitiez conjugales, honnêtes, & moderées, comme ſont celles qui ſe retrouuent dans les bons mariages, leſquels ſe traitent ſelon Dieu, auec tout honneur & ſainteté.

Ceux du IV. ordre s'embrazent comme tant de menus corps qui ſe ſeruent tous les iours de pâture au feu, leſquels conſomment l'eſprit, la chair & les moyens, dans de certaines amours friuoles & volages, qui apres les auoir bien vſez en font des hommes de vapeur, de cendre & de fumée.

Vous trouuerez aujourd'huy que les affections purement conjugales ſont aſſez rares, & les amours celeſtes encore plus ; mais bien par tout il y a quantité d'hommes qui bruſlent à guiſe de l'enfer, ou de la poix.

Il y a quatre ſortes d'amour, qui ont grandement nuit & nuiſent encore à la reputation d'vn bon Caualier : l'vn eſt l'amour de ſenſualité ; l'autre de phantaiſie ; le troiſiéme, d'eſclauage, & le quatriéme, de fureur. De quel côté que vous tourniez le viſage, aſſeurez-vous mon Gentil-homme que vous ne trouuerez rien de beau en cette laide beſte, *Quatre ſortes d'amour.*

L'amour de ſenſualité qui ſubſiſte ſeulement en la volupté du corps, eſt vn amour brutal , vilain & vagabond ; qui eſt tous les iours à épier & marchander de la chair, n'ayant autre deſſein que d'aſſouuir vne infame concupiſcence, qui eſt plus inſatiable que le feu , l'abyſme & l'enfer. Si la nature vous auoit fait naiſtre quelque Muſtapha , pour vous engraiſſer dans vn Serrail, & que vous n'euſſiez iamais oüy parler de bien & d'honneur, cela ſeroit tolerable ; mais de voir vn braue Caualier, bien né, & bien nourry, paſſer ſa vie à tendre des pieges à la chaſteté, à chercher ceux & celles qui *Amour de ſenſualité.*

font trafic des pechez d'autruy à ftyler vn malheureux feruiteur pour en faire vn meffager de fa paſſion, à promettre, iurer, & pariurer, ſeduire de pauures filles abandonnées, les mettre de la neceſſité dans l'opprobre, & de l'opprobre dans le deſeſpoir; comment cela ne ſeroit-il deteſtable?

Penſez-vous que la terre ſoit faite pour la remplir de vos pechez? & les charitez ſoient inſtituées pour éleuer vos crimes? c'eſt l'oiſiueté qui ſert de fourmilliere à vos paſſions, & voſtre laſcheté qui n'en daigne pas rechercher ſeulement le remede. Si vous auez deliberé de viure vne telle vie, rendez-moy cette épée, car vous la deshonorez; ce n'eſt pas la raiſon qu'elle ſeule ait la virginité que tous vos membres ont perduë: Vous ne pouuez bien ſeruir deux maiſtreſſes, Venus & Bellonne; puis qu'elles ſont ſi differentes: ne vous allez point figurer que Samſon, Dauid & Ceſar, les ont bien accordées, croyez-moy que quand ils ſont deuenus laſcifs, ils ont ceſſé d'eſtre vaillans.

Ce ne fut point auec le miroir ny le peigne de Dalila, que Samſon tua mille Philiſtins, mais auec vne machoire d'âne. Tant qu'il ſe garda des femmes, c'étoit vn Soleil, & vn foudre: vn Soleil pour éclairer ſa nation: vn foudre pour battre en ruïne les Philiſtins. Auſſi-toſt qu'vne femme l'euſt tondu, de Soleil il deuient vn charbon: & de foudre vne vapeur; & d'homme vn iument eſtropié, qui du champ des batailles fut enuoyée au moulin, n'ayant plus d'yeux que pour pleurer en larmes de ſang le deſaſtre de ſes amours. Quand Dauid terraſſa le Geant ſur l'arene, il n'auoit pas receu le coup de l'œil de Berſabée: depuis qu'il l'euſt veuë à la fontaine, ſes yeux ne ceſſerent de jetter des ruiſſeaux, & l'amour ſecha tous ſes lauriers, qui eurent

rent toutes les peines à reuerdir dans l'eau de tant de pleurs. Tenez aussi pour certain que Cesar estãt dans les neiges des Gaules, ne pensoit pas à faire des adulteres à Rome : l'occupation de la guerre luy ostoit tout le goust de l'amour, & iamais il ne prenoit ces pensées de beste, que quand il n'auoit plus de desseins dignes d'vn homme. La volupté fit iamais rien de grand, mais bien a elle défait toutes les grandes choses. Et quand Dieu veut donner le salut aux Empires, il prend des soldats qui ont les mains chastes, pour chasser des hommes effeminés. Ainsi Arbaces vainquit Sardanapale; Ainsi Alexandre qui ne vouloit pas voir des Reynes ses prisonnieres, que d'vn œil chaste, defit les Perses esclaues de la luxure; Ainsi les Gots gaignerent l'Empire de Rome, au rapport de Saluian, Dieu voulant purger les terres que les Romains auoient soüillées, par le bras d'vne Nation qui estoit plus chaste qu'eux; estant bien raisonnable que ceux-là eussent leur bien, qui ne vouloient point auoir leurs vices

Amour de phantaisie.

L'amour de phantaisie est plus sot qu'il n'est malicieux ny vilain. Il y a des Caualiers qui se persuadent qu'ils sont les plus braues hommes de leur siecle; & que toutes les Dames qui ayment quelquefois la vaillance, où il ne la faut pas aymer, doiuent auoir de l'amour pour eux. Ils prennent des vanitez si grandes qu'ils ne portent leurs affections que sur des Princesses, ou des beautez illustres; estimans le reste du monde trop bas pour y placer leur cœur. Ils ressemblent ces oyseaux d'Egypte, qui ne veulent point faire leur nid si ce n'est sur les palmes : aussi ne veulent-ils point aymer qu'en haut lieu. De cette qualité estoient Endymion, & l'Empereur Caligula, qui se dégoutant enfin de tous les hommes du monde, porterent

Ibides Ælian.

l'ambition de leurs amours, iusques par dessus la sphere du feu & se persuaderent qu'ils estoient assez vaillans pour auoir la Lune en mariage.

On ne croiroit pas la phrenesie de cette passion, si on n'auoit veu par experience des gens de fort basse estoffe, entretenir delicieusement leurs pẽsées sur les amours de la Reine d'Antioche & de Sicile, se trāsportans de ioye toutes & quantesfois qu'on leur disoit qu'ils estoiẽt bien auant dans leurs bonnes graces. Cela me fait dire que nous connoissons en deux choses la grandeur de nostre ame : c'est qu'elle peut faire vn monde en sa connoisse, cōme Dieu en a fait vn en nature, & peut si hautement loger ses pensées, que le plus pauure coquin du monde peut auoir de l'affection pour la plus releuée personne de la terre. Les riches qui defendent quasi l'vsage des elemens, ne peuuent deffendre l'amour; mais c'est vne grosse maladie d'aymer hors la sphere de sa puissance, ce qu'on ne peut auoir non plus que la Lune du Ciel. Si nous voulons aymer bien haut, aymons celuy qui nous a faits; quand nous serons bien dans son cœur, nous trouuerons toutes les grandeurs du monde plus basses que nos pieds.

Si vous auiez de ces amours fantasque, mon Caualier, ie vous enuoyerois dés à present aux Isles Strophades, auec ceux qui cherchent la main de Gloire, la pierre philosophale, & le cercle carré; & qui distillent souuent l'argent de leur bourse auec ce peu de ceruelle qui leur reste; par vn mesme alembic.

Amour esclauage. Ie crains que vous n'ayez plutost l'amour d'esclauage, & que vous n'ayez fait vne deesse d'vne piece de chair, à laquelle vous faites gloire d'immoler vostre liberté; & estes si aueugle, que vous

baisez

baiſez les chaines de vôtre ſeruitude au lieu de les rompre. Veritablement c'eſt vne piteuſe affaire de voir vn homme brûler dans la glace,& tranſir dãs le feu, qui a le tein plombé, le viſage chagrin, les yeux creux , & les ioües ſeches, l'eſprit réueur , la raiſon égarée, & le cœur tout en fiéure, pour l'amour d'vne creature qui ſe moque de luy: Voir vn homme qui chemine en ſa ſolitude, & ſe pourmene comme vn ſpectre, ne ſçachant s'il eſt au nombre des viuans ou des morts , qui parle , qui écrit, qui épie,qui eſpere,qui craint, qui rit, qui ſoûpire, qui pâlit,qui rougit, qui ſouhaite, qui deteſte, qui treſpaſſe,qui reſſuſcite,qui fond dans vn abyſme,& puis touche le Ciel du doigt, qui iouë vne Comedie à douze perſonnages en vne heure,& fait plus de metamorphoſes en vn iour qu'Ouide n'en a fait en trois ans.

O la miſerable choſe , dit la bouche d'or de Conſtantinople, de s'aller roſtir dans les cendres, & aimer ſi éperdnëment vne beauté.qui n'eſt belle qu'en la phantaiſie d'vn cerueau qui a la fiéure, de laquelle l'vn de ces iours les vers les plus friands dédaigneront faire leur curée.

Que iamais,ô mon Caualier,vne telle phreneſie n'entre dans vôtre cœur ; il voudroit mieux ſeruir vn Turc,ou vn Arabe,que de ſeruir vn ſemblable amour : c'eſt vne punaiſe qui mord tant qu'elle vit & apres la mort,fait ſentir ſon infection. Pourquoy iriez-vous idolatrer vne femme ; n'auez-vous pas aſſez de ſeruitude ſi en voſtre maiſon,ſans en chercher dehors? Retirez-vous de bonne heure de cette captiuité : gagnez le port deuant que l'orage vous prenne ; & ſi vous eſtes deſia dedans,qu'il n'y ait bras ny auiron qui ne vous ſerue pour vous en retirer. N'eſt-ce pas vne choſe bien ſeãte de voir vn

Caualier

Caualier qui a vne épée à son costé, pour trencher les monstres, d'aller faire le badin apres vne rusée qui exerce vne tyrannie sur luy la plus infame qui fut iamais? On dit qu'Omphale prenoit le diadéme d'vn Roy nommé Hercule, & luy mettoit ses patins sur la teste; que Denis le Tyran ; escriuoit les expeditions du Royaume de sa main , & que Myrte les cassoit ou signifioit, selon son bon plaisir. Que le Roy Athanaric lioit les cordons des souliers de Pincia; Que Themistocle se faisoit purger & saigner auec sa captiue maistresse : Qui verroit toutes les sottises de ces amans transis, il y remarqueroit vne infinité des choses bien plus estranges.

En seruant vne dédaigneuse qui vous fait mourir mille fois le iour, vous ne pouuez souuent rien esperer autre chose que de seruir tousiours ; & si vous venez à bout de vos pretensions, ne faites point tant le glorieux, vous n'auez rien peut-estre que ce que les valets ou des personnes plus indignes n'ayent eu deuant vous. Cela meritoit bien de trahir vostre honneur, & faire tant d'actions si niaises ; que si vous ouuriez les yeux à la fin de cette belle farce, vous feriez comme ceux qui se faisoient raser apres estre sortis d'vn naufrage: vous ne voudriez pas seulement retenir vn poil de cette ieune teste qui s'est laissée brider à tant de folles amours.

Si vous entrez plus auant dans cette passion, vous trouuerez la fureur qui noüe des cordes, qui detrempe de poison, qui affile des épées, qui ouure des cachots noirs, qui plante des gibets, qui allume des brasiers, qui dresse des roües, qui produit tout ce qu'on voit éclorre des tragiques procedures d'vn amour enragé, qui fait flêche de tout les crimes pour donner au but qu'il pretend.

Amour de fureur.

Si

Si i'estois en vostre place, i'arracherois de mon cœur les moindres pensées qui me viendroient de cette folie: comme le chancre, la vermine, & les serpens, & ie prendrois la poste pour fuïr si ie pouuois de là les élemens auec intention d'éuiter telles rencontres. Tous les plus braues Capitaines ont fait gloire de la Chasteté : c'estoit le trophée de Cyrus, à qui Dieu pour cét effect donna les thresors de toute l'Asie ; c'estoit le triomphe d'Alexandre, qui en recompense eust la conqueste des Perses; & l'Empereur Iulien qui faisoit profession de l'imiter, quoy qu'il eust renoncé à tous les Sacremens, ne voulut iamais renoncer à la chasteté qu'il auoit appris dans le Christianisme: disant, que cette vertu faisoit les belles vies, comme les peintres, font les beaux visages. Mais pour n'aller point foüiller dans les ruines de l'antiquité, regardez ce que fit nostre Bayard en tel article : Voicy vn trait admirable que ie veux raconter aux mémes termes qu'il est couché en son histoire.

Iulianus apud Ammianum.

On luy auoit fait glisser en sa chambre vne Damoiselle, qui estoit l'vne des belles filles du monde, & de fait elle auoit vne grace Angelique, sinon que les yeux luy étoient enflez à force de pleurer : Quand le Cheualier la vit, *Comment m'amie*, luy dit-il, *Qu'auez-vous? pourquoy estes-vous venuë icy ?* Le pauure fille se mit à genoux, & dit, *Helas, Monseigneur ; Ma mere m'a dit que ie fisse ce que vous voudriez: Toutefois ie suis vierge, & iamais ie n'ay eu aucune volonté de faire mal, n'estoit que la necessité m'y contraint, car ma mere & moy nous sómes si pauures que nous mourons de faim: Et pleust à Dieu que ie fusse morte deuant cette action, au moins ne serois ie point au nombre des malheureuses filles* Le braue Seigneur touché au vif des paroles de cette creature, luy

Vn trait Royal de la chasteté militaire.

luy répond, la larme à lœil : *Veritablement m'amie ie ne seray pas si méchāt, que de vous oster ce que vous auez gardé si fidellement à Dieu.* Là dessus il la fait voiler, l'enueloppant d'vn manteau, de peur qu'elle ne fut connuë, fait allumer vn flambeau, & sans se fier à personne la conduit luy-même, & la mene coucher en la maison de sa parente. Le lendemain mande la mere & luy dit, *N'estes-vous pas vne malheureuse femme de trahir l'honneur de vostre fille qui vous deuroit estre plus cher que la vie, vous meritez vne punition d'autant plus rigoureuse que i'entens que vous estes Damoiselle : car en ce faisant vous demantez la noblesse.* La pauure creature toute confuse ne sçeut que répondre autre chose sinon qu'elles étoient si pauures que rien plus. *N'auez-vous personne*, luy dit-il, *qui la recherche en mariage ? Ouy bien*, dit-elle, *vn mien voisin honneste homme, mais il demande six cens florins, & ie n'en ay pas vaillant la moitié.*

Alors le braue Bayard prend vne bourse, & luy dit, *Tenez voila deux cens escus qui vallent plus de six cens florins de ce païs-cy, pour marier vostre fille, i'adjoûte encor cent autres pour l'habiller, & cent pour soulager vostre pauureté, mais ie veux que cela soit fait dans trois iours* : comme aussi le tout fut executé, auec vne ioye extréme de la mere & de la fille : qui fit vt tres honorable menagé.

O Noblesse ce n'est point icy vn Hermite, c'est vn Capitaine, c'est vn Caualier François, qui n'étoit point d'autre chair que vous, ny d'autre os, ny d'autre sang, il fait cependant vn acte de Religieux le plus mortifié ; il exerce la liberalité d'vn Roy, il égale en cecy, & surmôte quasi les faits heroïques des plus grands Saints. Il est vray que S. Nicolas sauua l'honneur des filles, y fonçant son or & sont

argent ;

argent ; il eſt vray qu'en ce faiſant,il triompha genereuſement de la conuoitiſe des biens temporels : mais il ne ſeruit point en cette action,de triomphe à ſoy-méme ; qui eſt bien la plus delicate piece des grandes vertus. Voicy vn Caualier qui ſurmonte & l'auarice & l'amour,les deux plus grands écueils du monde. Bayard commande à ſa bourſe en vne fortune qui n'étoit point des plus accommodée, cela n'eſt pas digne de petite loüange:Mais Bayard cômande à ſoy-meſme en vn âge fleuriſſant , en vn corps vigoureux , en preſence d'vn objet ſi aimable. Ie vous prie ne diſons plus que la chaſteté ſe trouue ſeulement dans les cloîtres, elle eſt par tout où eſt la crainte de Dieu,où eſt la generoſité , & la vraye vertu.Que pourront répondre à cecy tant de vilains qui rempliſſent le monde de pechez , leur nobleſſe d'opprobres, leur corps de maladies , leur nom d'infamies , comblent tant de pauures abuſées,de miſeres & deſeſpoir ? Que répondent tant de petits poupins, qui brauent par les ruës, & font des paonnades dans vn plumage emprunté, dans vn habit dont ils doiuent l'étoffe au Marchand,& la façon à vn pauure artiſan , ſans payer ny l'vn ny l'autre ? Vraye Corneilles d'Eſope , qui meritent que tous les oiſeaux s'aſſemblent pour leur arracher les plumes qu'ils ont volées pour entretenir leur vanité.

Que repondront icy tant de gourmands , & de joüeurs,qui mangent & qui déchirent les entrailles des hommes,par leurs ſanglantes débauches ? eſt-il poſſible que ce Soldat eût les quatre cens écus, qui étoit alors vne ſomme exceſſiue , pour donner en vne ſeule aumônes , & ceux-cy qui ne parlent que de piſtoles pour la brauerie,pour le ventre & pour le jeu,n'ont pas vn ſol pour tendre à vn pauure?

Ie

Ie veux encore vous enſeigner vne vertu eſſentielle de vôtre profeſſion, qui eſt vne certaine trẽpe de probité, de iuſtice ,& fidelité qu'on doit au Roy,au public,à ſa conſcience, aux ennemis meſmes,par l'exemple de cet admirable homme iuſtement appellé,le Cheualier ſans reproche.

SECTION VII.

Contre la perfidie des intereſts.

ON vous a donné pour le comble de ces beaux Preceptes, vne grande vertu du temps , qui eſt de trahir la foy,les Autels, & tout ce qu'il y a de precieux en la nature , ou d'auguſte en la Religion , pour auancer voſtre fortune , ſans craindre meſme de marcher ſur la gorge à vos plus fidelles amis , pour aller droit au temple de l'honneur,ou des richeſſes du ſiecle. Petit Ianiſſaire , penſez-vous que c'eſt là le plus court chemin ? N'auez-vous iamais appris que ſi vous oſtez la fidelité du monde vous arrachez le maiſtre Autel du Temple, la ſainteté du cœur humain , le commerce des hommes,le repos de la vie , le nœud & le lien de toutes les felicitez ? Le pariure , dit vn Oracle , a vn fils qui n'a point de nom , qui n'a ny pied ny mains,& qui ne laiſſe pas d'aller par toute la terre, & d'écrazer les teſtes des perfides iuſques à la quatriéme generation. Vous verrez aux diſcours ſuiuans les belles iſſuës de telles procedures , maintenant ie vous dis pour fermer ces preceptes ; que ſi la foy,& la probité eſtoient bannies du reſte du monde , elles ſe deuroient retrouuer au cœur d'vn Caualier François.

Oraculum Epicylidi redditum : apud Nicetam.

Noſtre excellent Bayard , dont i'aime mieux prendre encore ce modelle que de tout autre, le fit bien

bien paroistre en vne affaire où il y alloit de la vie du premier homme de l'Eglise. Il estoit pour lors en Italie, enuoyé du Roy pour assister le Duc de Ferrare, contre l'armée du Pape Iules, qui estoit pour lors fort contraire à la France, quoy que tant d'aures braues Papes ayent cordialement aymé nostre nation. Voila pourquoy il enuoya au Duc vn Messire Augustin Gerlo Gentil-homme Milanois, traistre & factieux, pour luy persuader de quitter l'alliance des François, auec intention de les perdre, & qu'en recompense il luy donneroit sa niepce en mariage, & le feroit Capitaine general de l'Eglise. Ce Prince n'y voulut aucunement entendre: mais il fit tant par ses artifices & ses auantageuses promesses qu'il gaigna ce Messire Augustin, lequel luy promit que dans peu de iours il se defferoit du Pape par le moyen d'vn mauuais morceau qu'il sçauroit facilement luy donner. Le Duc de Ferrare entendant ces propositions, s'en va trouuer l'illustre Bayard en son logis, & luy fait vn lõg discours du mauuais naturel du Pape Iules, & des entreprises qu'il auoit sur sa vie & celle de tous les François, à dessein de l'enflammer à la vengeance: puis il frappe son coup, & luy fait ouuerture de la trahison de ce mauuais Gerlo! Bayard le regarde, & luy dit, *Comment, Monseigneur, ie ne croirois iamais qu'vn Prince si genereux comme vous êtes, consentist à vne telle méchanceté, & si vous l'auiez fait, ie vous iure mon ame que deuant qu'il fut nuit, i'en auertirois le Pape.* *Comment*, Répond le Duc, *il en a bien voulu faire autant de vous & de moy. Il n'importe*, replique le Caualier, *cette lâcheté me déplaist* Le Duc haussa les espaules & en crachãt cõtre terre: *Monseigneur Bayard*, dit-il, *ie voudrois auoir tué tous mes ennemis en la façon: mais puisque vous ne me*

le trouuez pas bon, la chose demeurera, dont vous & moy nous nous pourrons bien repentir. Non ferons si Dieu plaist, repartit le bon Caualier, *Mais ie vous prie donnez-moy ce galãd qui veut faire ce beau chef-d'œuure, & si ie ne le fais prendre dans vne heure, que ie sois mis en sa place.* L'autre s'en excusa, disant qu'il l'auoit asseuré de sa personne. Ne voila pas vn braue cœur. Ne voila pas vn homme d'vne royale conscience, & d'vne probité tousiours semblable à elle-même ? Où sont ces petits esprits de l'abysme, plus noirs que des spectres & des Demons, qui n'ont aucune fidelité pour leur Prince, ny pour le bien public, qu'entant qu'elle concerne leurs affaires ? qui auallent des trahisons grosses comme des chameaux, pour gaigner vn moucheron ? Ils feroient mentir la verite, si leurs issuës n'estoient tousiours tragiques, funestes & horribles.

SECTION VIII.

Instructions courtes & notables.

SVivez, mon Caualier les preceptes que donnoit le grand S. Augustin au Capitaine Boniface. Seruez à la foy & à la vertu dans les armes, qui ne seront iamais heureuses en terre, si elles ne sont fortifiées des benedictions du Ciel. Priez Dieu auec Dauid qu'il vous deliure de vos necessitez qui sont vos passions, ce n'est rien de vaincre les ennemis visibles qui ont puissance sur nos corps, qui ne surmonte les inuisibles, bandez contre le salut de vôtre ame. Seruez-vous du monde comme d'vne chose empruntee ; faites du bien de ses biens, & n'en deuenez pas mauuais. Ce sont des biens, puis qu'ils viennent de Dieu, qui estent sa puissance sur toutes

Aug. ep. 70

toutes les choses celestes & temporelles : Ce sont des biens, puisque Dieu les dône aux gens de bien; mais ce ne sont pas aussi de grands biens, puis qu'il les donne aux méchans. Ils les oste aux vertueux pour éprouuer leur vertu, & aux peruers, pour chastier leurs crimes. Il est vray, la force, la santé, la victoire, l'honneur, les commoditez sont indifferemment le partage de tous les hommes, mais la victoire des passions, les vertus, le salut de l'ame, l'immortalité du corps, la gloire, l'honneur, la beatitude, est le propre heritage des Saincts.

Aymez ces biens-là, desirez-les, cherchez les de toute vostre puissance, faites des aumosnes pour les auoir, ieusnez autant que les forces vous le permettront: tout passe icy bas, horsmis les bonnes œuures. Pensez, allant en la guerre, que la force de vostre corps est vn don de Dieu, & qu'il n'est pas seant d'armer contre vostre souuerain maistre, ses propres bien faits. Gardez la foy même à vos ennemis, faites la paix auec tout le monde, de pure volonté, & la guerre par necessité, pour acquerir le bien de la paix. Soyez pacifique iusques dans les armes; car telles gens sont appellez les *enfans de Dieu*. S'il est necessaire de tuër vn ennemy en combattant, que la misericorde se treuue tousiours à la fin du côbat, principalement quand il n'y a plus de crainte de rebellion. Ornez vos mœurs de l'estat de la chasteté coniugale, de la sobrieté, de la modestie: c'est chose ridicule de vaincre les hommes, & d'estre vaincu par les vices, & d'échapper le fer, pour s'assommer de vin : Si vous auez manquement de moyen, ne le cherchez point en terre par mauuaises practiques, mais assurez plûtost dans le Ciel ce peu que vous auez par l'exercice des bonnes œuures.

Fuyez ces écueils de la Noblesse, que nous auons

iusques icy deteſté, & tenez ſur tout en bride, *la preſomption, la colere, la langue & la volupté.*

Ce ſont des eſclaues qui ne peuuent tenir de milieu entre la ſeruitude & l'empire : où il faut des chaînes pour les dompter, ou leur preparer vn throſne pour regner. La preſomption, ſi vous luy donnez de l'accez, d'vn homme vous fera vn balon remply de vent, vn phantoſme d'honneur ; vn temeraire ſans courage, vn entreprenant ſans ſuccez, vn phantaſque ſans honte, qui deuiendra enfin onereux à ſoy-meſme, & odieux à tout le monde. La colere & la folie ſont deux ſœurs germaines, qui ont toutes les meſmes qualitez, ou bien s'il y a quelque difference, c'eſt que l'vne fait ſon rauage en vne heure auec plus de fureur, & l'autre produit ſes effets auec plus de loiſis & de gaillardiſe. Tant que vous ſerez ſujet à cette paſſion on ne ſe pourra fier à vous de voſtre conduite, non plus qu'aux giroüettes, de leur fermeté : Vous aurez tous les autres vices en ſemence, & viurez touſiours dans le regret du paſſé, l'inquietude du preſent, l'incertitude de l'aduenir. Pour la langue, c'eſt elle qui porte tout le bien & le mal de l'homme, c'eſt l'éguille du grand horloge de l'ame, qui doit monſtrer toutes les heures, c'eſt le truchement de nos penſées, c'eſt l'image de nos actions, c'eſt l'interprete de nos volontez, c'eſt le principal outil de la conuerſation. *Qui veut aujourd'huy viure dans le monde*, dit l'illuſtre ſaint Gregoire de Nazianze: *il faut auoir le voile ſur les yeux, la clef ſur l'oreille, & le compas ſur les lévres. Vn voile ſur les yeux* pour ne pas voir, ou diſſimuler en voyant beaucoup de choſes. *La clef ſur les oreilles*, pour les fermer à tant de ſottiſes & d'ordures qui ſortent des mauuaiſes bouches : *mais vn compas ſur les lévres,* pour

Mazianz. in iambicis.

pour mesurer & compasser toutes ses paroles auec discretion. Tant de secrets éuentez mal à propos, tant de médisances infames, tant de rapports inconsiderez tant de promesses friuoles, tant de mésonges impudente, tant de pariures & de blasphemes execrables, tant de desastres qui arriuent souuent pour vn petit mot, nous apprennent tous les iours que les paroles n'ont point d'anse pour les retenir, & qu'il vaut mieux chopper du pied que de la langue.

La volupté, si vous ne la combattez viuement dés les premiers rayons que vous presente la raison, vous rendra vn homme de neant. Les trois demons, du vin, de l'amour & du ieu, vous tiendront dans vn prodigieux esclauage, vous deuiendrés vn sepulchre viuant, vn tombeau de scrapules, & de carnages, vn gouffre d'opprobres, vn lutin sans repos, qui aura tousiours des chartes & des dez dans les mains, pour perdre la bourse, & l'entendement, pour faire vn brigandage de son bien, de sa raison vne phrenesie, & de sa vie vne fiévre continuelle.

Vostre qualité ne vous doit point faire pretendre d'empire sur les hommes, si vous ne prenez de bonne heure celuy de vos passions. Gardez vous bien d'entrer en cette carriere de tant de nobles Caualiers, pour y montrer vos foiblesses, & ne profiter rien au lustre du nom de tāt de braues ayeuls, que pour rendre vos crimes plus signalez. Faites-vous vne conduite d'homme raisonnable & tâchés que toutes vos actions soient cōme des lignes qui sortent du centre de la sagesse, pour se produire auec toute felicité. Ressouuénez-vous des choses passées, mettez ordre aux presentes ; preuoyez celles qui doiuent venir. Apprenez sur tout à donner la taxe à chaque chose du monde ; & ne

vous laissez point surprendre par les illusions de tant d'objets qui apres auoir charmé les yeux, & renuersé la raison, ne laissent que des regrets d'auoir mal-fait,& des impuissances de bien faire.

Prenez dans la conuersation la mesure de vous-méme,& celle de ceux auec lesquels vous traittez, pour vous ménager & vous accommoder raisonnablement à tout le monde, rendant à vn chacun le respect que son merite semble demander. L'exercice de la deuotion n'empeschera point que vous ne vous estudiez à deuenir habile homme en vostre profession, que vous ne soyez *honneste,ciuil, accort,affable,liberal,obligeant,hardy, courageux,patient,* qui sont les principales qualitez d'vn homme de Cour.

On ne veut point que pour estre deuot, vous ayez vn esprit endormy,paresseux, enueloppé, ny que par trop de simplicité, vous fassiez vne profusion de vous-mesme, en vn siecle où la bonté semble estre la proye des esprits insolens. La prudence vous apprendra à ne vous pas ingerer,ny répandre, à dissimuler par vertu ce qui doit estre secret,à vous ajuster aux compagnies & aux affaires à ne croire rien de leger, à ne promettre ny decider sans consideration,à perseuerer en certaines choses non mauuaises,pource que vous les auez commencées, à n'estre ny sauuage, ny trop complaisant, puisque l'vn ressent la brutalité, & l'autre tient de la flatterie ; à vous proposer le bien & le mal qui peut reussir d'vn affaire, pour moderer l'vn & supporter l'autre. Sur tout regardez tousiours le Roy apres Dieu, comme la source de toute la grandeur & la fontaine des plus augustes lumieres qui rejallissent sur la Noblesse. Honorez-le d'vn profond respect,ainsi que la viue image de Dieu, aimez le

parfai

parfaitement, seruez-le auec toute fidelité. Si vous estes employé aux affaires, & aux gouuernemens, taschez de vous y maintenir auec la conscience & l'honneur ; qui sont les deux reposoirs d'vne grande ame. Si vous auez du merite, sans employ, & sans recompense, ne dites pas pour cela que tout est renuersé C'est vn bon affaire que d'estre bien à repos; que de cultiuer son esprit, que de se polir dans la lecture, & dans vne paisible conuersation, que de gouuerner sa maison. N'apprenez que ce que vous deuez sçauoir, ne cherchez que ce que vous pouuez vtilement trouuer, ne desirez que ce qu'il faut honorablement souhaiter, & ne vous opiniastrez iamais à courir apres vn spectre de faueur imaginaire, ny de monter en vn lieu où l'on ne peut demeurer sans tremblement, ny tomber sans precipice.

Fidelité au Roy.

Tant de grands Monarques, tant de Princes, tant de Seigneurs & valereux hommes, qui sont venus des Cours, & de la profession des armes ; pour entrer en ce Temple de la pieté, nous font foy que cette vie est capable de porter des Saints, & que personne ne doit desesperer de la vertu, sinon celuy qui renonce. Si la briefueté de ce traitté le permettoit, ie vous estallerois volontiers vn Dauid, vn Iosias, vn Ezechias, vn Charlemagne, vn Saint Louys, vn Hermenigilde, vn Henry, vn Estiene, vn Casimiere, vn Godefroy de Boüillō, vn Venceslaus, vn Edoüard, vn Elzear, vn Amedée : Ie ferois voir des fleurissans escadrons de Martyrs tirez de la milice ; entre lesquels vous admirez vn Maurice, vn Exupere, vn Sebastien, vn Marius, vn Mannas, vn Olympiades, vn Meliton, vn Leonce, vn Maxime, vn Iulien, vn Abdon, vn Sennes, vn Valens, vn Prisce, vn Marcelle, vn Marcellin, vn Seuerin ;

vn Philotomus, vn Philoctemon, & tant d'autres semblables. Enfin ie montrerois bien les derniers siecles des personnes dignes de tout honneur qui se sont signalez dans les armes, & annoblis d'vne singuliere pieté: Mais ie me contente de tirer maintenant d'Eusebe, de Theodoret, de Nicephore, de Zosime, de Socrate, de Sozomene, de Cedrenus, & sur tout du Cardinal Baronius, la vie du Grand Constantin, qui a esté tout le premier des Princes Chrestiens, & a témoigné, nommément depuis son Baptême, vne pieté masle de grands exemples de saintete.



CONSTANTIN.

SECTION I.

DE LA PROVIDENCE DE DIEV sur Constantin.



Grandeur de Constantin.

IE veux montrer à la Noblesse Chrétienne son origine, dans la vie du premier Gentil-homme du Christianisme. Si nous auons égard à l'antiquité, la grandeur, & la dignité, nous ne trouuerons pas vn Prince ny plus anciennement noble que celuy qui a merité tout le premier entre les Empereurs, le nō de Chrêtien; ny plus veritablement grand, que celuy qui a si heureusement enté l'Empire de l'Vniuers sur l'arbre de la Croix; ny plus injustemét honoré, que celuy qui a cimenté son hōneur du sang de

de l'agneau : C'est admirable Constantin, qui a si parfaitement allié la valeur à la pieté, la monarchie à l'humilité, la sagesse du Crucifix au gouuernement du monde, les cloux & les épines de la passiō aux diadémes des Roys, & aux delices de la Cour, qu'il a laissé dequoy estudier aux sages, dequoy profiter aux Religieux, dequoy imiter aux Monarques, & dequoy admirer à ceux qui n'admirent rien de vulgaire.

Voicy vn merueilleux theatre de la prouidence de Dieu, où i'appellerois volontiers tous ces esprits remplis de police humaine, & dénuez des maximes du Ciel; qui ne sont grands que par la grandeur de leur ruine, pour voir comme le souffle de Dieu abbat les tours de Babel, pour éleuer les murailles de Sion ; comme les fins sont surpris en leur finesse, comme la science des hommes s'aueugle dans ses propres lumieres: comme la force du monde se tuë de ses mains: comme la stabilité se renuerse par les appuis qu'elle a choisis: comme l'esprit de la chair, contribuë sans y penser, à planter la Croix sur la cyme des Capitoles, & la teste des Monarques, par les mesme voyes dont il s'estoit promis de la couurir d'abysmes & de tenebres. Theatre de la Prouidence de Dieu.

Ie produit icy vn Constantin nourry tout ieune à la Cour de Diocletian : lequel auoit intention d'en faire vn fleau du Christianisme: & Dieu le va prendre là dedans comme vn Moyse à la Cour de Pharaon, pour arrester le cours des persecutions, calmer les orages des temps, confondre les idoles, & éleuer l'Eglise sur les ruines de la gentilité.

Arrestez vn peu, Lecteur, au frontispice de cette histoire, & voyez comme la prouidence eternelle conduit ce ieune Constantin par la main, ainsi qu'vn autre Cyrus, pour humilier les grands *Isay. 45.*

de la terre deuant la face, & luy donner les thresors cachez, luy leuer tant de barrieres, luy ouurir tant de portes de fer, & faire tourner le visage à tant de Roys, pour luy quitter la place.

Il y auoit pour lors douze testes, ou qui portoient desia le diadéme, ou qui s'estimoient capables de le porter; Diocletian & Maximian tenoient le haut bout: ils auoient choisi pour successeurs, Galerius, & Constantius Chlorus, Pere de nostre Constantin, Galerius auoit fait deux autres Cesars, Seuere & Maximin, Maxence fils de Maximian tiroit la pourpre de son costé à toute force Licinius se iettoit furieusement à la trauerse pour l'emporter. Constance, Dalmace Annibal, freres de Constantin du costé du Pere, regardoient ce beau jeu, & pouuoient bien esperer d'y auoir bonne part, comme estans fils legitimes de Theodora, que Cõstantius Chlorus auoit épousée, apres auoir repudiée la sainte Helene. Constantin se voyoit le plus éloigné dans la disgrace de sa Mere, & neanmoins l'onction de Dieu le va choisir, escartant tous les autres par tant & de si diuerses issuës, comme nous verrons cy-apres, pour le placer au thrône vnique & absolu, independant, & l'affermir d'vne longue durée d'années, & d'vne bonne posterité, si elle eust suiuy le chemin qui luy estoit tracé.

Estat de l'Eglise sous Diocletian.

Considerez quel estoit pour lors l'estat de l'Eglise, & contemplez les merueilles de la puissante main de Dieu. Diocletian auoit pris à tasche d'effacer de la memoire des hommes le nom du Christianisme: & comme c'estoit vn esprit imperieux, qui vouloit quasi que le Ciel & les elemens n'eussent point d'autre cours que celuy de ses volontez, s'estant engagé bien auãt à cette affaire, il s'y porta auec vn tel excez de cruauté, que depuis trois cens ans

ans enuiron que les Chreſtiens eſtoient perſecutez, on n'auoit rien vû de ſemblable à la perſecution excitée ſous ſon Empire.

Ce fut alors qu'aux pleines aſſemblées des jeux publics, qui ſe repreſentoient ordinairement à Rome, on entendit les cris d'vne multitude innombrable, qui pour flatter le deſſein du Prince, cria effroyablement iuſques à vingt-deux fois, *Chriſtiani tollantur, Auguste, Chriſtiani non ſint. Qu'on oſte les Chrétiens, Empereur, que les Chreſtiens ſoient exterminez.* Ce fut alors que les funeſtes Edicts de la perſecution furent affichez par toutes les places, que la terre fut couuerte de ſang & de maſſacres, & les boucheries plantées quaſi en tous les endroits du monde habitable. Les Chreſtiens eſtoient reputez comme la lie du genre humain, l'opprobre de la terre, & l'obiet de toutes les cruautez. Les vns eſtoient enfermez dans des caues, n'oſant paroiſtre en public, exclus du commerce, & de la ſocieté des hommes, priuez des neceſſitez que la nature a voulu eſtre communes à tout le monde, ſans qu'il leur fuſt permis de puiſer l'eau des puits, ou d'acheter vne poignée d'herbes au marché, n'étoit qu'ils preſentaſſent de l'encens aux idoles qu'on auoit planté à ce deſſein ſur les places publiques.

Les autres rampoient dans les deſerts, auec les beſtes, tantoſt roſtis des chaleurs de l'eſté, & tantoſt glacez des froidures de l'hyuer, arrachant auec les ongles l'herbe qu'ils trempoient de leurs larmes deuant que la manger. Les autres eſtoient conduits aux theatres, amphitheatres, & tribunaux des iuges; où l'on voyoit quelquefois des vieillards âgez de quatre-vingt & cent ans, des Dames fort honorables, des filles tres delicates, & des petits enfans, qu'on menoit à l'écorcherie

pour

pour les faire mourir, deuant qu'ils sceussent que c'estoit que de viure.

Tous les supplices que les Buzires & les Mezences auoient ignorés, estoient pour lors inuentez, & exercez sur les corps des Chrestiens ; On ne parloit que de cheualets, que de peignes de fer, que de plomb fondu, que de chaudieres boüillante·, que pressurer des hommes sous des pressoirs à guise de la vendange, que d'enfermer des corps dans des tonneaux contrepointez de cloux, & les rouler dans cette prison mouuante, à la vallée des montagnes ; que de les oindre d'huile & de miel pour les exposer aux guespes dans les cuisantes ardeurs du Soleil, que de pendre des femmes par les pieds, dans la nudité, pour seruir de spectacle aux gens lascifs.

Il n'est pas croyable que telles horreurs ayent pû monter en l'esprit des hommes sans vne particuliere impression des malins esprits ; neanmoins Diocletian estimoit que c'estoit vn grand coup d'estat, & le vray moyen d'exterminer la Chrétienté, sans ressource.

Voila pourquoy il n'espargnoit rien, ne pardonnant pas même à sa niepce Susanne, ny à sa femme Serena, qu'il fit passer par le fil de l'épée pour auoir professé le Christianisme. On voulut faire le denombrement des Martyrs, mais ce fut chose impossible, car quand on vit qu'en vn seul mois on compta dix sept mille, & que les autres alloient à proportion; les Chrestiens se preparerent plutost à mourir qu'à compter, ny à écrire.

Aussi l'Empereur fit rechercher exactement tous les liures sacrez, pour les liurer aux flammes ; estimant que c'estoit vn souuerain artifice pour supprimer nostre Religion : Mais c'est vne chose extre

extremement prodigieuse, & vn argument inuincible de la diuinité de nostre foy, que nonobstant tous ces efforts l'Eglise estoit comme le buisson ardent qui tiroit de la gloire de ses propres flammes : elle croissoit sous le fer de la persecution ; empruntant ses ornemens de l'ignominie, ses richesses, de ses pertes, & sa vie, de son tombeau. Il sembloit que chaque goutte de sang qui couloit du corps des Martyrs, c'estoit vn grain de semence pour en faire naistre d'autres ; qui lassoient enfin les bourreaux ; emoussoient les trenchans des espées ; vsoient tous les instrumens des supplices, sans que pour cela Diocletian fust encore amolly.

On s'estonneroit d'où il pouuoit auoit conceu tant de haine contre le Christianisme : mais qui voudra considerer son naturel & ses procedures ordinaires, il trouuera qu'outre les suggestions de l'enfer, il auoit bien des dispositions à telles cruautez. Il estoit de fort bas lieu, nourry au sang, addonné à la Religion des Gentils, iusques à se rendre des plus superstitieux. Comme il demeuroit en France encore ieune soldat, vne Druide qui se méloit de deuiner, luy predit qu'il paruiendroit à l'Empire quand il auroit tué le sanglier fatal : luy qui auoit l'esprit ambitieux & credule, alloit à la chasse à dessein, & en vouloit ordinairement aux sangliers, pour voir s'il naistroit vne couronne de leur sang. Mais ce n'étoit pas ce que le malin esprit pretendoit de luy. Il y auoit à la Cour vn Seigneur nommé Aper, qui veut dire le Sanglier, Beau-pere de l'Empereur Numerian, homme puissant & factieux, lequel apres quelques années s'empara de l'Empire Romain par crime & perfidie : Diocletian se hazarde de le tuer, non point tant par inimitié

Qualitez de Diocletian.

inimitié, à ce qu'il disoit, que pour le desir qu'il auoit d'accomplir la prophetie de la Druide, & luy ayant passé son épée au trauers du corps, comme il estoit desia paruenu aux plus hauts degrez de la milice, & assez bien voulu des soldats, il fut proclamé Empereur : Cette election luy fit conceuoir vne grande estime de la fausse Religion des Payẽs, & ietter des profondes racines en la superstition : qui fut grandement augmentée par les Prêtres des idoles, ennemis mortels des Chrestiens, qui luy persuaderent que les Dieux qui luy auoient donné l'Empire;demandoient de luy en recompense,l'extirpation du Christianisme, & que sa main estoit fatale pour trancher & brûler les têtes de l'hydre, que ses predecesseurs n'auoient pû consommer. Cela luy donnoit bien de la vanité, qu'il prenoit assez facilement : & comme on luy semoit encore sourdement aux oreilles que les Chrestiens auoient du dessein sur son Estat, & se promettoient dans leur prophetie vn Empire eternel, il se piquoit iusques à la rage,employant toutes sortes de machines pour faire vn contrepoids à leur exaltation. D'abondant, comme il vouloit paroistre tousiours exactement absolu en ses commandemens, & efficace en ses entreprises, il estimoit qu'il ne falloit iamais demordre de la persecution qu'il n'eust enseuely la memoire du nom Chrestien ; & il se laissoit volontiers flatter sur ce sujet;de sorte qu'on ne luy pouuoit faire chose plus agreable, que de luy dire qu'il auoit éteint la mauuaise secte, & asseuré l'honneur des Dieux immortels. Aussi luy dedia-on des colomnes & des monumens, auec cette inscription : SVPERSTITIONE CHRISTI VBIQVE DELETA : qui tesmoignoit qu'on luy rendoit ces honneurs pour auoir purgé entierement l'vniuers
de

de la superstition de Christ; mais sa conscience luy disoit le contraire : dequoy son esprit fier & cruel estoit horriblement matté.

O Dieu qu'il faut bien dire qu'il n'y a force ny conseil qui se puisse opposer à vos desseins, vostre sainte Prouidence enfermée dans la nuée, gronde sur les testes couronnées, terrasse en vn moment les montagnes des vents que les Tyrans bastissent les vnes sur les autres, & fait voir la petite sagesse des plus grands politiques, comme vne choüette plumée & honteuse aux rayons du midy.

Diocletian, qui estoit en estime du plus rusé & du plus courageux esprit du monde, prend subitement vn dessein de quitter l'Empire, & s'en aller fourrer dans vne grotte comme vne beste timide & malheureuse. Il abandonne le sceptre & le pourpre pour se retirer en vne petite maison champestre & cultiuer de ses mains vn jardin. Il quitte l'Empire.

Cela donna bien dequoy penser à tout le monde, qui ne sçauoit penetrer dans ses intentions. On ne pouuoit croire qu'il fist cela par humilité; car ces sentimens ne trouuoient point de place dans le cœur d'vn homme qui se faisoit adorer, & presentoit ses souliers chargez de pierreries pour les faire baiser à ceux qui le venoient saluër. Luy toutefois professoit publiquement qu'il s'étoit rangé à cette vie par vn genereux mespris des vanitez du monde, estant tout assouuy des honneurs de la terre, & ayant consommé toutes les esperances des plus ambitieux, qu'il sçauoit que c'estoit de la fortune des Cesars, & que les diademes auoient plus d'épines que de perles, qu'il n'y auoit qu'vn chemin au contentement de la vie, qui estoit de mépriser ce que les autres adorent. Et suiuant cela il écriuit à vn

sien

sien amy, qui luy persuadoit de reprendre l'Empire, *Si vous auiez veu les laictuës qui croissent en mon iardin, cultiuées de mes propres mains, vous iugeriez que ie suis trop excellent iardinier, pour deuenir vn miserable Empereur.*

Cét homme vouloit faire du Philosophe; ce qu'il n'auoit iamais appris,& tâchoit de colorer ce changement qu'il auoit fait,des couleurs de vertu: mais les plus sensez iugeoient que c'estoit la maladie de Timon, & vne melancholie enragée, qui l'auoit porté dans cette solitude. Il estoit extremement confus d'auoir tiré le sang de toutes les venes de la terre pour étouffer vne Religiõ qui fleurissoit dãs ses propres ruines, il luy sembloit qu'vn million d'ombres de morts enuironnoient son lit, pour luy demander compté de leur vie,il commēça d'apprehender quelque chose de diuin en cette Religion qu'il auoit si outrageusement persecutée, & craindre tout ensemble vne horrible punition dans la reuolution des affaires de son Estat. Voilà pourquoy le desespoir,l'ennuy, & le peril eminent le firent dépoüiller volontairement, comme vn homme qui est prest à se noyer, croyant qu'il auroit toûjours meilleur marché des punitions du Ciel en la personne d'vn jardinier qu'en celle d'vn Empereur. Il anticipa son supplice, seruant de bourreau à soy-même, & s'arrachant d'vn Empire qui tenoit quasi aussi fermement à luy que son ame, pour faire tout viuant amende honorable à la verité qu'il auoit si indignement offensée.

Il persuada Maximian, qui auoit esté participant de tous ses crimes, d'estre aussi compagnon de sa fortune,& tous deux se retirerent apres auoir laissé en leur place Galerius,& Constantius le pere de nôtre Constantin;donnant sans y penser l'Em-

pire

pire à celuy qui auoit desia produit vn fils qui deuoit ruiner tout ce que ceux-cy auoient basty.

Voyons maintenant son extraction,& ses qualitez,commençant par les auantages de sa naissance ; & nous irons trouuer en son temps le mauuais Hermite dans le fond de sa grotte.

SECTION II.

La Noblesse de Constantin.

ON dit que quand la nature fit le lis champestre , elle apprenoit encore à faire des lis,& ie puis dire que quand elle fit les ayeuls & les peres du grand Cõstantin,elle cõmençoit desia l'ouurage d'vn parfait Empereur,qu'elle acheua depuis en la pe∫onne de ce Monarque dõt nous êcriuons la vie.

Plinius. Campanilla Rudimentum in natura lilia facere discentis.

Noblesse de Constantin.

Nazarius remarque qu'il estoit descendu de l'Empereur Flauius Claudius,vn Prince si signalé, qu'on disoit que la moderation d'Auguste Cesar, la vertu de Traian,& la pieté d'Antonin,s'estoiét assemblées pour se placer en son cœur. Il soustint vne des plus furieuses eruptions des Barbares, qui ait iamais esté sur l'Empire Romain;car il en deffit en vne seule bataille trois cent vingt milles,& merita d'auoir vne statuë d'or qu'on luy erigea au Capitole ; n'ayant regné seulement que deux ans.

Constantius Chlorus , le pere de nostre grand Constantin,fut comme la rose entre les épines:car parmy ces barbares Empereurs qui faisoient pleurer le monde en larmes de sang.il vêcut auec vne si grande douceur moderation,& continence,que la France & l'Angleterre , où il se plaisoit ordirement, l'aymoient comme leur pere. Ce qui luy gaignoit l'amitié des peuples,estoit qu'il se rendoit affable

affable à tout le monde, & n'estimoit point plus grand thresor que l'amour & la bien-vueillance de ses suiets. Il estoit ennemy capital des extorsions & leuées de deniers iniustes, iusques à diminuer plûtost le train de sa maison, que de charger ceux que les autres Gouuerneurs auoient tant de fois si mal traitté.

Moderation notable de Constantius. Eusebe.

Comme il n'estoit encore que nommé à l'Empire, Diocletian entendant ses deportemens, soit qu'il fit du mesnager, soit qu'il craignit que le grand éclat de la probité de Cõstantius ne luy fit ombre, luy reprocha vn iour sa pauureté, & luy deputa des Ambassadeurs exprez pour voir son ménage, & l'exhorter à faire thresor aussi-bien que les autres Cesars. Luy voulant paroistre splendide à cette rencontre, ne fit que dire vn mot, pour signifier au peuple qu'il auoit besoin d'argent. Ce fut vn spectacle agreable de voir comme tout le monde couroit à luy les mains pleines, chacun luy offrant ce qu'il auoit de meilleur, auec vn amour si cordial, & vne si prõpte allegresse qu'il ne pouuoit rien dire de plus affectionné. Il amassa en peu d'heures de grands thresors, dont il fit monstre à ces Ambassadeurs de Diocletian, qui en demeurerent rauis. Mais le braue Prince, apres leur depart, rendoit tout ce qu'on luy auoit presenté, disant qu'il aymoit mieux voir les richesses dans les coffres de ses suiets, & retenir l'amour pour luy, que d'auoir tous les thresors de l'Inde dans sa maison, sans amitié.

Excellent trait.

Preuue iudicieuse.

C'estoit veritablemen vne belle & genereuse leçon qu'il faisoit aux grands de la terre, qui par vn excez de courtoisie amassent tout ce qu'il faut perdre, & dans vne si grande quantité de biens ont vn grand manquement de deux choses qui doiuent estre eternelles, c'est à sçauoir, l'amour, & la vertu.

Constan

Constantins faisoit tout cecy par voyes de vertus morales : car quoy qu'il eust de tres-bonnes inclinations pour le Christianisme, il ne fut pas Chrestien de profession, estant encore si estroittement associé aux grands persecuteurs du Christianisme. Si est-ce qu'autant que le rencontre des temps, & de lieux, le pouuoit permettre, il se seruoit volontiers d'Officiers Chrestiens ; iugeant que ceux-là auroient plus de fidelité à son seruice, qui seroient les plus fermes dans la pieté. Et à ce propos Eusebe adjoutte, que voulant vn iour éprouuer la foy des Chrestiens qui estoient de son train, il leur fit commandement de sacrifier aux idoles; ce que les plus fideles refuserent constamment, prenant resolution de quitter plutost la Cour & la vie, que d'estre traistres au charactere de leur Religion : d'autres se laissants aller au cours du temps, & à l'esperance des faueurs du siecle, se monstrerent vn peu mols à ses volontez; ce qu'ayant apperçû il les cassa tous; iugeant qu'ils pourroient bien estre perfides à leur Prince, puis qu'ils auoient esté infidelles à leur Dieu : Et quant aux autres, apres les auoir hautement loüez, il leur fit des aduantages extraordinaires.

Preuue iudicieuse.

Pour être fidelle au Roy, il faut être fidelle à Dieu.

On pourroit s'estonner d'où luy venoient tant de sinceres affections dans vne si mauuaise nourriture qu'il auoit eu parmy les persecuteurs de la Foy: mais pour moy i'estime que nous deuons imputer ce changement, apres Dieu, à la saincte & courageuse Helene, qu'il épousa en premieres nopces, & qui fut mere de nostre admirable Constantin. Cette Dame incomparable qui a cherché la Croix auec plus d'estude que les autres ne cherchent les Empires, a graué ses loüanges auec vn style de diamant dans la memoire de tous les siecles. C'est merueille que

Helene.

certains Grecs modernes, comme Nicephore, & d'autres, ont tant de jalousie d'attribuër à la Grece cette creature, que la voulant faire Grecque ils en ont fait vne perduë. Ie n'ay pas tant de loisir en cét écrit que ie me vueille amuser à raconter & refuter leurs narrations fabuleuses, estant naturellement ennemy des Romains, qui n'ont autre profession que de mentir en beaux termes.

C'est l'opinion de Polyd. l. 2. de Radulph. en son Polychron. l. 4. 26. de Hûting. l. 1. d'Onufr. au Traité des Empereurs Romains, de Harpheldius en son histoire Eccl. de l'Angleterre Lipse esta d'utre opinion.

Ie dis ce qui est le plus probable, cõformement à ce qu'en a escrt le Cardinal Baronius, qui a les opinions ordinairement fort sinceres. Helene étoit Angloise de Nation, fille d'vn des plus qualifiez hommes de cette grande Isle, qui logeoit le Lieutenant de l'Empereur Romain. Zosime Historien, qui ne pouuoit aymer ny Constantin, ny sa mere, haïssant le Christianisme d'vne hayne mortelle, luy reproche qu'elle n'estoit pas Damoiselle & en parle comme d'vne femme de basse extraction : mais il faut auoüer que son Histoire, quand il parle des Princes fidelles, a bien meslé du fiel auec de l'encre. Il est certain qu'Helene estant estrangere, ne pouuoit pas estre dans l'Empire Romain en la consideration de tant de Princesses de la Cour, dont Constantius pouuoit alors esperer les alliances : si est-ce qu'elle estoit fort noble en sa nation, non point tant de la noblesse du sang, que celle de la foy, dont à mon aduis elle estoit desia imbuë, y ayant quantité de Chrestiens en Angleterre ; sous l'Empire de Diocletian. Car ie tiens, auec S. Paul, qu'elle a esté la premiere maistresse de son fils en la Foy, & que nous n'aurions pas vn Constantin, si Dieu ne nous eust donnée vne saincte Helene: *Princeps Principibus Christianis esse meruit, non tam sua quàm Helenæ matris fide*, dit ce grand Euesque.

Const-

Constantius pour lors Gouuerneur en la grande Bretagne, pour l'Empereur Romain, estant logé en la maison du pere, jetta les yeux sur Heleine, qui estoit doüée d'vne parfaite beauté; dont, comme en peut coniecturer, elle fut depuis appellée Helene, dans l'Empire, ce nom n'estant point autrement familier aux Anglois. Auec cette éminente façon du corps, elle auoit vne modestie & vne grace singuliere, qui estoit comme vn rayon que Dieu imprimoit sur son front, ainsi qu'il fit jadis a la vertueuse Esther, pour la rendre aymable à tout le monde. Il est vray ce qu'a dit Eustatius, vn Euesque Grec, que la beauté qui n'a point de grace, est vne amorce qui flotte sur l'eau sans hameçon pour estre prise & ne rien prendre: mais quand ces deux choses se rencontrent, elles ont bien de l'empire sur les cœurs.

Beauté & grace de saincte Heleine.

Et desslors Constantius sentit que les yeux d'Helene auoient plus fait d'impression sur son ame, que le fer n'en pouuoit faire sur son corps: Comme c'estoit vn Prince d'vne rare continence, si hautement loüée par les Payens mesmes, il ne volut point rechercher la fille de son hôte par autre voyes que celles d'vne legitime mariage: ce que *Zosime* n'a pas du tout nié, plus respectueux en ce poinct que quelques Grecs de la Chrestienté.

Son Mariage.

Le pere voyant l'honneur que luy faisoit son hôte, n'eut point de difficulté à s'y resoudre, & la prudente Heleine condescendit aussi facilement aux volontez de ceux ausquels elle deuoit sa naissance. Elle entre au mariage pour le bien vniuersel de l'Eglise, à qui elle deuoit enfanter vn Constantin: Son premier soin fut d'amollir les humeurs guerrieres de son mary, par cette trempe de douceur & de bonté qu'elle luy donna, en sorte que dans vne si

grande rage de repandre le sang Chrestien, laquelle regnoit pour lors, il garda le reste de ses iours ses mains tres-innocentes. Ce mariage estoit comme vn sacrifice de Iunon, où iamais on ne presentoit à l'autel le fil de l'hostie. Il y auoit tant d'amour de part & d'autre, que l'esprit de Constantius; ne viuoit qu'en celuy d'Helene, & Helene, comme la fleur du Soleil suit tous les mouuemens de ce bel astre, suiuoit aussi toutes les bonnes inclinations de son mary. Le petit Constantin qui vint à naistre dans la mesme Bretagne, sembloit deuoir encore noüer plus fermement le nœud de ces chastes amitiez, quand voicy vn empeschement qui se jette à la trauerse.

Inconstance des hõmes.

Constantius est mandé pour succeder à l'Empire, & declaré Cesar par l'Empereur Maximian, à telle condition qu'il repudieroit Helene sa femme pour épouser Theodora belle fille du mesme Empereur. C'est vn merueilleux éclair dans les yeux que celuy d'vn Empire: il les esbloüit, & les ferme à toute consideration. Ce bon mary qui auoit tant d'affection pour sa chere épouse, se laisse gagner à l'ambition, & par la facilité de son naturel, qui plioit fort aux volontez de ceux qui monstroient luy vouloir du bien, & par l'éclat de cette pourpre qui luy est presentée. Maximian veut faire le tyran aussi bien sur les amours, que sur les hommes, & diuisant les mariages, place sa fille dans le lit coniugal de Constantius, pour le planter au thrône des Cesars.

Vertu de saincte Helene.

La sainte Helene qui valoit plus qu'vn Empire, entendant les nouuelles, portat ce changement auec vne grande constance, sans se plaindre, ny du sort, ny de la force, ny de l'infidelité de Constantius: mais tenant à honneur que pour la repudier, on auoit trouué autre cause que la bonne fortune de

son

ſon mary. Elle craignoit les ſceptres plus qu'elle ne les enuioit, & demeuroit cachée dans ſa petite ſolitude, comme la mere perle ſous les flots, nourriſſant ſon petit Conſtantin à telle condition qu'il plairoit à Dieu luy donner. Conſtantius touché de cette admirable vertu, viuoit de corps auec Theodora, & de cœur auec ſon Helene: il contentoit en l'Orient vn homme imperieux & ſeruoit au temps pour faire regner vn iour ſa paſſion : mais il eſtoit en Occident de la meilleure partie de ſoy-meſme, Auſſi quand il fut abſolu, & qu'il fallut diuiſer l'Empire auec Galerius ſon Collegue, il luy quitta volontiers le reſte du monde, pour auoir la France, l'Eſpagne, & ſon Isle d'Angleterre, où eſtoit la moitié de ſon cœur.

Amour de Conſtantius & de ſainte Helene.

Il eſt bien difficile de violenter touſiours vn amour honneſte & legitime: on dit que quand la Sicile fut arrachée de l'Italie par vn bras de mer qui ſe jetta à la trauerſe, les palmes ſe trouuerent diuiſées par l'impetuoſité de l'eau, leſquelles en ſigne d'amour s'inclinoient encore l'vne à l'autre, comme proteſtant contre l'element qui auoit ſeparé leurs amours. Le meſme arriua à Conſtantius & Helene, le torrent des ambitions & des affaires du monde ayant partagé leurs corps, ne pouuoit empeſcher les inclinations de leur cœur. Conſtantius retourna en la grande Bretagne pour y viure, & y faire ſon tombeau: car il mourut enfin en la ville d'Yorque: & comme eſtant au lict de la mort on luy euſt demandé lequel de ſes enfans il vouloit pour ſucceſſeur, puiſque outre Conſtantin, il auoit trois fils de Theodora; alors oubliant cette ſeconde femme, & ſa race, il répondit hautement, CONSTANTINVM PIVM. Ie ne veux point d'autre ſucceſſeur, que LE PIEVX CONSTANTIN. Ce qui fut ſuiuy par toute la milice.

comme deux petits aſtres, & ſa parole eſtoit naturellement forte, gracieuſe, & feconde, ſon corps ſi robuſte aux exercices militaires, qu'il eſtonnoit les plus forts; & ſi ſain qu'il n'auoit aucune maladie. Dans ces membres ſi bien proportionnez regnoit vn eſprit vigoureux, grandement capable des lettres, ſi la gloire des armes ne l'euſt porté totalement aux actions de ſa profeſſion, Son pere bien informé de ſes belles qualitez, le fait venir en Orient; où il print vne teinture des bonnes lettres, pour le moins autant qu'il en falloit pour vn Empereur guerrier, & s'appliqua vifvement aux exercices de la milice, où il parut auec tant d'admiration, qu'on le regardoit deſia d'vn meſme œil qu'on euſt fait vn Achille; ou vn Alexandre; s'ils fuſſent retournez en vie.

Il eſt nourry à la Cour de Diocletian.

Diocletian qui n'auoit pas encore pour lors quitté l'Empire, le voulut auoir à ſa Cour, pour luy arracher tous les ſentimens du Chriſtianiſme, dont il pouuoit deſia eſtre imbu, & le ſtyler à la haïne de nôtre Religion. C'eſtoit vne tres-dãgereuſe échole pour ce ieune Prince, car la nourriture fait ordinairement les mœurs, & nous ſommes tous quaſi ce que nous auons appris d'étre en nos plus ieunes années. Neantmoins Conſtantin cueillit des fleurs en ce parterre, ſans prendre l'haleine du ſerpẽt qui étoit caché deſſous: il apprint bien de Diocletiã la vertu militaire, la prudence de gouuerner les Soldats, le bon ménage des finãces, l'authorité pour ſe faire reſpecter: mais il ne prit rien de ſon impieté, ny de ſa malice. Ce barbare l'aymoit auec paſſion au commencement, & le vouloit touſiours auoir à ſes côtez: mais comme il vit que cheminant par la Paleſtine, & autres regions de ſon Royaume, on regardoit le ieune Conſtantin plus que luy, tant

luy repreſenteroit ſon fils mort dans le lict d'honneur. Le ieune homme qui fermoit les yeux au danger & les ouuroit ſeulement à la gloire, y va promptement, & tout luy reüſſit ſi heureuſement, que non ſeulement il rompit les troupes du Sarmates, mais l'amena luy meſme enchainé a Galerius. Cét homme qui n'auoit point tant de ioye de voir vn ennemy à ſes pieds, qu'il auoit de dueil pour la proſperité d'vn amy, loüe aſſez froidement cette rencontre, & ſe delibere d'enuelopper la vertu de Cõſtantin dans d'autres combats, cherchant touſiours en la valeur la matiere de ſa ruïne.

C'eſtoit pour lors choſe aſſez ordinaire de faire combattre des hommes perdus contre les beſtes ſauuages, dans vn amphitheatre, pour donner du contentement à ceux qui ſe plaiſoient à regarder tels ſpectacles. Galerius donnoit vn combat de Lons, & le contemploit auec Conſtantin, qui brûloit d'impatience de voir que ceux qui ſe mesloiẽt d'attaquer ces animaux, le faiſoient à ſon aduis trop froidement; il euſt enuie de s'y meſler. Galerius qui le voyoit trop fort pour les hõmes, eſtima qu'il pourroit trouuer ſon tombeau au ventre des lions: voilà pourquoy ſous couleurs de le retenir, il faiſoit piquer dauantage cette ieune vertu, deſia aſſez échauffée de ſes propres flammes: le vaillant Prince deſcend luy meſme ſur l'arene, & attaque le lion, qu'il tua d'vne force incomparable, ſurquoy s'éleuerent de ſi grands cris & de ſi extraordinaires applaudiſſemens dans tont l'Amphitheatre, à l'honneur du braue Conſtantin, que cela eſtoit ſuffiſant pour faire creuer le malicieux Ceſar.

Que c'eſt vn malheureux vice que l'enuie! elle reſſemble à ces montagnes qui ſemblent vouloir ietter leurs entrailles ardentes contre des fleurs qui fleuriſ Enuie

fleuriſſent ſur leur cime : auſſi que d'enuieux dardent du fiel & des flammes contre des hommes qui ſont tout en fleur ſur leurs teſtes.

Galerius faiſoit regner le fils de ſon amy dans les cœurs, par les meſmes voyes dont il s'efforçoit de le priuer de la vie & du ſceptre. Enfin comme il perſiſtoit touſiours en ſa méchanceté, & ne ceſſoit de dreſſer nouuelles embûches, quelques perſonnes bien ſensées conſeillerent à Conſtantin de ſe ſoûtraire à la malignité de ce malheureux homme : ce qu'il fit, quittant ſa Cour ſans luy dire adieu, & retournant promptement en Angleterre; où pour lors ſon pere l'attendoit auec de grandes impatiences. Zoſime dit qu'en ce voyage il print les cheuaux de poſte qui l'accommodoient le mieux, & eſtropia tous les autres, pour oſter à ſes ennemis l'enuie de le pourſuiure.

SECTION IV.

Son entrée à l'Empire.

CE fut dans ce cours des temps que Diocletian & Maximian ayans deposé l'Empire, & que Conſtantius ayant regné quelques années d'vn regne fort heureux & paiſible, mourut à Yorq, ville d'Angleterre, auec vn extréme regret de l'Occidét qu'il auoit ſi ſagement gouuerné. Conſtantin ſe trouua là fort à propos; qui fut nommé par ſõ pere, à l'Empire, vn peu deuant ſa mort ; & ce iugement fut ſuiuy d'vn tel conſentement des Soldats, & de tout le peuple, qu'il n'auoit pas encore eſſuyé ſes larmes, lors qu'on luy jette la pourpre ſur les épaules, & qu'on le ſaluë Empereur. Le bon fils qui ne penſoit qu'à rendre les derniers deuoirs de ſa pieté

à la

à la memoire de ſon pere,trouuoit cét honneur importun,& le vouloit fuïr à toute force,mais comme a dit vn graue Orateur, en ſon Panegyrique.Il n'y a cheual ſi leger qui puiſſe deſrober aux yeux des mortels vn homme que la Prouidence de Dieu ſuit auec vn Empire dans les mains. Il eſt contraint de ſe rendre, quoy que par modeſtie il ne ſe voulоit pas nommer abſolument Empereur, mais ſe contenta du nom de Ceſar, preuoyant bien qu'il auroit de grands affaires à démeſler deuant que de s'eſtablir paiſible en ſes Eſtats.

Quis te Cyliarus aut Arion poſſet eripere, quem ſequebatur Imperium? Eumenius.

La premiere ſecouſſe qu'il eut,vint de deux Roys de la Germanie, c'eſt à ſçauoir, Aſacar & Gaiſus, qui paſſans le Rhin auec de groſſes troupes,s'efforcerent d'inonder ſur les Gaules, eſtimans ſurprendre vn ieune Empereur encore eſtourdy dans le branſle de ſes affaires,Mais luy ſans s'eſtonner, les va promptement joindre, les deffaict, les prend, & le meine enchaînez en vn triomphe qui fut ſuiuy d'vn ſpectacle, que i'aymerois mieux attribuër à l'humeur de Diocletian qu'à celle de Conſtantin. Car apres auoir fait ſon ioüet de ces deux Roys,il les liura aux beſtes ſauuages, dans vn combat qu'il faiſoit repreſenter pour le paſſe-temps du peuple. Et quoy que les Orateurs de ſon temps le loüent de cecy comme d'vn acte de iuſtice,pour les grands rauages qu'auoient fait ces deux-cy, neantmoins eu égard à la qualité des perſonnes,on ne peut pas excuſer cette procedure d'vne felonnie, non encore appriuoisée dans les mœurs du Chriſtianiſme.

Conſtant. anno 2.

Cette guerre eſtrangere traîna en queuë les guerres ciuiles, où les puiſſances de la terre s'entrechoquerent auec les ardeurs incroyables, & des euenemens terribles. Voicy vn merueilleux

jeu, & vn grand ſpectacle des vanitez du monde: Vous allez voir ſept Princes qui aſpirent à la Monarchie, & tirent tous de leur coſté vn lambeau de pourpre, qu'ils déchirent en le tirant, & ſe dépoüillent en ſe voulant veſtir. Le plus ardent de tous qui veut engloutir le rond de la terre, n'en peut auoir cinq pieds pour couurir ſon corps.

Grand ſpectacle d'affaires de l'Empire.

Maxence fils de Maximian, le compagnon de Diocletian, vn homme perdu de conſcience & de reputation, condamné par le iugement de ſon propre pere, qui l'auoit eſtimé indigne de ſucceder à l'Empire entendant que Conſtance eſtoit mort, & qu'on auoit eſleu ſon fils le ieune Conſtantin, né d'vne mere Angloiſe, entre en des fouges deſeſperées; & ſe trouuant pour lors à Rome, tout porté, ſe fait declarer Empereur par les Soldats qu'il auoit gaigné, les allechant par le moyẽ des grandes promeſſes. Galerius, qui apres la mort de Conſtantius & la depoſition de Diocletian & de Maximian, s'eſtimoit le plus proche de la Monarchie, taſche d'eſtouffer promptement la tyrannie de Maxence; & comme il auoit deſia fait deux Ceſars pour ſucceder; c'eſt à ſçauoir, Seuere & Maximin, il dépeſche Seuere pour opprimer Maxence en toute diligence; & comme ce Seuere eſtoit deſia ſorty de Milan, tirant deuers Rome, auec legions des ſoldats Afriquains, Maxence le preuient, le deffait tant par trahiſon que par force, le prend & le fait indignement eſtrangler. Galerius piqué furieuſement de cét outrage, veut fondre en Occident, tout plein d'eſclairs & de flammes, mais les deffiances qu'il a de la ſeureté de ſes Eſtats, l'arreſtent, & luy font créer vn autre Ceſar, nommé Licinius, apres la nomination duquel il ne fit pas long ſejour en cette vie; car il mourut d'vn vlcere incurable, le Ciel

vengeant

vengeant ses mesfaits par vn horrible maladie & vne mort enragée. Apres sa mort ces deux Cesars qui estoient de sa façon, Licinius & Maximin se regardent d'vn œil jaloux, & font contenance d'en venir aux prises; mais Maximin mourant à Tarse d'vne mort assez subite, vuide le different par vne cession irreuocable.

Cependant Maximian qui s'estoit dépoüillé de l'Empire, deuant qu'il eut volonté de se coucher, auoit encore le sang petillant dans les veines comme vn ieune homme: & voyant qu'on auoit porté son fils au thrône, lequel il auoit toûjours estimé vn homme de neant, il brûloit de jalousie, & creuoit de dépit. Il s'en va trouuer son vieux hermite Diocletian, dans sa grotte, & tâche à luy persuader à toute force de reprendre l'Empire.

Maximian l'ancien compagnõ de Dioclelian, veut r'entrer dans l'Empire, & sa harangue sur ce suiet. A Carunthe petit lieu de l'Esclauonie, que Zosime fait passer pour la ville de Chartres, par vne grande equiuoque: lisõt *Carnuti* pour *Carunti*.

Endurerons-nous (luy disoit-il) *Grand Auguste que cette ieunesse gourmande ainsi le patrimoine de l'Vniuers, & se ioüe de la maiesté de l'Empire Romain? Vostre authorité m'a porté à vne resolution, à laquelle, pour vous dire franchement, iamais ie n'ay eu de grandes inclinations. Mais i'ay patienté tant que i'ay veu Galerius & Constantius au gouuernement de l'Empire, qui me sembloient deux testes assez bien faites pour remplir vne couronne. Maintenant voilà mon Maxence, à qui ie ne voudrois pas auoir fié la maison d'vn simple Bourgeois de Rome, pour la gouuerner; Voilà vn ieune Breton, & vn autre ie ne sçay qui, de vrais potirons, qui sont éclos en vne nuict, qui partageront l'Europe, l'Asie, & l'Afrique. Dieu sçait que ce n'est point par ambition ce que i'en dis, mais voyant la maison de nos peres, & la nostre tout en feu, c'est bien raison que nous portions de l'eau pour l'éteindre. Que faites-vous icy dans cette grotte d'Hermite? vous n'estes pas fait pour cela, cette prouidence eter-*

nelle

nelle qui vous deuoit auoir cloüé au gouuernement du monde, tant vous y estiez necessaire, a honte de vous voir parmy les paysans & les bestes. Pour vous dire librement, c'est vn faux pas que vous auez fait, & qu'on a tres-mal interpreté; vostre grand courage a mieux aymé iusques icy tousiours faillir, que d'auoüer vne faute, & i'estois de son costé tant que le temps l'a permis: Mais à present que le monde s'en va tout en confusion, n'attendant plus d'autres remedes que de vos mains, de quelle eau pourrez-vous lauer la tache du sang, non d'vn homme, ny de deux, mais d'vn monde entier; qui vous demeurera sur le front & à toute la posterité, si pour obeyr à vne fantaisie d'esprit, vous laissez perdre l'Empire? Pensez-vous que quand ces ieunes hommes seront les maistres, vous ayez seulement cette grotte asseurée? Vous auez trop d'esprit, & la tyrannie trop de deffiance, pour vous laisser seulement la vie, lors qu'on vous la pourra oster impunément. Allons de ce pas, & reprenons le diadéme; nous n'aurons pas frappé du pied, que nous ferons fourmiller le monde en armes pour nostre seruice. Si vous aués encore de l'amour pour cette solitude, vous y retournerez quand nous aurons pacifié l'Vniuers: mais croyez-moy que l'Empire est vne chemise, qu'on ne deuroit iamais dépoüiller qu'auec la peau.

Ces persuasions étoient fort mouuantes; neantmoins Diocletian qui mettoit toute sa sagesse dans l'opiniâtreté de ses resolutions, luy replique.

Braue replique de Diocletian.

Maximian, ie renonce à toute l'amitié qui est entre nous deux, si iamais vous me parlez de telles affaires. Qu'auez-vous reconnu de leger en toutes mes procedures, pour me persuader ce changement? Ie proteste à la face des Dieux immortels; que ie ne retourneray iamais au gouuernement de l'Empire, non plus qu'au ventre de ma mere Miserable homme que vous estes

estes, auez-vous encore si peu d'experience de la vanité des choses du monde, que vous preferiez vn lambeau de pourpre à vostre liberté? Ie ne sçay pas quel contentemẽt vous preniez à l'Empire, mais pour moy, ie vous confesse que ie dormois alors sur les espines, & que ie mangeois du fiel. Ie n'auois ny iour ny nuict, ny solitude, ny trauail, ny méme sommeil à moy, l'ambitiõ me priuant des choses que les criminels trouuent sous les fers, & que la nature a voulu être communes à tout le monde. Il me falloit viure de mine, de contenances, & de fumées; & si les autres faisoient vne fois ce que ie voulois, ils me faisoient faire mille fois ce que ie ne voulois pas. On dit qu'vne Planette qui a son exaltation dans vn signe trouue tousiours son contrepoids dans vn autre si i'auois quelque bon succez d'vn costé, i'étois toûjours payé d'autre part de quelque mécontẽtement Mes desirs estoient infinis; & quoy que ie semblois fort puissant, ie n'auois pas la centiéme partie de ce que ie desirois. Et veritablement ie me sçauois pas même ce que ie voulois, tãt ie voulois de choses; qui m'apprenoient à toute heure mon impuissance. Le beau plaisir que nous auons de couurir la terre de fer, & la mer de vaisseaux, & faire vn grãd circuit pour chercher vne felicité que nous ne trouuions iamais? Quelle liberté de viure esclaue du monde, pour posseder le monde? Quelle richesse de mẽdier iusques à la sueur d'vn paisan, pour entretenir son luxe? Quelle tranquillité de viure perpetuellement dans la tourmente?

Vostre conscience sçait qu'il est vray ce que ie dis: Si vous & moy nous voulions nous mesler des affaires, selon l'obligation de nos charges, quel soin pour les finances? quel trauaux pour la milice? quelles veilles pour la Iustice? quel tintamarre pour les plaintes de tant de Prouinces qui fondroient à nos pieds? quelle crainte de surprises? quelle défiance des amis?

quelles

quelles sueurs de mort pour les trahisons? quelles transes & quelles apprehensions de tant d'issuës funestes qui sont arriuées aux autres deuant nos yeux? si nous remettions le soin des affaires à deux ou trois hommes du cabinet, ils faisoient bien les empêchez pour nous tromper, & nous vendoient à leur ambition sous couleur de seruice. Enfin ils nous faisoient porter la marotte de toutes leurs folies, & nous rendoient comptables de tous les rauages, les injustices & les miseres de genre humain. N'y a-il pas bien dequoy desirer vne telle seruitude? Si vous & moy auions des corps de baleines à vestir, & des estomachs qu'il fallust nourrir d'vne grosse quantité d'or à chaque heure du iour, ie dirois qu'il faudroit retourner à ces picorées, pour nous contenter.

Mais nous auons affaire de peu de choses, & pour peu de temps. Ie vous iure que depuis que ie suis en cette solitude, il me semble que tous les elemens sont à moy, & que iamais ie ne fus ny plus puissant, ny plus riche, ny plus content. I'ay trouué tout ce que ie cherchois le salut, le repos la verité, la sagesse, les arts, & les Dieux. Ne m'allez point icy colorer vostre belle harangue du pretexte du bien public: ie sçay bien où l'ambition vous demange: Croyez-moy, que celuy-là est plus proche du Ciel, qui se soucie le moins dans quelles mains soit la Terre. Que m'importe que le ieune Constantin, & que Maxence, & que Licinius partagent le monde? ie les verray battre d'icy comme ie fais ces fourmis apres vn grain de terre. Si le monde se doit perdre, comme il y a bien de l'apparence, i'ayme mieux qu'il se perde dans leurs mains, que dans les miennes. Ie vois bien que l'Empire est malade à la mort, ie l'ay abandonné comme vn vieux Medecin, & n'en veux plus oüir parler que d'vn corps qui est dans la biere. Croyez moy que vous ny moy ny

pourrions maintenant autre chose pour sa santé, que de témoigner nostre insuffisance. Tous ceux qui ont admiré nostre resolution à quitter le diadéme, seroient tous les premiers qui jetteroient la pierre contre nôtre inconstance, si nous venions à rechercher lâchement ce que nous auons si genereusement abandonné. A Dieu ne plaise que ie prenne vn fantôme pour me dépoüiller d'vne gloire que pas vn des Monarques n'a eu deuant moy qui est d'auoir méprisé vn monde, lors que ie le tenois dans mes mains. Si vous auez deliberé de vous perdre, perdez-vous sans compagnon, vostre amitié ne doit rien pretendre de moy, qui soit au preiudice de mō honneur & de ma conscience. Et quant à ce que vous m'allez figurant le danger de ma personne, ie ne pensē pas qu'il y ait de l'enuie sur les choux & les laictuës de ce petit jardin que ie cultiue de mes mains: & quand bien on en viendroit là, i'ay desia assez vécu selon le cours de nature, beaucoup pour assouuir le desir que i'auois de la gloire, & trop pour voir les miseres du monde. Ie ne disputeray point pour rendre cét esprit que i'ay sur les lévres, à celuy qui me l'a donné.

Il faut aduoüer que cét homme auoit vn grand sens, & de belles maximes. Que si le mal-heur ne luy eust donné cét esprit de bourreau contre la Chrêtienté, on le pouuoit compter au nombre des grands Empereurs. Maximian fut fort étourdy de la fermeté de sa resolution, neantmoins comme la demangeaison qu'il auoit de retourner à sa premiere dignité, estoit insatiable; il ne laissa pas de reprendre la pourpre, & se porter pour Empereur; protestant que c'estoit le bien public qui luy remettoit le sceptre dans les mains.

C'est chose estrange comme son ambition fut defauorisée: luy qui se promettoit vne grande suitte, fut sifflé des soldats, ainsi qu'vn homme vain, Maximiā Baton de fortune.

inconſtant, & volage,chaſſede l'Italie, de l'Eclauonie, & des autres lieux dont il ſe vouloit emparer, & quaſi reduit iuſques là que de ſe voir à la miſericorde de ſon fils, qu'il apprehendoit comme le dernier des ſupplices : quoy que quelques-vns ont pensé qu'il y auoit de la colluſion entre le pere & le fils, pour l'accommodement de leurs affaires. Il eut deſia voulu bien eſtre au fond d'vne grotte auec ſon Diocletian,mais puis qu'il auoit cōmencé le jeu, il luy falloit acheuer la partie. Le rusé qui preuoyoit bien que Maxence vn Prince écerue-lé, s'alloit perdre, reſolut de ſe lier fermement à la fortune de Conſtantin. Voila pourquoy s'eſtant retiré en haſte par deuers luy comme il auoit obligé ſa maiſon de l'Empire, il ne luy fut pas difficile d'y trouuer bien de l'accez : joint que le nouueau Empereur, dans ce grand concours d'armes & d'affaires, eſtoit bien aiſe de ſe ſeruir du conſeil d'vn homme raffiné dans la police.

Maximian entra ſi auant dans le cœur & les ſentimens de Conſtantin, que pour le lier dauantage à ſoy, & cimanter tout à fait ſon affaire, il luy donne ſa fille Fauſta en mariage: que le ieune Prince épouſa en ſecondes nopces, ayant eſté marié pour la premiere fois à Mineruine, dont il eut deux enfans, Criſpus & Helene. Ces nopces de Fauſta ſe paſſerent auec bien de la magnificence, & le gendre rendit tant d'honneur à ſon beau-pere qu'il ſembloit ne retenir de l'Empire que le nom & l'habit, pertageant auec luy le reſte de ſa puiſſance.

Mauuais eſprit.

Il falloit bien dire que l'eſprit de Maximian eſtoit broüillon & inſupportable; car ne ſe contentant pas de tout ce bon traittement, il penſoit n'eſtre rien s'il ne portoit ce diadéme qu'il auoit quitté ſur le front : Il commence à faire des equippées

à la

à la Cour ; & dresser des parties, en telle sorte qu'il sembloit n'auoir autre dessein que de faire entrecouper la gorge à son fils, & à son gendre, pour iouïr de leurs dépoüilles : enfin il porta son dessein bien auant sur la fortune & sur la vie de Constantin, & comme il estoit vain à parler de ses entreprises, nommément à sa fille Fausta, qu'il estimoit de bon esprit, il s'ouurit si fort à elle, qu'il fit, comme dit le Sage, de ses lévres le lacet de son ame: Car la ieune mariée qui auoit plus d'amour à la personne de son mary qu'à celle de son Pere : & qui ayant desia le goust de l'Empire, ne l'eust pas voulu quitter à celuy auquel elle deuoit sa naissance, alla tout declarer à Constantin, l'aduertissant qu'il print garde à son beau-pere, & que c'estoit vn méchant esprit, qui tromperoit, s'il pouuoit, tous les Dieux de l'Olympe, pour le desir qu'il auoit de regner.

Maximian s'apperçeut bien que sa fille auoit esuenté la mine, & qu'il ne faisoit plus seur pour luy à la Cour de son gendre; il se dérobe secrettement, & tâche de regaigner l'Orient: mais il fut attrapé à Marseille, & là estranglé pour mettre fin à sa vie, & à tous desseins. Les vns ont publié que luy-mesme se pendit par desespoir de ses affaires ; Les autres que ce fut par le commandemẽt de Constãtin. D'autres ont dit, que son gendre l'eust bien voulu sauuer, mais la haine publique qu'on portoit à Maximian, preuint la clemence, ce que ie pense le plus probable. Veritablement ie ne voudrois point déguiser les excez qu'auroit fait Constantin deuant son entrée au Christianisme : car on ne peut pas le iustifier sur quelques desordres : mais puisque Zosime l'Historien, qui ne luy pardonne rien, ne le tâche point de cette mort, ie ne vois pas pourquoy nous l'en deurions accuser.

Eusebe.

Victor.

Naxarius. Non omnia potes. Dij ante vindicant & inuitũ.

Voila la funeste issuë de Maximian : apres auoir persecuté l'Eglise, broüillé les Empires, alarmé l'Vniuers par les saillies de son ambition, vn infame cordeau luy ôte vn peu d'air qu'il ne pensoit pas assez librement respirer, tant qu'il auoit quelqu'vn plus haut que soy. Voyons maintenant le beau ménage de son fils.

SECTION IV.

Ses proüesses contre Maxence.

Constant. 7.

MAxence auoit reduit la ville de Rome en tel état, qu'il n'y auoit forest de larrons où la vie des Citoyens ne fust plus asseuré qu'en leur maison. Luy qui tenoit son auancemēt des soldats, leur donnoit pour recompense la liberté de tous les crimes ; de sorte qu'aux belles harangues qu'il leur faisoit, il n'auoit paroles plus souuent en bouche que celles-cy, *Fruimini, dissipate, prodigite: ioüissez, dissipez, prodiguez :* & ce qu'il disoit de paroles, il l'enseignoit tout le premier par exemple. Tout ce que l'auarice pouuoit dans les rapines, la prodigalité dans les profusions, la cruauté dans les massacres, la luxure dans les adulteres, & la vie sauuage dans toutes sortes de brutalitez, retournoit sur le grand theatre du monde en la personne de Maxence. Apres auoir fait piller les maisons, & massacrer indignement des Senateurs les plus qualifiez, il se print à l'honneur des Dames qu'il tascha de corrompre par toutes sortes d'artifices. On raconte entr'autres choses qu'ayant jetté les yeux sur vne Dame Chrestienne de profession, & femme d'vn Senateur, fort honorable au rang qu'il tenoit, il dépéche des vilains qui le seruoient en telles ordures, pour

pour l'enleuer auec le fer & la force dans les mains. Le mary intimidé di, aux satellites qu'il laissoit cét aff ire à démesler à la liberté de sa femme: Elle entendant ce qui s'agissoit, sort promptement, & remontre à ces infames messagers, qu'elle n'estoit pas en estat pour estre presentée aux yeux de l'Empereur, & qu'ils luy donnassent vn peu de loisir pour prendre ses attours: ce qu'ils luy accorderent tres-volontiers. La courageuse femme inspirée, comme on tient, d'vn particulier instinct de Dieu, se jette aux pieds du Sauueur, tenant vn poignard dans les mains, & là dessus commence à dire: *Que faisons-nous, ô sainte chasteté, que i'ay si fidellement conseruée au lit coniugal, sans que iamais amour estrangere soit entrée dans mon cœur, t'abandonnerons nous aujourd'huy aux saletez d'vn Tyran abandonné de Dieu & des hommes? mourons plutost! Mourir? c'est bien l'vn de mes grands desirs, mais de mourir de mes mains, c'est vn crime. Si est-ce que l'inspiration de Dieu me dicte, qu'il ne sera point offensé du remede qui me reste seul pour diuertir mon mal-heur. Ie suiuray l'esprit, & ne laisseray rien à la chair dequoy offenser Dieu. S'il y a de la faute, ma creance l'estouffera, & mon sang la lauera.* Sur ces paroles entrecoupées de souspirs, elle se planta le poignard dans le sein, mettant fin à sa vie, pour eterniser son honneur.

Ambros. l. 3. de virginib.

Ces impudiques qui l'attendoient à la porte, s'estonnans fort des longueurs du temps qu'elle employoit à se parer, entrent dans la chambre, & la trouuent plongée dans son sang: dequoy ils demeurerent si épouuantez, que la peur leur donna des aisles pour s'enfuïr, & faire le rapport à l'Empereur de ce qui s'estoit passé: mais le petit Pharaon n'en fut pas pour cela amolly, continuant toûjours ses sacrileges auec des magies & des sortile-

ges abominables, iusques à temps que Constantin vint pour l'éueiller.

Voicy bien l'vn des plus beaux faits de valeur, qui ait iamais esté en tous les Empereurs qui ont precedé & suiuy le grand Constantin. Apres auoir recherché la paix par toutes sortes de voyes raisonnables, voyant que Maxence n'y vouloit nullemét entendre, mais qu'il auoit fait briser & traîner par les ordures ses images & statuës, il se resolut de l'attaquer d'vne iuste guerre, en laquelle il commença, quoy que non publiquement, à faire diuorce d'auec les faux Dieux, & se consigner entre les mains du Sauueur du monde, y estant inuité par cette belle vision de la Croix, & d'autres circonstances que ie reserue aux chapitres suiuans : où ie pretens parler de sa vocation au Christianisme.

Ce fut mesme dés-lors qu'il prit cette fatale banniere appellé le *Labaron*, où le nom de Nostre Seigneur estoit écrit par certains chiffres.

L'armée de Maxence estoit composée, au rapport de Zosime, de cent soixante & dix mille pietons, auec dix-huit mille cheuaux, qui estoient des forces effroyables, pour arrester les plus hardis.

Constantin amasse des Gaules & de l'Angleterre, des François mesme pour lors habitans du Rhin, toutes les forces qu'il peut, & met en campagne enuiron nonante mille hommes de pied, auec vn gros de Caualerie, qui montoit seulement à huit mille : (c'est la supputation de Zosime, quoy que les autres montrent assez qu'il auoit de bien moindres troupes.) Luy, qui au rapport d'Eusebe, auoit pour lors trente-ans passez, (quoy que d'autres le fassent plus ieune,) montra en la conduite de cette armée toutes les qualitez qu'on pourroit desirer en vn Capitaine du tout accomply :

ply : Car il la mena du Rhin iusques aux murailles de Rome, auec vn grand ordre & vne promptitude non pareille.

Quand il entra dans l'Italie, il trouua force resistances d'hommes & de villes, qui s'efforçoient de luy couper chemin ; de sorte qu'il luy fallut donner deux ou trois batailles qu'il gaigna fort courageusement, forçant les villes rebelles, & traittant humainement celles qui se rendoient entre ses mains. Enfin il vient à dessein de planter le siege deuant Rome. Maxence, qui le pouuoit miner auec de grandes longueurs, prend resolution de luy aller au deuant, & luy liurer promptement la bataille, se fiant à la grande multitude de ses forces, qu'il auoit reseruées toutes fraisches pour joindre vne armée desia lassée d'vn si grand voyage.

Outre cela il auoit fait de grands artifices sur le Tybre, au pont Miluius, que les Romains appellent maintenant, *Ponte mole.* Ses ingenieurs luy auoient promis qu'auec certaines boucles de fer, ils feroient & defferoient le pont, selon que bon luy sembleroit, de sorte que quand son armée passeroit elle iroit à pied ferme, & lors que Constantin y mettroit le pied auec ses troupes, ils n'auroient qu'à lascher certaine machine pour faire fendre le pont, & le precipiter en la riuiere. Il sembloit à Maxẽce qu'il auoit deux cordes en son arc, ou pour deffaire Constantin en la campagne auec vne si grosse armée, ou pour l'attrapper aux artifices de ce pont, comme vn rat à la ratoire, quand il l'auroit engagé au combat, & luy auroit donné le goust de le poursuiure.

Sur cette resolution il passe le Tybre auec son armée. Constantin fort ioyeux de l'auoir attiré hors

des murailles de Rome, range ses bataillons d'vne merueilleuse dexterité, & dispose ses soldats au cõbat. Voila deux terribles armées, qui se regardent cõme deux grosses nuées pleines d'orages qui s'en vont fondre sur les testes d'vne infinité de mortels. Le sort est jetté, & la querelle de l'Empire du monde se doit vuider en peu d'heures. Le braue Constantin print resolution auec ce peu de cheuaux qu'il auoit, mais hommes bien determinez, d'attaquer la Caualler ie de Maxence. & pour vn singulier tesmoignage de sa valeur & de la confiance qu'il auoit en Dieu, il parut tout le premier à la teste de son armée, & s'auança de plusieurs pas deuant les autres, faisant bondir son cheual d'vne façon Martiale; il estoit fort aisé à reconnoître, car ses armes éclatoient tout en or, & son heaulme estoit semé de pierreries, les ennemis commencerent à tirer sur luy à bon escient; mais les Caualiers de Constantin voyans leur Empereur deffier si genereusement le peril, le suiuirent d'vne si grande ardeur, comme si chacun d'eux eust esperé vn Empire pour recompense. Ils fondoient comme des esclairs sur les ennemis, qui se trouuerent fort estourdis de cette premiere charge: Ils firent toutesfois bien de la resistance; mais nonobstant tous leurs efforts, ceux de Constantin les enfoncent & les rompent.

Maxence défait.

Maxence voyant sa Caualerie, en laquelle il auoit mis toute son esperance, si mal-traittée, s'auisa de la retraitte pour faire ioüer son pont, & noyer Constantin, qui s'engage à la poursuite des fuyards. Mais ô Iustice de Dieu, le malin, comme dit le Prophete Royal, tomba en la fosse qu'il auoit luy-mesme creusée. On ne sçait si ces ingenieurs étourdis manquerent à leur dessein, ou si le grand

nom

nombre des fuyards caufa cette ruïne:mais le pont fondit fous les pieds de Maxence, & le iétta dans le Tibre,defia tout fanglant,comme vn autre Pharaon dans la mer rouge,auec tous les principaux de fon Empire qui enuironnoient fa perfonne. Luy étonné d'vne fi rude chûte, efperoit encore gaigner l'autre riue,eftant monté à l'aduantage,& on le vit luitter quelque temps auec les vagues, qui enfin l'engloutirent.

Il y eut au commencement vn affez grand carnage de ceux qui firent de la refiftance:mais enfin voyans leur Empereur noyé,ils fe rendirent tous à la mercy de Conftantin, qui arrefta le fer victorieux dans les mains des foldats pour le confacrer à la Clemence.

Bien fit-il rechercher dans le Tibre le corps de Maxence,pour enleuer la tefte,laquelle fut plantée au bout d'vne lance,& portée à Rome & en Afrique pour fatisfaire à la iuftice des énormes forfaits qu'il auoit commis en fon viuant.

De là ce braue Victorieux eft reçû dans la ville de Rome,comme vn Ange defcendu du Ciel pour la deliurance du monde. Iamais Triomphe ne fut tant prifé que le fien ; d'autant qu'aux triomphes des autres Empereurs, on triomphoit pour auoir gagné quelque Prouince loingtaine;mais en celuy cy,Rome perduë s'étoit recouurée foy-même. La Reyne des nations ceffoit d'eftre la proye des nations,& refpiroit defia vn air plus doux de l'ancienne liberté.Si iamais Prince vit vn iour glorieux en toute fa vie, tel eftoit celuy qui luifoit pour lors fur la tefte de Conftantin,on venoit de toute l'Italie pour le voir,& ceux qui l'auoient vû penfoient auoir affez vefcu, & ne deuoir plus rien voir des chofes humaines. Parmy tant de grands fpectacles

qui

qui estoient pour lors dans la ville, on ne regardoit que luy, son visage estoit l'obiet de tous les rauissemens, & ses prouësses la matiere de tous les discours.

Le Senat pour témoigner les sentimens qu'il auoit de cette victoire, luy fit dresser vn grand arç de triomphe tout en marbre, l'vn des superbes monumens qui ait iamais esté fait à l'honneur des Conquerans : où cette inscription fut grauée.

IMP. CÆS. FL.

CONSTANTINO
MAXIMO P.F. AVGVSTO
S. P. Q. R.

Quòd instinctu diuinitatis, mentis magnitudine, cùm exercitu suo tam de Tyranno quàm de eius omni factione vno tempore iustis Rempublicam vltus est, armis arcum triumphis insignem dicauit.

Cela disoit que le Senat & le peuple Romain dedioit cét arc de triomphe à Constãtin Empereur & grand Pontife, Prince heureux & Auguste d'autant que par vn instinct de la diuinité, & vne grãdeur admirable de courage, il auoit vengé auec toute son armée la republique du Tyran, & de toute sa faction, par la iustice de ses armes: au dedans de l'arc, à la main droite se lisoient ces mots, LIBERATORI VRBIS & à la main gauche, FVNDATORI

TORI QVIETIS: qui le publioient tout à fait, Liberateur de la ville, & Fondateur du repos: Là méme on auoit écrit le nombre des années esquelles on desiroit rendre les vœux pour cette belle victoire.

Remarquez en passant que ce Senat estoit encore payen, & que sçachant neantmoins la deuotion qu'auoit Constantin au Sauueur du monde, quoy qu'il ne fut pas Chrestien declaré, s'abstint de faire mention des Dieux, mais parla seulement d'vne diuinité.

SECTION V.

La mort de Diocletian, & les faits d'armes de Constantin contre Licinius.

PVisque i'ay entrepris de reprensenter de suite les faits d'armes de Constantin, pour montrer son arriuée à la Monarchie; Ie veux inserer icy la fin de Diocletian, & de Licinius. Quand Constantin fit marcher ses estendars contre Maxence, il ne restoit plus de tant de Cesars que Licinius, lequel auoit esté creé vn peu deuant la mort de Galerius. Les freres de Constantin ne vouloient riẽ remuër, Diocletian demeuroit en son hermitage; Il n'y auoit que ce Licinius, qui étiot vn vieux guerrier, homme venu de rien, mais qui s'estoit aduancé par les armes, & auoit rendu de si bons seruices à Galerius la creature de Diocletian, en la guerre qu'il eut contre les Perses; qu'en pure consideration de sa valeur, il fut choisi à l'empire.

C'estoit au reste vn esprit rude & grossier, qui estoit sorty des Païsans, & n'auoit fait toute sa vie que manier le fer ou du labourage ou de la guerre, sans iamais auoir acquis aucune politesse de la vie ciuile,

ciuile. Voila pourquoy estant ignorant & orgueilleux, il haïssoit extremement les bonnes lettres qu'il appelloit le poison de l'Empire; & si cela eût esté en sa puissance, il eust exterminé tous les sçauants, pour n'auoir plus personne capable de luy reprocher son ignorance. Constantin autant prudent que guerrier, vit bien qu'il falloit ménager cét esprit, qui luy pouuoit donner de la peine en son dessein contre Maxence, & suiuant ce conseil il luy promet vne partie de l'Empire, & sa sœur Constantia en mariage. On tient que les nopces se celebrerent à Milan, vn peu apres la deffaite de Maxence, où se passerent plusieurs traittez entre Constantin & Licinius, touchant leurs domaines, & dés-lors fut fait vn tres-fauorable Edit pour le restablissement des Chrestiens, & l'honneur du Christianisme, que Licinius, tout Payen qu'il estoit, ne laissa pas de signer.

Victor adjoûte que Diocletian fut mandé à ces nopces de Licinius: car on auoit enuie de le faire parler, & de voir ce qu'il auoit au cœur: son esprit estant assez capable de donner bien de la defiance à deux Princes qui se vouloient établir en toute seureté.

Ce fin Hermite d'autre côté qui craignoit les surprises, fit vne réponse, par laquelle il supplioit leurs Majestez de le laisser viure en son hermitage, & luy donner pour delices ce que les autres prenoient ordinairement pour punition, qu'il n'auoit plus desormais l'esprit de nopces, & que comme son âge le dispensoit des voyages, aussi sa solitude le liberoit des vaines allegresses du monde. Que sa presence ne pourroit rien contribuër à cette action, & que l'incommodité des chemins nuiroit beaucoup à sa santé. Enfin puis que sa resolu-
tion

tion qu'il auoit faite de n'entrer plus dans le maniement d'aucunes affaires, ne luy auoit rien laissé en partage que les vœux & les prieres, il les employeroit pour leurs prosperitez.

Ces belles paroles ne contenterent point les Empereurs qui auoient desir de faire sortir le loup du bois ; ce qui leur fit rescrire à Diocletian des lettres vn peu piquantes, comme s'ils l'eussent voulu enuelopper dans l'affaire de Maxence. Alors le malheureux homme vit bien que la vengeance de Dieu l'alloit trouuer iusques au lieu qu'il auoit si opiniâtrement choisi pour son repos.

Quand on luy fit la lecture de ce bel Edict qu'on auoit fait en faueur des Chrêtiens, & qu'il entendît qu'on leur bâtissoit desia par tout des Eglises, qu'ils s'assembloient pour celebrer leurs festes auec toute liberté, que Constantin auoit fait mettre la Croix iusques sur ses bannieres, & qu'on preschoit de tous côtez les loüanges de Iesvs le Nazareen : Au contraire, qu'on fermoit les temples des faux-Dieux, qu'on brisoit leurs statuës, qu'on renuersoit les autels, & que tout le paganisme alloit en confusion ; Ce cruel persecuteur sentit alors vne infinité de viperes qui luy deschiroient les entrailles. Et voyant de surplus qu'on le mandoit auec tant d'aspreté, il s'imaginoit que les Chrestiens victorieux de la persecution, le deschireroient en mille pieces ; là dessus, comme il auoit l'ame extremement bourrelée, & son corps chargé de maladies languissantes & incurables, il inuoquoit à toute heure la mort la plus aimable de toutes les Deesses, pour le deliurer des ignominies & trauaux de la vie. Enfin elle tardant trop à son gré, selon la plus probable opinion, il hâta ses pas, prenant du poi- *Victor.*

son

ſon, comme vn qui ne pouuoit mourir d'vne plus méchante main que de la ſienne.

Voila la fin deſeſperée du plus grand perſecuteur que l'Egliſe ait iamais eu; lequel en voulant extirper noſtre Religion a remply nos Martyrologes de noms de Martyrs,nos autels de veneratiō,la Chrêtienté de couronnes,& le monde de vertus, & s'eſt enſeuely dans le tombeau du deſeſpoir & de l'infamie,pour apprendre à tous les Grands qu'il ne leur ſçauroit arriuer vn pire aueuglement que la perſecution des innocens, dont le ſang a vne voix qui crie à la memoire de tous les ſiecles.

Qualitez de Licinius.

Licinius s'étant diuerty de l'amitié de Conſtanſtin,ne laiſſa pas de mettre Diocletian au nombre des Dieux, quoy que luy-meſme deuoit bien-toſt eſtre rayé du nombre des hommes. Cét eſprit, lequel,au rapport des infideles de ſon party, eſtoit auare,colere & lubrique, ne peut pas long-temps compatir auec les humeurs de Conſtantin : car il ne ceſſoit de tourmenter les Chrêtiens qui eſtoient dans ſon Empire, auec des cruautez exceſſiues, combien que luy-meſme, comme nous auons dit, euſt ſigné les Edits en leur faueur.

1. Bataille contre luy.

Conſtantin qui patientoit autant qu'il iugeoit eſtre raiſonnable, voyant que ſon eſprit ſe rendoit intraittable, arme contre luy. Leur premiere rencontre fut à Cibales, ville d'Eſclauonie, où Conſtantin eſtoit campé ſur vne montagne,& Licinius dans la vallée. La bataille fut ſi aſpre de coſté & d'autre,qu'elle dura vn iour entier, depuis le matin iuſqu'au ſoir, ſans prendre haleine, & il y auoit bien du peril pour Conſtantin, n'euſt eſté que la pointe que luy-méme conduiſoit fit des efforts admirables, qui rompirent enfin Licinius, & le mirent en fuite. Il s'en alloit traînant comme vn vieux

vieux serpent qui auoit receu bien des coups, mais auoit encore des forces & du venin. Car ayant gaigné la Thrace, où il s'estimoit le plus fort il r'allie ses troupes, & se dispose à vne autre guerre. Cõstantin le suit vigoureusement, trouuant moyen de passer les riuieres dont ces fuyars auoient rompu les ponts pour luy couper chemin, & aduança tellement qu'il se trouua subitement dans la Thrace prés de l'armée de Licinius. Dés le soir mesme il range son armée au combat, resolu de liurer la bataille à la pointe du iour: Licinius voyant qu'on luy chauffoit de si prez les esperons, fait de necessité vertu, & s'anime pour soûstenir le choc, n'ayant pas faute de gens disposez à bien faire. Cette seconde bataille fut encore bien forte, les deux partis se soûtenans fermement, & comme la balance de la victoire ne sembloit encore pancher ne d'vn costé ne d'autre; voicy cinq mille legionaires de Constantin qui auoient chassé Licinius fort long temps sans le pouuoir joindre, qui arriuent aux prises de ce combat, & fondent sur son armée pour l'enuelopper; mais luy qui estoit, sans mentir, vaillant en l'art militaire, se defend fort bien, & se demesle enfin de ce combat, auec vne composition, qu'il quitteroit à Constantin l'Esclauonie, se contentant de regner en Thrace & en l'Orient. Cét accord fut signé du sang de Valens, que Licinius auoit desia creé Cesar, & dont Constantin demanda la punition en ce traitté de paix, comme de celuy qui étoit autheur de toutes ces dissentions ciuiles. 2. Bataille.

Cette paix ainsi plastrée ne dura gueres: Licinius tousiours sur les remuemens ne pouuoit se tenir dans les termes de la raison. Il fait vn grand amas de nauires des costez de Cypre, d'Egyte, de

Phœnice,

Phœnice, d'Afrique, de Bithinie & autres lieux, & met sur mer vne grosse flotte. D'autre part il tient en la campagne cent cinquante mille pietons auec quinze mille cheuaux. Constantin vit bien qu'il en vouloit à la Monarchie, & qu'il ioüoit de son reste. Voila pourquoy il se prepare auec de grosses forces pour luy aller au deuant, faisant vne armée nauale d'enuiron deux cens gros vaisseaux de guerre auec deux mille nauires de charge, vne infanterie de de cent vingt mille hommes de pieds, & dix mille tant Caualiers que braues hommes de marine.

C'est à ce coup qu'il faut decider l'affaire des Empires en dernier ressort. Constantin armé de la confiance qu'il auoit au Sauueur du monde, dont la banniere marchoit, deslors en toutes ses armées, sçachant que Licinius estoit campé à Andrinople, le surprend passant la riuiere d'Ebre, qu'on nomme à present Mariza ; si inopinément qu'il met d'abord toute son armée en déroute, luy tuant trente-quatre mille hommes, & en prenant vne tres-grande quantité des autres qui se rendirent à son obeïssance. Licinius fut si espouuanté de cette secousse, qu'il se retira promptement à Byzance, qui fut depuis Constantinople, où Constantin le suit & le presse viuement. Cependant Abantus qui conduisoit l'armée naualé de Licinius, resolut de donner la bataille, & met en mer vne grande quantité de vaisseaux dans vn destroit qui ne pouuoit pas supporter ce nombre. L'admiral de Constantin se resout de le combattre seulemẽt auec quatre vingts vaisseaux volans, qui le battirent à l'auantage, le trouuant empresſé dans sa flotte. La nuict ayant rompu ce premier combat, ils recommencerent derechef en pleine mer, où la tempeste mena si mal les vaisseaux de Licinius, que

Grande victoire de Constantin.

que cent trente furent perdus, & les autres en fuite.

Sur ces entre faites Constantin pressoit à outrance la ville de Byzance, ayant leué des Caualiers, qui estoient comme des grosses montagnes qui égalloient pour le moins ses murailles de la ville, d'où il la battoit & l'endommageoit auec vne grande facilité : Licinius voyant qu'il n'y faisoit plus seur pour luy, gaigne la Bithynie, où il fit ses derniers efforts, faisant flesches de tout bois ; mais tout luy reüssit si mal, que d'vne armée qui passoit le nombre de cent mille hommes à peine luy en restoit-il trente mille. Luy qui ne pouuoit encore quitter la peau, se renferma en la ville de Nicomedie, où Constantin le bat furieusement, de sorte que se voyant au souuerain desespoir de ses affaires, il sort de la ville, & se iette aux pieds de Constantin, mettant à bas la pourpre, & le diadéme, demãdant seulement vn lieu de seureté à dessein d'y passer le reste de ses iours, qui ne pouuoient plus lõgtemps durer, car il auoit bien l'âge de soixante ans. Fin de Licinius.

Vn certain Prestre de Nicomedie, qui viuoit de ce temps-là & qui a touché cette histoire, dit que Constantin l'enuoya en France pour pleurer ses pechez : mais la plus probable opinion est qu'il le fit mourir, estant lassé de ses importunitez & ayant trop de deffiance de son esprit ; nonobstant que Constantia viuoit encore, & eût demandé à son frere la vie de son mary.

On ne peut pas excuser Constantin d'auoir vsé de punitions tres-seueres mesme sur ses plus proches, ayant encore en teste le feu de la guerre, & de l'ambition, & ne s'appriuoisant qu'assez tard à la mansuetude du Christianisme.

Voilà comme tant d'Empereurs estans escartez il demeura seul maistre de l'Vniuers, faisant depuis,

partage à ses freres,le fils de Theodora,tel que bon luy sembloit. Quiconque voudra considerer attentiuement cette arriuée de Constantin à la Monarchie,& ce regne de plus de trente-ans que Dieu luy donna , verra plus clair que le iour que toutes ces faueurs ne luy venoient qu'en vertu de la vraye Religion , dont tout le premier des Empereurs il exalta les Autels.

SECTION IV.

Les vices & passions de Constantin deuant le Baptesme , auec la mort de Crispus & de Fausta.

IE ne veux point representer icy vn Constantin en pourfil,comme a fait Eusebe, pour cacher les defauts , & mettre seulement au iour les beautez. Ce n'est pas de merueille qu'il ait eu des vices deuant le Baptéme,mais c'est le miracle du Christianisme de changer des lions en agneaux , les cloaques en fontaines,& les épines en roses & en tulipes. Les glaces de l'Hyuer font la beauté du Printemps, les tenebres contribuent au lustre de la lumiere, & iamais le Soleil n'est plus beau qu'apres son eclipse. Aussi la grace qui est la blancheur de la lumiere eternelle,se fait voir auec plus de triõphes aux ames où elle a dompté plus d'iniquitez. Il est certain que cette humeur guerriere de Constantin portoit des vanitez,des ambitions, des jalousies,& quelque sorte d'esprit sanguinaire , qui auoit esté grandement fomenté par la nourriture qu'il auoit prise au palais de Diocletian.

Voicy vn prodigieux accident arriué en sa maison par vne precipitation mal digerée , qui est la mort,

mort de son pauure fils Crispus, empoisonné par le commandement du pere, sur vne méchante & malheureuse calomnie qui luy fut suscitée par sa belle mere. Veritablement ma plume fremit de l'horreur qu'elle a de toucher cette histoire, & ie sçay que plusieurs Grecs flatteurs ou l'ont passée sous silence, ou l'ont voulu déguiser, en faueur de Constantin: mais le saint Martyr Artemius l'aduoüa franchement deuant Iulien l'Apostat, qui luy reprochoit, ne voulant pas nier vn fait qui estoit assez notoire, mais se contentant de l'addoucir par les circonstāces interuenuës. Le Cardinal Baronius se fasche contre Eusebe, qui n'en a rien dit, comme si c'étoit chose étrange qu'vn homme qui écriuoit à vn fils la vie de son pere, en forme de Panegyrique, ne chargeast pas son escrit de crimes & de fureurs qu'on taschoit alors d'étouffer par toutes voyes. Les Grands ont les sentimens trop chatoüilleux à semblables histoires, & ressemblent ordinairement cét animal qui porte son fiel en l'oreille. Ils ne peuuent ouyr vne histoire veritable de ce qui les touche, sans se piquer: il faut quelquefois qu'ils apprénent leur vie dans les bruits du peuple: où les vns prennent licentieusement la liberté de tout dire, puisque les autres ont pris la liberté de tout faire.

Constant. 19. Bar.

Alban. animal. Albertus.

On ne se peut taire dés ce temps-là des vices de Constantin: mais comme apres auoir fait mourir son fils Crispus, il y adjoûta la mort de sa femme Fausta, qui auoit suscité la calomnie contre l'innocēt, on afficha ce distique aux portes de son Palais, qu'on a depuis attribué au Consul Ablauius.

Saturni aurea sæcula quis requirat.
Sunt hæc gemmea, sed Neroniana.

C'étoit vne allusion à l'humeur de Constātin, qui aimoit fort les perles & pierreries, & à ce qui s'étoit

passé au fait de Crispus & de Fausta, dont la substance est telle ;

Ne cherchons plus le siecle d'or de Saturne. En voicy vn tout de perles, mais c'est le siecle de Neron.

Disons le plus probablement que nous pourrons ce qui arriua en cette affaire :

Constãtin marié en premieres Nopces.

Nous auons desia touché comme Constantin sortãt encore de son adolescence, fut marié en premieres nopces à Mineruine ; dequoy les écrits de sõ temps l'ont loué comme vn Prince fort chaste, qui pour éuiter les volontez vagabondes & illicites se lia promptement à vn legitime Mariage, & prit deslors vn esprit de mary. Il est aisé à croire que cette Mineruine qu'il épousa, auoit pris le nom de Minerue, à cause de la sagesse, des graces, & des beautez, qui reluisoient en sa personne. Il semble que ces grands talens d'esprit & de corps, traisnent toûjours en queuë quelque sort qui ne permet pas qu'ils durent long-temps : mais qu'ils viuent la vie des roses, qui se font au soir vn tombeau de l'escarlate, dont elles s'estoient fait au matin vn berceau. La pauure Princesse éclipsa bien-tost apres qu'elle eut donné d'vn seul enfantement, qui fut son premier & son dernier, deux enfans iumeaux à Constantin, c'est à sçauoir vn fils nommé Crispus, & vne fille qui fut appellée Helene, du nom de sa grande-mere, mariée depuis à Iulien l'Apostat.

Mineruine.

Crispus & ses qualitez.

Ce Crispus estoit bien le Prince le plus accomply qui fut de son âge; car il suçca premierement a pieté auec le laict, ayant pour sa premiere maistresse du Christianisme, la tres glorieuse sainte Helene. De là comme on le fit estudier aux bonnes lettres, il rencontra pour maistre ce grand hõme Lactãce Firmien, l'vn des plus feconds, & des plus anciens autheurs de la Chrêtienté; lequel étant Precepteur des

des Cesars, viuoit neantmoins en vne telle pauureté, qu'il auoit fort étroittement les necessitez de la vie. Crispus ayant cultiué son esprit par les lettres, s'addonna fort courageusement à l'exercice des armes, où il montroit bien du genie & de la dexterité de son pere, mais il auoit encore plus de grace & de douceur : car les histoires font foy qu'il étoit tres-beau visage, plein d'attraits & de rauissemens: qui auoient d'autant plus d'impression sur les esprits, qu'ils estoient entez dans vne modestie singuliere, & vne bonté si naturelle, qu'on ne la pouuoit voir de prés sans l'aymer.

O Dieu, quelle furie que l'amour des-honneste, & comme elle troubla la maison de Constantin. Si les Seigneurs & les Dames qui donnẽt entrée à des affections & des pensées illicites, consideroiẽt bien les amertumes qui suiuent cette passion, ils s'arracheroient plutost le cœur auec les ongles, que de le soüiller de telles ordures : Ce n'est point sans cause que le sage Aristophon a dit que l'amour auoit esté banny du Ciel comme vn trouble feste, & perturbateur du repos des diuinitez : c'est la verité qu'où cette passion met le pied, elle en bannit l'innocence & la tranquillité, qui sont les deux plus precieuses perles de la vie: & s'il y auoit des mauuaises amours au Ciel, il n'y auroit plus de felicitez. Heureuse la vie qui n'a point d'yeux pour ces beautez charnelles, & qui est toute d'yeux pour se garder sur tout au commencement des surprises.

Danger de l'amour aux Grãds

La miserable Fausta femme de Constantin, fille de Maximiẽ, qui auoit eu vne mauuaise nourriture en la maison de son pere, & estoit d'vne humeur fort libertine, iusques à syndiquer les deuotions de son mary, & quereller nôtre Religion, qu'elle ne voulut iamais épouser, auoit dans ce desordre de

Fausta amoureuse.

grandes dispositions pour prendre sinistrement l'amour que la beauté de Crispus luy pouuoit facilement donner.

Ce visage diuin estant tousiours vn objet aux yeux lascifs de l'Imperatrice, aluma tant de feu dans ses veines, qu'il fallut vn autre feu pour l'éteindre. Les enfans qu'elle auoit de son mary ne luy étoient rien en comparaison de Crispus ; Crispus estoit en son cœur, Crispus en sa pensée, Crispus en ses discours, où elle auoit encore quelque retenuë, de peur d'euenter sa passion. Si est-ce qu'elle ne se pouuoit tenir de dire que *Crispus estoit l'idée des parfaits, & le fils incomparable, dont la valeur, & la vertu viuroient autant que le monde.* On s'estonnoit comme vne belle-mere auoit tant de bonnes volontez pour le fils de son mary, toutefois comme elle auoit vescu iusques icy dans les termes de l'honneur, on interpretoit que toutes ces affections étoient sinceres & innocentes. Crispus qui ne pensoit alors à se defendre en vn combat qui n'estoit que courtoisie, prenoit toutes ces caresses comme des tesmoignages d'vne tres-pure amitié, luy rendant reciproquement beaucoup de respect, dequoy elle montroit se fascher, desirant qu'il traittast auec elle d'vne façon plus libre ; car l'amour l'auoit desia dépoüillée de la Majesté.

Saint Augustin l'a heureusement dit, Que qui veut bien punir vn esprit déreglé, il le faut laisser entre ses mains, pour seruir à soy-mesme d'échaffaut & de bourreau. La desastreuse Fausta, qui auoit desia donné trop d'entrée au peché, experimentoit des accez de glace & de feu, des desirs, des frayeurs, des hardiesses, des remords. Sa conscience la querelloit, au fonds de son cœur, & ne cessoit de luy remontrer

remonſtrer l'énormité de cette faute : quand à force d'impudence, elle penſoit auoir eſtouffé ces petites étincelles de bonté que Dieu va ſemant dans les eſprits les plus abandonnez, elle ne ſçauoit pas où entamer ce pernicieux deſſein. Criſpus luy ſembloit trop chaſte, cette Religon Chreſtienne le faiſoit à ſon aduis trop auſtere, ſon eſprit eſtoit encore trop mol, & non capable d'vne forte méchanceté ; & quand bien il conſentiroit, où trouuer des complices fidelles, & des occaſions, & de la liberté pour contenter vn infame deſir ? La peine qui ſuit ordinairement les crimes, la rigueur d'vn Conſtantin jaloux de ſon lict, l'infamie & les fantômes des ſupplices, venant à fondre ſur ſa penſée, luy faiſoient bien voir de l'abyſme & de l'effroy : mais la paſſion bondiſſoit à l'aueugle par deſſus toutes conſiderations ; de ſorte qu'épiant vn iour ſa commodité, elle aborda le ieune Prince auec des paroles qui ſentoient aſſez ſa femme perduë : Mais luy qui ne la vouloit pas mettre d'abord en confuſion, releuoit modeſtement ce qu'elle auoit dit, & l'interpretoit au plus loin de ſa penſée : Elle qui ne vouloit pas paroiſtre vne Lucrece, eſtant marrie qu'on dõnoit vn ſens trop chaſte à ce qu'elle auoit dit à mauuais deſſein, s'explique ſi clairement que le ſage Criſpus ne pouuant plus ſupporter cét eſprit effronté, luy dit d'vne parole rude & ſeche : *Que ſi elle perſiſtoit en cete infame volonté, il en auertiroit l'Empereur* ; & là deſſus s'enuole comme vn eſclair, & s'écarte, la laiſſant dans vn deſeſpoir, & vne rage qui ne ſe peut aſſez exprimer. Tout ſon amour pour lors ſe tourne en vne haine diabolique, qui luy ſuggere des fureurs & de noires pẽſées, ſe determinãt de traiter, cõme fit la femme de Putiphar, celuy qui l'auoit traitée comme Ioſeph.

Amour tourné en rage.

Elle se sert de toutes les armes de la douleur, qui luy estoient pour lors naturelles, ne cessant de pleurer, & soûpirer deuant son mary, comme si elle se fut affligée pour l'horreur du peche d'autruy : Encore auoit-elle tant d'artifices qu'elle feignoit cacher ses larmes, & étouffer ses souspirs pour rendre la feinte plus dangereuse par vn pretexte de modestie.

Funeste calomnie. L'Empereur la voyant en cét estat, luy demande la cause de sa tristesse : elle respond, *Qu'il est plus expedient à sa Majesté de l'ignorer.* Luy s'opiniâtre dauantage, à sçauoir ce qu'elle feignoit celer, la pressant & la questionnant, pour tirer vne calomnie, aussi fort qu'on eût fait pour vne bône verité: Enfin elle declare auec beaucoup de feintes horreurs, & de paroles cruellement modestes. *Que son fils Crispus auoit voulu entreprendre sur l'honneur de son lict, mais Dieu mercy que sa foy inuiolable la mettoit à l'abry de tels dangers. Qu'elle ne demãdoit autre satisfaction de ce miserable qui s'en estoit fuy, que les remords de sa mauuaise conscience.* Constantin luy recommandant le silẽce entre en vne noire & profonde colere : interpretant que la retraite de son fils estoit vne marque de son crime; il se delibere de le faire promptement mourir, & pour cét effet appellant vn de ses seruiteurs des plus affidez & des plus determinez aux executiõs, apres l'auoir obligé sous de grands sermens & execrations au secret, il luy dõne commandement exprez de ioindre son fils Crispus au plutost, de traitter accortement auec luy, sans l'effarer, ne luy dõner le moindre ombrage, & ne manquer pas de le seruir à son premier repas d'vn poison bien preparé, pour l'enuoyer en l'autre monde. Celuy-cy effrayé d'vn si horrible commandement, demande à l'Empereur,

S'il auoit bien resolu cette affaire, pour traitter vn fils d'vn si grand merite, en la façon ? Oüy, dit-il, *i'y ay pensé , & il faut necessairement qu'il meure : car ie vous apprens, sans qu'il soit besoin de vous informer dauantage, qu'apres l'attentat qu'il a conçû, sa vie est incompatible auec la mienne.* L'autre pensa qu'il y auoit quelque coniuration toute formée sur la vie & sur le sceptre du pere; voilà pourquoy il hâta le coup , & comme il estoit desia assez familier au pauure Crispus, il l'aborda auec de grands complimens d'honneur & de courtoisie, feignant le vouloir réjoüir, d'autant qu'il le voyoit alors en vn assez mauuais humeur pour ce qui s'estoit passé auec Fausta , couurant tant qu'il pouuoit sa pensée pour couurir l'honneur de cette mauuaise belle mere. On dresse là dessus vn malheureux banquet à l'innocent qui fut le dernier de sa vie , le venin luy ayant esté traitreusement serui au lieu où moins il attendoit cette perfidie, Mort de Crispus.

Veritablement cette mort de quel côté qu'on la regarde, est grandement pitoyable. Les tragedies qui la pleurent auec tant d'appareil , comme celle de nôtre Stephonius, ont bien de l'emotion : mais prenant seulement la chose dans la simple naïfveté , du fait elle donne de la compassion aux cœurs les plus endurcis. Vn ieune Prince , le plus parfait qui fut alors dans le monde, beau comme vn Absalon, vaillant comme vn Alexandre, innocent comme vn Ioseph , rauy lors qu'il estoit aux portes de l'Empire qui l'attendoit , & rauy par vne mort si affreuse, & si perfide, & raui par le commandement de son pere , qui le fait mourir comme vn incestueux sans le vouloir oüir, ne luy donner permission de se iustifier, ny loisir de se connoître, ny vn seul moment de temps pour se preparer à la mort.

qu'on

qu'on donne aux plus grands criminels. On l'enueloppe sourdement dans le dernier malheur, pour fermer la bouche à son innocence, & ouurir celle de la calomnie, pour abbayer encore contre ses cendres.

La genereuse ame qui estoit toujours preparée à ce passage par les loix du Christianisme, qu'elle auoit si deuotement embrassé, sortit de son corps chaste pour aller à la couronne des esleus, laissant apres soy des regrets incomparables. Helas que ne fait vn mauuais amour, que ne fait vne calomnie, que ne fait vn soupçon, que ne fait vne colere sans frein, & vne parole sans queuë! ô Grands ne ferez-vous iamais les aprentissages de la sagesse dans les maux d'autruy.

La rage de Fausta tournée en pitié.

Aussi-tost que céte nouuelle fust venuë à la Cour, la méchāte Fausta vit bien que c'estoit vn effet de sa perfidie, & se representant viuement deuant les yeux ce pauure Prince qu'elle auoit tant aymé, si indignement massacré, en vne beauté, en vn âge où meurent les plus deplorables, & en vne bonté qui eust donné de la compassion aux tigres & aux liōs; toute sa passion & sa haine se change en vne douleur enragée qui la fait crier & heurler aux pieds de son mary, confessant qu'elle auoit tué le chaste Crispus par sa detestable calomnie, que c'étoit elle qui l'auoit sollicité au mal, mais qu'elle auoit troué vn Ioseph doüé d'vne chasteté inuincible, qui auoit detesté son peché autant qu'il estoit detestable; dequoy piquée de colere & craignant d'estre preuenue, elle auoit procedé à cette funeste accusation, & partant qu'elle estoit indigne de viure apres auoir tué le plus innocent Prince du monde, & taché le propre pere de son sang.

La calomnie se découure.

Constantin estonné par dessus tout ce qui se peut dire

dire, d'vn si prodigieux accident, n'auoit ny replique ny sentiment d'homme, tant le tranport l'auoit rauy à soy-mesme : & quand il vit la sainte Mere Helene, laquelle auoit nourry si tendrement le pauure Crispus, qui le pleuroit auec des larmes inconsolables, & demandoit au pere pour le moins le corps de son petit fils, pour le lauer des eaux de sa teste, & l'enseuelir de ses mains, disant que la méchante beste auoit tué son Ioseph : Il fut percé au vif d'vne compassion mélée de fureur. Puis cette pauure sœur iumelle du defunct, qui sembloit n'estre autre chose que l'ombre de son frere, venāt encore à fondre tout en pleurs aupres de sa grand-mere, ce spectacle alluma dauantage la passion de l'Empereur ; & pensant que Fausta meritoit bien la mort, estant conuaincuë d'vne telle méchanceté par sa propre confessiō, il la fit entrer dans le bain, & sur l'heure la fit estouffer de la vapeur, qui estoit vn supplice dont on se seruoit quelquefois pour faire mourir les personnes de qualité. Mort de Fausta.

Voila les issuës des funestes amours de Fausta, pour apprendre à toutes les Dames que ces passions qui commencent par des complaisances, des chatoüillemens, & des delices, finissent bien souuent par des horribles tragedies. Cependant la maison de Constantin demeura long-temps plongée dans vn morne silence : & comme tout cecy auoit esté fort secret, on ne sçauoit que penser en public de la mort de Crispus & de Fausta : ce qui donna occasion à plusieurs de contester qu'ils étoient morts pour quelque conjuration.

On ne peut pas icy excuser Constantin d'vne grande colere, d'vne precipitation, & d'vne procedure trop sanguinaire ; mais pour le moins fit-il mourir Crispus sous vne fausse creance d'impureté,

qu'il

qu'il estimoit deuoir estre vengée, & Fausta par raison de iustice.

Voila pourquoy ce peché, quoy qu'il ait bien du malheur, n'a pas encore la méchanceté determinée du peché de Dauid, en la mort d'Vrie, pource que l'vn operoit auec vne manifeste connoissance de son crime, & l'autre y alloit auec beaucoup d'ignorance & de sentiment de iustice. Si est-ce que Constantin apres ces excez eut de tres-grands remords, qui l'acheminerent enfin tout à fait à la profession du Christianisme.

SECTION VII.

La vocation de Constantin au Christianisme : le progrez de sa conuersion & son Baptesme.

Constant. 19.

I'Ay toûjours estimé le dire de S. Paulin, que nous auons allegué cy-dessus, tres-probable, que la foy de sainte Helene auoit fait Constantin non seulement Chrêtien, mais le premier des Princes Chrêtiens. Cette bonne mere, sans doute, luy donna la premiere teinture du Christianisme : mais comme c'étoit vn esprit ambitieux, & guerrier, qui alloit le grand train du siecle, il ne fut pas si-tost affermy à la foy & en la pureté de la Religion. Il commença toutefois d'auoir de tres-viues atteintes pour sa conuersion, enuiron l'an septiéme de son Empire, qui fut l'année de la deffaite de Maxence : comme il auoit cette grosse guerre sur les bras, ses necessités temporelles luy ouurirent les yeux pour auoir recours aux forces spirituelles. Il se mit dehors, ainsi que luy-mesme racontoit depuis, à penser serieusement

ment en soy-mesme qu'il y auoit quelque prouidence du Ciel, qui donnoit le bransle aux victoires & aux Empires: sans laquelle les conseils des hommes estoient tenebreux, les armées foibles, & les efforts tres vains. Puis se ressouuenant de ce qui s'estoit passé dans l'Empire Romain, il vit que ces Empereurs qui s'estoient monstré les plus ardens en la superstition des Dieux & les plus grands persecuteurs des Chrêtiēs, auoiēt esté infames & malheureux, sans amour des peuples, sans nom, sans enfans, la pluspart odieux & execrables à la posterité. Il vint à peser que cette Religiō qui professoit tant de saincteté, & auoit creu dans les orages de trois cens ans, auoit quelque chose de diuin, & que peut-estre ce ne seroit pas mal fait d'inuoquer dans ce grand labyrinthe d'affaires, le Dieu de sa mere. Commencement de la conuersiō de Cōstantin.

Comme il alloit desia remuant ses discours au fonds de sa penseé & jettoit les yeux au Ciel, là il contemple sur le vespre la figure d'vne grāde croix toute composée d'vne lumiere tres-resplandissante, qui luy sembloit porter ces caracteres, *In hoc vince, Surmonte en ce signe.*

Cela estoit bien plus aduantageux que l'arc-en-Ciel que vid Auguste Cesar autour du Soleil, quād il entra à Rome pour prendre possession de l'Empire. Neantmoins Constantin & les Capitaines qui apperceurent ce signe au Ciel, auoient quelque deffiance, à cause de la figure de la Croix, qui iusques-là auoit toûjours esté estimée de mauuaise augure. Or comme l'Empereur se fut endormy la nuict dās vne grande perplexité de pensées, il luy sembloit que le Dieu des Chrêtiens luy apparoissoit auec le mesme signe qu'il auoit veu le iour passé; luy commandant expressement de le porter desormais dans ses étendarts.

Suiuant

Suiuant cette vision,il fait faire vne Banniere en la façon que l'a décrit Eusebe,qui l'auoit veu.C'estoit comme vne lance toute dorée, qui auoit vn petit bois en trauers,en guise de croix,d'où pendoit vne riche piece de broderie,dans laquelle étoit l'image de l'Empereur, & au dessus vne couronne d'or & de perles qui portoit au milieu les deux premieres lettres du ☧ nom de nostre Sauueur. Ce fut de là en auant sa maistresse Banniere que les Romains appelloient le *Labaron*. Elle n'estoit point autrement differente des étendars de la milice Romaine, sinon qu'elle portoit ce chiffre sacré du nom venerable,qui n'estoit pas entendu de tout le monde, mais tenu des Payens, comme quelque deuise de phantaisie d'esprit. La guerre contre Maxence, ayant si heureusement reüssi, comme nous auons dit, sous ce fauorable estendart, Constantin eut le Sauueur du monde en grande veneration,& fit les Edits que nous sçauons,en faueur des Chrestiens. Neantmoins il differa long-temps sa profession publique, & solemnelle, soit que le cours des grandes entreprises de guerre, & d'affaires diuertist son esprit, soit qu'il craignist d'alterer les principaux de l'Empire par ce changement. On tient mesme que sa femme Fausta,pour laquelle il auoit au cõmencement bien de l'amour, affoiblissoit grandement ses affections au Christianisme, de sorte que les Chrestiens ne laisserent pas d'estre encore mal-traictez dans ce rafroidissement de l'Empereur.Enfin apres cette calamité de la mort de son fils,& de sa femme, arriuée si tragiquement en sa maison,il ouure à bon escient les yeux enuiron l'an dix-neufviéme de son Empire,pour rechercher le remede de ses maux.

Conuersiõ totale de l'Empereur.

Zosime, vn Payen nous mene quasi sans y penser

ſer, à la connoiſſance du temps, & de la façon de ſon Bapteſme : car il dit que Conſtantin apres la mort de Criſpus, & de Fauſta, euſt de grands remords de conſcience ; & comme il n'auoit pas du tout abiuré le Paganiſme, il rechercha & des Augures & des Philoſophes Payens, comme adioûtét les autres, les moyens de ſe purifier du ſang qu'il auoit ſi malheureuſement répandu. On dit qu'vn Sopatre le plus eminent des Platoniciens, qui fut quelque temps à ſa Cour, luy dit que ces taches de ſang demeuroient aux ames ſans pouuoir eſtre effacées, & que ſi elles partoient de cette vie ſans punition, elles deuoient r'entrer en d'autres corps pour expier enfin les crimes qu'elles auoient commis; ſans qu'il y euſt d'autres remedes. L'Empereur trouua cette Philoſophie fort rude, & comme ſon eſprit eſtoit agité dans de profondes inquietudes ; Voicy, dit Zoſime, vn Egyptien venu fraiſchement d'Eſpagne à Rome, (notez qu'il veut entendre ce grand Eueſque Oſius, qui auoit eſté enuoyé au meſme temps en Egypte par le Pape Sylueſtre :) Cét Egyptien, dit-il, s'eſtant inſinué aux bonnes graces de quelques Dames de la Cour, trouua par leur moyen bien de l'accez à l'Empereur, qui ne manqua pas de luy propoſer les difficultez & les troubles de ſa conſcience. Celuy-cy luy répond, *Que ſa Majeſté n'auoit que faire de s'inquieter là deſſus, & qu'il n'y auoit crime ſi exorme qui ne peut eſtre expié par les remedes qui ſe trouuoient en la Religion Chreſtienne* : A cela l'Empereur preſta fort l'oreille, & ſe reſolut tout à fait de ſe faire Chreſtien. Diſcours de Sopatre.

Voilà iuſtement le commencement du Baptême de Conſtantin. Quant à la ſuite, c'eſt vne queſtion fort emmeſlée : car les vns le font baptiſer Son Baptême.

aux

aux faux-bourgs de Nicomedie, à l'article de la mort,& les autres à Rome, par S.Syluestre, enuiron l'an dix-neufiéme de son Empire. Ie dis, pour decider briefvement cette difficulté, que c'est vne creãce fort desraisonnable de penser que Constantin le grand, appellé par la bouche commune des saints Peres, le Saint & religieux Empereur Constantin, couché dans les memoires & registres publics de l'Eglise, qui se recitoient deuant les Autels, comme le premier des Princes Orthodoxes, Cõstantin que les Ariens mesmes les plus opiniastres qui ont esté aprés luy, n'ont osé declarer de leur party, ait esté baptisé à la mort, par la main d'vn Euesque Arien, hors de la communion de l'Eglise Catholique. On ne trouue personne qui fauorise cette opinion, si ce n'est Eusebe, qui a été vn porte-enseigne des Ariẽs, & qui ne doit estre non plus creu en cét article, qu'vn historien infidelle, n'estãt pas raison de prẽdre pour iuge celuy qui s'est faict partie en son affaire. Que si on trouue quelques passages égarez dans la Chronique de S. Hierosme, qui semble appuyer cette erreur, il est aisé à considerer que ce grand Docteur qui estoit vn marchãd meslé d'vne grande verité de doctrine, a fait plusieurs pieces qu'il a plutost traduites & compilées des autres, que basties de sa propre inuention; & les doctes n'ignorent point que sa Chronique est composée en ce genre de liures, comme vn ouurage formé des remarques & sentimens d'Eusebe; qui ne doit aucunement alterer l'estime que nous auons de Constantin, reconnuë mesme & auerée par tant d'autres passages du mesme Docteur: & si S. Ambroise en l'oraison funebre de Theodose, a dit que Constantin a receu le baptesme à l'extremité, il ne faut pas inferer pour cela qu'il ait esté baptisé par vn

In vltimis constitutus.

Arien,

Arien, au dernier article de ſa vie ; autrement il ne l'appelleroit pas au meſme paſſage, vn Monarque de grand merite, qui a laiſſé la Foy en heritage aux Princes de ſa poſterité.

Cette extremité eſt vne extremité ou d'eſpineuſes affaires dans leſquelles Conſtantin ſe vit enueloppé, pour auoir differé long-temps ſon Bapteſme ; ou comme diſent les autres, vne extremité de maladie, dont il fut attaqué en la ville de Rome, & gueri y par le Bapteſme.

L'opinion d'Euſebe eſtant rejettée, ie demande s'il n'eſt pas bien plus probable de prendre celle d'vn Concile entier, & tres-ancien Concile tenu ſous le Pape Sylueſtre, enuiron l'an trois cens vingt-quatre de noſtre Seigneur, qui dit expreſſement auoir eſté aſſemblé au meſme temps que l'Empereur Conſtantin fut baptisé par Sylueſtre Eueſque de Rome ; que d'haderer aux inuentions d'vn aduerſaire paſſionné.

Quant aux autres circonſtances de ce Bapteſme, qui ſont tirées des actes qu'on attribuë à ſainct Sylueſtre, il faut auoüer qu'il y a des choſes bien difficiles à croire, ſi nous procedons par des raiſons humaines: car on ne ſe peut pas ſi facilement imaginer ce qui eſt porté dans ces cayers, que Sylueſtre étoit caché dans les cauernes de la montagne qui a depuis porté ſon nom, fuyant la perſecution de Conſtantin, de laquelle les autres Autheurs ne font point de mention, comme eſtant contraire à l'humeur & aux Edits de ce Prince ; qui depuis la bataille qu'il gaigna ſur Maxéce, auoit toûjours fauoriſé le Chriſtianiſme. D'abõdant il eſt dit là que Conſtantin demanda quels Dieux c'étoient que S. Pierre & S. Paul, qui luy eſtoient apparus en ſonge: ce qui n'eſt guere tolerable à vn Empereur, qui

L'hiſtoire du Baptéme de Conſtantin tirée des Actes qu'on attribuë à S. Sylueſtre, plus aiſée à croire pieuſemẽt qu'à prouuer efficacement.

depuis tant d'années estoit instruit des mysteres de la Religion Chrestienne.

Ajoûtez encore cette lepre de Constantin, dont aucun Autheur n'a parlé deuant ces Actes & dequoy on tient que Constantin le fils de ce grand Empereur, fut fort piqué, se plaignant qu'on attribuoit à son Pere des maladies feintes: pour le guerir en peinture, s'il falloit suiure des sentimens humainement raisonnables, je dirois que Constantin n'auroit non plus esté lepreux que nostre Roy Clouis de tres-glorieuse memoire ; duquel Sainct Gregoire de Tours a dit qu'au iour de son Baptesme il fut guery de sa vieille lepre, voulant parler du peché. Il est vray que le Cardinal Baronius fait tout ce que peut faire vn habile homme pour se démesler de ces intrigues : mais il y a certaines choses qu'il est plus seant de croire pieusement qu'il n'est aisé de les establir par raison.

Greg. Turenes. hist. l. 1. c. 31. Prodit nouus Constātinus ad lauacrū deleturus lepræ veteris morbum.

Et partant, si le Lecteur desire icy sçauoir ma pensée, je tiens que c'est vne chose temeraire d'aller pointiller & harceler de vieilles creances, lesquelles quoy qu'elles ne passent point pour articles de foy, sont toutesfois reçuës auec edification dans les opinions communes. Varron dit, que vouloir estre sage contre les sentimens ordinaires, c'est se mettre au nombre des fols, & le grand S. Hilaire a prononcé vne noble parole, que la premiere verité de la sagesse, c'est croire quelquefois ce qu'on ne veut pas, soûmettant son iugement à celuy des personnes bien sensées. Que si cela estoit bien conçeu, tant de ieunes testes rougiroient de faire les habiles hommes, principalement en matiere de Foy, attaquant si dereglément tous les mouuemens de l'Antiquité.

Contra multos sapere desipere est. Sapientia prima hæc veritas est interdum sapere quod nolis Hil. l. 8. de Tri.

Je dis donc pour ces actes qu'on tient estre de S.

S. Syluestre, & nommément pour ceux qui sont rapportez par le Pape Hadrien, comme ce n'est point mon intention de m'engager à les prouuer, par vne suite de petites raisons humaines : Aussi ne voudrois-je en façon quelconques les impugner; mais plutost les croire d'vne simplicité religieuse, qui est la science des Saincts, & tousiours la plus asseurée.

Histoire du Baptesme, selon les actes attribuez à S. Syluestre.

Ces actes nous disent, que Constantin differant tousiours son Baptesme, & viuant dans beaucoup de desordres, fut touché d'vne lepre, qui étoit vne manifeste playe du Ciel; dequoy fort affligé, il consulte les deuins pour y apporter quelque remede. Eux luy donnent vn funeste conseil, duquel les Roys d'Egypte s'estoient autrefois seruis en semblable maladie, qui estoit de se faire vn bain de sang humain. Cela d'abord luy sembloit fort estrange; mais le mal qui le pressoit, n'auoit point d'oreilles pour oüyr la raison. On enleue des petits enfans des moins conditionnez de la ville, pour les égorger comme moutons, & consacrer leur sang à la santé de l'Empereur. Les meres escheuelées & bacchantes courent apres leur tendre progeniture iusques aux portes du palais, & hurlent si effroyablement que Constantin ayant oüy leurs cris, & tout ensemble appris la cause de leur douleur, fait rendre les enfans à ces deplorables meres, estimant qu'il estoit plus raisonnable d'endurer son mal que de le guerir auec vn si cruel remede.

La nuit suiuante saint Pierre & sainct Paul luy apparoissent en songe, & luy donnent aduis de quitter toutes les superstitions payennes, de rebastir les Eglises des Chrestiens, & faire venir le Pape Syluestre, qui estoit pour lors caché dans les grottes du mont Soracte, lequel luy deuoit

monstrer vne piscine qui gueriroit sa lepre.

Aussi-tost qu'il fut esueillé, il raconte son songe aux Seigneurs de sa Cour; & enuoye querir le Pape; qui voyant arriuer ces Gentils-hommes se dispose au martyre, pensant qu'ils estoient venus pour le mener à la boucherie : mais entendant de leur bouche de toutes autres nouuelles, il s'achemine à l'Empereur qui le receut fort humainement; & luy ayant fait vn assez long discours des choses qui luy estoient arriuées pour sa vocation au Christianisme luy demande quels Dieux c'étoient que Pierre & Paul, qui luy auoient apparu en songe, & fait ouuerture de la piscine où il deuoit être laué. Le Pape respond qu'ils n'étoient point Dieu, mais Apôtres & seruiteurs de Dieu, là dessus, il demande à voir leurs images ; que Syluestre enuoye querir par vn Diacre, & les ayant reconnu semblables aux visages qu'il auoit veu en songe, s'écria qu'il ne falloit plus differer la piscine.

Syluestre le voyant resolu à se faire baptiser, commande vn ieune public, & accompagné des prieres ordinaires, catechise l'Empereur, & luy conseille de prendre sept iours de retraitte pour se preparer au Baptesme, & qui plus est, de mettre bas pour ces iours là, la pourpre & le diademe imperial, pour se reuêtir des habits de Penitence : Ce qu'il fit courageusement : & le iour du Baptesme estant venu, aussi-tost qu'il fut laué de ces eaux viuifiantes, il fut guery miraculeusement de sa lepre, voyant vne lumiere du Ciel, & vne main estenduë sur luy.

Voila que portent ces anciens monumens, & que le Cardinal Baronius rend probable par des raisons assez conuenables.

Les

ECTION VIII.

Les faits de Constantin apres le Baptesme.

COnstantin apres son Baptesme commença vne toute autre vie : car mettant bas tous les respects humains qui l'auoient encore lié à la Gentilité, pour les considerations de son Estat, il se fit dresser vn throsne dans le Palais de Trajan, où ayant mandé le Senat, il declara d'vne eloquence de Monarque, les raisons qui l'auoient porté à ce changement de Religion, & leur dit;

MESSIEVRS,

Belle Harangue de Constantin, tirée en partie de ses Actes & de ses Edicts.

Ie ne doute point que le changement de Religion que i'ay fait, ne soit trouué estrange de plusieurs qui blasment tout ce qu'ils ne peuuent entendre, & ne veulent entendre que ce qui flatte leur presomption. Toute nouueauté est odieuse à ceux qui ayment la vieillesse de l'erreur, & ie puis dire aussi que ce n'est point vne religion nouuelle que i'ay embrassée: mais celle qui a esté cõmencée dans les ames nettes du siecle d'or, & acheuée heureusement en nos iours. Les premiers hommes de l'Vniuers ont eu la verité en herbe: nous en voyons maintenant le fruict, duquel nous pouuons iouïr & iouïrons, si nous ne voulons estre ingrats à nostre bon-heur, & traistres à nostre conscience. Croyez-moy, Messieurs, que le monde s'en va tantost hors de page; car Dieu a eu pitié de son ignorance, & luy a fait voir que ce n'estoit plus le tẽps de tenir des dragõs ny des hibous sur les Autels, ny d'autres Dieux qu'on tiendroit pour des monstres, s'ils retournoiẽt en la vie des hõmes. Si nos peres aueuglez par mal-heur nous ont fait passer pour des diuinitez, tant de criminels, pour qui nos loix ordonnent auiourd'huy des supplices, nous ne sommes point tenus de

de participer aux crimes des vns, ny à l'erreur des autres sous le pretexte de l'Antiquité. Il faut que ie vous confesse que de mon enfance i'ay eu de grandes deffiances des sottises que ie voyois en la superstition Gentille; & ce qui me confirma dauantage en cette opinion, fut qu'vn iour i'entendis la response d'vn oracle, lequel ayant demeuré long-temps muet, & interrogé sur la cause de ce silence, respondit que les Iustes l'empeschoient de parler; & on trouua que ces Iustes estoient les Chrestiens qui auoient desia cette puissance de boucler la bouche des Demons.

Depuis ie me mis à considerer ces hommes que ie voyois tellement persecutez, qu'il n'y auoit lieu de la terre qui ne rougist de leur sang, & neantmoins si patiens dans leurs persecutions, qu'ils auoient les prieres sur les lévres pour ceux qui leur arrachoient la vie du cœur: Cela me donna dés-lors bien de l'estonnement, & quand ie vins à m'imaginer leur Eglise, qui fleurissoit parmy tant d'orages, & croissoit sous le glaive des persecutions, cela me sẽbloit plus qu'humain. Si est-ce qu'ẽporté du torrent des opinions cõmunes, ie resistois encore à la voix de Dieu, qui me parloit au cœur, quand il m'ouurit les yeux, & me fit vn iour apprehender viuement les funestes issuës des Empereurs qui auoient persecuté la Chrestienté, les cõparant à la felicité de mon Pere Constantius, de tres-glorieuse memoire, qui auoit conserué ses mains innocentes iusques à la mort sans aucune tache du sang Chrestien. Cela estoit desia bien fort pour emporter vne ame qui se rendoit aisément à la raison: Mais Dieu redoublant ses inspirations, me fit voir vn iour au Ciel vn prodige que plusieurs virent auec moy, c'est à sçauoir la figure de la Croix composée d'vne lumiere tres esclatante qui parut iustement au temps que ie deuois liurer la bataille à Maxence. I'atteste le Dieu viuant que i'y ay leu distinctement ces

ces mots, écrits comme auec les rayons du Soleil : In hoc vince. Et c'est merueille que ie differois encor à me rendre, iusques à temps que le Sauueur du monde m'aduertit en vision de prendre en mes étendars le signe que i'auois vû au Ciel le iour auparauant. I'obey sur l'heure, & i'en ay vû reüssir des effects si prodigeux en la deffaite de Maxence, que vous les auez admirez, attribuant à l'homme ce qui estoit vn ouurage de la diuinité.

Ie deuois dés lors publier ce que i'estois, mais les considerations d'Estat qui auoient trop de force sur mon esprit, m'arresterent, & m'ont fait traîner iusques icy dans vne vie plus licentieuse que ie n'eusse voulu. Maintenant ie proteste à la face du Ciel & de la Terre que ie suis Chrestien de cœur, & de profession, sans qu'aucune consideration altere iamais ce que i'ay si fermement resolu.

Ie ne pretens pour cela forcer personne en sa Religion : laissant pour cette heure les creances aussi libres que les elemens : si est-ce que pour la charité que i'ay enuers mes bons sujets, ie ne puis que ie ne leur desire autant de bien qu'à moy-même.

Or tout mon plus grand bien, & que i'estime plus que ma pourpre & que mon diadéme, c'est d'auoir la connoissance d'vn Dieu viuant, qui nous a esté reuelé par son Fils vnique IESVS-CHRIST, le Docteur & Sauueur du monde.

Sa personne est pleine de miracles, sa vie, de sagesse & de bonté, sa doctrine, de pureté : & si pour dompter nostre orgueil, & expier nos demerites, il s'est humilié iusques au supplice de la Croix, tant plus nous doit-il estre honorable, puis qu'il a fait pour nous tout ce qu'vn amour incomparable pouuoit faire, & enduré tout ce qu'vne patience inuincible pouuoit souffrir.

Ie ne puis faire autrement que ie n'ayme & honore

ſingulierement ceux qui ſont enroollez ſous ſon eſtendart, comme mes freres de religion, & perſonne ne doit trouuer eſtrange ſi m'eſtant autrefois monſtré aſſez liberal à orner & enrichir les temples de la Gentilité, ie m'applique maintenant à baſtir & decorer les Egliſes. Ie rendray ce que ie dois à Dieu & à ma conſcience, ſans que pour cela mes ſujets qui ſont d'autre religion que la mienne, y ſoient intereſſez; deſirant les conſeruer cõme des perſonnes que i'eſpere auoir vn iour pour cõpagnons en la foy, & coheritiers à la gloire, s'ils apportent tant ſoit peu de conſentement aux lumieres dont la ſageſſe d'vn Dieu incarné à remply l'Vniuers.

Ie vous prie ſeulement, ô grand Dieu, de qui releuent tous les ſceptres & toutes les couronnes, puiſque vous auez vny l'Orient & l'Occident ſous mes mains, que vous les rangiez auſſi ſous le ioug de voſtre loy qui eſt le nœud des Empires & l'origine des felicitez. Ie vous offre ma perſonne, & mes armes, & mon ſceptre & toutes mes appartenances, vous ſuppliant d'agréer mõ petit ſeruice, & me donner la ſageſſe aſſiſtante de vos throſnes, pour regir en tout honneur, toute iuſtice, toute paix & toute amitié, les peuples que vous m'auez donné en depoſt.

Merueilleux changement de l'Vniuers, par l'Harãgue & l'exemple de l'Empereur.

Cette Harangue fut ouye de tout le monde auec de tres-grands applaudiſſemens, de ſorte qu'on entendit l'eſpace de deux heures, les cris d'vne grande multitude qui faiſoit force acclamations, en faueur de la Religion Chreſtienne. On repeta par quarante fois: VNVS DEVS CHRISTIANORVM: *Il n'y a qu'vn Dieu des Chreſtiens*: & trente fois on cria: *Que ceux-là qui nient Ieſus-Chriſt puiſſent mal perir*: & dix fois: *Qu'on ferme les temples, qu'on ouure les Egliſes*: & quatorze fois; *Ceux qui ſont ennemis de Ieſus-Chriſt ſont ennemis des Empereurs*, & dix fois: *Ceux qui ſont ennemis de Ieſus-Chriſt, sõt ennemis des*

Romains

Romains: & quarante fois: *Il n'y a point d'autre Dieu que celuy qui nous a sauué Auguste Constantin*: & par cinquante fois: *Tousiours vaincra celuy qui adore le Sauueur du monde*: & par trante fois: *Qu'on chasse de la ville les Prestres des idoles*, & par treize fois: *Qu'on bannisse de Rome ceux qui veulent encore sacrifier aux idoles* : & quarante fois : *Commandez qu'ils soient aujourd'huy mis hors de nos murailles.*

Sur ces derniers cris l'Empereur se leua, & faisant signe de la main, demanda silence : Ce qui fit taire incontinent toute cette grande multitude : & la dessus : *Non*, dit-il, *le n'entens point qu'on violente personne au fait de sa religion, les seruices du monde sont souuent contraints : mais ceux qu'on rend à Dieu, doiuent tousiours estre volontaires. Nous n'auons point de plus grande preuue de la diuinité que la misericorde. Dieu monstre ce qu'il est en supportant si long-temps & auec tant de patience les impietez & ingratitudes des hommes. Ie veux que tout le monde sçache que ie ne pretens point faire de Chrestiens par necessité, mais par discretion. C'est vn crime de refuser la vraye Religion à ceux qui la demandent, aussi est-ce vne importunité de la vouloir maintenant donner par force à ceux qui ne la demandent pas. Ceux qui ne voudront pas suiure mon exemple, ne seront pas pour cela separé de mon amitié. Ie suis le Pere commun de tous en general, & personne ne doit estre frustré de la conseruation que ie luy doit.*

Ces paroles arresterent les cris de ceux qui portoient desia les affaires au desordre, par vn zele indiscret : & donnerent bien de l'asseurance aux Payens ; de sorte que l'Empereur sortant du palais, on alluma en plein iour force lampes & force flambeaux pour le conduire en sa maison auec mille tesmoignages d'allegresse.

Edits & conuersions.

Il fit publier en mesme temps quelque loix, par lesquelles il laissoit libres les Gentils en l'exercice de leur superstition ancienne, à telle condition qu'ils s'abstiendroient de parler en façon quelconque, contre l'honneur du Sauueur du monde, & n'importuneroient aucunement les Chrestiens; adjoustant qu'il entendoit que les fils & filles de famille, voir mesme les seruiteurs, ne fussent point retenus par force en la superstition payenne; mais qu'ils eussent toute liberté de se faire baptiser quand ils en auroient la volonté.

O Dieu que les exemples des Grands ont des charmes incomparables, pour porter les hommes à la vertu! Nicephore dit qu'en peu de temps on conta douze mille-hommes baptisez à Rome, sans les femmes & petits enfans.

On remarque toutefois qu'on y vit peu de Senateurs, & d'autres esprits politiques, tant la sagesse de chair est contraire à celle de la Croix. La foy est le partage des humbles, & toutes ces ames bouffies des presomptions de leur propre suffisance, s'attachent si fort à la terre, qu'elles perdent le Ciel de veuë.

Pieté de Constantius.

Le saint Empereur qui se vouloit rendre autant profitable d'œuures & d'exemples qu'il s'étoit rendu salutaire en ses discours, s'employa d'vne ardeur incroyable en tout ce qui concernoit le seruice de Dieu, & nommément en la structure des Eglises.

Où entr'autres choses il fit vne action digne de l'immortalité: Car le huictiéme iour aprés son Baptesme, il se transporte au lieu qui étoit desia dedié à la memoire de S. Pierre, & où il auoit pris le dessein de bâtir vne belle Eglise, là en presence de tout le monde, il mit bas la pourpre & le diadéme, prit en main vne houë, & commença à fouïr

la

la terre pour jetter les fondemens, puis appliquans la hotte sur ses royales épaules, il porta douze charges de terre en l'honneur des douze Apostres.

Ce fut vn spectacle plein de rauissement,& qui donna vne extreme joye au Pape & aux Euêques qui étoient là presens : neantmoins lés esprits du temps disoient que c'étoit trop abaisser la pourpre, & auilir la dignité des Cesars ; ne considerant pas que l'Empereur Vespasien, duquel Constantin estoit décendu, auoit fait le mesme en l'honneur des idoles, & voulant que celuy-cy eût moins de zele pour le Dieu viuant. que les autres en auoient eu pour le seruice des Demons.

Mais le deuot Constantin sautoit deuant l'arche, pendant que Michol grondoit aux fenestres. Il luy prit vn desir d'orner le lieu où il auoit esté baptisé,comme le berceau de son Christianisme:& fit le plus admirable Baptistaire qui fut iamais veu, dont on voit encore quelque vestige, que nôtre Saint Pere le Pape Vrbain VIII. a fraichement orné & embelly de notables enrichissemens : Car entre-autres magnificences,il le fit tout couurir dedans & dehors de lames d'argent, y faisant éleuer en bosse les statuës de Nôtre Seigneur,& de Saint Iean Baptiste, auec sept figures de cerfs, qui versoient l'eau ; le tout aussi en argent tres-fin;de sorte que cela paroissoit auec vn merueilleux éclat. Il commanda par rareté qu'on brusleroit du baûme au lieu d'huyle, dant les lampes qui étoient là suspenduës, voulant appliquer l'vsage de cette precieuse liqueur aux ministeres de l'Eglise, puis que Heliogabale le plus prodigue de tous les Empereurs en auoit bien vsé aux lampes de sa maison.

Il ne se contenta pas d'eriger deux Eglises,l'vne

à

à S.Pierre & l'autre à S.Paul,qu'il enrichit de dons innombrables; mais il changea son propre Palais de Latran en vne Eglise du Sauueur; ce que nos Roys ont fait depuis à son imitation, donnant souuent leurs maisons pour en faire des maisons de Dieu. Là mesme il fonda quantité de reuenus pour les pauures, qui se feroient Chrêtiens, en laissant la conduite à la discretion du Pape.

Ce seroit chose prodigieuse, mais aussi ennuyeuse, de compter par le menu tous les presens qu'il fit & les rentes qu'il establit en faueur des Eglises. Il suffit de dire que les payens en demeurerent si ialoux, que depuis ce temps-là ils commencerent à l'appeller le PVPPILLE : disant, que les premiers dix ans de son Empire il auoit esté bon Empereur. La seconde dizaine, qu'il s'estoit monstré voleur, despoüillant Licinius & autres. Mais que pour la troisiéme dizaine, il s'estoit mis en tutelle, laissant à l'Eglise tout le maniement de son bien. Voila les hyperboles ordinaires des ames passionnées qui regardent d'vn œil enuenimé les biens qu'on oste au luxe & aux vanitez, pour donner à l'Eglise. Si est-ce que ce grand Empereur mesloit tellement la magnificence auec le mesnage de ses finances, que le peuple n'en estoit point foulé, & sa grandeur ne perdoit rien de son esclat.

C'est chose estrange que par tant de qualitez toutes celestes que Dieu auoit mises en sa personne, il ne peut, iamais appriuoiser les esprits farouches du Senat de Rome, tant l'infidelité iointe à la presomption, fait d'obstacles aux lumieres de la verité. Cette disgrace luy fit prendre vne resolution de bastir ailleurs vne cité qu'il esgalleroit à la majesté de Rome, & façonneroit à toutes ses volontez, comme il fit depuis : changeant la ville de Byzance

ce

ce en la Royale Constantinople, monument eternel de sa grandeur.

SECTION IX.

L'estude des bonnes Oeuures auec les Vertus, & les loix de Constantin.

CE Monarque changé en vn autre homme, ne viuoit plus que du feu de la charité, tenant par de bien petites racines des necessitez de nature, à la terre. Il commença de cultiuer à bon escient l'estude de l'oraison, traittant familierement auec Dieu, d'vn goust si sensible qu'il surpassoit toutes les delices imaginables en la nature : & d'vne assiduité si grande, qu'étant aux armées & sous les pauillons, il auoit tousiours son petit oratoire de retraitte, où comme vn autre Moyse il consultoit la diuinité. Il écoutoit traitter de Dieu, auec vn plaisir nompareil, & lors qu'il parloit des mysteres de nôtre Foy, ce qu'il faisoit quasi tousiours, il en parloit auec des extases si grandes, qu'il sembloit distiller son cœur auec ces paroles. Son zele le transportoit tellement, que du premier Capitaine du monde, il deuenoit vn Docteur & Predicateur pour moyenner la conuersion de ses suiets. Celuy qui auoit porté tant de fois en main l'épe de l'Empire, pour trencher les puissances rebelles, portoit alors en bouche le glaine de la parole pour remplir le monde de merueilles. Ce qu'il disoit en bouche il l'enseignoit d'exemples, portant sous la pourpre vn corps matté d'abstinences & de mortifications. Sa deuotion.

Il fouloit tellement au pieds la vanité à laquelle Il auoit eu auparauant quelque inclination, qu'entre vn grand nombre d'Eglises, & d'edifices de pie- Humilité.

té

té qu'il faisoit battir, il ne vouloit point qu'on y grauast son nom, s'estimant indigne que Dieu acceptast telles offrandes de ses mains.

Et comme vn iour vn Euesque flatteur & Arien se fust auancé de luy dire, *Qu'apres auoir gouuerné le monde en terre, il le gouuerneroit au Ciel auec le Fils de Dieu*, il se sentit si confus de cette parole, que luy qui traittoit tousiours auec les Ecclesiastiques par voye d'vn grand respect, ne se peut tenir de luy dire, *Euesque, qu'il ne vous arriue plus d'vser de telles paroles en mon endroit; car elles me sont tres-odieuses. Vous ferez bien mieux & plus conformément à vostre profession, de prier le Dieu viuant que ie puisse estre, & en terre & au Ciel le moindre de ses seruiteurs, que de vous figurer pour moy des sceptres & des Empires.*

Sa patience.

Sa patience alloit à l'égal de son humilité; en quoy saint Chrysostome a remarqué vn excellent traict en l'Oraison de l'Euesque Flauian à l'Empereur Theodose, où il dit que comme vn iour par vne emotion populaire on eust lapidé les statuës de Constantin, il ne manqua pas d'auoir autour de soy force gens qui taschoient l'enflammer à la vengeance de ces outrages: Et luy en riant respondit, *Qu'on auoit lapidé vn homme de pierre, mais que le modelle en estoit demeuré tout entier.*

Sa charité.

Or comme il n'ignoroit pas que la vigueur du Christianisme consistoit aux œuures de la charité, ils s'y appliqua auec tant d'ardeur, qu'il sembloit que ses mains fussent ce que le texte Hebreu dit aux Cantiques, des mains de l'Epoux, des Vases d'or remplis d'vne mer de benefices.

Deuant son Baptesme, de grandes calamitez auoient reduit les miserables peres à vne telle necessité, que ne pouuant nourrir leurs enfans, il

taschoient

tâchoient à s'en d'écharger par des voix tres funestes : dequoy le bon Prince estant aduerty, il écriuit à son Ablauius,qui estoit Lieutenãt de toute la Police de l'Empire, qu'il fist publier vne Loy par toutes les villes de l'Italie ; dans laquelle il fut intimé à tous les peres necessiteux qui ne pourroiẽt suffire à la nourriture de leurs enfans, qu'ils eussent à les presenter au lieu qui leur seroit designé, pour y receuoir des habits & de la nourriture conuenable, ajoûtant qu'il entendoit que non seulement les deniers publics fussent employez à secourir telles necessitez,mais qu'il se dépoüilleroit volontiers de ce qu'il auroit de propre & de particulier pour les soulager.

S'il trouuoit des mendiants par les ruës, il se plaisoit à les faire habiller,& les considerer en cette nouuelle posture,faisant de son Palais vne mõtagne de Thabor,où les hommes se transfiguroiẽt, changeant leurs miseres en felicitez.Il s'enquiroit fort particulierement des pauures honteux qui auoient esté autrefois bien fortunez, & apprenoit d'eux leur extraction, leurs fortunes,leurs miseres, & selon qu'il reconnoissoit leurs qualitez,& leurs merites,il donnoit quelquefois des champs & des possessions entieres à ceux qui estoient en de tres-grandes necessitez.

Vne pauure vefve qui soûpiroit au coin de sa maison, abandonnée de tout le monde, estoit estonnée que ce Monarque de l'Vniuers venoit comme vn Ange du Ciel essuyer ses larmes, & pourvoir à ses pauures orphelins. Vne fille perduë & desia sur le bord du precipice, par le malheur de la pauureté,trouuoit que l'Empereur auoit donné ordre à son mariage,& auoit pris luy-mesme la peine de connoistre son mary futur, & de luy

re

recommander le bon meſnage auec ſa patrie.

Cét homme eſtoit comme l'intelligence attachée au gouuernement du premier Ciel qui ne ſe laſſe point dans tant de branſles & de mouuemens, qu'elle donne à toute la nature: c'eſtoit vn Soleil qui tiroit & digeroit toutes les vapeurs du bas monde, ſans iamais quitter rien de ſon cours, ny de ſes lumieres : c'eſtoit vn ocean qui receuoit les gouttes d'eau auſſi bien que les groſſes riuieres : & comme il n'y auoit rien ſi haut dans l'Vniuers qui fut par deſſus ſa grandeur, auſſi n'y auroit-il rien de ſi bas qui ſe peuſt eſchapper de ſes charitables connoiſſances.

Il auoit l'œil touſiours ouuert ſur les neceſſitez du genre humain & ne ſe contentant pas d'y pourvoir par les voyes ordinaires de charité il y ajoûtoit la main de Iuſtice, faiſant des loix tres-ſalutaires pour le repos de tout le monde. Ce bon pere de l'Vniuers alloit rechercher les pauures bannis, qui auoient eſté iniuſtemẽt dépoüillez par les rigueurs de l'iniuſtice, & les remettoit en leur profeſſion. Il ſe figuroit dans ſon repos le trauail de ceux qui auoient eſté tranſportez iniquement aux Iſles deſertes, où ils viuoient encore aſſeruis ſous la tyrannie des hommes en vne pire condition que les beſtes. Il s'imaginoit les aſpretez qu'enduroient ceux qui eſtoient condamnez par de tres-iniqũes ſentences à trauailler aux mines. Il contemploit les longs ſeruices de la milice qui s'eſtoit conſommée dans les armes, n'en rapportant ſouuent que la pauureté & l'ignominie. Et ſur toutes ces conſiderations, ſelon qu'exigeoient les occurrences, il faiſoit de tres-beaux Edicts pour le ſoulagement de tant de perſonnes qui viuoient dans les amertumes du monde.

Ses Edits.

Et

Et quant à ce qui touche la iuſtice qui conſiſte en la punition des crimes & des abus, c'eſtoit vn Hercule qui auoit touſiours la maſſuë leuée pour atterrer les monſtres.

On auoit couſtume en ce temps-là de faire des duels & des combats de gladiateurs, qui eſtoient beaucoup plus tolerables que ceux qui regnent en ce temps cy : car alors on n'y employoit que les eſclaues,les criminels, & les hommes de ſac & de corde,qui eſtoient deſia condamnez à la mort. Et auiourd'huy on trouue vne Nobleſſe phrenetique, qui ſe dégradant de l'honneur des ames genereuſes, & portant la ſentence d'vne action roturiere contre ſoy-meſme,fait trophée de ce qu'on a donné aux eſclaues des Mores pour punition. Encore le grand Conſtantin trouua-il que cette façon de punir les plus viles teſtes du monde,eſtoit trop brutale & carnaſſiere, & qu'il eſtoit bon de changer ces duels aux galeres,ou quelque choſe de ſemblable;car il écriuit à Maxime ſouuerain Intendant de la iuſtice,en ces termes :

Ces ſpectacles ſanglans ne me plaiſent nullement dans le repos ciuil,& la paix domeſtique où nous viuons. Voila pourquoy ie veux qu'on oſte totalement ces combats de gladiateurs. Que s'il y a des mauuais garnimens qui pour la punition de leurs crimes meritent vne telle ſentence, & vne telle condition, ie vous ordonne de les faire plutoſt trauailler aux mines, afin que ſans effuſion de ſang ils puiſſent reconnoiſtre les peines deuës à leurs demerites. Donné à Beryte, le premier iour d'Octobre,ſous le Conſulat de Paulin & de Iulien.

L. 1. de gladiat. Cod. Theod.

Ie vous laiſſe à penſer qu'euſt dit ce Monarque des Duels de ce temps,où l'on va verſer de gayeté de cœur ſur les voyries, vn ſang qui deuroit eſtre

plûtost répandu sur les murailles des Infideles, pour cimenter la gloire des François.

Apostrophe au Roy Loüys XIII.

O Loüys, nostre grand Monarque, il semble que le Dieu de paix a permis que les testes de cét hydre ayent pullulé iusques icy, pour les faire tomber sous l'innocence de vos mains diuinement destinées à tant de bonnes œuures. Vous auez encore ces iours passés renouuellé vos Edits contre cette peste, asseurant aux peres & aux meres le sang de leurs enfans pour le seruice de vostre Couronne, & leuant vne tache qui estoit demeurée tant d'années sur le front de nôtre Empire. Le Ciel & la terre ont participé au contentement qui a reüssi de ces bonnes Ordonnances, aussi bien qu'ils participent à la conseruation de la vie de vos Sujets, & au repos du Royaume vniuersel. Que vostre Majesté fasse que cette Loy tienne à cloux d'aymant, & qu'elle ne perde point vne gloire que le grand Constantin eust voulu achepter au prix de deux Empires.

Sa chasteté.

Ce braue Prince qui auoit toûjours esté tres-chaste, fit encore vne puissante guerre aux infames ordures de la volupté : car il chassa de la Cour, comme vne vermine, certains hommes effeminez, qui auoient vendu leur ame au des-honneur & fait autrefois vn funeste trafic de la fleur de leurs corps, s'insinuant par ce moyen aux Palais des Grands, & quelquefois aux conditions honorables. Il les degrada tous de Noblesse, & leur defendit de porter mesme les marques de la milice, les releguant aux ministeres les plus contemptibles. D'abondant il fit arracher des publiques infamies vne quantité de pauures filles Chrestiennes, qu'on auoit abandonnées au mal par force de supplices, faisant expresses defenses à ces vilains qui viuent des pechez d'autruy, de n'entreprendre iamais semblables attentats.

Bref,

Bref, il abolit tellement les crimes qui auoient esté tolerez sous les autres Empereurs, que S. Hierôme escriuant sur Isaïe, a donné ce tiltre à Constantin, que son Empire auoit dompté deux monstres les plus horribles que furent iamais veus, effaçant l'Infidelité, & l'impureté de la terre.

Sa prudence descendit iusques à moderer & changer les supplices des criminels, qui auoient quelque messeance; & entr'autres choses il ordonna qu'on n'imprimeroit plus de characteres sur le front des miserables, pour le respect qu'on doit à la face de l'homme, sur laquelle Dieu a graué son image: & de plus, pour l'honneur qu'il portoit à la Croix, il defendit qu'elle ne fût plus soüillée des supplices & executions des malfaicteurs, n'estimant pas raisonnable que ce qui étoit matiere de gloire aux Empereurs, seruît encor d'instrument aux peines des malheureux. Il ne permettoit pas pas qu'on luy fist aucune image, ny en tableaux, ny en statuës, ny aux monnoyes, qu'on n'y mist toûjours la Croix, tant il portoit d'honneur à ce signe venerable, que les heretiques ont autrefois rejetté auec tant de malice que de stupidité.

Sa prudence.

Cod. Theodor. lib. 2. de pœnit. Quo facies qua ad similitudinem pulchritudinis calestis est figurata, minime maculetur Sozom. l. 1. c. 8.

Honneur de la Croix.

Ce seroit vne chose infinie qui voudroit dechiffrer par le menu tant de belles actions de nôtre Cōstantin; ie me contente d'auoir mis icy en abregé, ce qu'on eût peu estendre en plusieurs chapitres, & en faire plusieurs plats: m'étudiant à fournir plus de suc à mon Lecteur que d'amplifications inutiles.

SECTION X.

Le zele de Constantin en la procedure du Concile de Nicée.

L'Empereur Constantin auoit grand sujet de dire ce qu'il dit dans Eusebe, qu'il étoit comme l'E-

uesque commun de l'Eglise au dehors, tant il apportoit de vigilence & de zele à procurer tout ce qui concernoit sa manutention.

Origine des Ariés.

Voicy vn accident arriué sous son regne, qui troubla plus la Chrestienté, que ne firent iamais les cheualets, les peignes de fer, & les chaudieres boüillantes de Diocletian. La Theologie s'enseignoit de longue main en la ville d'Alexandrie, & pour lors vn Prestre nommé Arius en tenoit la regence; qui auoit la reputation d'estre subtil à trouuer des questions qui n'étoient iamais venuës à la pensée des hommes: mais qui estoit au reste malicieux & de mauuaise vie. Helas que ses subtilitez extrauagantes ont porté & portent encore tous les iours de preiudice à l'Eglise, & au repos des peuples! Il seroit desirable que ceux qui par vne longue faineantise, & vne demangeaison de vanité, s'amusent à trouuer des nouueautez en matiere de creances, maniassent plûtost le fer du labourage ou les rames des galeres, que de traitter les liures, & soüiller l'honneur de la Theologie. Satan ne trouua iamais vn esprit plus propre à chiquaner les sainctes lettres, & brouiller les Empires, que ce malheureux homme dont nous parlons.

Arius, & ses qualitez.

Saint Epiphane qui le pouuoit auoir veu souuent, dit que c'estoit vn grand corps, d'vne triste mine, qui couuroit sous vn masque d'austerité, de terribles monstres. Il auoit vne extreme ambition, de tenir le haut bout, & voyant qu'Alexandre vn saint homme luy auoit esté preferé en la chaire Episcopale d'Alexandrie, il entra en de furieuses ialousies, cherchant tous les moyens possibles de décrier son Euêque, & luy susciter de calomnies pour le debusquer de sa charge. Et comme la vie de cét Alexandre estoit si nette qu'on n'y voyoit pas la moindre

dre tache de blâme, il s'auisa de l'enuelopper dans quelques disputes captieuses, pour l'accuser d'auoir des sentimens moins conformes à la doctrine de l'Eglise. Il arriue que l'Euesque en preschant, & parlant du Fils de Dieu, le mit comme il deuoit en égalité de puissance & d'honneur auec son Pere celeste, l'appellant du mot Grec ὁμόυσιον: dequoy celuy-cy le voulut reprendre, alleguant quelques passages des escritures malicieusement interpretez, dont il se seruoit pour établir cette funeste heresie, qui nioit que le Fils fût la mesme essence de Dieu son Pere, & ôtoit à Iesus-Christ le diademe de la diuinité eternelle, en faisant vne pure creature.

Alexandre qui n'étoit point vn homme de bas alloy, mais qui auec la sainčteté de la vie auoit vne bien solide doctrine, se defend courageusement contre les impostures de ce malin, iustifiant fort bien ses creances touchant la diuinité du Sauueur: ce qu'ayant bien prouué dans l'assemblée de cent Euêques qui furent premierement conuoquez à ce dessein, sous Osius, Legat du Pape Syluestre, il prononça la sentence d'excommunication cõtre Arius & ses complices. Ce malin esprit qui creuoit de depit de voir cette condamnation passée contre luy par ceux qu'il estimoit estre infiniment au dessous de sa suffisance, se jette aux champs auec bien de l'éclat. Les prises qu'il auoit eu fraischement auec ces Prelats, luy firent iuger que sa Theologie estoit odieuse, s'il n'y apportoit bien de la couleur pour en deguiser la malice. Aussi fit-il tant d'artifices qu'il esbloüissoit les yeux mesme de ceux qui estoient assez bien sensez: car apres qu'il auoit deduict ses raisons auec vne grande facilité de paroles, & quantité de passages specieux, & qu'il venoit ioindre à tout cela vne mine froide, contre-faisant vn hõme

modeste, qui étoit persecuté pour la verité, il entraînoit les esprits non vulgaires à l'amour de ses nouueautez.

On a veu toutes les mesmes procedures aux heretiques de ce temps-cy ; & si tant d'ames tarées n'eussent esté du tout penchantes à leur ruine, Dieu leur donnoit assez d'exemples aux maux anciens pour esuiter les nouueaux. Il faut bien dire quand on void arriuer ces schismes & ces heresies, qu'il y a quelque Comete du Royaume des tenebres, qui iette insensiblement la peste & le venin dans les cœurs. C'est merueille qu'vne petite éteincelle semée en Alexandrie, fit tout à coup de si grands embrazemens, qu'ayant enuahy l'Egypte, la Lybie, la Thebaïde: la Palestine, ils inuestirent quasi tout le monde. Personne ne se soucioit alors de viure, mais chacun vouloit disputer; les Euesques bandez contre les Euesques, traînoient les peuples diuisez d'opinions, les Eglises, les maisons, & les theatres, retentissoient dans l'aigreur des contentieuses disputes, & les villes, oubliant toutes autres miseres, s'entremangeoient pour l'interpretation d'vn mot. Arius pour s'appuyer, cherche incontinent de la faueur à la Cour. Et comme il sçauoit qu'Eusebe, Euesque de Nicomedie, estoit dans le grand credit, il employe toutes les flatteries dont celuy-cy étoit assez susceptible, pour le gaigner à son party. Cét Eusebe auoit en eminence toutes les inclinations, & toutes les industries que les plus rafinez heretiques ont iamais apporté, pour troubler l'Eglise de Dieu, c'étoit bien l'vn des mauuais esprits qui fut pour lors dans l'empire ; puis qu'il auoit vendu son ame à l'ambition, d'autant plus pernicieuse qu'elle estoit couuerte d'vn voile de religion. Il est vray ce que disent les Hebrieux, *que le vinaigre est vn mauuais*

Progrez des Ariés.

uais fils d'vn bon pere;car il vient ordinairement du meilleur vin. Auſſi n'y a rien de plus ſincere qu'vn Eccleſiaſtique qui vit dans les deuoirs de ſa profeſſion:mais quand la corruption s'y eſt miſe,& qu'il a vne fois degeneré , il n'y a pire aigreur, ny plus dangereuſe malice. La religion ſeruoit à cét homme perdu d'vn brodequin à tous pieds , car elle n'auoit point d'autres meſures que celle de ſes intereſts ; & luy touſiours ſemblable aux coqs qui ſont ſur les clochers,tournoit le viſage du coſté que venoit le vent.

Dans les perſecutions du Chriſtianiſme,il ſe fit idolâtre; Dans les remuëmens de Licinius,il pencha fort de ſon côté,& quand il vit Conſtantin abſolu dans l'Empire, iamais homme ne fut plus accort pour le flatter. Sans doute il poſſedoit toutes les qualitez qu'on a veu en Luther,Caluin,& tãt d'autres autheurs des nouuelles ſectes,qui ont toûjours recherché la faueur des Grands par des artifices & des charmes tres pernicieux. Auſſi ne manquoit-il pas de bonnes parties,& de grands aduantages car il auoit l'eſprit aſſez delié,la parole artificieuſe,vn viſage qui parloit deuant ſa voix , & quant à ſon extraction,il trenchoit ſi haut,qu'il ſe faiſoit Couſin des Ceſars. Son air eſtoit celuy de la Cour , & ſon Eueſché,lors qu'il en eſtoit éloigné, luy ſembloit vn banniſſement.Voila pourquoy il s'approchoit du centre de l'Empire tant qu'il pouuoit;en ſorte qu'eſtant premierement Eueſque de Beryte, il ſe pouſſa à la chaire de Nicomedie,puis il print le cœur du Royaume , & s'eſtablit enfin dans la Royale Conſtantinople.

Ce changement de chaires eſtoit en ce temps-là de tres.mauuaiſe odeur,& cette vie de Cour,ſi paſſionnement recherchée par vn Eccleſiaſtique qui

d'elle, luy parla d'Arius, comme d'vn bel esprit, qui estoit persecuté des siens à cause de sa grande suffisance; & luy expliquant sa doctrine en termes populaires : Laquelle disoit qu'il n'y auoit point d'apparence de faire vn fils aussi âgé que son pere : & que le pauure Arius auoit esté chassé d'Alexandrie pour n'auoir pas voulu signer cette proposition, il en tiroit de la compassion.

L'esprit de Constance imbu de cette doctrine, commençoit desia à donner vne mauuaise haleine à l'Empereur sõ frere: & Eusebe suruenant là-dessus pour faire le recit de ce qui s'estoit passé en Alexandrie, entre Alexandre & Arius, donna vne telle face à toute l'affaire, qu'il fit, comme on dit, le Soleil auec vn charbon, depeignant le bon Prelat Alexandre, comme vn homme passionné qui n'auoit peu supporter vn bon esprit dans son Euêché.

Constantin trompé.

C'est vne chose pitoyable que les Grands ne voyent la verité, qu'à trauers les passions de ceux qui les seruent. Ce pauure Alexandre qui estoit vn saint vieillard, lequel auoit blanchy dans les exercices de Religiõ, estoit pour lors representé à l'Empereur dans l'information d'Eusebe, ainsi qu'vn fol qui sous vne teste grise auoit des saillies de ieunesse : de sorte que Constantin prenant la peine de luy escrire, le taxa comme autheur de ce tumulte, pour auoir mis sur le tapis vne question friuole, & fait vne dispute qui ne pouuoit prouenir que d'abondãce d'oysiueté. Et pour Arius, il disoit de luy, qu'il auoit donné trop d'essor à son esprit sur vn sujet qu'il falloit plutost enuelopper dans le silence. Au reste, que tout deux se deuoient reconcilier, se pardonnant mutuellement, & estouffant desormais toute sorte de disputes sur telles matieres.

Alexandre qui n'auoit rien fait que par le conseil

de

de cent Euesques se voyant traicté auec pire condition qu'Arius dans les lettres de l'Empereur,& cõsiderant que le blaspheme que cét heretique auoit vomy contre la diuinité du Verbe, estoit réputé comme vn petit jeu,iugea bien qu'on auoit tasché d'enuenimer l'esprit de Constantin au preiudice de la verité:Pour ce il informe les autres Euesques,& nommément le Pape Syluestre, de la iustice de sa cause, répondant fort pertinemment aux calomnies qui luy auoient esté imputées. D'autre côté Eusebe qui ne voyoit pas de bon œil la probité du saint Euesque, & qui s'estoit desia engagé fort auant à maintenir Arius, broüilloit les affaires à la Cour, tant que son credit se pouuoit estendre. Enfin la dispute s'échauffa tellemẽt dans l'Vniuers de la Chrêtiẽté,qu'il fallut vn Concile general pour la vuider.

Eusebe vray patron des heretiques.

Concile de Nicée.

Trois cens & dix-huict Euesques sont assemblez à Nicée,ville de Bithynie, sous le bon plaisir du Pape Syluestre ; à la requeste qu'en fit l'Empereur Constantin:lequel inuita les plus apparens par lettres expresses, & donna vn tres-bon ordre tant à leur voyage qu'à leur reception.

Iamais on ne vit plus belle Compagnie, c'estoit vne Couronne non de perles ny de diamans, mais des plus rares hommes de la terre,qui venoient de tous costez,ainsi que des abeilles, portant,comme parle S.Augustin,le miel en la bouche,& la cire dãs les mains.On y voyoit des Phœniciẽs,des Arabes, des Egyptiens,des Scythes, des Thraces,des Afriquains,des Perses,sans parler des Euêques de l'Occident,qui n'estoient pas desia en petit nombre:c'étoit vn spectacle tres-auguste, de contempler d'vn costé des vieillards honnorables,blancs comme des cygnes,lesquels portoient encor sur leurs corps les marques du fer & de la persecution:qui étoient des témoi

témoignages inuincibles de leur constance : d'autre part des hommes qui auoient le don de miracles, iusques à forcer la puissance de la mort,& luy arracher les trepassez du tombeau:d'autre part des gens consommez en la Theologie & en l'eloquence,qui en ouurant la bouche, sembloient ouurir la porte d'vn temple plein de merueilles & de beautez. Là se trouua ce grand S.Iacques de Nisibe,Paphnutius & Patamon,là Osius,S.Nicolas I.Gregoire le pere, de nôtre Nazianze,Spiridion, & tant d'autres notables.Le bon Pape S. Syluestre n'y peut pas assister à cause de sa profonde vieillesse, mais il y enuoya trois Legats, Osius. Vitus,& Vincentius. L'Empereur les receuoit tous à bras ouuerts,baisant les cicatrices des vns, admirant la saincteté des autres, sans se pouuoir saouler de la modestie & des bons propos de tous en particulier & en general. Parmy ces enfans de Dieu marchoient encore quelques Satans,partisans d'Arius,qui montroient dans leurs yeux & leurs visages la passion de leur cœur.

Les broüillons craignant l'aspect de cette redoutable assemblée,minutoient sourdement diuerses calomnies pour surprendre l'esprit de l'Empereur,qui auoit bien naturellement de la bonté;& à cét effect, ils luy presenterent force requêtes & force caïers, chargez de plaintes & d'accusations sur des dommages pretendus. Veritablement ces procedures étoient suffisantes pour diuertir ce Prince de l'amour qu'il portoit à nôtre Religion, n'eût esté que par la grace de Dieu il auoit desia ietté de tres-profondes racines en la Foy.

Enfin pour faire vn trait digne de sa Majesté, comme il se voyoit tous les iours chargé de papiers, où ces Euesques passionnez ne parloient que de leur interest, il les aduertit de mettre par estat tous leurs

leurs griefs & toutes les satisfactions qu'ils pretendoient tirer de ceux qui les auoient offensez, pour les presenter à iour nommé. Ils ne manquerent pas de l'accabler de libelles, & de supplications; mais ce graue Monarque les tenant en son sein, dit tout haut : *Voilà quantité de procez qu'il faut tous euoquer au iugement de Dieu, qui les iugera en dernier ressort : Pour moy ie suis homme, & ce n'est point mon mestier de prendre connoissance de telles causes, ou ceux qui accusent, & ceux qui sont accusez sont des Euesques. Laissons, ie vous prie, ces affaires pour cette heure, & traittons les poincts pour lesquels le Concile est icy assemblé : seulement que chacun, suiuant la clemence Diuine, pardõne tout le passé, & fasse vne entiere recõciliation pour l'aduenir.* Apres auoir dit cecy, il prend toutes les requestes ciuiles qu'on luy auoit presentées, & les fait ietter au feu : ce qui fut grandement loüé de tous ceux qui auoient les sentimens épurez des partialitez.

Zozom. l. c.16.

Cependant les Euesques deuant que d'entrer au Concile prennent du temps pour examiner les propositions qui deuoient estre agitées, & s'informer tout à loisir des pretensions d'Arius qui estoit là present, & qui ressentit desia les pointes de la vigueur de S. Athanase, quoy qu'il ne fût encore que Diacre de l'Eglise d'Alexandrie.

Le iour du Concile venu, les Euesques s'assemblent en la grande sale du Palais, où l'on auoit rãgé plusieurs bancs de côté & d'autre, chacun prend sa place, selõ son rang. Baronius estime que les Legats du Pape furent placez à la main gauche, comme au lieu le plus honorable : ce qu'il preuue assez pertinemment. Au premier lieu de la droite, estoit assis le venerable Euesque Eustatius, qui deuoit cõmencer la priere, & porter la parole à l'Empereur.

Les

Les Euesques demeurerent quelque temps en vn grand silence, attendant sa venuë; & soudain il parut accompagné non de gardes & de satellites, mais d'vn petit nombre de ses fauoris. Eusebe, qui étoit là present, dit en son histoire, que iamais on ne vid rien de si rauissant qu'étoit la personne de ce Monarque, au iour du Concile. Outre qu'il estoit d'vne tres-riche taille, & d'vne singuliere beauté, il se plaisoit à la tenir comme enchassée dans vn bel habit. La pourpre dont il estoit pour lors habillé, mélant son éclat auec les rayons des pierreries qui brilloient sur sa teste, fit naistre des éclairs de grace & de maiesté dans les yeux de toute l'assistance. Il passa par le milieu de l'assemblée, & tous ces Prelats se leuerent pour luy faire la reuerence; puis estant arriué en sa place, il se tint debout attendant des Euêques le signe pour s'asseoir: lequel estant donné, & les prieres faites, il s'assit sur vne chaire d'or assez basse, qu'on auoit mise au milieu, afin qu'il fut enuironné d'vn si grand nombre de Saints, comme vne Palme seroit d'vn rang de Cedres: les autres estant aussi assis apres luy, Eustatius choisi pour faire l'ouuerture du Concile, se leue, & fait vne harangue, dont nous trouuons quelques pieces dans Gregoire Prestre de Cesarée, qui portent ce sens:

Constantin en l'assemblée des Euesques.

Nous auons bien de l'obligation, ô sacrée Majesté, de rendre au Dieu viuant des graces immortelles, de ce qu'il a fait choix de vostre personne pour luy mettre l'Empire de l'Vniuers entre les mains, & de ce que destruisant par son moyen l'idolatrie, il a releué la gloire de ses Autels, & affermy la Chrestienté dans le repos dont nous ioüissons à present.

Harangue d'Eustatius à l'ouuerture du Concile.

C'est vn coup de la dextre du Tout-puissant que nous n'osions esperer en nos iours, si Dieu ne vous eust fait naistre pour le bien du monde vniuersel. C'est vn prodige

Ce m'a esté vne douleur bien sensible d'entendre ces remuemens qui se sont passez dans nostre ville d'Alexandrie, & qui depuis se sont espandus au reste de la Chrestienté. I'ay fait ce qui m'a esté possible au commencement pour les estouffer : mais voyant que le mal se multiplioit auec beaucoup de danger, ie vous ay icy appellez pour y apporter le dernier remede.

Ie vous prie, ô venerables Prestres du Dieu viuant, de conseruer entre vous cette concorde que ie pense lire sur vos visages, & ne point permettre que vous soyez priuez du bien de la paix, puisque la diuine Prouidence vous a choisis pour la procurer aux Autels par vos prieres à tout le reste du monde. Coupez promptement la racine du mal, & pacifiez ces troubles de l'Eglise à l'amiable; vous ferez vne chose tres-agreable à Dieu, & pour moy, qui suis vostre conseruateur, ie m'en tiendray obligé comme d'vn singulier bien-faict.

Le truchement expliqua en langage Grec la Harangue de l'Empereur : puis on fit lire les propositions d'Arius ; a la lecture desquelles la pluspart des Euêques boucherent leurs oreilles d'horreur, comme depuis a remarqué saint Athanase : de là on proceda aux auis, où la dispute s'eschauffa de part & d'autre. Constantin prestoit vne attention singuliere à tout ce qui se disoit, receuoit paisiblement les sentences, encourageoit tout le monde, addoucissoit les aigreurs qui se pouuoient glisser en la chaleur de la contention, & portoit toutes les affaires à la paix. Enfin Arius est condamné, & la formule de la foy conceuë pour l'esgalité du Verbe auec le Pere; dequoy plusieurs Ariens bien estonnez ne laisserent pas de caler voile, & se rendre à la pluralité des voix, craignant que leur contestation ne les ruinast de credit aupres de l'Empereur.

Condamnation d'Arius.

On tient que de ce nôbre fut Eusebe l'historien, vn

vn homme du temps, qui sçauoit dextrement plier aux humeurs de ceux qui auoient l'authorité & la force entre les mains. Quant à l'autre Eusebe, Euesque de Nicomedie, qui auoit porté la faction d'Arius, auec toute passion, il se vid honteusement décheû de l'opinion de son grand credit, & n'osa pas refuser de signer la doctrine du Concile. Bien fit-il difficulté à vne autre session, de prononcer l'anatheme sur Arius sa creature, disant qu'il estoit consentant à la decision du Concile sous ombre de quelques mots enueloppez, dont il se seruoit pour couurir sa pensée. Les Peres fermans les yeux à toutes raisons humaines, & roidissans les bras côtre la faueur; enueloppent cét Eusebe & Theognis, Euesque de Nicée, dans la condamnation d'Arius, qu'ils ne vouloient pas signer, les declarant, sur ce refus, priuez de leurs Eueschez. Eux interposent l'authorité de l'Empereur, qui suspendit l'execution, à telle condition qu'ils contenteroient le Concile.

Iamais hommes ne furent plus humiliez, nommement Eusebe, qui pensoit estre le tout-puissant; car il fut contraint de se retirer promptement, & d'addresser sa requeste aux Evêques, en termes fort supplians, par laquelle il protestoit se vouloir soûmettre entierement aux volontez du Concile, mais neanmoins il ne laissa pas encore de broüiller, auec vne infinité de ruses & de malices, qui firent ouurir les yeux à l'Empereur, pour confirmer la sentẽce de ceux qui l'auoient condãné, & l'enuoyer en exil, auec subrogation d'vn autre en sa place: quoy que depuis par ses souplesses ordinaires il fut rappellé. Ce fut alors vn merueilleux labyrinthe d'affaires, dans lequel commencerent les combats du grand S. Athanase, qui sont pour occuper vn autre S. Athanase.

histoire que celle-cy, s'estendant bien loin par delà les années de Constantin.

Quant à l'issuë d'Arius, apres le bannissement de dix ans, tousiours meslé de factions, il trouua moyen de se faire oüyr en vne autre Concile de Hierusalem, ou feignant vne penitence artificieusemét plastrée, il fit tant par les menées des Eusebiens, qui estoient pour lors en faueur, qu'il fut absous, auec commandement qu'on fit au bon Alexandre Euesque de Constantinople, de le receuoir à la Communion de l'Eglise.

Le saint Prelat le refusa constamment, n'ignorant pas que c'estoit vne hypocrisie qui tendoit à casser les decrets du Concile de Nicée, & mettre l'abomination dans l'Eglise. Mais Eusebe de Nicomedie, ne cessoit de faire des iussions armées, le menaçant, qu'en cas de refus il le feroit priuer de son Euesché. Luy qui ne se soucioit pas tant de la perte de sa dignité, que de la conseruation de l'Eglise, quitte toutes les subtilitez de la Theologie; & exhortant sõ peuple à vn ieûne de sept iours, par le conseil de saint Iaques de Nisible, qui êtoit pour lors present, ne cesse de macerer son corps d'austeritez, & presenter à Dieu iour & nuit ses humbles supplications, pour destourner ce fleau. Enfin comme l'affaire se deuoit bien-tost terminer, il se prosterne la face contre terre deuant l'Autel, & dit, *Mon Dieu, s'il est vray qu'Arius doit être demain reçû à la Communion des Fideles; ie vous prie de laisser aller Alexãdre vôtre pauure seruiteur en paix, & ne perdre point le fidele auec les impies. Que si vous auez deliberé de sauuer vostre Eglise, ie suis assuré que vous le ferez, regardez les menaces d'Eusebe, & ne liurez point vostre heritage à l'opprobre des méchans: mais ostez plutost Arius de ce monde, de peur*

peur que le receuant nous ne semblions auoir introduit l'heresie & l'impieté dans vostre maison.

Le lendemain Arius sort dés le grand matin du Palais de l'Empereur, fort bien accompagné des Eusebiens, & marche auec esclat par les ruës de Constantinople. Il estoit homme plus subtil que hardy, & on pense que l'apprehension de ce combat, luy donna de la terreur, & que cette terreur luy causa vn deuoyement sur le chemin. Voila pourquoy s'estant trouué de hazard au marché de Constantin, il se retire dans vn retrait public pour contenter les necessitez de nature. Socrate tient que là il jetta quantité de sang, & que là dessus estant tombé en pasmoison, sans pouuoir estre secouru, il rendit sa malheureuse ame par vne iuste punition du Ciel: laissant à la posterité vne perpetuelle detestation de sa vie, auec vn horreur mesme du lieu de sa mort.

Fin d'Arius.

Eusebe fit enterrer le corps, Alexandre respira, & toute l'Eglise triompha sur l'admiration des iugemens de Dieu, voyant que celuy qui auoit suscité tant de tragedies sanglantes, estoit mort dans son sang, & qu'apres auoir infecté les plus saines parties du monde de son venin, il auoit vomy son esprit contagieux dans les infections publiques, attirant sur sa teste criminelle, l'execration de tous les siecles.



SECTION XI.

Le Gouuernement de Constantin.

Constant. 19.

APres auoir montré la grandeur de Constantin aux actions de Religion, voyons la maintenant en son Gouuernement politique. Ce n'est pas vne petite marque de la force de son esprit, d'auoir entrepris de faire vne autre Rome, & d'auoir conduit à chef si heureusement ce dessein.

Constantinople erigée.

On a trouué vn certain Epigramme de la gentilité, dans les ruines de l'ancienne Rome, qui disoit qu'il auoit fallu des Dieux pour la faire: mais qu'il faudroit dauantage qu'vn Dieu pour la deffaire. Que pouuons-nous dire du courage, de la prudence, du bon-heur de l'Empereur en cét établissement de Constantinople: nous n'en ferons pas vn Dieu comme les Payens, mais nous dirons que c'estoit vn homme singulierement assisté de la Prouidence de Dieu, en la grandeur de ses desseins.

Il s'apperçeut dans ce nouueau changement de Religion, qu'il y auoit à Rome force esprits sauuages, & mesme entre les principaux, qu'il ne pouuoit pas appriuoiser au Christianisme, comme son zele eut bien voulu. Voila pourquoy, soit qu'il desirast consacrer à Dieu vn lieu mieux purifié des idoles, où il fût seruy auec plus d'accord & de bonne intelligence, soit qu'il fût aussi porté du desir de l'honneur, & de la memoire de sa posterité, il se resolut de faire vne ville qui porteroit son nom, & qui seroit comme le chef-d'œuure d'vn grand Monarque.

Pour cét effet il eut quelque enuie de bastir sur les ruines de Troye la grande, pensant que la celebrité

celebrité du lieu qui estoit renommé par son malheur dans toutes les parties du monde habitables, pouuoit contribuër quelque chose à la gloire de son nom : mais comme il eut jetté les fondemens, Dieu l'aduertit en songe, que ce n'estoit point le lieu qu'il luy auoit destiné, & qu'il falloit necessairement changer de pays ; dequoy se trouuant estonné, & persistant neantmoins encore en son dessein, comme n'estant pas tout à fait éclaircy sur la volonté de Dieu, on tient que les outils des ouuriers furent insensiblement transportez de la mer à l'autre riuage : & qu'vne aigle fondant sur le niueau du maistre architecte, l'enleua & l'alla porter droit à Byzance ; car c'est la ville, où Constantin, quittant les ruines de Troye, porta ses grands desseins. Elle auoit esté autrefois vne tres-bonne ville, mais comme les armes heurtent tout ce qui est eminent, aussi auoit-elle esté grandement rauagée par plusieurs guerres, arriuées dans la reuolution des affaires & des siecles. Toutefois elle se soustenoit encore, auec quelque sorte de reputation, lors que ce grand Prince delibera de l'amplifier, enrichir & perfectionner tout à fait pour y mettre le siege de son Empire. *Zonar. & Glyc.*

On adjoûte que luy-mesme marcha autour des murailles, tenant en main vne demie pique, & designant le circuit de sa future Constantinople ; & comme il alloit tousiours arpentant à perte de veuë, vn de ses fauoris luy dit, *Empereur, iusques à quand, ne voulez-vous point faire de fin? Ie finiray*, dit-il, *quand celuy qui me precede aura finy* : ce qui donna à penser qu'il auoit quelque intelligence celeste qui conduisoit son entreprise.

En ce mesme temps il luy sembla voir en songe vne Dame fort anciéne, qui fut tout à coup changée

en vne tres-belle fille ; laquelle il ornoit & paroit, luy mettant son diadéme sur la teste. Voila ce qui se dit des commencemens de Constantinople, soit que telles choses soient arriuées auec toutes ces circonstances, soit qu'on ayme naturellement de faire quelques comptes admirables en faueur de l'antiquité; comme si ces fictions estoient capables de luy donner plus de credit.

Vne chose auons-nous bien certaine, laquelle Zosime tout ennemy qu'il est de Constantin, est contraint d'admirer, que la conduite de ce grand dessein fut si heureuse, que dans cinq ou six ans on vit vne grande ville sur pied, qui s'estendoit enuiron vne lieuë à la ronde par de là les murailles de Byzance. Constantin qui auoit vne sainte ialousie de l'égaller à l'ancienne Rome, n'y espargnoit rien de tout ce que l'inuention des hommes pouuoit trouuer, & le courage entreprendre, & la puissance executer. Il y fit des palais, des theatres, des amphitheatres, des circs, des portiques, & autres edifices, extremement admirables : de sorte que saint Hierosme a eu raison de dire que Constantin pour habiller sa Constantinople, dépoüilla toutes les autres Prouinces.

C'est vne maxime des Grands, que pour faire vn grand dragon, il faut qu'il deuore plusieurs petits serpens ; & pour faire vne grande ville, il en faut faire bien des petites pour luy seruir de pasture. Les grandeurs de Dieu sont bien faisantes, celles du monde sont naturellement consommantes : car elles mangent & deuorent leur voisinage, comme l'arbre que nous appellons l'If, qui tire insensiblement le suc des plantes qui croissent auprés de luy. Il n'est pas expedient qu'il y ait quantité de grandeurs dans l'Vniuers, elles feroient

tarir

tarir les riuieres aussi-bien que l'armée de Xerxes, & s'appauuriroient par leurs contestations : Si est-ce toutefois qu'il faut de la Maiesté dans le monde ciuil, à proportion de l'elementaire. Et pource Dieu fait les Roys, prenant patron sur soy-mesme, & veut que nous les reuerions, comme ses images viuantes. Les Roys font les grandeurs du monde, qui sont les effets de leurs puissances.

Il falloit vne Constantinople pour faire voir à la posterité Constantin, dans le reuers de la medaille, car i'estime que ses vertus l'on representée par l'endroit le plus honorable.

Pour le moins est-ce vne chose grandement loüable & bien considerée par S. Augustin, qu'en cette grande quantité de Payens qu'il falloit encor tolerer par necessité, l'Empereur n'y permit point de ceremonies payennes. Bien fut-il curieux de faire venir de tous costez des anciennes statuës de marbre & de bronze, ou d'autres matieres, qui representoient Iupiter & Cybelle, & Mercure, & Apollon, & Castor, & Pollux, & tant de fausses diuinitez, qu'il fit placer aux theatres, aux amphitheatres, & aux carrieres où se faisoient les courses des cheuaux, & en d'autres places publiques.

Eusebe suiuy de Baronius, tient que c'estoit pour les exposer à la risée du peuple, ce qui est assez difficile à persuader : car ie croirois plûtost, que comme ces pieces estoient les plus rares ouurages du monde, & que Constantin desiroit passionnément l'ornement de sa ville, il ne pût alors se resoudre à vn zele Iudaïque, pour les faire briser & consômer, mais il se contenta de les distribuër aux lieux profanes, pour donner lustre à ses entreprises. Si faut-il auoüer que quoy que nous soyons à present hors

des dangers de l'idolatrie, les riches du siecle n'ont pas de raison de tenir si volontiers en leurs sales, & cabinets des Iunons, des Venus, des Dianes, & tant d'autres histoires de la metamorphose, auec des nuditez scandaleuses, Tertullien, vn esprit aigre, poursuit tout cela au criminel, & preuue au liure qu'il a fait de l'idolatrie, que ceux qui cooperent à tels ouurages, font pis que s'ils sacrifioient aux idoles le sang des animaux : *car ils immolent*, dit-il, *leur esprit, leur industrie, leur trauail, & leur bien à satan ; & quoy qu'ils n'ayent point d'intention de peché, ils suggerent aux autres matiere d'offenser Dieu.*

Tertul. lib. de idolat. c. 6.

Voila pourquoy Constantin combien qu'il fust en vn siecle où le Paganisme estant encore en pleine vogue, il estoit tres-difficile d'ôter toutes ces figures; neantmoins il les deguisoit tant qu'il pouuoit: témoin que comme on eust amené à Constantinople, vne grande statuë d'Apollon, des mieux faites, qui eussent iamais paru dans l'antiquité il fit faire de cét Appollon vn Constantin, le changeant en son image, & faisant enchasser sur sa teste quelques parcelles des venerables cloux de nostre Seigneur. C'est à mon aduis à cette mesme image qu'il mit vn globe d'or en la main, & au dessus vne croix auec cette inscription, *Tibi Christe vrbem commendo.* D'abondant il fit eriger trois cloux les plus magnifiques qu'on pouuoit alors imaginer, & fit mettre au milieu d'vne place publique la statuë du Prophete Daniel entre les lions, toute couuerte de lames d'or, pour representer vne figure de la resurrection. Et quant à son palais, il fit effigier tout à l'entrée l'histoire de la Passion d'vn ouurage tres-exquis, fait & tissu de pierres pretieuses, extremement bien rapportées à la Mosaïque. Le tout

estant

étant acheué, il fit la dedicace de la ville le dixiéme de May ; & comme on tient assez probablement, le vingt-cinquiéme de son Empire, la dediant à Dieu, en memoire de la glorieuse Vierge Marie, & faisant de grandes liberalitez au peuple: qu'il vouloit estre continuées par ses Edits à perpetuité. Codin adjouste qu'il y fit encore bastir de somptueux edifices, pour les Senateurs Chrêtiens, qu'il tira de la ville, & les fit si semblables à leur logis qu'ils auoient à Rome, que ceux-cy en furent tellement rauis, qu'il leur sembloit que par miracle on eust transporté leur maison de Rome à Constantinople. Les deux premieres Eglises furent celles des Apostres & de sainct Sophie ; à laquelle Constantin donna bien les commencemens, mais la grandeur de l'œuure est deuë à l'Empereur Iustinien.

Nostre grand Monarque qui auoit l'œil ouuert sur tout n'oublia pas d'establir vn bon College en sa ville, où il fit venir vn élite de sçauans hommes en toutes professions, qu'il annoblit & orna d'immunitez & de grands priuileges ; de sorte qu'Aurele Victor l'apelle, *Le pere nourrissier des bonnes lettres* ; & suiuant ce dessein il prit vn soin particulier de faire vne bonne Bibliotheque, & sur tout fournit quantité de liures sacrez bien écrits, dont il donna la surintendance à Eusebe de Cesarée.

Voila l'estat de sa Constantinople qu'il fit appeller, par Edit la nouuelle Rome: & Sozomene asseure qu'en multitude de peuple, en abondance, & richesses, elle surpassoit l'ancienne: ce qui ne seroit pas mal-aisé à croire qui voudra considerer Rome dans l'absence des Empereurs où elle estoit alors comme vn palais des-habité. Si est-ce que Baronius

ronius ne peut souffrir S. Gregoire de Nazianze, qui a dit que *Constantinople surpassoit autant de sont temps les autres villes que le Ciel excede la terre.*

Cecy suffiroit pour montrer la prudence politique du grand Constantin : mais elle reluit encore en d'autres chefs, dont i'estime que celuy-cy est tres-considerable, d'auoir tenu l'espace de trente ans vn Empire si grand en vn temps où les Empereurs auoient pour l'ordinaire vn regne si court qu'ils ressembloient à ces animaux qui n'ont qu'vn iour de vie ; en vn siecle où le peuple estoit si aisé à reuolter, que la mer n'a pas plus d'agitations que tous les regnes auoient de vicissitudes, en vn establissement de religion tres-nouueau, où sont ordinairement les plus dangereuses émotions. Il falloit bien dire que ce Prince auoit quelque chose par dessus tout ce qui est humain, pour cimenter vn Empire de si longue durée dans des affaires si discordantes.

Il est vray qu'il tolera le secte des Payens par vne pure necessité, car autremẽt il eût falu tuër tout le monde pour en faire vn nouueau. Le sage Prince voyoit bien que c'estoit vne chose impossible d'aneantir en vn instãt vne superstition qui auoit pris de si profondes racines depuis mille-ans enuiron que Rome estoit bâtie ; mais dans cette paix ciuile qu'il donnoit à tout l'Orient, il sapoit sourdement les fondemens de l'impieté : de fait qu'elle s'enseuelissoit petit à petit dans ses mains. Son esprit brillant comme vn feu, ne pouuoit s'arrester, mais voyant que les Magistrats de l'Empire estoiẽt trop occupez sans pouuoir satisfaire au deuoir de leurs charges, & que par la grandeur de leur puissance, ils se rendoient trop absolus ; il remua toute la Police, diuisant les charges, & multipliant les Officiers

ciers de l'Empire : dequoy Zosime le blasme, ne considerant pas que ce fut vne police d'Auguste Cesar estimé l'vn des plus capables Princes du monde ; & que qui voudra considerer la notice de l'Empire establie par Constantin, il trouuera tant d'ordre dans cette grande diuersité, tant de sagesse aux intentions, tant de courage en l'execution, tant de fermeté en la durée, qu'il aura plus de sujet d'admirer les profonds conseils de l'Empereur, que de trouuer à redire à sa conduite. Le mesme Zosime, comme homme de Cour, & comme Payen, extremement picqué des grandes liberalitez que Constantin exerçoit enuers l'Eglise, le taxe furieusement sur les tributs, disant qu'il en inuentoit de nouueaux, & les exigeoit auec de grandes violences. Tributs.

Et toutefois on ne trouue point de tribut sous Constantin, dont on ne remarque l'vsage aux siecles des Empereurs qui l'ont precedé. Car pour cét impost d'vne certaine somme d'or & d'argent que payoient les negotians, de quatre en quatre ans, que les Grecs appellent *Chrysargyre*, si le nom en estoit pour lors nouueau, la façon n'en pouuoit estre nouuelle : veu que l'historien Lampridius en la vie d'Alexande Seuere, fait mention de l'or des negotiateurs. Et quant à celuy qu'on auoit aussi imposé sur les femmes débauchées, il estoit encore sous le regne du mesme Alexandre ; de sorte que, qui voudroit comparer ce qui se faisoit deuant constantin, & ce qui s'est fait apres luy, en cét article, il trouueroit bien de la moderation en sa procedure. Car tant s'en faut qu'il surchargeast le peuple, qu'il donnast vne relaxatiõ de la quatriéme partie des tributs ; qui est autant comme si vn Roy apres l'espace de quatre ans reuolus,

reuolus, exemptoit ſon peuple vne année des ſubſides ordinaires, ce qui ne ſeroit pas vne petite liberalité. Or pour la violence dont celuy-cy ſe plaint; les Edits de Conſtantin font foy, comme il ne vouloit pas ſeulement qu'on empriſonnaſt perſonne pour l'argent qui ſeroit deu à ſes coffres. Il eſt vray qu'il auoit vne liſte des gens de qualité qui eſtoient dans l'Empire, auec la taxe de leurs reuenus, pour les faire contribuer aux neceſſitez publiques, & par ce moyen décharger les pauures.

Cod. Theod. l. 2 de exactionibus.

Au reſte, on ſçait bien que ce Prince fut tellement zelé pour la iuſtice, qu'il ne vouloit pas méme que les lettres de faueur qu'on obtiendroit de luy, euſſent aucune valeur au preiudice des loix anciennes : & ſi vn de ſes fauoris auoit vn procez, & qu'il le priaſt d'interpoſer pour luy ſon authorité, il laiſſoit faire la iuſtice, aymant mieux luy donner de l'argent de ſes coffres, qu'vne ſeule parole de faueur, laquelle inclina les Iuges à faire pancher la balance plus d'vn coſté que d'autre. Il auoit l'œil ſur ſes Officiers, & les tenoit en leur deuoir, décourant & chaſtiant les corruptions, & banniſſant de tout ſon pouuoir tous les crimes qui eſtoient contre la Loy de Dieu & le repos public.

Cod. Theod. l. 1. tit. 2.

Victor. *Commodiſſimus rebus multis fuit calumnias ſedare legibus ſinceriſſimis, nutrire artes bonas præcipuè ſtudia litterarum.*

Il fut bien ſecondé en l'adminiſtration des affaires par la diligence d'Ablauius, le plus grand fauory du Prince, & le ſouuerain Intendant de la iuſtice, qui eſtoit veritablement vn homme d'eſprit, s'il n'euſt taché les dons de Dieu d'vne inſatiable auarice.

Il fut ſurnommé *le Baron de fortune*, pour les grands changemens qui arriuerent en ſa perſonne; car on tient qu'il eſtoit de fort baſſe extraction, natif de Conſtantinople, pour lors Byzances : & qu'vn Mathematicien arriua en cette meſme ville

ſur

ſur le point que la mere d'Ablauius étoit aux termes de l'enfanter. Cét homme laſſé du chemin, & bien affamé, s'en va en vne hôtellerie où il demande à diſner : ſon hôteſſe ſe mettoit en deuoir de le ſeruir, lors qu'on la vient prier d'aller receuoir l'enfant de ſa voiſine; car elle ſe méloit du mêtier de ſage-femme. Cela luy fit quitter ſon hôte pour ſecourir cette pauure creature qu'on diſoit eſtre proche de ſa fin, ſi elle n'y appportoit du remede. Apres qu'elle eut expedié l'affaire, elle retourne à ſon homme qui étoit fort alteré, & grondoit, auec des impatiences vn peu furieuſes : Elle pour l'appaiſer s'excuſe ſur la neceſſité de l'accident arriué : mais ce braue Aſtrologue entendant parler de la naiſſance d'vn enfant, quitte le pot & le verre, dont il étoit grand amateur, s'amuſe à faire l'horoſcope de cét Ablauius, qui étoit fraiſchement venu au monde : & là-deſſus dit à ſon hoſteſſe : *Allez dire à vôtre voiſine qu'elle a fait aujourd'huy vn fils, qui ſera tout, & aura tout, hormis la Dignité d'Empereur.*

Ie penſe auec Eunapius que tels comptes ſe font plutoſt apres les euenemens pour donner creance à l'aſtrologie iudiciaire, que de dire qu'ils ayent quelque fondemẽt en la verité. On ne ſçait pas par quels moyens il s'auança, mais il vint à vn ſi grand credit, qu'il gouuernoit tout l'Empire apres Conſtantin, qui s'en ſeruoit volontiers comme d'vn homme accort, & vigilant aux affaires, quoy qu'il ſe faſchoit de le voir trop aſpre aux intereſts de ſa maiſon. Et dit-on qu'vn iour ſe promenant auec luy, il prit vne demie pique en main, & deſigna l'eſpace de cinq ou ſix pieds de terre, puis ſe tournãt deuers ſon homme, *Ablaue pourquoy tant ſuër & tant trauailler ? au bout de cela, ny moy, ny toy n'aurons que cela, encore ne ſçais-tu ſi tu l'auras.*

Il fut cause par ses factions que Constantin fit presque vn iour punir de mort trois Capitaines innocens, estant mal informé, n'eust esté que S. Nicolas encore viuant, apparut en songe la mesme nuict à Constantin & Ablauius, les menaçant que s'ils passoient outre, Dieu les chastieroit, ce qui fit arrester l'execution.

Ablauius neantmoins estoit si attaché à la terre, que les paroles & les exemples de son Maistre auoient peu de puissance sur son esprit, de sorte qu'il fit vne issuë funeste, ordinaire à ceux qui abusent des faueurs de Dieu.

Car apres la mort de Constantin, Cōstantius qui succeda à l'Empire de son pere, apprehendant cét homme cy, comme vn pedagogue, tant il auoit pris st'authorité; & pensant qu'il ne pouuoit se mettre hors de page que par la mort d'Ablauius, il le fit miserablement assassiner, luy enuoyant pour executeurs de cette cōmission, gens attitrez, quiluy firent de grandes soûmissions, & le saluerēt le genoüil en terre à la façon des Empereurs. Luy qui auoit desia marié l'vne de ses filles à l'Empereur Constant, frere de Constantius, pensant qu'on le voulust éleuer à la dignité de Cesar, demande *où est la pourpre.* Ceux-cy respondirent qu'ils n'auoient point de charge de luy donner, mais que ceux qui luy deuoient presenter, estoient à la porte de son logis. Luy cōmande qu'on les fasse entrer promptement: c'étoient des hommes armez, qui s'approchans de luy, au lieu de pourpre, luy donnerent vne mort de pourpre, le perçant de plusieurs coups d'espée, & le déchirant comme vne victime.

Si le pauure homme suiuant son Maistre eust voulu mettre quelques limites à sa fortune, & prendre le couuert pour le moins dans l'orage, pour penser

penser aux affaires de sa conscienee, il seroit moins à plaindre. Mais les desirs naturels ont cela de propre, qu'ils sont bornez par la nature, qui les fait; les phantaisies de l'ambition, qui naissent de nos opinions, n'ont point de bout, non plus que l'opinion, de subsistance. Car quelles bornes donneriez-vous à la fausseté & au mensonge d'vne miserable vanité qui remplit l'esprit d'illusion & la conscience de crimes! Quand on va le droit chemin, on trouue vne extremité, quand on erre à trauers le champ, on fait des pas sans nombre, des erreurs sans mesure, & des miseres sans remede.

SECTION XII.

La mort de Constantin.

IL semble que ces grands hommes qui ont si bien vêcu, ne deuroient iamais mourir, & qu'il leur seroit bien-seant de tousiours faire ce qu'ils ont vne fois si heureusement fait. Mais comme ils ne sont point entrez en la vie par vne autre voye que par celle de la naissance commune des hommes, aussi leur faut-il sortir de ce sejour ordinaire des mortels.

Constantin auoit desia regné trente & vn an, & estoit en l'an soixante-troisiéme de son âge, viuant au reste dans vne heureuse vieillesse, & vn corps extrémement bien disposé aux fonctions de la vie: car il trauailloit incessamment au deuoir de sa charge, sans aucune incommodité, digerant en son esprit la milice, ordonnant les loix, escoutant les

Ambassa

Ambassades, lisant clemant, haranguant auec admiration de tout le monde.

Ce bon Prince desiroit passionnément la conuersion de tous les Grands de la Cour; voila pourquoy ne se contentant pas de leur donner l'exéple d'vne parfaite vie, il les enflammoit au bien, auec des puissantes paroles qui estoient aux ames, ce que les tonnerres sont aux biches, non pour l'enfantement d'vn animal, mais pour la production du salut.

Vn peu deuant sa mort il prononça en son palais aux gens de sa Cour, vne tres belle harangue de l'immortalité de l'ame, de l'issuë des bons & des mauuais; de la Prouidence de Dieu en la recompense des ames nettes, & de la terreur de sa iustice sur les incredules & reprouuez. Cét homme diuin traittoit ces discours auec tant d'ardeur, & tant de deuotion, qu'il sembloit auoir desia l'oreille dans le Ciel, pour entendre les mysteres, & iouïr d'vn auant-goust du paradis.

Quelque temps aprés il sentit vne petite inegalité de temperament en son corps, ce qui luy estoit assez extraordinaire, tant il estoit sain & bien têperé; de là il fut saisi d'vne siévre assez violente, & s'estant faits porter aux bains, il n'y arresta pas longuemẽt: car se souciant peu de la santé de son corps, en comparaison du contentement de son ame, il luy prit vn grand desir d'aller à Drepane en Bithynie, ville qu'il auoit surnommée du nom de sa bonne Mere où estoit le corps de S. Lucian Martyr: auquel il auoit vne particuliere deuotion.

Comme on l'eut transporté en ce lieu desiré, il sentit en son cœur vne allegresse toute celeste, & demeura long-temps à l'Eglise nonobstant l'indisposition de son corps, priant ardemment pour son salut,

salut,& pour le repos vniuersel de son Empire. De là il tira droit en vn Palais qu'il auoit au faux-bourg de Nicomedie, ou sentant les approches de la mort,il se disposa à cette derniere heure,auec les marques d'vne pieté vrayement Chrêtienne. Ses Princes & ses Capitaines qui luy entendirẽt parler de la mort,voulans diuertir son esprit de cette pensée,luy dirent,Qu'il s'étoit rendu trop necessaire à l'Vniuers,& que les vœux de tout le monde, luy prolongeroient la vie.Mais luy, *Dequoy me parlez-vous,* dit-il, *comme si ce n'estoit pas la vraye vie de mourir à tant de choses mortes, pour viure auec mon Sauueur? Non,ce n'est pas icy vne mort,mais vn passage à l'immortalité,si vous m'aymez ne desirez point le retardement de mon chemin,on ne sçauroit trop tost aller à Dieu.* Cela dit, il disposa de ses dernieres volontez auec vn iugement ferme,& auec resolution courageuse,déchiffrant en son testament l'état des affaires qu'il vouloit establir,iusques aux plus petites particularitez,& se souuenant tres-bien de tous ses bons seruiteurs,auquel il ordonna des pensions& des recompenses à chacun selon son merite.

Il partagea l'Empire à ses trois fils, qui estoient pour lors absens : & ayant distribué tout leur Domaine auec vne grande preuoyance, il donna à Cõstantius l'Empire d'Orient,laissant vn Testamẽt signé de sa main entre les mains d'vn certain Prêtre auquel il ordonna de le donner en main propre à son fils : ce qu'il fit : & depuis Constantius honora tant cét homme, que ne pouuant flêchir aux volontez de personne,il obeyssoit seulement à celuy-cy comme à vn Dieu. Apres sa disposition de ses affaires temporelles, il porta toutes ses pensées aux familiers entretiens qu'il auoit auec Dieu, & rendit sa bien-heureuse ame aux festes de la Pente-

coste, le vingt-deuxiéme de May, sur l'heure de midy, l'an de nôtre Seigneur trois cens trente-sept.

Les soldats & officiers qui approchoient de plus prés sa personne, n'estimant point qu'il fût si proche de sa fin, à cette nouuelle furent saisis d'vne douleur si furieuse, que déchirans leurs habillemens, & donnans de la face contre terre, ils pleuroient leur Empereur, auec des regrets, qui ressembloient plûtost des hurlemens, qu'vne douleur moderée, l'appellans *leur souuerain Seigneur, leur bon Maistre, & Pere commun de tout l'Vniuers.*

On mit le corps dans vn cercueil d'or, couuert de pourpre, pour le porter à Constantinople, où il fut exposé plusieurs iours en son Palais, habillé à l'Imperiale, receuant les mesmes deuoirs & reuerences, comme s'il eût esté encore en vie. Iamais on n'auoit remarqué enuers quelque Empereur que ce fût, ny si grand concours de peuple, ny de si cordiales affections. Il n'y auoit pas iusques aux petits enfans qui ne fussent touchez d'vne douleur sensible comme s'ils eussent perdu leur Pere: on voyoit parmy le peuple, les vns accablez d'vne morne & pesante douleur, les autres éclatter en regrets, les autres fondre en deuotions & en prieres.

Quand l'ancienne Rome oüyt les nouuelles de cette mort, elle fit fermer les bains & les lieux publics, cesser toutes les allegresses & réjoüissances, cõme pour regreter la perte d'vn Pere tres-honoré.

Les Princes ses enfans arriuerent en hâte à Cõstantinople, luy firent faire des obseques à la façon des Chrêtiens, conduisant le corps au sepulchre auec le Clergé, les cierges allumez, & les prieres de l'Eglise ordónées pour l'ame du defunt: car Eusebe qui estoit là present, fait expresse mention de ces ceremonies que les heretiques nouueaux, par vne

grande impertinence & malignité, ont voulu denier au soulagement des morts.

C'est vne merueille de cõsiderer quel empire a la vertu sur les cœurs des hommes, & de voir comme tant de diuerses sectes sont differentes en ce qui est des creances de la diuinité : mais toutes neanmoins s'accordent au respect qu'on doit à la probité. Les Payens voulurent canoniser Constantin à leur mode, & en firent vn Dieu, le representant dans vn chariot attelé à quatre cheuaux, comme volant par dessus les nuës, & vne main étenduë du Ciel, qui faisoit contenance de le retenir dans ce bien-heureux sejour de l'immortalité. L'Eglise Grecque a honoré sa memoire comme celle d'vn Saint: combien que Constantin auoit de si humbles sentimens de soy-méme, qu'il est bien croyable qu'il ordonna par testament, ce qui se vit depuis executé en ses funerailles, qui fut d'enterrer son corps, non pas dans l'Eglise de S. Pierre, & de S. Paul, mais deuant le portail : s'estimant bien-heureux, si apres auoir porté le premier diadéme du monde, il seruoit comme de portier à vn simple Pescheur.

Ie vous demande maintenant, mon Lecteur, qui auez consideré le commencement, le progrez, & la fin de ce Monarque, où en trouuerez-vous vn plus éleué en grandeur de courage? plus genereux en ses entreprises? plus prudẽt en sa conduite? plus heureux au succez? plus ferme en sa durée? Pesez vn peu, & mettez en vne balãce la gloire de ses armes, le bõheur de ses conquêtes, la sagesse de ses loix, quelle vertu pensez-vous qu'il a fallu icy apporter, pour donner vn nouueau visage à vn monde entier, pour cõbattre les armées auec le fer, les ruses auec la prudence, la rebellion des esprits indõptés auec la mãsuetude? quel bras pour le roidir contre les torrens

d'iniquité quel branle pour contrebalancer l'inclination des volontez & les mouuemẽs rapides d'vn monde vniuersel? Veritablement il faut auoüer que Auguste Cesar a esté vn grand Prince, pour auoir changé la face d'vn Estat d'vne grãde Republique bâty vn grand Empire: mais sans nous flater ny releuer nos Princes par dessus leur merite, dans l'interêt de nôtre cause, nous trouuerons que celuy-cy a eu quelque chose de plus grand. Ie veux que l'autre vous sẽble plus delié, si vous le cõsiderez dãs cette maturité de prudẽce qu'il auoit sur ses vieux iours: Neantmoins si vous le regardez en toutes les parties de sa vie, vous y trouuerez de grãds vices; ie ne dy pas seulemẽt d'ordure & de lâcheté, mais de felonnie & d'inhumanité, qui firent, que luy ayant pris vn iour au bãquet le visage d'vn Appollon, les siens le surnommẽt, *Apollinem tortorem, Apollon le bourreau.* Ie ne vay point rechercher maintenãt les vices ni de l'vn ni de l'autre. Ie veux que Cõstãtin, quoy que descẽdu du sang des Romains tres-noble & tres-heureux, aussi biẽ qu'Auguste, ait tenu en ses cõmencemens vn peu du farouche, personne toutefois ne peut nier que pour la vertu militaire il n'ait surpassé de tous points Auguste Cesar: qui iamais ne fut mis au rang des Princes les plus belliqueux.

Grandeur de Constantin.

Ne rehaussons point icy les auantages que l'vn a eu par dessus l'autre en cét article. Comparons les seulement en qualité de fondateurs de nouueaux Estats; l'vn a fait vn nouueau monde Ciuil; & l'autre vn nouueau monde Chrétien. L'vn pour faire ce qu'il a fait, auoit trouué vn Iule Cesar, qui luy auoit déja taillé tous ces morceaux; l'autre a frayé vn chemin à trauers les roches, les flammes, le épines, tout enueloppé de contrarietez. L'vn a rangé les hommes à vne soûmission ciuile, en la recon-

noiſſance d'vne Monarchie, qui eſt choſe ordinaire. L'autre, ſans armes, les a deſarmez de l'affection qu'ils auoient à leur ancienne ſuperſtition : ce que tout iuge bien ſensé, eſtimera vne choſe bien difficile, d'autant que les hommes ordinairement ſont tres-opiniâtres à retenir les creances qu'ils ont tenuës de pere en fils par la reuolution de plusieurs ſiecles. Enfin Auguſte diſoit qu'il *auoit trouué vne ville de pierre*, parlant de l'ancienne Rome, & *en auoit fait vne ville de marbre :* Mais Conſtantin ſe pouuoit vanter d'auoir fait vne Rome toute nouuelle, en l'eſtabliſſement de ſa Conſtantinople.

C'eſt vne choſe auoüée des Payens meſmes qui n'ont iamais rien donné à Conſtantin par deſſus ſon merite, qu'il a eſté pour le moins, diſent-ils, deuant ſon bapteſme comparable à tous les plus grands Princes de l'Empire. Eutrope ſoldat de Iulié l'Apoſtat qui n'aimoit guere les Princes Chrêtiens, eſt forcé, par la verité de confeſſer que *celuy-cy étoit vn grand homme, qui auoit des qualitez & vertus d'eſprit & de corps, du tout innombrables, & que ſa fortune étant tres-grande, il l'auoit neantmoins égalée par ſon induſtrie & ſon merite.* Voyez quel témoignage de la bouche d'vn ennemy.

Vir ingens. Innumeræ in eo animi corporiſque virtutis claruerunt: fortuna in bello proſpera fuit : verum ita vt nos ſuperaret induſtriam.

Ie deſirerois icy interroger Machiauel, qui au traité qu'il a fait du Prince, dit, *que celuy qui voudroit tenir en toutes choſes vne eſtroite profeſſion d'homme de bien, ne pourroit auoir longue durée en la compagnie de tant d'autres qui ne vallent rien, & qu'il eſt neceſſaire à vn Prince qui ſe veut maintenir, apprendre à pouuoir quelquefois eſtre mauuais, & le pratiquer ſelon l'exigence des affaires.* En ſes diſcours de l'Eſtat, monſtre aſſez qu'il eſt d'aduis de maintenir la religion qui fauoriſe plus le deſſein d'vn Prince telle quelle puiſſe eſtre.

Le Prince chap. 15. & ſur la premiere decade. chap. 12.

Admirable Prouidence de Dieu par dessus toute police humaine.

Ie sçaurois volontiers de tous ceux qui suiuent les mêmes maximes de cét esprit taré, ce qu'ils me répondroient icy sur l'auancement de la fortune de Constantin. Veritablement voicy vne sagesse d'Estat où la plume de ce Secretaire qui fait le suffisant dans vne petite routine humaine, n'a pû arriuer. Voicy vne lumiere où tous ces yeux chassieux s'éblouïssent : Voicy vn abysme où tous les hommes de chair perdent terre. Si nous voulons bien compter, nous trouuerons douze ou treise têtes qui disputent auec Constantin diuersement le diadéme. Par quels degrez la prouidence de Dieu l'a-elle mené à la souueraineté des Empires du monde ? Est-ce par ceux que Messire Nicolas Machiauel a dressé pour conduire son Prince ? S'il se faut dépoüiller de l'innocéce pour se reuestir de la robbe imperiale, pourquoy Constantin prend-il le chemin de l'Empire par celuy de la Sainteté ? S'il faut se seruir de la religion comme d'vn instrument de l'Estat, & prendre celle qui a le plus de creance dans l'opinion des peuples. Pourquoy va-il choisir la religion Chrêtienne, lors que le gros du monde étoit dans la Gentilité ? Voilà Maxence, qui selon les coûtumes ordinaires du peuple Romain, fait feüilleter les liures pretendus des Sybilles, consulte les Augures, immole des victimes ; cela luy donne la reputation de pieté enuers vn peuple infidelle comme luy ; pourquoy Constantin ne suit-il les mémes voyes ? Pourquoy va-il mettre en ses étendars vn signe de Croix, estimé funeste & de mauuaise augure dans les esprits de la plus part de son armée ? Quelle faueur pouuoit-il pretendre alors des Chrêtiens ? en vouloit-il tirer des finances? ils estoient dépoüillez. Pretendroit-il d'en faire de grosses armées pour son seruice ? on les auoit tellement moissonnez qu'en vn seul mois

on vid dix - ſept mille teſtes par terre. Se perſuadoit-il qu'il y eut de grandes forces en leur religiō? Ils étoient tous, ou égorgez, ou eſtropiez, ou bannis. En attendoit-il du conſeil ? c'eſtoient des gens eſtimez ſans lettres & ſans police. En eſperoit-il du credit ? Ils étoient foulez aux pieds comme la fange des ruës.

Pourquoy donc vn homme eſtimé de ſi bon eſprit, va-il lier ſes intereſts auec ces malheureux ? Il a beſoin pour l'accommodemēt de ſes affaires, d'vn Senat Romain, & il eſt Payen: Il a diſette de bons Capitaines, & ils ſont quaſi tous Gentils. Il luy faut des places, & toutes elles tiennent pour l'ancienne ſuperſtition. Que pretent-il faire ? Et neantmoins voila qu'en vn temps où ſes affaires ſembloient le mons exiger, qu'il prend les marques du Chriſtianiſme, & auec cela s'en va attaquer l'armée de Maxence, composée de cent ſoixante & dix mille pietons, auec dix-huict mille cheuaux ; luy, au rapport de ceux qui viuoient meſme de ce temps-là, n'ayant en cette meſlée que de bien petites troupes. D'où vient qu'en ſi peu de temps & auec ſi peu de gens, il défait des forces eſpouuantables ? Pour n'en point mentir, quand ces hommes n'euſſent eſté que des ſtatuës de terre, ils pouuoient faire de l'obſtacle : quand bien ils n'euſſent eſté qu'vne armée de moutons, ils pouuoient laſſer les ſoldats de Conſtantin à les égorger. D'où vient qu'ils ſont ſi toſt défaits ? D'où vient que Maxence ſe prend ſi vilainement aux artifices d'vn pont qu'il auoit preparé à ſon ennemy ? D'où vient qu'vn Senat Romain, qui auoit confirmé tant d'Edits contre la Croix, vn peuple nourry à l'horreur du Crucifié, reçoit à bras ouuerts vn homme qui entre dans Rome auec la Croix, &

le nom du Crucifié dans ses étendarts ? D'où vient qu'en l'arc de triomphe qu'on luy dedie, il ne veut point oüyr parler des Dieux de Rome ? Pour le moins, selon le conseil des sectaires du Secretaire Florentin il deuoit dissimuler sa Religion, il deuoit ceder au temps, il deuoit faire au dehors le Diocletian, & au dedans, s'il eût voulu, le Constantin. Dira-t'on que c'estoit alors vn victorieux, qui étoit venu pour donner la loy, & non pas pour la receuoir? Mais qui ne voit que sa fortune estant encore en sa naissance, il deuoit marcher à l'Empire cōme sur les épines, craignant sur tout d'irriter au changement de Religion, les principales testes de l'Orient & de l'Occident, qui estoit passionnément affectionnées à leur secte? Ie veux que Maxence le defenseur des Dieux, se fust ruïné par sa mauuaise conduite, Licinius estoit encor debout : Et de fait, Licinius, vn vieux guerrier qui auoit vieilly dans les armes, & qui n'étoit paruenu à l'Empire que par sa valeur, traisne enfin tout le party de la gentilité, auec des forces innombrables sur terre & sur mer, qui sembloient estre capable d'engloutir plusieurs mondes. Il se sert du conseil de Messire Machiauel, il proteste qu'il arme contre la defense des Dieux & des autels de l'ancienne Religion, contre vn homme qui a voulu introduire vne secte barbare dans le monde; cela n'estoit-il point specieux en des temps où la superstition des gentils auoit été exaltée par les Edicts des Empereurs, au plus haut poinct d'honneur? Neantmoins Licinius est battu, défait, ruïné sur mer & sur terre, quoy qu'il fût des plus inuentifs aux ruses de l'art militaire, des plus determinez à l'execution, des plus opiniâtres à renouër vne fortune decousuë.

O Noblesse, que dirons-nous là? Ne faut-il pas cōfesser

feſſer qu'il y a vn Dieu au Ciel,&nõ point d'autre Dieu que celuy de Conſtãtin,qui donne les Royaumes,qui affermit les Sceptres,qui cimente les Courõnes.Si toute cette procedure auoit eſté vne ſaillie de paſſion,on en attribueroit vne partie au hazard des guerres,l'autre partie à la valeur des ſoldats,l'autre à la chaleur des premiers combats:mais tenir vn Empire trẽte & vn an,auec vne ſi grãde égalité,vne felicité ſi accomplie,vne paix ſi profonde,depuis ſa derniere conqueſte;que peut-on répondre à cela?

D'où vient que Conſtantin ayant quitté l'ancienne Rome,à deſſein de faire vne grande ville, où Dieu fuſt purement reconnu & adoré,ſans mélange des Dieux,ny des autels des Gentils,qu'il falloit encore tolerer à Rome par neceſſité, rien ne branſle dans l'occident ? y auoit-il faute de gens pour l'entreprendre ? les Grands du Senat eſtoient quaſi tous Payens:n'y auoit-il plus de peuple pour faire des reuoltes?il y eſtoit auſſi enclin que iamais. N'y auoit-il point de ſoldats pour appuyer les entrepriſes de ceux qui euſſẽt voulu remuër?il y en auoit autant qu'auparauant. D'où venoit dõc cette douce tranquillité,ſinon que ce grãd Ange protecteur de Conſtantin,qui luy eſtoit donné par le Dieu viuãt, tenoit vn pied ſur l'Orient,&l'autre ſur l'Occidẽt, pour proteger,conſeruer,honnorer vn homme qui auoit defẽdu,maintenu,&reueré la vraye Religiõ?

O Nobleſſe, que perſonne ne vous aille étreſſir le cœur dãs ſes petites & malheureuſes polices qui ruïnent toutes la generoſité.Tãt que vos Peres ont ſincerement reconnu le Dieu de Conſtantin, de Charlemagne,& de S. Loüys,& qu'ils ont cultiué chaſtement la pieté de leurs ayeuls, ſans meſlange de nouueautez, de factions, & de ſubtilitez, ils ont volé comme des aigles à la cõquête des Prouinces, Aduis à la Nobleſſe.

&

& ont fait reluire leurs armes quasi en autant de lieux que le Soleil en éclaire de ses rayons. Maintenant on tâche à vous persuader, que suiuant vn petit esprit de chicane, qui met la Religion sous les interests, vous ferez des fortunes toutes d'or : & l'experience vous apprend tous les iours qu'elles ne sont que de glace dorée, & qu'elles se fondent sous l'éclair de la iustice de Dieu.

Successeurs de Constantin.

Ouurez les yeux à ce que ie vous represente dans cette histoire, voyez encore, s'il vous plaît, en passant la suite & la procedure des successeurs de Cõstantin. Il laissa trois fils, l'vn appellé de son nom, l'autre Constantius du nom de son ayeul: & le troisiéme Constantin. Constantin & Constant ne furent pas de longue durée : tout l'Empire qui étoit diuisé au trois, fut reüny sous la puissance de Constantius, qui de vray fut ennemy de la superstion des Gentils, aussi Dieu luy donna en recompense de grandes victoires contre le Tyran Magnence.

Mais ce malheureux Prince au lieu de suiure les pures creances de son pere, s'alla ietter furieusement dans les nouueautez des Ariens : dequoy Amian l'historien, qui étoit vn Soldat Payen, le reprend fort naïfvement, disant qu'il s'étoit fait vn grand tort en ce qu'au lieu de retenir la Religion Chrêtienne dans la simplicité, il l'auoit broüillée & alterée de nouueautez, apportant plus de perplexité à rechercher des subtilitez, que de grauité à pacifier l'Eglise. Car il excita (dit-il) par ce moyen vne infinité de dissensions, qu'il nourrissoit par des disputes & des pointilles de paroles : de sorte que sous son regne on ne voyoit qu'Euêques courir à cheual la compagne, pour tenir des Synodes, afin de tirer tout le Christianisme au party de l'Empereur. Cela faisoit qu'on ne trouuoit quasi plus

plus de cheuaux ny des courriers pour les affaires de l'Empire,tant ils étoient employez aux voyages qui se faisoient pour ces beaux Conciles.

Il a tres-bien exprimé dans ce peu de paroles le naturel de Constantius : car il estoit perpetuellement dans ces chiquanes de l'heresie des Ariens, assemblant les Conciliabules de ses faux Euéques, pour condamner les Orthodoxes. D'où il arriua que hay des hommes, & abandonné de Dieu il mena vne vie pleine d'ombrages, de soupçons, d'inquietudes, & qui pis est,tachée de sang, & de massacres.

Enfin comme il eust oüy la nouuelle que Iulien l'Apostat son cousin, lequel il auoit auparauant declaré Cesar,s'estoit assuré dans les Gaules,& qu'on l'auoit salué Empereur; & qu'ayant passé l'Italie, il venoit se répandre dans la Thrace, il sortit promptement pour le combatre, & entra dans des fougues si desesperées,qu'il en print sur le chemin vne grosse fiévre,laquelle luy grilloit tellement le corps qu'on n'y osoit toucher non plus qu'à vn four embrasé. Cette maladie dans peu de iours luy osta l'ame & l'Empire,laissant l'vne au iugement de Dieu, & l'autre à Iulien.

Voilà comme fut traité ce deplorable Prince en l'an quarante & vniéme de son âge, pour auoir dementy la religion de son pere,sans que cette grauité & modestie qu'on remarquoit en luy,& qui faisoit que iamais on ne levoyoit ny cracher,ny moucher, ny tourner la teste en public, luy seruît de rien pour allonger sa vie. Iulien néveu & gendre du grand Constantin, car il épousa Heleine, sœur de Crispus, print incontinẽt en main le gouuernemẽt de tout l'Empire, & voulut renuerser tout ce qu'auoit fait son oncle,en matiere de Religion.

Consi de

Iulien auec les qualitez que Machiauel donne au Prince, reüssir tres-mal.

Considerons vn peu sans passiõ les belles saillies de cét esprit, qui méprisant la pieté de Constantin, tâcha de s'établir par toutes les voyes que la petite police que la terre suggere à ceux qui ont renoncé le Ciel. A sainement parler, il faut auoüer que cét homme auoit toutes les qualitez que Messire Michiauel dõne à son Prince. S'il faut dissimuler pour regner, iamais agneau ne fut plus doux que ce ieune hõme estoit à la Cour de Constantius pour luy ôter tous les ombrages que celuy-cy prenoit de ses proches: & quoy qu'il eût déja de tres-méchantes pensées au fait de la religion Chrêtienne, il les couuroit tellement par la profession publique qu'il en faisoit, que les Eunuques mémes qui auoient charge d'éclairer de bien prés ses actions en cét article, ny remarquoient rien qui tendist au changement de Religion. Tant s'en faut, enuiron l'âge de seize ans, il fit tondre ses cheueux, & se voüa à l'Eglise, comme vn Prince plein de Religion, qui ne pensoit gueres aux Empires du monde.

Et depuis qu'il fut enuoyé en France, quoy qu'il exerçast d'étranges manies & sortileges, & qu'il se leuast de nuict pour prier Mercure, auquel il auoit bien de la deuotion, si est-ce toutefois qu'il celebroit encore les fêtes auec les Chrêtiens, & ce qui est d'abondant le plus considerable, quand il fut salué Empereur, quoy qu'il en auoit vn desir enragé, & que toute cette equipée fut bien concertée par ses menées, il feignoit en auoir toutes les auersions du monde, & se faisoit porter à l'Empire, comme on meneroit vne victime reuéche à la boucherie.

Quel esprit fut iamais plus dissimulé que celuy-là? Si, comme dit le Secretaire, vn Prince doit tâcher d'auoir en apparence les vertus qui le peuuent rendre

dre

dre agreable en public : quoy qu'il ne ſe doiue pas beaucoup mettre en peine de les auoir en effect; iamais homme ne porta mieux le maſque d'vne grãde probité que celuy-cy : car dans la forme d'vn Empereur, il vouloit paroître comme le plus mortifié Stoïcien qui fut en toute ſa ſecte, ſe montrant ſi chaſte, qu'on n'eût pas oüy vne ſeule parole mesſeante de ſa bouche : ſi ſobre, qu'il en faiſoit la leçon aux Moynes les plus auſteres : ſi negligent en la politeſſe du corps, qu'il tenoit à gloire de voir courir les vermines iuſques ſur ſa barbe, laquelle il portoit aſſez longue, pour faire en toutes façons le Philoſophe ſi patient, qu'il enduroit quelquefois toutes ſortes d'affronts, & de paroles piquantes d'hommes mediocres, contre luy, ſans le piquer de colere non plus qu'vne pierre.

S'il faut, ſelon les mêmes maximes, qu'vn Prince, pour ſe faire eſtimer, faſſe de grandes entrepiſes, celuy-cy n'eſt pas plutoſt ſur le thrône qu'il bâtit des polices admirables, & s'en va faire la guerre aux Perſes pour imiter Alexandre le Grand, dont il ambitionnoit les vertus. S'il doit faire quelque acte ſingulier à ſes commencemens, celuy-cy, à ſon entrée, faiſant profeſſion du Paganiſme, rappelle les Euéques que Conſtantius Prince Chreſtien auoit bannis. S'il faut eſtre liberal, celuy-cy donnoit tout, & diſoit que ſes threſors eſtoient mieux chez ſes amis que chez ſoy. S'il faut aimer & honorer les maiſtres excellens en chaque art & ſcience, celuy-cy le faiſoit auec paſſion.

D'où vient donc qu'auec toutes ces belles parties du Prince de Machiauel, il a ſi peu reüſſi, ne regnant qu'vn an & ſept mois, mourant, cõme frappé d'vn coup de pied : que les Payens mémes ont confeſſé ne ſçauoir pas de quel côté il venoit ? &

mon

mourant dans vne furie, qui luy fit remplir sa main de son sang, & dire, Tv AS VAINCV, GALILEEN! & laissant en la mort vne memoire de son nom, si odieuse à tous les siecles.

Le pauure homme quittant le chemin desia si heureusement battu par Constantin, s'alla funestement lier d'amitié auec ses suffisans Politiques, qui auoient toute la Republique de Platon, qui s'estimoient des plus desliez dans le gouuernement du monde, qui luy promettoient auec les artifices dont il vsoit, l'abolition entiere du Christianisme, pour le rendre le plus redoutable & le plus glorieux de tous les Empereurs du monde. Et ie vous prie, que deuinrent enfin toutes ces promesses? de songes, des illusions & des fumées.

Constantin sous la sainte Philosophie de la Croix, regne plus de trente-ans. Constantin fait de grandes guerres, de grandes victoires, de grands triomphes, suiuies de grands Conciles de grandes villes. Constantin laisse vne Religion si affermie, que la malice d'vn fils Arien, ny la finesse d'vn neveu Apostat, ne l'a peu éteindre. Constantin n'entre iamais dans aucun combat, qu'il n'en sorte victorieux. Et Iulien dés la premiere guerre qu'il va faire au commencement de son Empire, embarasse toute son armée, mene ses Capitaines à la boucherie, se fait tuër luy-mesme, comme vne victime: & les sages raffinez qu'il auoit toûjours en son armée, au lieu des Euesques & des Prestres, le ramenent mort pour seruir aux autres d'vn spectacle de confusion, & aux autres de matiere de risée.

Ne faut-il pas bien dire, ô Noblesse, que ces esprits qui diuertissent vos cœurs des chastes creances de vos ayeuls, de la pureté de la foy, de la candeur d'vne bonne conscience, pour les enueniner

d'vne

d'vne doctrine d'impieté,de finesse, & de perfidie, sous couleur de sagesse humaine , sont les pestes des Estats,les ruïnes des maisons, & les mains fatales pour aneantir la grandeur ?

Ie ne veux pas inferer pour conclusion necessaire,que tous ceux qui viuent dãs la crainte de Dieu, & dans la probité, doiuent auoir tousiours des succez delicieux, selon le monde , en la conduite des choses tẽporelles.Ce n'est point ce que Dieu nous a promis absolument : Nous ne luy auons point vendu nôtre fidelité & nostre Christianisme à telle condition qu'il nous donneroit tousiours le pain des chiens , & qu'il nous fauoriseroit des felicitez dont il fait part aux Sarrazins & aux Mores, Ie sçay que les bons Princes Chrétiens peuuent estre affligez,quelquefois pour la punition de quelques pechez qu'ils ont permis auec trop d'indulgence ; quelquefois pour la preuue & le spectacle de leur vertu , quelquefois pour nous apprendre qu'il y a vne autre vie pour les enfans de Dieu , puis qu'ils sont mal-traittez en celle-cy : quelquefois pour des causes que la Prouidence de Dieu enueloppe,comme dans vne nuë pleine d'obscuritez & de tenebres.Si est-ce toutefois que vous trouuerez,en lisant les histoires,soit diuines,soit humaines , que tous ceux qui ont marché auec de bons sentimens de Dieu,& auec les éclairs de probité, & les touches d'vne bonne conscience,que la nature fournit à tous les hommes,ont esté ordinairement les plus respectez , les plus aymez , les plus heureux, & les plus stables.

Et pour parler auec S. Augustin,ne seroient-ils pas tousiours bien-heureux , quand ils n'auroient autre felicité que d'estre iustes dans leurs commãdemens, moderez dans leurs fortunes , humbles *Aug. l. 5. de Ciuitate Dei. c. 24.*

parmy

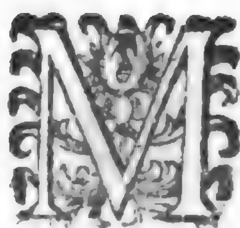
parmy les seruices, modestes dans les loüanges, & fideles seruiteurs de Dieu dans les Empires ? Où est le bon-heur d'vn homme, si ce n'est craindre Dieu, pour ne craindre plus rien ? si ce n'est aymer vn Royaume où l'on ne craint plus d'auoir des compagnons ? si ce n'est pardonner les iniures par clemence, & ne venger les crimes que par iustice? si ce n'est d'estre chaste dans la liberté des voluptez ? si ce n'est commander plutost à ses passions qu'aux villes & Prouinces.

Voila la principale felicité du grand Constantin, que vous deuez prendre, ô Nobles, pour modele de la vôtre. Faites dans vos maisons ce qu'il a fait dãs vn Empire, establissez-y fermement la crainte & l'amour de Dieu, bannissez-en les vices, comme il a banny de sa ville de Constantinople les temples & les victimes des faux Dieux. Que l'honneur de la Croix marque toutes vos pensées, tous vos conseils, toutes vos entreprises. Que vos exemples seruent à Dieu, comme d'ambre & d'aimant pour tirer tant de cœurs de pailles & de fer qui sont maintenant dans le monde, à l'amour de la vertu. Que ces duels de gladiateurs condãnez par Constantin, soient l'horreur de vos pensées, & la detestation de vos cœurs. Que la deuotion, la chasteté, l'humilité, la patience. la charité, vertus si familieres de ce grand Monarque, puissent faire vn honorable combat à qui possedera vostre cœur; & que toutes elles y puissent regner chacune en particulier, d'vn aussi grand Empire que toutes en general.

AVX



AVX HOMMES D'ESTAT.



ESSIEVRS,

Puis que Dieu vous a mis le gouuernement des peuples, la Iustice, & les principales affaires entres les mains; Il vous a releuez sur vn haut degré d'honneur, pour être vûs dans les Offices, nè plus, ne moins, que les astres dans le firmament.

Vos dignitez sont des obligations de conscience qui serrent comme les chaines de Medée, & qui bruslent les ames foibles dans la pourpre & dans l'or : mais qui d'autre part donnent aux esprits genereux vn parfait éclat de la diuinité. Tant plus vn corps a de lumiere (disent les Sages) d'autant plus doit-il auoir de communication & de fauorables influences pour les objets qui sont en vn plus bas estage que luy. Aussi faut-il necessairement aüoüer que vos qualitez, qui vous font approcher de plus prés la source de la grandeur, & vous embellissent des rayons de la Majesté du Prince, vous obligent tres-particulierement à toutes les grandes vertus qui concernent le bien public.

Il arriue souuent que ceux qui fuyent les charges

& les affaires, sous pretexte de la tranquillité d'esprit, s'ils ne sont bien conduits, trouuent au lieu du repos, vne specieuse paresse ; & ceux qui font profession des armes, s'ils n'y prennent garde, laissant ternir toute l'innocence de l'âge doré, se font des vertus du siecle de fer : mais vos conditions qui ont vn certain temperemment d'vne vie plus douce, accompagnée de loüables occupations, vous ouurent le chemin qui fait & qui couronne les merites. Toutefois il est besoin d'vn esprit bien fort pour se conseruer sincerement dans les charges, parmy de si grandes corruptions, & d'vn cœur parfaitement épuré pour se lier du tout aux interests de Dieu, qui soûtient des trois doigts de sa Puissance les Estats, & les Empires.

C'est ce qui fait que ie vous offre ce Traicté, non point tant pour vous donner des maximes d'Estats, qui se trouuēt tousiours assez, que pour éueiller quelquefois la bonne conscience, qui est vn vray rayon reflechy de la loy Eternelle, afin que parmy tant de charmes, d'honneur, & de fardeaux d'affaires, elle ne perde quelque pointe de sa vigueur. Si vous daignez y passer quelque heure de vostre loisir, peut-être ne sera elle pas inutile: car pour le moins elle vous fera voir vn hōme d'Estat, qui est aussi rare qu'vn Phœnix, & aussi pur qu'vn Ange. Que si cét aspect vous fournit quelques bonnes pensées pour vostre perfection, ie me sentiray bien recompensé du seruice que i'ay voüé en cét ouurage, à vos éminentes qualitez.



L'HOMME D'ESTAT.

SECTION I.

Excellence de la Vertu politique.

I'AY tousiours fait grande estime d'vne diuision des Vertus, que font les Platoniciens, lors qu'ils appellent les vnes, *Purgatiues*, les autres, *Illuminatiues*, les troisiémes, *Ciuiles*, & les dernieres, *Exemplaires.*

Les Vertus *Purgatiues* sont celles qui donnent à nôtre ame la premiere trempe de sainteté : car elles nous prennent le cœur, tout occupé qu'il est encore des passions de la terre, & le déroüillent de tant d'imperfections ordinaires à la nature corrompuë, pour luy faire goûter les choses du Ciel. Les *Illuminatiues* nous font du iour apres auoir dompté les émotions des sens, & nous établissent dans la douceur de quelque repos, où nous commençons à contempler les entrées, les progrez, & les issuës, du monde où nous sommes rangez, & le cours de cette grande Comedie qu'on appelle la *Vie.* Les *Ciuiles* nous tirent hors de nous-mesme, pour nous

toutes les loüables actions s'incorporent dans la iuſtice. C'eſt vne machine bien plus puiſſante en effect qu'Archimede n'en auoit en idée : car elle fait dans les Royaumes ce que celuy cy n'a iamais pû reſver dans ſon eſprit allez ambitieux aux inuentions;elle fait dis je,deſcendre le Ciel en terre, & monter la terre au Ciel:deſcendre le Ciel, en introduiſant vne vie toute celeſte dans la conuerſation ſauuage des hommes : monter la terre, en la tirant de la lie & des corruptiōs d'vne vie rapineuſe & ſanguinaire, pour l'éclairer des rayons d'vne ſage connoiſſance, l'embellir de vertus, la diuerſifier de beautez, la fonder dans le centre du repos.

Dieu fait tant de cas d'vn homme de bien,commis au gouuernement des autres, qu'ayant choiſi Noé pour regir ſeulement ſept ames humaines qui étoient portées dans l'Arche comme dans vne priſon mouuante ; il l'appelle ſon cœur : car à vray dire, il faut auoir le cœur de Dieu pour enfanter des conſeils capables de ſauuer les hommes ; & faut en meſme temps être la bouche de Dieu,pour prononcer les Oracles des Veritez. Dieu demande à Iob. *Qui ſera l'homme en terre lequel fera la muſique du Ciel* ? & ie luy répondrois volontiers, que c'eſt vn bon Iuſticier. Car en quoy conſiſte cette harmonie du Ciel ? il ne faut pas à mon aduis s'imaginer les réveries de quelques Philoſophes qui ſe ſont faits dans leurs cerueaux creux, vne Muſique celeſte, composée de voix & de ſons, qui ſe forment par l'entrechoquement de ces globes admirables:l'harmonie du Ciel n'eſt autre choſe que le bon ordre du Soleil,de la Lune, des Aſtres, des iours, des nuits, & des ſaiſons qui vont touſiours à pas reglez, & à branſles meſurez ſans ſe fouruoyer d'vn ſeul poinct.

Selon le Texte Hebrieu, Geneſ.8. verſ.21. אל לבו

Cét ordre qui est si beau & si diuin dans le Ciel, est introduit dans la terre par le moyen de la Iustice qui regle, & qui police toutes les actions des hommes, dans l'enceinte & les bornes du deuoir si sagement & si diuinement, que qui garderoit bien tant de belles loix que nous ordonnent les liures, la terre deuiendroit bien-tost vn petit Ciel. Pour la méme raison Origene interpretant ce passage d'Isaïe, où Dieu dit, que *le Ciel est son thrône*, montre que le Paradis & le Ciel de Dieu dans la terre, c'est la Iustice; d'où vient que ceux qui la traitent comme il faut, sont tous celestes de science, de vie & de conuersation. N'est-ce point cette consideration qui a seruy de motif aux Babyloniens de bâtir le Palais où se rendoient les iugemens, en forme du Ciel; car la massonnerie méme estoit de pierres de saphirs, qui sont de couleur celeste, & au lambris ils auoient contrefait des nuages, & dans ces nuages certains oiseaux, qu'on tenoit estre messagers de la Iustice, comme s'ils eussent esté deleguez pour voir les deportemens des hommes en l'acquit de leurs charges, & les aduertir que rendant les iugemens en terre, il falloit tousiours auoir vn œil & vne oreille dans le Ciel.

Isaïe 66. Cœlum mihi sedes est.

Efficiuntur sedes Dei, facti prius conuersatione & peritia cœlestes.

Philostr. l.1.c.18.

Ie découure encore cecy par vne obseruation de l'Escriture, car elle m'apprend que cette braue Princesse Debora, surnommée l'Abeille, iugeoit le peuple, & tenoit ses assises sous vne palme: où comme il est probable, apres auoir ouy les raisons des vns & des autres, elle prenoit la feuille de cét arbre & la donnoit à celuy qui auoit le droit: & de cette practique est venu la coustume de planter des palmes aux portes des grands Aduocats & Iusticiers; ce qui se gardoit mesme en l'ancienne Rome.

Iud. 4.5.

Exornétque tuas plurima palma fores. Martial.

Or

Or pourquoy pensez-vous que Dieu a voulu que les premieres assises de la iustice fussent tenuës sous les palmes : sinon pour signifier ce que dit Philon, que comme la palme porte son cœur & sa force au coupeau, aussi les bons Iuges dressent tous leurs sentiments & leurs affections au Ciel, viuant tousiours comme en la presence de la Diuinité ; ou bien que comme les vertus de la palme sont innombrables, aussi les excellences de la iustice n'ont point de fin.

Adjoûtez encore à cecy vn traict d'vn commentaire Chaldaïque, sur l'Ecclesiaste, qui raconte que Salomon, ce grand Roy, sous le Royaume duquel la paix & la iustice s'entre-baiserent comme sœurs, pour montrer l'estime qu'il faisoit de ceux qui manioient bien le droit, leur fit bâtir vn somptueux Palais, d'vn ouurage tres-exquis, qui fut appellé *la maison du Iugement*, & par excez de courtoisie, il ordonna qu'ils participeroient au vin des offrandes, qui estoit presenté aux Autels du Dieu viuant, & qui prouenoient d'vne vigne plantée & cultiuée des mains du mesme Salomon. N'est-ce pas bien mettre la iustice dans le Ciel, que de l'admettre à la communication des honneurs & des offrandes de Dieu. Aussi le peuple d'Israël s'imaginant vn iour que Moyse estoit perdu, demanda incontinent des Dieux à Aaron pour le gouuerner : comme estimant qu'il falloit quelque Diuinité pour suppleer la perte de ce grand homme d'Estat. Puis vous estonnez-vous, si sainct Augustin, au liure qu'il a faict de l'ordre, loüe la practique de Pythagore, qui n'enseignoit iamais la science politique à ses disciples qu'ils n'eussent passé par de longues estamines, estimant que les autres *Exod. 32.*

arts estoient propres pour ébaucher l'esprit ; mais que celle-cy y appliquoit les viues couleurs, & comme on dit, glaçoit & perfectionoit le tableau.

Il n'est pas maintenant difficile à conclure l'excellence d'vn braue homme d'Estat, mais la decouuerte en est tres rare & ie vous diray bien que considerant les tableaux que Delben a faict sur la Philosophie d'Aristote, & les alliant auec d'autres pieces tres-rares, i'ay veu deux villes bien differentes, qui portoient toutes deux le tiltre de Police ; mais l'vne en effect estoit la fausse Police & l'autre la Cité de la verité. Ie vous les representeray purement & sincerement, selon le dessein de saint Augustin en sa Cité de Dieu & selon les idées des sages Anciens, sans toucher nos temps que ie ne veux ny loüer ny blasmer, mon naturel & ma profession m'ayant mis dans vne grande ignorance des affaires du siecle.

SECTION II.

Le tableau de Babylone tiré des diuerses conceptions des plus rares esprits de l'Antiquité.

I'Ay doncque veu la cité de la mauuaise police dans ces peintures antiques, qui estoit bastie sur des ruines, en terre de vif argent & toute cimantée de sang. Les tremble-terres y regnoient fort frequens, & ie ne sçay quels vents enragez y souffloient si dangereusement, qu'ils sembloient vouloir mettre tout en pieces.

Les eaux y estoient infectées, l'air tuoit les hommes qui le respiroient, les viandes couuoient la

mort ſous vne fauſſe apparence de la vie. Les habitans ne voyoient que des Loups & des Renards à leurs coſtez, des Courbeaux & des Hibous ſur leurs maiſons, des commettes ſur leur teſte, des ſerpens & des ſcorpions à leurs pieds, qu'on y apperceuoit quaſi auſſi largement ſemez que ſont les fleurs dans l'email du Printemps, les portes reſſembloient à ces portes funeſtes dont parlent les hiſtoires qui ne s'ouuroient iamais que pour faire paſſer de la charongne & des ordures : & parmy tout cela les citoyens auoient dans la teſte vn charme ſi puiſſant, qu'ils s'eſtimoient bien-heureux, penſant que dormir ſur les eſpines c'eſtoit viure entre les violettes & les roſes. *Plutarchus de curioſit. ἀποφράδας πύλας*

C'eſt bien merueille qu'au dehors il y auoit quelques ſpectres de pieté, mais au dedans il n'y auoit point de temple : car en effect, iamais les bourgeois de cette cité ne regardoient le Ciel que pour en meſdire, & cherchoient tous auidement la terre couuerte d'vn voile de couleur celeſte.

Ie ne vis point là d'autres Dieux que l'Honneur, l'Intereſt & la Volupté à qui on ſacrifioit des ames & des corps en plus grand nombre que Salomon ne fit égorger de bœufs dans la celebrité de ſes plus ſomptueux ſacrifices. Ie vis de grandes cauernes où il y auoit toutes ſortes de beſtes, & meſme pluſieurs monſtres qui auoient bien du rapport auec les Harpyes, les Gorgones, & les Chimeres de l'antiquité. I'apperçeus auſſi quelques autres eſcartez, où l'on m'aſſeura qu'il ſe commettoit de grands ſacrileges, capables de faire rougir les tenebres qui leur ſeruoient de voile, ſans toute-fois les deſrober aux yeux de Dieu.

Les hommes qui cheminoient par les ruës, pa-

roissoient comme des Centaures, &estoient vestus d'vn habillement moucheté à guise de la peau de Panthere : les Chirugiens qui auoient fait l'anatomie de quelques-vns fraischement trespassez, asseuroient qu'ils leurs auoient trouué deux cœurs.

Quoy que c'en soit si est-ce qu'ils monstroient, à ce qu'on disoit, de merueilleux artifices & intrigues en leurs paroles, & n'auoient quasi autre passetemps tout le iour, que de tendre des pieges sans espagner leurs plus grands amis, car ils estoiẽt perfides & cruels à toute extremité, en tout ce qui concernoit leurs interests.

Comme ie considerois plus attentiuement leurs ordres & distinctions, ie m'apperçeus qu'il y auoit trois labyrinthes bien diuers : Dans le premier, qui estoit tout à l'entrée, demeuroient les moins malins, qui n'estoient pas encore meslez dans les noires méchancetez, se contentants de faire quelques friponneries d'esprit : car ils se trompoient à bon escient l'vn l'autre : mais ils auoient de la complaisance à se tromper & appelloient ce ieu-là, *le tour du baston.* Ie vis là force des officiers qui seruoient leur maistre, sans oublier leurs propres affaires, fauchoient le pré pendant qu'il estoit encore dans l'abondance. Ie vis des marchands dont les vns supposoient vne marchandise, les autres la fardoient, les autres la surfaisoient, les autres iuroient sans fin, & quelques-vns mesmes aualloient desia les pariures, aussi doucement que le vin le plus delié. Ie vis des artisans qui faisoient force tromperies en leurs manufactures, & sçauoient mieux le mestier de mentir que out autre. I'en vis aussi qui vendoient le vent, le siecle, & le temps, & auoient des inuentiõs non pareilles pour attirer de l'argent. Les vns par certaines influances le tiroient comme

comme fait la foudre, sans toucher à la bourse: Les autres auoient les inuentions des quintessences; Les autres trafiquoient sur les astres, & vendoient la bonne fortune dans de petites boëtes de fumées: Les autres tenoient boutiques de secrets des arts, & se faisoient fort de liurer la beauté, la ieunesse, la santé, & l'immortalité, à qui les voudroit achepter. D'autres faisoient des dez & des chartes de Mathematiques: Les autres menoient des ours: Les autres tiroient des infames deniers de la planete de Venus: Les autres en qualité de mercenaires faisoient des Odes & des Sonnets d'amour pour les Pandores du siecle: & ce qui étoit le plus ridicule, on voyoit parmy tout cela quelques ieunes esprits qui se méloiēt de repetasser des rymes ou de la prose assez mal à propos, ausquels on donnoit de l'or, & de l'encens dōt ils étoient deuenus si bouffis, qu'ils estimoient que la plus solide sagesse du monde n'étoit qu'ignorance en cōparaison de leurs ouurages.

On ne peut dire tous les tours que faisoit ce bâton, & combien l'esprit éueillé à ses interêts trouuoit d'artifices pour venir à bout de ses intentions.

La conscience en remordoit quelques-vns, mais ils répondoient qu'on ne pouuoit plus viure dans le monde, *sans tourner le bâton*, & qu'il étoit aussi necessaire que de respirer.

Au second labyrinthe, ie vis les corruptions de Iustice, décrites par saint Cyprien en l'Epistre qu'il addresse à son amy Donat, lors qu'il parle de Rome l'idolatre. Tout estoit plein, (dit ce Prelat) de beaux preceptes, de bonnes loix, & de sages ordonnances, mais au milieu de tant de lumieres, on offençoit Dieu & les hommes auec autant d'impudence, comme si toutes ces loix n'eussent esté faites à autre intention que pour estre transgressées.

Iamais

Iamais l'innocence ne fut si mal-traictée qu'au lieu où l'on faisoit profession de la defendre. Les serpens des deserts ont moins de fiel & de colere que ces Plaideurs que ie vis agitez d'vn esprit de vertige, & partagez du glaiue de diuision, leurs clameurs estoient si excessiues, qu'elles faisoient retentir toute la maison de Iustice, comme on entend bruire les flots au riuage de la mer Egée. Ie vis des potences, & des rouës, & des chaudieres boüillantes qu'on preparoit pour quelques malotrus criminels, d'autant qu'ils n'étoient encore (à ce qu'on disoit) que petits larrons: mais s'ils fussent deuenus plus gros, on eût couronné leurs crimes plutost que de les chastier.

De là i'apperçeus les campagnes pleurantes, qui étoient remplies d'eaux croupillantes, qu'on racontoit estre formées des larmes des véves, des orphelins, & vne infinité d'autres personnes qui viuoient dans de grandes oppressions. I'en vis qui étoient en l'eau iusques au col, & qui leuoiét le bras à toute force pour representer quelques papiers, où il y auoit des loix de Charlemagne, & Loüys douziéme, qui recommandoient expressement qu'on eût à traitter les causes des pauures deuant toutes autres affaires : mais on repliquoit que telles ordonnances n'estoient plus à la mode. Ces miserables sollicitoient leurs Procureurs, & ils les trahissoient: se plaignoient à leurs Aduocats; & ils les amusoient : imploroient l'assistance des Iuges, & ils les vendoient, nonobstant les gens de bien qui estoiét encore ennemis de ces corruptions.

Ie vis deux gros registres, dont l'vn s'appelloit la caballe de la Faueur, & l'autre la caballe d'Argent, où l'on disoit qu'il y auoit des méchancetez aussi noires que les esprits de l'abysme, mais qu'il ne

ne les falloit pas diuulger. Il y auoit là vne fort grande quantité de Plaideurs, qui se mesloient d'étendre les procez, comme les Cordoniers font le cuir auec les dents, & bourdonnoient des propositions d'erreur, des reuisions, des incompetences, des recusations, des oppositions, & des clauses de compulsoire, auec tant d'autres mots si ideux, que ie demanday si ces gens-là parloient le langage de Canadas, ou de la Chine.

On voyoit de vieux chiquaneurs qui estoient tous vermoulus de méchancetez, qui n'auoient plus que le souffle sur les levres, & apprehendoient fort de mourir, de peur qu'ils auoient de quitter l'exercice des procez.

Là mesme se retrouuoient des ames desia demy-damnées, qui faisoient rage en matiere de perfidie, l'vn portoit vn faux témoignage; l'autre inuentoit vn contract; l'autre forgeoit vn testament, l'autre supposoit vn crime, l'autre tenoit boutique de toutes sortes de médisances & falsifications diaboliques; l'audacieuse venalité d'vne parole prostituée au peché voloit entre Ciel & terre sur la brune auec des aisles de hibou; & pour consommer le sublimé de la méchanceté, le droit s'accommodoit à l'iniquité: c'estoit faire tort aux méchans que de ne les pas imiter, les crimes, disoient-ils, estoient desia assez authorisez, par la grande multitude des complices.

Dans le troisiéme Labyrinthe, ie vis des hommes qui ne tenoient plus guere de l'homme que la figure & la peau. Ils étoient auprés d'vn fleuue enchanté qu'il falloit passer & repasser sept fois, selon qu'on racontoit pour deuenir tout à fait loup garou.

Aussi enuoyoit-on desia quelques-vns qui estoient tous transformez en des mõnstres inconnus

gnus, & d'autres qui n'auoient plus que le petit doigt, ou le bout du nez d'hommes. I en vis qui étoient comme de petits singes, qui se poussoient & s'égratinoient l'vn l'autre,& fendoient la presse à toute force pour grimper au haut d'vn arbre, qu'on disoit estre l'Arbre d'honneur.

Filiucius Gyraldus in pictura fauoris.

A l'entrée il y auoit vn ie ne sçay quel phantosme de diuinité, qu'on nommoit *la Faueur mondaine.* Elle sembloit en apparence auoir du corps & de la consistance; mais en effet, c'étoit vn vray spectre de fumée, qui estoit habillé d'vn manteau tissu de nuée & de vent. Il y auoit à ses côtez des Philosophes qui se vouloient mesler de faire sa genealogie & son horoscope; l'vn disoit qu'elle estoit fille de la beauté, l'autre du hazard, l'autre du babil; que la fortune estoit sa mere nourrice; & que si elle auoit son exaltation au signe du Belier, elle trouueroit son abbaissement dans la Balance. Si est-ce qu'elle paroissoit alors fort gaillarde & pimpante; la flatterie ne cessoit de la muguetter, luy iettant des roses & de fleurs de lis: mais au mesme temps, l'enuie se glissant subtilement dans la presse, luy rongeoit le bord de la robbe. La richesse, le dédain, la presomption, & la hardiesse, ne faisoient que crier autour d'elle, place, place: & pour la faire plus grande, elles taschoient de luy mettre vn gros Code de Iustinien sous les pieds. Elle estoit si dédaigneuse des connoissances qu'elle auoit eu autrefois, qu'il n'y auoit rien de plus froid que sa rencontre: & si elle auoit des yeux, ce n'étoit que pour voir ses interests. Quand ie vis qu'elle enfiloit vn chemin tout luisāt de glace, & qu'elle dansoit sur la corde, ie la quittay de veuë, sans m'amuser dauantage à suiure ce demon: mais i'entendis que tous ceux qui se promettoient les sept miracles du

du mõde,auoient été payez en mõnoye de feüilles.

Là mesme ie consideray des hommes que vous eussiez pris pour des oysons, tant ils estoient simples de contenance,mais ils n'ageoient dans les Pactole, n'ayant seulement qu'vn pied d'oyson : car l'autre caché sous la plume étoit vne griffe de Harpie,qui ne faisoit qu'attraper des poissõs d'or. I'en vis aussi qui estoient si plongez dans vn gros monceau de pistoles,qu'on ne leur voyoit ny corps ny testes, mais seulement vn bout du pied, qui estoit fait comme la patte d'vn gros griffon : c'est ainsi qu'vn braue Peintre depeignoit iadis l'auarice.

Aquila anserina Stapleto.

Allant plus auant, ie découuris l'antre de Bacchus,où ie vis de fifres, des tambours,du liere,des peaux de cheures, de grosses fumées de rotisserie, des crapules,des festins,& des gens enseuelis dans le vin, & dans la viande.

Delà on passoit aux grottes de la volupté,où l'on faisoit des crimes qui feroient criminelles les plus innocentes plumes, en les écriuant:comme il faut vn extrême impudence pour les commettre:il faut aussi bien de la pudeur pour les couurir. Rien ne m'estonna tant que de voir des Ecclesiastiques sans Religion,des Dames sans honte,& des ieunes filles de maison,émerillonnées, qui sçauoient tant de ce qu'elles deuoient ignorer, que les plus perdües ne leur pouuoient rien apprendre.

Apres comme le jeu se tournoit en sang, ie vis d'étranges perfidies,des circonuentions horribles, des trahisons execrables, qui ne parloient que de noüer des cordeaux,& détremper des poisons. I'en vis aussi qui faisoient métier de tuër les hommes, &disoient hautement qu'il n'y auoit point de salut pour eux dans l'innocence, mais bien dans l'enormité de leurs sacrileges.

Ie pensois auoir tout vû ; quand i'apperçûs vne chambre hydeusement noire , qu'on disoit estre l'estude de Lucifer,& que là étudioient de beaux esprits de ce temps,sous la regences d'Herodes,de Tibere & de Pilate , pour trouuer le moyen de ne plus croire en Dieu : & sçauoir toute la plus raffinée police des siecles anciens.

Ie serois long & ennuyeux si ie voulois dechiffrer toutes les particularitez de cette funeste cité. La peinture en a dit beaucoup , & le plus grand malheur que i'y voy; c'est qu'elle est plus veritable que ie ne voudrois:car sans toucher à l'hõneur de tant de gens de bien qui sont encore , & dans le corps de Iustice , & dans toutes les autres compagnies : il faut auoüer que parmy les fils de Seth il y a bien des enfans de Caïn, qui composent cette Babylone.

SECTION III.

Destruction de la Babylone , & la regence de la Prouidence Diuine sur les Estats du monde.

IE vous prie de grace , ô l'ingenieux Politique qui parcourez des yeux ces lignes que ie vous ay tracées,arrestez vn peu de pas ferme,& considerez auec moy le nœud de toute cette police,la source, le progrez, l'issuë & le remede de tous ces desordres, peut-estre trouuerez-vous plus de raison en mes discours que vostre passion n'en desireroit. Consultez si vn peu vôtre cœur,sondez vôtre ame, allez au fonds de vôtre conscience, ie crains qu'il n'y ait là quelque puits de l'abysme , & quelques sauterelles de l'apocalypse,qui sont des noires vapeurs,

peurs, lesquelles ont iusques icy eclypsé toutes les lumieres de vostre entendement. Ie ne vous celeray point qu'il y a trois sortes d'ames, les vnes sont vierges; les autres desia alterées & mediocrement corrompuës, les autres effrontées : telles que celles qui sont appellées dans l'écriture, *ames vastes & gigantesques.* Eccl. 23. v. 5. au texte Grec. Γιγαντώδης ψυχή

Ie ne pense pas à voir vos procedures que vous ayez l'ame vierge, aussi me veux-ie pas persuader que vous ayez vne ame de Geãt, qui n'attẽde plus d'autre medecine que la foudre. Ie croirois plutost que vous auez l'estomach débauché par quelques mauuais principes, dans lesquels ou le malheur de vostre nourriture, ou la presomption de vostre suffisance, ou le chatoüillement de bien reüssir aux affaires du monde, vous a ietté. Voulez-vous que ie touche au doigt le commencement de vostre desbauche. On vous a trop flatté sur la beauté de vôtre esprit, qui n'est pas de verité des plus plats de ce siecle, mais il s'en faut beaucoup qu'il ne soit si excellent que vous le pensez. Vous vous estes retiré insensiblement de cette grande intelligence que S. Denis appelle le Foyer eternel de toutes les plus épurées lumieres, & les plus chastes affections, & en vous en retirant vous auez pris quantité de fausses lumieres en vostre entendement corrompu, & de grande froideurs au cœur, qui vous ont apporté vn relaschement des bonnes mœurs, & vn desordre notable dans toutes les parties de vôtre ame. Vous auez vû le Ciel & toutes les esperances de l'autre vie, comme les Mathemaciens font voir dans vne chambre noire tout ce qui se passe au dehors, par le moyen d'vn petit pertuits, en telle façon que tout ce qu'on voit, paroit comme des ombres & des grotesques renuersées sans dessus dessous. Dionys. c. 1. de diuin nom. Ἑστία ἀΐδιος

Voilà ce qui vous est arriué apres auoir bouché toutes les fenestres & toutes les auenuës de la lumiere celeste, vous auez fait vn petit trou à la lune, & tous les biẽs de l'autre vie ont semblé fort minces à vostre esprit deffiant, vous auez pris dessein de faire fortune à quelque prix que ce fust, & de bastir en terre, comme Caïn apres auoir quasi renoncé aux attentes du Ciel. En ce faisant vous auez fait l'asne sauuage, pensant vous échapper des liens de la dependẽce que vous auez de Dieu, vous vous estes fait vous-mesme, vostre bien, vostre fin, vostre Dieu. Là dessus, vous auez pensé aux moyens que vous tiendriez pour arriuer à ce but qui estoit desia formé en vostre imagination. Il vous a semblé que toutes choses succedoient selon l'esprit, le trauail & l'industrie qu'on y apporte auec quelque petite rencontre de fortune, sans que Dieu se meslast du gouuernement des affaires d'icy bas. Vous auez tiré des consequences grossieres de la prosperité de quelques esprits rusez, sans voir le fonds du sac; les succez de vos affaires, qui vous ont semblé heureux, nonobstant vos crimes; & vos procedures desloyales, vous ont enhardy, les méchans esprits qui vous pratiquent assiduellement vous ont confirmé. Enfin vous voilà quasi reduit à ce poinct que vous estimez qu'il faut tenir vne façon dans toutes les affaires & les gouuernemens du monde, qui soit fine, captieuse, mondaine, & independante des loix diuines : si ce n'est par quelque apparence populaire.

Aug. lib. 3. de lib. arb. c. 24. qui bonum non est Deus sibi ipsi vult esse bonum suũ sicuti sibi est Deus.

Si cela est, ie vous demande pourquoy donc au iugement de ce grand Politique Thucidide, & de tous les autres bien sensez, a t'on remarqué que les esprits deliez, depoüillez de la crainte de Dieu, ont esté tousiours les plus broüillons & les plus malheu

malheureux dans la conduite & de leurs affaires, & de celles du public? comme au contraire, les peuples qui n'auoient point tant de science, & d'inuentions, mais qui suiuoient la touche generale de Dieu, & le clair de la probité ont tenu leurs Estats plus policez dans la simplicité, plus heureux dans l'ignorance du mal, & plus fermes dans la durée de leux felicité? Iamais y eut-il vn esprit plus affiné que celuy d'Achitophel; duquel l'Escriture a dit qu'on le consultoit comme vn Dieu? & iamais y eut-il homme plus malheureux en la pratique: car apres auoir ordonné des affaires du Royaume & de celles de sa maison, ne luy restant plus que sa personne à pouruoir, il s'aduisa de prendre vn licol & de s'étrangler, d'autant qu'on n'auoit pas suiuy vn de ses conseils.

Vide Lipsium in notis ad 3. lib. Politic. c. 4. p. 125.

Consilium Achitophel quasi si quis consuleret Deum 2. Reg. 2.

Quand on voit dans les histoires vne grande lice de ces plus raffinez Politiques qui ont si mal rencontré, ou en leur personne, ou en leur posterité, comme ie vous en produiray à cette heure vn bon nombre, il faut sans doute bien dire que cette voye-là est tousiours dangereuse en ses entreprises, mais qu'elle n'est pas infaillible en ses succez. Quand vous seriez deuenu méchant comme vn petit Polypheme, il vous seroit bien difficile de nier vne premiere cause de toutes les creatures qui sont au monde, laquelle soit d'elle-mesme absoluë, independante & eternelle: Car quand le monde seroit plein de roües & de ressorts depuis la terre iusques au Ciel, tousiours faudroit il necessairement venir à la derniere roüe, & au dernier ressort qui donneroit le bransle à tous les autres, & ne le prendroit de personne, & cela c'est Dieu. Quand vous seriez brutal comme vn Lestrygon, vous ne

Ratio D. Anselmi Dialog. de veritate cap. 1.

pourriez pas nier vne Verité eternelle : Car en quel temps diriez-vous qu'il n'y auroit point eu de verité ? Quand vous assigneriez l'espace de dix millions d'années, & tout ce qui se peut imaginer par dessus, vous y trouueriez tousiours cette verité : & si vous disiez, elle n'estoit pas alors, & qu'en disant cecy, vous fussiez veritable, ce qui ne peut pas estre, encore diriez-vous vne verité, en niant mesme la verité, tant son estre est necessaire : & cette verité eternelle, qui sert de base à toutes les veritez, c'est ce que nous appellons Dieu. Quand vous seriez dénaturé comme vn monstre, vous ne sçauriez pas nier qu'il y a vn estre souuerain dans le monde qui tient le premier degré de toute les excellences, en telle sorte qu'on ne sçauroit penser rien de plus excellent, & cela est Dieu.

D. Thom. opuscul. 2. cap. 2. Quia sunt per participationem, reducũtur in id quod est per essentiam.

De là il est necessaire d'inferer ce que dit diuinement bien S. Thomas, que toutes les choses qui sont par emprunt, & par participation, ont vn rapport de necessité à ce qui est par essence & par nature : ainsi les estoilles & les pierreries regardent le Soleil, & les choses chaudes, le feu, comme la mesure de leur excellence. Or il est certain que les hommes & les villes & les Royaumes n'ont qu'vn estre emprunté, puis qu'ils ne sont point faits d'euxmesmes, & partant il est besoin d'auoüer qu'il y a vne puissance intellectuelle en souuerain degré, où toutes ces intelligences des hommes mesmes qui ont basty ces Estats, & ces Republiques, se rapportent; & ce rapport n'est autre chose que la prouidence.

En bonne foy si vous voyez sur vn theatre plus de dix mille barbes blanches qui viendroient de decider vn affaire d'vn commun consentement, penseriez

riez-vous estre bien sage, d'entrer au conseil sans y estre appellé;& regratter les sentences de tous ceux qui auroient opiné, publiant vne opinion toute nouuelle, & directement contraire à tant de bons iugemens.

Et ie vous demande si on resuscitoit maintenant tant de bons Magistrats qui ont gouuerné toutes sortes de Royaumes,& de Republiques, les siecles passez,ne verroit-on pas plus d'vn million d'hommes tout consommez en science,en vertu, en experience, qui auroient policé le monde dans la creance, & sous les loix de cette Prouidence diuine? Ce seroit alors vn beau spectacle de vous voir entrer en la sale d'vn tel conseil, auec vne ieune barbe,pour démentir toute cette assemblée,& dire qu'il n'y a que la police humaine,la dissimulation, & les tours de souplesses qui valent dans les affaires,sans qu'il faille rien attēdre de Dieu.Ne seriés-vous pas ridicule?Et c'est toutefois ce que vous faites,tant le peché vous a fait stupide. Si vous auiés vne étincelle de sentiment d'homme, quand vous nourrissez de telles pensées en vôtre esprit,pensés-vous que vous prefereriez quelques raisons moisies d'vn esprit de chair,& les caprices de vôtre imagination sensuelle, à la grande voix de la nature, & aux estats de l'Vniuers assemblé pour condamner vostre bestise? s'il n'y a point de Prouidence pour châtier les peruers,& recompenser les iustes, concluez qu'il faut viure dans le monde comme vn esprenier, ou vn brochet, qu'on appelle le tyran des eaux, & n'auoir point d'autre mesure de la vertu que sa griffe & sa gueule?N'est-ce pas ouurir la porte à toutes les iniustices,tous les pariures,toutes les perfidies, & toutes les execrations possibles? Car quel monstre ne conceura vn esprit qui ne conçoit

plus de Dieu ? I'ay quelque raison, dites-vous, & pour ce vous estes d'aduis qu'on entretienne cette creance pour amuser le peuple.

En disant cecy, vous montrez vne grande foiblesse d'esprit; car il faudroit conclurre, selon vôtre proposition; que tout ce qu'il y auroit eu iamais au monde de iustice, de temperance, de modestie, de benignité, de patience, d'honnesteté, de paix, & de tranquillité, seroit venu d'vne creance imaginaire touchant la prouidence, d'vne erreur, d'vne folie, & d'vne illusion : ce qui est aussi absurde que de dire que les raisins viennent des chardons, & les roses des glaces de l'hyuer.

Et ne me dites point qu'vne fausse creance ne laisse pas de causer de bons effects, comme il appert aux vertus des Payens : car ie maintiens que ce que les Payens ont fait de bien, ils ne l'ont point fait en consideration des adulteres de Iupiter, ny des meurtres de Mars le sanguinaire : mais par le respect d'vne diuinité qu'ils estimoient venger l'iniquité, & recompenser la vertu. Dans cette creance generale qui estoit la vraye racine de leurs vertus morales, il n'y auoit point d'abus, quoy qu'ils fussent trompez aux particularitez de leur conduite.

Irridendum agere curam rerum humanarum illud quicquid est summum (addit) sed credi ex vsu vitæ est. Plinius lib. 2. cap. 7.

Vos belles objections de paille sont venuës d'vn infame Diagoras ou de Pline, qui a pensé auoir trouué vn grand secret, en disant que c'estoit vne iolie inuention que la creance d'vne Prouidence diuine : pource qu'elle retenoit le monde en bride. Ne meritoit-il pas bien d'estre maudit, comme traître de tout le genre humain ? ne meritoit-il pas bien d'estre grillé tout vif d'vne gueule d'enfer, comme il a esté perdant la vie dans les incendies du mont Vesuue ? puis qu'il se vante d'auoir découuert vn

secret

secret,qui seroit capable, s'il estoit vray,de lascher la bride à toutes les profanations & brutalitez de la vie la plus sauuage qui pourroit tomber en l'imagination ? Toûjours seroit-il plus à propos de supporter vn mal bien placé,que d'introduire vn bien mal digeré,(disent les Sages, & quel crime est-ce donc d'inuenter des faux secrets, dont l'ignorance est si salutaire,& la verité seroit si prodigieusement dommageable ? Que ne prenez-vous plutost la sage ratiocination du Philosophe Simplicius, qui disoit:*Quand ie m'imagine Dieu,ie me figure vn grād maistre,que ie sçais estre doüé par necessité d'vne sciēce tres ferme,& d'vne volonté tres bonne. Et partant ie conclus qu'il ne peut ignorer les choses qu'il a produites;puis que cette ignorāce ne tombe pas mesme aux animaux les plus stupides: & ie dis que les connoissant, il les gouuerne sans trauail, comme tout puissant qu'il est,sans qu'il y ait grandeur ny multitude de fardeaux qui puisse épuiser les forces,& la vigueur de cét esprit infiny. Comme il n'y a chose trop grande pour sa capacité,aussi n'y en a-il point de trop petite pour sa bonté. Rien n'échappe à sa paternelle Prouidence,& il n'estime pas que soit vne chose indigne de son soucy de gouuerner vn papillon,puis qu'il a estimé que c'estoit vne chose bien seante à sa bonté de créer vn papillon. Or maintenant penser que sçachant, & pouuant,& voulant gouuerner le monde,il en est diuerty par les plaisirs & contentemens qu'il prend à entretenir soy-méme,c'est vne pensée fort grossiere : car pourquoy attribueriōs nous à Dieu des sentimens & des affectiōs que nous aurions honte de donner aux hommes, s'ils n'auoient fait profession d'estre du mestier des faineantes?*

Voilà comme ce bel esprit va ratiocinant, & de fait, c'est totalement ignorer Dieu que d'en auoir le moindre sentiment par dessous ce qui est infiny.

La souueraineté independante, ne peut auoir de compagnon;& la force inépuisable d'vn Createur, qui a tout fait, suffit à gouuerner tout. L'Ange ne luy coûte pas plus à faire qu'vn ver à soye, & le ver à soye ne luy coûte pas moins à produire que l'Ange. Que ne iugez-vous ce qui est à faire de ce qui est desia faict? Quand vous entrâtes au monde, la Prouidence de Dieu, comme vne fourriere vous auoit preparé vostre logis, il n'estoit pas en vôtre puissance de vous faire alors ny riche, ny pauure, ny maistre, ny valet, ny Roy, ny sujet: On faisoit vos affaires, sans vous demander conseil. Dieu conduit encor sourdement la trame de vostre vie: si vous voulez estre heureux, vous n'auez qu'à contribuër vostre franc-arbitre à son ouurage. Mais si vous aues resolu de faire le fin contre les arrests de la Prouidence, & biaiser à vos interests pretendus, n'est-ce pas faire la mesme chose que feroit vne grenoüille, si elle auoit voulu nager contre le fil du Rhosne ou du Danube? Cela n'est-ce pas aussi ridicule, que si vn moucheron se mettoit en peine de voler iusques au Ciel, & roidir ses petits pieds pour arrester le cours du premier mobile?

Contre cét ancien dire, touché par Tertull. *Non licet Deos nosse gratis.* *Diogen. l. Laërt l. 4.* *Augenar. 2. in Ps. 25.*

Ie vous presse, dites-vous; & si vous pouuiez bien reüssir dãs les affaires du monde par ces voyes de pieté & de probité, qui sont tousiours annexées à la ferme creance d'vne Prouidence diuine, vous aimeriez mieux prendre ce chemin là que tout autre. A cela ie vous réponds ce que Laërce dit du Philosophe Bion; lequel estant auparauant Athée; puis s'étãt mis de hazard à inuoquer les faux Dieux se rendit tres-superstitieux à les seruir, sous esperances de quelques commoditez temporelles qu'il estimoit en tirer. *O le grand fol* (dit cét Autheur,) *qui ne pouuoit s'imaginer les Dieux, s'il ne les faisoit merce*

mercenaires, & vouloit que la creance d'vne diuinité dépendist des succez de sa personne ou de sa maison. Dieu, dit S. Augustin, *n'engage point sa promesse à nous faire heureux selon le monde, aussi-tost que nous serons deuenus hommes de bien : si vous luy dites : ô Dieu où est vostre iustice de laisser ainsi fleurir les méchans, & trauailler les gens de bien. Il vous répondra ; où est vostre foy ; où est la promesse que ie vous ay faicte ? Vous estes vous fait Chrétien pour estre heureux dans le monde.*

Dicis Deo, hæc est iustitia tua vt mali floreant boni laborent : & Deus tibi respondet hæc est fides tua Hocine tibi promisi, & ad hoc Christianus factus es, vt in sæculo floreres ?

Ce seroit faire vne vertu coquine, mignarde, & interessée qui le payeroit tousiours de prosperitez : on auroit sujet de dire qu'elle se seroit donnée à Dieu pour la lippée, & non pour l'honnesteté, il y auroit bien de la crainte que les delices du present, ne luy fissent perdre le goust de la recompense promise au Ciel, comme on dit que les chiens qui chassoient dans les fleurs du mont Gibel, perdoient iadis les traces du lieure.

Quand suiuant la bonne police, nous deurions estre malheureux, selon le monde, tousiours consolerions-nous la captiuité du corps, pour la liberté de l'esprit, & doreriõs nos chaînes de la gloire de nos vertus. Nous entrerions dans la communauté des grandes ames, qui ont fait tout le bien pour endurer du mal ; & serions plus ioyeux d'estre en vn fõds de fosse auec S. Paul ; que dans le Ciel de terre que fit bâtir Cosroës Roy de Perses. Mais Dieu n'est pas si rude à la bonne conscience, qu'il la veüille tousiours tenir dans les auantages de la vie presẽte, tant s'en faut, si vous voulez bien raciociner, vous trouuerez vne infinité de bõs Princes, de bons Magistrats, & de toutes sortes de personnes qualifiées, qui suiuãt la probité, ont tres-bien reüssi dãs le maniemẽt des affaires. Et si vous considerez vos beaux

Politiques qui ont fait profession d'affiner tout le monde, où vous n'auez veu que le premier estage de leur felicité plastrée, où vous auez toûjours troué de grands labyrinthes, d'horribles confusions, des fortunes peu durables, des rabaissemens de leur posterité, de la haine, & de l'execration des siecles.

Ie pense auoir mis ces veritez en leur iour aux histoires que i'ay écrites d'Herodes, de Theodose, de Maxime, d'Eugene, de Constantin, de Dioclecian de Constance, de Iulien & des autres.

Et si vous voulez voir encore d'vn clin d'œil comme il n'y a point de finesse puissante contre Dieu & qu'il attrape les fins, faisant des filez de leurs plus grandes subtilitez, pour les prẽdre: Voyez Ioseph vendu par ses mauuais freres, de peur qu'il ne fust adoré, & le voila adoré, pource qu'il a esté vẽdu. Voyez Aman qui machine la ruine des Hebreux pour s'éleuer; & le voilà eleué sur vn gibet de cinquante coudées, pour le rabaisser. Voyez Ionas qui veut aussi trancher du fin contre les conseils de son maistre; & les tempestes le poursuiuent: le sort luy sert d'attache; la mer de maistresse, de constance; le ventre d'vn baleine, qui deuoit estre son sepulchre, de palais. Il vient au port par le naufrage, plus asseuré dans les entrailles d'vn poisson que dans vn nauire. Voyez Pharaon qui fait du rusé, & pense qu'en ruinant les Israëlites, son sceptre est tres-bien estably: Dieu le surprend dans la finesse, & luy fait connoître que l'oppression de ce pauure peuple est l'instrument de sa ruine. Vn petit enfant qui va flottant sur les eaux du Nil, dans vn berceau de jonc, comme vn vermisseau caché dans la paille, & dont la mere affligée mesure de ses yeux le tombeau, en tous les flots de cét element infidelle, & tiré du peril par le

sang

sang mesme de Pharaon, pour mettre en poudre le diadéme de Pharaon, & l'enseuelir tout boüillant dans vn goufre de la mer rouge. Voyez Hieroboã qui se reuoltant contre son Prince, fait vn Estat par ambition, & vne religion par phantaisie, apres auoir veu fendre les Autels, de l'horreur de son crime, son cœur demeurant toûjours plus dur que les pierres; enfin il est tellement chastié de Dieu qu'il ne demeura pas seulement vne menuë poussiere de sa maison sur la face de la terre. Voyez Absalon qui pense que le moyen de se porter au throsne, c'est faire à force d'armes vn marchepied de la teste couronnée de son Pere, & le voilà empestré à vn arbre percé de trois lances, & ietté dans vne profonde fosse, qui n'a laissé rien viure de luy que la memoire de son malheur. Voyez Saül qui fait contenance d'obeyr ponctuellement à la loy de Dieu sous la conduite de Samuël, puis il apprend à deuenir fin, faisant des desseins, & cherchant par tout ses petits interests : enfin Dauid dont il iugeoit la vie incompatible auec son Estat, le desarçonna, sans y apporter autres ruses que de se faire homme de bien.

Domus Ieroboam euersa est & deleta de superficie terræ. 3. Reg. 19.

Voyez les Monarchies du monde tant debatuës: Voyez les Sceptres pendans à vn filet de soye, les Empires & les vies d'Otton, de Vitelle, de Galba, de Pison, de Balbin, de Florian, de Basilisque, de Syluian, de Tacite, de Quintille, de Maxime, de Michel Calaphate. Voyez les beaux saults de Parmenion sous Alexandre ; de Sejan sous Tibere ; de Cleandre sous Commode ; d'Ablauius sous Constantin; d'Eutrope sous Arcadius ; de la Vigne sous Federic ; de Broca sous Philippe, de Cambrera de Pierre, & tant de semblables gens.

Ou vous serez du tout insensible, ou vous auouë-

rez

rez qu'en matiere de faire vn Estat, & bastir vne fortune, il y faut proceder seurement auec vne tres-grande liaison aux maximes de la foy, de la religion, de la probité, si on ne veut attendre dans vn train de vie incertain, vne ruïne tres-certaine. Et puis vous doutez encore d'entrer en la cité de la bône police? O si vous auiez vne fois goûté ses delices, que vous en seriez parfaitement amoureux, & ie voy bié qu'il faut que ie vous fasse vne peinture pour contrebalancer celle de la mauuaise police.

SECTION. III.

Le tableau de la Cité de Dieu, dite autrement, la ville des Bons hommes, tirée de plusieurs belles pensées des anciens Autheurs, & des choses practiquées en quelques Republiques antiques.

IE vous diray donc que i'ay veu dans les Idées de Platon, cette diuine Agathopolis, & que i'ay l'esprit encore tout content de la souuenance de ce spectacle. N'attendez point que ie vous décriue les champs, ny la ville auec des mignardises de paroles; car ie laisse cela aux Poëtes & aux Orateurs, qui auroient plus de loisir que moy. Seulement, ie vous prie de croire que tout ce que ces delicates plumes de l'antiquité ont dit des champs Elisiens & des Isles fortunées, se retrouuoit là-dedans auec des aduantages qu'on peut mieux sentir qu'on ne les sçauroit exprimer. Le Ciel y est riant, l'air sain, les eaux bonnes, les saisons temperées, les vents reglés, la terre fertile, le sejour delicieux, les collines & les vallées arrousées de belles fontaines, ombragées d'vne

d'vne quantité d'arbres,couuertes de vignes,émaillées de fleurs,tapissées de prairies,crestées d'épics : de quelque costé qu'on se tourne,il semble que la Prouidence de Dieu ait eu de la complaisance à ouurager ce terroir de ses mains.

Ie ne vous parleray point des murailles,des tours, bouleuars,& bastions,des theatres,amphitheatres, colosses,edifices, & autres choses semblables ; car ce n'est pas là où cette cité fortunée mettoit sa grandeur : combien qu'on y voyoit des structures aussi admirables,comme si les Anges du Ciel fussent venus en terre pour en prendre la conduite.Ie pris vn bon augure quand ie vis à l'entrée de la ville vn grand nombre de Damoiselles modestes,courageuses & deliberées , qui alloient aux fontaines puiser de l'eau,& portoient la cruche sur l'espaule, comme cette ancienne Rebecca, dont il est parlé en l'Escriture,& trauailloient ainsi que les abeilles, à la faueur d'vn beau iour d'esté. Ie vis sur la porte de la cité vne grande statuë du Soleil, qui estoit au signe de la Balance : ce qui me fit iuger que tout estoit compassé là-dedans comme sont les iours & les nuits dans l'equinoxe. Et ie ne me trompay point au iugement que i'en fis ; car il n'y auoit pas iusques aux horloges,qui ne fussent reglez en telle sorte qu'ils sonnoient tous ensemble,& se rencontroient à chaque heure du iour.

C'étoit vn contentement de marcher sur vn paué vny & lissé, & voir des ruës fort nettes , où il n'y auoit ny ordure,ny crotte,ny égouts,ny cocher n'y carrosse,ny cliquetis de foüets,ny fumées de rotisseurs,ny crieurs,ny caquet,ny cours, ny cloaques, ny senteurs de muguets,ny fripponeries de laquais, ny entreprises de couppebourses, ny pauonades de Rodomons , ny meneurs d'Ours , ny Charlatans,

ny

ny chicaneurs, ny quereleux, ny yurognes, ny cabarets, ny tous ceux qui tirent tribut de la chair humaine. Tout le monde y estoit occupé, & n'y auoit pas vn seul feneant: seulement voyoit-on de enfans en fort bas âge qui ioüoient vn ieu tres-innocent, & portoient sur leurs visages enfantins la bonté des peres & des meres, imprimée d'vn illustre caractere.

I'appris que le principal ressort de cette grande felicité, étoit vne simplicité tres naïfve, qui regnoit en tous ces habitans; non pas qu'ils fussent stupides ny niais; car les ayant abordé, ie reconnus qu'ils auoient les esprits clair-voyans & bien épurez, mais toute leur estude estoit d'accorder leur cœur auec leur langue, & proceder en tout ce qu'ils faisoient d'vne merueilleuse franchise. Ils s'estonnoient fort quand on leur disoit, Qu'il y auoit aux autres pays des hommes dissimulez, qui parloient contre leurs sentimens, & pensans vne chose en leur cœur, la disoient tout autrement de la langue: Ils estimoient cela impossible, & apportoient des comparaisons de leurs horloges, où le ressort & l'éguille alloient toûjours de mesme pas. Et lors que i'insistois, & que ie me fondois sur l'experience de ce que i'auois veu & oüy, ils concluoient qu'il falloit donc bien dire que ces hommes-là estoient des *Centaures spirituels*, composez de deux natures.

Et comme on leur racontoit qu'il y auoit des Dames & Damoiselles dans les autres Prouinces qui portoient des habits somptueux, lissez, bourrez, déchiquetez, chargez des pierres, & de chaines, qui auoient des dépoüilles de mort sur leurs testes, des ponts leuis attachez aux pieds, & qu'elles employoient enuiron le quart de leur vie à se peigner, & se plastrer le visage; Les femmes de ce pays-là en auoient

auoient vne grande compaſſion,& diſoient la larme à l'œil, *Helas les pauures creatures,il faut bien dire qu'elles ont commis d'enormes pechez pour les traitter de laſaçon.*Et comme on repliquoit que la plus grande ambition que ces Dames auoient au mondeeſtoit de rencontrer vn tel traictement,elles faiſoient de grands ſignes de croix demandant ſi elles eſtoient deuenuës innocentes,ne voulant pas dire folles tout à fait.

On ajoûtoit vn certain narré, Qu'en l'année d'vne paix vniuerſelle, il s'eſtoit trouué vne Damoiſelle,qui ayant voyagé auec ſon mary en quelque autre Prouince auoit appris vne certaine façon d'embellir le viſage & s'en ſeruoit aſſez finement; dequoy les autres s'apperçeuans, la firent iouër à l'Imperiale qui eſtoit vn paſſe-temps,où la Dame qui deuenoit Imperatrice par le ſort du jeu, commandoit aux autres ce que bon luy ſembloit, & toutes luy rendoient obeyſſance: l'Imperatrice declarée, fit commandement à toute ſa ſuitte de ſe lauer le viſage, ce que cette femme fardée eſtant contrainte de faire, comme l'eau vint à diſſiper ſon fard, & qu'elle parut ce qu'elle eſtoit, la confuſion de ſon front fut ſi exceſſiue,qu'elle en mourut quaſi de dueil,&depuis elle n'oſa entreprendre le ſemblable. Leurs habits,leur,port,leur marcher leur coutenance, leurs paroles,leurs maiſons,leurs meubles,leurs tables,leurs recreations, tout alloit à vne certaine ſimplicité; accompagnée toutefois de majeſté, de ciuilité, de bien-ſeance, aſſaiſonnée de vrais plaiſirs qu'on peut prendre dans la vie humaine.

Ie voyois force vieillards de cent ans, & par delà, qui eſtoient encore aſſez frais, dequoy ie m'eſtonnois fort,& vn d'entre-eux me regardant,

Qu'auez

Qu'auez-vous, dit-il, *à vous estonner ? Nous viuons icy de viandes innocentes: de là vient que nous ne sçauons pas seulement le nom des maladies, dont on dit que vous auez de gros registres, & que sont les acquests de vostre intemperance. Nous n'auons point icy d'enuie pour secher nos entrailles, & abbreger nos iours, nous sommes tous grands dans l'obeyssance que nous rendons à la Loy, tous riches dans le contentement de nos desirs, & tous contens dans la felicité d'autruy. Nous n'auons point de passions pour déchirer nostre cœur, ny de soucis pour partager nostre vie, ny d'auarice pour nous brusler tous vifs dans nos maisons, ny d'ambition pour nous faire des aisles attachées auec de la cire, & voler iusques aux nuës, & signaler les terres & les mers de nos chûtes.*

Nous auons vne grande loy qui est de n'aller point contre la loy de nature, & pour vous dire la verité, l'ignorance des pechez dans laquelle nous viuons, nous sert plus que ne font aux autres, tous les preceptes de vertu.

Il n'y a point de guerre parmy nous, sinon contre les vices, que nous aymons mieux dompter que toute sorte de monstres. Nous ne sçauons que c'est de pestilence, d'autant que nous ne soüillons point l'air, ny la terre, de blasphemes, ny de sang. Les saisons ont chez nous la même égalité qui tiennent nos esprits, & le Ciel nous rit en toutes ses maisons, comme nous tâchons d'auoir vne charité tousiours riante, & des entrailles de compassion enuers nos semblables. Quand nous voulons voir de beaux theatres, nous nous remettons en memoire les vanitez des hommes, pour les pleurer autant qu'elles sont friuoles. Nous contemplons ce grand spectacle de l'vniuers, qu'il est bien difficile d'imiter, & le refuter c'est vn crime.

La plus grande eloquence qui soit parmy nous, c'est

la

la verité eſt la premiere ſcience que nous apprenons à nos enfans, c'eſt celle qui monſtre à ne point mentir. Nous taſchons ſur tout d'adorer & ſeruir ſaintement Dieu nous vniſſant à ſon eſprit, & nous laiſſant aller au grand cours de ſa Prouidence.

Ie vis bien à oüyr parler ce ſage vieillard que i'eſtois en bon lieu;neantmoins ne me contentant pas ſimplement de ce qu'il auoit dit,ie voulus voir leurs Egliſes,leurs deuotions,leurs loix,& leur Iuſtice,leur commerce & leur police. Ie vis que les lieux dediez au ſeruice de Dieu,eſtoient extremément bien reglez, entendus, hantez; & que leur deuotion n'eſtoit point vne petite routine de ſingeries, ny de mines:mais vne ſolide creance de la diuinité,auec des affections tres-pures. Ils n'auoiẽt point quantité de cloches & ne faiſoient point trophée de les branſler,ny de publier les feſtes auec force bruit, ny de faire des foires à l'entrée des Egliſes, ny de vendre des bagatelles, ny porter de beaux habits, ny de releuer leurs cuiſines. Leurs grande ſolemnitez eſtoient mieux marquées par le ſilence & la deuotion, que par tout autre appareil exterieur. C'eſtoit vne benediction de voir que l'hereſie n'auoit rien alteré ny en leur doctrine,ny en leurs mœurs: car ils s'eſtoient touſiours portez ennemis de toutes les nouueautez: & comme on dit que les poiſſons ſe taiſent & s'approchent de la ſource des eaux: auſſi eux banniſſans de leur ville toutes ces diſputes contentieuſes, portoient la bouche aux fontaines de la verité.

Il y vient du temps que i'y eſtois,vn habile homme,qui leur penſoit preſcher des Controuerſes & des diſtinctions épineuſes de la Theologie Scholaſtique:mais les meilleurs François demandoient ſi ce Predicateur préchoit en Hebrieu. Ils ne pûrent

souffrir vn autre qui leur entortilloit les consciences, à force de remuer vne infinité de cas trop subtils, & quelquefois peu honnestes, tant ils craignoient d'apporter du mélange à l'innocence de leurs sujets qui trouuent plus d'ayde dans les lumieres de la bonne nature que dans les subtilitez des hommes.

Ie considerois, comme au sortir de l'Eglise, ils alloient visiter des beaux grand Hospitaux, qui estoient parfaitement bien fondez & administrez pour le secours des pauures, tant estrangers, que domestiques, & ie voyois que les Dames les plus delicates entroient courageusement là dedans, les charitez dans les mains: s'abaissant aux seruices des plus necessiteux : cela m'affectionnoit tellement à leur police, que ie la iugeois estre la crême de la mesme Theologie.

Et de fait, quand ie m'enquestay de leurs loix, ie trouuay qu'ils en auoient aussi peu, que les gens bien sains de medecines: Elles estoient toutes fondées sur la Doctrine du Sauueur du monde, nommément sur cette parole qui nous defend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas estre faict à nous mémes. Leur estat estoit Monarchique, sous le gouuernement d'vn bon Roy qu'ils honoroient comme vne diuinité visible.

Ce Roy auoit vn Senat composé des premiers hommes du monde, qui viuoient comme des Anges, & parloient comme des Oracles ; on leur portoit tant de respect que quand ils paroissoient en vne ruë, on les regardoit passer auec vn certain silence meslé de veneration, comme si ç'eussent été des Reliques animées.

Ie vis aussi de vieux Capitaines qui auoient blãchy dans les guerres êtrangeres, à l'ombre des pames,

mes, & vne fleurissante milice disposée à bien faire aux occasions : L'obeyssance y estoit si grande que si vn Soldat eust eu desia le bras leué pour frapper au premier son de la retraitte, il eust retenu le coup. Toutes les recompenses estoient pour les vertus; & la Fortune se plaignoit qu'elle n'auoit en ce pays-là, ny Autels, ny credit. Rarement voyoit-on vne personne auancée, sinon par de longues & fidelles preuues de son merite : aussi les honneurs y tenoient, comme on dit à chaux & à ciment, d'autant qu'ils ne cherchoient rien de plus honorable dans les grandes actions, que le contentement de les auoir faites.

Tout estoit si paisible là dedans, qu'il sembloit que toute cette cité estoit comme le nid des Alcyons, qui deride la face du Ciel, & appaise les tempestes. Les citoyens s'entretenoient l'vn l'autre comme les doigts de la main, chacun prenant part au bien de son commagnon; & c'estoit vne chose aussi nouuelle de voir vne querelle, comme vn monstre amené du fonds de l'Afrique.

Il faut que ie vous confesse que i'eus vn singulier plaisir quand vn iour passant par vne ruë i'entendis deux vieillards qui discouroient en leur langage des pays étrangers, & l'vn disoit à son compagnon, qu'on y faisoit des duels, & des querelles: l'autre n'en vouloit rien croire, & n'estimoit pas que deux hommes qui portoient vne mesme peau, & vne même figure, se puissent quereler l'vn l'autre : mais celuy-cy insistoit, & disoit qu'il le sçauoit de bonne part, & que la source de leurs debats, c'étoit de dire: *Il est à moy. Non est. Si est. Que si. Que non.* Ce narré les échauffa si bien qu'ils se resolurent d'imiter ceux dont ils parloiēt, & de faire pour le moins vne fois en leur vie vne querelle : mais quelque

Ce narré se trouue aux vies des Saits Anachoretes.

effort qu'ils fissent, iamais ils ne peurent dire fermement, *Que si. Que non.* Car aussi-tost que l'vn auoit dit, *Que si,* & commençoit à faire du contenant, l'autre disoit, *Prenez-le, ie vous le quitte.* Ie vous laisse à penser si iamais on vit rien de plus blanc que ces ames-là.

En leurs commerces ils craignoient tant de faire tort à leur prochain, que vous eussiez dit qu'ils s'estudioient à se tromper eux-mesmes, de peur d'auoir du bien d'autruy : & si quelqu'vn en trouuoit chez soy, par quelque méconte, il estoit demy-mort, & se releuoit quelquefois à minuict, pour aller faire restitution, luy estant impossible autrement de iouïr du repos.

Ie vis leur Palais qui estoit vne tres-belle piece mais les procez y estoient fort rares, & i'auois neantmoins toutes les enuies de les oüyr plaider, lors qu'on me dit que le lendemain on deuoit traicter à l'Audience vne belle cause.

Chrysost. humil. 30. ad Popul. Antioch.

Ie ne manquay pas de m'y trouuer, & ie vis deux hommes iustement faits, comme ceux dont saint Chrysostome a écrit l'histoire, qui plaidoient pour vn thresor. Le fait estoit, que l'vn auoit vendu sa terre, & l'autre l'auoit acheptée. Le vendeur auoit touché incontinent son argent, & l'achepteur estoit entré en possession, & auoit commencé à cultiuer son champ, pour en tirer du bled : mais sans y penser il en auoit tiré de l'or : car venant à remuër la terre, il auoit fait la découuerte d'vn grand thresor: luy aussi estonné que s'il eust trouué quelque beste venimeuse, ou quelque malefice, estoit allé droit à son marchand pour l'aduertir de ce qui s'estoit passé, & le sommer de reprendre son or : comme l'autre n'y vouloit point entendre, il le fait assigner deuant les Iuges. C'étoit ce qui se traictoit pour lors, auec

auec vn ſi grand abord de peuple, que iamais ie ne vis cauſe plus celebre. I'auois bien de la peine d'entendre, ſinon quelques paroles entrecoupées: Le Demandeur diſoit, *Commement? eſt-ce ainſi qu'il faut traicter les hommes? vous m'auez vendu vn champ, ſans m'auertir qu'il y auoit vn threſor caché, pourquoy m'auez-vous trompé? Pourquoy auez vous vsé d'vne telle ſupercherie en mon endroit?* Le defendeur leuoit les mains au Ciel, & diſoit, *Ie vous iure & vous proteſte en foy d'homme de bien, que ie n'ay point fait cela à deſſein. Ie vous ay vendu ma terre auec toute ſimplicité, ſans auoir le moindre ſoupçon qu'il y euſt vn threſor. Hé bien ſi vous l'auez fait auec vne ſincere intention,* diſoit celuy-là *Dieu vous le pardonne, mais venez reprendre voſtre threſor.* Celuy-cy, *Moy, que ie le reprenne? il vous demeurera.* L'autre, *Il me demeurera? quelle iniuſtice! i'ay acheté de la terre, & non pas de l'or. Vous auez acheté la terre,* répondoit le Defendeur, *& toutes les appartenances, c'eſt raiſon que tout vous demeure.* Ce pauure Demandeur repliquoit en ſoûpirant: *Me voudriez-vous bien traicter de la façon, & me charger d'vn tel malheur? reprenez plutoſt voſtre terre. Ie m'en donneray bien de garde,* diſoit ſon aduerſaire, *Elle eſt à vous, le bon Dieu me deliure de cette ſiniſtre rencontre, ie n'ay garde de m'y engager.* Enfin le threſor fut adiugé à celuy qui auoit acheté la terre; dequoy il eſtoit fort deſolé, & ſes amis auoient bien de la peine à le conſoler.

O ſiecle! ô bonté! ô pauureté dorée, que tu es maintenant éloignée de nos mœurs.

Ie ne vis point là de tournelle, ny de procez au criminel; car les crimes en eſtoient bannis, & par la grande ſeuerité des loix, & par les bonnes inclinations des aſſiſtans.

On faisoit rendre comte à chacun fort exactemẽt des moyens qu'il tenoit pour viure, & y auoit vne certaine ceinture cõme celle de laquelle parle Nicolas Damascene en sa police, auec laquelle on mesuroit les iustes grosseurs: Que si quelqu'vn s'engraissoit trop, il auoit bien de la peine d'échapper, s'il ne monstroit par bons témoignages que cela ne luy estoit point arriué d'oisiueté ny de chere excessiue.

Si on eust trouué vn calõniateur, on luy eust arraché toutes les dents l'vne apres l'autre: si vn larron, on luy eût fondu de l'or boüillant dans la gorge: Si vn homicide, on l'eust fait manger aux Vautours dans vne cage de fer: Si vn blasphemateur, on luy eût flêtry les lévres auec vn fer chaud, & cousu la bouche. Si vn yvrongne, on l'eût ietté dãs vn sac en l'eau: si vn impudique, on l'eût brûlé à petit feu, tant ils auoient d'horreur des vices.

Il faudroit de grands volumes qui voudroit vous raconter toutes les nouuelles de cette celeste Agathopolis, qui demanderoient vn autre dessein que celuy que i'ay pris. Ie me contenteray de vous dire pour conclusion, que i'ay veu au milieu de la ville, vne grande pyramide de marbre blanc, sur laquelle estoit plantée la statuë de la Iustice, vestuë d'vne robbe toute semée d'estoiles, qui tenoit d'vne main vn liure des loix, & de l'autre vn espic de blé: au tour d'elle estoient aussi releuées en bosse, la Verité, la Sagesse, & les Arts; & plus bas on voyoit les statuës de tous les grands hommes d'Estat, auec certains beaux preceptes de polices, grauez sur le cuiure, dont i'ay tiré quelques coppies, que ie desire, mon Politique, vous communiquer.

Les

SECTION. V.

Les sages Preceptes tirez des monumens de la diuine Agathopolis.

LE plus grand homme d'Estat, c'est celuy qui le semble le moins: Ne vous imaginez point que vostre grandeur consiste à mettre toute la Republique de Platon & de Xenophon dans vôtre tête, ny faire vn grãd amas de preceptes, ny sçauoir des caballes, où des mysteres, ny faire profession de grandes ruses & stratagemes: on a vû dans l'experience de tous les siecles, qu'il y a dans les affaires vn certain coup de la prouidẽce de Dieu, qui éblo-nït tous les sages, desarme tous les forts, & aueugle tous les plus rusez dans leurs propres lumieres.

Ordinairement les plus mal-heureux dans les Estats, ont esté ceux qui ont fait plus de demonstration de sçauoir piper dans la police humaine. C'est ce qui ruïna Hieroboam, ce qui perdit Saul, ce qui renuersa la Republique des Atheniens, & ce qui fit que Machiauel auec ce grãd attirail de preceptes, fut desastreux en toute sa conduite. Ces hõmes si subtils sçauent mieux le mestier de disputer que de viure, de haranguer que de conseiller, & de parler que de faire. Ils ont quasi tous trois choses fort ennemies des bons conseils.

La premiere est, qu'ils sont mouuans, volages, & incapables de repos; ce qui fait que comme le Soleil excite quelquefois quãtité de vapeurs qu'il ne peut pas dissiper, aussi eux par cette viuacité toûjours agissante, amassent vn grand tas d'affaires que leur iugemẽt ne peut pas resoudre. La seconde est, qu'ils n'agent dans vne grande quantité de raisons

& d'inuentions , ressemblans souuent les corps chargez d'vne trop grande masse de sang, lesquels par vn notable excez trouuent la mort dans le thresor de la vie. La troisiéme, est que se voulant éloigner du sens commun, ils se figurent des subtilitez & des grotesques, qui sont comme les tours des Lamies (ainsi que parle Tertullien) ausquelles personne n'a iamais pensé, ny pensera : ce qui fait que leur esprit flottant dans ce grand vague de pensées, rencontre rarement le poinct d'vne affaire.

Ajoustez encore à tout cela que Dieu se plaist à étourdir tous ces grands professeurs de suffisance, & les faire boire dans la coupe d'erreur, en telle façon qu'en venant à raciociner sur leur conduite, on trouue qu'ils ont fait des fautes au gouuernement des Republiques, que les plus simples Païsans ne commettroient pas en la direction de leur maison.

Cecy a esté tres-bien remarqué par le Prophete Isaïe, lors qu'il dit des Conseillers de Pharaon : *Les Princes de Tanis sont deuenus fols, les Princes de*
Isay. 19. *Memphis se sont flestris, ils ont trompé l'Egypte, auec toute la force & la beauté de ses peuples. Dieu a détrempé au milieu d'eux vn esprit de vertige, & les a fait chanceler en toute leur conduite comme des yurognes.* Le Saint Iob a dit le mesme en ces termes. *Dieu permet que ces sages Conseillers tombent en des yssuës d'hommes insensez. Dieu rend les Iuges stupides, oste l'épée & la ceinture aux Roys pour leur ceindre les reins d'vne corde. Dieu fait paroistres les Prestres infames, supplante les principaux du peuple, change les lévres des veritables, oste la doctrine des vieillards, & répand le mépris sur les Princes,*

Angulum populorũ I. Robur & pulchritudinẽ. Iob. 12

Voila les menaces que le souuerain Maistre fait à ceux qui s'écartent du vray chemin ; & partant, mon

mon Politique, sans embroüiller vostre esprit en vne infinité de preceptes qui ont esté touchez par vne grande diuersité de plumes, ie dis que tout ce que vous pouuez desirer icy, consiste en quatre choses qui sont comme les quatres elemens de vostre perfection, c'est à sçauoir, la *Conscience*, la *Capacité*, la *Conduite*, & le *Courage*.

Le premier & le plus necessaire outil de tous les Arts, & nommément de cette profession, c'est la conscience qui est de verité la plus ancienne gouuernante de l'ame, & la plus sainte maistresse de la vie.

C'est elle qui vous appliquera incontinent à la fin qu'il faut pretendre en l'exercice d'vn Office, elle qui dira que vous estant donné au public vous vous estes osté à vous-mesme, qu'il ne faut point entrer dans ce Sanctuaire de Iustice, auec vne intention coquine, ou fripponne, ou mercenaire; mais aller sincerement à Dieu, & au bien de la communauté. Elle qui vous monstrera ces trois vilains goufres d'ambition, d'auarice, d'impureté, qui ont abysmé tous les esprits des-vnis de Dieu. Elle qui vous enseignera que ce qui se fait au Ciel, se fait à proportion dans vn cercle de Mathematique; & que ce qui se fait dans la grande police des Anges, se doit faire dans le gouuernement des hommes: Elle qui vous appuyera fermement sur la base de la Prouidence eternelle, elle qui vous rendra semblable à Dieu, en pensant souuent à Dieu, & vous fera parler ce que vous pensez, & faire ce que vous parlez.

C'est elle qui vous apprendra que l'esprit de l'homme est comme vn horloge solaire, qui ne sert de rien, sinon quand le Soleil bat dessus; & qu'il ne faut pas aussi attendre que vostre entendement puisse

puiſſe auoir vne vraye lumiere & direction pour la conduite des peuples, s'il n'eſt éclairé du rayon de Dieu.

De là elle vous fera entrer en vne ſainte lice de pieté,& de iuſtice,qui ſont les deux pierres fondamentales de tous les grands Eſtats. La pieté vous ordonnera deux ſortes de deuotion : l'vne commune, l'autre ſinguliere.

La commune vous fera ſimplement honorer & ſeruir Dieu,premierement ayant des creances tres-pures & tres-chaſtes en ce qui concerne la vraye foy,ſans aucun meſlange de curioſitez & opinions eſtrangeres ; car c'eſt vn tres-grand ſecret en matiere de Religion,de ne croire de Dieu que ce qu'il eſt ; & celuy-là le connoiſt touſiours aſſez,qui l'ignore ſaintemẽt,l'eſtimant infinimẽt releué par deſſus ſes connoiſſances. Secondement, elle vous appliquera au culte & ceremonies publiques d'vne façon franche,cordiale, & religieuſe,pour la ſatisfaction de voſtre interieur,& l'exemple du public.

Inſuſpicabilis ſecreti, Reuerendaque Maieſtatis cognitio eſt, Deum non noſſe, niſi Deum, S. Zenon ſerm. de Natiuit.

La deuotion ſinguliere vous fera conſiderer, comme eſtant vne perſonne publique, & chargée d'affaires,qui attendant le mouuement de la Prouidence diuine,vous auez vne grande dependance du Ciel,& partant elle vous enſeignera ſelon voſtre temps & voſtre loiſir , quelque heure de retraite pour traicter particulierement auec Dieu,à l'imitation de Moyſe, ce grand homme d'Eſtat , lequel auoit vn familier refuge au Tabernacle. Car s'il eſt vray ce que dit S. Gregoire de Nazianze, que nous deuons auoir Dieu en memoire à chaque fois que nous reſpirons, cela eſt d'autant plus ſortable aux hommes d'Eſtat, qu'ils ont plus de beſoin de puiſer cét eſprit viuifiant comme dans la fontaine du Verbe par le moyen de l'Oraiſon.

Saint

Saint Iean Damascene en vn Dialogue qu'il a fait contre les Manicheens, tient que les plus grãds Anges sont comme des horloges, qui viendroient enfin à languir & faillir si Dieu ne les montoit continuellemẽt par le souffle de son esprit: aussi faut-il auoüer que les plus beaux esprits & les plus fortes intelligẽces se diminuẽt & vieillissent à chaque moment, si elles ne reprennẽt de la vigueur dans la source intellectuelle, par la vertu de deuotion.

Apres que vous serez imbu de ces principes, cette sage maistresse, que i'appelle vôtre conscience, vous fera trouuer de droit fil le poinct de la Iustice, qui consiste en quatre choses principales.

La premiere, ne faire, ny monstrer à vos sujets le moindre ombrage de mal, ou de peché; car il faut commencer vôtre gouuernement par vôtre exemple, & puisque vôtre esprit est la premiere roüe dãs laquelle sont enclauées toutes les autres, il est necessaire de luy donner vn bon mouuement. On tiẽt que quand le Soleil s'arresta du temps de Iosué, la Lune, & toutes les estoiles firent la mesme pause. *Estius.* Les gouuerneurs & les maistres ont cela de propre, qu'en tout ce qu'ils font, ils versent leurs esprits dãs celuy de leurs sujets, qui ne sont souuent bons, ny mauuais, que par le rapport qu'ils ont à la vie de ceux dont dépendent leurs fortunes.

La seconde est, ne permettre pas mesmement le mal, puisque, comme disoit Agapete à l'Empereur Iustinien, Commettre & permettre les crimes, lors qu'on a toute puissance de les empescher, c'est quasi vne mesme chose. Il n'y a blandices si charmantes, ny importunitez si fortes, qui doiuent iamais faire plier vn esprit bien fait, à la permission d'vn peché qu'il sçait estre contre l'honneur de Dieu & le repos de sa conscience. *Peccata & non cohibere peccantis iuxta æstima.*

Fabri

Dosithеus lib. 3. Ialicos. Fabricianus Capitaine Romain, en ruinant vne forteresse des Sannites garda leur Venus, qu'il ennoya à Rome pour la beauté de l'ouurage, & on tient que l'aspect de cette statuë fit premieremẽt sa femme adultere, & puis le fit seruir de victime aux amours de cette impudique par vn horrible massacre. Il arriue souuent que des peres de famille qui semblent assez innocens en leur personne, retiennent des scandales en leurs maisons par certaine pusillanimité & dissimulation, qui leur causent des chastimens de Dieu, & des desastres bien extraordinaires. L'Escriture dit que le grand Prestre Ely estoit la lampe de Dieu deuant qu'il fut éteint par vne malheureuse tolerance des excez de ses enfans, qui démembrerent sa maison, & l'enseuelirent dans les ruïnes publiques. *1. Reg. 13. iuxta 70. ὁ λύχνος θεοῦ.*

Prenez biẽ garde que vous n'ayés quelque mauuais domestique éleué par vostre indulgence, qui rende vos faueurs odieuses: & vos liberalitez criminelles par l'abus de la puissance que vous luy mettez entre les mains. L'Astrologue Alkabicius remarque qu'il y a des astres qui sont benings de leur nature, & qui nous regarderoient tousiours fauorablement, n'étoit que le voisinage de quelques étoilles malignes alterent leurs douces inclinations. Et on trouue aussi plusieurs maistres & maistresses dans le monde doüées d'vne humeur extremement bonne, n'estoit que les approches que les méchans seruiteurs font de leur personne gâtent ce temperament. Celuy-là n'est ny peu fort ny peu heureux, qui les trouue, ou les fait gens d'honneur, bien intentionnez, bien affectionnez, industrieux, vigilans, laborieux, infatigables, sobres à parler, & prompts à executer, patiens, & habiles en ce qui est de leurs charges; car les bons Soldats font les Capitaines glorieux, *Qualitez d'vn Officier.*

glorieux, & les bons Officiers font les grands hommes d'Estat.

La troisiéme condition, du zele de Iustice est que vous ne soyez iamais content, qu'on ait fait vn mauuais acte, sous ombre que vous n'auez pas esté du conseil, & qu'il n'est pas venu à vôtre connoissance.

Vous vous pouuez bien réjoüir de n'auoir rien contribué au mal, mais non pas de la naissance du mal: car autrement ce seroit trahir vôtre conscience, qui doit auoir la mesme capacité à detester tous les vices, & embrasser toutes les vertus que la foy possede, à croire toutes les veritez qui luy sont reuelées.

Ie vous laisse à penser quelle conscience auoit cét ancien Sexte Pompée, auquel comme il traittoit Auguste & Marc-Antoine en son vaisseau, & qu'il estoit dans la chaleur du festin, vn seruiteur vingt dire que s'il vouloit il auroit bien-tost mis ses deux Princes à sa disposition pour le rendre Monarque de l'Vniuers: Luy pensant quelque peu à cette affaire, dit à l'Officier qui luy portoit la nouuelle, *Tu le deuois faire sans le dire.* Cela monstroit bien qu'il portoit quelque respect à la fidelité, mais qu'il estoit bien loin de cette perfection qui haït le mal, mesme celuy qui est hors de sa connoissance.

La quatriéme est, que vous deuez corriger les desordres autant qu'il vous sera possible, monstrant que vous auez vn horreur naturelle de tous les pechés qui combattent les Loix diuines & humaines; & que l'amour de l'honnesteté vous a passé comme en nature. Ie ne vois pas où la vertu d'vn grand homme d'Estat se puisse montrer auec plus d'éclat, qu'en l'exercice de la Iustice. Saint Gregoire le Grand dit, qu'il faut faire vn temperament d'huile *Greg. in Iob. 19.*

de

Iustitia firmatur solium Prou.16.

& de vin pour guerir les playes des hommes, en telle façon que les esprits ne soient point vlcerez par trop de seuerité, ny aussi relaschez par vne excessiue indulgence. Il faut auoir la verge pour toucher, & le bâton pour soûtenir, l'amour ne doit point ramollir, ny la rigueur porter les affaires au desespoir. Moyse, le premier des hommes d'Estat, brusloit au dedans du feu de charité, & au dehors estoit tout enflammé des flammes d'vn zele de Iustice. Comme Pere benin, il presentoit à Dieu son ame, iusques à vouloir estre effacé du liure de vie pour sauuer son peuple : comme Iuge il prenoit l'épée, & la trempoit au sang des idolatres. Il estoit en toutes façons, & Ambassadeur courageux, & Mediateur admirable, plaidant deuant Dieu la cause de son peuple auec les prieres, & deuant son peuple la cause de Dieu auec l'espée.

Euectus in excelsũ, inde magis vitia despice. Cassiodorus. Eccl.10 8.

C'est tout fait que de faire bonne Iustice: Dieu ne vous a pas mis en haut pour autre raison que pour voir les vices en bas ; si vous les exaltez ils vous fouleront aux pieds, vous boirez tousiours la plus grande partie du poison que vous aurez detrempé aux autres ; & lors que vous aurez rompu la palissade, la Couleuure (comme menace l'Escriture) vous mordra tout le premier.

Quand la bonne conscience vous aura mis en cét estat, que vous n'ayez autre intention, que d'auancer le bien en vostre personne, & en ceux qui vous touchent, vous n'aurez pas peu aduancé dans les perfections d'vn grand homme d'Estat: si est-ce qu'auec la conscience, il faut de la science & de la capacité pour l'acquit des grandes charges, & nommément de celle-cy qui fait profession de gouuerner les hommes, lesquels sont quelquefois aussi intraictables, que les hydres à plusieurs testes.

Campanus

Campanus, Euesque Terny, dont nous auons quelques œuures en la Bibliotheque des Peres, au liure qu'il a fait du Magistrat, demande en luy quatre conditions; vn esprit vigoureux; vne façon qui ne soit point raualée, ny dégoutante : vne prudence pleine de maturité, quand il est besoin de consulter vné affaire ; & vne promptitude à prendre le temps en son poinct, pour executer ce qui aura esté vne fois bien resolu. *Campanus Interamnēsis Episcop.*

Il dit vn esprit vigoureux : car il est bien-seant que cette ame là soit pleine de lumieres & de flāmes, qui doit seruir aux autres de guide: & comme il ny a si grand esprit qui n'ait bien des manquemens : il est grandement necessaire qu'il soit poly & par les bonnes lettres qui vnissent & incorporent en vn seul homme les facultez de plusieurs autres, & par la conference des sages, qui dérouïlle tout ce que les belles natures ont encore de terrestre, pour les faire voir en leur beau lustre.

Vn homme(dit cét Autheur)*qui pense tout sçauoir, & tout faire, sans auoir besoin du conseil des autres est necessairement de deux choses l'vne, ou Dieu parmy les mortels, ou bête parmy les hommes.* L'Escriture parlant de la grande mer de cuiure que Salomon fit au temple, dit au liure des Paralipomenes, qu'elle tenoit trois mille mesures, & le liure troisiéme des Roys, ne luy en donne que deux mille. Cela semble enuelopper quelque contradiction que Tostat dénouë, en disant que ce grand vaisseau tenoit de vray iusques à trois mille mesures, mais que iamais on n'y en versoit que deux mille. Ainsi vont les esprits des hommes, tant capables puissent-ils estre ; il ne les faut pas remplir de charges & d'affaires iusques à les abysmer, mais partager les fardeaux par mesure, puis qu'il n'y a que Dieu seul *2. Paralipam 45. 3. Reg. 7. 26.*

seul qui soit suffisant pour tout. La presomption de ceux qui veulent entreprendre par dessus leurs forces, pour ne laisser rien à faire aux autres, nuit beaucoup plus que ne feroit la stupidité.

Nigredo sanguinea regnãtem discernit, & praestat humano generi inde aspectu Principis possit errari. Cassiod. Var. lib. 1 Epist. 2.

Il adjouste à l'esprit la façon du corps, qui n'est pas peu recommandable en la taille en la figure, au port, au marcher, à l'âge, au visage, en la parole, & même en l'habit. Tout cela quand il est eminent, preuient les esprits, & frappe son coup pour dõner de l'estime à vn homme deuant qu'on soit entré dans son interieur: mais si la maison ne répond au frontispice, que peut-on dire autre chose, sinon que la nature a basty vn beau logis pour y loger vne beste agreable?

Ce qu'il dit au troisiéme & quatriéme lieu de la prudence naturelle & acquise, que quelques-vns ont, pour bien deliberer & resoudre d'vne affaire, accompagnée d'vne forte resolution & d'vne execution bien estroite, est bien le plus necessaire en vn grand homme d'estat.

Il y a ordinairement deux grands écueils en cette mer d'affaires qui ont des oppositions bien contraires aux negotiations des choses d'importance. L'vn est l'irresolution, & l'autre l'opiniastreté. L'irresolution tiẽt toûjours les hommes suspendus en l'air, & donne la gesne aux sujets qui attendent leurs départemens & leur ordre des conseils de ceux qui deliberent. L'opiniastreté par vne fausse presomption de suffisance, ne veut iamais demordre de ce qui a esté vne fois proposé, & ressemble vne rude portiere, qui chasse tous les bons auis de la maison. On ne croiroit pas le dommage qu'apporte cette derniere peste à tous les bons conseils, & combien elle est difficile à guerir. Veritablement, c'est bien vn prodige, que Dieu découure depuis le

le lambris des Cieux iusques au fonds des abysmes les moindres atomes du monde, & qui est si clair-voyant, que l'enfer n'a point d'assez époisses tenebres pour se cacher deuant luy : neantmoins tout sage qu'il est, pour rompre nostre orgueil il feint quelque repentance en ses actions; & nous autres de qui les pensées sont timides, les prouoyances incertaines, les actions confuses, souuent auons bien tant d'arrogance, que de vouloir soûtenir des fautes, de peur de confesser que nous auons failly. Vne maxime des Politiques tient que c'est diminuër son authorité de faire vne chose qu'il faut défaire : mais tousiours vaut-il mieux estouffer à sa naissance vn monstre qu'on aura fait, que de le fomenter & nourrir puis apres de sang humain. Assuerus reuoquant le cruel Edict qu'il auoit fait du massacre des Hebreux, en rend vne pertinente raison, disant que cette diuersité d'ordonnances ne vient point de la legereté de son esprit, mais du changement des temps, qui font iour aux affaires qu'on traicte. Ier. 26. 13.

Quant à l'execution qui suit la deliberation, c'est bien la plus forte piece : car il se trouue trop de gens qui deliberent, comme les rats font dans la fable, de pẽdre vne petite clochette au col du chat, pour asfurer leur republique contre les surprises. Le conseil est reçû de tous auec applaudissement : mais quand ce vient à l'executer, chacun tourne le dos. On ne peut pas dire combien vn homme qui execute, ou par soy, ou par gens bien affidez, les affaires qui sont prudemment resoluës, a de minence sur les autres pour le gouuernement. Le Roy Antigone disoit que sa milice étoit plus vne milice des temps, & des occasions, que des armes : & Polybe écrit que les moindres choses qui se font dans les Diminuti maiestatis fecisse mutanda. Senec. Esther. 16. Polyb. l. 9.

guerres, sont celles qui se traittent auec le fer & la violence : mais les plus releuées s'executent par la science qu'on a de bien ménager vne occasion.

Voila à plus prés les qualitez qui forment la capacité d'vn homme d'Estat, sans nous étendre à parler icy des autres talens, nommément de ceux qui sont mis au rang des biens que le vulgaire attribuë à la fortune.

Mais vn homme pourroit auoir toutes les bonnes inclinations possibles, & seroit neantmoins toûjours semblable à ces Musiciens qui faisoient toute leur musique au dedans, sans que personne en entendist rien au dehors, s'il ne se produisoit dans la conduite, qui est l'application de tous les talens de grace & de nature qu'on sçauroit auoir à la practique & au cours des affaires.

Cette conduite vous apprendra vn merueilleux secret, qui est de s'ajuster aux temps, aux lieux, aux personnes, aux affaires qu'on traicte, & se mesurer en telle façon qu'on rende ses actions profitables à tout le monde. Elle vous fera sortir hors le rideau, & auancer sur le theatre, pour voir & estre veu reciproquement de tous ceux qui auront des yeux, C'est là qu'il ne faut rien apporter de solide, de raualé, de superbe, de colere, de leger, de petillant, de fiévreux, & de passionné : car les grandes fortunes ont cela qu'elles poussent quasi toutes les taches du cœur sur le front : & quoy qu'on apporte bien de l'artifice pour se counrir, elles font voir vn homme à nud qui n'est iamais bien habillé des paremens de fortune, s'il n'a de vrais ornemens de vertu.

Nil vile, nil cupidũ iudices decet. Claras suas maculas reddunt si illi ad quos multi respiciunt aliqua reprehensiones sordescunt. Cassiodorus.

Que pensez-vous, si les hommes sont maintenant si pointilleux, qu'ils se vantent de faire voir des taches au Soleil, où ne pourront-ils trouuer à redire, principalement si on leur en donne du sujet?

Les

Les grandes excuses ne seruent de rien pour couurir des vices, que la verité met au iour, & que la renommée publie auec autant de trompettes que les hommes ont de bouches.

Cette sage conduitte vous dira qu'il n'est pas de besoin que vous monstrant en public, vous fassiez paroistre tous vos defauts,& tout ce que vous portez dans le cœur;comme si vous auiez la poictrine de crystal : mais aussi que le moyen de bien hacher ses passions,c'est de n'en auoir point.Ie ne dis pas que vous deuiez estre sans ressentimens & inclinations : car comme les lieux où il n'y a ny son, ny mouuement,sentent mauuais: Aussi les ames si sourdes ne sont pas toûjours les plus nettes : mais ie dis que vous deuez tellement reprimer toutes les émotions qui bataillent contre la raison , qu'elles n'eclatent en public à vôtre desauantage & le mauuais exemple de ceux qui vous contemplent.

Les Philosophes ont remarqué que les tonnerres qui naissent à l'aube du iour,sont les plus dangereux : & vous remarquerez que si vn homme dans les premiers rayons de sa dignité monstre déja de la conuoitise , de l'amour, de la haine, de la vengeance , de l'auarice , & d'autres passions qui vont fort au preiudice du public, & qu'il souleue la voix du peuple comme vn grondement de tonnerre,il se perd autant de reputation comme il s'est déja corrompu d'esprit.

La conduite vous enseignera aussi le moyen de ménager vostre dignité , d'vne façon qui ne soit point farouche,arrogante,& hautaine,mais douce, affable, & communicatiue, & parmy cela retenir vne grauité honneste, & moderée , pour ne point auilir le charactere que Dieu imprime sur ceux qu'il appelle aux charges & commandemens.

C'estoit vne plaisante mommerie de voir ces Roys d'Egypte paroistre tous les iours en nouuel habit auec des marques de feres, d'oyseaux, & de poisson pour donner terreur à leurs peuples, & du suiet aux Poëtes de faire des fables de Prothée : Cette grauité affectée n'est point dans les mœurs des grands hommes, qui n'ayment naturellement rien de singulier, sur les autres, que l'eminence de leurs belles qualitez. Nos esprits ne sont pas bestes, ny enfantins, pour se payer des mines, il veulent quelque chose de plus solide : & celuy-là est toûiours le mieux estimé des sages qui va plus dans l'interieur que dans l'apparence.

La conduite vous découurira les qualitez, les mœurs, les inclinations, les suffisances, les necessitez, de ceux que vous auez à gouuerner, & vous montrera du doigt le ply qu'il faut tenir pour prendre les hommes. Ce n'est pas auiourd'huy vne petite affaire de ménager des humeurs qui sont aussi diuerses, qu'elles sont incompatibles. Le probléme du loup, de la chevre, & du chou, se renouuelle tous les iours. Si vn bâtelier se trouuoit bien empesché de passer ces trois choses seule à seule, d'vn bord de la riuiere à l'autre, sans que le loup fist du mal à la chevre, & la cheure au chou, en son absence : quelle prudence pensez-vous qu'il faille auoir à vn homme d'Estat pour accorder tant de chiens & de lievres, d'épreuiers, & de colombes? S. Gregoire dit, que le Paradis n'a rien que des ames heureuses, & l'enfer est remply de malheureux : mais le monde où nous viuons a des marchands bien diuers. Vous en verrez sous vostre gouuernement vn grand nombre de simples innocens, pauures & affligez. Estimez que Dieu vous a fait prin-alement pour ceux là, ouurez leur vôtre cœur, d'vne

d'vne amoureuse compassion, élargissez leur les entrailles de vostre charité, tendez leur affectueusement les mains secourables, prenés leurs requestes, prestez l'oreille à leurs clameurs, faites expedier promptement leurs affaires, sans les traisner dans ces longueurs qui les deuorent. Roidissez le bras contre ceux qui les oppriment, retirez la proye de la gueule du lion, & des griffes des harpyes. C'est pour cela que sont faits les Roys, les Princes, les Estats, & les Offices. C'est à telles actions que Dieu promet toutes les benedictions du Ciel, & toutes les admirations de la terre. C'est pour telles proüesses que sont tissuës les couronnes de gloire. C'est ainsi qu'on entre au fonds du cœur, & de la bienvueillance des peuples, ainsi qu'on a autant d'ames & de vies à son commandemẽt, qu'il y en a qui respirent l'air plus doucement par les liberalitez dont on les a obligées. La grandeur d'vn homme deuãt Dieu n'est point à remplir la terre d'armes, & à faire des riuieres de sang, & éleuer des montagnes de corps morts, mais à faire iustice à vn pauure orphelin, à essuyer les larmes d'vne miserable vefve, à tremper dans l'huile (comme parle l'Escriture) le ioug d'vn peuple qui vit de fiel & d'absinthe : car sans toucher icy rien en particulier, nous sçauons que dans tous les Royaumes de la Chrêtienté, il y a vn tres-grand nombre de personnes, qui soûpirẽt dans des necessitez quasi intolerables aux sauuages, & qui chargent tous les iours les oreilles de plaintes, & les autels de vœux, pour leur deliurance.

Belle loüange que donne le Roy Theodoric à Cassiodore.

Proprio censu neglecto sine inuidiâ lucri morum diuitias retulisti. Et vnde vix solet reportari patiẽtia si entiũ voces militauerunt tibi laudantium. Lib. ep. 3.

Maintenant que nous auons vn Roy qui a tant de bonnes inclinations à la Iustice, & aupres de sa personne vn si sage conseil, & tant de gens d'honneur, doüez de si sinceres intentions, quand pourrons-nous raisonnablement esperer le soulagement

Vn Parlement si zelé au bien public.

des peuples, si ce n'est à cette heure où les miseres sont notoires, les clameurs perçantes, & les volontez tres bonnes? Helas, s'il y a chose au monde où vn grand homme d'Estat puisse paroistre, obliger tous les viuans & remplir les siecles auenir de l'admiration de ses vertus, c'est en procurant l'auancement d'vne si saincte affaire, pour laquelle le Ciel est en attente, & les mains de tant de milliers de personnes sont tous les iours leuées aux autels.

Tant & tant d'Officiers pour n'auoir eu autre dessein dans les chargez, que d'accommoder leurs affaires, ont passé comme des fantosmes, sans rien laisser icy que de l'ordure, & sans emporter autre chose en l'autre monde, que des crimes: Ils ont experimenté que *l'ame des navrés a crié du Ciel contre eux, & que Dieu ne l'a pas laissé sans vengeance:* comme parle le S. Iob au chapitre 24. où il explique bien au long & les calamitez des pauures, & les châtimens des riches qui les persecutent. Mais tous ceux qui se sont fermemẽt addonnez à la manutention de la Iustice, à la consolation des personnes affligées, outre les couronnes dont ils iouïssent au Ciel, viuent delicieusement dans la memoire des hommes, leurs bouches qui se sont couuertes pour la iustice, apres qu'elles se sont fermées comme des tẽples, sont vrayement dignes qu'on seme des lis & des roses sur le marbre qui les enserre: & leur posterité moissonne encore la bõne odeur des vertus de ses braues ayeulx, qui la fait marcher la teste leuée à la face des peuples.

Anima vulneratorũ clamauit, & Deus inultum abire non patitur.

Regnantis facultas tunc fit altior cũ remittit: & acquirit nobiles thesauros fama neglecta vilitate pecunia. Cassiod. l.1. ep.16.

Vous verrez d'autre part des trauaux & des loüables actions que la bonne conduite vous conuiera de recompenser, où il vous faudra monstrer genereux & liberal: car combien que la vertu soit tousjours assez payée de son merite, si faut-il auouër

asseure

asseurément, que c'est bien l'vn des pires desordres qui sçauroient arriuer à vn Estat, quand en semant des bien-faits on ne recueille rien que des ingratitudes, & que pour s'authoriser dans les recompenses, il se faut signaler dans les crimes.

D'autre part se presenteront plusieurs fautes à chastier qui sont ou de personnes assez bien conditionnées, lesquelles seront comblées en quelque legere offense par surprise, & celles-là se doiuent traiter auec beaucoup de douceur & de clemence : ou ce sont des vices couuerts de quelques mauuaises consciences, que vous ne deuez, ny ne pouuez pas encore manifester : & icy il faut vser de beaucoup d'industrie & de sagesse pour dénicher le peché, & tirer le serpent tortu de sa cauerne, comme auec vne main de sage-femme, ainsi que parle l'Escriture: ou sont pechez publics, de gens determinez qui pechent sans esperance d'amendement, auec l'infection d'vne communauté, & c'est icy qu'il se faut roidir de tout son pouuoir pour oster le mal & les méchans.

Ce sont les preceptes que donne S. Bonauenture en son Traicté des aisles du Seraphin.

Cette conduite dont ie vous parle, vous apprendra encor le style qu'il faut tenir dans les affaires; car il importe de les prendre par vne certaine anse qui les rend beaucoup plus faciles. Nous voyons par experience que ceux qui seruant de lunettes de crystal, taillées en pointes de diamant, pour vne pistole qui sera sur vne table, verront vn grand thresor ; en sorte que leurs yeux seront remplis d'illusion, & leur main, s'ils ne sçauent le secret, sera bien empeschée de trouuer cette piece d'or qu'ils recherchent.

Cela arriue tous les iours dans le train du mon-

de ; les affaires ont vne infinité de faces qui se presentent à nos pensées, lors mesme qu'elles sont plus subtiles: mais il y a bien des imaginations creuës, & celuy-là est vrayement habile homme qui sçait mettre le doigt sur le poinct d'vn faict, & l'empoigner, comme on dit, par le bon bout.

Vous n'attendez pas icy que ie vous parle du maniement des finances, des artilleries ; ny des armes de la marine ; & des fortifications, des requestes, & des arrests ; estant choses éloignées de ma profession, dont ie ne puis tirer de la gloire que par la confession de mon ignorance. Vn chacun doit voir la substance, l'enstenduë, & les qualitez des affaires qu'il traicte, apprendre ce qui est vtile de sçauoir pour l'aquit de sa charge, s'informer de ce qu'il ne peut pas deuiner par soy-mesme, escouter volontiers les aduis, les examiner, & peser auec maturité. Euiter sur tous les six empeschemens des bonnes affaires ; qui sont, le desordre, la confusion, la passion, l'empressement, l'irresolution, la precipitation; faire tout accortement & paisiblement ; de sorte qu'on ne monstre point de chagrin, à la façon de ce Sejan, qui toutefois auoit plus d'esprit que de conscience ; duquel on disoit qu'au milieu des plus grandes occupations, il sembloit toûjours auoir vacation.

Actu otioso simillimus Velleius.

Il y en a qui donnent quantité de preceptes sur chaque office, & font quasi comme si on vouloit faire de longs discours à vn homme pour luy apprendre à marcher : L'experience, qui est vne sage maistresse, aussi-tost qu'elle a rencontré vn esprit doüé de quelque capacité, luy en apprend plus que les liures.

Enfin vôtre derniere liurée, c'est le courage qui est extremément necessaire aux hommes de vostre

professiou

profeſſion. Calliſthene diſciple d'Ariſtote, remarqua que le tremblement de l'Iſle de Delos, fut vn ſiniſtre preſage aux villes de Buris & d'Helice, qui furent englouties dans vn gouffre. Auſſi quand le corps des hommes d'Eſtat, qui eſt comme cette Iſle du Soleil, tremble & plie à la faueur, que peut-on attendre, ſinon vne entiere deſolation des Prouinces? Il faut neceſſairement auoir vn grand courage pour roidir le bras contre vn ſi grand torrent d'iniquitez, & de violences de perſonnes de qualité, qui veulent confondre les elemens, & meſler les eſtoilles auec la pouſſiere de la terre pour venir au bout de leurs pretentions déreglées.

Vn grand courage, dis-je, pour reſiſter aux douces blandices qui viennent de la part des alliez & des amis, nommément des femmes puiſſantes, à qui la nature a donné de attraits ſi dangereux, qu'il eſt quelquefois plus facile de ſe defendre des cornes des Taureaux, des defenſes des ſangliers, & de la gueule des lions, que des artifices de ſemblables creatures.

Vn grand courage au rencontre des affaires, & des paroles qu'on traicte auec certaines perſonnes qui ſe piquent facilement, & s'échauffent dãs leur harnois : la belle vertu que de les ſupporter, & de les amollir auec vne douceur d'eſprit paiſible & charitable, comme on dit, qu'auec vn rayon de miel on déroüille & purifie les fontaines d'eau trouble. *Auicenna de diluuiis.*

Vn ancien diſoit, que qui peut bien endurer vne iniure, eſt digne d'vn Empire; ſon ſeul ſilence deſarmera vn homme paſſionné; & fera ietter à ſes pieds celuy-là meſme qui ſembloit gronder iuſques par deſſus ſa teſte.

Voyez la iournée.

Vn grand courage auſſi, pour ſupporter des ingrats,

dire Moyse.) Qu'y a-il de plus humble en refusant les charges, de plus obeïssant en les acceptant, de plus fidelle en les exerçant, de plus induitrieux en executant les commandemens de Dieu, de plus vigilant au gouuernement du peuple, de plus seuere en la correction des vices, de plus patient aux souffrances des infirmitez de ses sujet, de plus zelé en l'amour cordial qu'il portoit à tout le monde?

Aug. l. 22. cötr. Faust. cap. 169.

Auec ces qualitez il deuient le Dieu des Monarques, il renuerse l'estat de ses ennemis, il délie les chaînes d'vne infinité d'esclaues, il ouure les mers, ils cultiueles solitude, il marche à la teste de six cés mille-hommes d'armes, il vit laborieux parmy les pasteurs, chaste dans la cour des Roys, moderé dans le gouuernement, compagnon des Anges en sa solitude, & comme vn homme du Cabinet de Dieu qui auoit continuellement le Ciel en obiet, & toutes les grandeurs à mespris. Il auoit effacé tout ce qui estoit de l'homme par la pureté d'vne conuersation toute celeste: La chair estoit chez luy dans vne telle subjection, & l'esprit dans vn tel empire, qu'il merita le nom de Dieu, en la semblance duquel il s'estoit transformé, par la surabondance de ses vertus.

Omnem istam secundū corpus habitationē celestis puritate conuersationis obduxerat, mentem regens, carnem subiiciens, nomine Dei vocatus est, ad cuius similitudinem se perfectæ virtuti vbertate formauerat. Ambr. l. 2 de Caïn & Abel.

Voyez ce grand disciple de Moyse, Iosué, quelle pieté au seruice du Tres-haut, quelle douceur dans le gouuernement, quelle grandeur d'esprit dans les belles entreprises, quelle patience dans les difficultez, quelle prudence dans la conduite, quelle promptitude dans les expeditions? Quelle merueille si à l'objet de ces eminentes qualitez, les murailles des villes tombent, les Geans pallissent, les fleuues reculent, le Soleil s'arreste, & trente & vn Roys subissent le joug?

Voyez

Voyez Samuel, le pere, le maistre, & le iuge de deux Rois, le Docteur des Prophetes, l'azyle des pauures, la colomne de l'Eglise? N'est ce pas vn triomphant spectacle de voir sortir de charge apres vn si long gouuernement, & vne si grande diuersité d'affaires, le cœur aussi pur & les mains aussi nettes, comme s'il eust perpetuellement conuersé auec les Anges? N'est-ce pas vne action heroïque qu'il fait au premier des Rois, lors qu'apres l'election de Saül, ayant volontairement disposé sa dignité, il se monstre la teste au milieu des peuples, & donne liberté à tout le monde, de puis le plus petit iusques au plus grand, de se plaindre & d'informer contre luy, deuant le Roy nouuellement esleu? S'il se trouue que dans son magistrat il ait iamais fait le moindre tort à personne, qu'il est prest d'y apporter toute la satisfaction qu'il sera iugée conuenable? Mais comme il auoit vécu tres-innocemment à cette parole s'éleue vne clameur, sortie d'vn general consentement de tout le peuple, qui publie hautement l'integrité de sa iustice. N'est-ce pas là vne loüange qui vaut mieux que les millions d'or & les Empires?

1. Reg. 12. *Loquimini de me coram Domino & coram Christo eius.*

Mais sur tout regardez souuent la sagesse de Dieu incarné, IESVS-CHRIST, le Sauueur du monde, comme le premier modelle de tous les hommes d'Estat. Ce que le Prophete Isaye a parfaitement representé dans l'onziéme chapitre de sa prophetie, où il nous figure le Redempteur en qualité de Iuge, pour seruir d'instruction, & d'exemple à toute la posterité. Premierement, pour ce qui touche ses perfections, il luy donne sept especes d'esprits fort conuenables au vray Politique, c'est à sçauoir, l'esprit de *sagesse*, & *d'intelligence*, l'esprit de *conseil* & de *force*; l'esprit de *science*, de *pieté*, & de *crainte de*

Dieu

Dieu : dont il estoit totalement remply. Puis dechiffrant sa façon de proceder, il dit, qu'il ne iugea point selon les apparences humaines, sur les veuës inconsiderées de l'œil de chair, & le rapport d'vne langue temeraire, mais qu'il rendra la iustice aux pauures, & se roidira auec toute sorte de vigueur pour la defense de tant d'ames debonnaires qui sont opprimées dans le monde.

A cét effet, il frappera la terre des paroles de sa bouche, se seruant de sa langue comme d'vne verge de chastiment, & terrassera les impies du souffle de ses levres.

La iustice luy sera si familiere qu'il s'en seruira comme d'vne ceinture d'honneur, ou d'vn riche baudrier, dont les braues Capitaines font parade. Les effets de son gouuernement seront si signalez, qu'on verra sous son regne le loup habiter auec l'agneau; le leopard le veau auec le cheureau les auec le lion, les petits enfans ioüer auec les basilics & les aspics : voulant signifier en ces allegories, qu'il addoucira par ses loix les plus sauuages humeurs, pour les reduire au temperament de la raison.

Voilà à peu prés comme ce diuin Escriuain depeint la police du Roy des Monarques.

Tous ceux qui ont suiui ses routes, ont esté glorieux dans la memoire des hommes, & qui voudroit faire par tous les siecles le denombrement de tant de grands hommes d'Estat, on en feroit vn gros volume.

Ie ne veux point maintenant produire Melon, Iniuriosus, Carmerus, Robert, Ausbert, surnommé l'homme de Dieu, Oen, Godegrandus, Leduard, Eginard. Raoul, Fulbert, Hilduin, Messire Estienne de France, Guarin, Guillaume de Montaigu, Henry Arnaud de Corgue, Rochefort, & le celebre Thomas

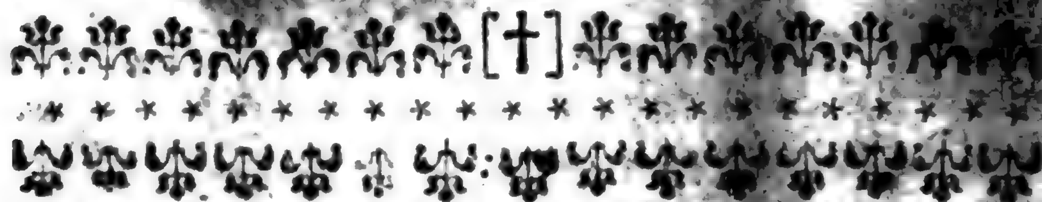
mas Morus, sans parler de tant d'autres lumieres des siecles, qui nous ont esclairé de plus pres, où l'on pourroit reconnoistre vne grande liste d'hommes incorruptibles.

Plusieurs ont si dignement remply les chaires de Iustice, qu'ils ont merité de passer aux Autels, pour y tenir les premieres Prelatures.

Ie me contente de tirer de Martien, Cassiodore, Baronius, & vn ancien manuscript, la vie de Boëce, où vous pourrez remarquer vn corps d'histoire assez remply de choses bien considerables.



BOECE



BOËCE.

SECTION I.

SA GRANDE NOBLESSE.

VOICY que ie fay marcher en ſon rang vn grand homme d'Eſtat, l'honneur de la Robbe, & le ſingulier ornement de la Pourpre ; qui a eu ce priuilege de reſſuſciter les lettres en ſa vie,& à ſa mort enſeuelir toute la grandeur Romaine en ſon tombeau.

C'eſt l'Illuſtre Boëce que i'ay choiſi quaſi dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme, comme le plus accomply perſonnage,qui ait fleury en qualité d'homme de longue robbe,dans la Chrêtienté. Car ſi vous conſiderez ſon extraction, c'eſtoit le plus noble homme de ſon temps; ſi vous regardez ſes moyens,il étoit des plus honneſtement riches; ſi vous jettez les yeux ſur ſon eſprit, il éblouïſſoit les plus ſçauans ; ſi vous contemplez ſon innocence, ſa vie eſtoit vne perle ſans tâche ; ſi vous peſez ſa dignité,il a eſté trois fois Cõſul de Rome; ſi vous cherchez les negociations, & ſon gouuernement ; vous trouuerez qu'il eſt tombé dans les grandes reuolutions de l'Empire Romain où ſont les épineuſes affaires. Si vous deſirez marquer ſa conſtance, vous verrez vne colomne de diamant inêbranlable à toutes ſes ſecouſſes de l'inquieté :

&

& si la belle mort met le sceau à vne bonne vie, vous serez contraint de l'admirer, le voyant mourir sur vn échaffaut pour la defense de la pieté & de la iustice, qui sont les deux poles qui soûtiennent toute la grande police de l'Vniuers.

C'est dommage qu'il ne s'est trouué quelque Autheur en ce siecle de fer, qui ait écrit les faits de ce grand homme, d'vn air sortable à son merite, nous découurions de merueilleux thresors : mais puis qu'il me faut faire vn chemin dans vne si grande rareté d'Escriuains que nous auons sur ce suiet: ie tâcheray de le rendre aussi peu ennuyeux dans le style, qu'il est profitable en sa matiere.

Quant à la premiere qualité que i'ay remarquée en luy, qui est sa grãde Noblesse, il est certain qu'il comptoit mille-ans depuis que ses Ancestres auoiét commencé à reluire d'vn singulier éclat dans la ville de Rome ; ce qui n'est pas vn petit espace de temps de dire que dix siecles qui consomment les roches, & vsent les elemens, n'auoient pas encore alteré l'honneur de cette grande famille.

Il estoit descendu de la maison de ces Maulies, qui auoient des cœurs aussi larges que l'Empire de Rome. Le plus celeste d'entre-eux nommé Marcus Manlius, defendit le Capitole contre les Gaulois, dans l'extreme necessité des Romains, & retira quasi de l'abysme de la ville que Dieu auoit choisie pour commander à tant de nations. C'estoit vn homme vrayement valeureux, à qui rien n'a manqué que de naistre en vn grand Royaume, & non pas en vne Republique ialouse de la grandeur de ses sujets : car pour auoir trop courtisé le peuple au preiudice des Magistrats, il fut accusé de vouloir changer l'Estat, & precipité du Capitole, lequel il auoit defendu, afin que le theatre de sa gloire

gloire fut changé en l'échafaut de son supplice.

Iamais on ne vid rien de plus pitoyable que ce braue Capitaine, lors que plaidant sa cause, où il s'agissoit du dernier malheur, apres auoir produit enuiron quatre cens citoyens, déliurez de grandes necessitez par son moyen ; puis trente dépoüilles d'ennemis signalez qu'il auoit tué de sa main, puis dix couronnes, puis quarante autre prix de valeur; comme il voyoit que les iuges, piquez au jeu, estoient fort penchans à sa ruïne, il monstra sa poictrine nuë, qui estoit encore marquée d'honorables cicatrices qu'il auoit reçûës en tant de grands combats pour la patrie, & tournant les yeux & les mains leuées au Ciel vers le Capitole, il prie les Dieux de donner au peuple Romain les mesmes sentimens pour la conseruation de sa personne, qu'ils luy auoient donné pour le salut du public à la defense de la ville de Rome.

Ce spectacle fut si rauissant qu'il fut impossible de le condamner à la vûë de cette auguste forteresse, qui ne subsistoit rien que par sa valeur, mais ses ennemis l'ayant fait trāsporter en vn autre lieu, exercerent vn triste iugement, & vn acte odieux à la posterité, qui fut suiuy de grandes sterilitez & pestilences qu'on attribuoit à la mort de ce vaillāt personnage. L'autre Manlius bien signalé, fut celuy qui tua en duel ce Capitaine Gaulois, à la vûë des deux armées; car celuy-cy s'estant auācé sur vn pont qu'on assailloit & defēdoit de part & d'autre, deffia hautement le plus vaillant des Romains au combat d'homme à homme; ce qu'entendant, Mālius sortit froidement auec le congé de son Dictateur, & ayant mesuré son homme qui faisoit démesurément le branache, l'assena si dextrement qu'il le porta roide mort sur l'arene : puis ayant pris son

collier encore tout ſanglant, le pendit à ſon col, de là il fut ſurnommé Torquatus lequel nom demeura auſſi depuis à toute ſa race.

Le troiſiéme homme de cette race, qui a vn grand nom dans les hiſtoires, par vn faict des plus ſeueres qui fut iamais exercé, eſt-ce Torquatus, qui fit trencher la teſte à ſon fils pour auoir chargé & vaincu l'ennemy ſans cógé. Le ieune homme chatoüillé de la gloire de ſes ayeulx, voyant vne belle occaſion de combattre, print l'eſſort, & ſans attendre la permiſſion du pere, enfonça les aduerſaires du peuple Romain, en tuant meſme vn homme de marque en duel : ſurquoy il retourne fort ioyeux auec les applaudiſſemens des Soldats, & va trouuer ſon pere qui commandoit à l'armée, luy portant en main les dépoüilles de l'ennemy, & diſant hautement, *Mon pere voilà dequoy être eſtimé voſtre fils.* Mais ce pere détournant ſes yeux, fait ſonner prõptement la trompette pour aſſembler tous les Soldats, & au milieu d'vne grande aſſemblée, comme chef qu'il eſtoit, prononce la ſentence contre ſon fils, & luy dit : *Mon fils, puis que ſans porter aucun reſpect, ny à la dignité de Conſul dont la Republique m'a honnoré, ny à la majeſté du tiltre de Pere que la nature m'a donné ſur vous, vous auez combatu contre mon Edict, dénoüant ce ſacré nœud de la diſcipline militaire, qui a tenu iuſques icy la grandeur de Rome en eſtat : ie voy bien que vous auez porté les affaires à vne telle neceſſité, qu'il faut que ie m'oublie de la Republique, ou de moy ou des miens. Mais à Dieu ne plaiſe que le public ſoit puny pour nos fautes, & qu'il faille expier la temerité d'vn ieune homme par les deſaſtres de tant de teſtes innocentes ; Il faut faire icy vn coup d'eſtat, qui eſt de verité maintenant vn peu odieux, mais qui ſera profitable à la ieuneſſe dans tou-*

te

te la posterité. Mon fils i'ay du sentiment de la nature comme pere, & comme Capitaine ie ressens aussi l'éclat de cette ieune vertu qui est charmante dans son illusion : mais puis qu'il faut casser par vostre impunité, ou sçeeller par vostre sang les commandemens des Consuls; vous estant de mon sang, ie ne pense pas que vous soyez si degeneré que vous refusiez de restablir par vostre supplice les loix de la milice que vous auez renuersé par vostre faute.

Là-dessus il commande au bourreau de le lier, & le conduire au lieu du supplice, pour estre decapité : dequoy l'assemblée demeura aussi estonnée, comme si tous les Capitaines eussent eu la teste sous la mesme espée, car chacun estoit abysmé, dans vn profond silence, iusques à temps qu'on vit couler le sang de ce ieune Prince : car ce fut alors que les Soldats n'espargnerent ny regret ny execrations, prenant le corps à toute force pour le couurir de dépoüilles, & l'enseuelir auec tout honneur.

I'ay voulu toucher cecy particulierement, pour apprendre au Lecteur, que cette grande constance que Boëce témoigna en toute sa vie, & nommément à la mort luy estoit comme hereditaire.

Ce seroit vne longue affaire qui voudroit poursuiure tous les faits des ayeuls de Boëce, veu qu'au rapport de S. Hierosme, cette famille a esté si illustre, qu'à peine y peut-on trouuer vn seul homme qui n'ait remporté ou merité le Consulat.

Là dessus ie puis dire que ç'a esté vne Prouidence de Dieu bien particuliere sur cét admirable personnage, que le voulant porter à la condition d'vn grand homme d'Estat, elle l'a fait naistre

si noblement. Car quoy qu'on ne puisse pas nier que plusieurs hommes venus d'assez petite extraction, n'ayent quelquefois fort bien reüssi dans le maniement des Estats, si est-ce qu'il faut auoüer qu'il leur a fallu bien du temps, de la diligence, & deminentes vertus pour faire vn contrepoids à ce d'efaut de la naissance. Ordinairement ceux qui viennent à ces degrez, apres auoir esté tiré de bas lieu, sont beaucoup plus enuiez & moins respectez, dequoy se sentans piquez, ils prennent souuent des voyes farouches pour s'authoriser dans l'esprit des sujets à coups de canon : où ceux qui sont d'vne race noble & illustre ne sçauroient auoir si peu d'autres qualitez qu'ils n'entrent facilement dans les cours, ainsi que dans vne maison, que les vertus des ayeulx leurs ont desia toute acquise.

Et quoy que cela semble expedient en tous lieux, il est d'autant plus necessaire en vn estat, où il y a quantité de gens Nobles & de bons esprits, où chacun pense estre assez habile-homme pour faire ce qu'vn autre fait. La presomption les égale tous en suffisance, pour le moins, selon leurs idées, si ce n'est que les auantages irreprochables des maisons les fassent ceder à la raison. Et quoy qu'vne lasche Noblesse soit grandement honteuse, encore est-elle plus supportable qu'vn esprit seruil qui a les puissances dans les mains, sans aucune moderation.

Il y a quatre choses, dit le Sage, *qui font naistre icy bas les trembleterres*, *Vn seruiteur regnant, vn riche fol, vne femme odieuse lors qu'elle est mariée, & vne seruante qui est deuenuë heritiere de sa maistresse : c'est*, dit-il, *la quatriéme chose que le monde ne sçauroit porter.* La nourriture fait les mœurs & chacun est volontiers ce qu'il a appris de ieunesse, si ce n'est que par vne grande force de courage

Prou. 30.

rage

rage on combatte les mauuaiſes inclinations.

Boëce, qui dans ſon excellente Nobleſſe, auoit vn ſi doux temperament d'eſprit, ſembloit eſtre fait de Dieu pour gouuerner les hommes. D'autre part ſa maiſon qui étoit riche & opulente, luy donnoit encore plus d'accez au gouuernement, comme celle qui l'eſloignoit des corruptions, qui ſe peuuent facilement attacher à vne fortune neceſſiteuſe. Vn homme qui craint la pauureté, eſt toûjours à craindre, & vn riche innocent, ne ſçauroit trouuer plus dangereuſe rencontre qu'vn Iuge affamé.

Saint Thomas a dit tres-bien, qu'vne pauureté vertueuſe & affranchie de la conuoitiſe, eſt vne admirable qualité pour vn homme d'Eſtat : mais où trouuera t'on aujourd'huy vne telle pauureté, en vn temps où le luxe eſt ſi déreglé, que les plus grandes maiſons en ſont incommodées ? Les richeſſes innocentes de nôtre grand Conſul ſe trouuerent fort à propos pour eſtre employées au ſecours des pauures en vn tẽps qui eſt compté entre les plus grandes maladies du monde, ruïné par tant de courſes des Barbares, ſans nombrer les autres fleaux qui batailloient alors contre les pechez des hommes. *L.4.c.15. de regim. Princip.*

SECTION II.

L'éminente ſageſſe, & erudition de Boëce.

L'Experience qui eſt la plus ſage maiſtreſſe du monde, a fait quelquefois reuoquer en doute le dire de Platon, qui eſtimoit les Republiques heureuſes, lors qu'elles eſtoient tombées entre les mains des Philoſophes, ou de gens qui apprenoient à philoſopher. Car en effect, on a remarqué que ces hommes ſi ſçauans ne rencontrent pas toûjours

le ply du ſens commun, ayant les eſprits plus écartez de la vie ciuile. Ils ſe rempliſſent de grandes idées, comme s'ils conuerſoient dans la Republique de Platon auec les demy Dieux, & ne ſont pas aſſez condeſcendans aux infirmitez de la nature. Et quoy qu'ils apportent quelque eſtude à ſe rendre communicables, ſi eſt-ce que la douceur du repos les enyure & les deſrobe aux affaires. Que s'ils s'efforcent d'y vaquer, le bruit les étourdit, les diuerſes humeurs qui ne ſont pas touſiours dans leurs ſentimens, les dégoûtent, le trauail peu gracieux les accable, & la preſſe de tant d'incidens, les abyſme.

Adjoûtez qu'il y a beaucoup de malice dans les mœurs des hommes qui ne ſe treuuent point dans leurs liures; & que comme ils ont les mœurs aſſez innocentes, quand ils viennent à meſurer les autres, ſelon leur meſure, ils ſe trouuent trompez; outre que la vie ſedentaire & retirée qu'ils ont menée dans l'entretien de leurs liures, les rend plus timides & leur amollit le front qu'il faut auoir quaſi de bronze, pour ſoûtenir le choc des fortes impudences qui ſe peuuent gliſſer dans la corruption des temps.

On pourroit confirmer cecy par l'exemple de Theodate Roy des Goths, qui auec toute la Philoſophie de Platon, dont il eſtoit grandement ſtudieux, fit tres-mal ſes affaires.

Et plus encore par celuy de Michel l'Empereur, ſurnommé chez les Grecs, *Parapinacius*, comme qui diroit, l'eſcholier: car il auoit touſiours les tablettes, & le ſtyle en main pour compoſer des harangues, des vers, & des hiſtoires, laiſſant tout le gouuernement de ſes affaires à vn Eunuque, nommé Nicephore, lequel par ſon auarice inſatiable,

attira

attira bien de la haine sur la teste de cét Empereur.

I'auouë bien que si on prend les lettres dans ces excez, on en pourroit tant dire que non seulement on les rendroit inutiles, mais aussi dangereuses à la Principauté. Ce n'est pas mon intention de prouuer que les hommes lettrez soient capables du maniement des grandes affaires, pour la seule consideration de l'auantage qu'ils ont dans les lettres ; autrement il faudroit prendre les Gouuerneurs des Prouinces dans les regences des Escholes ; mais ie dis que les sciences bien ménagées apportent vn merueilleux lustre à vn esprit de police : car premierement elles le tirent de la stupidité & de la vie sauuage, qui fait qu'vn homme sans veuë, ny connoissance des vertus, est dans vn Estat comme Polypheme aueuglé par Vlysse, étoit dans sa cauerne. De là elles déroüillent, affinent, & meublent l'ame, qui est faite pour sçauoir de grandes & diuines lumieres. Puis elles ouurent l'esprit par la lecture de tant de bons liures, & délient mesme la langue, qui est vn instrument bien necessaire pour manier les cœur. Enfin elles rendent vn homme plus doux, plus ciuil, & plus humain, & diray-je bien encore plus auguste, & plus digne de creance.

Que si on produit quelques malheureux Princes qui étans dépourueus d'autres talens, ont mal pris les lettres, en abusant par faute de conduite, comme on peut faire de toutes les meilleures choses du monde ; cela ne diminuë en rien la verité de nôtre proposition, veu qu'on leur peut opposer vne grande liste de Legislateurs, de Princes, & Gouuerneurs qui se sont extrememēt bien seruis de la connoissance des lettres : Car si nous faisons estat de la police de Dieu, qui est toûjours la plus asseurée, ne sçauons-nous pas qu'ayant choisi Moyse pour

Eruditus omni sapientia Ægyptiorum. Act. 7. 22. Philo de vita Mosis.

le faire gouuerneur d'vn si grand Estat, il voulut qu'il eust vne bonne teinture de toutes les sciences qui estoient pour lors en vogue parmy les Egyptiens : & Philon dit, qu'il apprit là l'Arithmetique, la Geometrie, la Musique, & tous les plus grands secrets de leur Philosophie contenuë dans leurs hieroglyphes. Ignorons-nous que Salomon ait eu vn cœur aussi large que la mer, auquel Dieu logea tant de connoissance des choses diuines & humaines, qu'il sçauoit tout ce que l'entendement d'vn homme éclairé du rayon de Dieu peut comprendre ?

Sommes-nous si peu versez dans l'histoire, que nous ne puissions compter les noms de tous les plus grands Princes qui ont esté fort sçauans, comme Alexandre, Iule Cesar, Auguste, Adrian Antonin Constantin, Theodose, Gratian, Charlemagne, Alphonse, & mesme le Turc Solyman? Quelle nuée de témoins aurions-nous, si nous voulions maintenant esplucher tous les noms & les histoires des doctes hommes d'Estats ? Que si les lettres ont apporté de l'ornement à ceux-cy qui estoient totalement dans la profession militaire; à plus forte raison deuons-nous estimer qu'elles sont capables de releuer hautement le lustre d'vn excellent gouuerneur qui s'est voüé à la Robe & à la vie pacifique, comme Seneque & Ciceron.

I'ay voulu vser à dessein de cét auant-propos, afin que venant à parler maintenant de la grande doctrine de nostre Boëce, cela ne diminuë rien de la creance qu'on doit auoir de sa suffisance aux affaires d'Estat. Il est quelquefois si dangereux d'estre sçauant parmy des esprits grossiers, que le siecle dixiéme qui estoit grandement massif, fit quasi passer vn bon Pape Syluestre II. pour vn Magicien d'autant

tant

tant qu'il sçauoit la Geometrie. Et il y a quatre vingts-ans que sçauoir du Grec & de la Necromantie, c'étoit quasi vne mesme chose en l'opinion des ignorans. *Vide Bar, Ann. 999.*

Qui voudroit proceder par les voyes de cette bestise, on prendroit Boëce pour vn Demon, tant il sçauoit de choses : Car il faut confesser que dans la reuolution de tant de siecles, on n'a pas veu beaucoup d'hommes qui arriuassent à vn tel degré de science: Comme nos esprits sont bornez, chacun prend volontiers son partage, selon que son inclination le mene, son dessein l'excite, son entendement le porte, son trauail le soûtient, & qui ne peut reüssir en vne science, s'applique en vne autre, puis que la diuersité des grands est si grande, qu'elle peut contenter les plus curieux, allecher les plus dégoûtez, & encourager les plus foibles. Mais quand à nôtre Boëce, il etoit entré dans les secrets de toutes les sciences, & comme il n'y auoit rien de trop sainct pour sa grande vertu, aussi ne trouuoit-on rien de trop releué pour se dérober à la viuacité de son esprit.

Iules Scaliger a tres-bien rendu le témoignage qu'il deuoit à son merite, quand il a dit que l'esprit, l'erudition, l'industrie, la sagesse de Seuerin Boëce, presentoient le cartel de deffit à tous les Autheurs du monde, tant Grecs, que Latins, sans excepter personne. Il adioûte que tout ce qu'il a fait en Poësie est diuin, & qu'il ne se trouue rien de plus cultiué ny de plus graue; en telle sorte que la quantité de hautes pensées n'a point estouffé la grace, ny les pointes n'ont rien osté à la naïfveté.

Et quād à ce qu'il écrit que la prose ne luy semble pas égaler les vers, mais qu'elle retient quelque chose de la rudesse du siecle, ie m'asseure que Scaliger

liger aura pris quelques œuures faussement attribuées à Boëce, comme il y en a dans cette grande masse, qu'on a compilé sous son nom, qui ont méme trompé le Cardinal Baronius; lequel luy attribuë le liure de la discipline des Escoliers; qui est bien la plus inepte piece qui pourroit partir d'vn homme qui s'est égaré du sens commun.

Entre-autres choses cét Autheur, dit là dedans, qu'il a esté en la ville de Iules Cesar, qu'on appelle Paris, pour prendre d'air, & que là il a veu quantité de mauuais Escoliers, faisant mention des nations & donnant vne face à l'Vniuersité, comme elle auroit aux derniers temps. Ce qui semblera ridicule à tout homme qui considerera la vie de Boëce, & les temps ausquels il fleurissoit. Ce n'est pas de merueille si ceux qui ont pris à la bonne foy tels ouurages pour œuures de Boëce, non pas par manquement de iugement, qui a esté tres-grand en ces deux personnages, dont i'ay fait mention, mais par faute de prendre le loisir de les examiner, y ont trouué des choses qui leur ont diminué l'opinion d'vn tel autheur.

Mais cela est bien certain que tout ce qui est de ce braue Escriuain porte de la vigueur, de la grace, de la pureté, de la pointe, & vne tres-bonne suite, comme sont les liures de la Consolation. Au reste il ne s'est pas borné dans cette grande eloquence; mais il est entré dans les plus profondes questions de la Philosophie, & de la Theologie: & quand il n'auroit autre honneur que d'auoir tout le premier fait parler Aristote en Latin, qui estoit inconnu, dans l'Occident, i'en ferois beaucoup plus de cas que s'il auoit ressuscité Orphée auec sa harpe. La grande science qu'il auoit de la Geographie, de l'Aritmetique, de la Musique, & de tout ce qui concerne

concerne les Mathematiques, faisoit que quand on auoit besoin de quelque piece d'esprit, on alloit incontinent à Boëce, ainsi qu'à l'homme vnique de l'Empire, qui estoit estimé vne vraye bibliotheque animée de l'esprit de tous les arts. Il a y plaisir à lire ce que luy escrit le Roy Theodoric, en luy demandant vn horloge pour en faire present au Roy de Bourgongne.

Voicy les termes de son Secretaire Cassiodore: *Il n'est pas raisonnable de mépriser les demandes que nous font les Roys nos voisins, auec toute confiãce, & principalement lors qu'ils nous demandent certaines petites choses, qu'ils tiennent au nombre des grãds thresors. Il arriue souuent que les passe-temps, & gentillesses d'esprit emportent par douceur ce que les armes ne peuuẽt gagner par force. S'il est besoin de ioüer, faisons que nostre ieu soit encore pour le bien du public, & cherchons ce qui est serieux iusques dans les plaisirs.*

Le Roy de Bourgongne me demande auec beaucoup d'affections deux horloges, l'vn compassé auec l'eau, & l'autre au Soleil, & me prie de luy enuoyer de sçauans maistres pour leur porter cette inuention. Donnons ce passe-temps à cette nation, afin qu'ils tiennent pour miracles ce que nous prenons tous les iours icy par maniere de diuertissement.

I'entends que le rapport que leurs Ambassadeurs leur ont fait de semblables artifices les a fort estonné, comme chose grandement extraordinaire. Or ie sçais que vous estes tellement consõmé en toutes sortes de sciẽces, que vous auez beu en la fontaine toutes les industries que les autres taschent d'exercer par routine. Car pour cét effet vous aués demeuré dãs l'Vniuersité d'Athenes, & auez fait vne si belle alliance de la Robbe des Romains auec le Manteau des Grecs, que leur doctrine

par

par vostre moyen est deuenuë toute Latine. Vous n'ignorez rien de ce qui est dans la speculation, rien de ce qui est en la practique, & tout ce que les Atheniens se vouloient attribuër de singulier, vous l'auez transporté en nostre ville de Rome. Vos traductions ont fait parler Latin, & Ptolomée l'Astrologue, & Nicomaque l'Arithmeticien, & Euclide le Geometre, & Platon le Theologien, & Aristote le Logicien, & Archimede le Mathematicien. Toutes les sciences dispersées en tant d'hommes & de cerueaux par tous les siecles, se sont ralliées en vostre esprit : Vous les auez tous interpreté auec tant de clarté de discours, retenant la proprieté de la langue, que si ces Autheurs retournoient en vie, ils prefereroient vostre Traduction à leur Original.

Fugam solis æquiparat quod motum semper ignorat, Inuidevent talibus si astra sentirēt. Vbi est illud horarii de lumine vehemētium singulare miraculū, si has & vmbra demōstrat? Cassiodor. l. 1. Var. 3. epist. 45.

De là il s'étend sur les loüanges des Mathematiques, puis retournant à son horloge, il dit que c'est chose admirable de voir qu'vn petit style immobile fait tous les iours autant de chemin que le Soleil, & que si les autres auoient de l'entendement, ils porteroient de l'ennie aux horloges, & rebrousseroient leur chemin, de peur d'estre surpris par ce beau jeu des hommes : les heures seroient honteuses, qu'étans filles du iour & de la lumiere ; on les peint auec des ombres. Enfin apres auoit bien donné carriere à son esprit, il conclud & dit ; Ie vous prie de nous enuoyer au plutost ces deux horloges, afin que vous soyez connu par les marques de vôtres esprit, en vne region où personne ne verra les vestiges de vos pieds. Ie veux qu'ils sçachent que nos Senateurs sont icy sçauans comme des Docteurs, qu'ils admirent vos inuentions, & qu'ils les estiment comme des songes, moyennant qu'étans éueillez ils confessent qu'ils n'ont rien de semblable à nous.

Cassiodore

Cassiodore ramasse toute la vigueur de son esprit quand il luy faut dépescher les lettres à Boëce de la part de son Roy. Témoin est encore cette autre belle Epistre de la musique, où nous apprenons que nostre grand Roy Clouis, ayant demandé vn braue ioüeur de luth à Theodoric, qui regnoit dans l'Italie, on s'addresse incontinent à Boëce, pour le choisir, auec vne magnifique lettre, qui porte encore vn notable témoignage de sa suffisance. *Cassiodor. var. lib. 1. epist. 40.*

Ange Politian, qui l'auoit bien leu tient qu'il n'y a rien de plus aigu que luy en dialectique, de plus subtil aux Mathematiques, de plus riche en Philosophie, de plus sublime en Theologie, adjoûtant le iugement d'Albert le Grand, & de S. Thomas, qui ont commenté ses œuures, & asseurant que ses sentences sont quasi toutes sans appel. Laurens Valle l'appelle le dernier des doctes, comme voulant dire que toute la gloire des beaux esprits de l'antiquité a esté enseuelie auec luy.

Mais qu'allons-nous rechercher les témoignages des Autheurs, puisque nous auons encore quelques-vns de ses vrais ouurages dans les mains, qui sont le miroir où l'esprit de Boëce se fait voir auec plus d'auantage à toute la posterité? On dira peut-estre qu'il a trop de Philosophie pour vn homme d'Estat, mais l'oyseau n'est point chargé de ses plumes, non plus que l'arbre de ses feüilles & de ses fleurs. Quel tort a t'il fait à la ville de Rome, si lors qu'il se voyoit esloigné des affaires, & aux termes où il ne la pouuoit ayder de ses conseils, il l'honoroit des richesses de son esprit, charmant l'aigreur des troubles par la douceur de son repos, & rendant compte à la posterité du temps qu'il ménageoit pour elle?

Sa

SECTION III.

Sa prudence & ses vertus au gouuernement de l'Estat.

IE laisse volontiers tous les diuertissemens pour venir à ce qui est de mon projet ; & puisque la vie de Boëce ne nous fournit pas quantité de menuës actions,dont on a coustume de grossir les volumes qu'on veut estendre par delà leur merite, ie m'arreste aux negotiations du gouuernement, qui monstrent l'homme aussi-bien que l'aiguille fait les heures dans les iustes horloges.

Boëce tomba en des temps qui luy donnerent vne merueilleuse lice pour combattre de pied ferme contre les vices les plus couronnez, & mettre ses vertus dans vn grand iour sans le retenir toûjours serrez dans l'enclos d'vne Bibliotheque.

Voicy vn fort aduersaire que le sort luy met en teste, lequel exerça sa constance dans de rudes affaires, & le fit enfin passer par le fil de son épée, terminant vne vie contagieuse d'vne tragedie fort sanglante,sans iamais abbattre son courage.

C'est vne histoire qui a bien donné de l'horreur aux esprits les plus forts, & de l'execration aux bouches les plus innocentes,pour detester la tyrannie du fer barbare,qui fut empourpré du sang d'vn honorable vieillard,par la bouche duquel parloient toutes les lettres, & les plus belles maximes d'Estat. Il est necessaire, mon Lecteur,pour vous bien deduire ce narré,que vous reconnoissiez l'humeur, les qualitez,la fortune,les commencemens,les progrez, & la fin ausi de ce persecuteur.

Vous deuez sçauoir que la ville de Rome qui comptoit

comptoit ſon âge & trouuoit deuant les Ceſars ſept cent ans, & depuis Auguſte qui fut le premier Empereur, enuiron cinq cens vingt-trois ans, & generalement depuis ſa fondation mille deux cens vingt-neuf ans, eſtoit alors dans de tres-grandes perplexitez. Les Empereurs y viuoient l'âge des fleurs,& ſe pouſſoient l'vn l'autre,comme les flots, pour ſe creuer contre les rochers.

Vn certain Nepos eſlû à l'Empire,choiſit pour ſon Conneſtable,vn nommé Oreſte,lequel taſcha d'oſter la pourpre à ſon maiſtre, pour la donner à ſon fils, & de fait,il le fit appeller hautement Ceſar, & luy mit le diadéme ſur la teſte, le ſurnommant Auguſte, quoy que depuis par mépris on luy donna le nom d'Auguſtule.

C'eſt vn coup fatal de la Prouidence de Dieu qu'il falloit que l'Empire d'Occident qui auoit commencé par vn Auguſte,ſe terminaſt en vn Auguſtule : comme celuy d'Orient ayant pris commencement ſous Conſtantin le Grand, finit depuis en la perſonne de Conſtantin Dragoſes, vaincu par Mahomet.

Nepos ſe voyant trahy par celuy auquel il ſe fioit le plus,mande Odoacer Roy des Erules,à ſon ſecours, qui fit comme le loup de la fable, lequel accorda les chiens qui ſe battoient, en les mangeant;car il ſe deffit de ces deux Princes conteſtãs; & ſe voyant marcher dans les belles campagnes d'Italie le fer au poing,ſuiuy de fortes legions,ſans que les grandes foibleſſes de l'Empire tant de fois réuersées par les guerres ciuiles,fuſſent capables de s'oppoſer à ſon deſſein,eſtant venu pour ſeruir vn amy,il ſe paye par ſes mains, & ſe fait maiſtre de ſon domaine : L'experience nous apprenant toûjours que les charitez eſtrangeres ont les doigts vn

peu

peu crochus pour s'emparer de ce qu'elles font mine de secourir.

L'Empereur Zenon qui regnoit à Constantinople entendāt tout ce beau ménage, dépeche Theodoric en Occident pour faire teste à cét vsurpateur, soit qu'il eust dessein de ietter la pomme de discorde entre ces deux estrangers qui muguettoient de trop prés son Estat, pour les faire manger l'vn l'autre; soit qu'il aymast de cœur celuy-cy, & que pour l'obliger sans s'incommoder, il luy donnast volontiers vne chose perduë. Il l'arme, & le soûtient auec l'or & le fer pour le porter au Thrône, sans qu'il en eust pour lors la volonté.

Ce Theodoric estoit fils naturel de Theodemire Roy des Goths, né d'vne concubine, qu'on appelloit Aureliane. Son Pere qui cherchoit de la terre qu'on trouue tousiours si facilement au tombeau, auoit fort trauaillé à l'Empire d'Orient, faisant souuent des courses iusques aux portes de Constantinople : dequoy Leon l'Empereur qui regnoit pour lors, se trouuant vn peu estonné, tascha de le gaigner par quelque honneste composition, ce qu'il fit; & pour noüer plus fermement cét acord, Theodemire enuoya son petit Theodoric qui n'estoit alors âgé que de huict ou neuf ans, en ostage à Constantinople. L'Empereur le voyant d'vne bonne humeur, & d'vn braue courage, l'ayma fort cordialement; & depuis Zenon qui succeda à l'Empire, & aux sentimens de Leon son beau-pere, caressa fort ce ieune homme, lequel estant venu en âge, le seruit tres-courageusement en de belles expeditions de guerre contre les Gepides & Bulgariens, ennemis iurez de l'Empire.

Cette occasion dont nous parlons, s'estant presentée, Theodoric vole comme vn emerillon à la

proye,

ptoye,& quittant la Cour de Constantinople vient en Italie suiuy de bonnes troupes, pour decider le poinct de l'Empire & de la vie auec Odoacer. Comme il estoit plein de feu,il traitta fort asprement son aduersaire, & le deffit en trois batailles, luy faisant quitter la campagne,&le contraignant de se renfermer à Rauenne, où il le tint l'espace de trois ans assiegé,estant resolu ou de perdre la teste en Italie, ou de la faire couronner à Rome.

Le Pere Theodemire estant desia decedé,la mere cette belle Aureliane qui auoit regné dans les amours,auoit vn desir insatiable de dominer sur la plus considerable partie du monde, & estant pour lors au camp,elle ne cessoit de pousser les soldats, & porter vn aiguillon de feu bien auant au cœur de son fils: surquoy on raconte qu'Odoacer apres vn si long siege,estant reduit à vne extreme disette de viures, & voyant qu'il ne pouuoit plus longtemps subsister,delibera de chercher dans le hazard des armes,le remede qu'il ne pouuoit trouuer dans ses langueurs.Il épie le temps auquel les assiegeans ennuyez d'vne si longue resistance,sembloient déja se ramollir,& par vne belle nuict il fait vne sortie auec toute son armée, composée de gens affamez comme de loups, & resolus de vaincre ou de mourir en cette derniere bataille.Leur saillie fut si furieuse & si inopinée,que Theodoric qui estoit au reste grand Capitaine,voyant l'epouuante & le desordre de ses soldats, prenoit desia la fuite, quand cette Aureliane sa mere picquée d'vne ardente ambition, qui luy donnoit du courage par dessus son sexe,vient au deuant de luy, & le prenant par la main,eut bien l'assurance de luy dire: *Mon fils, où allez-vous? il faut faire de deux choses l'vne, ou combattre, où rentrer au ventre de vostre mere. Vous*

auez à ce que ie voy, l'ennemy au dos, & la peur sur le front : tournez la teste à l'vn, vous chasserez l'autre: si vous persistez en cette fuitte, ie vous feray plutost vne muraille de mon corps, pour l'arrester, que de me rendre complice d'vn tel opprobre.

C'est merueille que la parole d'vne femme fut plus forte que le son des trompettes, que les armes, & la fuite, & les noires apprehensions de la mort. Ce ieune Prince changeant sa crainte en vne genereuse vergongne, rallie promptement les troupes qui se trouuerent les plus determinées, & s'en va fondre sur son ennemy, auec vne telle impetuosité, que ses soldats sembloient autant de dragons volans, qui ioüerent si bien leur ieu, que le vaillant Odoacer, quelque effort qu'il fist, fut contraint de rentrer dans Rauenne.

Quelque temps apres voyant que son ennemy estoit inuincible, il le fit rechercher de paix, à telle condition qu'ils partageroient ensemble le Royaume d'Italie, à quoy Theodoric, soit qu'il fut lassé d'vne si longue guerre, soit qu'il esperast ioindre plus facilement la peau du Renard auec celle du Lion, dans cette paix plastrée, s'accorda volontiers. Le traicté signé, il entre dans Rauēne, & ces Princes, qui estoient tous deux grands guerriers, s'embrassent à la face des deux armées, se preuenants mutuellement de toutes sortes de courtoisie.

Mais ô Dieu, quel ciment fut iamais trouué capable de ioindre l'ambition & l'amitié dans vn estat durable; & quel monde a iamais esté suffisant pour loger deux ambitieux, sans querelle? leur conuersation trop frequente sema premierement des mépris & des braueries aux Soldats de diuerses nations, puis glissa la jalousie au cœur des Capitaines, & la deffiance en l'ame des souuerains, qui se

regar

regardoient & s'épioient l'vn l'autre, comme attendant qui commenceroit le premier.

Theodoric, soit qu'il cherchast du pretexte qu'on trouue toûjours assez pour colorer les plus grandes méchancetez, soit qu'il y eust du dessein formé de la part de son ennemy, s'imagina que la terre n'étoit pas assez large pour donner les coudées franches à son ambition, tant que Odoacer partageroit le throsne auec luy, qu'il ne falloit qu'vn Soleil dans le Ciel, & qu'vn Roy dans vn pays, qu'il ne pouuoit porter vne couronne faite en croissant, mais qu'il estoit bien seant qu'elle fournit la rondeur de son cercle; & qu'au reste celuy-là seroit le plutost Roy, qui preuiendroit le premier son aduersaire.

Sur cela il se resolut à vn horrible assassinat; car feignant toute amitié & toute bien-vueillance, il mande Odoacer à vn magnifique festin qu'il luy auoit preparé, lequel deuoit estre le dernier de sa vie. C'est grand cas qu'il faut tousiours de l'amorce pour prendre les hommes & les oyseaux, & que les plus grands desastres viennent ordinairement dans le jeu, & les banquets, lors que la sensualité domine, & que la raison est en eclipse. Ce miserable Roy des Erules fit assez paroistre par sa trop grande confiance, qu'il n'auoit pas tant de méchanceté qu'on en imputa depuis à ses cendres; car il se transporta fort ioyeusement à ce festin, accompagné de son fils & des principaux de son Estat, qui marchoient tout en gens de bonne chere, & qui n'auoient autre intention que de faire la guerre au plats: tant s'en faut qu'ils eussent pour lors des conseils de meurtre & de sang. Neantmoins le dessein est pris de les faire tous passer par le fer trenchant, au lieu le plus delicieux, où les plaisirs semblent

Procope dit que Theodoric prit vn pretexte & le tua frauduleusement au banquet.

faire renaistre les hommes. Ils entrent dans vne grande salle magnifiquement parée, & se mettent à table, on ne parle au commencement que de réjoüissance, l'esprit débandé ne pense à rien qu'aux objets de volupté, quand tout à coup le signal se donne, & les Gots iettent des paroles à dessein pour offenser la plus sobre patience des Erules: Ceux-cy répondent ce que la colere & le vin leur suggeroient, Theodoric se leue, & prenant son épée tuë Odoacer de sa propre main; les autres se iettent sur son fils, & les Princes du Royaume. Iamais on ne vit banquet de Centaures & de Lapithe, plus sinistrement exprimé, les tables, & les hommes renuersez, le vin couloit parmy le sang, les cris effroyables des mourans, faisoient trembler ceux qui estoient bien loin du peril, & donnoient de la pitié iusques aux bourreaux, sans que pour cela on épargnast personne: les corps déchiquetez & sanglans étoient iettez les vns sur les autres, & les pauures ames sortoient du milieu des massacres & de la crapule, pour aller rendre compte au parquet de Dieu.

Sigonius libro 5 de occidentali Imperio in fine.

Ainsi le remarque vn ancien Manuscrit tiré d'vne Bibliotheque de Rome.

Quelles horreurs de l'abysme, & quelles fureurs de Démon voicy, ie demande s'il y auoit vne beste au monde qui eust ramassé en vn seul corps la faim enragée des loups, la finesse des renards, la force des lions, la cruauté des tygres & des Pantheres, le venin des basilics, si elle seroit plus dangereuse à l'homme qu'est l'homme méme, lors qu'il est saisi d'vne maudite ambition?

O que la vie des hommes seroit heureuse si elle n'estoit infectée de ces venimeuses passions, qui transforment la nature raisonnable en de monstres plus étranges que ceux que les Poëtes ont mis aux portes de l'enfer. Nous verrons à la suite de cette histoire

histoires, comme iamais vne méchanceté ne se dérobe à l'œil de Dieu, & que s'il vient à pieds de plomb pour la chastier, il a neantmoins le bras de fer pour trencher les perfides iusques à la racine.

Ce meurtre diuulgué, les Erules se mettent en armes pour venger leur Prince, mais les corps de garde disposez en plusieurs endroits de la ville, taillerent en piece ceux qui s'y monstrerent les plus ardens.

Theodoric fait vne declaration tres-ample, par laquelle il témoigne que ce qui l'auoit fait resoudre à cette action, n'auoit esté autre chose que la seureté de sa personne, contre laquelle Odoacer auoit vn dessein tres manifeste, qui deuoit incontinent éclater à la priuation de sa vie, & de son Estat, s'il n'eust preuenu son ennemy en toute diligence, Qu'il a fait ce que la loy de nature luy ordonnoit en vn peril si euident; mais que desormais il témoignera toute sorte de clemence à ceux qui voudront se ietter entre ses bras, qu'il tend indifferemment à l'obeyssance de tout le monde.

Le grand dégoust que chacun auoit pour lors de la guerre, le peu d'esperance que les plus mutins conceuoient de venger leurs querelles, & l'authorité de Zenon Empereur de l'Orient, qui ne cessoit d'appuyer Theodoric, firent vn grand silence dans les armes, & donnerent tout loisir à cét ambitieux Roy des Goths, de se rendre maistre de l'Italie.

Au reste luy voyant que Rome étoit alors quasi comme vn grand chesne renuersé où l'on court de tous costez pour en auoir la dépoüille, & que les François, les Visigoths, & les Bourguignons pourroient aspirer comme luy à la conquête de l'Italie, il fit des alliances auec tous ces Princes, & nommément auec Clouis qui regnoit pour lors, duquel

il print la sœur en mariage. De surplus l'Empereur Zenon qui l'auoit tousiours porté, venant à mourir, comme Anastase son successeur faisoit contenance de faire du changement aux affaires, & se vouloir rendre absolu dans l'Occident, celuy-cy sçeut si bien cajoler, qu'il diuertit autre part ses ambitions,

On trouue encore dans Cassiodore vne lettre qu'il écriuit à cét Anastase luy deputant vne solemnelle ambassade pour obtenir la paix : où entre autres choses il dit, *Que c'est bien raison que ceux là recherchent la paix qui n'ont point sujet de faire la guerre ; & que celuy-là se met tousiours assez en tort qui ne témoigne point d'inclination à receuoir les conditions equitables de la iustice. Quant à luy qu'il reconnoist l'Empereur comme la premiere Dignité éleuée par dessus tous les Royaumes, & le soustien de tout l'Vniuers, & qu'vne des grandes faueurs de Dieu, qu'il a iamais receuë, c'est d'auoir appris à la Cour de Constantinople comme il doit gouuerner les Romains. Qu'il sçait que le gouuernement de l'Empereur est l'vnique modelle de toute la police du mõde, & qu'autant que Dieu la releue par dessus les autres Princes, autant se veut-il abbaisser par dessous ce Monarque, duquel il demande l'amitié tres-glorieuse, pour s'appli-pliquer desormais à tout ce qui sera de son honneur & de son seruice.*

L'Empereur Anastase, qui selon les humeurs de son esprit broüillon, se tailloit assez d'affaire en Orient, sans en aller chercher en Occident, voyant que celuy cy se mettoit aux termes d'vn suppliant, lors que sa fortune luy pouuoit déja mettre en bouche les paroles armées pour commander; luy laissa ronger son os en profonde paix; les Romains considerans qu'outre la force des armes, il auoit le consentement de deux Empereurs d'Orient, le receu-
rent

rent à bras ouuerts, sous l'esperance qu'ils auoient de voir naistre quelque tranquillité apres tant d'orages qui auoient troublé leur Estat.

Voila comme d'vn Caualier de fortune, il paruint à la dignite de l'Empire; sans que toutefois il voulust iamais prendre le tiltre d'Empereur, se contentant du nom de Roy, pour ne donner point de ialousie à ceux qui en estoient assez susceptibles. Qui vodra considerer les qualitez de sa personne, qui contribuërent à le placer en vn lieu si eminēt, il trouuera qu'outre la vertu militaire, il auoit d'autres parties assez precieuses, pour bien regner, n'eût esté que son esprit se fust noyé, & dans la police humaine; & dans de longues prosperitez qui seruent de déloyales nourrices au peché.

Il semble que Sidonius Apollinaris l'auoit estudié, & auoit conté iusques aux cheueux de sa teste, quand à la seconde Epistre de son premier liure, il le décrit si curieusement, & dit entr'autres choses? Qu'il auoit vn corps extremement bien taillé, le haut de la teste bien arondi, les sourcils espoix, les cheueux longs, le nez aquilin, les lévres delicates, les dents d'yuoire, le teint blanc meslé d'escarlate, qui rougissoit assez facilement, plus de pudeur que de colere, le corps bien fourny, les bras forts, les mains deliées, la poictrine éleuée, & les iambes potelées, le pied petit pour soûtenir vn grand corps.

Il adioûte, pour ses mœurs qu'il prioit Dieu ordinairement deuant l'aube du iour, en la presence de ses Euesques, *qui estoient Ariens*, sans bruit ny suite, & que de là il vaquoit aux affaires, & entendoit les Ambassades & les requestes, où il écoutoit beaucoup & parloit peu, se montrant tousiours fort retenu aux resolutions, & tres-prōpt à l'expedition

Eligi quod feriat quicquid elegeris ferit. Aut seria narrantur aut nulla.

de ce qu'il auoit resolu. De là il voyoit son arsenac, ses magazins, ses écuries, & ses tresors; où il alloit à la chasse, estant naturellement si adroit à tirer, qu'il donnoit infailliblement au but. Apres l'exercice il prenoit son repas, où il aymoit à estre entretenu de choses serieuses, & pour ce qui estoit de sa table, *On y voyoit* (dit-il) *la proprieté des Grecs, l'abondance des François, la promptitude des Italiens, & vne discipline vrayement royale.* Si apres le disner il ioüoit aux dez, sa coûtume estoit de se taire quād il gaignoit, de rire quand il perdoit, & iamais ne se courroucer, mais plûtost prendre occasion de dire quelque bonne parole; & manioit les dez aussi virilement qu'il faisoit les armes.

In bonis iactibus tacet, in malis ridet, in neutris irascitur, in vtrisque philosophatur.

Au reste, il estoit si bon ioüeur, que ne se faschant point, il auoit de la ioye de voir ses suiets en humeur contre luy, & se depoüilloit tellement dās le jeu d'vne grauité affectée, qu'il sembloit n'auoir point plus grande crainte que d'estre craint. Il faisoit bon alors luy demander quelque faueur, & tel souuent perdoit au ieu auec luy qui gaignoit sa cause.

Timet ti meri.

Ad hoc tabula perit, vt causa saluetur.

Sur les trois heures retournoit le fardeau des affaires du Royaume, où il se rendoit fort assidu iusques au souper.

Indumenta decoratà venerādi genio corporis pius licebant.

Ennodius en son Panegyrique dit, qu'il honoroit la pourpre Royale des rayōs de son visage, & qu'il n'y auoit au monde si bel habit qu'il ne rendit plus beau, en le portant sur son corps: que ses yeux auoient la serenité d'vn Printemps, & que ses mains estoient dignes de donner la mort aux rebelles, & matiere de vœux à ses sujets. Que tout ce que faisoient les Diademes en la personne des autres Empereurs, la nature l'auoit fait en luy, & qu'il ne luy manquoit rien qu'vn heritier: car de vray il mou-

rut

rut ſans auoir laiſsé aucun fils pour luy ſucceder.

I'ay voulu, mon Lecteur, vous repreſenter ſuccinctement la grande reuolution d'Empire dans laquelle tomba nôtre Boëce ; & les qualitez de ſon perſecuteur qui degenerent depuis en vne grande barbarie. Mais voyons maintenant ce qu'il fit par le conſeil de noſtre grand Boëce, au maniement de ſon Royaume, afin que vous ayez d'autant plus d'horreur de cette felonne ingratitude, qui tua ce ſaint homme ; lequel eſtoit comme l'intelligence & l'Ange gardien de ſon Eſtat.

SECTION IV.

L'entrée de Theodoric à Rome, & ſon heureux gouuernement par les Conſeils de Boëce.

THeodoric, apres auoir pacifié la ville de Rauennes, & s'eſtre aſſeuré des places les plus importantes de ſon Royaume, s'achemine à Rome auec les plus fleuriſſantes troupes de l'Italie, où il eſt receu à la façon des anciens triomphes : ce qui réjoüit extremement le peuple, lequel reſſembloit alors à la terre qui ſort des neiges de l'hyuer, comme d'vn tombeau, pour renaiſtre aux douces haleines du Printemps.

Tant d'années s'eſtoient écoulées où ils n'auoient veu que des diuiſions, des troubles, de la famine, & du ſang. Quand ce Prince vint à paroître ſur ce chariot triomphant auec ſes armes dorées, qui luy donnent vne merueilleuſe majeſté, outre les graces qu'il auoit de la nature, ils péſoient voir vn aſtre deſcendu fraiſchement du Ciel, & le ſuiuoient auec vne infinité d'acclamations en témoignage de bien-veuillance.

Comme il fut descendu au Palais, Boëce qui estoit le premier homme de l'Vniuers en noblesse, en esprit & en doctrine, fut choisi de tout le Senat pour luy faire la harangue, dequoy estant pour lors dans vne grande vigueur d'eloquence, il s'acquitta diuinement bien. C'est dommage que la posterité n'a gardé vn si beau mouuement de ce rare esprit pour l'enchasser maintenant dans cét ouurage. De là le Roy se trãsporta au Circ, qui estoit vne grande place destinée aux ioustes & aux tournois, & s'estant arresté au lieu qu'on appelle la Palme d'or il fit placer son throsne magnifiquement en vn lieu bien eleué, & tout autour des sieges pour les Senateurs, qui parurent tous reuestus des robes de l'Ordre.

Là il fit vne harangue pleine de douceur en presence de tout le peuple, par laquelle il témoigna de vouloir releuer l'ancienne magnificence de Rome, & auoit vn desir passionné de se conformer aux façons des Empereurs qui auoient esté les plus zelez pour le bien public ; ce qui fit conceuoir à tout le monde de tres-bonnes esperances de son gouuernement.

Toute la ville estoit alors en pompe, semblable à vne Dame tres-illustre, qui apres auoir quitté le dueil paroit subitement dans l'ornement d'vn bel habit : Iamais iour ne sembla reluire plus delicieusement à vn peuple affligé.

Ce fut en ce mesme temps que S. Fulgence étãt venu d'Afrique à Rome, comme apres auoir visité les Eglises des Martyrs, il passa par le Circ à l'heure que se faisoient toutes ces belles ceremonies, demeura si rauy, voyant la Maiesté de l'Empereur, la beauté de son Senat, l'éclat de sa Noblesse, l'appareil du lieu & la foule des peuples innombrables

bles, qu'il s'écria. *O que Ierusalem la celeste est belle, puisque Rome la terrestre paroit aujourd'huy auec tant d'éclat. Mon Dieu, si vous donnez tant d'honneur en terre à ceux qui suiuent la vanité, quelle gloire donnerez vous au Ciel à vos Saints qui contempleront la verité.*

Quàm speciosa debet esse Ierusalẽ illa cœlestis, si sic fulget Roma terrestris. Et si in hoc sæculo datur tanti honoris dignitas diligentibus vanitatẽ. Qualis honor & gloria tribuetur Sanctis contẽplantibus veritatem.

La ceremonie acheuée, le Roy traitta tout le Senat en vn festin digne de sa grandeur, & fit des liberalitez aux peuples qui sembloient renouueller la face de l'ancienne Rome. Il se mit incontinent à visiter toutes les places de la ville, connoistre les qualitez de ses Senateurs, s'instruire de l'humeur du peuple, voir l'estat des affaires, & ordonner de la police.

Il est certain qu'il estoit doüé d'vn assez bon sens naturel, mais il auoit encore si peu d'experience dans les affaires ciuiles, qu'il auoit bien de la peine de signer seulement les depesches?

Voila pourquoy vn Autheur Anonyme qui a écrit sa vie en vn style fort simple, témoigne que comme il signoit ordinairement auec quatre lettres, il les fit tailler en cuiure, & les appliquant sur le papier, il passoit le trait de la plume autour, pour s'en seruir comme de modelle, afin que par ce moyen il formast vn peu mieux son écriture. Ce manquement d'experience fit qu'il se lia fermement à deux grands hommes d'Estat, dont le premier fut nôtre Boëce qu'il fit maistre des offices, & souuerain intendant de toute sa maison; en telle façon que tout passoit par son conseil: l'autre fut Cassiodore, duquel il se seruit comme d'vn tres-habile & tres-fidele Secretaire, pour dicter toutes les lettres & les formalitez du Royaume.

Anonymus Author in eius vita.

Id Author testatur.

Boëce, lequel il aymoit au commencement comme la prunelle de ses yeux, & le respectoit ainsi que

que son pere, luy donnoit les formes & les maximes de toute cette belle police que nous voyons reluire dans sa cõduite. I'en veux icy coucher quelques-vnes, afin que nos Politiques voyent le bonheur qui accompagne ordinairement les Estats qui sont conduits par les voyes de conscience.

La premiere maxime fut, que le Roy Theodoric estant Arien de secte, non seulement se deuoit abstenir de persecuter & affliger l'Eglise Catholique, en quelque façon que ce fust ni par soy, ni par les siens: mais au contraire la deuoit cherir, honnorer, proteger, & maintenir de toute l'estenduë de son authorité: d'autant que l'experience des siecles auoit fait voir, que ceux qui s'estoient interessez dans les intrigues de religions contraires à la Catholique auoient tres-mal reüssi; & que sans aller plus loing, les deportemens de l'Empereur Anastase qui regnoit pour lors à Constantinople le faisoiét assez paroître, puis qu'il s'estoit enueloppé dãs la haine du Clergé, & du peuple, pour appuyer auec passion certaines nouueautez: & qu'au contraire la practique auoit enseigné que tous les Monarques qui s'estoient entretenus en bonne intelligence & respect auec les Ecclesiastiques, auoient esté toûjours plus respectez en leur conduite, & plus heureux au succez de leurs affaires.

Theodorus anagnostes.

Theodoric garda si bien cette maxime, que pour témoigner le zele qu'il auoit à nostre religion, il fit trencher la teste à vn de ses officiers qui apres auoir esté eleué dãs la foy Catholique, se fit Arien, pensant par ce moyen se mettre bien auant aux bonnes grace de son maistre. Mais ce braue Roy, *Mon amy* (luy dit-il) *puis que tu as esté infidelle à Dieu, ie ne pense pas que tu sois iamais fidelle à ton Prince. Tu laueras de ton sang la tache de ta perfidie,*

pour

pour apprendre à la posterité qu'il ne faut point mêler les interests de Dieu dans les profanes pretentions de sa fortune.

Il se monstra fort zelé à conseruer la paix de l'Eglise dans vn tres-dangereux schisme qui s'éleua de son temps : car comme le Pape Anastase fut decedé, & qu'on eut procedé legitimement à l'élection de Symmachus, il se trouua vn broüillon de Senateur, qui voulant faire vn Pape à la poste de l'Empereur de Constantinople, pour fauoriser ses extrauagances, banda autel contre autel, & fit élire vn Antipape nommé Laurens; ce qui déchiroit le Senat & le Clergé dans de grandes partialitez: mais Theodoric éteignit le feu assez promptement, & apres s'estre bien informé de l'affaire, voyant que Symmachus estoit éleu le premier, & porté de la plus saine partie, il le maintint d'vne puissante main contre toutes les prises des aduersaires, qui n'oserent enfin resister à son authorité.

D'abondant comme il auoit fait vn Edict contre les fauteurs des Erules, qui enueloppoit les Prouinces de Gennes & de Milan, où ceux-cy s'estoient retirez, cela vint à causer bien des miseres & des larmes dans le pauure peuple: lequel n'ayant point de plus fauorable appuy que les Euesques, se ietta entre les bras d'Epiphane, & de Laurens, tous deux grands Saints, & grands Prelats, l'vn de Pauie, & l'autre de Milan. Epiphane porta la parole, & dit au Roy :

SIRE, **Ennodius.**

Si ie voulois icy compter toutes les faueurs que vous auez reçeu de Dieu, ie vous ferois voir plus chiche en vos souhaits que vous n'estes en vos liberalitez; puis que vous n'auez rien desiré du Ciel, qui n'ait toûjours surpassé vos vœux & vos esperances: Mais sans parler

parler maintenant de tant de prodiges, n'est ce pas vne tres-grande merueille de vous voir rendre la iustice dans le throsne de vostre ennemy, & nous voir plaider la cause de vos seruiteurs auec vne telle confiance, en vn lieu que la terreur des armes auoit auparauant rendu si redoutable?

SIRE, C'est le Sauueur du monde qui vous a donné entre vos mains ce peuple, lequel nous a chargé de ses requestes, gardez-vous bien de l'offencer en traittant mal les presens qu'il vous a fait. Vous sçauez comme vne puissance inuisible vous a mené par la main dans tant de rencontres & de batailles, que l'air la pluye, & le beau temps ont fauorisé vos étendars, comme s'ils eussent esté à vos gages. C'est maintenant qu'il faut reconnoistre tant de bien-faits, par vostre pieté, sans mépriser les larmes des affligez, qui sont les sacrifices des supplians. Les exemples de vos predecesseurs qui ont esté chassez du throsne par leurs iniquitez, monstrent que vous ne le deuez establir que dans vos vertus.

Sur cette consideration vostre Prouince prosternée à vos pieds, vous supplie que vous addoucissiez la rigueur de vos loix, non seulement en faisant du bien aux innocens, mais aussi en pardonnant aux coulpables. Car nostre clemence seroit bien petite, si nous nous abstenions seulement de frapper sur ceux qui n'ont offensé personne, sans considerer que la misericorde n'est faite que pour les miserables. En vengeant vos iniures, vous ferez ce que font les hommes de terre, & en pardonnant, vous prendrez part à la gloire de ce grand Monarque des Cieux, qui fait liure tous les iours son Soleil aussi-bien sur les testes criminelles que sur les plus innocentes.

Le Roy fit vne tres-humaine réponse, disant, que ce n'estoit pas raison que les puissances de la

terre, resistassent aux prieres des Euesques qui flechissent le Ciel ; & qu'il remettoit à tous en general les peines de mort ordonnées par les loix, mais d'autant qu'il falloit purger l'vlcere, de peur qu'en se montrant trop indulgent aux vices, il ne les fist passer en exemple à la posterité, la consideration de son Estat, requeroit que les autheurs de la sedition fussent éloignez, afin que leur presence ne fomentast le mal.

Vitia trãsmittit ad posteros qui præsentibus culpis ignoscit.

La replique fut trouuée fort raisonnable, & les lettres de graces incontinent expediées par Vrbicus, qui estoit vn des grands Officiers de la Cour pour les expeditions.

Il ne se contenta pas de cette courtoisie : mais appellant en son cabinet le bon Euesque, apres l'auoir hautement loüé, il le deputa és Gaules, pour rachepter les prisonniers Italiens qui s'y trouueroient, d'autant que les Bourguignons en auoient enleuez en quelque course vn assez bon nombre, & d'autres accablez des miseres qui prouiennent des guerres ciuiles, s'estoient volontairement égarez. Le Roy donna la commission aux Euesques de les raillier à leur troupeau, fournissant liberalement les frais qui estoient necessaires.

On trouue encore parmy ses lettres vne addressante au Comte Adila, où il témoigne que quoy qu'il ait vn graue desir de conseruer tout son peuple en pleine paix & repos, d'autant que la gloire d'vn Prince consiste en la tranquillité de ses suiets ; si est-ce qu'il entend principalemẽt que les Eglises ioüissent de cette faueur, puis qu'en les obligeant, on attire les misericordes & benedictions de Dieu sur le Royaume : & suiuant ce style il cõmanda au Duc Ida de faire restituer toutes les possessions Ecclesiastiques que quelques-vns auoient vsurpées au

Cassiod.l. 2.29.

Languedoc,

Languedoc, apres la mort d'Alaric. Voilà les bons fondemens de pieté qu'il ietta par le conseil de Boëce.

La seconde Maxime fut, de bander tous ses nerfs & employer ses meilleures pensées au soulagement du peuple : d'autant qu'il n'y auoit pas vn plus efficace moyen de gaigner les cœurs de tout le mõde, qu'en adoucissant l'aigreur des temps, & les charges du passé. On auoit vû, disoit-il par experience que ceux qui auoient voulu posseder de l'or sans la bien-veüillance des peuples, auoient esté tres-mal assurez : Que les Roys ne different rien des autres hommes, si ce n'est qu'ils sont puissans pour faire du bien; & que les mediocres n'auoient point d'autre mesure de la grandeur que la beneficence: c'est elle qui faisoit iadis les Dieux des Gentils, & qui maintient les Monarques sur la pierre ferme de la constance.

Theodoric embrassa ce soin fort particulierement; car il s'enquestoit ponctuellement des dommages de ses pauures sujets : & s'il en trouuoit quelques-vns greuez par le passage de quelques troupes ou autres choses semblables, il leur relaschoit les tailles & subsides ordinaires : comme on peut voir encore en ses lettres, & nommement vne qu'il écrit au President Faustus, où il luy commande de tenir la main à cét affaire : *D'autant*, dit-il, *qu'vn corps trop chargè, donne du nez en terre, & qu'il faut mieux mépriser vn petit gain, que de se priuer des precieuses commoditez qu'on reçoit de l'amour des sujets : La riuiere qui coule*, adjoûtoit-il, *quoy qu'elle ne fasse autre rauage ; mine tousiours son canal: aussi les compagnies de gens d'armes qui passent par les bourgs, & villages, quoy que la discipline militaire y soit gardée, ne laissent pas d'y apporter du dommage*

Cassiod. l. 4. Epist. 36.

Lib. 2. ep. 8.

dommage. Et partant qu'il vouloit qu'on recompensast les lieux qui auroient eu de la charge.

Pour la mesme raison il addressa quinze cens escus d'aumosne au venerable Euesque S. Seuerin, pour les distribuër aux Païsans, qu'il reconnoistroit auoir esté interessez aux logemens de certaines compagnies de guerre. Veritablement, comme ce n'est pas vne petite temerité aux particuliers, qui n'ont aucune charge ny connossance d'affaires de pointillër les Grands sur les tribus, & le ménage de leurs finances. Aussi seroit-ce vne grande lâcheté de leur dissimuler aux occasions, la moderation qu'ils y doiuent apporter, puis qu'elle est si exactement recommandée en la loy de Dieu, & publiée dans toutes les histoires.

Si vn estranger venu du fond de la barbarie, s'est montré si religieux en matiere de subsides, enuers des hommes que ses armes luy auoient rendu fraîchement tributaires; les Princes & Seigneurs de la Chrestienté ont bien suiet de considerer ce qu'ils doiuent à vn peuple qu'il s'est donné à eux, pour les auoir comme Peres & Protecteurs du commun. Il n'y a point de doute que les excez qui se commettent en telles affaires, sont de tres-importantes charges de conscience, qui embarrassent fort vne ame à l'article de la mort, & au iugement redoutable du Souuerain.

On void aussi vn Edict de ce mesme Prince, où ayant entendu qu'au payement des tailles, les riches faisoient couler le plus fort du fardeau sur les épaules des mediocres, & que les conducteurs de cette affaire y versoient mal, il deteste tout cét abus, comme iniures faites à sa propre persone, & donne toute liberté à ceux qui auront esté offensez de se venir plaindre à luy, pour y apporter l'ordre

qu'on iugera raisonnable. Ces façons de proceder le firent tant aimer que les autres Princes ayant passé comme les songes d'vne nuict, il regna trente ans dans vn souuerain respect que ceux mesme de la Religion contraire à la sienne luy portoient.

La troisiéme maxime que luy donna Boëce, fut de se rendre tres-exact en l'exercice de la iustice, d'autant que c'est la base des thrônes,& l'esprit qui anime tout le gouuernement ; & il print tellement cette parole que le desir qu'il auoit de rendre à chacun ce qui estoit sien, luy estoit changé à vne soif tres-ardente,& vne faim continuelle : Il choisissoit les plus entiers & incorruptibles Gouuerneurs qu'il pouuoit, & leur disoit ces paroles, rapportées par Cassiodore.

Faites que les Iuges des Prouinces soient pleins de vigueur dans l'obseruation des loix,que les tribunaux ne cessent de donner des sentẽces contre les mauuaises mœurs : Que les larrons craignent les portes de vos Palais: Que l'adultere tremble deuant vn Lieutenant chaste : Que le faussaire ait horreur du cry d'vn herault, & que tous les crimes soient exilez de nostre domaine: Que personne n'opprime les pauures;que les persecuteurs soient apprehendez & poursuiuis, comme perturbateurs du repos public. Vous ferez vne Paix generale quand vous aurez abbatu les autheurs des méchancetez qui se commettent : Que les Capitaines contiennent leurs Soldats en toute discipline ; en telle sorte que le Laboureur,le Marchand,le Nautonnier, l'Artisan, entendent que les armes ne sont faites que pour leur défense.Ie ne veux pas méme qu'on pardonne à mes plus proches, quand il est question de la iustice depuis que i'ay prins la Republique en charge, ie me suis dépoüillé de mes propres interests:ie veux du bien aux miens,mais dans la communauté.

Cassiod. var. l. xij. Mihi propria cura dilapsa est, post quam generalem cœpi cogitare custodiam. Opto meis bene; sed quod possit esse commune.

Suiuant

Suiuant ces maximes ie raconteray vn traict admirable qu'il fit, entr'autres pour signaler sa iustice. Vne Dame Romaine laissée vefve par la mort de son mary, auoit perdu vn fils né de ce Mariage qui luy fut rauy clandestinement, & nourry en vne autre prouince dans la seruitude. Cét enfant deuenu ieune homme, receut vn aduis de bonne part, qu'il estoit d'extraction libre, & fils d'vne Dame dont on luy donna le nom, sa demeure, & toutes les circonstances, qui luy firent entreprendre vn voyage à Rome auec intention de se faire connoistre. Il vient droit à sa mere, laquelle estoit embarrassée dans certaines amourettes, s'estant donnée à vn homme qui promettoit tousiours de l'épouser : sans toutefois terminer l'affaire. Cét amant étant pour lors absent, & detenu pour affaires pressantes assez loin de Rome, la Dame eut enuiron l'espace de trente iours bien libres où elle tint le ieune homme en sa maison, l'ayant reconnu, & auoüé particulierement pour son fils, conuaincuë qu'elle estoit par des marques inuincibles: & deslors sa charité estoit si grande enuers luy, qu'elle ne cessoit de pleurer de ioye dans le recouurement de sa perte.

Manuscriptum P. Sirmũdi Ioannes magnus & Laurẽtius Venetus.

Les trente iours expirez, l'amant retourne, & voyant cét hoste tout nouueau en sa maison, il demãde à la Dame : *Quelle espece d'homme c'estoit, & d'où il venoit:* elle répondit franchement, *que c'estoit son fils*, luy soit que picqué de jalousie, il pensast que ce fust vn pretexte, soit que pretendant ce mariage de la vefue, il n'y voulut point de charge d'enfans, luy dit hardiment, que si elle ne chassoit cét enfãt trouué de son logis, iamais elle n'auroit de part en ses affections. La malheureuse, qui estoit prise d'amour, pour seruir à sa passion, renonce ses entrailles, & chasse à toute force de sa maison ce fils

sur lequel elle auoit tant pleuré : Le ieune homme se voyant comme entre le marteau & l'enclume, dans vne si grande necessité de ses affaires, s'en va demander iustice au Roy, qui l'ouyt fort volontiers, & commande que la Dame fut amenée deuant luy pour estre confrontée. Elle nia fermement toutes les pretentions de celuy-cy, disant : *Que c'estoit vn imposteur & vn ingrat, qui ne se contentoit pas d'auoir receu les charitez d'vn pauure en sa maison, mais vouloit l'heritage des enfans.* Le fils d'autre côté pleuroit chaudement, & asseuroit qu'elle l'auoit auoüé pour sien, representant fort viuement toutes les preuues que la passion, & l'interest luy mettoient en la bouche.

Le Roy qui sondoit toutes les auenuës pour entrer en l'esprit de la Dame, luy demanda si elle n'auoit pas deliberé de se marier en secondes nopces : Elle répondit, que *s'il se rencontroit vn party sortable, elle feroit ce Dieu luy inspireroit.* Le Roy replique : *Le voila rencontré, puis que vous auez logé cêt hoste trente iours en vostre maison, & que vous l'auez reconnu de si bonne grace, à quoy tient-il que vous ne l'espousiez?* La Dame répond, *Qu'il n'auoit aucunes commoditez dont on a toûjours besoin en menage : & à quoy peut bien monter vostre bien* (dit le Roy : *La Dame repart qu'elle auoit bien vaillant mille escus, qui estoit vne grande richesse en ce temps-là. Et bien,* dit Theodoric, *i'en donneray autant à ce ieune homme pour son mariage, à telle condition que vous l'espouserez.* Elle bien estonnée, commence à pallir, rougir, trembler, & montrer toutes les contenances d'vne femme perduë, qui taschoit à s'excuser, & se coupoit en ses paroles : le Roy pour l'intimider encore dauantage, iure son grand serment qu'elle l'espouseroit dés à present, ou quelle diroit les

les causes legitimes de son empeschement. La pauure femme condamnée par la voix de la Nature, qui crioit en son cœur, & ayant horreur du crime qu'on luy proposoit, se ietta aux pieds du Roy, auec vne grande profusion de larmes, confessant ses amours, son mensonge & son malheur. Alors ce grand Prince prenant la parole, luy dit, *N'estes-vous pas vne miserable femme de renoncer vostre sang pour ce vilain qui vous a trompé ? Allez en vostre maison, quittez vos amourettes, & viuez dans la condition d'vne bonne vefue, prenant de vostre fils le support qu'il vous doit rendre par nature.* Ie laisse vn singulier exemple sur le mesme sujet, que i'ay tiré de la Chronique d'Alexandrie, & cité au troisiéme Liure, Section vingtiéme, de mon premier Tome.

La quatriéme maxime que Theodoric tira de nôtre oracle, fut d'appeller aux charges les personnes de merite, & fonder son Estat sur les recompenses & les peines que cét ancien Democrite disoit estre les diuinitez des Republiques.

Le Roy prit cét aduis fort à cœur, & fit deslors Boëce surintendant des offices & dignitez, afin que son iugement fust comme le charactere des belles qualitez de ceux qui auroient les principales commissions. Il ne se parloit point de faueur, ny de chair, ny de sang, ny de nation, toutes les couronnes estoient pour l'esprit & la vertu. Quand quelqu'vn estoit destiné à quelque office on faisoit vne longue enqueste de ses conditions, lesquelles estant biens reconnuës, le Roy en faisoit vne declaration par écrit au Senat, où il n'oublioit point de mettre en compte tous ses seruices, & loüables actions, afin qu'on reconnût la sincerité de ses procedures, & qu'il dônast vn double éclat à celuy qui receuoit vn si grand bien fait de ses mains.

Nous pouuons voir la pratique de cecy en vne quantité de lettres qui se trouuent sur ce sujet, & nommément en la promotion de Cassiodore à la dignité de Patrice; où le Roy luy écriuant des lettres pleines d'honneur, fait vn narré de sa vie & des fonctions, où il y a tres-bien seruy sa Majesté, & puis luy dit: *Ioüissez maintenant des recompenses de vostre trauail, & prenez au double les interests que vous auez méprisez pour le public. Car il n'y a point de plus glorieuses richesses que de voir sa vertu couronnée, & par le témoignage du Prince, & par les loüanges qui sortent de la bouche de tout le monde. C'est estre grandement heureux que d'obliger vn Roy à confesser qu'vn sujet a déja par son merite ce qu'il luy donne par ses liberalitez.*

Epist. 3. lib. 4.

Cela donnoit vn si grand courage à la Noblesse de se porter à l'honneur, par les degrez de l'honnesteté, que dans quelques années, on vid la Cour remplie de personnes bien qualifiées des qualitez, de science & de conscience; qui sont les deux grands ressorts des bonnes affaires.

La cinquiéme Maxime étoit le bon ménage des finances, qui ne sont pas seulement les nerfs, mais l'ame, le sang & la vie des Peuples.

Il faut confesser que les Estats du monde sont suiets à de grandes maladies: tantost il y a de l'endormissement aux affaires, c'est la lethargie: tantost vne humeur peccãte & maligne, composée de passions & d'erreurs, qui assiegent l'entendement, c'est l'épilepsie: tantost les obstacles, qui empeschent la lumiere des bons conseils, & ce sont les cataractes qui se forment sur les yeux: tantost les endurcissemens aux bons aduis, ce sont les duretez d'oreilles; tantost vn malicieux silence de la verité, c'est la squinantie; tantost des oppressions, c'est la

courte

courte haleine : tantost les défaillances de courage, & ce sont les maux de cœur: tantost il s'y forme vne conuoitise exorbitante, c'est la bulimie ou la faim canine; tantost des froideurs & lâchetez à desserrer l'argent pour les choses necessaires, c'est la goutte aux mains : tantost les negligences à bien prendre les occasions, c'est la goutte au pied : tantost les ardantes ambitions, des auarices enragées, & ce sont les fiévres: tantost vous y remarquez des malignitez, & des guerres intestines, qu'on peut appeller les pierres, & les mephretiques : tantost des douleurs sanglantes, qu'on nomme les dysenteries: tantost des grandes corruptions de mœurs, c'est la cachochymie: tantost des émotions subites, sont des erysipeles : tantost des puanteurs de crimes occultes ; & c'est vne infection du nez que les Grecs appellent *Loyene*: tantost on y découure des taches d'impieté, c'est la lepre: tantost vne impuissance de tous les membres, c'est la paralysie: tantost vne langueur en toutes les parties vitales, & c'est la phtisie.

On n'auroit iamais fait qui voudroit tenir le compte de toutes les maladies, qui sont tousiours dangereuses en leurs sources, & mortelles en leurs issues : mais cette phtisie qui met le corps à sec, & fait d'vn homme viuant vne espece de fantosme, ou de squelette, n'est pas des moindres accidents ; & cela arriue à vn Estat par le mauuais maniement des deniers, contre la fidelité deuë à la sacrée personne des Roys. C'est ce qui soûleue la milice, qui pique les grands, qui donne de l'indignation aux plus raisonnables, & de murmure à tout le monde, lors que les vns comptent en substance l'or & l'argent qu'ils ont rauy, & les autres supputent en idée ce qui est égaré, entretenant leurs pensées du desir d'vne chose bien éloignée, comme

qui se voudroit chauffer à la memoire du feu.

C'est ce qui plante le mépris d'vne Republique au dehors, la foiblesse au dedans, & la misere de tous costez : ce qui rend vn peuple famelique, & vn Prince necessiteux dans sa maison. On sçait mieux les effects de cette maladie, qu'on n'en pratique les remedes : car il y a ordinairement dans tous Estats quantité de reformateurs, qui ont de tres-beaux desseins sur les finances : mais on s'en serd comme qui presenteroit des cure-dents auant dîner.

L'argent est dela secte des inuibles, on ne sçait ce qui deuint dans tant de mains, ceux qui en abusent ont quelque sorte de prestiges qui eblouïssent les yeux pendant qu'ils réplissent les bourses. C'est vne belle plante que celle qu'on appelle la Hache, ou le Sceptre royal; mais elle nourrit de mauuais petits vermisseaux, qui rongent toute sa substance, & se cachent sous ses feuïlles, iusques à temps que s'estant fait des aîles, ils deuiennent papillons tout mouchetez de fleurs, & brauent les hommes dans l'air, qu'ils n'eussent osé regarder sur la terre.

Theophr. de plantis.

Aussi est-ce vn merueilleux arbre que l'estat des Grands, mais il couure souuent sous sa belle verdure, ses couleurs, & ses dorures, des hommes qui rongent comme les vers, & qui se font des aisles toutes emaillées de gloire, aux despens du public, pour prendre l'essor sur les testes de tant de mortels, qu'ils regardét d'vn œil dedaigneux, comme s'ils ne se souuenoient plus de la terre qui les a porté.

Vn Prince ne sçauroit plus obliger son Estat, que d'ouurir les yeux à tous ces desordres, & faire couler ses finances comme le sang par toutes les veines

du

du corps, se reseruant tousiours de bons thresors pour se rendre secourable à ses suiets, terrible à ses ennemis, honnorable à ses alliez, & necessaire à tout le monde.

Theodoric deuint si bien versé en cette maxime, qu'il ne se passoit quasi iour qu'il ne iettast l'œil sur son thresortde l'espargne,& qu'il ne prist la peine de supputer luy-mesme ses reuenus, & ses dépenses,pour conformer ses entreprises à son argent. Il estoit tres-exact à tirer dans ses coffres tous les gains innocens, & les honnestes émolumens qu'il pouuoit; les conseruant tres-cherement pour les necessitez du Royaume. Nous pouuons voir cecy par vne quantité de ses lettres, nommément par celle qu'il escrit à Saturnin & Verbusius:où il leur recommande d'auoir grand égard à ce qui est du bon estat de ses finances: & que comme il ne desire point greuer son peuple,aussi ne veut-il point qu'on perde des deniers legitimes. Il en rend cette raison,qui est bien notable. *Ie fuis*(dit-il)*à bon droit la pauureté,d'autant que c'est la mere des excez; & qu'il n'y a rien de plus pernicieux que d'estre pauure dans vn Empire. La recherche que ie fais de mes droits,est la profession de mon innocence; & comme ie ne veux point que l'auarice & les extorsions regnent en mon palais, aussi en veux-ie bannir la necessité.*

Cossiod. l. 1.ep. 19. Indigentiam iuste fugimus qua suadat excessus,dum perniciosa res est in imperante tenuitas. Ex epist. 24. l. 5.

La sixiéme maxime fut celle que les Septante Sages donnerent entre autres au Roy Ptolomée, quand il les interrogea des moyens de bien regner. C'estoit vn cõseil d'auoir mesme en temps de paix, vne milice bien entretenuë & bien policée, pour donner de la majesté à son Estat, & de la terreur à ses ennemis. C'est ce que fit Auguste Cesar, pour fonder son Empire, lors qu'il affecta mesme certains reuenus qu'il vouloit n'étre employez à autre

chose

chose qu'à l'entretien des Soldats. C'est ce que fit la Republique deuant luy, tenant toûjours aux lieux necessaires, des Soldats bien disciplinez. C'est ce qui, au rapport de Valere le Grand, a donné les villes, les Prouinces, & les Royaumes, au peuple Romain, & Theodoric s'acquitta bien de ce conseil, puisque luy mesme disoit, *Que iamais on ne faisoit mieux la guerre qu'en temps de paix.*

Res praeliorum bene disponitur quoties in pace tractatur. Cassiod. l. 1. epist. 17.

La septiéme fut de bien fortifier les places frontieres : dequoy il fut fort soigneux, comme il tesmoigne en l'Epistre qu'il écriuit à ses Goths, & aux Romains habitans de Tortone, leur donnant commandement de munir cette place, & de n'attendre pas les courses de l'ennemy pour y penser: *Car*, dit-il, *Toutes les choses subites sont inconsiderées, & n'est pas temps de bastir vne place quand on est déja dans le peril.* A cela il adiousta encore les forces sur mer, qui sont tres-necessaires, & pour vnir les places de son domaine, & pour rompre le dessein de ses ennemis, & pour se rendre grand & redoutable : car l'experience des guerres des Atheniens auec ceux de Sparte, monstre assez dans l'histoire de Thucydide, que ceux-là ont le plus d'auantage, qui ont l'Empire de la marine. On peut voir par les lettres que le Roy Theodoric écrit à son Lieutenant Abundantius, auec quelle passion il desiroit de se rendre fort en cét article, donnant de pressantes commissions de faire & equiper quantité de vaisseaux : où il reüssit si bien qu'il se vantoit que les Grecs, & les Afriquains ne luy pouuoient plus rien reprocher.

Lib. v. ep. 16.

La huictiéme luy recommandoit, nonobstant les grandes forces, d'entretenir la paix & la bonne intelligence auec les Roys ses voisins, afin qu'estant moins occupé aux guerres estrangeres, il eust tout loisir

loisir de cultiuer son Royaume d'vne bonne police, ce qu'il fit, comme nous voyons par ces Epistres, entretenant ces Princes de témoignages d'affe-ctions, de conioüissances en leurs prosperitez, de consolations en aduersitez, d'ambassades & de presens, qui estoient plus ingenieux que sumptueux. *Epist.14. l.2.* Sa lettre à nôtre Clouis montre bien qu'il estimoit fort sur toutes l'alliance de France, quand il auoüe que le salut de ce Royaume est sa propre gloire, & qu'il prend vne part à toutes les prosperitez qui arriuent à ce grand Roy.

La neufviéme luy conseilloit d'aimer les lettres, entretenir les hommes doctes, qui sont les trompettes de la gloire des Princes, & leur font viure vne vie delicate & glorieuse dans l'estime de la posterité, & en suitte de cherir les arts, caresser les braues maistres, maintenir les marchands, traicter méme iusques aux laboureurs, auec beaucoup de douceur, à l'exemple d'Auguste Cesar; Ce qu'il fit si exactement, qu'il se rendit fort aymable à tout le monde, s'abbaissant tellement iusques aux plus petits, qu'il ne dédaignoit pas d'entretenir les Paysans de leur mestier, & cultiuer la terre par honneur, de ses propres mains.

La dixiéme estoit d'oster le luxe des particuliers, & se montrer magnifique ez choses publiques, comme aux bastimens, aux theatres, aux necessitez, & aux recreations du peuple, entreprenant toûjours quelque chose de grand pour la maiesté du Royaume, & la commodité du commun. A quoy il se porta d'ardeur & de raison, faisant quantité de grands edifices, & reparant l'honneur des places de considerations, iusques à vouloir égaler les grandeurs de l'ancienne Rome : car il dit en vne Epistre qu'il escrit à vn certain Agapit, gouuerneur

de

de la ville, qu'il ne veut point ceder en ornement aux anciens,puiſqu'il les égale au bon-heur de ſon ſiecle.

Comme en effect,tant qu'il garda ces belles maximes,ſon Royaume fut vn Royaume de iuſtice,de paix,& d'abondance,qui eſtoit regardé comme vn miracle du monde.

SECTION V.

Les honneurs de Boëce, & le changement de Theodoric.

BOëce fut honoré d'vn ſi grand reſpect, pour tant de precieuſes qualitez qui reluiſoient en ſa perſonnes, que depuis la fondation de Rome, à peine pouuoit-on trouuer vn homme de longue robbe, qui fuſt monté à vn ſi haut poinct d'honneur,par les degrez de la prudence ciuile, des lettres, & de la vertu.

C'eſt bien vne choſe tres-notable,que non ſeulement le Roy le fit trois fois Conſul, mais qu'il voulut auſſi par excez d'amour,que ſes fils,qui n'eſtoient encore que ieunes enfans, fuſſent auancez à vn Conſulat, non ordinaire ; mais de tiltre & de faueur, qu'on donnoit par rareté à ceux qu'on vouloit ſingulierement gratifier.

Luy meſme confeſſe que ſi on peut tirer de la ioye des freſles honneurs du monde, il en euſt bien du ſujet au iour qu'il vit ſes deux fils menez en pompe par la ville, dans le chariot d'honneur, accompagnez de tout le Senat, & ſuiuis d'vn grand concours de peuple, qui ne ceſſoit de benir le pere & les enfans, comme les rejettons d'vne race née au bien de la Republique.

Le méme iour il fit en plein Senat vn remerciement à Theodoric pour les grandes liberalitez enuers sa maison ; qui fut trouué de si bonne grace qu'à l'issuë on luy apporta la couronne comme au Roy de l'eloquence : En suite il fit de signalées largesses à tout le peuple, & parut dans la grande place du Circ, assis au milieu de ses deux Consuls, en presence de toute la ville, le cœur épanoüy d'allegresse, & les larmes de ioye aux yeux, pour les ressentimens que luy témoignoit le public.

Pour combler tout cét ornement de fortune, il auoit épousé vne femme qu'on tenoit estre des plus accomplies qui fussent sous le Ciel : car, ce qui est tres-rare, elle auoit dans vn grand esprit, vne singuliere modestie, & vne excellente pudicité : de laquelle Boëce, pour la bien loüer, dit en vn mot, que *c'estoit l'image de son pere Symmachus qui luy auoit esté dõnée par vn tres-chaste, & tres-heureux mariage.*

Or ce Symmachus appellé la perle & le precieux ornement du monde vniuersel, estoit vn Senateur qui sembloit n'estre composé que de la sagesse & de vertus ; pour ce il viuoit encore alors dans vne tres grande reputation ; & toute cette maison de Boëce estoit regardée à la façon qu'écrit Enodius, comme la *veine des pourpres*, voulant dire qu'elle contenoit en soy toutes les grandes dignités, ne plus ne moins que les veines enferment le sang. Toutesfois il adiouste que ces pourpres croissent par la lumiere de Boëce qui les possede, & depuis que Rome est deuenuë le prix de ceux qui l'ont conquestée, comme il n'est plus loisible aux Consuls de moissonner des palmes au champ des batailles, il a egalé les triomphes anciens par la grandeur de son esprit.

Ennodius in epistol. ad Boëtiũ l.8. epist. 1. Vena purpurarum. Purpura possessoris luce crescentes.

Gerebert, vn autheur qui a écrit de ce temps-là, appelle

appelle le mesme Boëce, le pere & la lumiere de la patrie; qui gouuernant les resnes de l'Empire en la qualité de Consul, ne laissoit pas de répandre par la force de son esprit aux bonnes lettres tout le lustre qu'elles auoient, les égalant aux esprits des Grecs.

Gerbertus lib. 2. Epigram. Pithoeam.

Tu pater & patriæ lumen Seuerine Boëti,
Consulis officio rerum disponis habenas,
Infundis lumen studiis, & cedere nescis
Græcorum ingeniis.

Veritablement on peut voir de ce qui suit en cette histoire, le peu d'asseurance qu'il y a aux hommes & aux faueurs. Si les hommes sont des vaisseaux qui ne font que ioüer toute leur vie auec les vents, les faueurs sont les flots de verre qui ne cessent de se briser contre les roches. Nous penserions que la Lune seroit plus grande que toutes les estoiles, n'êtoit que l'ombre de la terre dont on se sert pour la mesurer, fait paroistre le contraire : & nous aurions quelque opinion que ces grandes dignitez du monde auroient bien de l'eminence par dessus tout ce qui est icy bas, n'estoit qu'elles tombent tous les iours dans les ombres & les phantosmes du neant, qui nous font paroistre que nous auons bien de l'illusion dans nos yeux, puis que ces grandeurs ont pris tant d'estime en nostre cœur.

La ialousie, vne mauuaise fille, née de bonne maison, qui est celle de l'amour & de l'honneur, partage les couches & les Empires, & a tousiours les yeux si chassieux qu'elle ne sçauroit supporter vn rayon de la vertu ou de la prosperité d'autruy. Et pource l'éclat qui sortoit de la maison de Boëce, à la façon que sort le iour des portes de l'Orient, n'arresta beaucoup à donner des ombrages au Roy Theodoric: qui se voyant estranger & ignorant parmy

my les Romains, & des hommes de si grãd conseil, ne peuuent tirer autre recommandation que celle que luy dõnoit le fer, enuia tãt de richesses celestes qu'on auoit contribué au bon heur de son Empire.

Le changement qui arriua pour lors à Constantinople, fortifia grandement ses deffiances ; car on raconte qu'Anastase, vn Empereur qui n'auoit quasi fait au thrône que des schimes, considerant les lauriers des Cesars tous fanis sur sa teste, eust quelque degoust & de la vie qu'il auoit passionnément aymée, & du sceptre qu'il auoit possedé auec tant d'ambition. Il est certain qu'estant vn iour au Cir, comme il vit vne furieuse sedition qui grondoit contre luy, il mit bas volontairement la couronne, & fit sçauoir au peuple par ses Heraux qu'il estoit prest de se deffaire de l'Empire: ce qui appaisa pour quelque temps les plus passionnez : neantmoins comme il estoit fort hay, & qu'il preuoyoit ne pouuoir plus faire vn long sejour dans ce monde, il commença à penser à ses successeurs, desirãt porter au thrône l'vn des trois néveux qu'il auoit éleué, n'ayant pas d'enfans mâles pour regner. Il eust de la difficulté sur le choix, comme il auoit l'esprit assez superstitieux, il mit au sort ce qui ne pouuoit resoudre par raison: Car il fit preparer trois licts dans la chambre Royale, & fit pendre au Ciel de l'vn de ces licts sa belle courõne, qu'on appelloit *le Royaume*, estant resolu de la donner à celuy qui par le sort s'iroit placer dessous. Cela fait, il mãde ses neveux, & apres les auoir magnifiquement traictez, leur commãde de se reposer, choisissant chacun l'vn des licts qui leurs estoient preparez. Le plus âgé s'accommode à sa phantaisie, & ne rencontre rien; le second fait le même : il attendoit que le cadet iroit iustement au lit couronné, mais il pria l'Empereur qu'il

Zacharias Rheter. & M S. Firmundi.

qu'il luy fust permis de coucher auec l'vn de ses freres,& en cette façon personne des trois ne prit le chemin de l'Empire,qui estoit si aisé à tenir qu'il n'estoit distant que d'vn pas. Anastase fort estonné, vid bien que Dieu vouloit transporter le diadéme de sa race : & on ajouste qu'il sçeut mesme par reuelation que ce deuoit estre Iustin qui luy succederoit : car comme il auoit deliberé de le tuer auec Instinien,il entendit vne voix qui luy parloit au cœur,& luy disoit,*Qu'il se gardast bien de toucher à ces deux personnages,d'autant qu'ils rendroient à Dieu chacun en son temps de bon seruices.*

Depuis comme ce Iustin estant toûjours prés de la personne de l'Empereur, vn iour sans y penser mit le pied sur la queuë de sa robe ; l'Empereur se retournant : *Tu me tiens*,dit-il,*par la robbe, & tu me suiuras ; mais attens vn peu,mon heure n'est pas encore venuë.* Ce qui estonna fort tous les assistans qui l'entendoient parler comme vn homme rauy, & ne conceuoient pas ce qu'il vouloit dire.

Dans quelques iours cét Anastase qui craignoit tant le tonnere, qu'il s'enfuyoit cacher en vne caue aussi-tost qu'il entendoit le moindre grondement, fut tué du foudre sur les degrez même du lieu lequel il auoit chosi pour azyle ; Iustin venu de bas lieu ; & monté par tous les degrez de la milice à la dignité de Capitaine des Gardes, fut eslû Empereur duquel (comme il estoit vaillant homme & bien voulu) Theodoric commença de conceuoir de grandes ialousies,craignant tousiours qu'il ne luy arrachast des mains l'Empire qu'il auoit vsurpé.

Le commencement de la tempeste fut que Iustin, qui estoit vn Empereurs tres Catholique,traicta les Ariens de Constantinople,qui auoient esté tolerez sous Anastase, auec la seuerité ordonnée par les

loix

loix, les dépoüillant des Eglises qu'ils auoient licentieusement vsurpées. Ceux cy ne manquerent pas de former leurs plaintes, & faire leurs doleances aux oreilles de Theodoric : lequel interpretant le rabbaissement de sa secte au mépris de sa personne, entra dans des fougues plus conuenables à vn barbare qu'à vn Roy, qui auoit esté ciuilizé par de si bons conseils: car il menaça de mettre dans Rome tout à feu & à sang, si l'Empereur Iustin ne luy faisoit raison ; & pour cét effect, il manda le Pape Iean, & luy fit commandement d'aller promptement à Constantinople pour faire rendre les Eglises aux Ariens ; croyant que sa dignité luy donneroit toute creance auprés de l'Empereur : Le Pape luy fit réponse qu'il l'auoit tres-mal choisi pour vne telle Ambassade, que le rang qu'il tenoit en l'Eglise, ne permettoit pas qu'il fust prouiseur des temples des Ariens; & que s'il auoit quelque mauuais dessein sur sa personne, qu'il estoit prest de tendre le col pour la défense de l'Eglise, sans qu'il fust besoin de passer pour cela la mer, & entreprendre ce voyage dont il estoit question.

Cela le fit entrer en de plus grandes extrauagances, qui menaçoient la ville d'vn deluge de sang, si on n'y remedioit ; voila pourquoy le Pape fut supplié de se transporter à Constantinople, & trouuer quelque expedient d'addoucir les affaires, sans toutefois rien passer au preiudice de sa conscience; il ceda aux larmes de son peuple ; & prit la route de Constantinople accompagné de quelques-vns des principaux Senateurs, où l'Empereur Iustin le receut auec de grandes soûmissions, & des magnificences nompareilles,

Theodoric attendant le resultat de cette Ambassade, qui ne fut pas si-tost terminée, entre de plus en

plus comme dans vn grand labirinthe d'ombrages & de soupçons, commençant à se deffier des Senateurs Romains, & monopoler toutes les affaires auec ses Goths : ce qui fut le commancement de sa ruïne. Il fit deslors quatre choses qui depleurent extrêmement à tous les gens de bien.

La premiere est, qu'il aduança deux hommes, qui parurent à Rome comme deux cometes sur les testes des mortels, l'vn s'appelloit Congiastus, & l'autre Trigilla, tous deux hommes de rapines & de concussions, qui par leurs mauuais déportemens décrierent fort l'authorité de leur Prince.

La seconde fut que luy qui auoit autrefois montré vne grande moderation en ce qui estoit des subsides, s'y porta fort déraisonnablement, à la suasion de ces deux Goths, qui estoient prodigieusement auares, & insatiables dans les prodiges de leur auarice.

En troisiéme lieu dans vne grande necessité de viures il fit enleuer tous les bleds de la campagne de Rome, contraignant vn chacun par Edict exprez de vendre ce qu'il peu auoit, à vn prix assez vil, pour les greniers du Roy, & l'entretien des Soldats ; ce qui causa bien des larmes, les pauures estant aux desespoir, si la teneur de cét Edict eut esté de plus longue durée.

Enfin pour quatriéme violence, il se prit aux plus apparens Senateurs, les dépoüillans de leurs biens, & les menaçant de bannissemens, & des morts, sous des ombrages de crimes de leze Majesté.

Boëce essaya de guerir Theodoric par toutes les voyes les plus douces : mais voyant que son esprit estoit deuenu fort noir, grandement alteré en tout ce qui étoit de la raison, pour ne perdre l'honneur & la bonne conscience dans le naufrage commun

mun qu'il prouoyoit, commença à rougir comme vn lion, contre toutes les corruptions de cette Cour venale.

Il entreprit viuement ces deux puissans fauoris & leur resista dans la plus grande vigueur de leur credit, auec tant de liberté & de constance, qu'on connust bien deslors que cét homme tenoit son ame entre ses mains, estant toûjours prest de la donner pour la defense de la iustice. Trigilla qui estoit le surintendant de toute la police de l'Empire, & l'organe du Roy Theodoric, vouloit faire de l'habile homme, & donner de la couleur de prudence & de raison à des actions fort desraisonnables, nommément à cét Edict qui auoit esté publié pour ce grand amas de bleds qu'on faisoit aux magazins du Prince, dans les grandes necessitez & indigences du peuple. Boëce blasmoit hautement cette conduitte, & ne cessoit de remonstrer les miseres des Prouinces, en paroles fort efficaces, demandant audience au Roy pour le bien de son Estat.

Theodoric, soit qu'il n'eust pas renoncé encor à la reputation d'vn Prince equitable, soit qu'il pensast que son grand fauory Trigilla, fust fondé en de tres-pertinentes raisons & de fortes rencontres d'affaires qui luy faisoient remuer ces nouueautez, voulut oüir en son cabinet vne conferance de Boëce & de Trigilla, sur le cours des ordonnances; où Boëce, defendit la cause des Pauures auec tant de poids de raisons, de prudence, & de courage, qu'il encloüa toute la batterie de Trigilla, & porta le Prince iusques là, qu'il luy fit reuoquer son Edict. Surquoy ces deux fauoris auec tout le party qu'ils trainoient, se sentans demesurément piquez, commencerent à ietter de plus en plus dans

l'esprit de Theodoric, déja assez alteré, vne infinité de deffiances contre Boëce & tout le Senat. Et dés-lors Paulin & Albin, deux personnages les plus qualifiez de Rome, qui auoient passé par toutes les charges les plus honorables de la Republique, furent tres mal traictez, pour des rapports & suspicions que ceux-cy leur auoient suscitées. Boëce voyant les affaires reduites en vn poinct où la dissimulation ne les pouuoit amander, parla enfin au Roy Theodoric en plein Senat, auec toute la liberté que luy dictoit sa conscience : en luy disant,

SIRE,

Ie n'ignore pas que nous sommes en vn temps, où il est quasi plus facile de voler, que de parler de l'estat de cét Empire, sans offenser personne, & que tout discours qu'on puisse faire pour le present, sera tousiours suspect à ceux qui ont rendu nos pensées mesme criminelles à vostre Maiesté.

Si est-ce qu'il faut aduoüer que c'est vne chose tres-difficile, de se taire dans vne si grande reuolution d'affaires, puisque la nature ne nous a pas faict comme les Crocodiles, qu'on dit auoir des yeux pour pleurer, & point de langue pour se plaindre. I'apperçois que nous perdons quasi tout ce que nous auons de Romain, & qu'en ce desastre vniuersel, où tout le monde deuroit roidir le bras contre la violence, on se contente de faire ce qu'on fait quand il tonne, chacun prie que la foudre ne tombe point sur sa maison, se souciant fort peu du danger de son voisin : aussi voyons-nous que plusieurs Senateurs, à qui la dignité deuoit mettre en bouche de bonnes & fortes paroles pour la deffense de la iustice, se contente de gauchir au coup, & s'imaginent de la seuerité dans les ruines.

Pour moy, i'auouë franchement, qu'estant né d'vn sang qui n'a iamais appris à flatter personne, & me voyant

voyant en vn rang où mon silence peut estre iniurieux au public, si ie ne puis retenir la liberté dé-ja trop penchante à son malheur, i'en retiendray pour le moins l'image, & dans vne seruitude si generale, ie diray vne chose ou qui acquittera ma conscience pour le present, ou qui consolera mes cendres pour l'aduenir.

Helas, Sire, quand ie vous contemple assis sur ce thrône de gloire, où la main de Dieu semble vous auoir porté par miracle, affermy par consideration, & beny par tant de presperitez, ie ne puis que ie ne me ressouuienne auec les plus tendres ressentimens de mon cœur, de la serenité des premieres années, ausquelles vous pristes en main le gouuernail de ce grand Empire: Qui vit iamais des diuers metaux si heureusement alliez, que nous vismes pour lors des nations differentes, vnies en vn mesme corps sous vostre authorité? Quel consentement dans les volontez? quelle intelligence dans tous les ordres, quelle vigueur dans les loix, quelle obeyssance dans les sujets, quelle approbation dās le Senat, quel applaudissement dans le peuple, quelle police dans les villes, quel bon-heur dans les armes, quelle benediction dans tous les succez de vos affaires?

Ne sembloit-il pas que Dieu auoit attaché à vos estendarts, & à vos Edicts, quelque vertu secrette, qui faisoit triompher les vns en guerre, & reüssir les autres en paix, auec tant de terreur & de grace, que ces choses mesmes contraires de leur nature, se lioient fermement ensemble pour vos aduantages?

O Sire, Qu'est deuenué cette face dorée de vostre gouuernement? qui nous l'a chargée en ce visage de plomb? Peut-estre auez vous estimé que c'estoit la grandeur de vostre Maiesté de tenir bas vn Senat, à qui tous les bons Empereurs ont tant deferé, qu'ils l'ōt estimé aussi necessaire pour leur grandeur que les feüilles le sont à la rose pour composer sa beauté.

Ie dirois, Sire, combien ces conseils sont precieux, n'estoit que l'experience des années de vostre regne vous en a plus appris que toute la malignité des hommes n'en sçauroit effacer, si tant est que vous appelliez encore au conseil vostre sens & vostre entendement, que Dieu auoit remply de tant de belles & augustes lumieres. Croyez moy, que ce peuple est comme l'herbe du basilc ; qui rend vne bonne odeur, à ce qu'on dit, quand on la manie doucement, & qui fait des scorpions quand on la frote auec rudesse. Tenez nous dans l'estime & dans l'estat que vous nous auez tenu iusques icy, vous ne verrez rien de plus traitable que le peuple Romain : mais si vous y procedez auec les violences par lesquelles on s'efforce tous les iours d'alterer vostre bon naturel, il est à craindre que cette seuerité ne produise bien du venin à ceux mesme qui en pensent tirer de la douceur.

Iustinianus Genitensis hist. lib. 6.

Nos ennemis ne cessent de vous alarmer sur le manquement du respect deu à vostre Majesté, & toutesfois Dieu sçait que nous auons tellement respecté l'authorité Royale, que la voyant entre des mains tres-iniustes, où elle perdoit son esclat, nous n'auons pas permis qu'elle perdist le fruict de nostre obeyssance.

Permettez, Sire, vne liberté qui a esté tousiours le plus precieux heritage de cêt Empire; vous auez mis des hommes sur nos testes, qui pour trencher des Grāds, ne voulant rien moins paroistre que ce qu'ils sont, taschent d'estouffer dans nos malheurs la bassesse de leur origine, & croyent que le moyen de iustifier leur conduite, c'est d'oster les yeux à ceux qui en ont, & rendre les langues muettes, de peur d'apprendre vne verité. Naistre auiourd'huy riche, c'est naistre vne proye; & venir au gouuernement auec quelques auantages d'esprit, c'est se faire des ennemis : Toutes les grandes actiōs sont suspectes, & semblables, que pour trouuer la

seureté

seureté, il la faille chercher dans l'ignorance, ou dans la faineantise.

Nous auons tant apris à obeïr, que iusques icy nous n'auons pas seulement voulu entrer en consideration du partage que vous faistez de vos faueurs, vous les laissant plus libres que ne sont au Soleil ses rayons, & nous contenant de respecter le caractere de vostre Majesté aussi bien sur les roches que sur les marbres, & sur l'argent. Mais auiourd'huy que nous voyons les plus delicats interests du Royaume entre des mains moins nettes que nous voudrions, que pouuõs nous faire autre chose dans une clameur si publique, sinon de remonstrer icy tres-hũblement ce que les rusez dissimulent, les miserables endurent, les bons deplorẽt, & les pierres racõtent?

Où est le temps, Sire, qu'on entendoit sortir de vôtre bouche ces belles paroles, Qu'il falloit tondre le troupeau, & ne le pas écorcher : Qu'vn corps trop chargé donnoit du nez en terre : Qu'il n'y auoit tribut comparable aux precieuses commoditez qu'on tiroit de l'amour des sujets ? *Et maintenant toutes les villes & les compagnies pleurent les rigoureuses concussions qu'elles ressentent, pour saouler de leur sueur & de leur sang l'auarice de quelques particuliers; qui est toutesfois aussi deuorante que le feu, & plus insatible que l'abisme.*

Ie naigris point icy nos malheurs: par une amplification de parolles, ie vous ay fait voir, Sire, lors qu'il vous a plû m'oüir dans vostre cabinet, les larmes des prouinces, qui ont attendry vostre cœur à la compassion, & ouuert vos mains aux liberalitez : Que si on n'alteroit point vos bonnes volontez, vous serez assez capable d'acquiter le Ciel de toutes les promesses qu'il nous a fait sur le bon-heur de vostre Empire.

Ouurez ces yeux que vous auez tant de fois ouuerts, au soulagement de vos pauures suiets ; & en quel-

que part que vous les ouuriez, vous ne verrez que des miseres. N'est-ce pas chose estrange que les esclaues estant vendus quelquefois à des maistres humains, addoucissent l'aigreur de leur condition par quelque traitement raisonnable; & qu'il n'y ait que le peuple Romain qui achepte tous les ans sa seruitude, que le peuple Romain qu'on rende comptable du bien qu'on luy a rauy, & tributaire des naufrages de sa pauureté?

On a pris de là le chemin à l'oppression des Magistrats, & on s'est persuadé que pour bien faucher le pré, il faut abbattre les testes des plātes les plus chrestées. Paulin est dépoüillé, Albin est criminel de leze-Majesté, ils sont assez coulpables, puis qu'ils sont riches & puissans: On dit qu'ils ne peuuent trouuer d'asseurance que dans leur aneantissemēt. Et qui ne voit que ces procedures tendent à la ruine de ce tres-auguste corps, qui soûtient il y a tantost trente ans, vôtre royale Courōne?

Helas, Sire, si on crie contre les Sorciers qui empoisonnent les fontaines; comment nous tairons-nous, voyant qu'on tâche denuenimer l'esprit du Prince, qui est la source de tous les conseils; afin que nous trouuions desormais le poison où nous esperions les remedes?

Sire, regardez-vous seulement vous-mesme, & vous imitez; Reprenez cét esprit qui vous a fait regner dans nos cœurs aussi bien que dans nos Prouinces: separez les flatteurs des vrais amis, écoutez ceux dont vous auez reconnu la fidelité dans les succez de tant de prosperitez.

Souuenez-vous que vous estes fait pour regner sur les hommes, non comme vn homme, mais comme la loy, pour porter vos sujets dans vostre sein, & non pas sous les pieds; pour enseigner d'exemple, & non pour contraindre de force, pour estre Pere des citoyens, & non maistre des esclaues. Souuenez-vous que les Rois sont donnés du Ciel, pour l'interest des peuples, &

qu'ils

qu'ils ne doiuent point tant auoir égard à l'estenduë de leur puissance, qu'ils ne considerent en mesme tēps la mesure de leurs obligations. Faites que la grandeur de vostre Majesté paroisse dans ses bien-faits, & que cette parole que vous auiez autrefois en bouche, vous demeure eternellement au cœur, lors que vous disiez; Qu'vn bon Prince ne doit rien tant craindre que d'estre trop craint.

Cette harangue échauffa grandement les esprits; & le Roy Theodoric demeura si fort estonné de cette liberté, qu'il paroissoit n'estre pas bien asseuré de sa contenance: il dit seulement en peu de mots qu'il donneroit toute satisfaction au Senat, quand le temps auroit donné de l'éclaircissement à quelque affaire dont il se vouloit informer pour traicter à la premiere seance.

Trigilla, Congiastus & Cyprien, les principaux de la faction des Goths, se voyans picquez iusques au vif, resolurent que le temps estoit venu auquel il falloit, ou estre perdus ou perdre Boëce; & depuis cette assemblée ils ne cesserent d'assieger l'esprit du Roy qui estoit deuenu ombrageux, chagrin, & timide de mille objects de deffiance, sur les menées de Boëce, l'asseurans que la conspiration estoit toute formée, & qu'elle ne cessoit de se tramer à Constantinople par le Pape Iean, & ses complices, à Rome, par Boëce, Paulin, & Albin, qui auoient de merueilleuses correspondances. Non content de cecy, ils gaignent des ames venales, & practiquent des faux tesmoins, ils contrefont des lettres & des fausses signatures, au nom de Boëce, qui disoient tout ce qu'auoit dicté leur passion.

C'est ce qui donna le plus dangereux coup à l'esprit du Prince: car apres auoir leu ces cayers, &

ouy

oüy quelques dispositions qu'on luy fit entendre; il ne voulut plus d'autre information pour se resoudre, mais assemblant promptement le Senat, il entre auec ses papiers en main, monstrant dans son visage le trouble de ses pensées : & parle en ces termes :

La derniere harangue que fit Boëce en ce lieu estoit, la trompette de la coniuration formée contre mon estat. Ie ne m'étonne plus s'il auoit pris à tasche de decrier nostre gouuernement auec vn si grand appareil d'eloquence pour porter vos esprits à la rebellion; mais ie m'esmerueille comme il s'est promis de tirer à son party des complices d'vn corps si innocent, que le vostre. Tous mes officiers luy deplaisent, comme à celuy qui est ennemy des bons offices qu'on me rend : & toutes les faueurs que i'ordonne au merite des miens, sont autant de crimes de ma propre personne, enuers cét esprit qui tire le venin de tout ce qui sert aux autres de nourriture. Ce que le Prince éleue, sert d'objet à son enuie, & ç'a été toûjurs luy faire tort, que de luy donner dans les honneurs vn compagnon. Il deplore les miseres du public, comme s'il en estoit le Pere; & il luy semble qu'on dérobe tout ce que la iustice met en vne autre main que la sienne.

Quand les Gipides & les Bulgariens auroient désolé toute l'Italie, il ne pourroit former d'autres plaintes qu'il fait de l'Estat de nostre regne, où, Dieu mercy, il n'y a rien de si fascheux qui ne semble vn siecle d'argent, si on le veut comparer à l'Empire de ceux qui nous ont precedé, & nos bons sujets ne s'estiment point si mal-heureux sous moy, qu'ils ne pensent que ma conseruation soit la premiere de leurs felicitez. Mais il luy faut des pretextes de pieté pour colerer son dessein, & prendre vn tiltre de protecteur du peuple.

ple, pour se faire vsurpateur de mon Empire. Veritablement si l'ambition pouuoit estre rassasié, i'auois faict à l'endroit de cét homme tout ce qu'on peut faire à ceux qui sont les plus affamez de l'honneur; l'éleuant à toutes les charges eminentes, & donnant mesme à ses enfans, en vn fort bas âge, des dignitez qui ont esté estimées en cette Republique comme des prodiges. Et en faisant cecy ie cherchois du fonds dans vn abysme, où il n'en falloit point attendre.

I'ay enduré toutes ces extrauagances, tant qu'il m'a été possible, estimãt toûiours que de me plaindre de luy, c'estoit donner des conclusions à mes propres entrailles; mais puis qu'oubliãt tous les respects du deuoir, il ne s'est peu oublier de son naturel, qui est de faire du mal à ceux qui luy veulent du bien; Ie vous demande en la qualité d'vn Roy, la iustice que vous rendriez au moindre de mon Royaume.

Ie n'ay pas son eloquence pour amplifier des impostures, mais i'ay quelque force d'esprit pour iuger d'vne verité. Voicy mes tres-fidelles suiets qui deposeront la coniuration qu'il a tramée contre mon Estat. Voicy les cayers signés de sa main, qui estoient dépechés à l'Empereur Iustin, pour l'appeller à ma despoüille, vous iugerez là dessus, & ordonnerez ce qui sera raisonnable; n'estant pas mon intention de pretendre icy autre satisfaction que celle que les loix me donneront,

Comme il eust dit cecy, il fit entrer ses témoins, qui estoient vn Basilic, vn Opilion, vn Gaudence, des gens perdus de conscience & de reputation; neantmoins Theodoric les fit oüyr aspremement, & sans recusation contre l'innocent; puis il commença à produire ce beau cayef addressant à l'Empereur d'Orient, qui estoit entierement supposé par les damnables impostures d'vn nommé Cyprien.

Le pauure Boëce se trouua tout à coup comme le iuste Naboth dans l'assemblée de ces ames peruerses, & quelque effort qu'il fist pour la declaration de son innocence, elle fust opprimée par vne puissante faction, qui emportoit les esprits, ou par corruction, ou par foiblesse, à la ruine de la vertu.

Le Roy pressoit les Senateurs d'opiner là dessus, ceux qui ne vouloient pas paroistre suspects, iettoient la pierre feruemment contre l'accusé,& pensoient que la condamnation estoit leur deliurance: les autres qui estoient ennemis s'y portoient auec beaucoup d'animosité, il restoit peu d'ames foibles qui suiuoient le cours de la violence;tellement que le bannissement fut decreté contre Boëce, selon l'intention de Theodoric.

Veritablement s'il y a chose pitoyable dans le monde, c'est de voir les criminels iuger du sang d'vn innocent,& considerer qu'affligeant vn homme en tout ce qu'on le peut affliger,on luy oste encore ce precieuz ioyaux de la reputation ; qui nous fait viure dans l'estime des gens de bien, d'vne vie delicate & spirituelle, en la façon que viuent tous les grands, dans la memoire des siecles.

Le sage Boëce apres s'estre consommé d'amour & de trauaux; pour la patrie, est enleué de son sein comme vn perfide, & mis entre les mains des gardes pour le conduire à Paule qui estoit le lieu de sa prison.

On ne luy permet pas d'aboucher son beau-pere Symmachus, mais tout ceux qui auoient eu l'honneur de son amitié sont escartez : à peine eust-il le moyen de dire le dernier adieu à sa femme Rusticienne,laquelle voyant son mari,tombé subitement d'vne si haute dignité à vn tel desastre, ne se peut tenir de luy dire, en pleurant chaudement :

Monsieur,

Monsieur, est ce donc là que vostre innocence a merité, si le Roy a deliberé de vous faire mourir, pourquoy laisse-t'il encore en vie vne partie de vous-mesme qui vous a tousiours esté si chere? I'ay assez de courage pour vous suiure au bannissement, à la prison, & à la mort. Mais Boëce luy repliqua en peu de parolles, pour ne point attendrir son cœur dauantage, *Madame, l'heure n'est pas encore venuë, ne vous attristez point de me voir endurer pour la iustice, c'est vn tiltre d'honneur que Dieu reserue à ses enfans. La nourriture que vous auez tirée de vostre bon pere, & les enseignemens que vous auez eu de moy, m'ont fait esperer que vous porteriez cét accident auec vne resolution Chrestienne. Ma fille, il n'est pas seant que nos larmes qui tombent d'autant plus haut que nous auons esté esleuez en grandeur, portent quelque chose de raualle dans l'estime des hommes. Soustenez-vous vn peu sous vostre faix, & ouurez vostre cœur aux consolations du Ciel, puisque celles de la terre sont meslées de tant d'amertumes* : Puis se tournant à ses enfans qui fondoient tout en larmes : *Mes enfans* (dit-il) *Dieu desormais vous seruira de Pere, faictes prouision de grandes vertus qui ont esté tousiours l'heritage de nostre maison : car tous les autres biens ne sont que de la poussiere & du vent : c'est la leçon que Dieu vous fait dans le changement de ma fortune. Consolez vôtre bonne mere par les deuoirs de vostre bonne fidelle obeïssance, & viuez dans l'esperance. Peut-estre me verrez-vous encore, selon que Dieu ordonnera, plûtost que ne pensez.*

Ces paroles estoient de fleches qui perçoient ces cœurs fidelles des plus iustes ressentimens de la nature ; lesquelles ne doiuent finir si-tost, non-obstant tous les lenitifs qu'on y pouuoit apporter.

SECTION. VI.

La prison de Boëce.

LEs grands changemens de fortune qui arriuent soudainement, ont cela de propre qu'ils heurtent nos esprits comme des vagues non preuenuës & nous donnent le coup deuant que nous ayons loisir de nous reconnoistre.

Le pauure Boëce se voyant entre quatre murailles, esloigné de la ville, qui auoit seruy d'vn theatre de gloire à toute sa maison, arraché de la charité des siens, priué de sa biblioteque, & de toutes les plus precieuses commoditez de la vie, enfermé comme vne victime destinée à vn sacrifice sanglant, se sentit au commencement surpris d'vne tristesse assommante, comme luy mesme a laissé par escrit. Il plaignoit auec des souspirs entrecoupez son innocence indignement traitée, il retraçoit en sa pensée les marques de son ancienne fortune; il iettoit l'œil sur sa famille délaissée, qui luy sembloit estre en la gueule du lion, il se remettoit en memoire l'indignité des accusateurs qui auoient esté oüis contre luy, l'ingratitude du Senat, qui l'auoit condamné, pour luy auoir esté fidelle; la cruauté auec laquelle on auoit executé cet arrest, le debris de ses moyens, la perte de sa reputation, & toutes les noires horreurs que se figure vn homme declaré criminel de leze majesté.

Eheu cur dura miseros auertere aures. Et flentes oculos claudere seua negat. lib. 1. Metr. 1.

Dans cet abysme d'inquietudes, il se fâchoit quasi contre la mort, laquelle s'emparoit de tant de ieunes gens qui ne demandoient qu'à viure, & ne luy daignoit pas seulement fermer les yeux qu'il detrem

detrempoit tousiours dans les larmes. De la nous pouuons voir que les plus fort esprits dans ces accidens si estrangers & si inopinez, payent tousiours quelque tribut aux passions naturelles des hommes. Mais aussi d'autre-part nous remarquerons l'Empire qu'vn entendement bien fait a sur soymesme, quand nous le verrons dissiper tous les troubles & agitations de son cœur par la viuacité de la raison, & l'vsage des preceptes de la sagesse dont il se seruit parfaitement en cette captiuité.

Nous auons encor le liure de ses Consolations qu'il composa dans cette prison ; qui est bienau iugement des doctes, l'vn des excellens ouurages qu'on purroit produire sur ce sujet ; où il introduit la Philosophie qui le vient visiter; & l'eueillant de ce profond sommeil de tristesse. *Quoy Boëce* (luy dit-elle) *ſtes vous donc celuy que i'ay nourry de mon laict, que i'ay soustenu de si bons alimans, & conduit iusques à la force de l'âge viril ? Veritablement ie vous auois donné des armes qui vous maintiendroient encore contre tous les coups de fortunes, n'étoit que vous les auez quittées, Ne me connoissez-vous plus ? D'où vient ce silence ? parlez, est-ce de honte, ou de stupidité? I'aymerois mieux qu'il fut causé d'vne iuste pudeur, mais à ce que ie vois vous êtes tout hebeté. Ne me voulez-vous rien dire? hâ le pauure homme il n'est pas du tout perdu, mais à ce que ie voy il a la lethargie, maladie commune à ceux qui se laissent aller aux illusions d'esprit. Il s'est oublié de soy-même, mais il reuiendra, quand il m'aura reconnüe, seulement essuyons vn peu ses yeux appesantis des humeurs de la terre, & couuerts d'vn gros nuage du monde.*

Lib. 1. prosa. 2.

Cela fait Boëce reuint à soy, & fait vn merueilleux dialogue auec cette Reine des esprits; auquel ie renuoye

renuoye le Lecteur ; me contentant de remarquer icy les principaux argumens qui luy seruirent pour sa consolation, afin que nous apprenions auec luy dans nos afflictions à nous resoudre aux volontez de Dieu, & succer le miel de la pierre, comme parle l'Escriture.

La premiere raison que luy proposa cette *Sagesse* venuë du Ciel, fut de luy demander ; Quelle opinion il auoit de la prouidence de Dieu, & s'il pensoit que le monde roulast à l'auenture, ou fust gouuerné par raison. *A Dieu ne plaise*, dit Boëce, *que i'en vienne iamais à ce poinct de folie de penser que tout se fasse icy bas par hazard, ie sçay que Dieu preside au monde comme à vne maison que luy-méme à bastie de ses mains, & que rien n'arriue aux affaires des hommes, que par son commandement ou sa permission.* Là dessus la Philosophie s'écria : *Vray Dieu : c'est bien merueille qu'vn homme qui a vn tel sentiment de la Prouidence diuine puisse étre malade de la maladie dont ie vous vois atteint. Mon amy, vous estes entré au monde comme dans vne lice ou dans vn cercle dont cette Prouidence a fait le tour de ses doigts. Il faut que vous enduriez patiemment tout ce qui vous arriue dans ces termes, comme vne ordonnance de Dieu, auquel vous vous estes soûmis. C'est luy qui gouuerne nos vies, nos conditions, nos fortunes : si vous auez deliberé de donner la loy à la police du tres-haut, dont vous le deuez receuoir, que gagnerez-vous autre chose, sinon que vous ferez le mutin, & rendrez vostre condition tousiours plus aigre par vostre impatience ?*

L. 1. prosa. 6. *Maximus fomes salutis vera de mũdi gubernatione sententia.*

L. 2. prosa 1. & alibi.

Ie vous laisse à penser, si vous estiez embarqué dans vn vaisseau vous iriez selon le cours des vents, & non pas selon le mouuement de vos volontez: si vous auiez labouré & semé, vous auriez des années fertiles

& steriles, selon la diuersité des temps, & vous voudriez auoir vne fortune tousiours ronde & tousiours stable, vous voudriez retenir à force de bras son chariot tousiours roulant? n'estes-vous pas bien simple de ne pas iuger que si elle n'auoit de l'inconstance, elle ne seroit plus fortune ?

Ne m'allez point icy questionner sur les afflictions de gens de bien, & sur les prosperitez des impies. Quel tort Dieu fait-il à vn innocent, s'il luy fait le partage de toutes les grandes ames qu'il ne veut point tenir dans les delices d'vne vie oysiue, mais dans les exercices de la vertu? ne sçauez-vous pas qu'il y a des poissons qui meurent dans l'eau dormante, & se plaisent aux boüillons des excluses : *Les grands esprits vont tous de ce pas-là: Ils ne se perdent non plus dans la tribulation que le soleil fait dans son éclipse, qui ne sert qu'à le rendre plus clair.*

Et quel aduantage pensez-vous que tirent les méchans des commoditez de cette vie? y a t'il rien de plus miserable que d'estre transformé en beste par l'énormité de ces vices, & adioûter à tant de crimes l'impunité? Vous dites qu'ils font tout ce qu'ils veulent, & ie dis qu'ils en sont tant plus malheureux: car si c'est vn malheur de vouloir vn mal, c'est vn double malheur d'auoir la puissance de l'executer.

Si miserum est voluisse praua potuisse miserius est lib. 4. prosa 4.

Si tous les criminels estoient punis selon leur demerite, ils auroient quelque bien qu'ils n'ont pas; c'est à sçauoir, la punition de leurs offenses: laquelle estant vne œuure de iustice, ne peut estre que bonne, ils auroient quelque frein pour arrester leur desordre; quelque apprehension des iugemens de Dieu: cela leur estant dérobé par de longues prosperitez, que leur reste-t'il autre chose, sinon d'aller à l'extremité des supplices par l'extremité des crimes? Pour moy, si ie voulois bien punir vn homme deprauè, ie ne luy oré

donnerois ny rouës, ny flammes, ny tortures, mais ie le creuerois d'honneurs, d'or d'argent, & de richesses; & quand il seroit plein iusques à la gorge, ie luy tirerois le rideau pour luy faire voir la vertu, & le Paradis, lors qu'il auroit trahy l'vne, & perdu l'autre par le desastre de sa conduite.

L. 3. metr. 8. Quid dignum stolidis mentibus imprecer, &c.

La seconde consideration fut que la Philosophie l'interrogea, s'il sçauoit bien, Qui il estoit, & comme Boëce eust répondu, Qu'il estoit homme d'honneur; remettant en memoire les grandes richesses & dignitez dont il auoit iouy par le passé: *Veritablement* (luy dit-elle) *Ie voy bien qu'il y a bien de l'oubliance de vostre condition, & de la delicatesse en vos plaintes: Si Dieu vous auoit mis de l'or aussi bien que du sang dans les veines, & qu'il vous eust fait naistre tout farcy de pierreries, ou chargé d'honneurs & de dignitez dés le ventre de vostre mere, vous auriez quelque sujet de vous plaindre qu'on vous rauiroit les appanages de vostre naissance*: Mais qui estes-vous, & d'où estes-vous venu? *Vous diray-ie combien d'années il y a que vous nâquistes vn petit enfant, tout nud, qui rampoit sur la terre, la bouche ouuerte aux cris & à la faim? qui n'auoit pas vn seul petit poil sur le corps pour le couurir, & maintenant vous prenez vn esprit de Monarque & n'estimez pas auoir rien au monde si vous ne possedez tout? Encore n'estes-vous pas des plus miserables, si vous sçauez prendre du contentement de ce qui vous reste, sans vous attacher tousiours aux regrets de ce que vous auez perdu. Vous auez vn beau pere* Symmachus, *vn des plus excellens personnages de l'Vniuers, vous auez* vne femme qui est la perle de son sexe, *vous auez des enfans de grande esperance. Combien de choses voilà que vous achepteriez au prix de vostre vie; si vous les auiez perduës, & vous pensez estre miserable*

miserable lors que vous les possedez. & qu'ils s'employent de tout leur pouuoir pour vostre deliurance?

Vostre vaisseau tient encore à l'Ancre, & n'est pas du tout brisé, *ie voy de la consolation en quelque chose pour le present, & de l'esperance pour l'aduenir: & quoy qu'il arriue ie vous sauueray tousiours à la nage. Mais il faut que ie vous le confesse librement, ie trouue qu'il y a vn peu de mignardise en vostre fait, lors que vous déplorez auec tant d'amertumes & de fascheries les petits defauts de vostre condition. Dites-moy, ie vous prie, y a-t'il homme au monde qui possede vne felicité si pleine & si bien arondie, qu'il ne dispute encore auec sa fortune pour rendre son estat plus heureux?* La qualité des biens du monde trouue par tout des épines, *iamais les prosperitez ne viennent toutes ensemble, & quand bien elles arriueroient en grosse troupe, elles auroient tousiours le pas glissant.* Lib. 2. prof. 4.

L'vn est accommodé d'honnestes moyens; mais il est d'vne basse extraction, qui le fait rougir dans les bonnes compagnies: L'autre est grandement noble, mais il est si pauure pour son Estat, qu'il luy seroit beaucoup plus expedient d'estre inconnu: L'autre est né de bon lieu, & n'a point manquement de richesses, mais il pleure sa partie qu'il a perduë, se consacrant à la solitude auec des larmes opiniastres. L'autre a rencontré vn bon Mariage; mais sa sterilité fait qu'il amasse du bien pour vn estranger. L'autre a des enfans pour auoir sujet de grandes miseres; & pour dire en vn mot, vous en trouuerez fort peu qui soient bien d'accord auec leur condition. *Par tout il y a des maux qui donnent de l'heur à ceux qui les ignorent, & de l'horreur à ceux qui les ont experimentez.*

Adioustez encore vne raison, que ces gens bien

fortunez sont extrémement sensible à la touche, & comme il ne faut que le manquement d'vne cheuille pour arrester vne artillerie sur le chemin, aussi le moindre accident tient encloüé l'attirail de leur grandeur. *Combien pensez-vous qu'il y en a qui toucheroient le Ciel du doigt, s'ils auoient seulement les restes de vostre fortune? Ce lieu que vous appellez vostre bannissement, est la Patrie de tant d'honnestes gens qui l'habitent, & si vous raisonnez bien, vous trouuerez qu'il n'y* a quasi rien de miserable, si vous ne le faites par opinion.

Enfin ie vous demande, si vous auez iamais eu au monde chose plus precieuse, que vous-mesme? si vous respondez la verité, vous m'auoüerez que non? & toutesfois vous voilà, Dieu mercy, si vous voulez, autant & plus à vous que iamais vous fustes, sans que la prison ny les fers puisse interesser la liberté de vostre esprit?

La troisiéme raison qui est deduite fort au long dans cét ouurage diuin, est tirée de la vanité de tous les biens temporels; où la sagesse luy preuue par de bonnes raisons, *Que si les tristesse que nous auons par le monde, se doiuent mesurer a la valeur des choses qui nous attristent, comme il n'y a rien de grand dans cette vallée de larmes, aussi n'y doit-il rien auoir capable d'vne grande fascherie. Pleurons-nous pour des metaux qui sont les nids de la roüille, & les allumettes de la concupiscence, pour des habits qui sont la nourriture des tignes, pour des corps qui sont la pasture des vers, pour des maisons qui sont des os de la terre, rangez l'vn sur l'autre auec du ciment & du mortier? pour des pierreries qui sont les excremens d'vne mer enragée, qui empruntent leur valeur de nostre illusion? pour des honneurs qui sont des masques dorez & des giroüetes de l'inconstance?*

Quelle folie de tenir la solitude pour vn supplice que tant de belles ames ont pris pour vn Paradis ? *& penser estre bien puny quand on ne voit plus apres soy vn grand nombre de seruiteurs, qui nous chargent de leurs crimes, & rendent responsables de leurs folies ?*

Quelle erreur de vouloir tenir des richesses enfermées ? qui ne sont iamais ce qu'elles doiuent estre, sinon en les distribuant ? car elles ressemblent le fumier qui put, lors qu'il est entassé, & qui engraisse les champs lors qu'il est épandu. Nous remüons Ciel & terre pour fuïr la pauureté, & nous la trouuons dans nos richesses : *car les grandes fortunes sont aujourd'huy si affamées, & ont tant de peine à se soûtenir, que si les necessiteux sont tousiours les plus pauures, il n'y a rien de plus coquin que les riches, qui ont mille dépendance & mille necessitez, où leur felicité est attachée comme à la chaine.*

Quel charme de penser estre heureux lors qu'on traitte les affaires des Grands? où l'on ne fait rien iamais à leur gré, si on ne se rend esclaue de toutes leurs passions, où l'on fait des faueurs de plumes & des disgraces de plomb ? *où l'on vend son sommeil, sa vie & sa foy pour vn delicieux phantosme, qui ne dure non plus que le songe d'vne nuict ?*

Vn homme ne merite-t'il pas estre assommé, comme vn ennemy de la raison, quand destaché de cette seruitude, il seche & languit & souspire apres ses fers, tout prest à baiser mille fois les mains de celuy qui le voudra derechef enchaîner.

Prosa 6. lib. 3. O gloria gloria millibus hominũ mortaliũ, nihil aliud nisi audium, inflatio magna ?

Quelles risée de vouloir trencher du grand parmy les hommes ? comme si vn rat vouloit faire du Seigneur parmy les souris ; & de se repaistre de gloire qui n'est rien qu'vne enflure d'oreille ?

O Boëce, Seneque a desiré sous Neron, & Papinian

sous Antonin, la solitude dont tu iouïs maintenant : mais pendant qu'ils marchandoient à rompre leurs liés, & se tenoient à vne muraille ruineuse, la masse de leur grandeur les a emportez, & enseuelis. *Te voila retiré des affaires, dans vne chambre de Pauie : Te voilà dans le repos, & dans les liures, les premiers entretiens de tes ieunes années, que ne fais-tu maintenant vertu du bon-heur que la Prouidence de Dieu te presente ?*

Pour quatriéme chef, il consideroit les fruicts qu'on tire de la tribulation quand elle est bien ménagée. *La Prosperité,* luy disoit cette sagesse, *est venteuse, ouuerte, glissante, & inconsiderée : l'aduersité, tout au contraire, est sobre, resserrée, prudente & auisée : L'vne sous des apparences de felicité nous porte vne infinité de mensonges : L'autre est tousiours graue & veritable : L'vne nous trompe ; L'autre nous instruit : L'vne nous aueugle : L'autre nous illumine : L'vne nous soüille : L'autre nous purifie : L'vne nous charme & nous lie les sentimens ; L'autre nous deslie : L'vne nous separe du souuerain bien, & nous fait essorer dans mille sortes de vanitez : L'autre nous retire comme auec vn crochet, à la consideration de l'eternité : L'vne nous fait quantité de flatteurs : L'autre nous monstre les vrais amis.*

Endurons vn peu, Boëce, & si cela te semble fascheux, pense que comme tes prosperitez ont passé, tes aduersitez passeront : le dernier iour de ta vie qui ne peut pas estre loin, sera tousiours le dernier de ta mauuaise fortune. si tu ne l'a quittes, elle te quittera : c'est vne Ordonnance de Dieu, que les faueurs & disgraces ne peuuent estre de longue durée, & que pour les mortels il n'y a point de mal mortel.

Enfin, pour derniere raison, le Saint homme qui auoit composé de si doctes Liures des Mysteres de nostre Foy, quittant toutes les consolations des choses

choses humaines, s'enfonça bien auant dans la consideration des biens de l'autre vie, de l'eternité & de l'excellence de Dieu. Il le considera comme vne mer infinie d'essences, de bonté, de beatitude, qui enferme dans son tout estre, tout bien, toute verité. Il vit tout l'Vniuers dans cette immensité de Dieu, comme feroit vne éponge au milieu de l'Ocean, vn atome dãs l'air, & vn petit globe de verre enchassé dans le premier Ciel. Il vid dans son sein toute la gloire, toutes les dignitez, toutes les richesses, tous les thresors, tous les plaisirs, toutes les consolations, toutes les delices, toutes les ioyes, & toutes les beatitudes : il se pourmena tout à loisir dans ces quatorze abysmes de grandeur qui sont en Dieu ; c'est à sçauoir, *l'infinité, immensité, l'immutabilité, l'eternité, la toute-puissance, la sagesse, la perfection, la sainteté, la benignité, le domaine, la prouidence, la misericorde, la iustice, & la fin où vont toutes choses.*

Cecy est inseré dans la Iournée.

De là il contempla le Verbe incarné, le vray Roy des affligez, & tous les Saints chargés de croix & de souffrances, s'estimant bien-heureux de messer ses larmes auec le sang de tant de braues courages, qui auoient emporté le Ciel de violence.

Cette consolation inondant sur son cœur, noya toutes ses amertumes, & addoucit infiniment les aigreurs de cette captiuité.

Voila les fruicts que cueilloit le sage Boëce, dans sa prison; monstrant bien que la vertu est vne hostesse qui s'appriuoise en tous logis, & qui ne perd rien de sa liberté dans les chaisnes. Il n'appartient qu'aux grandes ames à retenir vne sainte vigueur dans le fort des afflictions.

SECTION. VII.

La mort de Boëce.

C'Est dommage que les autheurs qui ont écrit cette mort, nous ont tranché si court le dernier acte d'vne vie si eminente. Il n'y a rien dit-on, de si delicat en la statuë, ny de si mal-aisé à polir que les ongles; & rien aussi qui fasse voir plus clairement le chef d'œuure d'vn homme consommé en vertus, qu'vne bonne mort; Ie diray icy ce que ie tire de plus probable touchant la fin de Boëce.

Il est certain qu'il fut assez long-temps en cette prison, veu qu'il se plaint en vne preface d'vn liure qu'il a composé encore dans sa captiuité que son esprit tire au declin, le corps estant rongé des tourmẽs qu'il endure par la rigueur du Roy des Goths. La mort vient enfin, deslier ses chaines, par vn acte fort barbare que Theodoric exerça sur cét admirable homme.

Comme il vit que le Pape Iean n'auoit rien faict en sa faueur à Constantinople, mais au lieu de faire rendre les temples des Ariens, les auoit purifié & changé en des Eglises Catholiques? Il entra en vne fureur plus dereglé que iamais, & tint ce bon Pape en prison à Rauenne iusques à temps qu'il fut consommé de mesaises, rendant son bienheureux esprit dans les fers, pour s'en aller iouïr de la liberté des esleus.

Cyprian & Basile accusaturs de Boëce ne manquerent pas d'attiser le feu de tout leur pouuoir, pour acheuer de perdre celuy qu'ils auoient desia entamé: On luy depute vn Commissaire, qui fut le gouuerneur de Pauie, pour l'interroger sur les charges

charge dont on l'auoit chargé;le Roy luy promettant par cét organe vn traitement raisonnable, s'il vouloit declarer tout le procedé de cette coniuration imaginaire. Boëce apres auoir oüy ce que portoit sa commission,luy repliqua:

Dites au Roy vostre Maistre que ma conscience & mon âge m'ont mis en des termes où les menaces ny les allechemens ne peuuent rien sur moy au preiudice de la raison. Demander le procedé de ma coniuration,c'est demander vne chimere, qui n'a iamais esté, & qui ne peut estre. La deffiance qu'il a de ses tesmoins, est-elle si grande qu'il faille rechercher de ma bouche les articles de ma condemnation ? De vray il a autant de sujet de se deffier de mes accusateurs,comme i'ay de matiere de gloire d'auoir esté accusé par des bouches si peu nettes, qu'elles iustifieroient quasi les plus grands criminels par leurs depositions. Vn Basile chassé de la Cour, & chargé de debtes, a esté achepté pour vendre mon sang; & estant perdu de creance en toutes choses,il n'en a trouué que trop pour ma ruïne: Opilion & Gaudence condamnez au bannissement pour vne infinité de mauuaises pratiques, comme ils estoient refugiez aux Autels, le Roy rechargea vn Edit, par lequel il ordonnoit que s'ils ne sortoient incontinent de Rauennes, on les marquast d'vn fer chaud sur le front. Que peut-on adjoûter à vne telle infamie ? & neantmoins le même iour il furent reçeus & oüis contre moy. On a fait flesches de tout bois pour me perdre, & les têtes les plus criminelles se sont purifiées dans mon accusation,sans qu'on ait eu honte d'employer contre la vie d'vn Senateur ceux qu'ont eust fait de la difficulté de confronter à des valets.

Cela me fait dire qu'on a premedité ma condemnation,& déja iuré ma mort,& qu'on ne me recherche plus

plus que de petites formalitez pour déguiser vne iniustice.

Le Roy Theodoric fait trop du fin, pour vn homme qui a toute liberté de mal faire. Qu'est-il besoin de faire iouër tant de ressorts; dites-luy hardiment de ma part que i'ay voulu ce qu'il condāne. I'ay voulu sauuer le Senat, quoy que peu reconnoissant de la sincerité de mes affections : I'ay voulu le repos de l'Eglise Catholique : I'ay procuré la liberté du peuple Romain. Voilà tout ce que ie puis auoüer : Comme ie ne suis pas en estat de dire vn mensonge, aussi ne suis-ie pas au terme de taire vne verité. Si i'eusse sçû le moyen de remettre l'Empire en meilleur ordre, il ne l'eust iamais sçû. Enfin s'il a deliberé de me faire mourir là dessus, qu'il haste son coup. Il y a long-temps que i'ay la mort en desir, & la vie en patience.

Le Commissaire fort estonné de cette constance, fit son rapport au Roy en termes assez aigres ; Ce qui mit encore de l'huile dans le brasier, pour porter les affaires aux extremitez : La pauure Rusticienne, femme de Boëce, sçachant le poinct où estoit reduit le salut de son mary, se seruit de tous les attraits qu'elle peut pour addoucir la fureur du Prince : & comme elle connoissoit Amalazunthe, fille de Theodoric, pour vne Princesse d'honneur, & doüée d'vne grande bonté, elle luy confia ses supplications, & ses larmes : Celle-cy luy donna de l'entrée au Roy, auquel elle se presenta auec ses enfans, en vn estat tres-pitoyable, qui estoit capable d'amollir les rochers.

[Helas! Sire, *disoit-elle*, si vous daignez encore regarder du thrône de vôtre gloire, la poussiere de la terre, jettez les yeux sur vne pauure affligée, qui n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a esté. Ie ne suis plus cette Rusticienne, qui voyoit croistre en sa

maison

maison les palmes & les honneurs, comme font les fleurs dans les prairies: Le malheur m'ayant enleué celuy dãs lequel ie subsistois, ne m'a rien laissé que l'image de mon ancienne fortune, les regrets du passé, les douleurs du present, & les frayeurs de l'aduenir.

Ie iurerois sur les Autels, que mon mary n'a iamais manqué au respect que nous deuions à vostre Majesté; mais la calomnie vous a dépeint son innocence, auec vn charbon, pour vous enflammer de colere contre vn hõme qui a eu toûjours vos interests aussi chers que les siens. Ie sçay ce qu'il m'ẽ a dit tant de fois, & cõme il a éleué ses enfans que vostre Majesté void maintenant à ses pieds. Si la iustice n'est plus pour nous, Sire, i'implore vostre misericorde. Regardés vne femme digne de cõpassion, qui est dans l'orage, & qui contemple au port les oliues de la paix, que vous auez tousiours desiré d'égaller à vos lauriers: Permettez-moy que ie les embrasse, le monde n'a desia que trop de sujets de redouter vostre puissance, faites-nous aymer à l'égal vostre bonté. Helas, Sire, à qui en voulez-vous? Le feu qui consomme tout, ne brûle point la cedre, & nous voilà couuerts de cendre deuant vos yeux: Que desirez vous de nous dauãtage? C'est vne chose sacrée qu'vne personne miserable, le Dieu des affligez la prend en sa protection, & ne veut pas qu'õ la touche non plus que ses autels: si mon malheur m'a mis en ce rang, & mon sexe m'a fait vn iuste object de vostre pitié, Sire, rendez-moy ce que i'ay de plus cher en ce monde; & ne pensez pas que iamais nous ayons aucun ressentimẽt du passé, quand nous serons restablis en nostre premiere fortune. C'est à vous à commander, & à nous de respecter vos Ordonnances, & baiser mesme les foudres qui nous frappent.]

On

On a beau chanter musique aux oreilles des Tygres, cela ne fait que les effarer dauantage. Le cruel commanda incontinent à la Dame de se retirer, adjoûtant, *Qu'il luy feroit iustice*; & comme on ne cessoit de luy donner des ombrages sur cette coniuration pretenduë, comme si Boëce eust déja esté la pique en la main, auec l'Empereur Iustin, aux portes de Rome ou de Rauenne, il prit tant de peur, de fiel & de colere, que sans autre formalité de iustice, il dépesche ce Commissaire preallegué, auec vn Tribun, pour faire mettre à mort celuy dont la vie estoit si precieuse à l'Empire Romain.

Boëce qui estoit de long-temps preparé, & par les prieres, & par les Sacremens de l'Eglise, à cette derniere heure, sçachant pourquoy ceux-cy étoient venus, les regada d'vn visage asseuré, & leur dit, *Faites hardiment vostre commission : il y a long-temps que ie sçay que la mort seule me deuoit ouurir les portes de cette prison* : & ayant dit cecy il se tint quelque temps en vn profond silence, recommandant à Dieu ce dernier acte de sa vie, & luy consignant son ame, laquelle durant cette prison il auoit tant de fois blanchie dans ses larmes, & épurée comme dans vn precieux alambic des charitez eternelles, où toutes les grandes ames se deifient.

Cela fait, il marcha d'vn pied ferme au lieu du supplice, que le Roy voulut estre assez secret, pour ne point émouuoir le peuple, où se voyant, *Voicy le theatre*, dit-il, *que i'ay long-temps desiré: Ie proteste à la face du Dieu viuant & de ses saints Anges, que i'ay toûjours apporté des intentions tres-sinceres au bien de l'Estat, & que ie ne suis coupable d'aucun crime de tous ceux qui m'ont esté imposez. Si mon innocence est maintenãt opprimée, il viendra vne meilleure posterité qui tirera le rideau, & receura le rayon de la verité.*

O Rome! ô Rome! puisse-tu estre purifiée par mon sang, & que ie sois la derniere victime immolée pour le salut du public. Ie ne veux point maintenant accuser celuy qui m'a condamné, desirant que Dieu luy ouure plûtost les yeux pour voir la iustice de ma cause, & les surprises qu'on a dressées sur son esprit. Voilà la recompense que i'emporte pour auoir blanchy à son seruice; mais Dieu est le fidelle témoin de toutes mes actions, & c'est maintenant en son sein que ie depose ma vie, mon corps, mon ame, & tous mes interests:

Il n'y auoit qu'vn pauure Gentil-homme seruant, qui l'accompagnoit en ce passage: lequel, comme il fondoit en larmes auprés de luy, Boëce l'enuisageant, luy dit: *Où est vostre resolution, laissez ces larmes pour les miserables, & dites à mon beau-pere, à ma femme, & à mes enfans, que ie n'ay rien fait icy indigne de leur honneur, & qu'ils ne fassent rien indigne de moy, en me regrettant auec des plaintes qui seroient peu honorables à l'estat de ma mort: Mais qu'ils prennent cét accident comme vn des grands dons du Ciel: Ils sçauent bien ce que ie leur ay tousiours dit, Que ce n'est pas icy où il faut attendre le repos; mais au lieu où i'espere leur preparer la place.*

Ces paroles dites, on proceda à l'execution du commādement barbare qu'auoit donné Theodoric.

I'ay leu vn Manuscript fort ancien, dont i'ay tiré quelques particularitez couchée en cét écrit, qui dit qu'on donna vne cruelle gehenne au saint homme, luy tordant long-temps vne corde autour du front, en sorte que les yeux luy sortoient de la teste, & qu'enfin on l'assomma auec vn leuier: ce que ie n'estime pas probable; veu que tous les autres disent constamment, que la teste luy fut trenchée par la main d'vn bourreau, & Martian qui a écrit sa

vie le plus disertement, adioûte que par miracle il soustint quelque temps sa teste entre ses mains, comme vn autre S. Denys ; iusques à temps qu'il eust rendu l'esprit deuant l'autel d'vne Chappelle qui estoit toute proche du lieu de son supplice.

Son corps fut enterré en l'Eglise de S. Augustin, auquel il auoit vne particuliere deuotion, & son nom mis entre les Martyrs, comme remarque Baronius, d'autant qu'il estoit mort en partie pour la defense de l'Eglise Catholique contre les Ariens. Le lieu de sa prison a esté gardé comme vn des grands monumens de pieté.

Son tombeau honnoré de vers tels que ce temps pouuoit porter, où entr'autres choses on luy donne ce tiltre :

BOETIVS *in cœlo magnus, & omni perspectus mundo.*

Le Roy n'arresta guere aprés à faire mourir Symmachus son beau Pere, & confisquer tous les biens de l'vn & de l'autre; ce qui estoit vne chose tres-pitoyable : & neantmoins la courageuse Rusticienne porta cette mort de son Pere & de son mary, auec vne si grande constance, qu'elle a merité de rauir tous les siecles suiuans en admiration: car elle parla tres-librement au Roy, luy reprochant sa déloyauté, & honora ces deux grands ames, comme des Saincts, se fâchant contre soy-mesme, si la nature tiroit quelques larmes de ses yeux, comme les iugeant trop basses pour estre sacrifiées à vne si fleurissante memoire.

La vengeance de Dieu ne tarda pas long-temps
Procop. l. 4 à fondre sur la teste coulpable du Roy Theodoric: car peu de iours apres cét attentat, comme il viuoit à toute heure dans les images de son crime, son imagination se troubla tellement, Qu'estant à table, lors qu'on vint à le seruir d'vne grosse heure de poisson,

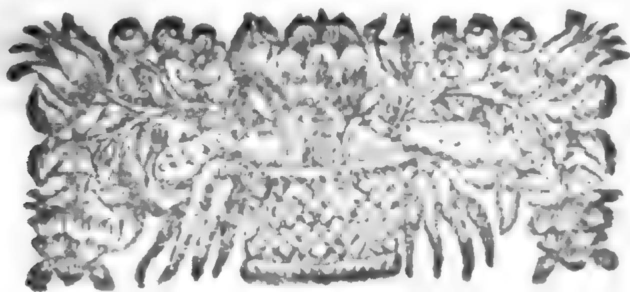
poisson, il s'alla figurer que c'estoit la teste de Symmachus, le plus fraischement assassiné; & quoy qu'on fit tous les efforts pour luy oster cette phantaisie, il fut impossible d'y remedier: mais il se leua de table à guise d'vn homme effaré, criant *Au meurtre*, & sentit deslors vn tel frisson en tout son corps, & puis de telles conuulsions en tous ses membres, qu'il le fallut promptement porter au lict: où il fut visité de son Medecin, auquel il se plaignit auec de grandes horreurs, qu'il auoit répandu du sang qui saigneroit à iamais contre luy. La fiévre & la phrenesie l'enleuerent subitement en l'autre monde, où il eut vn merueilleux compte à rendre: duquel nous ne sçauons pas les particularitez : Si est-ce que S. Gregoire témoigne auoir appris de la bouche d'vn homme digne de foy, que le iour mesme qu'il mourut à Rome, quelques personnes d'honneur se trouuans à Lipari, qui est vne petite Isle de Sicile, en la cellule d'vn Hermite, lequel viuoit en reputation de grande sainctєté, il leur dit, *Sçauez-vous bien que le Roy Theodoric n'est plus ?* Eux repliquans, *Tant s'en faut, nous l'auons laissé plein de vie & de santé : Neantmoins*, dit-il, *ie vous puis bien asseurer qu'il est mort aujourd'huy dans Rome, & qui plus est, iugé, condamné, & ietté dans ces reseruoirs de feu sousterrain, que nous appellons icy la marmite de Vulcain.* Greg. l. 4. & 30. Olla Vulc.

Ce fut chose effroyable qu'eux estans retournez à Rome, apprirent la mort de ce malheureux Roy, à poinct nommé comme le Solitaire leur auoit dit: ce qui fut tenu pour vn tres-manifeste iugement de Dieu, & remplit de frisson tous ceux qui en oüirent le narré.

Athalaric fils de sa fille encore ieune enfant succeda à ses Estats, sous la regence de sa mere Amalazunte,

lazunte, qui rendit tous les biens qu'on auoit confisqué, à la vefve; laquelle vêquit depuis iusques au temps que Iustinien retira l'Empire des Goths par le moyen de Belissaire : auquel temps elle fit briser toutes les Images & statuës de Theodoric; luy faisant encor vn autre procez apres sa mort.

Helas, grand Dieu! qui gouuernez les Estats de l'Vniuers, & faites trembler les colomnes du Ciel sous vos pas, qu'est-ce d'vn homme qui veut faire le rusé, en matiere de police contre vos maximes eternelles? Comme celuy-cy a finy, perdant l'ame, l'Empire & le salut pour suiure vn fantôme? Il a grondé comme vn peu de tournerre dans la nuë, sur le theatre des choses humaines, & puis il est passé, ne laissant que de l'orage, de la fange, & du mortier; lors que vostre bon seruiteur Boëce cheminant par les voyes que vous luy auiez ordonnées, est monté à la gloire des esleûs, laissant icy vne precieuse memoire de son nom à toute la posterité.





AVX DAMES.

MES DAMES,

Ie ferois vne iniure à la Sainĉteté iusques dans la Cour saincte, si apres auoir entrepris dans ces traictez la Pieté des Grands, ie passois sous silence les Dames qui ont contribué de tout temps à la gloire du Christianisme, autant de force au delà du sexe, que de vertus par dessus la nature. Dieu les a employées aux grandes affaires de tous les siecles, puis que le Verbe, qui de toute eternité ne reconnoissoit qu'vn Pere au Ciel, a voulu reconnoistre aux derniers temps vne Mere en terre: & que celuy qui sçait reuêtir les prairies de l'émail des fleurs, & le Ciel de la beauté des lumieres, a pris le sang & la chair d'vne Vierge, pour se faire vn habit & se former vn corps. Et comme les chastes entrailles d'vne Dame luy auoiét seruy de logis à la premiere entrée qu'il fit au monde; Aussi quand il en voulut sortir parmy tant d'horreurs, de supplices, & d'images de morts, lors que les pierres se fendoient de douleur sous ses pieds, & que le Ciel étoit tendu de deüil sur sa teste, les Dames se trouuerent encore aupres de la Croix, pour être comme les depositaires de ses dernieres paroles, & des restes de son sãg.

Ce sont icy des alliances eternelles (ô mes Dames,) que vous auez contractées auec la deuotion, & qui voudroit vous priuer de la douceur de sõ repos ce seroit vous bannir de vostre propre maison. Tant d'hommes

qui remuënt le fer semblent n'auoir maintenant autre mestier que de tuër, & mourir à credit. Ceux qui manient les liures, se consomment dans les douces tortures de l'esprit : Les autres qui sont dans le tracas des affaires publiques, n'en remportent souuent autre chose que du bruit & de la fumée. Mais quand ie vous contemple sous ce tiltre de sexe deuot, qui vous est donné par l'Eglise, ie trouue que vostre benediction est en la rosée du Ciel, & que vous estes semblables aux Abeilles qui naissent dans le miel, ou bien à ces oyseaux des Isles fortunées, qui se nourrissent de parfums.

Croyez-moy que celles de vostre sexe qui n'ont point de vraye pieté, quand elles auroient vn monde de grandeurs & de beautez, & que toutes les richesses de l'Vniuers se seroient renduës tributaires à leur luxe, ne seront non plus estimées deuant Dieu, que la fleur du foin, & l'écume de la terre. Mais celles qui prennent le chemin des sainctes & solides vertus entrent en vne vie toute Angelique, qui s'oubliant du sexe & des imperfections naturelles, se forme sur les plus parfaites idées de la Diuinité.

En voicy vn modelle que ie vous offre en ce Traicté, où apres auoir remarqué, plus par speculation que par practique, quelques taches qui pourroient ternir le lustre de tant de celestes beautez; ie releue la pieté des Dames en vn si beau iour, qu'il faudroit n'auoir point d'yeux pour n'en pas admirer le merite.

Ie vous ay voulu rendre ce seruice sortable à ma robbe, & non indigne de vostre consideration y estant imité par des Dames, qui ont heureusement allié la vertu aux plus eminentes qualitez du Royaume ; & qui ne pourroient seruir de modelle, si elles estoient en vn plus haut siecle que moy.

Si Dieu qui m'a inspiré ces pensées, vous en inspire l'execution, i'auray le comble de mes vœux, & vous celuy de vos perfections.

LA



LA DAME

SECTION I.

Que la Cour Sainte ne peut subsister dans la vertu des Dames, & de leur pieté à l'aduancement du Christianisme.



VOICY-où ie pretens borner cét Ouurage de la Cour Sainte, que i'ay conduit iusques icy auec assez de trauail: & puisque Dieu apres ces grandes œuures de la creation, se reposa aussi-tost qu'il eut creé vne femme; il me donne l'exemple de donner quelque repos à ma plume, apres que ie vous auray representé les perfections d'vne Dame, telle que ie la voudrois, pour seruir d'ornement au Christianisme, & de modelle à la Vertu.

Il faut que ie vous auouë, mon Lecteur, que i'ay redouté ce port, où ie me voyois aborder par necessité; tant pour ce que i'ay appris du grand Martyr S. Iustin, qu'il faut auoir vne singuliere discretion pour traicter auec les femmes, & que celuy-là fait beaucoup qui peut mesme aymer leurs vertus sans danger: Tant aussi qu'estant naturellement studieux de la briefveté, i'auois peur qu'elles ne communiquassent insensiblement à mon discours qu'el-

Iustin ad Zenam & Serenum. Τὸ δὲ ὄντα ἀγαπῶντα, τὸ μὴ κινδυνεῦσαι.

que traict de ces grandes longueurs qu'elles apportent à s'attifer : Car de faict, ie vois qu'il y a vne infinité de choses à dire, de part & d'autre, & comme c'est vne façon vn peu rustique de se ietter inconsiderément sur les inuectiues contre le sexe, aussi est-ce vne indigne seruitude d'esprit de leur estre trop complaisant, & rendre les vices incorrigibles par vne fausse presomption de vertus.

Ie suis bien obligé à ma profession, de ce qu'elle m'éloigne de ces deux escueils, où tant de vaisseaux font naufrage. S'il les faut blâmer, ie feray comme celuy qui tua le serpent, sans toucher au corps de son fils, lequel estoit entortillé dans ses replis, ie frapperay le vice, sans médire du sexe, & s'il les faut loüer, ie les regarderay comme des idées de Platon, qui n'ont rien de commun auec la matiere,

Alcon de Crete. Ie commence à verifier ma premiere proposition, & dire que la bonne vie des femmes est vne piece si necessaire au Christianisme, qu'on ne se sçauroit retrencher, sans y apporter vn notable desordre. Et ie dis cecy, dautant qu'il y a quelques esprits escartez dans le monde, qui font gloire de faire tout à contrepoil, de contrepointer les opinions les plus saines, de donner le dementir à la nature, & faire dans l'Vniuers ce que Momus fait dans les fables. Tantost ils se mettent à censurer l'estat, & trouuent à dire à la milice, aux finances, aux loix, aux offices : ils font des Republiques de Platon dans leur cerueau creux, & establissent des nouuelles façons de gouuerner, qui n'auront iamais d'estre, que dans leur chimere. Apres qu'ils ont pinsé sur la pourpre & sur le diademe, ils s'amusent à controller Dieu sur les maistresses pieces de la nature, & entr'autres choses treuuent qu'il a eu tort de creer vne femme.

Caton

Caton le Censeur, disoit de son temps : *Que si le monde estoit sans femmes, la conuersation des hommes ne seroit pas sans la compagnie des Dieux.* Et vn Docteur Iuif rendant raison pourquoy le Verbe eternel auoit differé si long-temps son Incarnatiō, n'a dit autre chose, sinō que l'Vniuers estoit remply alors de mauuaises femmes, & que quatre mille ans n'en auoient pû fournir vne bonne, pour seruir d'instrument sortable à la grandeur de ce Mystere. *Si mundus esse absq. mulieribus conuersatio nostra non esse absque Diis.*

Vn autre ayant vécu libre des liens du mariage fit mettre sur son tombeau : *Vixit sine impedimento, Il a vécu sans empeschement* : qui estoit vn terme assez obscur, pour deuiner ce qu'il vouloit dire. Neantmoins on trouua que cét empeschement, dōt il parloit, estoit vne femme. Cela peut bien arriuer du vice, & de la misere, où l'estat de la vie presente nous a confinez : mais à parler generalement, il faut auoüer que si c'eust esté le meilleur de faire le monde sans femme, Dieu l'eust fait, sans attendre le conseil de ces braues Catons, & quiconque s'efforce de blâmer le mariage, comme vne chose reprouuée de Dieu, montre qu'il est ou insensé, ou ennemy public du genre humain. *S. Zeno homil. de continentia. Aut hostis publicus aut insanus.*

Le grand S. Pierre, dans l'esprit duquel Dieu auoit renfermé les maximes de la meilleure police du monde, a bien eu d'autres sentimens, lors qu'il a iugé que la bonne & loüable conuersation des Dames se rendoit si necessaire à la Chrestienté, que c'estoit vn singulier moyē de gagner à Dieu ceux qui ne se vouloient pas rendre à l'Euangile. En quoy il fait vn honneur incomparable à la vertu des sainctes femmes, la mettant en quelque façon dans vn plus haut degré de force & d'vtilité que la predication de la parole de Dieu : Et en effect il semble que ce glorieux Apostre, par vn esprit de *Pet 1. Vt qui non credunt. verbo per conuersationem mulierum sine verbo lucrifiant.*

Prophetie, preuoyoit vne chose merueilleuse, qui depuis a paru dans le cours de plusieurs siecles. C'est que Dieu s'est tellement seruy de la pieté des Dames à l'auancement du Christianisme, que dans tous les Royaumes les plus fleurissans de la Chrestienté, on a remarqué tousiours quelques Reynes, ou quelques Princesses, qui toutes les premieres ont arboré l'estendart de la Croix, sur les ruines de l'infidelité: HELENE planta la vraye Religion dans l'Empire Romain: CESARÉE, en Perse: THEODELINDE, en Italie: CLOTILDE, en France: INDEGVNDE, en Espagne: MARGVERITE, en Angleterre: GISELLE, en Hongrie: DAMBRVCA, en Pologne: OLGA, en Russie: ETHELBERGE, en Allemagne; sans parler d'vne infinité d'autres, qui ont heureusement maintenu & augmenté, ce qui auoit esté courageusement estably.

La raison fauorise encore ma proposition: car il est necessaire de confesser qu'il n'y a rien de si puissant à persuader, quoy que ce soit, que la complaisance & les blandices; veu mesme que c'est le trait le plus affilé dont se seruit le malin esprit dans le Paradis terrestre, pour renuerser le premier homme, luy mettant en auant les douceurs attrayantes d'vne Eue, partie tout fraichement des mains de Dieu.

Or chacun sçait que la nature a fait vn assez bon partage à la femme, de ces charmes innocentes, & si plusieurs par ces aduantages sont encore si puissantes dans des actions assez noires, pourquoy tant de vertueuses ames, s'employans genereusement au seruice du grand Dieu, n'auroient elles bien de l'empire, puis qu'il a coustume de communiquer vne grace toute nouuelle aux bonnes qualitez qu'on dresse à honneur.

Ie

Ie coniure toutes les Dames & Damoiselles qui liront cét écrit d'y prendre vn esprit genereux, & ne permettre iamais que le vice & la delicatesse tirent tribut de tant d'ornemens que Dieu leur a conferez; n'estant pas raison d'estoffer la Babylone de l'or & des marbres de Sion.

SECTION II.

Que Dieu s'est seruy aussi de la Pieté des femmes, pour le restablissement de Estats.

CEtte Majesté souueraine, qui se plaist de renuerser l'orgueil du monde par des puissances tres-foibles en apparence, s'est seruy bien souuent de ce sexe pour le restablissement des Estats, mesme en des actions fort extraordinaires, comme celles de la guerre; pour y faire reluire plus auantageusement les marques de ses trophées. Car sans parler icy des histoires de Debora, d'esther, de Iudith, ny de tant d'autres narrez, il faut confesser qu'en toute l'antiquité il y a peu d'exemples comparables à celuy qui parut sur le theatre de la France, il n'y a pas encore deux cens ans. C'est pourquoy ie serois preuaricateur au suiet que ie traicte, & ingrat à la memoire d'vne forte pieté, & quasi iniurieux à la gloire de cette Monarchie, si ie n'en touchois succinctement la verité, quand ce ne seroit que pour débroüiller quelques esprits qui ne sont pas biẽ encore éclairez là-dessus. Nous sçauons tous les estrãges exploits d'armes que fit cette paure bergere, nommée Ieanne d'Arc, & vulgairemẽt

la pucelle d'Orleans, pour la restauratiõ de ce Royaume, contre la tres-iniuste vsurpation de l'estranger. Les Anglois qui estoient extremément piquez de colere & chargez de confusion d'auoir esté battus en tant de batailles, & depossedez de leurs iniques pretentions par les armes d'vne simple fille, apres l'auoir prise en vne rencontre, & traictée auec toute sorte d'inhumanité, luy firent perdre la vie dans les flâmes, comme voulant effacer auec brulure de feu la tache qui leur estoit demeurée sur le front. Mais le flambeau de la verité qui porte enfin le iour iusques'aux abymes, a faict voir l'innocence de cette creature en face de toute l'Eglise par des témoignages irreprochables. Il est bien certain que depuis Iudith iamais on ne vid rien de plus courageux, ny de conduit plus sagement en guerre, que fut l'entreprise de cette nouuelle guerre, & quiconque en voudra bien examiner les commencemens, les progrez, les yssuës trouuera que c'estoit vne œuure du Ciel. Car pour ce qui touche sa personne nous sçauons par les actes authentiques du procez verbal qui fut depuis instruit par le commandement du Pape Calixte III. qu'elle estoit tres-parfaicte Catholique, deuote, prudente, charitable, & d'vne conuersation tres-honneste, qui monstroit vne merueilleuse simplicité en toutes choses, horsmis au faict de la guerre, où l'esprit de Dieu faisoit iouër en elle le ressort de sa puissance.

On remarque que dés son enfance, estant aux champs, elle se desroboit du jeu de ses compagnes, pour aller faire ses prieres à l'écart, & goûter dans ses années innocentes, les chastes delices de la solitude, & que voyant quelques pauures filles mendiantes & malades, elle prioit son pere & sa mere

de

de les loger dans son lict, s'offrant volontiers de leur quitter la place & aller coucher sur la dure. Elle se confessoit & communioit fort souuent, priant iour & nuict, hantoit les Eglises auec vne merueilleuse tendresse de pieté, auoit vne deuotion, singuliere à la Mere de Dieu, à S. Michel, saincte Catherine, saincte Marguerite, S. Louys, & estoit tres affectionnée à la memoire de Charlemagne. Elle ieusnoit tous les Vendredis, & faisoit encore plusieurs autres abstinences, iusques à passer souuent 24. heures sans boire ny manger, dans vn continuel exercice de deuotion. Au reste elle estoit si humble, que lors qu'on monstroit auoir quelque opinion de sa sainteté, le cœur luy bondissoit de dédain & de mepris de soy-mesme, & disoit, souuent dans le plus grand lustre de sa fortune, qu'apres auoir acquité sa commission, si Dieu luy prestoit la vie, elle vouloit retourner en la maison de son pere pour garder les brebis. Elle attribuoit entierement au Sauueur du monde l'honneur de ses actions, exhortoit le Roy à donner son Royaume & son cœur à Dieu, faisoit confesser les gens de guerre, consoloit les Païsans, & reprimoit les desordres de tout son pouuoir.

Et pour ce qui touche sa pureté, elle estoit si chaste que les bouches les plus effrontées n'osoient dire en sa presence vn seule parole deshonneste, craignant quelque punition du Ciel. Car en effet il arriua qu'vn certain homme la voyāt en la Chambre du Roy, tint quelque mauuais discours qui menaçoiēt l'hōneur de la fille, auec quelque sorte de blaspheme: Elle inspirée de Dieu, ietta vn grād soûpir, & dit : *Ha le miserable! il blaspheme à deux doigts prés de la mort, & blaspéme celuy auquel il doit incontinent rendre compte de ses actions :* ce qui arriua

selon

selon sa prediction ; car cét instrument de Sathan, vne heure au delà, tomba dans l'eau & se noya, Ceux qui conuersoient auec elle dans les armes, confessoient qu'elle auoit vne grace de visage toute celeste, qui ne portoit point l'aiguillon de la concupiscence, comme font ordinairemen les beautez mondaines, mais que ces regards estoient pleins d'vne delicieuse majesté, qui causoient par leurs rayons des flammes honorables. Tant qu'elle estoit en guerre, elle couchoit vestuë, & le plus souuent armée, toûjours vigilante, iamais oisiue, & ne conuersoit auec les hommes que pour la necessité des affaires ; se retirant tant qu'elle pouuoit auec les plus hõnestes Dames. Ses ennemis curieux iusques à l'extremité & par delà toute raison, la voulurent faire visiter durant sa prison, & trouuerent par le rapport des Dames, que cette virginité qu'ils auoiẽt deshonnorée par leurs calomnies l'accompagnoit iusques au bucher. S'il est vray que les mœurs sont les vrays characteres de l'ame, & les premieres preuues sur lesquelles on peut asseoir le iugement qu'on fait d'vne personne, il n'y a point de doute que cette vertueuse fille ne soit de ce costé là toute remplie de gloire.

Que si on parle de ses reuelations, & des voix qui l'instruisoient ordinairement de ce qu'elle deuoit faire ; on n'en sçauroit porter meilleur iugement que par la consideration de leurs effects & qualitez. Or quel mal ie vous prie luy persuada cette voix ? Comme elle viuoit en son village de Dompré, ayant atteint l'âge de treize ans, s'occupant à filer & à mener paistre les brebis, elle vid vne clarté extraordinaire, & ouït dans cette clarté vne voix qui luy commande de prendre les armes, pour la deffense de son Roy Charles VII. & la déliurance

liurance de sa patrie. Quel meilleur conseil pouuoit on donner selon Dieu que de deffendre son Prince legitime, & déliurer son pays de la domination des estrangers ? Neantmoins elle estonnée à toute extremité de ce mandement, hesite, differe, & cherche tous les moyens de se retenir dans les termes de sa profession. La voix la presse, & luy dit qu'il faut necessairement qu'elle marche, & qu'elle prenne l'habit & les armes des hommes sortables à cét effect. Quelle chose reprehensible en cecy ? veu que S. Thomas dit, que ce changement peut estre permis pour des causes raisonnables. Et si tant de saintes Vierges, comme Theodore, Marine, Euphrosine & Pelagie, l'ont faict ou pour leur conseruation, ou pour leur particuliere deuotion, qui trouuera estrange que celle-cy ait pris les armes pour le salut d'vn grand Royaume? Enfin elle obeït auec conseil, & se fit conduire au Roy qu'elle reconnut miraculeusement ; & seruit si glorieusement qu'il sembloit qu'elle eust à gage les foudres & les tempestes dans la guerre, & les victoires entre ses mains, tant elle fit de proüesses, & tant elle apporta de lumiere & de liberté aux affaires d'vn Royaume qui estoit desia deploré.

S. Tho. 2. 2. q. 169. Art. 2.

Le Roy du commencement se monstra assez froid, & ne la vouloit pas mesme voir, craignant la legereté ordinaire du sexe, & tenant toute credulité comme vne tache de la Majesté Royale. Mais enfin elle l'aborda fort franchement, disant, Qu'elle étoit enuoyée de Dieu pour son secours, & qu'elle auoit quatre choses en sa commission, c'est à sçauoir de leuer le siege d'Orleans, de mettre les Anglois en fuitte, de deliurer le Duc d'Orleans de leurs mains, & faire sacrer le Roy en la ville de Rheims : ce qu'elle executa. Neantmoins deuant que de hazarder rien on l'espouua de toutes façons,

la mettant entre les mains de plusieurs Theologiens qui l'examinerent fort considerément. Elle répondoit toûjours auec beaucoup de pieté, & de prudence, & disoit ordinairement qu'elle ne sçauoit ny A, ny B, mais que Dieu auoit vn grand liure qui n'estoit pas à l'vsage de tous les Clercs : où par sa bonté il luy auoit fait reconnoistre ce qu'il desiroit d'elle.

Enfin le Roy la fit armer & équiper, luy donnant vn train raisonnable, & la mettant à la teste de dix ou douze mille-hommes. Elle voulut vn estandart marqué du Nom de IESVS, & prit l'épée d'vn vieux Caualier, laquelle on trouua dans l'Eglise S. Catherine de Forbois fort enroüillée, mais la roüille en tomba subitement sans aucune violence, comme si ce fer se fut sensiblement voüé aux mains de cette braue Amazone. De là elle montra tant d'actions de courage, de valeur, & de bonne conduite dans les armes, & des effects si prodigieux, que iamais on ne vid rien de semblable. Où est-ce qu'on voit reluire l'esprit de Dieu auec éminence, sinon en ces effects prodigieux qui sont inseparablement liés auec la verité & les vertus ?

La fin de ce progrez fut que cette vaillante Amazone, au siege de Compiegne, hazardant vne sortie peut-estre par delà ses limites que la voix luy auoit determinées, tomba entre les mains de ses ennemis, qui enuenimez du fiel, & de haine, la traiterent auec d'extremes rigueurs. Il est bien vray que les rencontres des temps, & les passions des hommes donnent souuent des flammes & des gibets aux vertus à qui la posterité doit dresser des trophées, & le Ciel preparer des couronnes. Cette innocente fille en sa prison, est decriée comme vne infame sorciere, par la faction des Anglois, & pour

l'oppri

l'opprimer sous couleur de iustice, on assemble des ames venales propres à charbonner la verité, & rendre la Theologie sanguinaire.

C'estoit vne merueille des interrogatoires qu'on faisoit bourdonner tous les iours à ses oreilles, en telle façon que ses Iuges s'empressoient & se déroboient mutuellement les paroles de la bouche, comme les poissons ou les oyseaux goulus font la bequée. La simple fille voyant qu'ils parloient tous ensemble, leur dit auec vne grande naïfveté, *Hela, beaux Seigneurs, faites l'vn apres l'autre.* Et à vn certain Religieux qui vint à ce combat, bien garny d'eau benite, & de signes de Croix, comme pour coniurer vn demon: *Mon Pere, approchez* (dit-elle) *hardiment, & n'ayez pas peur que ie m'enuole.* Messire Pierre Cauchon, pour lors Euesque de Beauuais, qui portoit l'Anglois à toute force, & se monstroit des plus passionnez en cette affaire, luy demanda si elle estoit en la grace de Dieu; l'innocente bergere, apres auoir dit que c'estoit vne grande question, respondit fort accortement; *Si i'y suis, Dieu m'y tienne; Si ie n'y suis, Dieu m'y mette; car i'aymerois mieux mourir que de n'estre pas en l'amour de Dieu.* On la trouuoit fort raisonnable en ses responses, & n'auoit-on autre prise sur elle que ses reuelations, & le changement d'habit. Elle respondit à toutes les obiections en vn interrogatoire qui luy fut faict à Roüen au cimetiere de S. Oen: *Qu'elle estoit bonne Chrestienne & bien baptizée, qu'elle croyoit les douze articles de foy & les dix Commandemens de Dieu, & qu'en tout ce qu'elle auoit faict, il n'y auoit ny sorcelerie ny autre mauuaise pratique: mais que Dieu auoit tousiours esté maistre de toutes ses actions. Qu'elle se soûmettoit entierement à l'Eglise qui ne peut errer, & qu'elle appelloit à nostre S. Pere le Pape, auquel,*

apres

apres Dieu, elle se rapportoit, touchant le iugement de toutes ses procedures. Voilà sa naïfve disposition, sans nous arrester aux abiurations supposées par ses aduersaires.

Au reste elle demeuroit au milieu de ses ennemis auec vn visage plein de grace, & de constance, leur predisant franchement ce qui leur deuoit arriuer. Apres les interrogations vn maistre Guillaume Erradi monte en chaire pour debiter la passion de l'Anglois, sous couleur de parole de Dieu, & décrier l'innocence de la fille deuant le peuple.

Il ne manqua pas de declamer fort licentieusement, & faire des exclamations extrauagantes, disant, *O Royaume de France tu n'as iamais eu de monstre! mais maintenant en adherant à Ieanne tu es diffamé, & ton Roy que tu dis Roy de France, qui croit à ses reuelations, est tenu pour heretique* : La bonne fille qui portoit vn amour plein de respect à son Prince qu'elle voyoit déchiré par vne langue bacchante, se leua au milieu de l'assemblée, & interrompant ce Predicateur passionné, *Sausve vostre Reuerence*, dit-elle, *il n'est pas vray ce que vous dites : car ie veux que vous sçachés qu'il n'y a Roy meilleur Catholique que luy entre tous les viuans de la Chrestienté.* Là dessus il s'éleua vn grand tumulte du peuple, & furent iettez force pierres, sans sçauoir encor à qui on en vouloit, toutesfois les gens de bien fauorisoient desia fort son innocence, & semble que tout tendoit à sa liberté. Mais la pauure fille étoit vne victime d'Estat qu'il falloit au iugement des ames noires immoler à la fortune du Roy d'Angleterre. Le Compte de Varuic Anglois de nation, se plaignoit apertement que le Roy son maistre estoit laschement seruy, & qu'il auoit mal employé son argent, ce qui alluma dauantage

uantage le feu lequel sembloit s'amortir dans le cœur des partisans. Ils la querellerent derechef sur cét habit d'homme, surquoy la chaste Vierge répondit qu'il luy auoit esté ordonné de Dieu pour l'effect de la guerre, & que quand elle iroit aux actions de la Religion comme à la Communion, elle prendroit volontiers son habillement de fille : mais qu'en cette prison, elle auoit bon besoin de paroistre encore en vn habit & vne façon toute virile contre les insolences de ses gardes, qui luy tenoient de tres-mauuais discours. Nonobstant toutes ces pertinentes réponses, ces iuges passionnez qui auoient desia vendu son sang, insistant sur quelques formalitez la condamnerent au feu par vne extreme iniustice, & dénaturée cruauté.

La Sentence renduë elle fut conduite promptemen au supplice par les Anglois, qui estoient enuiron six vingt hommes armez, qui ne se contentant pas des peines du feu, dont Dieu se sert pour la punition des damnez, firent porter deuant elle vn tableau plein d'iniures, & luy mirent sur la teste vne mitre contrefaite qui portoit ces mots, *Heretique, Relapse, Apostate, Idolatre* : La bonne ame se voyant traictée auec toutes ces dignitez ne lascha aucune parole d'aigreur contre ses ennemis ; mais estant arriuée au lieu destiné à son tourment, qui estoit vn marché de Roüen, apres auoir protesté qu'elle mouroit en la Foy Catholique, Apostolique & Romaine, demãda vne croix qu'on auoit oubliée de luy dõner, tant on s'empressoit sur son execution. Il se trouua vn Anglois qui luy en fit vne à la haste d'vn bâton qu'il rencontra fortuitemẽt. Elle la prit, & la baisa, la portant en son sein, & commença à faire son oraison à Dieu pour recommander son ame, auec tant de grace, de sagesse, & de deuotion qu'elle

qu'elle arracha les larmes à ses ennemis mesme; comme porte l'histoire, Elle suplia tous les Prestres qui estoient presens à son supplice de luy octroyer vne Messe pour le repos de son esprit, & pria le Theologien qui l'assistoit quand il verroit le feu allumé qu'il ne manquast pas de luy mettre la croix, en belle veuë pource qu'elle vouloit mourir en la consideration de cét objet, ce qu'elle fit criant d'vne voix fort haute le sainct Nom de IESVS, iusques à tant que la flamme luy fermast la bouche, tant de fois ouuerte aux prieres & en euast son esprit tres-pur l'an vingtiéme de son âge, apres auoir remply la France de merueilles, & tout le monde de l'admiration de ses royales qualitez.

An. 1431.

Comme le corps fut consommé le bourreau trouuant son cœur tout entier dans les cendres encore tout frais & vermeil, s'écria, *Que tyranniquement on luy auoit fait endurer la mort* : Ceux qui auoient esté les plus ardens à la persecuter, moururent de morts infames & épouuantables, comme vn Nicolas Midy, qui fut frappé de ladrerie; Vn Guillaume Espinet qui finit ses iours subitement dans vn retrait, & l'Euesque de Bauuais, qui trespassa fort inopinement en faisant faire sa barbe.

An. 1456 Meminere honorifice. S. Anton 3. parte hist. c. 9. titul. 19. Chalcondy. l. 2. de reb Turcicis Æneas Syluius, c. 43. Descriptio. Europa.

Enfin le temps & le changement d'affaires, faisant iour à son innocence, la sentence de quelques Iuges passionnez fut cassée par le Pape Calixte III. apres cent douze témoins oüys sur ses deportemens, par quatre Commissaires deleguez du sainct Siege, pour cét effet, l'honneur fut rendu à ses cendres, ses parens annoblis & ses eloges publiez par vne infinité de grands personnages. Gerson Chancelier de l'Vniuersité de Paris, qui viuoit de ce temps-là, & estoit homme fort experimenté aux reuelations, apres auoir bien examiné son affaire, prononça

prononça, *A Domino factum est istud, & est mirabile in oculis nostris.*

Gerson tractatu de mirabili victoria cuiusdam puellæ, de post fatante recepta, Ioannes Hordat. Steph. Pasquier.

C'est vrayement vn coup de Dieu admirable à nos yeux, qu'vne saincte fille qui auoit vne deuotion toute innocente, ait esté enueloppée cōme dans vn tourbillon par la Prouidence diuine, & transportée du milieu des brebis dans vne armée Royale, pour y conduire des Regimens, attaquer des places, gaigner des villes & des batailles.

Vn coup de Dieu de mettre l'épée en main à vne Bergere, pour iuger le different des Rois, vaincre l'iniustice par la iustice, les ruses & les finesses par la sainctetė, l'vsurpation par le droit, la malice par l'innocence. Vn coup de Dieu de dire que des ennemis si puissans qui estoient en possession du cœur du Royaume, assistez par la faction des plus Grāds, munis d'or & de fer, maistres des villes principales, & de surplus couuerts d'vn masque de Iustice & de Religion, lors que le sceptre François sembloit ne tenir plus qu'à vn filet, vne petite villageoise ait esté choisie pour y porter la main, & luy faire vne base inébranlable à toutes les forces des plus robustes, & les vengeances des plus passionnez. Vn coup de Dieu, qu'vne fille doüée de grande beauté de corps, & de qualitez tres-aymables, se soit conseruée deuote au milieu des armes, chaste en vne frequente compagnie des hommes, innocente dans mille occasions de peché, religieuse parmy les crimes, resoluë au milieu des Docteurs, constante à la face des Iuges tyranniques, patiente dans des extremes rigueurs, & triomphante parmy les flammes. Cette histoire meriteroit vne longue suite de paroles; mais ie me contente de l'auoir donnée à guise d'vn tableau racourcy, prenant ce que i'ay dit de ses interrogatoires, & des depositions des cent

douze témoings oüys par le commandement de sa Sainctetė, & de la declaration contenuë en la Bulle du Pape Calixte : Ce qui a esté diligemment remarqué par Monsieur Masson, & quelques autres. C'est assez d'auoir enfilé cecy par maniere de preuue, pour monstrer la verité de la proposition que i'auois auancée touchant la pieté des Dames, dont Dieu s'est voulu seruir pour la manutention des Estats. Ie pourrois icy adiouster vne grande tissure d'histoire de toutes nations ; mais cette verité n'estant que trop euidente, ie veux entrer dans les instructions qui me semblent plus necessaires.

SECTION III.

Que les femmes sont capables de bonnes Lumieres & de solides Vertus.

PVis que ie me vois obligé par dessein de faire vn modelle racourcy des principales perfections qu'on peut desirer pour l'accomplissement d'vne excellente Dame ; & que ce discours ne peut pas estre bien conduit sans remarquer les qualitez vicieuses qui sont les taches opposées aux vertus que nous voulons establir ; ie me veux seruir du fil de quelque belle inuention dans vn si grand labyrinthe de pensées pour vous faciliter le chemin.

Ie me souuiens d'auoir lû autrefois vn Manuscrit assez rare, de Theodose Malthe, autheur Grec, touchant les nopces de Theophile, Empereur de Constantinople, & de sa femme Thodora, qui nous fournira vne belle entrée à ce que nous rechechons maintenant, moyennant que nous ajoûtions les enrichissemens de tant d'oracles de sagesse aux fondemens qu'a iettez cét Historien.

Il

Il raconte, que comme ce Theophile estoit sur le poinct de se marier, l'Imperatrice sa mere, nommée Euphrosyne, qui desiroit auec passion le contentement de son fils, en vn affaire de si grande importance dêpescha ses Ambassadeurs par toutes les Prouinces de l'Empire, pour tirer les filles les plus accomplies qui se pourroient trouuer dans toute l'estenduë de son domaine. Et de fait, elle enferma dans les murs de Constantinople les plus rares beautez de tout l'Vniuers, assemblant vn grand nombre de Damoiselles en vne chambre de son Palais qu'on appelloit par delices, *La perle*. Le iour estant venu auquel l'Empereur deuoit faire choix de celle à qui il deuoit donner son cœur, auec la couronne de l'Empire; l'Imperatrice sa mere luy parle en ces termes :

Ann 830. Zunare dit qu'elle étoit seulement belle mere, & raconte le fait vn peu autrement, mais suiuons nostre Autheur. Τρίκλινος μαργαρίτης.

MONSEIGNEVR ET MON FILS.

Il faut que ie vous confesse que depuis le iour que la nature m'a liée si estroitement à vostre personne, apres Dieu, ie n'ay amour, ny crainte, ny soucy, ny esperance, ny contentement que pour vous. Le iour vous donne toutes mes pensées, & la nuict qui semble estre faite pour arrester les agitations de vostre esprit ne vous efface iamais de mon cœur. Ie me reconnois doublement obligée à procurer de toutes mes forces ce qui touche vos interests, d'autant que ie vous suis Mere, que ie vous voy chargé d'vn Empire qui n'est pas vn petit fardeau à ceux qui ont la discretion d'apprehender ce qui les charge.

Il me semble que depuis la mort de l'Empereur vôtre Pere, mon tres-honoré Seigneur, ie vous ay desia enfanté autant de fois que i'ay vû d'affaires épineuses en la conduite de vostre Estat. Et maintenant que ie vous considere sur les termes de prendre party,

& que ie sçais par experience que la rencontre d'vne femme qui soit accomplie de toutes les perfections requises à son estat, n'est guere moins rare que celle d'vn grand Empire. la passion que i'ay tousiours apporté à tout ce qui concernoit vostre gloire & vostre contentement m'est plus sensible que iamais. Il est vray, mon tres-cher fils, que les loüables inclinations que i'ay reconnuës en vostre Majesté, me donnent autant d'esperance qu'on en peut raisonnablement auoir dans le cours des choses humaines : mais toutesfois les euenemens que nous voyons arriuer si contraires à leur progrez, tiennent encor mon esprit en quelque incertitude.

Pour vous faire prendre resolution sur ce point, voicy que dans la Perle *de Constantinople, i'ay fait vn triage des plus parfaites filles de vostre Empire, afin que vostre Majesté choisisse celle qu'elle iugera la plus digne de ses chastes affections : Ie prie Dieu, qui est autheur du mariage, de conduire vostre esprit en ce choix, & l'addresser à ce qui sera de sa plus grande gloire, dans laquelle vous trouuerez tousiours vos contentemens.*

Comme elle disoit cecy, elle tira d'vn estuy vne pomme d'or émaillée de pierreries, qu'elle auoit fait faire expressement pour en faire vn present à celle qui seroit choisie pour le lict de son fils, & la mettant en la main de l'Empereur.

Voilà, dit-elle, *la pomme d'or que ie laisse à vôtre discretion, pour la donner à la plus parfaite. Vous auez commission de Pâris, entre les mains, mais vous ferez plus sagement que luy.*

L'Empereur apres auoir remercié tres-affectueusement sa Mere de tant de bonnes preuues de son affection, luy demanda à quelle marque on pourroit reconnoistre vne femme vrayement vertueuse & accomplie comme elle la desiroit

Euphro

Euphrosine replique, ce n'est pas vne petite demande, ô Cesar, ny qu'on puisse resoudre si promptement, si est-ce qu'en vostre faueur, i'ebaucheray ce discours auec tant de sincerité que ie ne donneray rien à mon sexe au preiudice de la verité.

Il y a trois sortes de gens qui ne peuuent dire de bien de nous : dont les premiers sont certains gausseurs, qui pour se mettre en humeur, & donner carriere à leur esprit, n'ont point de propos plus familiers en la bouche, que le blasme des femmes, & Dieu garde que ce ne soient point des Poëtes ou des Philosophes : car ils font alors de discours de nostre naturel, & des extrauagances à dormir sur pied.

Ie me vange ordinairement de ces gens-là par le silence : car c'est ietter de l'eau sur la braise, que de les oüir sans replique, & de punir leur caquet par le mépris.

Les autres sont hommes piquez au ieu, & qui n'ont pas bien digeré quelques disgraces qu'ils ont receües des femmes ausquelles ou le vice, ou le malheur, ou la folie, les auoit engagez plus qu'il n'estoit expedient pour leur repos. Ceux-cy font comme si vn chien qu'on auroit blessé d'vne pierre alloit mordre toutes les pierres qu'il rencontreroit en son chemin, iusqu'à celles qui sont mises en œuure dans les architectures des Eglises & des maisons. Ils en veulent à toutes les femmes, pour auoir esté trompez, à ce qu'ils disent, d'vne femme, & ne cessent d'égratigner leur playe, pour en renouueller la douleur : mais qui ne voit que c'est vne pure passion de blasmer le general pour les defauts des particuliers ?

Au troisiéme rang sont quelques melancholiques furieux, ou ceux qui ont encore quelque chose

pire que la fureur, lesquels n'ont point tant entrepris la guerre contre nostre sexe, qu'ils l'ont denoncée a toute la nature qui nous couure de ces armes en ce poinct, nous establit dans le droit par son silence.

Quelques-vns de ceux qui font des suffisans dans la passion, & debitẽt leur vengeance auec de la doctrine, nous veulẽt persuader que le moindre esprit de tous les hommes du monde est plus releué que celuy de la plus habile fẽme qui soit dans l'Vniuers.

Veritablement ie ne peux point éleuer mon sexe par dessus son merite, estimant que nous serons toûjours assez hauts quand nous demeurerons dans le rang que Dieu nous a donné.

Mais soit que nous considerions la raison, soit que nous regardions l'experience, elles dementent fort pertinemmẽt cette chimere d'esprit, qui a pris naissance de l'amour propre & de la folie, comme de ses deux elemens les plus sortables.

Tertull. lib. de anima. Anima non habent sexum.

Ie demanderois volontiers à ces discoureurs, s'ils tiennent que les ames ont vn sexe? iamais ils n'auoüeront cette opinion, s'ils ne veulent renoncer à la foy & à la raison, qui sont les deux maistresses pieces de l'homme, si nos ames sont également crées de Dieu, pourquoy y vont ils forger des distinctions, qui n'ont autre subsistance que dans leur imagination corrompuë.

Si on dit que cette difference vient du corps? qui ne sçait que la disposition des organes, d'où on tiẽt que procede la bonté de l'esprit, est aussi auãtageuse aux femmes qu'aux hommes? Ne voit-ont pas encore auiourd'huy dans toutes sortes de conditions, des hommes qui sont quelquefois si raualez d'esprit & de capacité, que si on leur en auoit osté vn degré, ils n'en auroient que suffisamment pour estre be-

stes,

ftes,& n'a-on pas veu de tout temps des filles intelligentes & capables, dont les vnes se sont fait voir comme des miracles dans les arts, & les autres ont montré que si elles étoient ignorantes on n'en pouuoit attribuer la cause qu'à la modestie de leur condition.

Ie serois trop diserte, si i'allois maintenant m'estédre sur les beaux ouurages de Sapho,d'Erinne, de Sosipatre,de Cleobuline,de Temistocles,de Telesille,de Zenobia,& d'Eudoxia.Ceux qui nous reprochent le defaut d'esprit,voudroient souuent que nous en eussions encore moins, & mettroient vne partie de leur contentement dans nostre stupidité.

Tenons pour vne verité asseurée que Dieu nous ayant creez dans cette egalité des ames,nous auons autant de droit aux connoissances qui nous sont necessaires à la grace,à la vertu , à la gloire,qu'en pourroient auoir les hommes:Vne chose auoüeray-ie bien , que la complexion d'vn corps de femme nous peut distiller en l'ame des inconstances, des infirmitez, & des passions qui prendroient bien de l'essor si elles n'estoient reprimées par la pieté & par la raison.

Pour moy , ie pense que Simonide n'a pas trop mal rencontré aux dix ordres qu'il a fait des humeurs des femmes,& cecy vous seruira grandemēt au choix que vous auez à faire,si tant est que vostre Majesté prenne la peine de s'en informer.

En disant cecy , elle fit approcher ses filles ; & cōme iamais ceux de Sparte monstroient des yurognes à leurs enfans,pour leur faire detester l'yurognerie : aussi fit-elle vne peinture de ces mauuais naturels de femme, pour en former vne horreur,& releuer le merite des vertueuses par le contrepoids de leurs contraires.

SECTION. IV.

Les dix ordres des femmes & les qualitez vicieuses, que les Dames doiuent singulierement éuiter.

VOyez filles(dit-elle)& auisez de bonne heure à prendre party dans le dixiéme rang:car il y en a neuf qui ne sont ny plaisans ny loüables.

Sus lota in volutabro. Petr.2.2.

Dans la premiere sphere sont celles qui tiennent du naturel de pourceau,creatures indignes d'estre nommées, qui soüillent l'honneur de leur sexe par le desordre de leur conduite, car quittant tout ce qu'il y a d'hōneste & de genereux dans nos mœurs, elles se laissent aller à des voluptez infames de gorge, & d'impudicité qui les perdent de conscience,de fortune,& de reputation. Ce sont des hupes, oyseaux superbes qui n'ont rien que la creste, & se plaisent naturellement dans l'ordure ; ce sont des chauues-souris qui ne peuuent supporter vn seul petit rayon de lumiere; mais taschent à se mettre à couuert sous le manteau de la nuit:ce sont des sangsuës qui tirent le sang des veines d'vne maison,& d'vn estat où elles exercent leur empire. Ce sont des Sirenes de terre, qui font faire des naufrages sans eau. Ce sont des Lamies qui tiennent des hostelleries de coupe-gorges, où elles tuent les hommes sous pretexte de les bien traicter : Ce sont des Harpyes qui en prennent iusques dessus les Autels : & enfin ce sont des Dipsades, mauuais serpens qui dōnent vne soif enragée à ceux qu'ils ont vne fois mordu. Qui dit ce vice là d'vne femme,n'a quasi plus rien à dire de tous les maux du monde, & quand l'impudence a fait vn front de roche & d'acier

Vide Petrum Damianum in Gomorrh. anis.

d'acier au peché, la banqueroute qu'on fait à l'honneur est suiuie de celle des vertus & des autels, & n'y a vice au monde qui ne se veüille emparer du throsne dont la pudeur est chassée. Ie vous prie que ie ne parle point dauantage de ces opprobres de nature, de peur qu'elles n'enuenimment ma langue par le recit de leur deportement.

Au second rang sont celles qui ont de la peau de Renard & des pieges de chasseur, pour surprendre les simples. Ie ne parle point de quelques creatures qui ont de petites finesses gracieuses, & innocentes, comme seroient celles de Rebecca & de Rachel, lesquelles tiennent plus de la prudence que des ruses : mais ie parle de certaines femmes artificieuses, mouuantes, ingenieuses, & agissantes. Nous voyons par experience, que les animaux les moins robustes, ont plus de finesses, comme si la nature vouloit recompenser le manquement d'vne piece par l'excez d'vne autre. Aussi arriue t'il souuent que nous autres estans destituées des forces, qui sont plus propres aux hommes, nous auons recours à vne infinité d'artifices : en quoy nous pensons auoir quelque auantage, & par la subtilité de nostre esprit, qui est assez fretillant, & par l'excez du loisir que nous auons dans vne vie sedentaire, & par l'ardeur de nos passions, qui n'estant quasi iamais mediocres, picquent nostre entendement pour luy faire enfanter vne infinité de desseins. Il y a des femmes qui feroient leçon aux plus grands Iurisconsultes en matiere de procez, tant elles y sont bien versées : elles sçauent tous les termes de la chiquane, mieux que n'ont iamais sçeu Labeon ny Tribonian, & s'en seruent si finement qu'elles lassent les plus fortes patiences par les détours & souplesses qu'elles inuentent. Il y en a qui ont l'odorat

Laqueum venatorum. Eccli. 9.

si

si penetrant qu'elles flairent de loing tout ce qui se fait dans vne ville, & inuentent les choses les plus secrettes, pour y trouuer en quelque façon leur interest, les autres portent tousiours vn piege sur la langue ; tant elles ont de paroles à doubles ententes, elles sçauent mesurer leurs caresses à leur profit feindre de l'amitié où il n'y en a point, cacher de la haine sous de flatterie, mettre les partisans en humeur & en querelles, les faire battre & escrimer pour leur plaisir, & puis tirer toûjours quelque plume de ceux qui se seront battus. Nous n'auançons pas tant nos affaires, que nous penserions bien, par ces artifices : car cela nous rend odieuses, & nous oste la creance que nous aurions plûtost dans la bonté de nos mœurs : & aduantage, comme il n'y a finesse qui n'ait enfin sa contremine, pendant que la passion nous tient en haleine pour tromper les autres, souuent nous nous laissons surprendre par vne certaine legereté, de croire facilement tout ce qui nous flatte. Mes filles, croyez-moy, comme il n'y a rien de plus aymable que la bonté, aussi n'y a rien de plus asseuré qu'vne innocente simplicité. Nous ne sommes pas nées pour estre des Circes & des Medées, ny pour tenir boutique de toutes sortes de finesses, contentons-nous que les Poëtes ont faict vn monstre d'vne creature de nostre sexe, qui parloit ordinairement en termes fort ambigus, & l'ont nommé *Sphinx* : disons des veritez pour faire mentir les fables, & garder le mestier qu'elles professent.

Mulier stulta & clamosa, nihil omnino sciens Eccles. 9. Prou. 27. Testa perstillantia in die. frigoris.

Au troisiéme lieu marchent certains naturels doüez des qualitez chanines, qui sont fort insupportables, comme sont tant de femmes fascheuses, importunes, & médisantes, qui ne font perpetuellement qu'abboyer, iapper, ou mordre. C'est vn

toict

toict percé qui dégoute la pluye & la tempeste en hyuer sur la teste de son hoste, que d'auoir vne telle creature en sa maison. On trouue des hommes qui se sont appriuoisez auec les lions, les ours, & les dragons : mais où en trouuera-t'on qui ayent iamais addoucy semblables humeurs? Les habitatiõs des deserts sont des delices en comparaison de telle compagnie: la taye en l'œil, la goute au pied, la pierre dans les reins, les sifflemẽs des aspics, les tonnerres, les foudres, les rasoirs & les griffes de fer, font moins de bruit & de mal, que ces langues enuenimées qui penetrent iusques dans les entrailles.

Vn mary qui a fait rencontre d'vn si mauuais sort fait tous les iours en sa maison le personnage que fit autrefois Promethée sur la montagne de Caucãse lors qu'vn Vautour le rongeoit tout vif, & luy bequetoit le cœur qui n'estoit fecond que pour ses supplices. La femme qui a rencontré vn mauuais mary n'est pas peu à plaindre; mais encore trouue elle qu'estant dans la sujection, elle n'est pas si éloignée du rãg auquel nature l'a placée; où tout au contraire voir vn homme mal mené par les impudentes crieries d'vne femme imperieuse, c'est quelque monstre en la nature, qui donne aux vns de la pitié, & aux autres de l'estonnement. Tous les maris n'ont pas la resolution du Philosophe Socrate ; lequel tenoit qu'il falloit endurer des femmes, comme on endure l'ordure des Pigeons, qui payent nostre patience par leur fecondité. Et de fait, estant arrousé d'vn seau d'eau par sa maistresse Xantippe. apres vn grondement de paroles picquantes, il dit que telle estoit la nature du monde, qu'apres le tonnerre venoit la pluye. Nostre siecle n'est pas si fecond en telles insensibilitez : mais en semblables occasions le mary, & la femme venant

à

à s'entre-choquer de paroles, il s'excite vn vent de la porte & de la fenestre, qui porte bien de la tempeste en la maison. On a de tout temps censuré nos langues, comme les tempestes du repos public; les vns les ont comparées à ces cloches de la forest de Dodoue, qui faisoient vn prodigieux tintamarre; les autres ont dit qu'il n'en falloit que trois pour faire vne iuste foire; & les autres ont adiousté qu'on auoit tort d'appeller des paroles ce qui sortoit de nos Bouches: mais que c'estoit des flots & des escumes de la mer. Ie pense bien que ces censeurs disent tout par excez: mais faisons les mentir par nostre discretion, & nous persuadons que les discours d'vne femme, qui ont esté épurez par le silence & la consideration, ont vne merueilleuse vertu.

Vlysses Aldrodandus.

Mulierum verbales vnde Fulgenuius.

Au quatriéme ordre sont les femmes de terre, qui sont d'vn naturel grossier, stupide, & languissant, qui viuent dans le monde comme creatures superfluës, & ne sçauent quasi ny bien ny mal. Le soin de leur maison les touche fort peu, les moindres affaires sont capables de bien enueloper leur esprit, les parens & alliez ne trouuent point d'amitié chés elles, puisque mesme elles ont souuét vn cœur d'Austruche enuers leurs propres enfans, qu'elles regardent comme s'ils estoient estrangers. Enfin elles ont bien de la peine de se supporter elles mesmes, tant elles sont inutiles & ennuyeuses à la vie ciuile: ce qui leur arriue par de mauuaises habitudes, & des oysiuetez dereglées, où elles se sont laissées couler dés leurs ieunes années, ou par d'autres corruptions d'vn esprit melancholique qu'elles fomentent au preiudice de leur repos.

Mulior fatua. Prou. 1.

Ces naturels là ne sont bons, ny aux champs, ny à la ville, ny dans le ménage, ny dans la Religion;

Car

Car nous trouuons que par tout il faut agir,& que nous sommes entrez au monde comme en vne galere, où si on ne peut manier ny gouuernail, ny auiron, il faut pour le moins faire contenance de remuer les bras,& imiter le Philosophe Diogene, qui rouloit ce tonneau dans lequel on dit qu'il habitoit,pour s'occuper. Pour moy ie sçay bon gré à ces peuples qui chasserent tous les Dieux feneāts hors de leur murailles,& retindrent ceux qui president au trauail. Car viure & trauailler, ce n'est qu'vne mesme chose:& ce que la nourriture qu'on prend fait pour le viure, le trauail le fait pour la bien-sceance de la vie.

Aug. l. 4. de Ciuit. Dei. Philo de sacrif. Abel & Cain.

Dans le cinquiême estage,vous auez les femmes de mer qui trompent fort le monde par leurs belles apparences,car elles paroissoient au commencemēt calmes & paisibles, comme vne mer dans la plus grande bonace,n'ayant pas manquement de grace, & de beauté,qui promet du bien à ceux qui ne les connoissent pas : mais on ne croiroit pas comme elles échappent au moindre vent de contradiction qui s'éleue,comme elles s'enflent & se troublēt de colere, d'amour,d'auarice,de ialousie, & d'autres passions extremement viues. Tel voit la fleur de l'épine qui n'en sçait pas la piqueure,& tel contéple auec rauissement ces excellentes beautez, qui ne sçauroit croire combien de pointes & d'aiguillons elles couurent sous ces imaginaires douceurs. Vous y remarquerez ordinairement de tres-grandes legeretez & impatiences,qui les font changer à toutes heures de resolution:de sorte qu'elles n'estiment rien de si miserable que de demeurer toûjours en vn méme estat. I'ay vû des ieunes vefves qui auoient laué le corps de leurs maris de leurs larmes,l'auoient essuyé de leurs cheueux, & quasi vsé

Non est ira super iram mulieris. Eccli. 5.

S. Zeno. homil. de continētia.

vsé à force de baisers,& qui non contentes de ces ardentes affections, déchargeant de surplus leur colere sur leurs propres corps,s'arrachoient le poil, se déchiroient les ioües, & estoient plus couuertes de poudre que de leurs habits. Elles trespassoient à toute heure,disant qu'elles ne pouuoient viure vn seul moment sans leur chere partie,& remplissoiēt l'air & la terre de plaintes;qui faisoient que ceux qui estoient venus aux funerailles,ne sçauoient s'ils deuoient pleurer le mort, ou la mourante. Neantmoins, incontinent apres ces belles feintes, elles commençoient à redresser leurs cheueux, & changer la poussiere du paué en la poudre de cypre : à mettre du fard sur leurs larmes, à orner d'vn carquant de perles le col qu'elles sembloient destiner au cordeau,à rechercher des oracles de leur miroir, & faire toutes choses,comme si la mort & l'amour se fussent accordez de faire leur feste à vn même hostel. I'en ay vû d'autres qui estans encore sous le ioug,estoient les meilleures seruantes du monde : mais aussi-tost qu'elles se voyoient les coudées franches, il n'y auoit point de pires maistresses qu'elles.On remarquoit en vn cœur de femme,des passions de tyran : & si elles eussent tousiours eu des roués & des gibets à leur commandement l'Vniuers fût deuenu vn lieu de supplices & d'executions. Iamais ie ne vis des passions plus fortes à dompter : car enfin la mer qui menace le monde de n'en faire plus qu'vn element se laisse faire des barricardes par de petits grains de sable,qui l'arrestent auec la commission qu'ils en ont receu de Dieu : mais quand vne femme a lasché les resnes à la passion, il n'y a quasi loy diuine ny humaine, qui puisse r'appeller son esprit à la raison.Mes filles,prenez tousiours de la modestie de vostre cœur,

les

les loix qu'on vous pourroit donner par iustice.

Sur le sixiême degré sont les naturels de singe, qui ont vne certaine malice noire & affectée : & tels esprits se trouuent de cette espece, qui iour & nuict ne resvent autre chose que du mal. Ils sont remplis de fausses opinions, de sinistres iugemens, de dédains, de coleres estouffées, d'ennuis & d'amertumes, en sorte que le rayon de la prosperité d'vn voisin leur donnant dans les yeux les fait soûpirer & gemir. Et comme ces singes qui s'en vont en cachette dans la boutique d'vn artisan pour gâter ses outils, broüiller ses desseins, dissiper son trauail, & mettre tout sans dessus dessous; Aussi ces ames malicieuses épient les occasions pour troubler vne bonne affaire, rompre vn propos bien fait, renuerser vn conseil meurement deliberé, apporter du retardement aux plus iustes desirs, & fruster les plaisirs les plus innocens. Combien de fois voit-on le Soleil se leuer gay & clair dans vne belle matinée, & on est tout étonné qu'il suruient vne bruine, laquelle fait dans cette serenité ce que les taches font en vn beau corps? ont dit que cela prouient quelquefois d'vne sorciere qui nous offusque ce bel œil du iour auec ses charmes : & combien de fois auez-vous remarqué des prosperitez plus serenes que n'estoient les plus beaux iours d'Esté, qui ont été réplies de noires vapeurs par les secrettes entreprises d'vne femme qui rongeoit son frein dans quelque coing du logis?

Custodi te à muliere mala. Prou. 6.

Mes filles, c'est vn mauuais mestier que la malice, elle boit toûjours pour le moins la moitié du venin qu'elle a detrempé pour les autres.

Sur la septiéme marche il y a quelque sorte de hibous ou de chats sauuages, certaines creatures ennemies du iour, de toute conuersation, de toute ciuilité;

Mulierum genus auarissimum.

ciuilité,& de toute bien-seance;qui ayant reçû de Dieu force honnestes commoditez pour orner la vie,&faire du bien aux personnes necessiteuses,resserrent tellement leurs entrailles qu'on tireroit plutost le miel & la manne des cailloux , que de receuoir vn bien-faict de leurs mains : Comment pourroient-elles auoir de la courtoisie pour obliger leur semblables , veu qu'elles sont quelquefois cruelles à elles-mesmes , se fraudant des necessitez de la vie , qui sont quasi aussi communes que les elemens, pour contenter vne malheureuse passion d'auarice qui les ronge auec quelque sorte de fureur?Car elles endurent dans l'abondance vne partie de ce que les ames damnées souffrent dans les flammes,craignant tousiours que terre ne leur manque, elles regrettent le passé, se plaignent du present,apprehendent l'aduenir;elles n'ayment la vie, que pour tenir de l'argent en prison , & ne craignent la mort que pour la dépense qu'il faudroit faire à leurs funerailles.

Gardons-nous bien de ressembler ces fontaines qui sont si froides de iour qu'on n'en peut boire,& si chaudes de nuict qu'on n'en peut approcher. Faisons du bien & en la vie & en la mort,des biens que Dieu nous donne. Si les hommes en sont ingrats, il nous fera moissonner la recompense iusques dans ses mains. Vne ame auare qui dans la prosperité de ses affaires,&l'abondance de ses biés, n'entend point la clameur des necessitez , c'est la poule qu'on dit être sourde en esté: c'est vne bouteille pleine d'argent qui ne rend rien si elle n'est cassée:c'est vne rouë de moulin , qui trauaille fort & n'auance iamais ? Vn pourceau qui ne fait du bien qu'à sa mort. Elle a tousiours la folie pour guide,la seruitude pour doüaire,& la misere pour recompense.

Fõtaine de Garamãte. *Heluuicus.*

S. Bonauentura in dieta.

Au

Au huctiéme sont celles qu'on dit estre composées d'vn certain meslange de poudres fort diuerses, qui leur font des humeurs legeres, bisarres, fantasques ; de sorte qu'elles font vne infinité de metamorphoses en vn iour, & ne sçait-on sur quel moule il les faudroit ietter pour leur faire rencontrer vn estat de cõsistence. Vous y remarquez vn esprit fait à gorge de Pigeon, qui est toûjours sur le chãge, qui ne cesse d'aller sautelant de desirs en desirs, comme vn oyseau de branche en branche : vn esprit qui veut & ne veut pas, qui dit & dédit, qui fait & defait, & qui se choque perpetuellement dans ses pensées. Tout ce que vous pensez auoir arresté bien fermement auec telles personnes, est noüé d'vn nœud coulant, & ne faut qu'vn tournemain pour renuerser ce qu'on estimoit le mieux estably. Vne chose ont-elles bien fort constante, dans vn si grand flux & reflux d'inconstances, qui est de s'attacher opiniastrement à leurs propres opinions, & ne ceder non plus aux raisons que les rochers font aux ondes. C'est bien vn des grands vices qui pourroit estre en vne femme, comme estant le seminaire de tous les desordres qui naissent dans les maisons. I'ay appris toûjours des Anciens, que les plus nobles esprits sont ceux qui donnent de bons conseils, & que ceux qui les écoutent volontiers, les approchent & les ioignent en vn loüable degré de bonté : mais ceux qui ne sçauent donner aucun bon auis, ny le receuoir d'autruy, sont bien les pires naturels du monde. Gardez-vous, filles de cette imperfection, qui est la tare d'vn noble courage, le ver de la concorde, le poison de la vie, la compagne inseparable de la folie ; ne faites iamais trophée d'auoir la teste forte contre les aduis & remonstrances de ceux ausquels la

Inueni amariorem morte mulierum. Eccl. 7.

nature, la iustice & la raison nous ont assuietties: autrement vous trauailleriez beaucoup, & n'auriez en recompense que la perfection d'vne mule.

Mulier compta. Eccli. 9.

Ie mets au neufiéme rang les Damoiselles qui tiennent de la nature de ces animaux les plus fiers, comme des Paons, ou des petites chiennes, qu'on creue de delices, pendant que tant de pauures meurent de faim sur le paué. Cét ordre est auiourd'huy bien estendu dans le monde; car il est réply de femmes delicates qui semblent n'estre nées que pour faire voir où peuuent monter les desirs de la nature déreglée, quand vne grande fortune leur preste l'épaule. On void vn tas de petites coquettes qui sont faites comme des poupées, si delicieusement éleuées qu'il semble qu'on les ayes nourries d'or potable entre le cotton & la soye: ce sont les diuinitez des peres & des meres qui font déja la pluye & le beau temps dans leurs maisons au seul aspect de leurs visages. La ioye & la tristesse de toute la famille suit l'estat de leurs humeurs, il ne les faut pas offenser non plus que ces astres qu'on croyoit enuoyer des tempestes à ceux qui ne les auoient pas saluez. Que peut-on esperer d'vne ame toute confite dans ces gourmandises? Les sottises suiuent les accroissances de l'âge, & se multiplient par degrez infinis : La raison est fondée aux pieds, & la passion armée d'vn grand pouuoir se fait porter sur les espaules des hommes : Les desirs sont sans mesures, les volontez sans frein, les ardeurs sans moderation, & la sensualité sans resistance, la brauerie, le caquet, la cajollerie, le jeu, l'amour ne donnent point d'entrée à la verité, & s'il y a de la deuotion, elle est toute de soye, tant elle est mignarde & delicate aux choix des personnes. Les Sacremens ne sont point bons s'ils ne sont

ſont attachez aux mains où la vanité recherche ſes intereſts, ont planté l'orgueil iuſques ſur le cilice de la penitence ; & ſi Dieu vouloit chaſtier telles creatures à leur gré, il luy faudroit lier ſes verges de ſoye, autrement elles ne receuroient pas la correction.

Quand elles partent de la main des Peres pour eſtre liurées en celle des maris, elles viennent pour changer de domaine & non pas de nature. Vn mary eſt touſiours ſauuage à leur dire, ſi elles n'ont permiſſion de tout faire. Et comme ont dit que la Lune ne s'accorde iamais en qualitez auec le Soleil, ſinon lors qu'elle l'a eclipsé, Auſſi ne trouuent elles point d'accord au mariage que dans l'aneantiſſement de l'authorité de celuy que Dieu leur a donné pour chef ; elles portent auec leur doüaire tous les vices de leur enfance qui les accompagnent ſouuent iuſques au ſepulchre. Elles n'ont point d'yeux pour voir le mauuais temps, ny meſmes d'oreilles pour l'oüir, les miſeres des pauures les touchent auſſi peu que ſi elles eſtoient de marbre, & le ſoin de la famille n'interrompt iamais leurs plaiſirs.

Ptolom. Almag. 1.

Quelle vie de voir vne femme laquelle quoy qu'elle ſe leue en vn temps où le Soleil eſt aſſez prés du midy, neantmoins, comme ſi elle craignoit les vapeurs du ſerein, s'arme deuant que de ſortir du lit, d'vn reſtaurant de cuiſine, pour luy tenir ſon tein plus frais.

Delà elle ſe fait coiffer & habiller comme vne idole, par trois ou quatre ſeruantes, qui ont plus de peine à conſeruer ſa beauté, que n'eurent iamais les Veſtales de Rome à garder le feu ſacré L'vne preſente du rouge & l'autre du blanc ; l'autre tient vn miroir ; & l'autre n'oſeroit dire, que le temps

de la Messe est déja passé, pendant que Madame prend ses atours. Neantmoins il faut rompre les Canons de l'Eglise aussi facilement qu'on casseroit vn verre, pour obeïr à l'humeur d'vne femme, & celebrer lors qu'on doute si le Soleil ne tire point desia au couchant. La Messe se passe à se morguer & faire la dédaigneuse de bonne grace, auec quelques petites ceremonies de deuotion qui ne vont qu'à fleur de peau. C'est là qu'on prend quelquefois les resolutions du passe-temps qu'on choisira pour le reste du iour. Puis suiuent les visites d'accouchées, les promenades, & les cours, le balet, & les festins, où l'on babille si fort que peu de fémes suffiroient pour faire le bruit d'vn moulin. On ayme à oüir, & compter toutes sortes d'affaires. Celles qui n'ont pas les esprits si deliez, s'entretiennent sur des menuës besongnes, & de petits complimens qu'elles ont estudié l'espace de dix ans; les autres qui sçauent monstrer qu'elles ont lû quantité de Romans, ou liures semblables font des suffisantes, iusques à donner la loy aux Poëtes, & aux Escriuains. Les autres qui n'ont point ce goust là, n'ayment rien tant à conter que leur sensualité; & dans ces compagnies licentieuses prennent le feu & le vent de tous costez au grand preiudice de leur reputation.

Ie vous laisse à penser, mes filles, quelle epitaphe on peut faire aux Damoiselles qui ont mené vne telle vie, sinon qu'elles ont fait ce qu'vne bête fera tousiours mieux qu'elles, horsmis qu'elles ont eu plus d'inuention pour assaisonner leurs pechez.

Voilà ce que les honnestes Dames blasment le plus ordinairement aux déportemens des vicieuses & imparfaictes que i'ay racourcy en peu de mots, sans vouloir m'estendre dauantage sur les autres imperfections,

dont

dont ie n'ay pas l'experience, ayant ordinairement tant d'entretien auec mes liures, & mes occupations, qu'il ne me reste point de loisir pour estudier les mœurs de ce sexe.

SECTION V.

Le dixiéme ordre des Dames, plein de sagesse & de vertu.

LE ieune Empereur prit grand plaisir à oüyr parler l'Imperatrice sa mere, si franchement sur le naturel des femmes ; & la pria d'acquitter sa promesse touchant les marques qui luy pourroient seruir au choix qu'il pretendoit faire, & là dessus elle repliqua :

Le dernier & le plus excellent ordre des femmes, est celuy qui iadis estoit appellé l'ordre des abeilles, femmes vrayement diuines, qui semblent auoir esté faites sur les globes celestes de la main des Anges, tant leur naturel est doux, leur vertu rare, & leur prix inestimable ; Elles sont aux maisons ce que le Soleil est dans son Ciel, & qui voudroit égaller leur valeur, quand il auroit épuisé tous les metaux & les pierreries que la terre cache dans ses veines, trouueroit plûtost de l'insuffisance en son dessein, que du manquement de merite en son objet.

Simonides.

Sicut Sol oriens in mundo in altissimis Dei. Eccl. 62.

Les Abeilles (comme a dit vn Ancien) n'ont rien de mortel que la mort. Celles-cy font des actions toutes dignes de l'Immortalité. Les Abeilles sont ouurieres en datte du iour de leur naissance, & il semble que celles-cy sont faites à la practique des vertus dés le berceau. Les Abeilles ont leurs aislerons, celles-cy ont la meditation & l'action. Celles-là ont vn aiguillon, & celles-cy vne

Nihil habet mortale, nisi quod moritur.

Apis nulla nisi artifex nascitur. Quintilianus.

pointe de vigueur qui est l'instrument de toutes les perfections. Celles-là viuent sous vn Roy, & celles-cy se consacrent à l'obeïssance des loix diuines & humaines. Celles-là sont extremement ennemies de l'ordure, & celles-cy viuent dans les delices de la chasteté. Cellesla trauaillent incessamment, & ne perdét aucun iour si le Ciel ne leur fait perdre. Celles-cy sont toûjours dans l'exercice des bonnes œuures, & ne perdent point de temps que pour le donner à Dieu. Celles-la ne s'arrestent iamais sur les fleurs mortes, & celles-cy ne mettét point leur cœur à toutes les choses perissables qui sont sous la rondeur de la Lune. Celles-là frottét leurs ruches d'herbes ameres, pour les garder des bestioles veneuses, & celles-cy prennent la mortification de la chair contre le poison des voluptez. Celles-là se font des cõtre-poids auec certaines petites pierres pour mieux voler, & celles-cy vn contre-poids d'humilité pour monter plus haut. Celles-là font du miel qui sert de nourriture & de medecine; celles-cy ont toûjours les charitez dans les mains pour medeciner les playes & les aigreurs de la vie des pauures, secourant la disette par leurs liberalitez. Celles-là font reluire les Autels par le moyen de la cire qu'elles produisent, & celles-cy ornent & enrichissent des trauaux de leurs mains, où des richesses de leurs cabinets, toutes les Eglises. Que voulez-vous de plus auguste & de plus diuin? Puis vous estonnez-vous si l'Escriture a dit, Que les maisons & les richesses venoient des Parens, mais qu'vne sage & vertueuse femme venoit de la main de Dieu.

Nullus cum per cœlum licuit otio periit dies Plin. l. xi.

Prou. 19. Domus & diuitiæ, dãtur à parentibus: à Domino autem propriè, vxor prudens.

Tableau

SECTION VI.

Tableau racourcy des belles qualitez de la Dame, premierement de la vraye Deuotion.

LEs Damoiselles qui estoient autour de l'Imperatrice, témoignerent bien de la passion de sçauoir en peu de mots les qualitez les plus sortables d'vne femme vrayement vertueuse : & Euphrosyne pour ne point frustrer leur desir, poursuiuit en ces termes :

Vne Dame bien accomplie est comme vn astre à cinq rayons, qui sont les cinq vertus, de Deuotion, de Modestie, de Chasteté, de Discretion, de Charité. La deuotion forme l'interieur, la modestie la fait voir dans l'exterieur auec la bien-seance requise, la chasteté perfectionne l'vn & l'autre, la discretion l'applique à la conduite des autres, & la charité couronne toutes ses actions.

Vne femme sans deuotion, quand elle seroit faite comme vne Pandore, & qu'elle auroit toutes les beautez que le cœur peut desirer, & que l'imagination peut feindre, c'est vne abeille sans éguillon, qui ne fera ny miel ny cire; c'est vne beste farouche que la nature a logé dans vne maison peinturée : c'est vn estuy couuert de pierreries pour garder du fumier : c'est vne Michol qui paroist couronnée au dehors, & au dedans vit esclaue des passions. C'est vne piece de chair dé-ja demy pourrie qui n'a pas vn seul grain de sel. La corruption se mettra dans sa vie, le desordre dans ses mœurs, l'infamie dans sa reputation, & le desespoir dans son salut. La deuotion est vne vertu hereditaire à nostre sexe;

c'est le premier partage que Dieu nous a fait ; c'est le tiltre que l'Eglise nous donne ; c'est la plus illustre marque de nostre Noblesse : si nous perdons cét ornement, ie ne voy pas ce que nous pouuons pretendre à la vie, ayant renoncé à l'honneur du Christianisme.

Mais pour vous dire mon sentiment, la deuotion n'estant autre chose qu'vne prompte & vigoureuse affection qui nous porte à tout ce qui concerne le seruice de Dieu, il me semble que plusieurs d'entre nous ont de grandes illusions en cét article, & qu'elles courtisent souuent vn phantosme, pensant tenir la verité. Il y en a qui par trop embrasser les Autels, les ont renuersez, & ont rompu l'idole de Dagon, pour mettre leur propre iugement en la place.

Aliaria dum venerantur euertunt. S. Zeno homilia de patientia.

I'en voy vne infinité qui ont vne petite deuotiō de singerie, qui ne consiste rien qu'en vne certaine imitation legere & infantine de contenances, & de mines, sans qu'il y ait aucune consistence ny solidité dans l'interieur. Ie dis pour moy quand ie pense à telles apparences de pieté sans effect, que si les singes auoient vn peu estudié nos contenances, qu'ils auroient de grands auantages sur nous en ce poinct : car ils sont grands & mauuais imitateurs de tout ce qu'ils voyent faire : témoins ceux qui lauerét leurs yeux dans vn bassin plein de glu, apres auoir consideré vn chasseur qui lauoit les siens d'eau claire ; & celuy qui voulant baigner vn petit enfant à l'imitation de sa nourrice, l'alla plonger dans vne chaudiere boüillante. Combien en voit-on tous les iours dans des ombrages d'vne pieté [affe]ctée qui font aussi bien toutes les mines, com[me] si auec telle marchandise on acheptoit le Paradis ? & cependāt elles sont toutes deuenuës des

Strabo l. 1. Ælian. de animal. l. 7.

vrayes

vrayes vertus ; & qui pourroit donner iusques à leur cœur, il trouueroit qu'il seroit semblable à ces perles qui pour vn corps solide n'ont plus que l'écorce.

Les vnes prennent la deuotion comme vn petit passe-temps, les autres comme vn leger compliment, les autres y vont par complaisance aux humeurs d'autruy,les autres par gloire; & quoy qu'elles ayent les consciences aussi rudes que celles de village,elles tireroient volontiers des Seraphins du Ciel pour les gouuerner, afin que si elles ne peuuent auoir de la deuotion,elles ayent pour le moins la reputation d'en rechercher de la plus fine : les autres s'y transportent pour quelque petite couuerture de liberté, & quelque accommodement de leurs propres interests. Ie ne dis pas qu'il n'y en ait vn bon nombre qui ont les intentions tres-pures, & les procedures tres-sainctes ; mais il faut auouër que les defauts dont ie parle,se peuuent faussement glisser dans l'infirmité de nostre sexe.

Car que pourroit-on dire d'vne creature à qui dix ans de deuotion, & douze cens communions, & mille exhortations,n'ont pas encore arraché vn poil de vanité ? que pourroit-on penser de celle qui mange l'Agneau immortel deux ou trois fois la sepmaine, & deuient tous les iours,& à toutes occasions vne lionne en sa maison ? que pourroit-on iuger de celle qui met tant de fois la sacrée Eucharistie sur sa langue comme vn seau de l'Espoux, sans la pouuoir seeler,ny retenir qu'elle n'échappe à tant d'indiscrettes & de mauuaises paroles ? Que pourroit-on presumer de celle qui fait scrupule de boire frais en esté,& regarder vne fleur auec delectation, sans qu'elle sente aucun remord de conscience,d'auoir dit plus de médisances en vn disner

qu'elle n'a mangé de morceaux ? Veritablement nous trahissons la deuotion, qui est de soy belle & glorieuse, quand nous en vsons en telle façon, & nous donnons suiet aux ames libertines de iustifier leurs pechez par nos deportemens, à quoy elles n'ont toûjours que trop d'inclination, & pensent qu'en nous peignant auec du charbon elles se font blanches comme la neige. Il y en a d'autres qui veulent des deuotions exstatiques & rauissantes, qui soient deguisées en paroles estranges, en façons inoüies, en ceremonies non accoûtumées. Tout ce qui est vny, prudent & moderé, tient trop du commun, il faut trouuer d'autres santiers de paradis, & tailler de nouueaux habits à Dieu, sur le moule de sa phantaisie, pour le faire connoistre. Ie n'ignore pas qu'il y a dans les Religions des ames épurées de la lie du siecle, qui ont des sentimens de Dieu tres-releuez, & ie ne voudrois pour rien du monde commander telles faueurs. Mais quand dans vne vie commune on me parle de ces façons si extraordinaires, i'y vay tousiours à pas de plomb, tant i'ay de crainte que pour vne forte pieté ie ne trouue qu'vn corps de fumée. I'adioute encore d'autres qui se font vne deuotion hydeuse, chagrine & melancholique, laquelle estonne de son seul abord ceux qui la regardent, & se liurent volontairement à des gesnes d'esprit quasi perpetuelles. Cette vertu n'a que trop de médisans dans le monde, nous n'auons que faire de cacher sa beauté, & de luy donner vn masque de terreur, pour épouuenter ceux qui ont asses de peine à se destacher de leur sensualité. I'estime que la deuotion la plus propre à nostre sexe, est celle qui a le moins d'affection, & plus d'effet, chacune pourra regler les prieres qu'elle doit faire, les confessions, les communions, selon

sa

ſa capacité,ſa profeſſion,ſon loiſir,prenāt en cela le conſeil de ceux qui gouuernent ſa conſcience;mais qu'elle s'aſſeure que iamais elle ne goûtera la deuotion à ſa ſource,ſinon dans la practique des vertus, & la fermeté des bonnes reſolutions.

SECTION VII.

La Modeſtie.

APes que l'Interieur eſt reglé par les mouuemés de la Pieté,ſuit la vertu de Modeſtie qui nous eſtalle au dehors : c'eſt l'éguille de l'horloge qui monſtre comme nôtre ame compaſſe les temps & les heures du iour , elle qui témoigne l'empire que nous auons ſur nos paſſiōs,elle qui nous figure au modelle des grandes ames, elle qui nous fait paroiſtre dans la conuerſation d'vne façon non ſeulement meſurée , mais douce, honneſte & exemplaire.C'eſt la vertu que l'Apoſtre S.Pierre demandoit à nôtre ſexe', quand il nous aduertiſſoit de tenir l'homme interieur dans *l'incorruptibilité* d'vn eſprit paiſible & modeſte. Cela ſe voit au port,aux geſtes aux regards ; mais principalement au parler & aux habits. Nous ne ſçaurions croire combien nous ſommes ſçauantes dans la ſimplicité, & puiſſantes dans la douceur.

Incorruptibilitate quieti & modeſti ſpiritus. 1.Petr.3.4.

C'eſt la plus forte armure que nous ayons de la nature, quand nous entreprenons vn eſprit,& gouuernons vne affaire par ces voyes douces & pacifiques, nous eſtonnons les plus hardis , deſarmons les plus robuſtes , & triomphons des conquerans. Nous n'auons qu'à nous taire , & noſtre ſilence parle pour nous. Mais quand nous dépoüillant de cét eſprit de douceur , de modeſtie , & de docilité, nous

nous prenons vne façon hautaine, dédaigneuse & mutine, nous ne sommes fortes qu'en crieries, qui nous rendent méprisables à ceux qui sont plus puissans que nous, importunes à nos égaux, intolerables à nos inferieurs, odieuses à tout le monde. Auec cette douceur d'esprit Esther changea le Roy Assuerus en vn agneau : auec la mesme, Abigail fut plus forte que les armes de Dauid, & Iesabel auec sa fierté naturelle apres auoir tué les innocens, ruiné les villes, troublé les Estats, fut iettée d'vne haute fenestre sur le paué, pour estre foulée toute sanglante aux pieds des cheuaux.

Quant à la modestie qui regarde la bien-seance du corps & de l'habit, c'est chose estrange, combien de plaintes on forme contre nous sur ce sujet. Nous auons seruy desia par l'espace de tant de siecles, de lieu commun aux Predicateurs, de matiere de censure aux Edits, de fable aux villes, & de risée à nous mesmes, cependant ce desir de brauerie est si bien enté dans nostre esprit, que nous ne le voulons dépoüiller qu'auec la peau. C'est vn peché originel, que toutes les femmes apportent du ventre de leur mere, auquel on ne trouue point de baptesme, & qui nous laueroit de cette tache nous le mettrions en procez. Encore si cela n'estoit commun qu'aux grandes Dames, à qui la terre & les riuieres, & les mers portent dequoy contenter leur curiosité, cela sembleroit moins estrange : mais toutes les femmes sont nées auec cette passion, & l'encherissent si haut qu'il n'y aura tantost plus de distinction dans les ordres, puis qu'il y a tant de confusion dans les habits.

Les Bourgeoises veulent deuenir Reynes ; & si nous voulons d'ores-en-auant estre reconnuës pour Reynes, il nous faudra deuenir Bourgeoises. Peut-

estre

eſtre que ceux qui nous cenſurent en cét article, exigent trop de nous, & quelques-vns s'y portent auec tant de zele, que ſi nous les voulions croire, nous ferions toutes les Maries Egyptiennes à la Cour. Ceux qui pretendent nous traicter de la façon, en donnant ſur nos cheueux & ſur nos atours, ne touchent point noſtre cœur: car qui nous auroit bien perſuadé la vertu, nous irions couuertes d'vn ſac, moyennant que cela auançaſt la gloire de Dieu, & l'vtilité du prochain. Mais ie penſe que nous auons quelque droit d'aymer la bien-ſceance & proprieté dans nos habits, demeurant touſiours dans les termes des plus reglées, en telle ſorte que les ſages ne puiſſent blaſmer nos excez, ny ceux qui ſont raiſonnablement plus larges accuſer nos manquemens.

Mais pour parler ſincerement, c'eſt vne petite phreneſie de conſiderer comme nous y procedons. Qui verroit les eſtoffes qu'on leue quelquesfois chez vn marchand pour veſtir vn petit corps dont les vers feront bien-toſt leur curée, il diroit qu'on auroit entrepris d'habiller quelque groſſe Baleine, & qui compteroit tout l'attirail d'vne Dame, ſur vne table, ſans iamais auoir vû aucune femme, il iugeroit que ce ſeroit vne mercerie pour fournir vne petite ville : nous reſſemblons ces oyſeaux qui n'ont point de corps, & ne ſont quaſi que plumes; nous y apportons tant de modes, d'artifices, d'inuentions, que nous laſſons les eſprits, tant d'eſtude & d'affection que pluſieurs de nous font autant les empeſchées apres vn collet, comme ſi elles auoient vne Republique d'Athenes à gouuerner.

Et ce qui eſt le plus horrible, c'eſt qu'on va puiſer ces vanitez dans le ſang des pauures, & qu'à meſure qu'on les tire, on s'apprauurit tellement que

i'ay

i'ay peur que la posterité n'ait plus de sujet de maudire nos dissolutions, que de les entretenir. On fait encore pis, lors qu'on a tant de passion de commencer l'adultere de son corps par celuy de son visage, lequel on ronge insensiblement de fard & de venin, comme si on pouuoit tirer la beauté de la corruption. Puis on trouue de certaines façons d'habits qui semblent plûtost estre faits pour vendre le corps que pour les couurir : ie ne sçais pas ce qu'on peut reseruer aux yeux d'vn chaste époux, quand on a porté par tous les marchez des secrettes parties de son corps aussi descouuertes que si on estoit prest de les liurer aux plus offrants. Ie ne sçay pas quels maris se pourroient plaire à la publication de ces nuditez, si ce n'estoient quelques Platoniciens qui approuueroient plus la loy qu'a fait ce Philosophe, à ce qu'on dit, de la communauté des lits, que la doctrine des idées, qui seroient des viandes trop creuses pour rassasier la faim de la concupiscence. Veritablement si nous auions encore vne veine du plus parfait Christianisme qui regnoit dans l'âge d'or, nous deurions estouffer par vne genereuse conspirations tous ces abus, & faire des dépoüilles du luxe, vn sacrilege de misericorde, donnant en partie pour l'entretien des pauures ce que nous auons iusques icy dedié aux phantaisies de nostre esprit. Quand nous naissons auec quelques auantages du corps, nous sommes les plus belles creatures du monde, pourquoy irons-nous mendier de la gloire, des poisons de la terre, des vermisseaux & des dépoüilles des morts; si l'opinion y en auoit mis, elle est desia toute flestrie par la confusion de tant de mains qui la cueillent incessamment : La gloire des plus grandes Dames ne sera plus desormais que dans la grande modestie.

SECTION VIII.

La Chasteté.

C'Est le plus court chemin que nous ayons à la conseruation de la Chasteté, vertu incomparable,& le plus riche ioyau de nostre sexe : Elle nous est aussi naturelle qu'est le voler aux oyseaux, le nager aux poissons, la beauté aux fleurs, & les rayons au Soleil. Il ne faut pas demander que pour deuenir vne fille,ou vne femme qui est prodigue d'vn bien qui doit être attaché à son corps aussi fermement que son cœur:elle est capable de toutes sortes de crimes,& s'il estoit question d'ouurir toutes les portes des enfers, l'impudicité seule luy en mettroit les clefs dans les mains. Il n'y a beste au monde qui ne soit meilleure qu'vne perduë,laquelle par le deshonneur de son lit,a chargé son ame de pechez, son corps d'excez, sa renommée d'opprobes,& sa memoire d'execration. Nous deuons, tellement instruire nos filles à la vertu de pureté, qu'elles ne connoissent pas seulement le moindre ombrage des pechez qui se commettent dans le monde. Ie n'approuue point ces petites Dina, qui veulent voir & flairer tant de manieres de gens & de passe-temps : car elles apprennent trop tost ce qu'elles oublieront trop tard, & prennent tant de feu par les oreilles & par les yeux,qu'on ne trouue point assez d'eau pour l'esteindre. Ie ne voudrois point qu'vne fille,tant petite soit-elle, se pleust en la cõpagnie des enfans qui ne sont pas de son sexe, ie crains méme celles de son sexe,qui sont trop affetées , leur hantise est quelquefois d'autant plus dangereuse que celle des hommes,qu'on se garde moins

Hieronym. ad Latam. Securioris est continentia nescire quod quaeras.

moins d'vn ennemy domestique: toûjours la chasteté est plus asseurée qui ne sçait pas même ce que la volupté peut pretendre. Ie croiray que les Corbeaux deuiendront des Rossignols, quand on me fera croire qu'vne personne de nostre sexe qui se plaist à oüyr, ou dire les railleries, & les paroles d'entente qui couurent l'ordure sous des mots dorez, ou soit chaste, ou puisse long-tẽps demeurer ce qu'elle est.

Gardons les yeux, la bouche, & les oreilles de ces ieunes filles, comme des temples dediez à l'hõneur, & ne faisons rien en leur presence qu'elles ne puissent imiter sans pecher: Enseignons-leur de ne s'addonner ny aux plaisirs de la bouche, ny aux petites auiditez de prendre & posseder volontiers quelque chose gentile. Vne creature qui a des desirs d'auoir ce que sa condition ne luy peut pas donner, a bien des ennemis dans son cœur qui liureront son corps au deshonneur, & son ame à la confusion. Retranchons tant que nous pourrons tant de lasciues chansons, de mauuais liures, de tableaux infames, de cajolleries, de danses & de festins : Iamais on ne prend beste sans quelque amorce ; iamais la chasteté ne se perd que ces attraits ne luy seruent d'auant-courriers.

On ne trouue pas tant d'esprits si perdus entre les femmes bien nourries, qui ne pretendent rien au peché, que le peché : mais l'amour de plusieurs Dames vient plûtost des vanitez de l'esprit que des foiblesses du corps. Elles veulent estre en quelque estime & admiration de ceux qui ne les peuuent estimer & admirer que dans les pretentiõs de leurs interests ; elles prennent plaisir à estre loüées sur leurs beautez, que iamais personne ne loüe si prodiguement qu'il n'espere se payer de ses loüanges. Elles ont beaucoup de credulité, soit par quelque

bonté

bonté d'vn naturel trop fade, soit par trop de presomption & d'amour propre ; de sorte qu'elles s'estiment facilement belles, & dignes d'être aimées de ceux qui feignent les aimer, ne voyant pas qu'on prend les poissons aux filets, & les femmes à la facilité qu'elles ont de croire de leger. Elles prennent des desseins de faire des seruiteurs, qui ne sont pas de l'ordre des Archanges, pour les seruir comme Raphaël fit Tobie, sans pretendre l'empire de leurs cœurs & de leurs honneurs. Elles ont des cõplaisances extremes de voir vn homme prosterné à leurs pieds, principalement lors qu'il a quelques qualitez qui le mettent en estime dans le monde : ce leur est vne gloire des plus chatoüillantes d'auoir acquis des esclaues qui aiment leurs chaînes, & ne veulent plus viure ny mourir que pour elles. Cela fait qu'elles contrefont les petites idoles, & prennent force sacrifices de fumées, & quoy qu'elles n'ayent point alors aucune intention d'offenser Dieu; neantmoins elles se laissent fondre dans tant d'offres de seruices, de complimens, de protestations, & sentent enfin que c'est vne extreme peine de se defendre d'vn ennemy qui ne nous assaille qu'auec de l'or & de l'encens. Les goutes de pluyes ne sont que de l'eau, & par leur assiduité elles percent les pierres, tant de douceurs de paroles, de souplesses & d'obeïssances redoublées les vnes sur les autres feroient creuer vn rocher, comment n'emporteroient-elles vne femme qui étant venuë d'vn os, ne laisse pas d'auoir toute la mollesse de la chair ?

L'amour quelquefois a des aisles pour fondre sur la proye de plein saut, & quelquefois il y va à pas de tortuë : ce qu'il ne peut obtenir d'vne prompte chaleur, il l'attend d'vne constante importunité.

De là ſuiuent des priuautez & des deſordres, qui font des fables aux villes des farces & des tragedies ſanglantes, qui apres auoir commencé ſous la courtine, s'acheuent quelquefois au gibet. Ie ne voy point de meilleur remede pour arrêter les commencemens de la volupté, que d'en voir la fin.

Vne creature qui ſollicitée de ſon deshonneur dans les premieres amorces, tirera le rideau, & verra vn grand gouffre de ſcandales, de miſeres, de rages, & de deſeſpoirs, aimera autant deſcendre en enfer toute viue, que de conſentir à cette brutale paſſion. Elle ira de bonne heure aux remedes, & declarant ſon cœur dans le ſecret de la confeſſion, elle euentera la mine, & diſſipera par ce moyen vne infinité de deſaſtres. Heureuſe trois & quatre fois celle qui prendra ces paroles comme vn oracle, & les enchaſſera dans ſon cœur pour s'en ſouuenir eternellement.

SECTION IX.

La diſcretion en la conduite des affaires.

QVand nous aurons commencé à nous polir nous-mémes par ces vertus, la diſcretion nous appliquera reglement à la conuerſation, & aux affaires, chacune ſelon ſes qualitez.

C'eſt vne pauure beſongne qu'vne femme qui n'a point d'occupation ny de conduite; comme pluſieurs ſe ſont trouuées qui ayans vécu l'âge de quatre-vingt & dix ans, n'ont iamais appris autre choſe que de ſe faire habiller & deshabiller. Pourquoy aurions-nous vne ame raiſonnable, ſi ce n'eſtoit pour l'enrichir des connoiſſances qui nous ſont neceſſaires, & pour nous, & pour le gouuernement de

de ceux qui tombent entre nos mains ? Nous ne faiſons pas profeſſion d'eſtre ſçauantes ; mais auſſi n'auons nous pas fait vœu de ſtupidité. Nous deuons cherir comme nos yeux la lecture des bons liures qui nous apprennent à deuenir meilleurs;car ſont de ſages compagnies & d'honneſtes entretiẽs, dont on ne voit point naiſtre de ialouſies ny de ſcandales. N'eſt-ce pas vn plaiſir bien morfondu de voir des femmes,qui auſſi-toſt qu'elles ont fait vn chetif compliment,n'ont plus rien à dire,ſi elles ne parlent de leurs collets, ou de quelques autres bagatelles ſemblables ? Pour le moins ſi celles qui n'ont iamais voulu apprendra à parler,apprenoient vn iour à ſe taire : mais elles eſtourdiſſent le monde de leur caquet,& diſent tous les iours vne Iliade de mots,où il n'y a pas vne ſeule bonne parole.Ne me dites point que ces filles ſi ſçauantes ſont plus ſuiettes à caution, ie ne les veux pas, vous dis-je, toutes ſçauantes comme des Sibylles & des Muſes, mais qui leur peut enuier vne honneſte ſcience des choſes qui ſeruent à la direction des mœurs?Il n'y a que les Araignes & ſemblables beſtioles, qui tournent les fleurs en venin ; il ne faut pas auoir peur qu'vne fille à qui on aura donné des bons fondemens d'humilité & de deuotion, abuſe de cette celeſte manne qui ſe trouue dans les ſages Eſcriuains. I'ay appris d'vne perſonne pleine de ſageſſe & d'experience, que pour vne fille inſtruite aux bonnes lettres,qui auoit manqué à ſon honneur,on en auoit trouué vne vintaigne d'autres ignorantes qui auoient choppé d'autant plus lourdement que moins elles auoient de connoiſſance de leur faute.

Ie n'entens point que pour ce conſeil que ie mets en auant,qui eſt de ſe polir par la lecture,on donne pour cela l'eſſor à la curioſité de lire toutes ſortes

de liures, & nommément ceux qui traictent les amours; quoy que d'vne façon fort gentile : car ils ont vn petit aiguillon delié comme la soye, qui entre insensiblemẽt dãs le cœur,& lors qu'ils vous décriuent cette passion auec tant de termes exquis, & d'honnestes inuentions, ils font de si belles amours, qu'en les voulant imiter, on en produit de bien laides. S'il faut deuenir docte, il le faut estre à la façon que l'ont esté les saintes, Tecle, Catherine, Eudoxia, Marcelle, Paule, Fabiole Eustochie, qui des dépoüilles d'Egypte ont estoffé la Croix,& les Autels du Sauueur. Encore ne voudrois-je pas conseiller à vne fille de s'aller çacher au grenier ny en la caue pour deuorer des liures, il faut qu'elle assaisonne sa lecture des ouurages qui sont bien-seans à sa profession. Ne la tenons iamais oysiue; mais aussi-tost que son âge l'a renduë capable, donnons-luy quelque petite conduite,& quelque exercice dans la maison : car quelle honte aurions-nous de trauailler à l'éguille, puisque Auguste Cesar le fondateur des Empires, a iugé semblables emplois dignes de ses filles; & que les Romains ont gardé plusieurs siecles, ainsi qu'vne relique, la quenoüille de la Reine Tanaquil, beaucoup plus cherement que la lance, ou l'épée de Romulus; estimant qu'il estoit plus necessaire de donner aux femmes des exemples du trauail, que de fournir aux hommes de idées de la guerre?

On ne sçauroit croire comme la passion qu'on a pour vn bon ouurage, diuertit toutes les autres passions qui pourroient broüiller l'esprit : mais qui le voudra experimenter, trouuera que l'innocence n'est iamais mieux logée qu'à l'enseigne du trauail. Ie vous laisse à penser quand vne fille a tasché d'apprendre dés ses ieunes années les choses qui sont

necessai

neceſſaires au ménage,iuſques à la cuiſine, la belle lumiere que c'eſt dans vne maiſon, ſoit d'vn pere ſoit d'vn mary, pour la conduite de la famille, la guide des ſeruiteurs & ſeruantes, l'exemple de la ieuneſſe, le ſoulagement des ſiens. Elle ſe rend neceſſaire dans les meilleures affaires,on ſe repoſe en ſa prudence, on tient ſa ſanté importante, ſa vie precieuſe, ſa mort déplorable,& ſa memoire pleine d'honneur. Le plus ſage des hommes Salomõ n'a point donné d'autres marques pour reconnoiſtre la femme vertueuſe, que la bonne œconomie qu'elle tient au gouuernement des ſiens. Elle a conſideré, dit-il, les ſentiers de ſa maiſon, & n'a point mangé ſon pain dans l'oyſiueté,elle a trauaillé en lin & en laine.Elle eſt deuenuë comme vne nauire chargée de viures & de richeſſes. Elle s'eſt leuée deuant le iour pour donner la nourriture conuenable à ſa famille. Elle a fait des acqueſts de metairies, & entretenu le trafic.Elle a mis la main à l'œuure,puis elle l'a ouuerte aux neceſſitez des pauures. Tous ſes domeſtiques ſe ſont trouuez en bon ordre, ſon mary & ſes enfans ne le pouuoient aſſez loüer pour ſa grande prudence. C'eſt vne lampe qui ne ſera iamais eſteinte dans les tenebres de la nuict. Voilà à peu prés le train dont il ſe ſert pour faire vn dénombrement des perfections de la femme,finiſſant par la ſageſſe & la crainte de Dieu : qui eſt le premier & dernier ornement.

SECTION X.

L'amour Coniugal.

ENfin comme l'Amour eſt vne genereuſe paſſion, qui par ſon bon reglement courõne tou-

tes les vertus, ie conseillerois à vne Dame mariée, pour l'accomplissement de sa perfection ; d'auoir vne charité tres-cordiale enuers, son mary. Cela n'est pas difficile quand il y a de l'heur & du rencontre dans les mariages : car la complaisance fait tousiours des aisles à l'amour : & on tient à grande faueur d'aymer ce qui plaist à la passion. Mais c'est chose pitoyable quand des peres & meres aueuglez de leur auarice, & charmez de la douceur des interests pretendus, renouuellent l'exemple du cruel Mezence, qui attachoit le vif auec le mort, & vont loger vne pauure fille qui est toute viuãte en graces & benedictions du Ciel, auec vn mary, pourry de vices, d'ordures & de maladies de corps: c'est alors qu'il faut bien auoir de la vertu pour se resoudre à aymer vn monstre, dés le plus ieunes années iusqu'au tombeau. Qu'y ferions-nous ? La loy de nature nous donne toute permission de souhaiter de bons maris ; mais les loix du mariage nous exhortent à les supporter tant que faire se pourra, tels qu'ils nous sont écheus: si nous aymons pour nous mesme, cela est impossible; mais si nous aymons pour Dieu, nous y trouuerons du deuoir & de la facilité. Vne femme ne sçauroit trouuer vn plus court chemin à l'Empire de son sexe, qu'en epousant les humeurs de son mary, lors qu'elles ne sont point contraires au commendement de Dieu; qui bien obeyt, bien commande : & quand nous auons vne fois pris le cœur d'vn homme, rien ne resiste plus à nos volontez.

L'vniõ est vn merueilleux ciment qui lie si étroitement l'obeïssance, & l'Empire, qu'on a de la peine de discerner celuy qui obeït d'auec celuy qui commande. Nous auons excellé de tout temps en cette pieté coniugale, & on en trouue de si rares exemples,

exemples que les plumes ont de la peine à les écrire, aussi bien que les oreilles à les croire. On a veu des filles tendres & delicates, qui données inconsiderément à des maris gâtez de diuerses maladies, s'apperceuant dés la premiere nuict de leurs nopces, d'onguents, d'vlceres & de mauuaises odeurs, & trouuant vne santé plastrée en des corps, qui étoient plus propres au tombeau qu'au lit nuptial, ne les ont point abandonnez : mais les ont aimez, honorez, seruis, demeurant quelquefois quarante jours & quarante nuicts autour de leur lit sans se dépoüiller. Vn homme s'est trouué entr'autres, dont l'indisposition qui trainoit sept ans, la puanteur des playes qui estoient incurables, l'horrible état des membres qui paroissoient tous defigurez, affoiblissoit tous les courages de ceux qui le vouloient assister, minoit la patience des plus fidelles; consommoit la foy des plus zelez : Ceux-là mesme qui font tout pour l'argent, auoient horreur d'en approcher.

Viuez raconte cecy au liure 2. de la femme Chrétienne. d'vne Damoiselle nommée Clere.

Et là dessus voir vne fille âgée de seize ans, foible de complexion, bien faite de corps, & doüée d'vne beauté que les plus fleurissans maris eussent desiré, s'attacher à ce corps mort, le mouuoir, le toucher, le nettoyer, luy appréter de boüillons, luy souffler des herbes puluerisées dans les narines, qui distilloient vne humeur insupportable à tout le monde, luy faire la barbe, & les cheueux, lors que personne ne vouloit prendre ce hazard? N'est-ce pas vn miracle de nostre sexe, digne du rauissement des hommes, de la loüange des histoires, & de l'amour de toute la posterité?

Que diray-je d'vne Eponina, laquelle ayãt épousé vn mary qui se trouua ambarassé dans d'épineuses affaires, & des crimes, mesme de leze-Majesté,

Voyez Lipse aux Politiques.

demeura neuf ans enfermée auec luy dans la caue d'vn sepulchre ; & depuis le voyant découuert & condamné à la mort par l'Empereur Vespasien, luy voulut tenir compagnie au supplice, & mourir auec luy, disant, qu'elle étoit déja toute exercée au tombeau, & qu'elle le supporteroit mieux morte que viue. Que diray-ie d'vne Reyne des Perses nommée Cabadis, qui voyant son mary detenu en prison, le vint visiter sans se faire connoistre, & luy ayant donné ses habits de femme pour prendre ceux du mary, le fit échapper, payant apres par son sang l'illustre faute de sa pieté.

Ne sont-ce pas des prouësses dignes d'estre écrites en lettre d'or & d'azur pour être exposées à la veuë de tous les siecles ? Heureuses mille fois celles dont la concorde a lié les amours à chaînes d'aimant, sans que iamais la diuorce trouue place au nœud de mariage que Dieu a bien daigné nouër de ses mains. Gardons-nous pour cét effet de la ialousie qui a coûtume de naistre des plus specieuses amours, comme ces vers qu'on dit, qui sortent des plus belles fleurs. C'est vne passion tres-malheureuse qui est formée par la phantaisie, habillée & coiffée par les soupçons, noircie par les ombrages, nourrie de mauuaises humeurs par la curiosité, entretenuë d'impostures par la médisance, qui ronge tout ce qu'il y a de verdure dãs les chastes amitiez, trouble le repos des licts, brouïlle les affaires des ménages, déchire les alliances, enfante des monstres, seme des fureurs & des rages & apres auoir tourmenté tout le monde, se deuore soy-même. Si nos maris tombent en ce malheur ayons-en pitié, comme de pauures phrenetiques, & leur ostons toutes sortes d'occasions qui peuuent soûleuer leur imagination. Et si la mesme maladie

nous

nous prend, ne ressemblons pas ces femmes qui ont passé en pleine nuict de grandes forests pleines d'horreur pour aller épier leurs maris, accompagnées seulement de leur passion, dont quelques-vnes sont tombées entre les dents des béstes sauuages, qui leur ont été plus douces que le bourreau qu'elles auoient dans leurs propres entrailles.

Nous plaignons souuent en ce point plus nos interests que l'offense de Dieu; & ce n'est point de merueille si celle qui aime mal, est priuée de ce qu'elle aime. Quand il y a du peché, pleurons-le, tâchons à y remedier par prieres, par discretion, par patience, par toutes les plus saintes industries que nous y pourrons apporter, nous nous trouuerons fortes dans le silence, & l'esperance, & non pas dans les assiduelles crieries, qui ne font qu'égratigner les playes, & renouueller les desastres.

SECTION XI.

Le soin des Enfans.

POur ne vous rien dissimuler, les femmes qui sont appellées au Sacrement de mariage, doiuent estre merueilleusement parfaites; d'autant qu'elles ont comme en maniement les plus precieux interests de la posterité? Puis qu'elles sont choisies pour produire & éleuer des enfans, qui doiuent estre les membres du corps de l'estat.

On a souuent recherché d'où venoit le bon & mauuais naturel des hommes, & ie trouue que quelques-vns l'ont attribué aux diuers rencontres des Planettes, comme par vne necessité fatale, mais à vray dire cette Astrologie des fols, & les toilles d'araignées, ne sont quasi qu'vne méme chose: tou-

tres-deux sont bonnes à prendre des mouces,& non pas à tromper les habiles hommes. Ie tiens que les bonnes meres font le bon naturel des enfans,& on a toûjours remarqué que les grãds personnages qui ont flury dans quelque eminence de vertus ont pris de là quasi generalement les premieres impressions de la sainteté.

Si on trouue des filles chastes sorties des meres débauchées, c'est vn spectacle quasi aussi rare comme si les ortyes portoient des œillets.Gardons nos corps comme des temples pour enfanter plus de vertus que de chair au public : & quand Dieu nous donne lignée que ce soit l'vn de nos premiers soins de l'éleuer en son seruice. Le cœur me saigne quand ie considere comme on nourrit aujourd'huy plusieurs enfans de qualité, qu'on étouffe auec des indulgences seruiles, sous ombre de les caresser : Dieu les donne comme des creatures auec lesquelles il pretend soûtenir le monde, gouuerner les republiques,peupler le Ciel:& orner méme la conuersation des Anges. Mais à voir comme on les traitte,il semble qu'on ait engendré des pieces de chair qu'il ne faille que licher comme des ours pour leur donner les iustes perfections, on les charge de graisse, & de cuisine, on les entretient dans l'assouuissement de tous les desirs de leur cœur,on les sert cõme de petits Rois, qui n'ont pas encore quelquefois l'âge de cinq ans & il exercent déja vne Monarchie dans la maison de leur pere. Iesus-Christ a banny l'idolatrie du monde auec tant de sueur & tant de sang, & on la renouuelle tous les iours lors qu'on fait des enfans de certaines petites idoles à qui on sacrifie tous les cœurs, tous les soucis, les esperances, les craintes, & les hommages : ie vous prie ne leur faisons point apprendre ce qu'il leur faudroit desapprendre. Ne les

accouſtumons point aux mignardiſes de paroles, à la pompe des habits, à la liberté, & aux plaiſirs. Dreſſons-les au ſeruice de Dieu, & aux exercices conuenables à leur ſexe & leur condition, gardons ſur tout qu'ils ne ſoient empoiſonnez par l'oreille en la hantiſe de tant de mauuaiſes compagnie, qui ſemblent n'eſtre nées que pour l'infection de toute pureté.

SECTION XII.

La concluſion du diſcours.

L'Imperatrice tenoit les oreilles & les cœurs ſuſpendus à ſes diſcours, lors que ſentant approcher l'heure à laquelle ſe deuoit faire le choix d'vne épouſe pour l'Empereur ſon fils: *Voicy le tẽps* (dit-elle) *Monſieur mon fils, auquel voſtre Majeſté doit conſigner la pomme d'or entre les mains de celle que vous iugerez auoir plus de part à ces belles qualitez que i'ay parcouru*; Et diſant cela, elle fit ouurir vne grande ſale, où d'vn coſté l'on voyoit les tableaux des Dames qui auoient fleury aux ſiecles plus anciens; en ſainteté, en eſprit, en courage, & en toutes les vertus dont nous auons fait mention, qui compoſoient vne triomphante Cour: Là eſtoit Sara, Rachel, Lia, Debora, Abigail, Suſanne, Eſther, Iudith, Mariamne, ſainte Agnes, ſainte Cecile, S. Helene, S. Monique, S. Felicité, les dix Sybilles, Zenobia, Amalazunthe, Placidia, Pulcheria, Eudoxia, Theodora. Marcelle, Paule, Euſtochie, Victorine, Clotilde, Radegunde, & vne grande quantité d'autres, ſans y comprendre celles qui ont fleury depuis huit cens ans: Ce qui m'eſtonna fort, & me fit dire que ceux qui diſoient que les femmes d'honneur étoient ſi rares à rencontrer, auroiẽt peut-eſtre de la

peine de trouuer des fueilles aux bois, & l'eau en la riuiere. Tous ces pourtraits paroissoient dans des lumieres de gloire d'vne tres-agreable façon auec les enchassures tout enrichies de pierreries. Voilà, dit Euphosyne, ô filles ! comme la memoire des sainctes Dames est precieuse: puis se tournant d'autre costé, elle monstra du doigt les effigies de celles qui auoient renoncé à l'honneur & à la vertu : qui estoient pâles mornes, tenebreuses & inuesties de flames, comme si elles eussent esté dans l'Enfer : là étoit Semiramis, Phædra, Thisbe, Phylis, Helene la Grecque, Clytemnestre, Cleopatre Agrippine, Iulia, Messaline, Callirhoë, Thaïs, Phyné, Rhodope, Flora; & en perspectiue vne si grande quantité qu'elle sembloit égaller les sables des riuages, sans y comprendre celles qui depuis ont prins part à leur malheur.

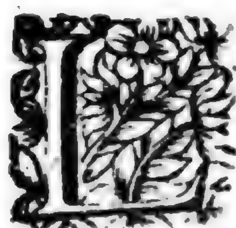
L'Empereur les ayant considerées en cette sale nommée la Perle, où il vid autant de perles choisies de toutes les Prouinces de son Empire; Ce n'estoit qu'astres, qu'éclairs, & que rayons, tant ces beautez meslant de tous costez leur lumiere, faisoient de lustre: ce qui luy donnoit bien de la peine à se resoudre. Il y auoit entre autres vne appellé Icesia fille d'vn grand sçauoir, à qui l'Empereur Theophile dit vn vers Grec; sur lequel elle repartit d'vne promptitude admirable : neantmoins il ne goûta pas cét esprit, le trouuant trop delié pour son humeur : mais apres l'information qu'il print de ses yeux, de ses oreilles, & de la bouche de celles qui auoient nourry ces creatures, il donna la pomme d'or à vne nommée Theodora Paphlagoniene de nation, que ie ne pense pas toutefois auoir rien d'approchant à celle que ie vous represente icy pour modelle.

CLOTILDE :

CLOTILDE.

SECTION I.

Sa naißance, & sa nourriture.



E nombre des Dames illustres en Sainteté, est si grand, qu'il rompt la pointe de l'esprit en y pensant; & les vertus en sont si éclatantes, que dans le mélange de leurs lumieres, elles éblouïssent les yeux, de sorte qu'il est difficile d'en parler, si nous ne faisons quelques bornes du discours à tant de rares sujets, qui n'en font point dans leur merite. C'est pourquoy d'vne grande quantité de Princesses, dont i'ay produit quelques noms, i'en prens icy vne formée sur les plus parfaites idées; qui est la premiere Reyne de la France Chrestienne : i'entens la tres-glorieuse Clotilde, femme de nostre grand Clouis, qui de vray est extremement obligée au Ciel, d'auoir esté choisie pour aduancer les affaires du Christianisme dans cette fleurissante Monarchie, auec des proüesses & des succez incomparables : aussi luy auons-nous vne immortelle obligation d'auoir ietté les premieres semences de la pieté à la Cour de nos Roys, pour les faire passer de là auec plus d'authorité dans l'ame de tous leurs sujets.

Ex Greg. Turonensi, Aimonio. Hinc mare, Philippo Bergomensi, Baronio, &c.

La bonne Princesse, semblable à la perle qui vient de la mer salée, se vit enueloppée quasi dés sa naissance dans de grandes amertumes, & d'horribles confusions, dont elle sortit auec tant d'éclat, qu'elle

qu'elle fit des aduersitez les marches du temple de la gloire. Elle estoit fille de Chilperic, lequel voulant disputer le sceptre contre Gombault son frere aisné, Roy de Bourgongne, auec plus de temerité que de raison, donna du nez en terre, & fut delaissé du peuple qu'il auoit soûleué contre ce frere; qui de vray étoit vn mauuais Roy : Mais Dieu qui fait regner les Souuerains, fauorisant vne iuste cause iusques en la personne d'vn méchant homme, donna la victoire à l'aisné. Celuy-cy se seruit cruellement de sa fortune; car ayant prins son cadet au siege d'vne ville, il luy fit laisser la teste sur vn échaffaut; & non content de ce meurtre, il étendit sa vengeance sur la femme du defunt, par vn acte bien lasche; car luy ayant fait attacher vne pierre au col, il la fit ietter en la riuiere ; & peu s'en fallut qu'il ne fit le même traictement à deux pauures filles, qui estoient les pitoyables reliques de cét infortuné mariage : mais les voyant encore si tendres & si innocentes, il pensa que leur vie ne pouuoit estre preiudiciable à son Estat, & que leur mort seroit ignominieuse à sa reputation : voila pourquoy il se contenta de faire enfermer l'vne dans quelque Monastere, & retint l'autre, qui estoit nôtre Clotilde, auec soy pour la faire nourrir à la Cour.

La sainte fille entra dans ce Palais de son Oncle, comme vne brebis dans la grotte d'vn Lion, ne pouuant pas auoir beaucoup d'asseurance en vn homme qui auoit encore le sang de son pere & de sa mere entre les mains. Toutefois c'est vn merueilleux empire, que celuy de la vertu : lors qu'elle est enchasśée dans la beauté : car ce cruel basilic qui auoit vn œil de sang & de venin, n'eut pas plûtost consideré les loüables qualitez de cette Princesse, qu'il se sentit ébloüy de ses regards, & son cœur

attendry

attendry sur l'innocence de la pauure orpheline; prenoit desia de la compassion, qu'il n'auoit iamais experimentée.

Il commençoit à la voir d'vn bon visage, la caresser, luy vouloir & luy promettre du bien : mais la bonne fille qui n'estimoit pas apres vne si étrange affliction deuoir plus rien pretendre aux grandeurs & aux plaisirs du monde, se iettoit entre les bras de la Croix, pour y trouuer ceux de Dieu, & quoy qu'en public elle estouffoit les ressentimens de sa douleur, auec vne discrette patience, sans se mutiner contre l'orage, ny donner de la teste contre le rocher : Si est-ce que dans le secret de sa solitude, elle fondoit tous les iours en larmes, & ne trouuoit point de consolation que dans les playes du Sauueur du monde.

Mon Dieu (luy disoit-elle) *i'adore vostre sainte Prouidence, qui m'abreuue de fiel & d'absynte, en l'âge où les filles de ma qualité, ont coûtume de ne marcher que sur les roses : peut-estre auez-vous connu que mon orgueil auoit besoin d'vn tel contrepoids, & vous auez fait en toute iustice ce que vostre conseil auoit ordonné. Voilà que i'ay les yeux encore tout arrousez du sang de mon pere, & le corps de ma pauure mere, qui est couuert de tant de flots, ne peut auoir sur soy vne seule larme des yeux de sa fille, qui font toutes les nuits des riuieres. Mon Dieu, vôtre Nom soit beny eternellemẽt: ie ne vous demande plus rien autre chose que la communication de vos souffrances. Il n'est pas raison que ie viue icy sans piqueure, vous voyant nauré de tous côtez, pour mon exẽple. On a beau dire que ie me réjouisse, & que ie prenne part aux cõtentemens d'vne meilleure fortune. Où veut-on que ie cueille ces plaisirs? ie suis encore sur les riues pleurantes des fleuues de Babylone: ie mets aux pieds de vôtre Croix tous mes allegresses,*


&

& mes chanſons, proteſtant de ne vouloir plus rien dans le monde, que l'execution de vos ſainctes volontez.

Il y a vn je ne ſçay quel charme dans la sainte triſteſſe, qu'on ne peut aſſez expliquer : mais qui fait qu'vne ame qui s'attriſte pour Dieu lors qu'elle eſt venuë dans des abyſmes, où tout le monde la iugeroit perduë, ſent au fonds de ſon cœur des lumieres & des douceurs ſi grandes, qu'il n'y a conſolation du monde qui leur ſoit comparable.

Clotilde en eſtoit deſia venuë à ce gouſt, & ſi par obeïſſance elle n'euſt appris de quitter Dieu pour Dieu, elle ſe fut acoquinée à ſes larmes, ſe laiſſant couler volontairement dans vne douleur oyſiue : mais conſiderant, qu'eſtant en la maiſon de cét oncle heretique Arien, elle étoit obligée ſelon Dieu, d'inſtruire par ſon exemple tous ceux qui deuoient être ſpectateurs de ſes actions, elle mit brauement les mains à l'œuure, & ſe monſtra ſi forte d'eſprit en ſa conduite, & ſi meſurée en tous ſes deportemens, que ſa vie eſtoit vne peinture de la vertu, qui parloit à tout le monde. Quoy qu'elle fut iſſuë du ſang des Rois, elle montroit n'auoir autre nobleſſe que celle qui ſe tire des belles actions : Comme ſon viſage eſtoit ſans fard, ſon ame eſtoit ſans ces petites morgues & dédains qui ont coûtume de naiſtre auec les grandes fortunes. Ses regards eſtoient ſimples & colombins, ſes paroles diſcretes, ſes actions ménagées, ſes geſtes compaſſez, ſon port honeſte, ſon abord affable, ſa conuerſation pleine de douceur & d'vtilité. Elle eſtoit vierge d'eſprit & de corps, viuant dans vne merueilleuſe pureté d'affections, & d'amitié, qu'elle fomentoit par la vertu d'humilité, que les anciens ont eſtimé eſtre comme vne paliſſade du iardin de

la

la chasteté ; Dieu permettant souuent limpureté du corps, pour chastier les rebellions de l'esprit. Celle-cy estoit si humble de cœur, qu'elle se tenoit comme la plus petite seruante de la maison, ne dédaignant pas de s'appliquer aux moindres offices : quelle faisoit toutefois auec tant de Majesté qu'en filant mesme vne quenoüille, elle paroissoit vne Reyne.

Elle paroissoit merueilleusement prudente en ses conseils, prompte & agissante dans l'execution, moderée dans les bons succez, constante dans les mauuais, tousiours égale à soy-mesme. Elle parloit peu, ne médisoit iamais, n'enuioit personne, faisoit du bien à tout le monde, sans y pretendre ses interests, attendant de Dieu seul, & le charactere de son merite, & les recompenses de ses charitez. Elle n'auoit point de mondanité en sa personne, & se soucioit aussi peu de ses atours, que de la poussiere de la terre. Elle ne sçauoit quasi qu'vne ruë en la ville où elle habitoit, qui estoit celle qui menoit à l'Eglise. Les ieux & les festins luy estoiẽt des supplices & se trouuoit rarement en la compagnie des hommes, si ce n'estoit quelque mendiants dont elle soulageoit les miseres. Tout son cœur alloit à Dieu, ses pieds à l'Eglise, ses mains à l'aumône, ses yeux à la lecture des liures de deuotions, ses bras aux exercices & ouurages de son sexe, tout son corps aux offrandes & victimes de son ame.

Remarquez, filles, qui lisez ces pages, de quel bois Dieu se sert pour faire des sainctes, & qu'on ne vient pas à produire les miracles que Clotilde fit en la conuersion d'vn Royaume, sans faire des merueilles de vertu en l'interieur de son ame.

Le Roy son oncle fut tellement rauy de ces precieuses conditions, que l'excez de son admiration

ſe tourna en vne furieuſe ialouſie ; car voyant cét eſprit plus mâle qu'il n'euſt voulu, & craignant qu'il ne fuſt poſſedé d'vn autre que luy, il ne prenoit aucun deſſein de la marier, la gardant ſi eſtroitement qu'on euſt dit à le voir, que ceſtoit ce dragon des fables, qui eſtoit toûjours en ſentinelle aupres d'vne pomme d'or.

Mais, ô ſotte prudence humaine, qui ramant toûjours contre le fil de la prouidence de Dieu, trouues autant de precipices dans la paſſion que tu tends de pieges à l'innocence! Cét homme nonobſtant tous les efforts qui butoient au contraire, nourriſſoit en ſa maiſon vne fille que Dieu auoit dé-ja deſtinée pour châtier ſa cruauté, & rendre ſans y penſer ſon ſceptre tributaire à vn valeureux mary qui deuoit épouſer Clotilde, pour ioindre le regne des vertus à la force de ſes armes.

SECTION II.

Clouis recherché en mariage.

CLouis Roy de France, vn homme né pour faire voir ce que la valeur peut produire quand elle eſt appuyée par la pieté, aduançoit tous les iours ſes conqueſtes dans les Gaules, & parmy tant de victoire, demeuroit encore eſclaue de l'idolatrie. Dieu le voulut tirer à ſoy par les voyes d'vn chaſte amour; & par l'entremiſe d'vne femme qui deuoit ſanctifier ſa perſonne & ſa maiſon. La renommée de la beauté & des vertus de Clotilde, qui ſe répandoit dans les Royaumes voiſins, auec vne ſi douce odeur, ne manqua pas de venir iuſques à luy, lors qu'il eſtoit ſur les termes d'épouſer vne

vne femme par legitime mariage. L'amour qui prend quelquefois aussi-bien par les oreilles que par les yeux, l'enflamma tellement au recit que luy firent les Ambassadeurs des qualitez de cette diuine fille qu'il n'auoit plus de cœur ny de pensées que pour elle. Il aymoit ce qu'il n'auoit iamais veu, d'vn amour meslé de reuerence, sentoit vne flamme plus auguste que de coustume qui le brusleit dans vne genereuse passion, & le poussoit à rechercher cette Princesse comme le comble de ses felicitez. Les difficultez qu'on luy formoit sur l'effect de ce mariage luy en augmentoient le desir ; car c'estoit vn esprit vigoureux qui mesuroit tout à la grandeur de son courage, & se plaisoit à rompre des obstacles pour couronner ses desseins. Il s'addresse à son grand fauory Aurelien, & luy ayant declaré le projet de ce mariage, le veut incontinent depescher auec vne solemnelle Ambassade pour parler à la fille, & traicter auec le Roy son oncle. Celuy-cy qui sçauoit les ialousies & les apprehensions de Gombault, luy represente que la conqueste de la toison d'or, & le mariage de Clotilde, estoit quasi vne mesme chose, & qu'on ne pouuoit aborder cette fille sans parler à vn Taureau qui iettoit feu & flammes par la gorge; Clouis le coniure de trouuer toutes les industries possibles pour contenter sa passion, l'asseurant qu'il ne le pouuoit obliger en chose qui luy fust plus sensible. Aurelien obeït, & prenant vn anneau de la main du Roy auec certains autres atours, pour presenter à la Dame, s'achemine en Bourgongne.

Ie ne puis icy taire ce que Baronius le pere de l'histoire Ecclesiastique, n'a pas voulu obmettre, d'autant qu'il est témoigné par de bons Autheurs, & que ie n'y vois rië d'incroyable; si ce n'est à ceux

Gregor. Pap. l. 2. Histor. Franc.

qui pensent que c'est vne grande qualité d'habile-homme de se monstrer fort incredule.

Nous sçauons par ce qui a esté dit cy-dessus, que Clotilde paroissoit rarement en public, si ce n'estoit à l'Eglise, & arrestoit ses yeux sur fort peu de gens si ce n'estoient de pauures. Dieu se seruit de cette inclination pour son bien : car Aurelien ayant appris que cette Dame conuersoit volontiers auec les personnes necessiteuses, & qu'il falloit estre de cette qualité pour luy parler sans soupçon, prend l'habit d'vn mendiant, & comme le seruiteur d'Abraham, enuoyé par le premier Pere des croyans, traicta les amours d'Isaac en demandant de l'eau à Rebecca sa future espouse; aussi celuy-cy ménageant la commission du mariage du premier Roy des fidelles, prend resolution de demander l'aumosne à Clotilde pour trouuer moyen de l'aborder ; & pour cét effect se va mettre à la porte d'vne Eglise auec vn tas de gueux, attendant que la Messe fut acheuée, pour voir sortir la Princesse.

Elle ne manque pas de faire la charité à tous les pauures, selon sa coustume, & comme elle apperçeut celuy-cy qui paroissoit d'vn bon air de visage dans ces miserables haillons, elle sentit son cœur saisi d'vne pieté extraordinaire, voyant vn homme de si bonne façon reduit à vne telle misere, & sans s'enquerir dauantage luy donne vne piece d'or. Aurelien sentant cette Royale main qui s'estendoit si charitablement à secourir vne misere feinte, soit qu'il fut transporté de ioye, soit qu'il se voulu faire remarquer par quelque traict, leua la manche de la fille, qui selon la façon des robes qu'on portoit alors luy couuroit iusques aux mains, & ayant découuerte sa main droicte la baisa auec vne grande reuerence

rence : Clotilde en rougit à bon escient,& neantmoins elle passa outre sans témoigner son ressentiment, ny quereller ce gueux (comme adjoûtent quelques Autheurs) Bien, dit elle,en secret à vne Dame ancienne qui estoit sa grande confidente ; auez-vous pris garde à ce qu'a fait ce mendiant ? l'autre luy repliqua qu'il estoit bien aisé de s'en estre apperçeu , veu que cette rencontre luy auoit peint le front d'vne assez viue escarlate. Mais encore(luy dit Clotilde) qu'en pensez-vous?La Dame luy dit en soûriant,que pourrois-ie penser autre chose,sinon que vos rares perfections iointes à vôtre liberalité luy ont donné du transport ? I'estime pour moy,répond la Princesse,qu'il a vn autre desseins,& si vous le trouuez bon,nous le ferons venir au Palais demander l'aumosne, & nous prendrons sujet de nous informer de sa personne.

Aurelien ne manqua pas de receuoir ce commandement, qui estoit le but de son desir,& de se transporter au lieu qu'on luy auoit assigné;où Clotilde le voyant, le tança bien fort de la hardiesse qu'il auoit prise de luy leuer la manche de sa robe, & luy baiser la main. Celuy-cy qui estoit vn Courtisan des plus raffinez trouua son échapatoire, & luy dit,Que la coûtume de son païs portoit qu'on baisoit les Dames en la bouche pour les saluër ; mais que le malheur de sa condition l'ayant raualé si bas , il ne pouuoit pas aspirer au visage,voila pourquoy il se contentoit des mains; estant bien raisonnable de baiser vne main qui est la source de tant de charitez, puis qu'on baise les portes des Eglises d'où l'on attend du bien. Clotilde print plaisir à cette replique,& vit bien que cét homme démentoit son habit par son discours & sa façon, Elle l'importuna de dire qu'il estoit, & d'où venoit

qu'il estoit reduit à vne telle misere que de mendier son pain.

Madame, dit Aurelien, puisque vostre grandeur me presse là-dessus, elle sçaura que ie suis né de bon lieu, & que ce qui m'a reduit à cét estat, n'a esté autre chose que l'amour d'vne Dame que ie recherche, non pas pour moy, mais pour vn des grands Princes qui soit sous le Ciel. La fille eut la curiosité de sçauoir qui estoit ce Prince, & qui étoit cette Dame recherchée auec tant de trauaux. Aurelien voyant qu'il estoit temps de trencher le mot, luy dit, la Dame est à trois pas de moy : car c'est vous-mesme. Surquoy elle commença à rougir derechef, & montrer de l'émotion d'esprit, mais luy, Madame, ne vous troublez point, puis que ie suis en lieu où ie vous puis parler auec confiance, vôtre Excellence sçaura que ie suis enuoyé par Clouis Roy de France mon maistre, qui est le meilleur Prince, & le plus vaillãt Monarque qui soit en tout le reste du monde. La renommée de vos precieuses & éminentes qualitez, estant venuë iusques à ses oreilles, il desire vous épouser, & m'a dépesché pour vous en porter la parole, & tirer vostre consentement. Ie fusse entré à la Cour auec vne Ambassade bien solemnelle, mais les difficultez que le Roy vôtre oncle vous fait, m'ont fait resoudre à prendre cét habit pour vous parler auec plus de liberté. Vous pouuez bien vous asseurer que ce mariage vous fera la premiere Reyne de l'Occident, & la plus heureuse qui soit dans l'Vniuers. Et pour vous témoigner l'authorité de ma commission, voila l'anneau du Roy mon maistre que ie vous presente.

Il n'y à féme si sainte qui ne soit capable d'auoir bien de la complaisance sur les loüanges qu'on luy donne, & qui n'ouure volontiers les yeux à la

grandeur

grã leur: Clotilde n'estoit point si insensible qu'elle ne fut viuement touchée d'vne telle Ambassade ; si est-ce qu'elle monstra dans cette surprise, qu'elle auoit vn cœur bien fidelle pour Dieu : car elle refusa fort franchement l'anneau, & interrompant l'Ambassadeur : Ne passez point outre, luy dit-elle, mon Gentil-homme ; ie sçay que vostre Prince est Payen, & que ie suis Chrestienne, à Dieu ne plaise que i'espouse iamais vn infidele, quand il seroit le Monarque du monde.

Madame, repart le Gentil-homme, ne formez point de difficultez sur la difference des Religions, mon Prince n'est point si attaché à se secte, qu'il ne la quitte pour vostre amour. Mais quel moyen (dit Clotilde) de gagner mon oncle? ie ne pense pas qu'il soit en termes de me marier ? L'Ambassadeur répond, si vous me donnez vostre consentement nous trouuerons bien les moyens de vous enleuer d'icy. Non pas cela, replique la prudente fille, c'est vn traict que iamais ie ne permettray. Hé quoy! Madame, dit Aurelien, quand cela seroit faict, qui pourroit blâmer vostre conduite ; est ce vn peché en vostre Religiõ de fuïr la cauerne d'vn loug garou pour se mettre entre les mains d'vn Roy ? Nous sçauons comme il a traitté vostre pere & vôtre mere, & comme il vous traitte encore maintenant.

A cette parole la Dame versa quelques larmes, & dit : Faites par vos Ambassadeurs tout ce qu'il vous sera possible, & asseurez le Roy vostre Maistre que ie me sens fort honnorée du choix qu'il a fait de ma personne, & qu'il ne sçauroit estre si tost à Dieu que ie ne sois à luy, pour le moins de cœur, & de corps, quand le Roy mon oncle m'en aura donné la liberté. A telles conditions ie prens son

anneau que ie garderay bien cherement. Tout cecy se passa fort dextrement en vne Cour du Palais, où elle parloit ordinairement aux pauures, les interrogeant sur leurs necessitez : & personne ne s'auisa qu'il y eust autre affaires que de gueuserie, sinon cette confidente, qui prenoit part en tous les secrets de Clotilde.

SECTION III.

L'Ambassade destinée au Roy de Bourgongne pour le mariage de Clotilde.

AVrelien touchoit le Ciel du doigt d'auoir si heureusement reüssi en sa commission; & ne s'oublia pas de raconter par le menu au Roy son maistre toutes les particularitez de ce voyage, l'entretenant sur tout d'vn delicieux discours qu'il faisoit de l'admirable beauté & singuliere prudence de Clotilde. Clouis brûloit d'impatience, & eust voulu déja prendre le Roy de Bourgongne à la barbe, pour luy faire lâcher prise : mais la prudence l'aduertit qu'il falloit garder en cecy les formalitez requises, & que c'estoit raison d'enuoyer ses Ambassadeurs à Gombault, pour luy demander sa niepce en mariage : C'est ce qu'il fit promptement, deputant son fidelle Aurelien, auquel il donna vne fleurissante compagnie de Noblesse : ce qui fit naistre de telles apprehensions en l'esprit du Bourguignon, qu'il n'en dormoit ny nuict ny iour : *D'où est-ce que Clouis* (disoit à part soy) *connoist ma niepce, veu que ie l'ay tenuë iusques icy si reserrée qu'elle n'a vëu que les murailles de l'Eglise, & de mon Palais ? il y a quelque anguille sous roche, on en veut à mon Estat :*

ce François est trop hargneux; ie ne le voudrois auoir ny pour gendre ny pour voisin. Et puis cette fille qui a faict iusques icy la brebis en ma maison, estant à ma discretion quand elle se verra Reyne de France, & qu'elle aura des espées à son commandement, qui sçait si elle ne me monstrera point les dents, & si elle ne vẽgera point sur moy le sang de son pere & sa mere? il la faut plustost tenir enfermée à dix portes de fer qu'elle s'échappe de ma puissance. Voicy vn grand coup d'Estat qu'il faut d'extrement iouer.

Cet homme assiegé de telles pensées receut les Ambassadeurs de France assez maigrement, & ayãt promis de leur rendre bien tost response, il se garda bien d'euenter toutes les pensées qu'il auoit là dessus; mais prenãt le plus fauorable pretexte, il répondit, *Qu'il honnoroit le Roy Clouis comme vn des plus valeureux Prince de son siecle*, & qu'il tiendroit tousiours le seruice qu'il luy rendroit, comme l'vne des grandes faueurs qu'il pourroit receuoir du Ciel: mais quand à cette alliance laquelle il recherchoit, que c'estoit chose à laquelle il ne falloit point penser. Premierement, dautant que sa niepce n'auoit iamais porté haut ses ambitions, que de pretendre épouser vn grand Roy, n'ayant rien en sa personne de si eminent qui meritast vn tel mary. Et quand bien il y auroit quelque égalité de ce costé là, qu'il y auroit d'autre part vn empeschement essentiel, qui estoit la diuersité de Religions, que c'estoit chose inoüye à vne fille Chrestienne, d'épouser vn Payen, & qu'il ne pouuoit permettre cela, sans trahir le salut de sa niepce, & se descrier par tout le monde. Aurelien, qui sçauoit bien où il luy demangeoit, replique en peu de paroles; Que pour les qualitez de sa niepce, il ne s'en deuoit point mettre en peine? Que la personne

ne la plus aimée, c'estoit tousiours la mieux conditionnée ; Que c'estoit assez qu'elle plaisoit au Roy son maistre , qui n'estoit pas ignorant de ses perfections. Et pour le poinct de la Religion, qui estoit le plus considerable , qu'il esperoit que le Roy prendroit resolution de se faire Chrestien. Le Bourguignon repartit , que cét affaire estoit d'vne telle importance , qu'on ne se pouuoit fier du succez aux esperances qui sont tousiours incertaines; mais qu'il falloit voir promesse expresse du Roy de France, & là dessus congedie l'Ambassade, pensant auoir bien encloüé l'affaire : mais le braue Aurelien depesche promptement vn courrier à Clouis, pour luy monstrer où estoit l'encloüeure , & tirer de luy vne promesse de se faire Chrestien.

Le Roy qui estoit si transporté d'amour , qu'il estoit aux termes de ne rien refuser , donne hâtiuement la promesse qu'on luy demandoit ; laquelle estant depuis representée à Gombault par l'Ambassadeur , cela le fit suer à grosses gouttes, ne sçachant plus de quelle inuention se seruir pour éuiter ce coup fatal. Neantmoins, il répondit : Que ce mariage estoit d'vne si grande consequence , qu'il n'en pouuoit decider qu'en l'assemblée de ses Estats , pensant que par cét expedient , qu'il romproit le dessein de Clouis, ou il tireroit l'affaire en de si grandes longueurs , qu'il ennuyeroit tout le monde. Mais ce fut cela mesme qui l'enferra, tant la prudence humaine est artificieuse à se ruiner par ses propres inuentions : car la plus leste Noblesse Françoise faisant seiour en Bourgogne dans l'attente de ces Estats , alloit semant dans les esprits des Magistrats & du peuple , le grand bien qui reüssiroit à leur nation de cette alliance, quand

ils viendroient à eſtre tous vnis comme freres: mais que ſi vne fois on venoit à refuſer la requeſte d'vn grand Prince, ſi remplie d'honneur & de courtoiſie, que neceſſairement il en faudroit venir aux armes, qui ne pourroient eſtre que funeſtes à leur Royaume. Les Bourguignons qui eſtoient affamez du repos, gouſtoient bien fort ces raiſons, & la prudente Clotilde ne laiſſoit pas de frapper ſourdement ſon coup, gaignant inſenſiblement les principaux du Conſeil à ſuiure ſes inclinations. Aurelien qui auoit l'eſprit aigu & clair voyant, preſſoit fort ces Eſtats, & Gombault ne pouuoit faire tant de nœuds qu'il n'en trenchaſt encor dauantage.

Enfin, il fallut venir au poinct: Les Eſtats s'aſſemblent, & le Roy y vient, auec vne harangue eſtudiée, où il auoit ramaſsé d'vn aſſez grand artifice toutes les raiſons qui luy faiſoient apprehender cette alliance des François: mais Dieu qui fait les grands changemens dans les Royaumes, comme les mouuemens dans les mers, diſpoſa tellement les cœurs des Bourguignons, que toutes les allegations qu'on oppoſoit contre le deſſein de ce mariage, ſembloient des ſonges & des chimeres. Vn des plus grands hommes d'Eſtat, s'eſtant leué, parla bien long-temps, & remonſtra au Roy: Que le repos de ſon Royaume, auquel il auoit buté en tout ſon diſcours, conſiſtoit en cette alliance. Que les mariages auoient eſté de tout temps plûtoſt les nœuds de la paix que les allumettes de la guerre. Que les reſioüiſſances qui naiſſoient d'vne telle action, eſtouffoient toutes les aigreurs & la diuiſion des eſprits partagez; Que les plus grands troubles des Royaumes auoient eſté ſouuent pacifiez par de bonnes alliances: Que les François s'en alloient ſi puiſſans, qu'on ne leur pouuoit
rien

rien refuser ; Que la requeste de Clouis estoit si ciuiles qu'on ne la pouuoit reietter sans vn grand trait d'inciuilité ; Qu'il n'y auoit point de plus farouche beste au monde qu'vn amour changé en haine, & qu'il falloit craindre que les supplications d'vn amant n'aboutissent à la fureur d'vn victorieux ; Que l'offre qu'il faisoit de se faire Chrestien, seroit à iamais glorieuse à leur nation, pour auoir contribué à vne telle pieté ? Que Clotilde auoit naturellement de l'affection pour sa patrie & assez d'esprit pour gaigner son mary, & le porter totalement à l'amour de sa nation ; Que le peuple estoit lassé de tant de guerres, qui s'en alloient infailliblement renaistre plus sanglantes que iamais, si on faisoit vn ioüet de fidelles amours d'vn si grand Monarque.

Cét homme enfila tant de raisons l'vne sur l'autre, qu'il emporta le dessus, & quasi tous donnerent à cette conclusion, qu'il falloit au plûtost ennoyer la Princesse au Roy de France qui la recherchoit. Le miserable Gombault se trouuant deferré de toutes parts, dit qu'il n'y mettroit point d'empeschement ; mais qu'il croyoit à voir les deportemens de sa niepce, qu'elle s'estoit voüée à Dieu pour entrer en vne Religion. L'Ambassadeur entendant ce dernier échappatoire, se print fort à rire au fond de son cœur, & dit, Que si la Princesse en estoit logée là, que le Roy son maistre ne seroit point si importun en sa recherche, que de luy faire rompre son vœu. Mais, qu'il la falloit oüyr : ce qu'on fit : & comme on l'eut interrogée, elle dit que sa deuotion ne l'auoit iamais portée iusques-là, que de faire aucun vœu de Virginité: & quoy qu'elle estoit extremement contente de cette douce solitude dont elle ioüissoit à la

Cour

Cour de son oncle ; Neantmoins que si son bon plaisir estoit de la marier au Roy de France, à telle condition qu'il se feroit Chrestien, elle ne seroit pas si mal apprise que d'y mettre empeschement. A cette response la Princesse, les deputez des deux nations, qui estoient là presens, firent vn grand applaudissement, & crierent que le mariage estoit conclu. Le Roy mesme dissimulant sa passion s'en prit à rire d'vn ris forcé, & vit bien qu'il estoit temps de lascher ce qu'il ne pouuoit plus tenir. Il dispose son train assez mechaniquement, comme vn homme qui estoit naturellement auare, disant que sa niepce étoit trop belle pour luy donner tant d'atours. Que la rose est assez parée de ses feüilles, & le Soleil de ses rayons, & que tous les artifices des hommes n'arriuent pas aux perfections de la nature. Aurelien ne fit point beaucoup d'instance là dessus, tant il auoit peur que la volonté de cét homme ne changeast, & qu'il n'inuentast de nouueaux artifices pour differer leur partement: mais il se resolut d'emmener incontinent la Princesse. L'oncle la voyant sur son partement, commença fort à la flatter, ce qu'il n'auoit iamais fait, luy disant :

Et bien, ma niepce, ie voy bien que nonobstant vos deuotions, vous estes de l'humeur des femmes, & que vous aymez la gloire. Vous estes lassées de demeurer auec vn oncle, vous voulez vn mary, & voulez qu'il soit Roy. Allez, ie ne vous en sçay point mauuais gré, chacun loge ses affections où il espere sa felicité. Ma bonne fille, vous voyez comme ie m'estudie à vous contenter, & comme pouuant empescher ce mariage, que ie ne iuge pas tant aduantageux à mon Royaume, ie l'ay voulu faire confirmer dans vne assemblée generale de mes Estats, pour rendre vos plaisirs

plaisirs plus asseurez. Cette affection que ie vous témoigne pour le present, monstre assez que i'ay eu de longue main de tres-sinceres & tres-cordiales intentions pour le bien de vostre maison. Car ce qui s'est passé à l'endroit de vostre Pere & de vostre Mere, ne cuisoit tant à personne qu'à moy, Dieu m'en est témoin. Mais, ma chere fille, c'estoit vne necessité: il falloit obeyr à mon Conseil; tels sont les ressorts des Empires: ie ne pouuois autrement sauuer le repos de mes peuples, & asseurer la vie de mes suiets. Quand ie serois dans le mesme crime, ie voudrois qu'on me traitast en la mesme façon. Voilà pourquoy, ma tres-chere fille, s'il vous estoit arriué encor quelque sentiment dans le cœur de cette mort, ie croy que vous estes assez sage pour faire ce que la loy de Dieu vous ordonne en cecy, qui est d'oublier le passé, & n'estre point ingrate du present. Si ie vous ay retenuë iusques icy dans mon Palais assez retirée, ç'a esté pour fauoriser vostre humeur, que ie voyois auoir de parfaictes inclinations à la deuotion; & vous nourrir en fille d'honneur, qui est le partage que vous porterez maintenant à vostre mary. Ma bien-aymée fille, taschez de l'affectionner à vostre partie, & de nous tenir tousiours en bonne alliance. Vous auez pris mes humeurs tant que vous auez vescu auec moy, vous prendrez maintenant celles d'vn mary, & en les prenant vous serez toute puissante: N'oubliez point la crainte de Dieu qui vous a esté tousiours vne fidelle compagne dés vos plus ieunes années, & nous faites souuent sçauoir de vos bonnes nouuelles: En disant cecy il la baisa, & la fille le remerciant bien humblement de tant de bonnes volõtez, auec promesse de l'honorer toute sa vie, se prit à pleurer: Ce que voyant vn Gentil-homme Bourguignon, qui estoit de son train, dit: Que de sa vie

il ne se fieroit en larmes de femmes: car s'il y auoit fille au monde qui deust faire des feux de ioye en son cœur, c'estoit sa maistresse, qui estoit auiourd'huy déliurée de la gueule du lion, pour estre femme d'vn grãd mary, & Reyne d'vn grãd Royaume.

SECTION IV.

Arriuée de Clotilde en France, & la vie qu'elle mena en son mariage.

IAmais nauire chargé d'or n'aborda si alaigrement au port, apres tant de longues tempestes, & mille trauerses des écumeurs de mer que Clotilde parut contente de se voir marcher sur la terre où elle deuoit dominer apres la longue seruitude qu'elle auoit suby dans vn palais, qui luy auoit quasi seruy toute sa vie de prison.

Clouis l'attendoit à Soissons auec des impatiences d'amour si grandes, qu'il eust volontiers hasté le cours du Soleil pour le mesurer à ses affections. Quand il vit cette Princesse, qui estoit parfaictement belle, il trouua qu'elle auoit surpasé toutes les idées qu'il en auoit conceu; & que sa presence l'emportoit par dessus la renommée. Voila pourquoy il l'embrassa à plis serrez, & ne se pouuoit saouler de la contempler: car Dieu qui se vouloit seruir de cette fille pour la conuersion d'vn grand Roy, auoit, comme on dit, glacé le tableau de cette mortelle beauté, & imprimé de son doigt ie ne sçay, qu'elle grace & quels attraits que Clouis n'auoit iamais experimenté. Elle comme vn humble Abigail, se ietta aux pieds de son mary, l'appellant son Seigneur & son Roy, & protestant qu'elle entroit en son palais pour y viure comme sa tres-humble seruante. La cour estoit toute rauie

en

en considerant les loüables qualitez de cette Princesse & prenoit part au contentement de son Roy, le peuple couroit a la foule de tous costez pour la voir, & tant de pauures Catholiques qui estoient déja en France, la regardoient comme l'aube du iour qui venoit charmer leurs soucis essuyer leurs larmes, rompre leurs fers, & doter leur siecle de l'éclat de sa Majesté. On ne voyoit par tout que ioustes, que tournois, que ieux, que festins, que largesses, pour couronner la celebrité de ces grandes nopces. Toutefois la bonne Reyne ne se laissoit pas emporter aux cours de ses prosperitez: mais au milieu des pompes elle tenoit ses yeux fermement arrestez sur tant de bien-faits qu'elle auoit reçeus de Dieu, & cherchoit en son esprit les moyens qu'elle employeroit pour témoigner sa reconnoissance, & se fondre comme l'encens fait sur les braises, au respect de la diuine Majesté. Elle auoit vne épine au cœur qui luy entroit pour lors bien auant: C'est qu'elle voyoit que le Roy ne luy parloit point de la promesse qu'il auoit donné de se faire Chrestien, & qu'ayant essayé de le mettre sur ce discours, il esquiuoit subtilement, elle ne sçauoit en quels termes luy en parler, ny par quel bout elle deuoit entrer en son esprit.

Enfin, elle s'auisa de luy dire, Monsieur, ie voy que vostre Majesté fait auiourd'huy ses liberalitez à tout le monde, & ie desirois bien y participer, & receuoir vne faueur qui me donnera suiet d'vne eternelle obligation.

Le Roy pensant qu'elle voulust impetrer quelque don pour vn fauory, ou autres personnes: Demandez (luy dit-il) hardiment: car vous ne pouuez estre refusée. Là dessus elle replique, si vostre Majesté me porte vne affection si sincere, comme elle

elle témoigne, ie la supplie tres-humblement, que la premiere nuict de mes Nopces ie n'entre point au lict d'vn Payen.

Clouis repartit, *Madame, i'entends bien ce que vous voulez dire : Cela se fera : mais il n'est pas encore temps : laissez meurir le fruict tout à loisir, & puis vous le cueillerez, ou il tombera de soy-mesme. Hé quoy, me voudriez-vous maintenant parler d'vn Baptesme, & de toutes vos ceremonies? Vos attraits ne sont pas si languissants qu'ils ne me permettent d'auoir d'autres pensées que pour vous : Toutes mes deuotions ne seroient que des amours, & ma pieté n'auroit autre chose que des mines, ce n'est pas ce que vous desirez de moy. Donnez-moy du temps pour me reconnoistre, & i'auiseray aux moyens que ie tiendray pour l'accomplissement de ma promesse. Au reste vous ne deuez point auoir d'apprehension de coucher auec vn mary Payen ; car vostre loy, dit mesme comme i'entends, que l'homme infidelle est sanctifié par la femme fidelle.*

La Reyne douta si elle le deuoit prier de differer pour le moins les nopces, pour vn certain temps, & luy refuser toute communication coniugale, iusques à l'accomplissement de sa promesse; mais elle considera que sa conscience n'y estoit point interessée, & que la loy de Dieu ne luy commandoit point de se separer de son mary Payen; Que si elle apportoit tant d'artifice, elle feroit de deux choses l'vne, qui seroit de l'aigrir & de le rebuter pour iamais du Christianisme, ou de luy faire prendre vne pieté masquée, qui se diroit toûjours auoir esté assiegée d'importunité & d'allechemens, & en suite ne seroit iamais constante. Elle resolut de luy rendre tous les deuoirs du mariage, & de le gaigner plûtost par l'exemple d'vne bonne vie, & les hum-

bles prieres qu'elle presentoit aux Autels, qu'en toute autre façon.

Clouis goûta fort son humeur en cette procedure, & vid bien qu'elle estoit prudente : ce qui luy donna sujet de l'honorer encore dauantage. Il auoit enuiron l'âge de trente ans quand il épousa Clotilde, & comme Payen nourry dans la licence des armes, il n'auoit pas manqué de faire force amourettes : mais l'amour qu'il porta à cette bonne Reyne fut si grand, qu'il effaça de son cœur toute autre affection, non plus ne moins que le rayon du Soleil dissipe les ombres & les phantosmes de la nuit. La saincte Dame sentant que l'esprit de son mary tournoit dé-ja dans le sien, & qu'il n'auoit pas besoin d'empire ; mais d'exemple, forma tellement ses mœurs dans son mariage, qu'elle se fit vn parfait modelle des perfections requises à cét estat.

Les Couronnes Royales perdent leur lustre sur des testes sans ceruelle, & des front sans Majesté. Mais celle-cy fit incontinent paroistre que si sa naissance ne l'eust rendue digne d'vne couronne, & si son bon-heur ne luy eust donné, le seul merite estoit capable de luy faire porter le premier diadéme du monde. Elle se fit dans la Cour d'vn Roy Payen vne deuotion forte & vigoureuse, qui n'étoit point enflée de mines, ny de fumées : mais toute remplie de sagesse ; car elle auoit vne crainte de Dieu si chaste, qu'elle apprehendoit ses moindres images du peché, comme la mort; vn amour si tendre, que son cœur estoit comme vne lampe ardente qui brûloit perpetuellement deuant le sanctuaire du Dieu viuant ; sa foy auoit vn sein aussi large que celuy de l'eternité; son esperance estoit vn arc-en-ciel, tout estoffé d'émeraude, qui ne perdoient iamais leur vigueur ; & sa pieté vne source eternelle de benedictions.

Elle

Elle auoit fait vn petit oratoire comme Iudith dans le Palais Royal, où elle vaquoit, autant que le temps luy permettoit, aux oraisons & mortifications de la chair: demeurant là dedans comme dans vne isle fortunée, qui faisoit montrer au Ciel la douceur de ses parfums immortels. Si est-ce qu'elle ménageoit tout son faict auec vne singuliere discretion, pour ne paroistre point trop austere aux yeux de sa Cour, de peur que les ames foibles ne fussent diuerties du Christianisme, voyant en sa conduite des perfections eleuées par dessus la capacité ordinaire. Mais tout ce qui alloit plus dans la vie commune, se faisoit par elle: & ses filles, auec vne grande pureté, ferueur, majesté, & constance. C'estoit vn spectacle Angelique que de la voir assister à la Messe, & se disposer à la Communion, qu'elle hantoit assez souuent pour puiser la grace & la force dans sa source. Elle honoroit les Prêtres comme de messagers descendu du Ciel, tant pour aquiter sa conscience que pour tenir sa religion en grande estime deuant les Payens. Le zele des maisons de Dieu, qui sont les Eglises la brûloit auec tant d'ardeur qu'elle n'auoit point de plus cheres delices, ou que d'en faire eriger, ou que d'orner celles qui estoient erigées, iusques à les faire reluire des ouurages de ses royales mains. Sa charité enuers les pauures estoit vne mer qui ne tarissoit iamais; & son cœur estoit si large, que tous les cœurs des miserables pouuoient respirer dedans. Elle se formoit & polissoit tous les iours aux yeux de Dieu, portant toutes les vertus comme par nature, & les atours des Dames par necessité. Quand au Roy son mary, elle l'honoroit comme si elle eust veu le Sauueur du monde cheminant sur terre & sans s'arrester seulement au corps, elle donnoit iusques au

centre de cette ame infidelle qu'elle regardoit auec des yeux d'vne compassion incroyable. Elle s'estudioit singulierement à connoistre toutes ses humeurs, & suiure les mouuemens de son cœur, comme certaines fleurs font le Soleil. Tout ce que Clouis aymoit, auoit incontinent vn rang honorable dans l'ame de Clotilde. S'il se plaisoit aux armes, aux chiens, aux cheuaux, elle loüoit pour luy les armes, les chiens, & les cheuaux, cherissant mesme les obiets des honnestes plaisirs de son mary comme ses meilleurs entretiens. Sa conuersation estoit pleine de charmes & d'attraits, qui portoient toûjours de l'vtilité : tantost elle addoucissoit les humeurs guerrieres du Roy auec l'harmonie de la maison: tantost elle le cósoloit sur les disgraces qui peuuent arriuer dans les affaires du monde: tantost elle reprimoit fort sobrement & auec vne prudente modestie son esprit qui prenoit trop d'essor: tantost elle luy racontoit quelques preceptes de sagesse, & quelques exercices de la vie des Saincts & illustres personnages, pour l'affectionner à nostre Religion: tantost elle le recreoit d'vne bouche feconde, & d'vn entretien si delicieux qu'il ne se pouuoit rien dire de plus accomply. Elle estoit magnifique & liberale enuers ses domestiques, reconnoissant fort exactement les fidelles seruices qu'on rendoit à son mary; & tenoit sa maison si bien vnie du lien de concorde & de charité, qu'elle sembloit desia vn petit temple de paix. La médisance, l'ordure, l'oysiueté, l'impudence, en estoient eternellement bannies: Les vertus, les ouurages & les arts y trouuoient vn domicile, & les miseres du monde vn azyle asseuré ; car elle embrassoit toutes les affaires pieuses du Royaume, & les gouuernoit auec tãt d'egalité d'esprit, qu'elle ressembloit aux Anges

qui

qui meuuent les Cieux,sans auoir la moindre émotion. Ne falloit-il pas bien dire, que cette diuine femme estoit choisie de Dieu pour donner vne face d'or à vne Monarchie entiere,par les rayons de sa pieté.

SECTION V.

La prudence que la Reyne apportoit à la conuersion de son mary.

LA saincte Reyne enfantoit vn Roy,& vne grãde Monarchie à IESVS-CHRIST, portant tous les iours sa Cour, & tout le Royaume dans les entrailles de sa charité. Elle auoit ses sentinelles iour & nuit disposées deuant les autels, qui ne cessoient d'implorer l'assistance du Ciel pour le salut de son mary,& elle mesme souuent dans le profond silence des tenebres,faisoit parler à Dieu sa prunelle larmoyante, & addressoit quantité de vœux à toutes les ames éleuës, pour la conuersion de cette ame infidelle. Elle considera fort bien que tout ce qui retarde souuent ces esprits flottans, lors qu'ils marchandent de prendre le chemin de la vie eternelle, sont quelques interests de la chair, ou du sang, quelque embarrassement des affaires temporelles, quelque passion déreglée, qui géhenne & tyrannise l'esprit. Voila pourquoy elle eut vn extreme soin d'adoucir les volontez de son mary, calmer ses passions,& par vne certaine bonté morale luy applanir le chemin des mysteres de nostre foy.Cela fait,elle frappoit son coup auec plus d'effect, & trouuoit le Roy tous les iours disposé de mieux en mieux à toutes ses remonstrances.

Il auoit desia le traict au cœur bien auant, &

commançoit à questionner, proposant des conditions lesquelles témoignoient qu'il vouloit vn iour rendre la place : Il disoit à Clotilde, *Madame, ie ne serois point si éloigné de vostre Religiō, n'estoit que i'y vois des choses bien estranges que vous voulez faire croire par empire & par authorité, sans en donner autre raison : Vous voulez que ie croye que trois ne sont qu'vn en vostre Trinité, que i'adore vn homme crucifié, & que ie me crucifie moy-mesme, dans une vie contrainte & ceremonieuse, à laquelle ie n'ay point esté nourry. Ma fille, si i'auois vos bonnes inclinations, tout me seroit facile : mais vous sçauez que i'ay esté toute ma vie nourry dans les armes : si ie prends demain vôtre Baptesme qui efface selon vos maximes tous les pechez, ie ne seray pas plûtost laué que ie crains de m'embourber derechef dans vne infinité d'occasions qui se presentent tous les iours à mes sens. La dessus vous me menacerez du iugement & de l'enfer, auec des espouuantes qui seroient capables de me renuerser l'esprit. Regardez s'il ne seroit pas plus à propos de me laisser vieillir dans ma secte, en y faisant tout le bien que ie pourray : pēsez-vous que pour cela ie serois exclus de la misericorde de Dieu, qui veut sauuer tous les hommes?*

La sage Clotilde repliquoit là dessus, *Monsieur, ie supplie vostre Majesté qu'elle ne se flatte point de ce beau nom de Misericorde ; car il n'y en aura point en l'autre monde pour ceux qui l'ont consommée sans profit en celuy-cy. C'est maintenant que Dieu ne cesse de tendre les bras à vostre obeyssance, & si vous le mesprisez vous le perdrez sans ressource. On ne fait iamais rien de trop pour le salut eternel; & quoy qu'ō puisse endurer, le Paradis s'achepte tousiours à bon marché. Hé quoy, Monsieur, trouuez vous tant de difficultez en nostre religion? Trouuez-vous que Dieu aye tort de vous vouloir faire croire des choses que*

vous ne pouuez pas conceuoir par raisons humaines ? C'est luy qui a fait l'esprit de l'homme, & qui en a compassé tous les ressorts, il n'y en doit pas auoir vn seul qui ne ioüe selon ses volontez. Quelle merueille si l'homme fait hommage de son entendement à Dieu? si la foiblesse se sousmet à la force, la petitesse à la grandeur, le finy à l'infiny, le neant à celuy qui est vn abysme d'essence, de bonté, de sagesse, & de lumiere ?

Si vous faites vne promesse à vn de vos vassaux, quoy qu'elle soit excessiue, & quasi incroyable, vous voulez qu'il la croye sans replique, & qu'il n'ait autre raison de cette creance que la grandeur, & la parole infaillible de vostre Maiesté : vn homme exige la foy d'vn autre homme, quoy que tous deux ne soient que terre & que poussiere, & vous pensez que le Souuerain Createur du Ciel & de la terre soit iniuste de nous faire croire ce que nos sens brutaux ne peuuent comprendre ; par la soûmission & obeyssance que nous deuons à la verité eternelle : Pourquoy ne croiray ie pas que trois ne sont qu'vn, c'est à dire, trois personnes vn seul Dieu, puis que ie voy tous les iours que ma memoire, mon entendement, & ma volonté ne font qu'vne ame? Pourquoy ferons-nous les dédaigneux d'adorer vn homme crucifié ? tant s'en faut que la Croix affoiblisse ma creance, qu'il n'y a rien qui la fortifie dauantage. Car si le Sauueur du monde estoit venu comme vostre Majesté, à la conqueste de l'Vniuers, auec des legions, des cheuaux, des finances & des armes, il tiendroit en mon opinion l'estime que tiennent ses grands Capitaines : mais lorsque ie considere que par le supplice de la Croix il a rangé le monde sous les loix, & a planté l'instrument de ses excessiues douleurs iusques sur la cyme des Capitoles, & la teste des Monarques : ie dis qu'il faut bien que tout soit de Dieu en vne telle affaire, puis qu'il n'y a rien de l'homme. Hé quoy,

Monsieur, si vous auiez vn fidelle seruiteur qui se fust fait escorcher & crucifier pour vous rendre maistre d'vne place rebelle, ne trouueriez-vous pas plus de gloire en sa fidelité que d'ignominie en ses tourmens? Et trouuez-vous que si la Sapience eternelle ayant pris vn corps humain, l'a volontairement exposé aux extrémes rigueurs pour lauer nos offenses dans son sang, & subiuguer l'orgueil, & les delicatesses de la terre à l'Empire du Ciel, elle n'a fait chose qui soit reprehẽsible? N'auons-nous pas bien plus de sujet d'adorer l'excez de ses charitez que de pointiller sur les honneurs qui ne consistent qu'en l'opinion du monde: Ie prie vostre Maiesté qu'elle ne s'aille point figurer nostre religiõ comme vne loy fascheuse & austere? Quand vous aurez suby le joug, Dieu vous donnera tant de graces que toutes ces difficultez que vous apprehendez ne vous chargeront non plus que les plumes font l'oyseau. Et quand bien apres le baptesme il vous arriueroit de tomber en quelque peché, ce que Dieu destournera par sa grace, le sang de Iesus-Christ est vne fontaine qui coule perpetuellement dans les Sacremens de l'Eglise, pour lauer toutes les iniquitez. Monsieur, i'ay peur que vous ne differiez trop à vous rendre à tant d'aduertissemens que vous auez du Ciel: si vous considerez les graces que Dieu a fait à vostre Majesté luy ayant mis la couronne sur la teste dés l'âge de quinze ans, l'ayant maintenu contre tant de factions, preserué de tant de dangers, orné de tant de gloire, honoré de tant de bon succez, vous trouuerez qu'il a droit d'exiger maintenant de vous ce qu'il demande par ma bouche. Que sçauez vous s'il a choisi vostre personne pour faire le passage à tous les Roys, & vous faire en France, ce que Constantin a esté dans l'Empire de Rome, ce qui vous rendroit glorieux dans la memoire des hommes, & heureux dans le Ciel à toute eternité. Veritablement, Monsieur, si vous ne vous

rendez

rendez à mes paroles, vous vous deuriez rendre au sang de tant d'illustres martyrs qui ont desia professé cette foy dans vostre Royaume, vous vous deuriez rendre à tant de grands Confesseurs, sçauans comme des Oracles, & bien viuans comme des Anges, qui vous annoncent la verité. Vous vous deuriez rendre aux miracles qui se font tous les iours visiblement au sepulchre du grand S. Martin : qui est vn thresor incomparable dans vostre Royaume.

M'amie, respondit le Roy, n'en dites pas dauantage. Vous estes trop sçauante pour moy, & ie crains que vous ne me persuadiez ce que ie n'ay point enuie de croire. Quand bien vous auriez conuaincu mon esprit pour le ranger à cette creance, pensez vous qu'il me fust loisible de faire si tost profession de vostre foy ? Vous voyez que ie suis Roy d'vn grand peuple, & que i'ay tousiours à ma suite vne grosse noblesse, qui ne connoist point d'autres Dieux, que ceux du païs. Croyez-vous que tous les Esprits soient si aisez à ferrer ; & que quand ie viendray à prendre vn Dieu estranger, cela ne les face pas gronder, & peut-estre forger vn pretexte de broüiller quelque chose dãs mon Royaume ? car la Religion & l'Estat son deux pieces qui s'entretouchent de bien prez ; on ne sçauroit quasi remuër l'vne sans l'autre : Le plus seur est de n'y point toucher, & de laisser aller le monde, comme nos ayeulx l'ont trouué.

Clotilde voyoit bien que cette apprehension estoit l'vn des grands obstacles de son salut, & elle y auoit desia bien remedié, pratiquant les volontez de tous les plus grands de la Cour. Voila pourquoy elle repliquoit fermement là dessus.

Monsieur, c'est apprehender des phantosmes, que de vous former de telles imaginations : Vous

estes

estes vn Prince trop absolu, & trop aymé pour craindre ces soufleuemens; tant s'en faut, ie vous réponds, sur mon honneur, que vôtre peuple est déja fort disposé à receuoir nostre Religion, & que vôtre Noblesse qui n'a que trop reconnu la vanité des idoles, n'attend plus que vostre exemple pour embrasser le Christianisme. Quand il faudroit percer les rochers, & trencher les montagnes pour faire reüssir vne telle entreprise, vos trauaux y seroient tres-bien employez, & ne faudroit point craindre de perdre la terre pour gaigner le Ciel: mais toute la facilité est dans vos mains, le raisin que vous desiez estre en verjus, il a tantost cinq ans, est desia meur, & le faut necessairement cueillir.

Ces paroles representées souuent aux occasions, auoient desia vn merueilleux Empire sur l'esprit de Clouis, & le fer commençoit à bon escient à s'amollir dans le feu, car il honoroit les Eglises, & traittoit les Ecclesiastiques auec vn tout autre respect que sa coustume ne portoit. Surquoy il donna vn tres euident témoignage en cette actions qui se passa auec sainct Remy.

L'Histoire dit, que les saldats de Clouis, courans le païs, dans la licence des armes, auoient volé dans l'Eglise de Rheims vn beau, & grand vase d'argent à vser de l'eau; dequoy le bon Euesque estant vn peu affligé, pour la reuerence qu'il portoit à tout ce qui concernoit son Ministere, enuoya ses deputez au Roy pour en faire les plaintes, qui ne tomblerẽt point à terre. Car Clouis leur commanda de venir à Soissons, où se deuoit faire le partage du butin qui auoit esté enleué de toutes parts; ce qu'ils firent; & comme on vint à desuelopper toutes ces marchandises, le Roy y assistant en personne, trouua le vase, qu'il voulut promptement estre rendu à ces deputez

putez de l'Eglise : mais vn Soldat s'opiniſtrant là deſſus, & picqué de ce qu'vne ſi belle piece luy eſchappoit des mains, déchargea vn coup de hache, comme pour la fendre en deux : Ce que Clouis diſſimula pour lors, craignant de proceder à vn chaſtiment raiſonnable, auec quelque paſſion: mais depuis voyant le compagnon qui n'eſtoit pas bien en ordre : *Comment*, luy dit-il, *il n'y a que vous qui faites le mutin, & vous eſtes le plus mal armé de toutes les trouppes :* En diſant cecy il luy prit la hache qu'il ietta par terre ; l'autre ſe voulant baiſſer pour la recueillir, ſentit vn furieux coup de la main du Roy, qui luy oſta la vie en punition de ſa temerité.

La Reyne entendant cette nouuelle, prit vn bon augure de ſa conuerſion, & ce qui la confirma encore dauantage en cette eſperance, c'eſt qu'étant accouchée d'vn beau fils, elle obtint permiſſion du Roy de le baptizer: ce qu'elle fit promptement: mais l'enfant n'arreſta guere apres ſon Baptéme de laiſſer vne couronne de terre pour prendre au Ciel vn diadéme de gloire eternel.

Si eſt-ce que Clouis en ſentoit quelque refroidiſſement en ſes bons propos, & tança la Reyne d'eſtre trop aſpre à porter tout le monde à ſa Religion, diſant, que ce Baptéme auroit bien pû porter du dommage à la ſanté de l'enfant: mais elle repliqua que la vie & la mort eſtoit entre les mains de Dieu, que ce fils n'étoit point tāt à regreter d'auoir fait ſi toſt échange d'vne vie de moucheron à celle des Anges que le Sauueur du monde qui tient les clefs de la fecondité ſçauroit benir leur couche royale d'vne bonne lignée, quand il l'auroit ainſi determiné, & qu'il ne falloit pas s'étonner de la mort d'vne creature ſi freſle, ny en atribuer la cauſe au Bapteſme

ptême qui n'opere que du bien. Elle sçeut si bien excuser son faict, que s'estant deliurée pour la seconde fois d'vn enfant masle, le Baptesme luy fut conferé aussi bien qu'au premier, apres lequel il trépassa: dequoy le Roy piqué plus que iamais, la querella vn peu plus aigrement, luy disant: Qu'il reconnoissoit bien desormais que ces eaux du Baptesme estoiét fatales à la mort de ses enfans, & qu'elle se gardast bien d'ouurir iamais la bouche pour obtenir de luy de semblables permissions.

Elle qui estoit douée d'vn cœur ferme, & qui auoit ietté de tres-profondes racines en la foy, fit vne réponse digne de sa Sainteté, disant à son mary : *Hé quoy, Monsieur, quand Dieu m'auroit iugée indigne d'éleuer iamais aucune lignée de mes couches, n'est-ce pas raison que i'adore sa saincte Prouidence, & que ie baise les verges de sa iustice? Ie supplie vostre Majesté de ne point rejetter sur le Baptesme des Chrestiens ce que vous deuriez plûtost attribuër à mes pechez.*

Le Roy tout en colere qu'il estoit, fut tellement edifié de cette parole, que depuis il s'en souuint auec admiration, ne se pouuant assez émerueiller du grand courage, & de la modestie de sa femme.

SECTION VI.

Conuersion de Clouis.

C'Est vouloir nauiger sans étoilles, & labourer sans Soleil, dit Origene, que de penser venir à Dieu sans vne particuliere grace de Dieu. Apres tant de paroles humaines rebatuës l'vne sur l'autre, le S. Esprit ouurier de toutes les conuersions, parla d'vne voix de tonnerre au cœur de Clouis, au milieu

lieu des batailles,& luy fit enfanter cette resolution qu'il alloit formant l'espace de plusieurs années.

L'occasion fut que les Sueues,peuples d'Allemagne, auoient passé le Rhin auec de grandes forces, commandées par plusieurs Rois qui estoient à l'armée en personne,& venoient desrober sur les Gaules, non sans intention d'étouffer les commencemens de la Monarchie Françoise : Clouis ayant eu nouuelle de cét armement,leur va promptement au deuant,auec de bonnes troupes:car il auoit mesme tiré à son secours les Ribarols,peuples voisins du Rhin,qui estoient alliez des François, & auoient tous les premiers donné aduis de l'entreprise des Sueues,qui les menaçoit de plus prés.

La rencontre des deux armeés fut à Tosbial vers Coulogne, qui fut bien l'vne des plus furieuses qui soit renommée dans les histoires.Le Roy auoit pris la conduite de la Caualerie,& auoit donné au Prince Sigibert son allié, l'Infanterie. Tous brûloient d'ardeur de se porter en cette mélée en vaillans hommes : Clouis qui alloit iettant les fondemens d'vne grande Monarchie, à laquelle il ne vouloit point de compagnon, estimoit qu'il falloit triompher ou se perdre.Ses alliez qui estoient interessez bien auant dans cette guerre, ne s'épargnoient en aucune façon. Les Allemans d'autre costé auoient vne ialousie incroyable d'estendre leurs conquestes, & croyoient que leur fortune dépendoit du succez de cette bataille. Ce n'étoit que feu,que tempeste,que morts,& que carnages, tant la resistance estoit grande de part & d'autre.Enfin Sigibert combattant vaillamment, est blessé d'vn traict, & emporté tout sanglant de la meslée par son fils: l'Infanterie par l'absence de son Colonel, reçoit de l'échec,& se met en déroute.Tout le faix

de

de la bataille va fondre sur la Caualerie, qui fit de merueilleux exploits, combattant aux yeux de son Roy : mais enfin le choc des ennemis fut si impetueux, qu'elle se fendit & se dissipa. Clouis alloit comme vn lion couuert de sang & de poussiere parmy les rangs de ces hommes effarez, & crioit d'vne voix haute & perçante pour raillier ses troupes, combattant cependant de la main ; & faisant tout ensemble le deuoir d'vn grand Capitaine, & d'vn vaillant soldat. Mais nonobstant toutes ses diligences, la frayeur auoit tellement saisi ces fuyards que l'affaire estoit au desespoir.

Et comme on cherche les remedes du Ciel où ceux de la terre ne seruent plus de rien, Aurelien le grand mignon du Roy, s'approchant de son maistre, luy suggera de faire vn vœu à Dieu d'accomplir la promesse qu'il auoit donnée à la Reyne sa femme, qui estoit de se faire baptiser, s'il retournoit victorieux de cette bataille : ce qu'il fit, inuoquant hautement le Dieu de sa femme, & promettant vne entiere conuersion à la Foy Catholique.

La parole ne fust pas si tost laschée que ses troupes se raillient, font teste aux ennemis, les poursuiuent, les enfoncent, & les rompent, auec vn si gros massacre qu'ils couurirent toutes les campagnes de morts : La deffaite donna tellement l'épouuante de là le Rhin, que les Alemans qui restoient, craignant que le Roy enflé de ses victoires, ne passast le fleuue, luy dépescherent vne prompte Ambassade, pour se rendre tributaires à sa Majesté.

Clotilde ayant eu la nouuelle de cette bataille, & de la saincte resolution de son mary, fut transportée d'vne si grande ioye qu'elle luy vint au deuant iusques en Champagne, accompagnée du grand Archeuesque S. Remy, qui estoit l'homme

dont

dont Dieu se vouloit seruir pour couronner ce grand œuure du salut de Clouis. Car outre cette admirable sainctete reconnuë par toute la France, il auoit reputation d'estre l'vn des plus habiles hommes & des plus eloquens de son siecle : témoin Sidoine Appollinaire, qui parle de son eloquence auec rauissement, disant ; qu'il ne pense pas qu'il y eust homme viuant sur la terre que S. Remy ne surpassast, sans se pener, par l'experience qu'il auoit de bien dire. Ses pensées estoient inimitables, sa diction si douce & si limée qu'elle ressembloit à vne glace bien polie, il n'y a rien de rabouteux. Ses sentences estoient pleines de poids, ses argumens de force, ses paroles couloient comme vn fleuue, & portoient toûjours quelque foudre à la fin des periodes.

Sidon. Apollinar. ep 7. l. 9.

Flumen in verbis fulmẽ in clausulis.

Aussi-tost que le Roy qui étoit encore tout remply des douces idées de sa victoire, vid la Reyne sa femme, *C'est à ce coup*, dit-il, *Madame, que vous auez gagné : Clouis triomphe des Alemans, & vous triomphez de Clouis. C'en est fait, il ne faut plus differer mon Baptesme*, La Reyne extremement consolée de cette parole répond, *Sire, c'est au grand Dieu des armées, qu'est deuë la gloire de ces deux triomphes, & vostre Majesté fait tres-sagement de luy rendre au plûtost ce qu'elle luy a voüé. Celuy-là donne au double, qui donne promptement. Voilà vn des grands Prelats de vostre Royaume que i'ay amené pour seruir vostre Majesté en vne affaire de telle importance.*

Là dessus S. Remy se presenta, auquel le Roy fit vn tres-honorable accueil, & luy signifia qu'il desiroit entendre ses bonnes instructions : dequoy le saint homme fort resioüy, pour le bien qu'il en esperoit tirer, fit au iour qui luy fut assigné vne Predication de la connoissance de Dieu, & de la gloire

Ann. Christo. 499. Clodouai. 15.

gloire du Christianisme ; contre la vanité des idoles, la plus rauissante, qu'elle enleua auec toute sa Cour ; lequel ne cessa depuis de s'attacher à la bouche de S. Remy, comme à la veine d'eau viue. Il est vray que S. Vaast, qui fut depuis Euesque d'Arrhas, auoit desia commencé à catechiser Clouis : Mais comme les Saincts ne pretendent que les interests de Dieu, sans auoir égard à ce qui touche leur personne, il ceda fort volontiers à la dignité d'vn Archeuesque, & à la grande capacité d'vn homme tenu comme vn Oracle, se contentant d'assister S. Remy, & contribuër à l'action tout ce que son ministere pourroit fournir.

Chronicũ manuscriptum.

Le Roy s'étant acheminé à Rheims, se disposa religieusement à receuoir le Baptesme sous la direction de son Prelat, écoutant tous les iours auec vne singuliere attention les instructions de la foy, & s'informant auec vn grand iugement de tout ce qui estoit necessaire à son salut. On raconte entre autres choses que quand S. Remy luy vint à expliquer le Mystere de la Passion, il en fut fort émeu, tellement que transporté d'vne impatience genereuse, il mit la main à l'épée, & dit tout haut en colere, que s'il eust esté present auec ses François, au lieu où se commettoit cét attentat sur son maistre, il l'eust vangé de toute l'estenduë de ses forces. Le saint Prelat addoucissoit ses humeurs guerrieres, & le rendit capable de chaque Mystere, y apportant beaucoup d'estude, & vne grande clarté de discours. Apres ces instructions on proceda à la confession, & aux penitences ordinaires, où le bon Roy monstra tant de deuotion, que mettant bas la pourpre & la couronne, il se couurit de cendres, implorant la misericorde de Dieu auec de tres-ardentes prieres.

Quand

Quand le iour du Baptesme fut venu qui fut la veille de Pasques, S. Remy fit parer singulierement l'Eglise de Rheims, selon que pouuoit porter l'vsage du temps, la faisant tapisser des plus riches tapisseries qu'il peut recouurer, remplir de douces odeurs, & allumer vne grande quantité de cierges composez de certains parfums, qui rendoient vne lumiere delicate : tellement que S. Gregoire de Tours dit que ce lieu sembloit vn petit Paradis terrestre.

Vn peu deuant le Baptesme, comme le Roy & la Reyne estoient assis auec S. Remy en l'Oratoire S. Pierre, enuironnez de peu de personnes de marque, voicy venir tout à coup vne lumiere tres-éclatante qui parut aux yeux de tout le monde auec des rayons si brillans, qu'à peine les pouuoit-on supporter; & au mesme instant fut oüye du Ciel vne voix qui disoit. *La paix soit auec vous: ne craignez point, demeurez en mon amitié.* Ce fut lors que le nouueau Constantin s'auança pour aller au saint Baptesme: estant arriué en presence de tout le monde, S. Remy dit ces paroles : *Mitis depone colla Sicamber, Adora quod incendisti, incende quod adorasti. Pliez maintenant le col, ô François, sous le ioug de Dieu, adorez ce que vous auez brulé, & brûlez ce que vous auez adoré.*

De là prononçant sa profession de foy, & nommément ce qui concernoit le Mystere de la tres-sainte Trinité, il fut baptizé au Nom du Pere, & du Fils, & du S. Esprit.

La main de Dieu qui n'est point racourcie, & qui estant ouuriere de la nature, opere quand il luy plaist par dessus la nature, a coustume d'honorer de quelques grands miracles les fondemens de la Religion, en quelque païs qu'on la plante. Icy il vou-

loit consacrer les Rois de France,& tout le Royaume à sa Majesté,pour en tirer vne infinité de seruices, & comme ces grands Rois sont les premiers de l'Eglise,& les plus parfaites images de la diuinité qui soient entre tous les Monarques, nommément quand ils se montrent imitateurs de la pieté de Clouis, Dieu a voulu renoueller à leur Sacre les merueilles qu'il fit au Baptéme de son Fils, afin que l'ouurage eust de la conformité auec son modelle : car il fit paroistre visiblement vne colombe qui portoit en son bec la sainte Ampoulle,remplie de l'Onction dont Clouis & ses Successeurs ont esté oincts depuis.

C'est vne chose si authentique , qu'elle doit plûtost estre reuerée que pointillée:la memoire en est encore conseruée en l'Epitaphe qui a esté mis sur les cendres de Clouis en l'Eglise de sainte Geneuiefue de Paris,qui dit que cette colombe estoit vn Ange : dans saint Thomas,au Liure second de l'institution des Princes : dans Clement quatriéme en ses Questions,& tant d'autres Autheurs, que ce seroit faire vne chose faite que s'étendre dauantage sur ce sujet.

Les autres ont adjousté que les fleurs de Lys furent apportées en mesme temps par le Ministere d'vn Ange,pour être mises aux armoiries des Rois de France : mais cecy n'est pas bien verifié.Ie croirois plûtost que le Lys auroit esté le Symbole des Gaules,côme baûme de la Iudée,long-temps deuãt Clouis : car on trouue encore certaines medailles forgées du temps de l'Empereur Adrien , qui n'étoit guere que cent ans apres Nostre Seigneur , où l'on voit l'effigie de la Gaule,faite comme vne Dame honorable, qui semble tenir en main vne fleur de Lys,la representant à cet Empereur,& le remerciant

ciant de sa conseruation par ce titre graué en la mesme monnoye, RESTITVTORI GALLIÆ. Ie ne puis pas aussi comprendre qui est ce Cilurus cité par M. Capet en son plaidoyé des droits & des libertez, qui fait mention d'vne verge semée de fleurs de lys, qui parut alors dans le Ciel, pour tesmoigner que les Rois de France seroient les vrais defenseurs de l'Eglise Catholique.

Nous auons trop de vrays miracles, sans aller prendre des phantaisies mal fondées: qui voulans establir des choses fausses, ne gaignent rien autre chose sur la creance de l'esprit humain; sinon qu'elles font douter des veritables.

Ce que ie trouue encore de plus specieux en ce Baptesme, est que Clouis fut baptizé auec mes Seigneurs ses enfans, mes Dames ses sœurs, & plus de trois mille Caualiers, Capitaines, Soldats, & autres personnes de la Cour, sans compter les femmes & petits enfans: & qui plus est, le Roy fit vn Edit si fauorable à la Religion Chrestienne, qu'estant publié, il conuertit quasi à la foy tout le reste de la nation Françoise, de sorte que par tout on ne voyoit que brusler des Idoles, & dresser des Autels.

L'admirable Clotilde qui auoit si long-temps souspiré apres cette bien-heureuse iournée, estoit tout abysmée dans le respect & les actions de graces qu'elle rendoit à Dieu, se voyant couronnée de tant de milliers d'enfans: & si ces Dames de l'ancien Testament, pour vne petite lignée charnelle, chantoient des Cantiques de triomphe, que pouuoit faire & dire celle-cy, qui depuis son aduenement en France voyoit la face d'vne Monarchie toute changée; le Royaume de Dieu estably, & tant d'ames rangées sous la banniere du Sau-

ueur, qui s'estoit voulu seruir si puissamment en cecy de ses prieres & de son industrie ?

SECTION VII.

Ce que fit Clouis par la persuasion de Clotilde aprés son Baptesme.

LA Sainte, baptisant tous les iours sur ces fondemens, ne cessa de porter son mary à toutes les sainctes & glorieuses actions dont elle se pouuoit auiser, pour le faire correspondre aucunement aux graces qu'il auoit receües de la diuine Majesté. Elle luy fit mettre son affection à orner & enrichir les Eglises ; ce qu'il fit, commençant par celles de Rheims, auec tant de magnificence que saint Remy, qui estoit d'vn courage noble & genereux, auoit peine de prendre tout ce que le Roy vouloit donner, suppliant sa Majesté qu'il appliquast ses liberalitez à d'autres lieux qui en auoient plus de besoin.

De là il se mit à faire bastir l'Eglise des Apostres, S. Pierre S. Paul, qu'il honoroit comme les Peres de la Chrestienté: c'est maintenant saincte Geneuiefue de Paris, que le Roy & la Reine choisirent depuis pour leurs tombeaux.

On ne sçauroit trop cherir ce sainct lieu, qui a esté comme le berceau de la pieté de Clouis: & c'est vne benediction du Ciel tres-manifeste, qu'il soit tombé entre les mains de ce sage & Religieux Prelat Monseigneur le Cardinal de la Roche foucault: lequel par son zele, qui est vne puissante alchimie, change tous les iours les briquer & les plastres en marbres & en or ; & non contant de pierres mortes, il en assemble des viues, en tant de bons Religieux,

gieux, pour y loüer eternellement la grandeur de Dieu,& de cette auguste Vierge,laquelle y preside. Il ne pouuoit mieux seruir nostre Roy, qu'en honorant si precieusement les cendres du premier Roy Tres-Chrestien & de sa sainte espouse Clotilde, pour attacher leur protection à ses estendarts.

En troisiéme lieu, la sainte femme graua bien auant dans l'esprit de son mary la deuotion de S. Denis:de sorte que dans toutes ses affaires espineuses il auoit vn singulier recours à ce grand Apostre de la France, y faisant force vœux & priant quelque fois prosternée à son tombeau, auec l'ardeur d'vne pieté incroyable.

D'où procedoit encores, que ne se contentant pas de faire des grands dons à son Eglise,il traitoit tout ce Diocese auec vne merueilleuse reuerence: defendant à ses troupes,lors qu'il marchoit vn expedition,de prendre autre chose en tout son ressor sinon du sel, & des herbes.

Ce qui fut obserué si estroitement,qu'il fit passer par les armes vn soldat lequel auoit pris du foin à vn païsan, disant que c'estoit des herbes.

Dauantage, pour imiter en toute eminence la pieté du grand Constantin, il procura qu'on tint vn consile National à Orleans:où il tesmoigna vn grãd respect aux Prelats assemblez en ce lieu,pour decider les affaires Ecclesiastiques, leur écriuant vne belle lettre, par laquelle il confirmoit les droits & immunités de l'Eglise, selon la forme des anciẽs. Enfin comme le Pape Hormisdas vint à succeder au S. Siege à Symmachus, Clouis fut tout le premier qui luy dépecha ses ambassadeurs auec vne tres-belle Couronne,surnommée *le Royaume*.

C'a esté vne façon assez ordinaire de tout temps d'offrir des ioyaux & des Couronnes aux Autels,

pour connoissance de la Majesté Diuine. Ainsi Constantin offrit son Diadéme au Sauueur du monde,qui se voyoit encore de ce tẽps-là pendant à l'Autel de S.Sophie.Autant en fit Maurice,autant Henry l'Empereur à Clugny,qui fit offre à l'Eglise d'vn mõde tout diapré des plus exquises pierreries.

Voila pourquoy le Roy enuoya ce present,comme porte expressement l'histoire,pour estre suspendu deuant le maistre Autel de S. Pierre de Rome; en signe de l'offrande qu'il faisoit à Dieu de sa personne,& de son Estat,comme le fils aisné de l'Eglise.Et qui voudra bien considerer le fonds de l'histoire, trouuera que ce diadéme appellé le *Regne* ou le *Royaume*, estoit vne espece de Couronne venuë de Constantinople : car il est dit que l'Empereur Anastase qui se vouloit appuyer de la faueur du Roy de France contre les Gots , qui regnoient en Italie , entendant les grands exploits d'armes qu'auoit fait nostre Clouis,luy enuoya vne solemnelle Ambassade,pour luy conioüir, & luy offrir le tiltre de Consul honnoraire,la Pourpre, & la Couronne que les Grecs appelloient de ce temps-là βασιλεία.

Clouis receut fort volontiers cette Ambassade, & parut reuestu de ses ornemens en l'Eglise de S. Martin , où il fit largesse de monnoye d'or & d'argent : puis iugeant que toutes ces prosperitez luy venoient de Dieu , depuis qu'il auoit esté baptizé, il consacre ce riche ioyau qui luy auoit esté presenté par l'Empereur en la premiere Eglise de la Chrétienté pour seruir d'vn mouuemẽt eternel à la Religion. Voila comme cét auguste Monarque commença deslors à publier les marques de son zele,& cimenter la bonne intelligence que la France a eu depuis auec le Pasteur & Pere spirituel de l'Vniuers.

Je ſuis obligé de toucher cecy en paſſant auec toute ſincerité,eſtant naturellement ennemy de ces queſtions, qui ſe remuent quelquefois auec trop d'ardeur & d'inconſideration,ſur les conteſtations de la iuriſdiction des authoritez ſouueraines:Nous ſommes aſſez ſçauants quand nous ſçauons que Iesvs-Christ, qui auoit la ſource du pouuoir en ſoy-meſme, l'a partagé aux Pontifes, & aux Rois; faiſant les vns pour le gouuernement ſpirituel, les autres pour le temporel. Il veut que nous honorions aux vns & aux antres le caractere de ſon authorité, ſans pointiller ſur des phantaiſies: Dieu les a mis ſur nos teſtes pour admirer leurs clartez, & non pas pour controoller leur puiſſance.

Entre les folies de Neron on raconte que voyant vn iour vn eſpace de terre qui ſeparoit deux mers,& les tenoit en bon ordre, il eut enuie de la couper pour faire choquer ces deux mers, & voir quelle contenance elles auroient quand elles viendroient à ſe meſler: *Gardez vous en bien* (luy dit l'Oracle) *autrement elles desborderont pour vous noyer*. Laiſſez les choſes où Dieu les a miſes, & ne confondez point les limites de la nature. Il eſt vray que ce ſont deux grandes mers,que la puiſſance Eccleſiaſtique & la Ciuile: Dieu les a bornées & ſeparées par vn interſtice d'adminiſtration ſpirituelle & temporelle: Toutes deux font leurs fonctions, viuent en bonne paix. Dieu nous garde de ces mal-heurs, qui pourroient rompre la muraille, & les faire meſler, pour voir le monde en vn déluge de calamitez. A quel propos tout cela? Le Soleil ne fait point le meſtier de la pluye, ny la pluye celuy du Soleil. Conſtantin diſoit que ſes Eueſques eſtoient Eueſques en leur

Eglise, en ce qui concerne les Religions,& luy ordonné de Dieu pour le gouuernement de son Empire au temporel. Demeurons dans ces termes? Rendons à Cesar, ce qui appartient à Cesar: & à Dieu, ce qui appartient à Dieu. Nous auons mieux appris à viure qu'à disputer: & nos Peres ont conserué vne Monarchie si fleurissante l'espace de douze cens ans, non pas auec les disputes & des chicquanes inutiles, mais auec les armes de sagesse, d'obeïssance & de courage.

Nous auõs toujours rendu au Pape l'hõneur qu'il meritoit, comme au souuerain Pasteur de l'Eglise vniuerselle,qui est sous le Ciel. Nous auons recõnu & reconnoissons le Roy vray & absolu Monarque au gouuernement de son Royaume temporel, l'honorant singulierement, & l'aimãt auec de tres cordiales inclinations, comme vn portrait animé des grandeurs de sa Maiesté Diuine: Dieu nous a fait prosperer là dessus, & goûter par experience qu'il n'y a aucune science plus noble que l'obeïssance; ny autre felicité que l'accomplissement des volontez du souuerain Maistre. Au cõtraire, on remarque dans l'histoire de tant de siecles, que les playes du Ciel ont fõdu de tous côtez sur ceux qui se sõt efforcez de ietter la põme de discorde dans la maison de Dieu. Le vẽt qui a soufflé de leur bouche est retourné sur leur teste, puisque c'est la raison que l'iniquité se tuë la premiere de son venin.

SECTION VIII.

Les bons succes que Dieu donna à Clouis depuis qu'il fut rangé au Christianisme.

CLouis ne fut pas plûtost Chrestien, qu'il sembloit que Dieu eust lié a ses armes quelque secrette

ſecrette vertu,qui le faiſoit triompher de ſes ennemis,& couronner toutes ſes entrepriſes de tres-glorieux ſuccez.

La premiere guerre qu'il entreprit apres ſon bapteſme,fut contre Gombault Roy de Bourgongne, dont nous auons parlé amplemẽt cy-deſſus. Ie m'étonne de certains autheurs,qui meſurans les affections des ſaincts aux foibleſſes de leur eſprit, & eſtimans que c'eſt vne douce gloire que de ſe vanger des ennemis dõt on a receu quelques notables iniures , ont dit que Clotilde pouſſa ſon amy à la ruine de ſon oncle, pour tirer raiſon de la mort de ſon Pere & de ſa Mere. C'eſt iuger trop baſſement d'vne Dame qui eſtoit arriuée à vn ſi haut point de perfection.Tant s'en faut qu'elle allumaſt le feu de cette guerre, que Gombault eſtant en pleine puiſſance de Clouis pour luy oſter la vie,elle retint le coup fatal : & depuis voyant que par ſon mauuais ménage il auoit perdu ſon Royaume , elle fit tout ſon poſſible pour en conſeruer vne partie à Sigiſmond fils de Gombault ſon couſin germain.

Ce que perdit ce malheureux Roy de Bourgongne fut premierement ſon hereſie , laquelle attira ſur luy la vengeance de Dieu : d'autant qu'eſtant ſouuent preſché,& conuaincu de raiſons,il s'offrit d'eſtre Catholique en cachette : & toutefois retint touſiours l'Arrianiſme en public. Voilà pourquoy, comme il auoit diuisé ſon cœur , Dieu diuiſa ſon Royaume.

La ſeconde cauſe de ſa ruine fut ſon naturel fier & auare,qui le rendoit inciuil,& ennemy de tout accommodement. Il enuoya ſa niepce comme par dépit à Clouis, ſans luy donner autre choſe en mariage que force cõplimẽs.Sur quoy le Roy luy ayãt fait des remontrances.& puis des plaintes, comme

il negligeoit les vnes & les autres, & respondoit fierement aux Ambassadeurs qui estoient deputez pour traitter auec luy:enfin il se resolut de luy faire la guerre.

Adjoûtez, qu'ayant déja fait mourir deux de ses freres il tyrannisoit le troisiéme, qui pour se mettre à l'abry de la tempeste eut recours au Roy de France : lequel ne fut pas marry de trouuer cette occasion pour s'emparer du Royaume de Bourgongne, qu'il voyoit estre fort à sa bien-seance. Gombault ayant appris que Clouis armoit à bon écient contre luy,voulut flatter ce frere qu'il auoit auparauant fort aigri, pour le tirer à son party : mais celuy-cy faisant le Renard, apres luy auoir donné de belles promesses, luy tourna le dos,& s'en alla rendre aux François auec toutes ses troupes.

Le Bourguignon effaré prend la fuite,& se iette sur le Rhosne iusqu'à tant qu'il fut renfermé dans Auignon, où Clouis le poursuiuit ardemment, le pressa,& le mit aux extremitez : tellement que la moindre parole de la Reyne Clotilde estoit suffisante pour luy faire perdre la vie : mais le Roy se retint, & pour le respect qu'il portoit à sa femme, laquelle il sçauoit bien ne se plaire pas au sang de ses proches:& pour l'accortise dont Arredius Conseillier de Gombault sçeut traitter auec luy.Le vaincu descendit à toutes les conditions qui luy furent ordonnées par le vainqueur, iusques à se rendre tributaire à la France.

Depuis comme les troupes de Clouis se furent retirées,celuy-cy plein de fiel & d'amertumes contre Godegesille son frere, qui auoit leué les armes contre luy,l'assiege dans Vienne, contre toutes les promesses données à Clouis,& l'ayant surpris le tuë dans l'Eglise de sa propre main, qui estoit vn fait

barbare

barbare & digne d'vn homme abandonné de tout sentiment de Religion. Cette cruauté fit que Clouis rebroussant chemin entra dans la Bourgongne, & s'en empara, pour punir les excés d'vn homme qui estoit autant outrageux à offencer ceux qui luy pouuoient nuire, comme foible à resister à la iustice des armes bandées contre luy.

Il ne luy resta de ce naufrage, qu'vne vie ignominieuse & miserable, que Dieu donne souuent pour punition aux fratricides, comme il fit à Cain: laquelle il finit en fin dans l'Arianisme. La sainte Clotilde, comme i'ay dit cy-deuant ayãt pitié de la lignée de ce mauuais pere, employa tous ses efforts pour conseruer à Sigismond le titre de Roy, & quelques honnestes reliques d'vne fortune horriblement desmembrée, par la mauuaise conduite de ce Prince aueuglé d'erreur & d'impiete.

De là Clouis porta ses armes en Aquitaine où il eut bien des affaires à demesler auec Alaric Roy des Visigoths. Mais Comme ie n'ay point pris à tache en ce traité, de m'estendre sur les guerres de Clouis, ny sur ses rares proüesses, sinon en consideration de la correspondance qu'elles ont auec la pieté qu'il auoit receuë de Clotilde, ie renuoye le Lecteur à l'histoire de France: me contentant de marquer deux ou trois traits de la prouidence de Dieu sur le Roy Clouis en cette guerre. Le premier fut qu'ayant deliberé de tourner ses armes contre ce Goth, qui retiroit en ses terres tous les ennemis de la France, & comme heretique Arien, traitoit inhumainement les Catholiques qui estoient en son domaine. Celuy-cy tâchant d'euiter cette tempeste fit beaucoup de ruses pour surprendre son aduersaire, & l'assassiner, s'il eust pû, sous couleur d'abouchement & d'amitié. Neantmons Clouis couuert qu'il

du tranchant de la langue, Enfin estant venu sur le bord d'vn fleuue qui s'estoit enflé, dont il ne sçauoit trouuer le gué, ce qui arrestoit fort le cours à son entreprise ; voicy vne biche leuée au bruit de l'armée, qui passe la riuiere à la veuë des François, en vn lieu où elle estoit gueable, & leur monstre le chemin qu'ils suiuirent heureusement.

Le Roy encouragé de tant de prodiges, rencontre Alaric, & luy liure la bataille, laquelle fut tres-rude : le sort tenant en balance la victoire enuiron six ou sept heures, iusques à tant que les François animez du bon exẽple de leur Roy, renouuellerent leurs forces auec de grands cris, & rompirent à toute violence les rangs des Goths. Clouis qui auoit vne flamme d'vne genereuse vigueur, qui brusloit perpetuellement dans son cœur, en vouloit au Roy Alaric : & comme il l'eut apperceu dans la meslée, il pique droit à luy pour le ioindre. L'autre qui estoit dé-ja meprisé de ses Goths pour auoir refusé vne autrefois le combat, & qui voyoit son armée en desordre deuient vaillant dans son desespoir, & prend resolution ou de vaincre son ennemy, ou de lauer la tache de son deshonneur dans son sang: il se separe du gros de sa caualerie, marche au deuant de Clouis. Les soldats s'arrestent de part & d'autre à ce grand duel de deux Rois : Eux viennent aux prises à la teste des deux armées, & se chargent brusquement, demeurants assez longtemps acharnez au combat : mais enfin Alaric sentoit la foudre, sortant de la victorieuse main de son aduersaire, le terrassa demy-mort sur l'arene. Clouis descend promptement de cheual pour tirer les restes de sa vie : comme il cherchoit le defaut de la cuirasse, il est attaqué en trahison de deux Goths : mais luy apres auoir acheué son homme, se

defent

defend de ces deux-cy , & remonte sur son cheual qu'il fait voltiger d'vne façon martiale, se portant si habilement en tout cecy, qu'il sembloit que ce fust vn esclair party de la main de Dieu plustost qu'vn homme.

Ce coup ruina les esperances des Goths, & trancha tous les desseins de l'heresie , qui ne subsistoit que par leur faueur. De la Clouis marcha tout couuert , de Lauriers dans les pays de ses conquestes auec tant de bon-heur , qu'estant deuant la ville d'Angoulesme qui faisoit contenance de luy resister , les murailles tomberent miraculeusement, comme firent iadis celles de Hiericho , apres que par l'aduis d'Apronius son Chapelain , il eut fait esleuer quelques sainctes reliques , ausquelles il auoit vne parfaite deuotion.

Qu'est-il besoin de faire icy mention des rencontres qu'il eut auec les Roys Chararic & Regnacaire qu'il deffit quasi sans coup ferir? Cét homme alloit par tout aussi asseuré comme celuy qui sembloit auoir vn corps de garde de vertus celestes à ses costez; ses mains estoient fatales pour purger la terre d'vne quantité de Princes infidelles, qui l'infectoient d'heresies , de cruautez & de sacrileges. Qui ne s'estonnera qu'en si peu de temps il estendit son Empire du Rhein à la Seine , de la riuiere de Loire au Rosne, & des Pyrenées à l'Ocean? Qui n'admirera qu'il fut si redouté de tous les Monarques de son siecle, que les Grecs, qui ont escrit depuis ce temps là sous le nom de Roy, entendoient par excellence parler seulement du Roy de France? Qui n'estimera sa grande authorité en ce qu'il fit tout le premier batre monnoye d'or, ce que les Empereurs s'estoient tousiours reserué par extreme ialousie, faisant grauer dans ceste monnoye les marques

ques de sa Foy?Et qui pourra assez s'émerueiller de ce qu'ayant laissé quatre fils à sa mort pour luy succeder, il a été suiuy de plus de cinquante-sept Rois, qui s'estans rendus constamment imitateurs de la creance, ont pris aussi part à ses felicitez.

Ie demande s'il ne faut pas estre aueugle, sourd & muet, pour ne pas voir, ny entendre, ny publier, que tout le bon-heur & prosperité de la France est inseparablement lié à la pieté de nos ayeuls ; veu que la main de Dieu tonnant & foudroyant en mesme temps sur vn si grand nombre de diadémes des Rois heretiques, comme de Gombault, de Godemar, de Chilperic, de Godegesille, d'Alatic, & enfin de Theodoric mesme, mena Clouis par la main à trauers tant de ruines fumantes, tant d'épées, & tant de flâmes, pour l'affermir auec toute sa posterité en vn throsne auquel le grand S. Remy a promis vne eternité d'années, tant qu'il demeureroit cimenté de la mesme Foy & Religion, qui a toute la premiere consacré les Lys au seruice de la Majesté diuine.

La sainte Clotilde parmy toutes ces conquestes de son mary leuoit au Ciel ses mains innocentes, pour appliquer à ses Royales bannieres, les forces du Sauueur du monde. Enfin l'ayant tiré à Paris, apres tant de guerres sanglantes ; & addoucy les saillies de ce naturel vn peu trop impetueux qui panchoit aux excez de cruauté, elle luy fit gouster dans son repos la deuotion & la iustice ; en telle sorte, que luy ayant fermé les yeux dans les exercices de pieté, elle l'enterra auec vne reputation treshonorable. On trouue encore vn vieux Calendrier de l'Eglise sainte Geneuiefue, qui fait mention du iour de son trépas le 27. Nouembre.

La

SECTION IX.

La vie de Clotilde en sa viduité, ses afflictions, & sa glorieuse mort.

CLotilde auoit desiré auec passion d'éleuer des enfans masles pour l'establissement de son Estat ; quoy que cette affection sembloit estre tres-iuste, neantmoins Dieu qui purge tous les Esleus dans la fournaise des afflictions, trouua vn rude purgatoire à cette bonne ame dans la joüissance de ses desirs. Elle eut des fils comme elle desiroit, qu'elle tascha de tout son pouuoir d'éleuer dans la crainte de Dieu, tant qu'elle les peut plier : mais les enfans qui tenoient trop des humeurs belliqueuses du pere, & n'auoient pas assez de la pieté de leur mere ; estans venus en vn âge où l'on ne pouuoit plus retenir leur effort, firent des terribles équipées, qui percerent le cœur de la mere de mille glaiues de douleur.

Il arriua que Sigismond ce cousin germain de Clotilde, auquel elle auoit procuré le Royaume de Bourgongne, apres la mort de sa femme, dont il eut vn fils nommé Sigeric, se laissa surprendre par amourettes d'vne Damoiselle suiuante de sa maison, que depuis il épousa au grand creue-cœur de ce fils, qui ne pouuoit souffrir de la voir couuerte des dépoüilles de sa mere.

Cette marastre estant tirée de la seruitude & de l'impudicité, pour entrer en la couche d'vn Roy, se voyant trauersée en ses amours par cét heritier de la maison, conçeut tant de fiel & de rage contre luy, qu'elle luy dressa vne tres-funeste calomnie, l'accusant d'auoir eu dessein sur la vie de son Pere.

Sigis

Sigismõd, qui estoit vn esprit facile, piqué d'amour & d'ambition, creut de l ger cette effrontée : & apres auoir fait bien disner ce pauure ieune homme, sous couleur de le caresser, le fit estrangler en dormant par les mains de ses seruiteurs. Mais le miserable homme sorty du gouffre de sa p ssion, & se voyant taché d'vn acte si noir & vilain, confessa publiquement son peché, & en fit vne tres-austere penitence : mais Dieu qui efface ordinairement le crime sans remettre les peines & satisfactiõs deuës à sa iustice, le priua du Sceptre & de la vie, par les mains de ses proches, suscitant vne rude vengeance, pour donner à ses semblables vne eternelle horreur de son iniquité.

Les enfans de Clouis qui auoient dé-ja partagé le Royaume de leur pere, n'estoient point encore satisfaicts, mais desiroient de pousser les limites de leurs partages autant que le fer de la lance se pourroit estendre. Voila pourquoy Clodomir, qui estoit l'aisné entre les legitimes, voyant ce Royaume de Bourgongne à son aduantage, entre dedans auec de grandes forces, qui ne trouuerent pas beaucoup de resistance, Sigismond estant dé-ja vaincu par son crime. Apres s'estre emparé des places les plus considerables, il prend le miserable Roy, & l'emmene prisonnier à Orleans, pour en disposer selon ses volontez: Mais Godemar le frere de Sigismond, qui s'estoit retiré aux montagnes, pendant que les François faisoient ce beau rauage, retourne auec main forte, & ayant tué les garnisons Françoises, se rend maistre du Royaume. Clodomir entendant cette deffaite en deuint si furieux qu'il fit trancher la teste à son prisonnier, auec sa femme & ses enfãs du second lict, commandant par excés de cruauté de ietter les corps dans vn puits, ce qui fut executé;

Non content de cecy, il r'entre dans la Bourgongne tout boüillant de colere, auec intention de remettre tout à son obeyssance : mais il se trouua inuesti des Bourguignons à vne rencontre, qui le tuërent, & l'ayant reconneu à sa longue cheuelure, luy trancherent la teste, & la mirent au bout d'vne lance pour seruir d'vn triste spectacle aux François.

Cét accidét affligea le cœur de la mere, qui pleuroit ce fils auec des larmes inconsolables, tant pour ce que c'estoit le premier qu'elle auoit esleué auec toutes les tendresses possibles, que pource que le voyant mort dans la chaleur de tant d'actes sanglans, elle auoit bien de l'inquietude du salut de son ame. La pauure Reyne s'éleuoit tant qu'il luy estoit possible contre les violances de la douleur, & s'armoit contre d'autres accidens qu'elle preuoyoit deuoir naistre des mauuaises inclinations de ses enfans.

Clodomir auoit laissé trois fils en bas âge, que la Saincte voulut nourrir en sa maison, & aupres de sa personne, où se puisoient les plus belles maximes de toute sagesse, & de toute pieté. Ces petits enfans assez bien nay, & cultiuez tout à loisir par les bons preceptes de leur grand'mere, promettoient quelque chose de bon à l'aduenir, & seruoient d'vn tres-doux lenitif à cette affligée tourterelle, pour adoucir les aigreurs qu'elle auoit conceuës de la mort de leur pere, quand voicy vne horrible phrenesie qui se coule en l'esprit de Childebert & Clotaire ses deux fils, laquelle se lit dans toutes nos histoires, dont elle fait rougit le front, pour laisser vne tache d'execration au maudit déreglement de l'ambition.

Il seroit plus expedient aux Grands de la terre d'auoir des vautours bequetans, & des rasoirs tranchans dans les entrailles, que de nourrir vne telle

passion,

passion qui n'estant grosse que de fumée, viole tout ce qu'il y a de droit, & d'humain pour s'engraisser de sang, & n'ouure quasi iamais les yeux que dans les flammes des damnez.

Childebert & Clotaire fils du grand Clouis, & de la sainte Clotilde, se depoüillans de tout respect, toute douceur, & toute humanité, conçoiuent vne mortelle ialousie contre leur petits nepueux, s'imaginans que leurs mere les vouloit esleuer à leur preiudice: & sans prendre autre conseil que de leur brutale passion, prennent resolution de s'en defaire. Les pauures enfans estoient toûjours sous l'aisle de leur bonne mere Clotilde, qui ne les pouuoit quitter de veuë, tant elle auoit peur des surprises qu'on fait si facilemét glisser dans le cœur des enfans par la corruption d'vne mauuaise compagnie. Ces oncles infames supplient leur mere de permettre à leurs petits nepueux de les venir voir, pour prendre quelque honneste recreation, promettant de les rendre au plustost entre ses mains. La sainte qui ne pouuoit imaginer cette detestable malice qui couuoit au cœur de ces dénaturez, laisse aller ses petits fils, craignant que le refus qu'elle en feroit n'aigrist dauantage le soupçon des supplians: Si est-ce qu'elle fremissoit dé-ja, & leur disant adieu, les baisoit auec des baisers redoublez, des élancemens & des transports, ne pouuant comprendre sa passion, ny le presage de son malheur.

Les petits innocens alloient à la boucherie tous rians, comme des enfans qui ont les promenades & le ieu dãs la teste. Quand ceux-cy les virent en leur pleine puissance, ils dépeschent vn messager à leur mere, pour luy porter de tres insolentes nouuelles: car il auoit commandement de luy monstrer vn poignard & des ciseaux, luy demandent qu'elle choisist

ce qu'elle iugeroit le plus conuenable à ses petits fils,ou de les faire passer par le fil de l'espée,ou de les tondre par force, & les faire Moines.

Clotilde extremement estonnée de cette impudence,répondit, *Autant morts que Moines* : ce que quelques-vns ont fort inconsiderément interpreté, pensant que cette réponse procedoit d'vne ambition qu'elle auoit de faire regner ses petits fils: mais l'admirable Princesse vouloit dire qu'il ne falloit appliquer au seruice de Dieu que les volontaires : & qu'elle aymeroit mieux voir ses enfans bien morts,que de les voir en vne perfection Religieuse auec de la contrainte & de la rage.Ce malheureux messager qui estoit fait à l'humeur de ses maistres au lieu d'adoucir l'affaire,fit vn rapport bien crud de son message : ce qui precipita le mal desia commencé aux extremitez.

Clotaire possedé d'vn esprit diabolique , prend Thibaut l'aisné de ces petits enfans,& l'ayant porté par terre , luy passa son espée à trauers le corps. Le petit Gontaire qui estoit le second, arrousé du sang de son frere , qu'il voyoit estendu mort sur le carreau,s'agraffe aux genoux de son oncle Childebert , auec des cris pitoyables , disant : *Mon oncle, sauuez-moy la vie,en quoy vous ay-je offensé?* Il estoit si tremblotant en tous ses membres,& si perçant en ses soûpirs,que l'autre, quoy qu'il eust concerté ce malefice,fut saisi d'vne grande compassion, & pria son frere de ne passer pas plus outre : Mais Clotaire enragé,& plus felon qu'vn tygre d'Armenie: *Quoy,* dit-il,*tu as esté du conseil,& tu m'empesches maintenant l'execution ? ie vous perceray tous deux de mon espée.*Childebert épouuanté rejette la pauure victime de ses genoux,& la liure à ce bourreau qui l'égorgea sur le champ.

Comme ils estoient en ces contestations, le troisiéme fils de Clodomir, nommé Clodoalde fut enleué par vn amy du pere, & nourry secrettement en l'Estat Ecclesiastique, où il reüssit à vne si parfaite saincteté que fuyant l'ombre des Diadémes & des Sceptres, qui trompe la credulité des plus passionnez par ces illusions, il a merité des Autels en terre, & vne couronne de gloire dans le Ciel : car c'est le S. Cloud que nous reuerons aupres de Paris.

Quelle imagination assez forte se pourroit figurer les cuisantes douleurs qui saisirent l'esprit de la pauure Clotilde, quand elle entendit tout ce qui s'estoit passé par l'attentat de ses denaturez enfans? Que pouuoit penser cette ame si nette & si épurée des contagions de la terre qui apprehendoit l'ombre des moindres pechez, quand elle vit sa maison soüillée de si horribles sacrileges ? Elle tenoit encore toutesfois le gouuernail de la raison dans vn si furieux orage des passions & dans vne si profonde nuict de misere, elle adoroit vn rayon de la prouidence de Dieu, qu'elle consideroit au plus fort de ses douleurs. Elle mesme sans s'effarer, vint prendre les corps tronçonnez de ces innocentes creatures, & railla les membres épars au moins mal qu'elle pouuoit, disant :

Mes pauures enfans ie ne pleure pas vostre mort quoy qu'elle ne peut estre assez pleurée. Vous estes morts comme de petits Abels, comme de petits innocens, quittans vne terre profanée des crimes de vos oncles pour aller prendre place au Ciel, vous m'auez deuancée pour viure desormais au sein de vostre grand Pere : Mais ie pleure ces Caïns & ces Herodes, qui vous ont si proditoirement assassinez, & en quelque part qu'ils soient ie m'asseure qu'ils portent de tenailles & des bourreaux dans leur cœur. Ils deuoient pour la

moins respecter les cendres de leur pere, il deuoient auoir compassion de la tendresse de vos corps; ils deuoient auoir quelque égard à mon âge, & au soin que i'ay eu de les éleuer depuis la mort du Roy; & s'ils auoient dé-ja conclu ce massacre, lors qu'ils vous enleuerent de ma maison; ils le deuoient executer entre mes bras. Pour le moins i'eusse fermé vos yeux mourans, de mes doigts, i'eusse essuyé le sang de vos visages, ie vous eusse encouragé a la mort, i'eusse receu vos derniers suspirs dans mon sein. Ha! mes petits nourrissons, ie ne sçauois pas que les baisers que ie vous donnois à vostre depart, estoient les derniers que ie vous deuois donner en vostre vie! Ames pures & innocentes, qui estes parties de ce corps en vn âge, où vous auez ignoré le peché, qui n'ont iamais approché vos connoissances, tant s'en faut qu'ils soüillassent vostre corps: Regardez du haut de ce palais d'astres & de lumieres vostre mere affligée, que Dieu à laissée encore en terra pour donner sepulture à vos corps.

Disant cecy elle les fit enleuer pour les loger au tombeau de leur grand Pere, où estant venuë en personne, la nature arracha vne grosse ondée de larmes à sa constance, & luy fit dire:

Mon tres honoré Seigneur & espoux, qui m'auez si cordialement aimée en cette vie, ne me voulez-vous point ouurir vostre sacré tombeau pour me receuoir aupres de vous? Voicy vos petits fils que ie vous amene de petits fleurons qui ont esté moissonnez en la tendresse de leurs âge par les mains de leurs oncles, vos enfans & les miens. Mon tres-cher mary, ie vous estime heureux d'auoir esté transporté en l'autre monde deuant que de voir ces pitoyables tragedies: si ce n'est que vostre respect les deuoit arrester. Mes pechez seuls ont merité cette vieillesse desolée, à la-

quelle

quelle Dieu m'a reserué pour experimenter les plus sensibles douleurs qui pouuoient iamais tomber en mon imagination. Ie les endureray tant qu'il plaira à la Prouidence Diuine, qui veut tirer cette satisfaction de mes fautes, & ie consommeray de regrets mon corps, qui n'a tantost plus que l'écorce, pour le placer bientost auec le vostre.

La Sainte fondoit tous les iours en larmes auprés de ce Sepulchre, y demeurant iour & nuict, comme si elle eust esté quelque ombre d'vne tres-passée: mais enfin pour se diuertir de cette imagination qui étoit trop affligeante, & vacquer à Dieu plus librement, elle se resolut de quitter totalement la Cour, & aller passer le reste de ses iours en la ville de Tours, auprés du Sepulchre de S. Martin. C'est là qu'elle commença à mener vne vie toute celeste, comme vne personne qui sembloit n'auoir plus rien à demesler auec le corps, & la conuersation des viuans.

Il est vray que les grandes prosperitez ne corrompent pas facilement des ames qui ont pris vne bonne trempe de la crainte de Dieu: si est-ce toutesfois qu'elles les entament & les alterent en quelque façon. Vne petite Abeille marche quelquefois si long tẽps sur son miel, qu'à force de s'y pourmener elle engluë ses aislerons: Aussi vne ame mesme de celles qui sont les plus déuotes, estant continuellemẽt chatoüillée par vne longue suite de bons succez des affaires du monde, prend vn peu d'essor hors de soy, & se relâche dãs vn air riãt & delicieux qui ne luy porte que des objets d'allegresse: mais aussitost que l'aduersité a frappé son coup, elle r'entre chez soy, elle se replie dans soy-mesme, elle se taste, elle se connoist, elle trouue Dieu au fonds de son cœur affligée, & ennuyée des reuolutions du mõde,

elle se guide par dessus les voyes de la Lune, & les routes du Soleil, à ce beau temple de l'Eternité, où viuent les esprits qui sont depoüillez de ces masses de chair, & d'os que nous traittons en cette vie mortelle.

C'est le chemin que prit la sage Clotilde aussitost qu'elle fust éloignée de la Cour, & desembarrassée des affaires qu'elle n'auoit iamais traictées, que par obligation de conscience ; elle entra dans vne douce solitude, où il luy sembloit que la nature n'auoit estalé les montagnes & les valées, les forests & les riuieress que pour luy faire vn Theatre des œuures de Dieu. Elle sauouroit cette retraite comme vne manne du Paradis, & goûtoit auec des delices incroyables ce profond silence apres tāt de bruits confus des broüilleries de la Cour. Il luy sembloit qu'elle parloit alors à Dieu teste à teste, & qu'elle voyoit tout l'orgueil de la terre bien plus bas que ses pieds. Son ame se blanchissoit dans ses larmes, s'affinoit dans ses desirs, & s'éuaporoit toute en Dieu, comme par l'alambic de ses ardentes charitez.

La saincte Dame qui auoit aimé autre fois de se voir éclater dans la Majesté d'vn somptueux habit pour se rendre plus agreable à son mary, & plus auguste aux yeux de son peuple, alloit vestuë si modestement, que son histoire porte qu'on la voyoit couuerte d'vne simple laine. Celle qui iadis estoit toute estincellente de pierreries, paroissoit alors dans les liurées de la Penitence : Celle qui auoit tasché raisonnablement d'entretenir vne mortelle beauté pour la complaisance de son cher espoux, estoit toute consommée des mortifications de la chair : Celle qui apres tant de victoires d'vn des plus vaillans maris qui fust jamais, auoit esté menée

née triomphante dans le chariot de gloire, conuersoit auec les femmes vefves, & les orphelins, cheminant qu si toujours à pied, n'estoit que la debilité de son corps l'en dispensast, par le conseil de ceux qui gouuernoient sa santé.

Celle qui auoit veu tous les Sujets d'vne grande Monarchie à ses pieds, estoit alors continuellement prosternée aux pieds des pauures, qu'elle seruoit comme les viuantes images de Dieu. Celle qui auoit eu quelque soin de menager les finances, comme le nerf de l'estat, se dépoüilloit quasi des choses les plus necessaires à la vie pour secourir les necessitez du peuple : Celle qui s'estoit pleu à bâtir de grands Palais n'auoit plus d'affection que pour les Monasteres, & les Eglises qu'elle faisoit eriger par tout, auec autant de liberalité que luy pouuoient permettre ses moyens. Cette diuine femme estoit comme la Lune en eclypse, qui paroist toute tenebreuse du costé de la terre : mais ne laisse pas d'estre tres-éclatante de la partie qu'elle regarde le Ciel. Aussi ceux qui voyoient cette Princesse des yeux charnels, en vn tel estat disoiét qu'elle estoit eclipsée. Mais Dieu qui dans cette retraitte luy lançoit des rayons de gloire à trauers la nuë du corps, la faisoit voir aux yeux des Anges, comme vne ame toute inuestie du Soleil de iustice.

Comme elle estoit dans la douceur de ce repos, les nouuelles luy viendrent bien chaudement qu'il falloit retourner à la Cour pour appaiser la discorde de ses enfans, qui estoient prests d'en venir aux mains, & de perdre le Royaume dans de grandes desolations de guerres ciuiles.

La saincte ne fit pas comme ceux qui tiennent la retraite des vanitez du mõde ainsi qu'vn supplice, & ne sont iamais à eux-mesmes, si la necessité

ne

ne leur fait prendre le chemin qu'ils ne ſçauroient choiſir par raiſon. Auſſi-toſt qu'elle entendit ces importunitez qui la rappelloient aux affaires du monde, elle s'en alla proſterner au ſepulchre de S. Martin, pleurant à chaudes larmes, & diſant: *Mon Dieu vous ſçauez mon cœur, & que ce n'eſt point ny par crainte du trauail, ny par manquement de courage, que ie me ſuis retirée de la Cour de mes enfans: mais que voyant leurs deportemens, & leurs affaires en vn tel eſtat, que ie ne penſois pas leur pouuoir aucunement profiter par mes conſeils, i'ay choiſi le moyen que i'eſtimois le plus ſortable pour les aider, qui eſt celuy des prieres: Et me voicy maintenãt proſternẽ au tõbeau d'vn de vos plus grands ſeruiteurs, pour vous ſupplier par ſes merites, & par ſes cendres d'appaiſer les querelles de ces infortunez enfans, & de regarder de l'œil de vos miſericordes accoûtumées ce pauure peuple, & cette France, à qui vous auez conſigné tant d'arrhes de vos fidelles amitiez. Mon Dieu, ſi vous iugez que ma preſence puiſſe ſeruir pour addoucir l'aigreur de ces eſprits, ie n'auray ny conſideration de mon age, ny de ma ſanté: mais ie me ſacrifieray en ce voyage pour le public: Mais ſi ie ne puis ſeruir d'autre choſe que d'vn fardeau inutile, comme ie me le perſuade aſſez raiſonnablement, ie vous coniure par voſtre bonté, de receuoir mes humbles prieres, & pacifier leurs affaires, & me conſeruer touſiours l'honneur que i'ay de vous ſeruir en cette retraitte.*

Choſe miraculeuſe: on remarque qu'au meſme temps que la Sainte prioit à ce tombeau, les armes des freres qui eſtoient deſia preſtes de ſe choquer, pour faire vn deluge de ſang, s'arreſterent tout court: & ces deux Rois, ſans ſçauoir de quel eſprit ils eſtoient pouſſez, s'enuoyerent mutuellement vne Ambaſſade de paix, laquelle fut concluë ſur le

champ

champ, auec l'admiratiō & le contentement de tout le monde. Cela confirma fort Clotilde en sa saincte resolutiō, où elle vesquit iusques à vne assez profonde vieillesse. Enfin ayant eu reuelation du iour de sa mort, elle manda ses deux fils Childebert & Clotaire, dont celuy-cy qui estoit le plus farouche, auoit esté aucunemēt humilié, ayant suby quelques penitēces à luy ordōnées par le Pape Agapet, pour expier beaucoup d'excez qu'il auoit commis : car telle est la plus commune opinion. Ces deux Rois estans venus, la mere leur parle en ces termes :

I'estois quasi resoluë de sortir de ce monde sans vous voir, non pour la haine de vos personnes, qui ne peut tomber en vne ame telle que la mienne : mais pour l'horreur de vos deportemens, qui ne se peuuent iustifier que par la repentance. Dieu sçait que vous ayant veu despoüiller tant de fois le respect que vous deuez à mon âge, & à l'authorité que la nature me donnoit sur vôtre conduite, iamais ie ne me suis peu défaire d'vn cœur de mere enuers vous, que ie retiens encore sur le bord du tombeau. Ie vous auois demandé à Dieu deuant vostre naissance, auec des desirs qui me sembloient alors raisonnables, mais qui estoient peut estre trop importuns; & si iamais mere fut passionnée de l'amour de ses enfans, i'ay ressenty ces aiguillons bien viuement, donnant mon ame en proye à tous les soucis, & mon corps au trauail, pour vous nourrir, & vous éleuer auec des souffrances qui ne sont pas si ordinaires aux Reynes Meres.

I'attendois de vostre naturel quelque correspondance à mes charitables affections, lors que vous seriez venus en âge de discretion, & ie m'imaginois apres la mort de vostre pere mon tres-honoré Seigneur, que mon âge qui alloit au declin, trouueroit quelque soulagement dans vostre pieté. Et vous

auez fait ce que ie veux passer sous silence ; car il me semble que vos esprits en ont autant d'horreur que le mien, qui en saigne encore, & ie ne sçay pas quand le temps estanchera le sang d'vne playe si aifforme.

Helas ! mes enfans vous vous estes persuadez que c'estoit vn aduantage de dépeupler le monde pour estendre vôtre domaine, & violer la nature pour cimenter vos throsnes du sang de vos proches : ce qui est vne execrable frenesie. Car ie proteste à cette heure, où ie m'en vais rendre compte de mes actions deuant le Dieu viuant, que i'aymerois mieux vous auoir engendrez pour estre valets de Paysans, que de vous voir le sceptre en la main, s'il ne seruoit à autre effet que pour authoriser vos crimes. Aueugles, qui ne voyez pas que les diamans d'vne Courõne Royale suent d'horreur sur vne teste enuenimée d'ambition. Quand vous serez au poinct où ie suis maintenant, que vous seruira d'auoir porté la pourpre, si pour l'auoir soüillée de vos ordures, il en faut faire échange auec vn habit de flammes, qui ne s'vsera non plus que l'eternité ?

Retournez, mes enfans, au bon chemin que vous auez delaissé. Vous auez peu voir par quels sentimens la Prouidence de Dieu a conduis le Roy vostre pere au throsne de cette Monarchie : vous auez aussi remarqué les desastres des Roys nos proches parens, pour s'estre égarez de la vraye pieté. Ce peu d'ombre que vous retenez encore de la saincte Religion, a suspendu la main de Dieu, & retenu le coup fatal qu'il deuoit décharger sur vostre Estat. Si vous persistez dans le mal, vous irriterez sa Iustice par le méprìs de sa misericorde. Demeurez sur tout vnis d'vn lien de paix immuable : car en diuisant vos cœurs, vous diuiserez vos Royaumes : & voulant edifier vos fortunes par vos dissentions, vous desolerez vos maisons. Rendez la Iustice à vostre pauure peuple, qui viuoit sous

sous le regne de vostre pere auec tant de repos, & maintenant vos diuisions l'ont couuert d'amertumes. N'est-il pas temps d'oublier le passé, & de commencer à viure lors qu'il faut commencer à mourir? Mes enfans, ie vous dis le dernier Adieu, & vous prie de vous souuenir de ma pauure ame, & de loger mon corps au sepulchre du Roy vostre Pere, comme ie l'ay toûjours desiré.

La saincte disant cecy, vid que ses enfans qui auoient esté auparauant si endurcis, fondoient tous en larmes, & agenoüillez autour de son lict, luy baisoient les mains, ayans la voix si entre-coupée de sanglots, qu'ils ne pouuoient répondre vn seul mot. Là dessus elle tira le rideau sur toutes les affaires du monde, pour s'entretenir seulement auec Dieu. Et comme la maladie alloit croissant, elle prononça hautement la profession de la Foy Catholique, en laquelle elle mouroit; puis demanda les Sacremens de l'Eucharistie, & l'Extreme-Onction, qui luy furent administrez, & qu'elle reçeut auec vne extreme deuotion. De là elle fut encore quelque temps, qu'elle ne viuoit plus que des extases de son ame, conuertissant ce peu de souffle qui luy restoit sur les levres aux loüanges de Dieu: Et enfin elle rendit son bien-heureux esprit le troisiéme iour de Iuin, la premiere heure de la nuict, disant à l'article de la mort ces paroles: *Ad te Domine leuaui animam meam: Deus meus in te confidi, non erubescam.*

L'histoire porte que la chambre où elle mourut, au poinct que son ame sortit du corps parut fort lumineuse & que ses sacrez membres, rendirēt vne tres-douce odeur, qui laissa à tous les assistans vne grande estime de sa saincteté. Son corps fut enterré comme elle auoit souhaitté, aux pieds de saincte Geneuiefue: car elle estoit si humble, qu'elle s'estimoit

ſtimoit bien-heureuſe d'abaiſſer ſon diadéme ſous les cendres d'vne pauure bergere. Sa memoire a eſté ſi honorable à toute la France, qu'on la reuere encore ſous le nom de ſaincte Clothe, qui eſt le terme du vulgaire.

O femme vrayement digne de porter vne couronne d'eſtoilles, l'or, l'argent, & les pierreries ſont trop baſſes pour vous, s'il vous falloit faire des ſtatuës dignes de voſtre merite, les diamans, les emerandes, & les topazes qui ont eſté employées aux effigies des Reynes d'Egypte, ſeroient en vn trop bas degré, en conſideration de vos loüanges.

O Reynes, ô Princeſſes, mais ô Dames, & Damoiſelles, pourquoy ne ferez-vous pas pour le moins en vos maiſons ce que celle-cy a fait en vn grand Royaume? Quelle gloire, quel empire, & quel triomphe, ſortir de la maiſon d'vn Roy de Bourgongne cõme vne brebis innocente, vne pauure orpheline, mariée par dépit, qui entre en vne cour pleine d'idolatres, qui ſembloit alors vne foreſt de beſtes rauiſſantes, & les ſçauoir ſi bien charmer, auec les charmes inuincibles de ſa pieté, que de cõuertir vn Roy belliqueux, farouche, Payen, & en le cõuertiſſant changer toute la face d'vne grãde Monarchie?

Tout ce que nous auons de Religion, de pieté, & de bon-heur apres Dieu, nous le deuons à cette ſaincte Reyne. O France! ô France ma chere patrie, que tu es obligée à ſa memoire, à ſon nom, à ſa vertu, & combien tu dois conſeruer ce precieux threſor de la Foy qu'elle t'a ſi heureuſement confié par ſon exemple.

Ie ne parle point maintenant des careſſes particulieres que tu as receuës du Ciel. Ie ne dis rien de tes Fleurs de lys, de ta ſainte Ampoulle, de ton Oriflamme, de la gueriſon des écroüelles, & d'autres

tres choses semblables : Ie dis seulement ce que tu peux vanter à la face des nations ; & iamais tu ne perdras cette gloire que S. Gregoire le Grand, hõme incomparable, qui fleurissoit il y a plus de mille ans, t'a donné dans ses liures, lors qu'il t'apelle, *La lampe du monde vniuersel*, & dit que tes Monarques *excellent autant par dessus les autres Princes souuerains, que font les Rois par dessus les peuples.*

Ie dis ce que tu peux publier comme vn priuilege fort extraordinaire, que Constantin le Grand fit iadis vne ordonnance, qui fut depuis grauée sur l'Autel de saincte Sophie, en la maistresse Eglise de Constantinople: par laquelle il defendoit expressement à toute sa posterité, de faire aucunes alliãces ny mariages, auec les estrangers, qui fussent sous le Ciel, hormis la nation des François : comme si ce Religieux Monarque eust preueu que c'estoient les Rois de France qui deuoient le seconder au zele qu'il auoit à la deffence de l'Eglise. Voy & considere les graces que Dieu t'a fait en cecy. Regarde tes voisins. Regarde les puissances, & les souuerainetez de la terre. Regarde les Empires, & les Royaumes, Où est-ce qu'on en trouuera vn seul de la memoire des hommes, qui ait reçeu la Religion Catholique auec plus de faueur, qui l'ait defenduë auec plus de courage, qui l'ait conseruée auec plus de cõstance ? Voy l'Empire Romain, & tu verras incontinent apres Constantin, ses fils heretiques, son gẽdre Apostat. Voy l'Italie, & tu la verras couuerte sous le bouclier de tes Rois. Voy l'Espagne, & tu la verras inondée de Goths, de Vandales, de Sarrazins, & le sceptre entre les mains de Rois Ariens ? Voy l'Angleterre, & tu verras qu'elle n'a point reçeu la Foy à bon escient que six cens ans estant dé-ja expirés depuis l'ouuerture de l'Euãgile.

La

La Pologne ne compte que six cens cinquante deux ans depuis son Christianisme : La Moscouie six cens vingt-deux. Tu es seule, ô France, à qui IESVS CHRIST, estant dans l'agonie de sa douloureuse Passion, lors qu'il recommandoit sa Mere à S. Iean, & son Ame à son Pere, a designé & deputé miraculeusement vn Pasteur: c'est à sçauoir, le glorieux S. Denis, qui reçeut les premiers rayons de la connoissance de Dieu dans cette eclipse, qui arriua à la mort du Sauueur, pour répandre apres ses diuines lumieres auec son sang sur les montagnes, où tes Vierges viuent encor auiourd'huy vne vie toute Angelique.

O France, pourquoy as-tu éclairé toute les parties du monde de tes conquestes ? pourquoy tes Rois s'estans tousiours communiquez auec tant de douceur, & de facilité ont-ils augmenté leur Majesté par la familiarité des peuples qui a coustume de la dissoudre ? Pourquoy ont-ils paru comme des Amethistes, qui éclairent d'autant plus qu'on les porte souuent ? Pourquoy as-tu esté vne pepiniere de tous les grands esprits ? Pourquoy as-tu tenu de tout temps l'Empire des lettres & des sciences ; semblable à cét Autel du Soleil, d'où l'on prenoit la lumiere pour allumer toutes les lampes ? Pourquoy fais-tu estonner toutes les histoires de la durée de ta Monarchie, qui n'en trouuent pas vne comparable dans le monde ? Pourquoy Dieu t'a-t'il tant de fois enrichie de tes pertes, ennoblie de tes desastres, éleuée par tes ruines, & par tes precipices ?

Fecitque cadendo,

Ne caderes. N'est-ce pas pour auoir conserué ce precieux jouyeau de Clotilde ; cette Foy, cette Religion qu'elle a consignée à tes Rois, & à tes peuples: O aueugle si tu l'ignores!

ô insensible si tu la negliges ! ô desastreuse si tu la perds ? A voir encore les cendres de cette bonne Princesse qui sont en ta ville capitale ; cendres dignes d'estre baisées des Reynes, honorées des Rois, reuerées de tout le peuple.

Tant qu'il y aura des sacrifices, des Autels, des Anges, & des hommes, le nom de saincte Clotilde viura, & se répandra auec vne douce odeur par toutes les Prouinces du Christianisme, & ma plume qui prend son vol plus loing que mes desseins ne l'ont iamais portée, sera la messagere de ses grandeurs, auec autant de fidelité qu'elle a de confiance en sa protection.

Ie veux encore pour couronner cette œuure, vous representer vne Dame sortie de son sang, petite fille d'vn de ses fils, qui a fait en Espagne ce que celle-cy fit en France, conuertissant son mary à la Foy, pour gaigner en suite la nation.

SECTION X.

Indegonde sortie du sang & de la maison de Clotilde, porte la Foy Catholique en Espagne.

ENuiron l'an cinq cens quatre vingt & trois, Leuigilde, Prince Arien, regnoit dans l'Espagne : & voyant que la maison de France tenoit le haut bout dans tous les Royaumes du monde, il en rechercha l'alliance : & obtint pour femme de son fils aisné, qu'on appelloit Hermenigilde, la fille de Sigisbert petit fils de Clotilde : qui se nomme dans l'histoire du nom d'Indegonde.

Histoire d'Hermenigilde & d'Indegonde.

C'estoit vne Princesse des plus accomplies de son siecle : en qui la beauté, la grace, & la vertu fai-

ſoient vn merueilleux concert pour luy gaigner les cœurs de tout le monde. Chacun regrettoit que cette belle aube du iour,qui commençoit à éclairer la France de ſes rayons, alloit à ſon leuer au pays où le Soleil ſe couche, & que tant de rares perfections ſe ſeparoient du Royaume qui leur auoit donné naiſſance. La bonne fille qui n'auoit autre veuë que l'obeyſſance qu'elle deuoit rendre à ceux auſquels la nature l'auoit aſſujettie,s'en alloit toute contente:ioint qu'elle eſtoit vn peu chatoüillée de ce nom de Reyne, qu'elle pouuoit vn iour raiſonnablement eſperer : Mais elle ne ſçauoit pas les combats, & les eſpines qui l'attendoient au lieu meſme où elle ne pretendoit moiſſonner que des fleurs.

Ie ne penſe pas que l'Enfer puiſſe iamais enfanter vn mal ſemblable à l'hereſie : qui peruertiſſant toutes les bonnes affaires, s'appreſte dé-ja pour noyer tous les contentemens de cette innocente ame dans vn deluge de larmes. Helas! qu'vn million de gehennes meritent bien d'eſtre employées ſur les eſprits criminels de ceux qui ont eſté les premiers autheurs de ce monſtre:car il a troublé de tout temps les Eſtats des Princes,perdu tant de genereuſes Nobleſſes, & planté la diuiſion dans les plus fermes amitiez.

Les ſages apprehendoient fort d'enuoyer cette ieune fille en Eſpagne,la marier à vn prince heretique,la mettre en vne Cour toute infectée d'hereſie, où elle n'auroit autres obiets que l'erreur,& le vice. *Voila*, diſoient-ils,*vn beau vaiſſeau bien equipé,bien orné, bien doré, qui a les voiles de lin,les cordages de pourpre, & les auirons d'argent:mais on le va expoſer à vne rude tempeſte.Voilà vne excellente prairie toute émaillée des plus delicieuſes beautez de la nature:mais on*

on la va opposer à vne cruelle bize. Voila vn cristal bien poly, bien delié, & des plus affinez : mais on le va loger entre les coups de marteau. Voila vne statuë toute éclatante en or, & en pierreries : mais on luy donne des pieds de terre. Que fera vn enfant parmy tant de malices? vn âge si tendre parmy tant de testes, qui ont blanchy dans le peché, vne si grande simplicité parmy tant de surprises? vne fille qui n'a en recommandation que la pudicité & l'obeissance, parmy tant de mauuais commandemens? Pensons-nous qu'vn beau-pere, vn mary, vne belle-mere n'ayent point de puissance, sur son esprit? que les douceurs ne la chatoüillent, que la dignité d'vn Royaume ne la flechisse, que l'éclat d'vn diademe ne l'éblouïsse, que la force ne l'enleue? Si on luy vouloit donner ce qu'elle merite, on luy donneroit tout, hormis la puissance de se perdre.

Les autres disoient fort raisonnablement: Qu'il ne falloit point craindre que prenant vn Royaume elle perdist la Religion, qu'elle estoit d'vn sang si illustre, qu'il ne receuoit point de tache, qu'elle creueroit plûtost que deshonorer sa naissance: qu'elle endureroit tous les tourmens des Martyrs deuant que trahir sa Foy, & que s'il falloit faire naufrage de tous les biens, que la derniere planche qu'elle embrasseroit ce seroit la bonne conscience. Qu'elle seroit assistée d'vn fidelle conseil, qui ne l'abandonneroit point. Qu'il y auoit encore en Espagne grand nombre de Catholiques, dont elle essuyeroit les larmes, & adouciroit les aigreurs: Que son mary qui estoit vn ieune Prince, n'estoit point si endurcy qu'elle ne le peut vn iour ranger à la Foy Catholique. Les femmes sont toute-puissantes quand elles ont gaigné le cœur d'vn homme: Enfin qu'il falloit regarder l'exemple de son ayeule, qui auoit conuerty son mary auec toute sa Cour;

& que ſi on euſt voulu auoir des conſiderations froides & timides ſur ce mariage, la France ſeroit encore Payenne. Si la mere a vaincu vn Idolatre, la fille pourra bien emporter vn Arien.

Toutefois ceux qui diſoient cecy ne iugeoient pas que la conuerſion des Heretiques eſt bien plus difficile que celle des Payens, tant pour la demeſurée preſomption qui poſſede ordinairement leurs eſprits, que pour vne certaine malediction, qui ſemble eſtre attachée à ceux qui ſe retirent volontairement de la lumiere, & ſecoüent le ioug des puiſſances legitimes.

Neantmoins les conſiderations de l'eſtat l'emporterent, Indegonde voulut prendre le ſort, ſe promettant tant d'aſſiſtance de Dieu, que non ſeulement elle demeuroit ferme en la pieté de ſes ayeuls : mais que ſi elle pouuoit, elle ſauueroit ſon mary : d'autant qu'elle ne penſoit pas qu'il fuſt de marbre, ny de fer, pour ne pouuoir eſtre amoly des careſſes de ſon ſexe.

La courageuſe fille fut menée en Eſpagne par vne fleuriſſante eſcorte de Nobleſſe Françoiſe, où elle fut receuë auec de tres grands applaudiſſemens pour la reputation qu'auoit le nom de France dans l'eſtime de tous les peuples.

Le Roy Leuigilde ſon beau pere eſtoit marié en ſecondes nopces à vne femme Arienne nommée Goiſinthe, qui eſtoit auſſi difforme de corps que d'eſprit : neantmoins elle auoit charmé le cœur de ce vieillard, par ie ne ſçay quels artifices, tellement qu'elle tenoit le haut bout dans les affaires, & plioit quaſi toutes les volontez à ſes inclinations.

Elle monſtra au commencement vne extraordinaire paſſion à ce mariage, & alla en perſonne au deuant de la Princeſſe, luy faiſant tant d'accueil qu'il

qu'il ſembloit qu'elle la vouluſt manger de courtoiſie.

C'eſtoit toutesfois bien voir la nuict & l'Aurore en vn meſme caroſſe, que de voir ces deux Princeſſes enſemble : car Goiſinthe outre les autres diſgraces de ſa perſonne eſtoit deuenuë borgne : & Indegonde outre tant de belles parties qu'elle auoit de la nature, paroiſſoit ce iour là dans ſes atours, ſemblable à ces Deeſſes que les Poëtes & les peintres forment ſur les plus aduantageuſes idées de leur eſprit.

Hermenigilde ſon mary la voyant ſi parfaite, ſentit bien que les regards qui ſortoient de ſes yeux eſtoient de rayons pour elle : mais des fleſches pour ſon cœur, dont il ne deuoit receuoir que des playes honorables. Iamais homme ne s'attacha à creature du monde d'vne amour ſi fort, ſi honneſte, & ſi innocent, que ce Prince fit à cette admirable fille. Dés le premier abord, & le premier clin d'œil; il ſentit ſon eſprit enleué d'vne douce violence, & luy ſembla que cette eſtrangere venoit pour traiter auec luy vn amour tout autre que celuy de la chair, & du ſang.

C'eſt vne propoſition qui a eſté aſſez debatuë des Sages anciens touchant le rencontre des amitiez, qui s'appliquent ſi diuerſement aux objets quelquefois par des voyes ordinaires, comme par vn éclat manifeſte de la beauté, & de la bonté : quelquefois auſſi par des ſentiers du tout extraordinaires, de ſorte qu'il eſt bien difficile à deuiner, d'où vient le nœud qui lie deux perſonnes qui ne ſe ſont iamais veuës ſi ſubitement ; que cela ſe fait en vn tournemain, & ſi inſeparablement que cela dure iuſqu'au tombeau. Les vns ont dit que cela venoit des ſecrettes influences des meſmes aſtres

qui president aux naissances : ce qu'ils ont bien de la peine à verifier. Les autres ont pensé que c'étoit vne œuure de fortune , & que les amours se broüilloient comme des cartes pour marier quelquefois vne Reyne à vn valet. Les autres ont rapporté cela aux complexions du corps,& à la ressemblance qui a coûtume d'estre mere des affections,ce qui est bié probable;Les autres,à la qualité des humeurs:ce qui s'experimente assez tous les iours.

Mais outre cela,il y a quelque touche secrette comme en la pierre d'ayman,que nous ne connoissons pas assez , laquelle frappe son coup promptement , & parle d'vne parole muette au fonds du cœur. Pour moy,ie penserois qu'en cette amour que porta Hermenigilde à Indegonde , il y auroit quelque trait bien particulier de la Prouidence de Dieu, qui vouloit lier fermement son ame à celle dont il pretendoit se seruir pour sa conuersion.

SECTION XI.

Les persecutions d'Indegonde.

IAmais nopces ne furent plus agreables, ny amitiez plus fidelles , ny commencemens plus heureux qu'estoient ceux-cy ; mais il y a tousiours aux choses humaines quelque malheur qui s'attache aux felicitez les plus riantes, & ne donne gueres de vin , qu'il n'y mesle de la lie.

Ie ne sçay quelle fantaisie prit à cette mauuaise marastre Goisinthe ; mais elle étoit ialouse des chastes contentemens de son beau fils , & quasi toute assortie de cette admirable Princesse qu'elle ne pouuoit quitter de veuë. Elle épioit leurs conuersations,leurs discours, leurs plaisirs, & se jettoit toûjours

ours à la trauerse de leurs desseins, se monstrant aussi importune, que si elle eût esté vn de ces esprits malins, qui ont coûtume d'obseder les hommes.

Indegonde quoy qu'elle aymast passionnement son mary, n'osoit pas refuser les caresses de cette belle mere, ny monstrer qu'elle s'ennuyoit en la compagnie de son sexe, pour couurir vn homme: mais le Prince en grondoit bien haut, & ne pouuoit dissimuler la ialousie de sa belle mere, disant: *Qu'elle se deuoit contenter du credit qu'elle auoit aux affaires, sans vouloir éclairer de si prés son mariage, & luy rauir par ses importunitez son espouse.* L'autre luy faisoit entendre que cette frequente conuersation, & cette amitié qu'elle luy monstroit, ne tendoit à autre fin que de la conuertir à sa religion, pour la rendre apres plus souple à ses volontez. Et de fait, elle témoigna bien que ce dessein estoit graué bien auant dans son cœur; car elle n'épargna ny force, ny artifice pour seduire cette innocente Princesse, luy liurant la guerre premierement en dragon, puis en lion.

Elle luy remonstroit auec artifice, Que Dieu pouuoit estre seruy aussi bien en vne Religion qu'en vne autre: Qu'il se falloit accommoder aux lieux où le sort nous auoit rangé: Que c'estoit la premiere science d'vn Royaume de prendre les volontez, & les inclinations du Roy: Qu'elle n'estoit pas venuë en Espagne pour dõner la Loy, mais l'exẽple d'obeïssance: Que iamais son mary ne la pourroit fidellement aimer tant qu'elle auroit d'autres sentimens, d'autres loix, & d'autres Sacremẽs que luy: Que iamais elle ne seroit Reyne des peuples, si elle ne prenoit la Foy des peuples, ausquels elle doit commander: Qu'il ne falloit point craindre les reproches de la France, où les plus prudens iugeroient toûjours

dit toute escumante de colere : que puis qu'elle ne vouloit pas estre baptisée à l'Arienne, elle luy prepareroit vn autre baptesme, qui la laueroit depuis la teste iusques aux pieds, & là dessus l'enragée fit cét attentat du tout barbare, qui est raconté par sainct Gregoire le grand, & plusieurs autres. C'est qu'apres auoir traisné cette pauure Princesse par les cheueux, & tourmentée iusques à quelque effusion de sang, elle la fit prendre par deux ou trois de ses filles suiuantes, & leur commanda de la dépoüiller toute nuë, puis de la lier auec des cordes par dessous les bras, & en cette posture la plonger dans vn estang en vne saison assez froide.

C'estoit vn spectacle pitoyable, de voir la fille d'vn Roy traictée d'vne si cruelle façon, au mesme lieu où elle estoit entrée auec tant de triomphe, L'impie Goisinthe estoit sur le bord de l'estang, comme celle qui presidoit à cette tourture, & commandoit à ses malheureuses seruantes de la descendre en l'eau, non tout d'vn coup, mais petit à petit, pour luy faire endurer vn plus long martyre. A chaque moment la mauuaise Reyne crioit,

Dites que vous estes Arienne, & on vous sauue.

La saincte fille qui n'aprehendoit point tant la mort que la nudité, répondit hautement:

Ie suis Catholique, Catholique ie veux mourir. Ostez-moy la vie sur cette confession, ny l'eau, ny le feu n'auront iamais tant de force sur moy que de m'en faire dedire.

Elle fut long-temps en ce tourment, auec vne constance qui estonna cette ame carnassiere, qui la faisoit tourmenter. Enfin elle reprit ses habits, sortant de l'eau comme d'vn amphitheatre de son glorieux combat.

SEC

SECTION XII.

La retraitte d'Hermenigilde, & sa conuersion.

HErmenigilde qui ne sçauoit rié de ce qui s'estoit passé, la voyāt vn peu pasle, & affoiblie d'vne si rude secousse, luy demanda si elle auoit quelque douleur de corps, ou quelque affliction d'esprit qui luy donnoit autre tein que l'ordinaire: mais la sage Princesse répondit que ce n'estoit rien, & qu'il n'y auoit pas chose si importante, qu'elle fut digne d'occuper sa connoissance.

Luy qui s'apperçeut bien que par sa discretion elle dissimuloit quelque grande disgrace, s'enqueste fort curieusement de ceux qui le pouuoient informer, & n'apprend que trop tost le cruel affront que sa marastre Goisinthe auoit fait à sa femme. Cela le perça d'vne douleur si sensible, & luy aluma tant de feu, & de colere au cœur, que si la crainte de Dieu, & la douceur de sa femme n'eussent seruy de contre-poids à sa passion, il estoit pour mettre en pieces cette meschante Reyne : mais la bonne Indegonde se iettant à ses pieds, le pria par tout ce qui luy estoit de plus auguste, de ne precipiter point l'affaire à telles extremitez, & fit si bien auec son eloquence naturelle, qu'il se contenta de déloger promptement de la Cour, & se retirer à Seuille, que son pere luy auoit donné en appanage.

Ce fut alors que ces chastes amours qui auoient esté trauersées par les importunitez de Goisinthe, apres auoir surmonté tous les obstacles, s'élargirent comme vne riuiere, qui ayant rompu ses digues se répand d'vne course victorieuse dans l'estenduë de son

ſon canal. Hermenigilde ne ſe pouuoit raſſaſier de contempler tant de vertus dans vne ſi grande beauté: la modeſtie qu'elle auoit témoignée en cette derniere diſgrace, luy donnoit des ſentimens de ſa pieté par deſſus tout ce qui ſe peut dire.

Ceux qui ne recherchent dans le mariage qu'vn amour de volupté, qui eſt plus mince que la fumée, & plus leger que le vent, ne ſçauroient penſer combien ces belles amitiez, qui ſont filles des vertus, nourriſſent de ſaintes delices. Ce ſont des feux celeſtes, qui ſont touſiours au ſein de Dieu, comme dans leur ſphere; c'eſt luy qui les engendre, & les nourrit, ſans qu'ils ſoient contraints de deſcendre en terre pour mendier vn chetif aliment des creatures periſſables, qui promettent tant de merueilles, & n'enfantent que du vent.

Ces deux grandes ames ſe regardoient auec des yeux de colombe, & s'enflammoient mutuellement d'affections ſi honneſtes & innocentes, que les Anges n'auroient point de honte d'auoir de ſemblables feux, puis que ce ſont ceux de la charité, qui eſt l'eternel foyer de toutes les ames les plus épurées.

Indegonde s'apperceuant qu'elle étoit déja bien auant dans l'eſprit de ſon mary, & qu'il n'y auoit plus de belle mere pour rompre ſes deſſeins, le ſollicitoit à bon écient de ſa conuerſion, & luy diſoit:

Monſieur, ie vous confeſſe que l'honneur que i'ay de voſtre alliance, ne me ſemble point accomply, tant que ie vois entre nous deux vne muraille de diuiſion; qui nous ſepare de creance, & de Sacremens. Puis que nos amitiez en ſont venuës à ce poinct, qu'elles ont tout en commun, & qu'elles vniſſent les choſes les plus differentes, pourquoy diuiſerons-nous en Dieu, qui eſt tres-ſimple de ſa nature? Pourquoy ferions-nous deux Religions & deux Autels, puis que nous viuons

mainte

maintenant en telle ſorte, que nous n'auons qu'vne table, qu'vn cœur & qu'vn lit ?

Veritablement, Monſieur, ſi ie voyois le moindre rayon de la verité en la ſecte que vous profeſſez, & quelque eſperance de ſalut, ie voudrois m'y ranger, pour me lier d'auantage à voſtre perſonne que i'ayme par deſſus toutes les choſes du monde: Mais il eſt tres certain que vous eſtes mal logé, que vous ſuiuez vn phantoſme au lieu de la verité, & que mourant en cét eſtat, vous perdez vne ame ſi noble, que ie la voudrois acheter au prix de tout mō sāg. Ie ne me vāte pas d'étre ſçauante, comme vous autres Ariens qui auez tant de belles allegatiōs de l'Eſcriture, que vous faites croire aux ignorans, que Dieu eſt tout ce que vous vous eſtes imaginé :

Monſieur, i'eſtime pour moy que la premiere ſageſſe en matiere de Religion; c'eſt de n'eſtre point ſi ſage que vous eſtes, & auoir vn peu plus de ſouſmiſſion d'eſprit: car la Foy eſt le partage des humbles, & iamais le iour de Dieu ne luit en vne ame qui a trop du iour de l'hōme. Vous voyez bien que cette hereſie des Ariēs eſt vne bande reuoltée, qui a quitté le grand chemin pour ſe ietter à trauers chāp. Vous n'ignorez pas que cét Arius étoit vn malheureux Prétre, qui fit vne hereſie de dépit qu'on ne le faiſoit pas Eueſque: laquelle fut reprouuée & condānée ſolemnellement en vn Concile de trois cents & dix-huict Eueſques. Ceux-là eſtoient aſſez ſages pour vous, & pour moy. Ie m'arreſte à leurs reſolutions, ie ſuis le general de l'Egliſe. Ie me tiens ferme au gros de l'arbre, & vous vous attachez à vne branche pourrie. Ie n'ay point de plus fort argument que cette ſucceſſion des Paſteurs legitimes, que cette grande conformité de l'Egliſe Vniuerſelle, que cette ſuitte de tous les ſiecles, que tant de ſageſſe, de ſaincteté & de pureté que ie vois reluire de noſtre côté.

D'a

D'abondant ie viens d'vn pais où l'on a veu tous les Roys Ariens circonuoisins faire de tres-malheureuses issuës : lors que mon grand ayeul, le Roy Clouis, pour auoir embrassé sincerement la Religion Catholique, receuoit tant de benedictions du Ciel, qu'il sembloit auoir le bon-heur & les victoires à sa solde. Ie ne suis point fille de Prophete, & ne me vente pas d'auoir l'esprit de Prophetie : mais i'oserois bien predire que le Royaume d'Espagne ne sera pas de longue durée, s'il ne vomit cette peste de l'Arianisme, qu'il a dans le cœur. Pleust à mon Dieu, qu'aux despens de ma vie, ie luy donnasse ma Religion, ie m'estimerois alors la plus contente Reyne du monde.

Hermenigilde ne sçauoit que respondre à la force de la verité & de l'amour, qui sont les deux plus puissantes choses du monde : seulement il disoit, que c'estoit vne affaire qui meritoit bien d'y penser, & que ces changemens aux personnes de sa qualité sont sujets à beaucoup de censures, s'ils n'ont de grandes raisons pour caution. La bonne Princesse pour luy donner tout loisir d'y aduiser, fit tant par son industrie, qu'il traittast auec saint Leandre, qui estoit vne forte colomne de la Foy Catholique dans l'Espagne. Le sage Prelat ménagea si bien l'esprit du Prince, qu'auec l'assistance de Dieu, & les bons offices d'Indegonde, qui remuoit Ciel & terre pour cette conuersion, il le tira de l'erreur. Le braue courage aussi-tost qu'il vit le rayon de la verité, la voulut reconnoistre, & confesser librement, prenant le chréme des Catholiques sur le front, auec pompe & solemnité, iusques à faire largesse de monnoyes d'or qu'il fit battre exprés vn peu trop soudainement, y faisant grauer son image auec vne deuise qui disoit, *Hæreticum hominem deuita* : c'est à dire, *Qu'il faut fuyr l'Heretique* : faisant allusion à son pere Leuigilde.

C'est vne chatoüilleuse piece que la dispute qui touche les Estats des Princes, où la pluspart de ceux qui en parlent, apportent leur interest pour texte, & leur passion pour commentaire. Le silence & la paix qui sont les deux reposoirs d'vne bonne conscience, valent beaucoup mieux que toutes les questions qui allument les diuisions : i'estime que la meilleure doctrine est celle qui sçait mieux cimenter la concorde entre les Tiares, les Diadémes, & les Couronnes, entretenir l'obeïssance des peuples enuers les Souuerains, & s'il y a des veritez qui soient filles de l'abysme & du silence (comme ont dit ces Anciens) les laisser en la maison de leur pere & mere : où quand elles ne profitent de rien, elles seront tousiours mieux logées qu'en public.

Ce n'est pas le vice, mais le temps qui partage les Saints, & chacun pense probable vn affaire qu'il a prise du biais de ses sentimens. S. Leandre approuuoit le diuorce d'Hermenigilde en Espagne. S. Gregoire de Tours le blasmoit en France : Ie n'entre point dans toutes les considerations des deux : mais ie pense que ce Prince prit des voyes trop violentes en ses commencemens, leuant les armes contre son pere, qui n'estoient point selon le conseil de sa femme, & ie ne veux point d'autre autheur que luymesme ; puis qu'il condamna son dessein aussi-tost qu'il commença de deuenir Saint.

SECTION XIII.

Lettres reciproques du Pere, & du fils, sur leur diuorce.

HErmenigilde extremement piqué de l'affront qu'il auoit receu en la personne la plus chere qu'il

qu'il eut au monde, & qui ne marquoit pas autour de soy d'vne Noblesse qui attisoit le feu de la colere, esclatta d'abord auec violence : Le pere qui estoit vn vieillard ombrageux, se sentit fort piqué de ce remuëment, & la maraltre ne cessoit de ietter des flammes par la gorge, & de crier *alarme*, tant qu'elle pouuoit, pour porter incontinent les affaires au dernier poinct de la seuerité.

Toutefois Leuigilde deuant que de venir à ces extremitez, essaya de faire quelque chose par lettres qui se trouuent couchées dans l'histoire, où ce Prince rusé flatte son fils de belles paroles, pour le surprendre. En voicy la copie.

Mon fils, ie voudrois bien vous dire en presence ce que ie ne puis assez exprimer dans mes lettres, si vous auiez autant de confiance en moy, comme i'ay encore d'amour pour vous. Ie pense que si vous estiez aupres de ma personne, éloigné des mauuais conseils de ceux qui abusent de la facilité de vostre bon naturel, ie pourrois tout sur vostre esprit, & comme pere, & comme Roy : pour le moins si vous craignez mon Sceptre, vous aymeriez ma charité, qui tend encore le bras à vostre obeyssance. Ie vous ay nourry dés vostre enfance pour vous faire heritier de ma Couronne, & depuis que vous estes venu en âge ie vous ay fait tant de biens, qu'ils ont surpassé vos esperances, & quasi épuisé mes liberalitez. Ie vous ay mis vn Sceptre en main pour seruir vostre pere auec plus d'authorité, & non pas pour l'engager à mon ennemy. Ie vous ay fait appeller Roy, pour seruir d'appuy à ma couronne, & non Seigneur à mon Empire. Ie vous ay tout donné pour reposer ma vieillesse en l'esperance de vostre deuoir, & non pas pour l'affliger.

Et toutesfois apres que i'ay fait tout par dessus la coustume, par dessus vostre âge, par dessus vostre

merite,

merite, vous me payez en impieté, & en ingratitude : Attendez encore vn peu, & la loy de nature vous donnera ce que vous recherchez par ambition. Ne m'alleguez point la Religion pour iustifier vos armes, ç'a esté vn crime en vous, de prendre vne Religion contre mes commandemens, & vne impieté en vostre Religion de vous separer de mon obeissance. Ie vous conseille comme amy, & vous commande comme pere, de vous rendre au plûtost à ma Cour, & vous mettre dans vostre deuoir, autrement i'ay peur que vous n'imploriez la misericorde quand il n'y aura plus autre regne que celuy de la iustice.

Hermenigilde mit en deliberation la response qu'il deuoit faire à ces lettres : mais son conseil trop ardent luy remonstra qu'il n'estoit plus temps de reculer, qu'il auoit affaire à vn homme impetueux & turbulent, vne marastre irreconciliable, qui n'auoient autre dessein que de le perdre, & que s'il ne prenoit les armes pour deffendre sa vie, il seroit chasfé comme vne beste, & ne trouueroit pas mesme les deserts asseurez : Voila pourquoy il r'écriuit en cette façon :

MONSIEVR,

Ie rends graces à ma Religion, qui m'a desia donné assez de patience pour supporter l'aigreur de vos paroles, & plus encore de resolution pour ne point branster à la seuerité de vos menaces. I'ay tousiours aduoüé franchement que ie vous auois des obligations immortelles, & ie suis tout prest encore de les reconnoistre iusques au dernier souspir de ma vie, n'estoit qu'on rend maintenant aupres de vous tous mes deuoirs iniustes, & toutes mes pensées criminelles. Vostre Maiesté me verroit bien-tost à ses costez, si celle qui ne me veut voir à vos pieds qu'en qualité de criminel, n'auoit occupé vostre

vostre cœur & vos oreilles pour fermer l'vn à la charité & les autres à la iustice.

Qu'elle asseurance puis-ie auoir de ma vie en vn lieu où l'on a traisné par les cheueux, & foulé aux pieds celle pour qui ie vis ? La playe m'en est demeurée si sensible, que le temps n'y trouue point de lenitif, ny la raison de remede.

Quant aux changement de Religion que i'ay fait, i'ay passé où passe le gros de la sagesse & de la sainctetè. Ie ne sçaurois viure auec plus d'authorité ny mourir auec plus d'esperance, & si vous m'en blâmez, vostre Majesté sçaura qu'vn pere recherche l'obeïssãce hors des termes de la nature, quand il la cherche par delà la conscience; ie vous prie, Monsieur, d'adioûter à tant de bien-faits que vous m'auez presentez, la liberté d'vn honneste repos, de peur que nos ames ne soient aussi honteuses au vainqueur qu'elles pourroient estre calamiteuses au vaincu.

Leuigilde s'aigrit dauantage sur ces lettres & la mauuaise marastre ne cesse d'égratigner l'vrcere tant qu'elle peut. Tous les desseins vont à la guerre; le pere fait d'vn costé de grandes leuées de gendarmes. Le fils fortifie Seuille & Cordoüe, & tire à son party quelques forces de l'Empire, ayant delegué vne honorable Ambassade à l'Empereur de Constantinople qui estoit pour lors Tybere, pour pratiquer de grands secours. Les traits d'hostilité s'exercent de part & d'autre, & enfin Hermenigilde est assiegé dans Seuille, où il se soûtient l'espace de deux ou trois ans depuis son depart de la Cour. Le Roy Leuigilde qui estoit vn vieux Renard, tâche pour lors à traicter les Catholiques auec beaucoup de douceur, pour les diuertir du party de son fils; & gagne à force d'argent quelques mercenai-

res qui monstroient bien n'auoir autre foy que celle qui faisoit leur fortune.

SECTION XIV.

Le traicté de paix entre Leuigilde, & son fils par l'entremise d'Indegonde.

LA guerre étoit pour trainer encore long-téps, n'eust esté que la Princesse lassée de voir ces calamitez qui auoient pris source d'vn affront qu'elle auoit tasché de dissimuler auec tant de prudence, pria son mary auec vne grande tendresse de larmes, de se reconcilier auec son pere. Luy touché sur l'heure d'vn tout autre esprit qu'il n'auoit séty iusques icy, s'en va prosterner deuant l'Autel, & proteste deuant Dieu qu'il abandonnoit toute la iustice de sa cause aux considerations de la seule pieté, & qu'il mourroit plûtost que de continuër dauantage ces dissensions au preiudice de la charité. Il sortit tout changé de cette priere, & venant à sa femme, il luy dit : *Madame me voila resolu d'aller trouuer le Roy mon Pere, puis que vous l'auez ainsi desiré. Mais il faut que ie vous aduouë que m'estant oublié moy-méme en cette resolution, ie ne puis vous oublier. L'indigne traictement que vous auez reçû à la Cour, demande que vous n'y retourniez point qu'en triomphe. Iamais ie ne permettray que vous subissiez le hazard, vous exposant à la misericorde d'vne femme, qui n'en a peut-être ny pour vous ny pour moy. Vous sçauez que les affaires de France sont maintenant dãs de si grandes confusions, que vous n'y pouuez esperer de retraitte, que pour y renoueller vos douleurs. Nous auons icy vn Prince de l'Empereur Tybere, qui est nostre allié, en la protection duquel ie desire*

desire vous mettre pour passer en Afrique, & de là à Constantinople, s'il arriuoit qu'on me traitast autrement que ne portent vos esperances.

A ces paroles la pauure Indegonde se sentit saisie d'vn grand frisson, & se mit à pleurer amerement sans luy pouuoir répondre vn seul mot. Le Prince voyant qu'il estoit allé trop auant pour entamer son cœur si fidelle, adoucit son discours, & luy dit, *Ma chere espouse, pourquoy vous troublez vous de ce départ, i'espere que les affaires iront d'vn cours si heureux, que dans deux ou trois iours nous nous reuerrons à la Cour. Mais ce que i'en ay dit, ie l'ay dit prenant tous les accidens au pire pour pouruoir dauantage à nostre seureté.*

Ils auoient eu dans ce sejour vn petit fils qui pendoit encore à la mammelle: le pere le prenant entre ses mains, dit, *Madame, voila vn gage tres precieux de nôtre mariage que ie vous recommande: Dieu en disposera comme il luy plaira mais il faut l'éleuer comme vn Roy.* La mere à l'aspect de l'enfant redouble ses souspirs, le pauure Hermenigilde, sans sçauoir ce qui l'attendoit, se sentit saisi d'vne douleur morne & stupide: ce qui luy fit rompre ce propos: Toutefois il ne laissa pas de traitter auec le Lieutenant de l'Empereur, pour mettre tout ce qu'il auoit de plus cher en sa sauue-garde. Mais quand ce vint le iour fatal de sa separation, ces deux cœurs qui estoient si vnis, sentirent d'aussi horribles conuulsions de douleur; que s'ils eussent dé-ja preueu les euenemens, qui suiuirent depuis, & que cét adieu deuoit estre le dernier.

Indegonde en partant, s'écria: *Monsieur, quoy qu'il arriue, ne perdez point le thresor de la Foy: Ma bonne maistresse*, luy répondit le Prince, *asseurez-vous que vous auez acquis vn disciple qui ne vous*

fera point deshonneur : Tenez-vous ioyeuse,ie vous attendray à la Cour.

Helas!qu'est-ce de nostre vie, & des affaires des hommes?le passé est vn neant,le present vn phantosme,& l'aduenir vn abysme,où ceux mesmes qui sont sur le bord ne voyent rien. Ces deux grandes ames , qui sembloient deuoir viure vn siecle pour cultiuer leurs fideles amitiez , & tenir les Empires comme de perpetuels appanages de leurs merites, s'en vont separer pour iamais, d'vne separation qui seroit iugée funeste & pitoyable,n'estoit qu'elle a enfanté vn Royaume à la Religion.

Quelque temps apres qu'Indegonde se fut retirée , Leuigilde entendant que son fils tendoit à quelque composition,en conçeut bien de la ioye : car il auoit peur qu'il ne fust contraint de donner vne bataille , où il eust peut-estre experimenté ce que peut vn homme qu'on a mis au desespoir. Aussi-tost qu'il vit quelque ouuerture à la paix , il depesche son fils Recarede , qui estoit à l'armée auec luy pour gagner son frere aisné,sçachant bien que tous deux auoient les humeurs assez accordantes.

Quand ce cadet entra au camp d'Hermenigilde, & qu'il l'eut apperçeu,il s'arreste tout court,& s'écria. *Mon frere deuant que ie vous embrasse , ie veux sçauoir si ie suis venu à vn amy,où à vn ennemy.* Mais le bon frere,sans luy faire autre réponse, s'auance, & l'embrasse fort cordialement à la veuë de toute son armée.L'autre en souspirant, *Ha! mon frere* (luy dit-il)*Ha ! Mon tres cher frere,où vous ont porté les conseils de ceux qui desirent la ruine de nôtre maison? vous voicy enuironné d'armes, & de legions, & voilà d'autres costé mon pere qui vous assiege auec toute son armée. Miserable! que feray-je si ie ne vous fais à tous deux*

deux vne muraille de mon corps pour empescher vos desseins ? Hé quoy,mon frere , seriez-vous bien sur le point de donner la bataille à mon pere ? O que ce Soleil mesme qui luit sur nos testes seroit infortuné , si auiourd'huy deuant que se coucher il voyoit son aspect soüillé des taches de nostre sang ! Mon frere , c'est la patrie à qui vous en voulez, qui tend auiourd'huy à vostre obeyssance les mesmes mains qu'elle a leuées aux Autels pour vostre salut. Mon frere c'est vostre pere, & le mien contre qui vous marchez;quel honneur auriez-vous d'arracher de son corps par la violence vne ame qu'il rend dé-ja à la nature , & le ietter encore tout viuant dans les ruïnes ardentes de son Royaume ? N'auez-vous point d'autres objects pour temoigner vostre vaillance ? Ie vous supplie , & par la Religion que vous auez embrassée , & par le sang qui m'est commun auec vous,arrestez vos armes ou si vous persistez en vostre dessein,tuez-moy plûtost à vos pieds, & me prenez comme vne victime pour purger les deux armées.

Voilà le Roy qui vous attend en bonne deuotion,& qui compte les momens de mon ambassade,ie vous porte les paroles de toute asseurance , sur ma vie, & sur mon honneur. Vous viendrez tout à cette heure si vous me croyez , car vous ne pouuez retarder cette affaire sans retarder vostre bon-heur.

Ces paroles n'estoient que trop fortes pour enleuer vn homme,qui estoit dé-ja resolu. Hermenigilde , apres l'auoir asseuré de la bonne volonté qu'il auoit toûjours retenuë,& pour le Roy son pere,& pour luy,s'achemine à la Cour.Recarede vole du desir qu'il a d'informer le pere du succez de sa commission,& estant arriué,luy porte les nouuelles de la venuë de son frere, dont il fut extremement content. Le Prince suiuit bien-tost apres , qui se

vint ietter aux pieds du Roy son pere, & luy dit :

Monsieur & mon tres-cher pere, voicy vostre pauure Hermenigilde, qui sera tousiours vostre quoy qu'il arriue. Ceux qui ont armé vostre clemence à la ruine de vostre sang, m'ont chassé de vostre Cour, & de vôtre Palais, iamais ils ne m'ont pû separer de vostre amitié. I'ay vescu iusques icy comme vn pauure banny, & quasi comme vn mort entre les viuans. Si mes ennemis ne sont rassasiez de mes miseres, mon pere voilà que ie tends mes mains toutes desarmées au commandement que la nature vous a donné sur moy, prest de viure, & mourir à vos pieds.

Le Roy, soit qu'il dissimulast sa passion, soit que veritablement il fust touché d'vn tel spectacle de pieté, l'embrassa auec de grandes tendresses, luy disant : *Ha ! mon fils, que la mauuaise renommée vous auoit bien depeint autre que vous n'estes. Ie vous asseure que cette confiance que vous m'auez tesmoignée, vous a mis auiourd'huy hors de tout soupçon. Vous soyez le bien venu, mon tres-cher fils, où auez vous laissé la Princesse vostre femme*, Le Prince replique qu'elle seroit incontinent à la Cour.

Goisinthe ne manqua pas de se trouuer là presente, & de témoigner à son beau fils toutes les courtoisies possibles : Ce qui asseura tellement l'esprit d'Hermenigilde, qui s'épuroit desia de toutes ses deffiances, & se preparoit à mander bien-tost Indegonde pour venir à la Cour. Vn amy toutefois luy dit en l'oreille, qu'il n'estoit pas besoin de se tant haster, & qu'il falloit tousiours craindre *Vne mer morte, vn vieillard amoureux, vne maratre trop complaisante.*

SECTION. IV.

Hermenigilde méchamment trahy.

CEtte parole ne fut que trop verifiée: car la deteſtable Goiſinthe preuoyant que ſi Hermenigilde r'entroit vne fois bien auant dans l'eſprit de ſon pere, comme il y en auoit de l'apparence, il ne manqueroit pas de ſe venger ſur elle de l'affrõt commis en la perſonne de ſa femme, & que s'il n'eſtoit preuenu en diligence, il pourroit découurir ſes artifices, & remuër tout ſon party: aſſembla vn funeſte conſeil, où elle reſolut de perdre ce pauure Prince. Elle gaigne des hommes infames, qui verſoient dans les oreilles du Roy Leuigilde tout ce qui leur plaiſoit: elle ſuborne des témoins, elle fait produire des lettres, & forme vne groſſe calomnie, faiſant entendre à ſon mary: Que cette reconciliation de ſon fils, n'eſt qu'vn déguiſement pour mieux arriuer au but de ſes intentions. Qu'il a iuré la ruïne de ſon pere, & que ſon eſprit eſt deuenu ſi arrogant, qu'il ne le pourroit pas ſupporter à l'Empire pour compagnon. Que c'eſt vne choſe aſſurée que tous les Romains le portent au thrône. Qu'il a pratiqué l'alliance de l'Empereur de Conſtantinople, dont on produit lettres expreſſes; & pour monſtrer que c'eſt vne affaire deſia faite, il a delegué ſa femme, qui eſt vn eſprit artificieux & remuant, en Afrique, pour de là paſſer à Conſtantinople, & amener toutes les forces de l'Empire pour fondre ſur l'Eſpagne: Qu'il n'y auoit autre remede que de preuenir au plutoſt ſon deſſein, & luy faire ſentir ce que peut vne douceur mépriſée.

Elle en disoit tant, & de vray & de faux, & ses commis estoient si stilez à forger diuers ombrages, & representer mille rencontres d'affaires qui sembloient confirmer cette coniuration; qu'enfin Leuigilde conçoit vne phrenesie plus grosse qu'il n'auoit fait auparauant, & ayant declaré son fils criminel de leze-Maiesté, le fait prendre subitement, & enfermer en vne estroitte prison. Ce fut vne chose pitoyable de voir ce Prince, vn esprit tout innocent, qui fut saisi au milieu de toutes les belles resioüissances de la Cour, qu'on auoit dressées pour honorer sa venuë, qui fut trahy lors qu'il y pẽsoit le moins, & traicté auec tant de cruauté, laquelle est fort naturelle à l'heresie, qu'apres l'auoir couuert d'vn cilice, on le chargea tellement de chaines qu'il en estoit tout courbé, sans pouuoir aucunement leuer la teste.

Il connust bien de là que son heure estoit venuë, & renonçant à tous les plaisirs de la vie, commença à se preparer courageusement à la mort. Le Roy accompagné de quelques Commissaires, ausquels il auoit donné charge d'instruire son procez, le voulut voir, & le voyant se laissa incontinent transporter à des grandes émotions de colere, l'appellant ingrat, parricide & scelerat. Le Prince répondit doucement : *Monsieur, si ie sçauois deuiner ie sçaurois ce que i'ay fait, & dequoy ie suis accusé, mais puisqu'il ne me vient rien autre chose en l'esprit: ie mourray dans le silence.* Le pere replique, que sa mauuaise conscience luy en disoit assez, & qu'il ne sçauoit que trop les desseins qu'il auoit eu sur l'Estat & sur la vie de son pere; qu'il parlast franchement, & s'il auoit dequoy se iustifier en ces articles, qu'il l'entendroit volontiers.

Hermenigilde fit alors cette apologie, que i'ay

couchée autrefois en vn escrit Latin, approchant le plus probablement que i'ay pû de ses intentions, & de ses termes, ie l'ay voulu rendre icy en nostre langue, pour n'en point frustrer mon Lecteur.

Monsieur, dit le Prince, *la preuue de mon innocence est aussi aisée que la deffense en est difficile. I'auois mis, apres Dieu, toute ma confiance en vostre Maiesté, pour estouffer la flamme d'vne cruelle enuie, dont vous me voyez inuesty & quasi desia fumant. Ie m'attendois d'implorer vostre nom, de reclamer vôtre puissance, & de vous auoir pour témoin de ma fidelité indignement traictée par la médisance. Et maintenant ie vous ay pour vn ardent accusateur, & vn Iuge tres-seuere, mais qui plus est, pour vn pere irrité. Vous m'auez fait prendre quasi iusques à la table du festin que vous m'auiez preparé, pour la conioüissance de mon retour, vous m'auez fait despoüiller de la pourpre, lier & enchaisner comme vn forçat : Ie crains que la iustification de mes actions ne soit la condamnation des vostres ; & qu'en voulant deffendre mon innocence, ie ne sois contraint d'accuser la faute de mon Pere, ce qui m'est vn des plus grands supplices que ie sçaurois endurer. Toutefois puis que vous me le commandez, ie parleray, non pas qu'aux termes où sont les affaires ie puisse rien esperer de mon discours, ny de mon silence ; mais quoy qu'il arriue, ie respandray dans vos oreilles les dernieres voix de mon sang. Car si mes accusateurs ne demandoient autre chose que ma vie, ie leur donnerois volontiers sans replique : mais voyant qu'on veut attacher l'infamie iusques dessus mes cendres, ie prie vostre Majesté d'entendre ce peu de paroles que i'ay à luy dire.*

Il ne s'agit point icy d'vn crime nouueau, il y a fort long-temps que la Reyne vostre femme, & nostre marastre Goisinthe a commencé d'ourdir cette toile contre

tre mon frere, & moy, pour priuer vostre Sceptre de ses legitimes heritiers, & donner vostre Couronne en proye à son ambition. Pleust à Dieu que ie peusse maintenant tirer de l'autre monde la saincte ame de ma defuncte Mere, pour assister à ce iugement! elle parleroit, & ie me tairois, elle feroit ressouuenir vostre Maiesté, comme estant aux approches de l'heure fatale qui nous a rauy cette grande Reine, elle embrassa mon frere & moy, vous priant par vos chastes amours, & la foy inuiolable de vostre mariage de nous seruir de pere & de mere.

Nous estions alors en âge où nous ne sçauions encore sentir ny plaindre ce que nous perdions: neantmoins en vous voyant penchant sur ce corps qui rendoit l'ame, & vos yeux tous larmoyans, nous donnasmes nos larmes enfantines à sa memoire, comme vn iuste tribut de la nature. Mais vous prenant vos petits orphelins en vostre sein vous leur defendiez de pleurer, ce qu'à peine vous pouuiez faire, & essuyant leurs larmes vous leur promettiez que vous leur seruiriez desormais de pere par protection, & de mere par Indulgence.

Ie suis crû depuis sous vos yeux, deuidant le cours de mes innocentes années, & ie suis venu en âge capable de porter vne partie de vos esperances. Auiez-vous rien pour lors au monde de plus cher que vostre Hermenigilde? Pour luy estoient les dignitez, pour luy les Empires, les guerres se faisoient par luy: & la paix se iuroit en son nom. Hermenigilde êtoit l'objet de vos pensez, l'entretien de vos discours, le contentement de vostre cœur.

Vostre Majesté prit alors resolution de me marier comme i'estois encore fort ieune d'âge. Vous me trouuastes vne êpouse, qui êtoit fille de Roy, sœur de Roy, niepce de Roy, mais qui surpassoit par ses vertus tous

les

les tiltre des Royaumes. Ha! pauure fille, qui eust dit alors que tu estois reseruée pour le suiet d'vne si piteuse tragedie! On m'estimoit le plus heureux homme du monde, puisque pour moy estoient nées tant de rares vertus, & de perfections, que tout l'Vniuers auoit en admiration. Il faut confesser que i'ay aymé cette Princesse, non point tant par les voyes d'vn amour ordinaire, que par vn certain rauissement de ses vertus: car i'ay reçeu la Foy par sa pieté, son exemple, & sa doctrine, tenant en son esprit le rang de mary, de disciple, & quasi de propre fils.

Là dessus Goisinthe a commencé de posseder vostre cœur, & prendre l'ascendant dans vos affaires, changeant tellement vos volontez par ses artifices ordinaires, qu'elle a tourné toutes vos anciennes amitiez en desdain, vostre confiance en ombrage, vostre asseurance en inquietude, & vos douceurs en empire. Cette femme m'a tellement persecuté, que ie n'auois dans vostre Cour, ny veilles, ny repos, ny recreation, ny affaires, sans danger. Mais i'ay passé volontiers sous silence tout ce qui touchoit ma personne, iusques à tant qu'elle en est venuë à vne action si barbare, qu'elle seroit suffisante pour iustifier les Scythes, & les Tartares. Ie n'ay point de parole pour la dire, ayant tant de douleur pour la sentir; c'est assez dit qu'on a veu vne fille de tant de Rois foulée aux pieds d'vne femme, (à qui ie ne veux point reprocher sa naissance, pource qu'elle ne m'est pas assez conneuë.) Vne Princesse tres-innocente battuë iusques au sang par vne marastre: Vne Dame pleine d'honneur, dépoüillée de ses habits par des infames seruantes, & plonger petit à petit dans vn estang en vne froide saison; pour luy faire consommer vn Martyre, tel que les anciens tyrans n'en ont gueres trouué de plus cruel pour les femmes, se contentant

souuent de leur donner la nudité pour supplice.

Quand ie me fusse vengé d'vne telle cruauté auec le fer, & les flammes, personne n'eust trouué mes procedures iniustes, ny mes pensées deraisonnables. Toutefois i'ay tasché de me guerir encore par le remede le plus ordinaire pour moy, qui estoit la patience. Ie me suis retiré en silence en vne ville que vostre Maiesté m'auoit donnée pour appanage, resolu d'y passer doucement mes iours auec ma femme, tant que nous verrions cette face de la Cour si contraire à nos esperances.

Mais vostre Goisinthe, comme si nous eussions fait vn grand peché, de ne pas endurer qu'on nous plongeast le glaiue iusques dans la gorge, a sonné l'alarme en vostre Palais, & puis par toute la Prouince, me declarant ennemy de la Patrie, voleur de la Couronne de mon pere, parricide, excommunié, & adioustant d'autres mots encore plus curieux contre moy & contre ma femme.

A la mienne volonté, mon pere, que vous eussiez plûtost escouté nostre innocence que seruy sa passion, tout s'en fut mieux porté : Mais apres auoir fait d'estranges leuées, vous vinstes fondre à Seuille, pour m'assieger auec vne si grosse armée, que vous sembliez remuër tous les elemens contre moy. Ie le confesse, i'ay suiuy alors l'instinct que Dieu donne aux animaux, mesmes les plus brutaux, qui est de defendre leur alliance, & leur portée, i'ay pris les armes, non pas pour vous offencer, mais pour me defendre moy & ma femme contre la furie d'vne marastre, qui se seruoit de toutes flesches pour nostre ruine.

Si est-ce que voyant mes armes reduites en vn tel point que ie n'auois aucun moyen de m'eschapper sans donner vne bataille, qui ne pouuoit estre que funeste aux deux partis, i'ay renoncé pour vostre respect iusques

ques aux loix de la nature, & me suis venu rendre à vostre discretion. I'atteste les Autels, le feu sacré & les Anges gardiens qui m'ont veu prosterné deuant eux de la sincerité de mes inuntions, & des larmes que i'ay répendu pour vous n'en ayant point alors pour me pleurer moy-mesme.

Depuis vostre Majesté a deputé mon frere pour me porter les asseurances de son amitié : elle m'a appellé, ie suis venu, i'ay supplié, elle m'a reçeu : Ie me suis ietté à ses pieds, elle m'a releué auec tant de caresses & tant de signes de bien veillance, que ie n'en pouuois rechercher d'auantage pour ma seureté:

Ie demande qui a changé vos affections? qui a terny vos ioyes, & seché les oliuiers de la paix, sinon celle, qui ne m'ayant peu perdre les armes en la main, veut auoir mon sang par forme de iustice?

Voilà mon procez & mon crime, voilà tout ce qui m'a fait couurir de cilice, & enchainer de ces chaines qu'on auoit destiné pour les forçats.

Le Pere qui estoit vn esprit boüillant l'interrompt là dessus, & luy demande où estoit sa femme? *S'il ne l'auoit pas enuoyée en Afrique, pour passer de là à Constantinople?* Le Prince répond, *qu'il auoit seulement proietté cela en son esprit; non à autre intention, que pour aduiser à la seureté de sa personne, ne sçachant pas encore quel cours prendroient les affaires, & que les euenemens luy ont appris qu'il auoit esté plus sage en ses conseils, mais moins heureux qu'il ne pensoit.*

Le Roy insiste & l'interroge s'il n'auoit pas traité d'alliance auec l'Empereur Tybere : il repliqua là dessus, qu'il n'auoit iamais traité autre alliance que pour tirer de luy quelques troupes pour la defence de sa vie; & qu'aussi-tost qu'il auoit veu ouuerture à la paix, il les auoit congediées, resolu de ne

ne s'en plus seruir. On le pressa puis apres sur diuerses questions qu'il paya de réponces fort pertinentes ; monstrant assez clairement au miserable pere, les couleurs & les pretextes dont on se seruoit pour le ruiner, si la passion ne luy eust formé la taye sur les yeux.

Enfin voyãt qu'il ne pouuoit conuaincre son fils d'auoir rien remué depuis l'accord qui s'estoit passé entre eux deux, il fit vne forte saillie, & luy demanda qu'il répondit franchement vn mot sur lequel il vouloit fonder tout ce proçez : c'est à sçauoir: *S'il n'estoit pas Catholique Romain: C'est ce que i'aduoüe, mon pere*, dit le Prince, *ce que ie publie, & ce que ie proteste: car de fait c'est vn crime qui fait pâlir les Iuges, & rire les criminels, dont l'accusation est vn vœu que toutes les grandes ames voudroient professer, & la peine vne felicité que les Martyrs ont acheptée auec tout leur sang. Ie voudrois mourir cent fois s'il se pouuoit faire pour la gloire de ce beau Nom; aussi bien est-ce trop peu d'vne bouche pour confesser les loüãges de Dieu, commandez si vous voulez qu'on hache, & qu'on dechire mõ corps pour la confession de la foy Catholique, & alors i'auray autant de bouches que de playes pour loüer mon Sauueur, & toutes ces playes seront comme des portes de sang pour donner passage à mon ame, au lieu où elle est attenduë d'vne si bõne cõpagnie.*

Le pere dit là-dessus, *qu'il estoit deuenu fol, & que personne ne haïssoit la vie, sinon celuy qui en auoit mal vsé.* Le fils repartit, *que le mes-vsage auoit esté dans l'heresie, dont il se repentoit.* Et sur l'heure les Gardes receurent commandement de le ramener en prison, où il se sentit si consolé des visites de Dieu, que trouuant auec extreme peine le moyen de faire tenir vne lettre à sa chere Indegonde, il luy écriuit en ces termes.

Lettre

SECTION XVI.

Lettre d'Hermenigilde à sa chere espouse Indegonde, & sa genereuse resolution.

MA saincte Maistresse, de qui i'ay reçû la foy, & la vraye connoissance de Dieu, ie vous écrits ces lignes, couuert d'vn cilice, & chargé de chaisnes, au font d'vne obscure prison pour la deffense de la Religion que vous m'auez enseignée. Si ie ne sçauois par experience la force inuincible de vostre cœur, & la resolution que vous apportez aux affaires qui touchent le seruice de Dieu, ie vous eusse dissimulé mon estat, pour ne point attrister des obiects qui sont sensibles à la nature.

Mais ma tres-chere épouse, vous auez le front trop noble pour rougir de l'ignominie du Crucifix, & le courage trop bien assis pour refuser de prendre part aux liurées du Sauueur du monde. Ie vous proteste sur mon honneur, que iamais ie ne m'estois pû figurer, qu'il y eust du contentement à souffrir ce que i'endure, quand vostre innocente bouche me preschoit la gloire des souffrances, dont vostre corps auoit esté desia glorieusement couuert. Mais depuis ma prison i'ay experimenté des consolations de Dieu si delicieuses, que ie ne pense pas qu'on puisse receuoir au monde d'autres auant-gousts du Paradis. Vous n'ignorez pas que ma vie, & ma conuersation qui a esté si long-temps dans l'erreur, & la vanité, n'auoit pas merité ces aduantages : mais vos tres-pures mains que vous auez tant de fois leuées aux Autels pour mon salut, m'ont obtenu ce qui estoit par dessus mon merite, & toutes mes esperances.

Le Roy mon pere m'a voulu oüir, & i'ay plaidé ma

cause

cause dans les fers auec vne si grande assistance de la diuine bonté, que ie me suis iustifié de toutes les charges qu'on m'imposoit, & ay mis l'affaire, en vn tel poinct, qu'on ne m'accuse plus comme voleur, & comme homicide, mais comme Catholique.

I'attends bien-tost mon Arrest, & ie ne pense pas qu'on m'ait mis en l'estat où ie suis pour me sauuer la vie; mais ie croy fermement que ce sera la derniere Lettre que vous receurez de ma main. Ie supplie vôtre cœur fidelle, que comme en cette action qui fermera ma vie, ie ne pretens rien faire indigne de vous, aussi de vostre costé vous ne fassiez rien indigne de moy, trahissant le bon-heur de ma mort pas des larmes, qui seroient moins honorables à la condition où Dieu m'a rangé. Ie mets entre les mains de la sainte Prouidence Diuine, & vous & vostre petit Hermenigilde, l'vnique gage de nos saintes amours.

Sauuez-vous, ma chere ame, & prenez apres ma mort la route de Constantinople, pour vous rendre au Palais de l'Empereur Tybere, qui est vn bon Prince, & tres-Catholique. Ie vous recommande ma pauure ame, le corps deuiendra ce qu'il plaira à mon pere. Si le changement des temps & des affaires vous ramene en Espagne pour y tenir le rang que vous y meritez, mes cendres se resioüiront encore à l'odeur de vos vertus. I'espere que ma mort ne sera pas inutile, & que Dieu s'en seruira mesme pour le bien du Royaume, vous sçauez combien de fois ie vous ay oüy dire, que vous eussiez voulu achepter son salut par vostre sang, vous y en auez desia employé vne partie, c'est mon tour à faire le reste sur vn eschaffaut ou en quelque lieu que vous soyez, ie me promets d'estre fort particulierement assisté de vos tres-saintes prieres.

La bonne Princesse ne reçoit cette lettre qu'auec les nouuelles de la mort, comme nous dirons incontinent

continent : mais dans cét interualle de temps, Recarede le ieune frere d'Hermenigilde, extremement affligé de ce qu'ayant esté mediateur de cette paix fourrée, il la voyoit aboutir en vne tragedie si déplorable, s'en va ietter aux pieds de son pere, le priant auec abondance de larmes & de cris, ou de luy donner le coup de la mort de sa main, ou de sauuer la vie à son frere. Le pere luy dit:

[Qu'il étoit vn furieux, & traitre à sa fortune, & qu'il deuoit laisser faire la iustice, laquelle luy vouloit donner vne couronne. Que son frere monstroit bien qu'il estoit ennemy de son pere, & de l'Estat, puis qu'il ne vouloit pas en sa consideration, renoncer seulement vn phantôme de Religion. Qu'il ne s'agissoit plus que de ce poinct, & s'il luy pouuoit persuader de raison qu'il étoit prest de luy sauuer la vie.] Recarede se fait fort de le gagner, & demande congé d'aller en la prison, ce qui luy fut accordé.

Le ieune Prince voyant son frere couuert de ce cilice, & courbé sous les fers, fut si transi de ce spectacle, qu'il demeura long-temps muet comme vne statuë: mais enfin rompant son silence auec vn grãd soûpir. [Ha mon frere (dit-il) c'est moy qui vous ay trahy ; c'est moy qui vous ay couuert de ce funeste sac, c'est moy qui vous ay lié & garrotté de ces cruelles chaines qui étoient faites pour les pẽdarts, & non pour vôtre innocence. Mon frere voilà mon poignard que ie vous presente, vengez-vous sur ma teste criminelle, ie suis assez coulpable d'auoir produit d'vne bonne intention de si mauuais effects.]

Hermenigilde le regardant d'vn œil paisible, répond. [Mon frere, qu'auez-vous à vous affliger, ie ne sçay que trop vôtre innocence. Quelle innocẽce, replique l'autre, si sans y penser ie suis cause de vôtre mort par ma desastreuse Ambassade? Mais mõ frere,

puis que vous estes reduit à cette extremité?ie vous prie, quittez ce nom de Catholique:ou si cela vous semble indigne de vostre constance,dissimulez pour quelque temps,& contentez le Roy mon Pere,& le vôtre,qui ne cherche plus de vous autre satisfactiō.

Le bon Prince repartit:Ha!mon frere, qu'auez-vous dit?vous m'auez persuadé fraichement vn acte de pieté,au peril de ma vie, ne pensez pas me persuader maintenant vne impieté , quand il iroit de toutes les vies & de tous les Royaumes du monde. Voicy le temps pour vous de regner, & pour moy de mourir. Ie meurs volontiers pour l'honneur que ie dois à ma Religion, pour laquelle ie voudrois mourir mille fois,si cela se pouuoit faire.Ie n'accuse ny vous ny mon pere,pour lequel i'ay plus de cōpassion que pour moy méme, & ie vous conseille de luy rendre tous les deuoirs de pieté dās le declin de son âge,où il est entré.Quant à nôtre belle-mere, ie vous supplie d'endurer plûtost son naturel,que de venger ma mort,c'est à faire à Dieu à prendre connoissance des iniures,& à nous de les supporter:Lors que mon ame aura quitté ce miserable corps,elle priera perpetuellement pour vous,& i'espere,mon cher frere,que vous renoncerez enfin ce petit libertinage qui vous entretient en la secte des Ariens,& si les mourans ont coustume de deuiner,ie vous predis qu'estant conuerty à la foy,vous ietterez les fondemens de la Religion Catholique dans tout ce Royaume,que ie vay arrouser de mon sang.]

Recarede fit toutes les supplications dont il se pouuoit auiser,sans iamais ébranler la constance de son frere,ce qui piquoit fort le Roy Leuigilde,& le portoit à des resolutions bien sanglantes. Toutesfois ceux qui luy pouuoient encore parler auec quelque liberté , luy conseilloient de ne rien precipiter

piter en vne affaire de si grande consequence, disant qu'il n'y auoit pas d'apparence qu'Hermenigilde eût pris quelque dessein contre la vie & l'état de son pere, puis qu'il estoit venu si franchement se presenter à sa simple parole: Que ceux qui se sentent coulpables n'ont garde de se venir brûler comme papillons à la chandelle: Que son visage à cette entreueuë estoit trop serein, sa parole trop naïfne, ses deportemens trop candides pour couurir vne si noire méchanceté. Et quant au changement de secte, que ce n'estoit pas merueille, si le Roy luy ayant donné vne femme Catholique, il en auoit pris la Religion auec l'amour: Que c'estoit vne complaisance d'amant que l'âge fleschiroit, que l'experience adouciroit, & que la prudence enfin effaceroit. Qu'il auoit maintenant plus besoin de Docteur que de bourreau, puis que les sentimens de Dieu se couloient au cœur par le moyen de la langue, & non pas à coups d'épée.

SECTION XVII.

Mort d'Hermenigilde.

LA faction de Goisinthe emportoit par dessus toutes considerations; & ne cessoit de remontrer aux oreilles du Roy, qu'Hermenigilde n'étoit pas vn criminel, dont on ne deust apprehender la puissance: que son crime n'estoit pas tel qu'on luy peust promettre impunité. Que les loix du pays n'auoient iamais supporté de semblables attentats. Qu'il auoit violé le droit diuin & humain deuenant deserteur de sa patrie, apostat de sa religion, rebelle à la puissance de son pere: en telle sorte que pour rendre sa playe incurable, il auoit changé tous les lenitifs en venin.

Qu'il auoit leué les armes contre son Seigneur, sans respect de son âge, de son nom, de la majesté du Royaume, de la voix de nature, qu'il n'y auoit que le desespoir de ses affaires qui les luy auoit arrachées des mains. Qu'il auoit eu communication auec les ennemis de l'Estat, desquels il s'estoit fait confident & compagnon. Et maintenant, pour étre aussi impudent à defendre vn crime, que hardy à l'executer, qu'il reiettoit toute la faute de ses conspirations sur la Reine sa belle-mere, & sur le mariage de son pere, se monstrant si superbe dans sa misere, qu'on ne pouuoit attendre qu'vne tyrannie de sa prosperité : Car c'estoit bien estre arrogant iusques à la stupidité, que de vouloir retenir vn phantosme de pieté, contre toutes les volontez de son pere:& que iamais il ne seroit si constant en sa superstition, s'il n'auoit lié tous les interests de sa fortune auec les Catholiques ennemis du Royaume ; que si on n'y mettoit ordre on se priueroit desormais de la puissance d'en deliberer, lors qu'on luy auroit donné tout pouuoir d'executer.

La credulité du malheureux pere fut si fort assiegée de ces discours, qu'il se resolut de franchir le saut : tellement que de nuict, qui estoit la veille de Pasques, il depéche vn Commissaire en la prison auec vn bourreau, pour luy signifier qu'il eust à se resoudre promptement, & choisir ou la vie & le sceptre, retournant à la Religion des Ariens; ou la mort demeurant en la Catholique: qu'il auoit vne espée, & vne couronne deuant les yeux, l'vne pour la gloire, & l'autre pour le supplice, qu'on luy remettoit le choix entre ses mains.

Hermenigilde fit réponse qu'il auoit desia assez éclaircy ses volontez sur ces articles, qu'il mourroit plûtost de mille morts, que iamais se separer de la Religion

Religion qu'il auoit embrassée auec toute raison & consideration. Le Commissaire repart; *Le Roy vostre pere m'a donné charge, qu'en cas de refus ie procede à l'execution de l'arrest qu'il a rendu contre vous, Quel?* (dit Hermenigilde) *Il vous a condamné par expresse sentence à auoir la teste trenchée cette nuit en la prison mesme où vous estes.* Là dessus, le Sainct mit les genoux en terre, & dit.

Mon Dieu, mon Seigneur, je vous rends graces immortelles, de ce que m'ayant donné par le moyen de mon pere vne vie fresle, caduque & miserable qui m'estoit commune auec les moucherons & les fourmis vous me rendez auiourd'huy par ses arrests vne vie noble, heureuse & glorieuse à toute eternité.

Puis s'estant leué, il demanda au Commissaire qui luy fit venir de grace vn Prestre Catholique, pour receuoir sa confession, & le disposer à la mort. Celuy-cy luy répondit, que cela estoit tres-expressément defendu par le Roy son pere, mais que s'il vouloit vn Euesque Arien, il l'auroit à discretion, *Non,* dit-il, *car i'ay detesté, & ie deteste encore l'Arianisme iusques à la mort, puis que mon pere me refuse vne grace, qu'on a de coustume d'octroyer aux criminels, ie mourray n'ayant autre témoignage que celuy de ma conscience.*

Ce qu'ayant dit, il s'agnoüilla derechef, & fit sa confession à Dieu, priant long-temps pour son pere, sa belle mere, tous ses ennemis, & nommant encore à la mort le nom de sa chere Indegonde, à laquelle il confessoit auoir des obligations incomparables; puis apres auoir recommandé son ame à Dieu, sous la garde de la tres-saincte Vierge, des bōs Anges, & de tous les Saincts; il tendit le col au bourreau, qui luy fut tranché d'vn coup de hache.

Autant d'estoilles qui luisoient pour lors au Ciel

dans le profond silence de la nuict, ce furent autãt d'yeux ouuerts sur le sacrifice sanglant de ce Prince tres-innocent, à qui vn miserable pere osta par la main d'vn bourreau la vie qu'il luy auoit donnée. Si sa condition eust esté capable de larmes, les tigres mesmes l'eussent pleuré, voyant tant de pieté, tant de foy, tant de bonté, & tant de valeur, eclypser dans vn sang si precieux, en vn âge si florissant, en vne fortune si remplie d'esperance.

Les nouuelles de cette mort vindrent trouuer Indegonde, qui estoit encore en Afrique, où elle receut aussi la derniere lettre que son mary luy écriuit de sa prison.

Les filles qui estoiẽt autour de sa personne commencerent à faire de cris effroyables comme si elles mesmes eussent esté condamnées à la mort : mais la courageuse Indegonde baisant la lettre de son cher espoux, puis l'ouurant auec vne singuliere reuerence, & lisant ces dernieres paroles qu'il auoit quasi trempées dans son sang, s'escria :

Ha ! cœur genereux & fidelle, vous auez fait tout ce que pouuoit faire vn homme de bien. Vous auez brauement combattu. Vous estes arriué heureusement à la Couronne. On ne peut rien desirer en vous que l'imitation de vostre constance.

Mes filles, qu'auez-vous à pleurer ? c'est aujourd'huy que ie suis Reyne, & que ie m'estime la plus triomphante femme de l'Vniuers, pour auoir vn mary martyr dans le Ciel. Donnez-moy des roses & des fleurs de lis, que ie couronne son image, & que i'honore pour le moins de ces témoignages vne ame qui nous a laissé de si douces odeurs de ses vertus.

Elle auoit auprés de soy son petit Hermenigilde, qui s'en alloit mourant à cause de la fatigue du chemin qui auoit esté vn peu rude à la delica

delicatesse de son âge. La mere le regardant.

[Allez, mon fils, luy dit-elle, suiuez vostre bon pere : Dieu vous a fait vne grace dans le berceau qu'il ne fait pas à tous les enfans, qui est d'estre banny pour la Foy, & de prendre part au martyre de celuy qui vous a engendré. Allez mon petit innocent, vous resioüir auec les autres, deuant l'Autel de l'agneau : Vostre mere n'arrestera guere à vous suiure.]

L'enfant deceda bien-tost apres, & la bonne Princesse ayant long-temps combattu d'vne façon imperieuse contre les sentimens de la nature, sentit tout à coup des sanglots tranchans, & vne grosse ondée de larmes qui couloit de ses yeux contre sa volonté, & là dessus elle dit doucement :

[Helmes larmes, quelle bien-seance pouuez-vous auoir en pleurant vn martyr ? Mon Dieu, s'en est fait, le pere & le fils sont desia logez il ne reste plus qu'à prendre la mere. Voila deux parties du monde, l'Europe & l'Afrique que i'ay remplies de mes miseres, si vous voulez que ie passe encore en Asie, vôtre volôté soit faite : Mais ie ne suis plus rien qu'vn fardeau inutile à la terre : que fais-ie icy ? I'ay deuidé toute la trame que vous m'auiez donnée, i'ay consommé toutes les esperances du monde, qu'arrestez-vous, mon Dieu, à prendre mon âme que ie porte sur les levres.]

Elle fut exaucée : car dans peu de iours s'estant toute consommée d'amour, de trauail & de desirs, apres vne mort tres-exemplaire elle fit son tombeau en Afrique.

Que diray-ie icy, & que feray-ie pour fermer ce discours ? nous auons tous quelques tendresses naturelles au fond de l'ame, & quelques sentimens humains, qui alterent la force de nostre iugement,

Ma plume ne peut quasi passer cette histoire, qu'elle ne mesle les eaux de ma teste auec son ancre, & peut estre aussi mon Lecteur, ne la pouuez-vous lire sans compassion. Il vous semble que ces chastes amours d'Hermenigilde & d'Indegonde soient trop infortunées, que tant de vertus soient cruellement traictées, que de si nobles courages ayent rencontré vne fortune marastre, hydeuse, & persecutante iusques au tombeau. Vous voudriez voir ces grandes ames apres tant d'orages, tant de foudres, & tant de tourbillons, arriuées à vn port de quelque grande felicité temporelle. Vous leur voudriez voir des couronnes sur la teste, des sceptres dans les mains, des Prouinces fleurissantes en leur domaine, des prosperitez toûjours riantes en leur maison, des amours sans ennuy, des desirs sans refus, des affaires sans trouble: des grandeurs sans changement, des plaisirs sans amertumes, & vne longue posterité toute chargée de couronnes. Il vous fasche que ce pauure Prince ait passé en la façon que passeroit vne perle grillée du foudre à sa naissance, ou comme vne aigle estouffée dans la coque. Vous pleurez cette bône Princesse, de ce qu'étant née en France elle meurt en Afrique, separée par le glaiue, d'vn mary qui l'aimoit si tendrement, priuée d'vn fils qui donnoit tant de bonnes esperances, abandonnée de tous ses proches, sinon de quelques pauures Damoiselles qui l'enseuelirent, auec des regrets si pitoyables qu'ils pouuoiét émouuoir les monstres de l'Afrique à pitié.

Ah! ignorans que nous sommes des choses de Dieu toûjours cloüez à la terre, & desnuez de ces semences de feu & de lumiere, qui bruslent sous les plus genereuses poictrines? Tirons vn peu le rideau & voyons à trauers tant de nuages, vn seul

rayon du ſanctuaire. Quel tort a fait la Prouidence diuine au Prince Hermenigilde,ſi pour vne couronne qui eſt le ioüet des vents, ſi pour vn ſceptre qui eſt le roſeau du temps, ſi pour vne vie qui eſt la fourriere de la mort,elle luy a donné des vertus, des delices,& des gloires qui paſſent le vol de nos pensées, qui tariſſent nos bouches, qui deuancent tous nos deſirs : qui ſurmontent toutes nos imaginations ? Quel tort,ſi elle en fait vn Sainct,dont le nom eſt couché aux Martyrologes,dont la memoire vit dans les eſcrits, dont la loüange fleurit dans les bouches , dont les paroles ne ſont que reſpect, &.les œuures que benediction : pendant que ſa maraſtre Goiſinthe meurt comme vne chienne, & s'enſeuelit dans l'opprobre de ſon nom ? Quel tort ſi elle fait que ſon pere,touché d'vne viue repentance l'a iuſtifié comme vn innocent,pleuré comme vn fils, inuoqué comme vn martyr,elle a ſanctifié ſes chaiſnes,conſacré la tour de ſa priſon,eſleué ſes cendres ſur toutes les couronnes des Rois d'Eſpagne,ſi elle luy a donné des autels en terre,& vne couronne de Beatitude dans le Ciel. Eſt-ce auoir mépriſé ſa vertu,negligé ſes ſouffrances, deſobligé ſa conſtance,& fruſtré ſes trauaux.

Qu'euſſiez-vous voulu que Dieu euſt fait de la vertueuſe Indegonde , vne Reyne delicate, ambitieuſe,auare , dédaigneuſe , qui n'euſt craché que dans l'or,cheminé ſur les roſes , volé ſur les teſtes des hommes, pourry dans des delices ? Combien y en a't'il de ſemblables,qui ont taché leur nom d'opprobres,laſsé la terre de leur importunitez,& étonné la poſterité de leurs deportemens , & peuplé l'enfer de leurs crimes ?

Mais celle-cy pour auoir eſté eſpurée dans les braiſes ardentes de la tribulation , eſt ſortie des

mains

main de Dieu comme vn vaisseau de gloire, pour faire éclatter son lustre à la face de tous les siecles.

Ha! mes Dames, qui lisez cét escrit, & qui vous flattez quelquefois du tiltre de vertu, dans quelques menuës routines de deuotion, qui n'ont rien que l'écorce, quel exemple de pieté voicy! quel miroir! quelle perfection! mon œil s'ebloüit en contemplant ses actions, & ma plume se perd en escriuant ses loüanges?

Quel courage! qu'vne fille âgée de quinze ou seize ans, entre dans vn Royaume auec intention de le conquester à Dieu, bien autrement que les Cesars qui l'ont tant de fois deuoré par ambition? Quelle prudence à supporter la conuersation d'vne marastre tant qu'elle n'en vouloit point à sa Religion! Quelle liberté d'esprit, & quelle force de paroles à defendre sa foy aussi-tost qu'elle se vit attaquée en cette vertu, qui luy estoit plus chere que la prunelle des yeux! Quelle patience d'endurer qu'on la traînast sur le paué par les cheueux, qu'on la battist iusques au sang, qu'on la iettast dans la riuiere, qu'on la traittast comme la bouë de la terre, pour l'honneur de IESVS-CHRIST, sans quereller personne, sans se plaindre, sans se picquer, sans mesme dire à son mary, dans le sein duquel elle versoit ses plus secrettes pensées, la disgrace qu'elle auoit receuë, de peur de rompre la paix auec vne personne qui meritoit la haine de tout le monde? Quelle sagesse, quelle grace, quelle eloquence apporta-elle à la conuersion de son mary! quel amour pour son ame, quel zele pour son salut, quel soucy pour sa conduite! Quelle authorité d'arrester d'vne parole les armées du pere & du fils toutes prestes à se choquer! quelle resignation de ses propres volontez en cette derniere separation d'auec son mary, & quel

cœur

cœur de diamant contre mille marteaux de douleur, pour prendre en gré vne mort si sanglante, si tragique, si pitoyable! de se voir en mesme temps priuée d'vn fils, & d'vn mary, & de toutes les choses du mõde, offrant à Dieu dans tous ses tourmẽs l'obeïssance de son cœur, les loüanges de sa bouche, & des victimes de toutes les parties de son corps?

Quel triomphe, qu'apres sa mort son beau-frere qui auoit participé à ses bonnes instructions, en cõsideration d'elle & de son mary, se conuertit entierement à la foy Catholique, changeant toute la face du Royaume, r'appella les bãnis, remit les Euesques en leurs sieges, la Religion en vigueur, les loix en authorité, & la Prouince dans la paix.

Quel miracle, de voir la sage Indegonde au haut de tous ses trophées, dont elle fait hommage à Dieu en la gloire des Saincts, comme nous luy rendons icy les offres de nos tres-humbles seruices!

Voicy les bornes que ie m'estois proposez pour mettre fin desormais à des histoires, apres auoir iugé qu'il estoit plus à propos, & plus sortable à mes occupations de me racourcir en ces quatre modelles, que de m'estendre sans fin: Encore a ce esté auec peine que ie me suis resolu de produire ce second Volume parmy les deuoirs de nos fonctions ordinaires, y estant sollicité par des prieres qui tenoient quasi le rang de commandement.

Et ie dirois bien que ie serois stupide ou ingrat, si ie ne confessois auoir esté fort incité à continuer ce trauail par les honorables semonces que Monsieur l'Euesque du Bellay m'en a faites dans ses œuures; ie ne pouuois faire trop d'estime de sa recommandation en tel suiet; car c'est bien l'vn des plus vigoureux & des plus feconds esprits qui ait iamais manié la plume. A voir le nombre de ses liures

on

on diroit qu'il auroit commencé à escrire aussi tost qu'à viure, à considerer leur merite, c'est merueille comme tant de graces & de beautez, que les autres ne possedent qu'auec beaucoup de trauail, croissent chez luy comme en vn terroir naturel à l'eloquence. S'il y a des petits discoureurs qui s'amusent à pointiller sur quelques mots de ses écrits, ce n'est point chose extraordinaire ; veu que nous sommes encore en vn siecle où il y en a qui renouuellent les exemples de ces Grecs corrompus, qui preferoient vne saulse de Mithecus le cuisinier, aux diuins ouurages de Phidias.

Si cét œuure vous a aucunement agreé, prenez la peine de le relire quelquefois tout à loisir, en goustant les maximes qu'il contient auec vne vtilité digne de son sujet.

Car croyez-moy, que cette precipitation, qu'on apporte maintenant à courir toute sorte de liures, cause vne certaine indigestion en l'esprit, dont il est plus estouffé que nourry. Vne lecture n'est iamais bonne si l'entendement n'y prend quelque ouuerture, pour negotier par sa meditation & son industrie ce qui concerne son salut, & son ornement.

Au Roy des siecles, immortel, & inuisible, à Dieu seul soit rendu l'honneur & la gloire en tous les siecles de siecles S.Paul. 1.Tim.

TABLE



TABLE DES MATIERES PLVS remarquables contenuës en ce Liure.

A

B

Belle

Gratian

G

H

I

M

N

OEcono

O

FIN.



